

Volume VII – LA PRÉPARATION À LA PASSION

1. LES JUIFS CHEZ LAZARE

18/12/1946

541.1 Un groupe nombreux et pompeux de juifs sur des montures de luxe entre dans Béthanie. Ce sont des scribes et des pharisiens, sans compter quelques sadducéens et hérodiens, déjà vus une autre fois, si je ne me trompe au banquet de la maison de Chouza afin de tenter Jésus pour qu'il se proclame roi. Ils sont suivis de serviteurs à pied.

La cavalcade traverse lentement la petite ville, et le bruit des sabots sur le terrain durci, le tintement des harnachements, les voix des hommes, attirent hors de chez eux les habitants qui regardent, et avec une frayeur visible s'inclinent en salutations profondes pour ensuite se redresser et se réunir en groupes qui bavardent.

“Avez-vous vu?”

“Tous les synhédristes de Jérusalem.”

“Non. Joseph l'Ancien, Nicodème et d'autres n'y étaient pas.”

“Et les pharisiens les plus connus.”

“Et les scribes.”

“Et celui qui était à cheval, qui était-ce?”

“Et certainement ils vont chez Lazare.”

“Il doit être près de mourir.”

“Je ne puis comprendre pourquoi le Rabbi n'y est pas.”

“Et comment veux-tu, puisqu'ils le cherchent pour le faire mourir, ceux de Jérusalem?”

“Tu as raison. Et de plus, certainement, ces serpents qui sont passés viennent pour voir si le Rabbi est ici.”

“Dieu soit loué qu'il n'y soit pas!”

“Sais-tu ce qu'ils ont dit à mon époux, au marché de Jérusalem? D'être prêts, que bientôt Lui va se proclamer roi et que nous devons tous l'aider à faire... Comment ont-ils dit? Bah! Une parole qui voulait dire comme si moi je disais que je renvoie tout le monde de la maison et que je deviens la maîtresse.”

“Un complot?... Une conjuration?... Une révolte?...” demandent-ils et suggèrent-ils.

Un homme dit: “Oui, ils m'en ont parlé à moi aussi. Mais je n'y crois pas.”

“Mais ce sont des disciples du Rabbi qui le disent!...”

“Hum! Que le Rabbi use de violence et destitue le Tétrarque pour usurper un trône qui, avec justice ou non, appartient aux hérodiens, je ne le crois pas. Tu ferais bien de dire à Joachim de ne pas

7

croire à tous ces bruits...”

“Mais sais-tu que celui qui l'aidera sera récompensé sur la Terre et au Ciel? Moi, je serais bien contente que mon mari le soit. J'ai une quantité d'enfants, et la vie est difficile. Si on pouvait avoir une place parmi les serviteurs du Roi d'Israël!”

“Écoute, Rachel, moi je pense qu'il vaut mieux que je garde mon jardin et mes dattiers. S'il me le disait, Lui, oh! alors je laisserais tout pour le suivre. Mais dit par d'autres!...”

“Mais ce sont ses disciples.”

“Je ne les ai jamais vus avec Lui, et puis... Non. Ils se font passer pour des agneaux, mais ils ont certaines figures de bandits qui ne me persuadent pas.”

“C'est vrai. Depuis quelque temps il se passe des choses étranges et on dit toujours que ce sont des disciples du Rabbi qui en sont les auteurs. Le dernier est d'avant le sabbat. Certains d'entre eux ont malmené une femme qui portait des œufs au marché et lui ont dit:

“Nous les voulons au nom du Rabbi galiléen.”

“Tu crois qu'il pourrait vouloir ces choses? Lui qui donne et ne prend pas? Lui qui pourrait vivre parmi les riches et préfère rester parmi les pauvres, et donner son manteau, comme le disait à tout le monde cette lépreuse guérie qu'a rencontrée Jacob?”

Un autre homme, qui s'est joint au groupe et qui a écouté, dit: “Tu as raison. Et cette autre chose qu'on dit, alors? Que le Rabbi nous fera arriver de grands malheurs car les romains nous puniront tous à cause de ses excitations? Vous y croyez, vous? Moi, je dis - et je ne me trompe pas car je suis vieux et sage - moi je dis que ceux qui nous disent à nous pauvres gens que le Rabbi veut prendre le trône par la violence et chasser aussi les romains - s'il pouvait en être ainsi! si c'était possible de le faire! - aussi bien que ceux qui commettent des violences en son nom, et que ceux qui poussent à la révolte en promettant des avantages pour l'avenir, comme ceux qui voudraient faire haïr le Rabbi en tant qu'individu dangereux qui amènera des malheurs, je dis que tous ces gens sont des ennemis du Rabbi, qui cherchent sa ruine pour triompher à sa place. N'y croyez pas! Ne croyez pas aux faux amis des pauvres gens! Voyez comme ils sont passés orgueilleusement? À moi, pour un peu, ils allaient me donner une volée de coups de bâtons parce que je mettais du temps à faire rentrer les brebis et que je gênais leur marche... Nos amis, ceux-là? Jamais. Ce sont nos vampires et, que le Seigneur ne le veuille pas, des vampires pour Lui aussi.”

“Toi, qui es près des champs de Lazare, sais-tu s'il est mort?”

8

“Non, il n'est pas mort. Il est entre la mort et la vie... J'en ai demandé des nouvelles à Sara qui cueillait des feuilles de plantes aromatiques pour les lavages.”

“Et alors pourquoi ceux-ci sont-ils venus?”

“Bah! Ils ont tourné autour de la maison, sur l'arrière, sur les côtés, autour de l'autre maison du lépreux, et puis ils sont partis vers Bethléem.”

“Mais je vous l'ai dit, moi! Ils sont venus voir si le Rabbi était là! Pour Lui faire du mal. Sais-tu ce que c'était pour eux de pouvoir Lui faire du mal? Et justement dans la maison de Lazare? Dis donc, Natân. Cet hérodien n'était-il pas celui qui autrefois était l'amant de Marie de Théophile?”

“C'était lui. Il voulait peut-être se venger, de cette façon, sur Marie...”

Un jeune garçon arrive en courant. Il crie: “Que de gens dans la maison de Lazare! Je venais du ruisseau avec Lévi, **Marc**, et Isaïe, et nous avons vu.

Les serviteurs ont ouvert le portail et pris les montures, et Maximin est accouru à la rencontre des juifs et d'autres sont accourus avec de grandes inclinations. Marthe et Marie sont sorties de la maison avec leurs servantes pour les saluer. On voulait en voir davantage, mais ils ont fermé le portail et sont tous allés dans la maison.” L'enfant est tout ému à cause des nouvelles qu'il apporte et de ce qu'il a vu...

Les adultes en parlent entre eux.

2. LES JUIFS AVEC MARTHE ET MARIE

19/12/1946

542.1 Bien que brisée de douleur et de fatigue, Marthe est toujours la maîtresse de maison qui sait accueillir et recevoir, en faisant honneur avec cette distinction parfaite de la vraie maîtresse de maison. Ainsi, maintenant, après avoir conduit toute cette compagnie dans une des salles, elle donne des ordres pour que l'on apporte les rafraîchissements qui sont d'usage et pour que les hôtes aient tout ce qui peut être de confort.

Les serviteurs circulent mélangeant des boissons chaudes ou des vins précieux et offrant des fruits magnifiques, des dattes blondes comme le topaze, du raisin sec, quelque chose qui ressemble à notre raisin de Damas, dont les grappes sont d'une perfection fantastique, du miel filant, le tout dans des amphores, des coupes, des

9

plats, des plateaux précieux. Et Marthe veille attentivement pour que personne ne soit laissé de côté, et même selon l'âge et peut-être les individus, dont les goûts lui sont connus, elle contrôle ce que les serviteurs offrent. Ainsi elle arrête un serviteur qui allait vers **Elchias** avec une amphore remplie de vin et une coupe, et elle lui dit: “**Tobie**, pas de vin, mais de l'eau de miel et du jus de dattes.” Et à un autre: “Certainement Jean préfère le vin. Offre-lui le vin blanc de raisin sec.”

Et elle-même offre au vieux scribe **Cananias** du lait chaud abondamment sucré avec du miel blond en disant: “Ce sera bon pour ta toux. Tu t'es sacrifié pour venir, souffrant comme tu l'es, et par ce temps froid. Je suis émue de vous voir si prévenants.”

“C'est notre devoir, Marthe. Euchérie était de notre race, une vraie juive qui nous a tous honorés.”

“L'honneur à la mémoire vénérée de ma mère me touche le cœur. Je répéterai à Lazare ces paroles.”

“Mais nous voulons le saluer, un si bon ami!” dit, faux comme toujours, Elchias qui s'est approché.

“Le saluer? Ce n'est pas possible. Il est trop épuisé.”

“Oh! Nous ne le dérangerons pas, n'est-ce pas, vous tous? Il nous suffit d, un adieu du seuil de sa chambre” dit **Félix**.

“Je ne puis, je ne puis vraiment pas. Nicomède s'oppose à toute fatigue et à toute émotion.”

“Un regard à l'ami mourant ne peut le tuer, Marthe” dit **Collasebona**. “Nous aurions trop de peine de ne pas l'avoir salué!”

Marthe est agitée, hésitante. Elle regarde vers la porte, peut-être pour voir si Marie vient à son aide, mais Marie est absente.

Les juifs remarquent cette agitation et **Sadoc**, le scribe, le fait remarquer à Marthe: “On dirait que notre venue te trouble, femme.”

“Non. Non, pas du tout. Comprenez ma douleur. Cela fait des mois que je vis près d'un mourant et... je ne sais plus... je ne sais plus me comporter comme autrefois aux fêtes...”

“Oh! ce n'est pas une fête!” dit Elchias. “Nous ne voulions même pas pour nous tant d'honneurs! Mais peut-être... Peut-être tu veux nous cacher quelque chose et c'est pour cela que tu ne nous montres pas Lazare et que tu nous interdis sa chambre. Eh! Eh! On sait! Mais ne crains pas! La chambre d'un malade est un asile sacré pour quiconque, crois-le...”

“Il n'y a rien à cacher dans la chambre de notre frère. Il n'y a rien de caché. Elle n'accueille qu'un mourant auquel ce serait pitié

10

d'épargner tout souvenir pénible. Et toi, Elchias, et vous tous, vous êtes pour Lazare des souvenirs pénibles” dit Marie de sa splendide voix d'orgue, en apparaissant sur le seuil et en tenant écarté de la main le rideau pourpre.

“Marie!” gémit Marthe suppliante, pour l'arrêter.

“Rien, ma sœur, laisse-moi parler...” Elle s'adresse aux autres: “Et pour vous enlever tout doute, que l'un de vous - ce sera un seul souvenir du passé qui revient pour l'affliger - vienne avec moi si la vue d'un mourant ne le dégoûte pas et la puanteur de la chair qui meure ne lui donne pas la nausée.”

“Et toi, tu n'es pas un souvenir affligeant?” dit ironiquement l'hérodien, que j'ai déjà vu je ne sais où, en quittant son coin et en se mettant en face de Marie.

Marthe exhale un gémissement. Marie a le regard d'un aigle inquiet. Ses yeux lancent des éclairs. Elle se redresse hautaine, oubliant la fatigue et la douleur qui la courbaient, et avec l'expression d'une reine offensée, elle dit: "Oui, moi aussi je suis un souvenir. Mais non pas de douleur, comme tu dis. Je suis le souvenir de la Miséricorde de Dieu. Et en me voyant Lazare meurt en paix car il sait qu'il remet son esprit entre les mains de l'Infinie Miséricorde."

"Ha! Ha! Ha! Ce n'était pas ainsi que tu parlais autrefois! Ta vertu! À celui qui ne te connaît pas, tu pourrais la mettre bien en vue..."

"Mais pas à toi, n'est-ce pas? Au contraire, je la mets justement sous tes yeux, pour te dire que l'on devient comme ceux que l'on fréquente. Autrefois, malheureusement, je te fréquentais, et j'étais comme toi. Maintenant je fréquente le Saint et je deviens honnête."

"Une chose détruite ne se reconstruit pas, Marie."

"En effet le passé: toi, vous tous, vous ne pouvez plus le reconstruire. Vous ne pouvez pas reconstruire ce que vous avez détruit. Pas toi qui m'inspires du dégoût, pas vous qui au temps de la douleur avez offensé mon frère, et maintenant, dans un but qui n'est pas clair, voulez montrer que vous êtes ses amis."

"Oh! Tu es audacieuse, femme. Le Rabbi t'aura chassé plusieurs démons, mais il ne t'a pas rendue douce!" dit un homme d'environ **quarante ans**.

"Non, Jonathas ben Anna. Il ne m'a pas rendue faible, mais forte de l'audace de qui est honnête, de qui a voulu redevenir honnête et qui a rompu tout lien avec le passé pour se faire une nouvelle vie.

11

Allons! Qui vient voir Lazare?" Elle est impérieuse comme une reine, elle les domine tous par sa franchise, impitoyable jusque contre elle-même. Marthe, au contraire, est angoissée, elle a des larmes dans ses yeux qui fixent en suppliant Marie pour qu'elle se taise.

"Moi, je viens!" dit avec un soupir de victime Elchias, faux comme un serpent.

Ils sortent ensemble. Les autres s'adressent à Marthe: "Ta sœur!... Toujours ce caractère. Elle ne devrait pas. Elle a tant à se faire pardonner" dit **Uriel**, le rabbi vu à Giscala, celui qui a frappé d'une pierre Jésus.

Marthe, sous le fouet de ces paroles, retrouve sa force et elle dit: "Dieu l'a pardonnée. Tout autre pardon est sans valeur après celui-là. Et sa vie actuelle est un exemple pour le monde." Mais l'audace de Marthe a vite fait de tomber et elle fait place aux pleurs. Elle gémit toute en larmes: "Vous êtes cruels! Envers elle... et envers moi... Vous n'avez pas pitié, ni de la douleur passée, ni de la douleur actuelle. Pourquoi êtes-vous venus? Pour offenser et faire souffrir?"

"Non, femme. Non. Uniquement pour saluer le grand juif qui meurt. Pas pour autre chose! Pas pour autre chose! Tu ne dois pas mal interpréter nos intentions qui sont droites. Nous avons appris l'aggravation par Joseph et Nicodème et nous sommes venus... comme eux, les deux grands amis du Rabbi et de Lazare. Pourquoi voulez-vous nous traiter d'une manière différente, nous qui aimons comme eux le Rabbi et Lazare? Vous n'êtes pas justes. Peux-tu peut-être dire qu'eux, ainsi que Jean, Eléazar, Philippe, Josué et Joachim, ne sont pas venus prendre des nouvelles de Lazare, et que Manaën aussi n'est pas venu?..."

"Je ne dis rien, mais je m'étonne que vous soyez si bien informés de tout. Je ne pensais pas que même l'intérieur des maisons était surveillé par vous. Je ne savais pas qu'il existait un précepte nouveau en plus des six cent treize: celui d'enquêter, d'épier l'intimité des familles... Oh! excusez! Je vous offense! La douleur m'affole et vous l'exaspérez."

"Oh! Nous te comprenons, femme! Et c'est parce que nous avons pensé que vous étiez affolées que nous sommes venus vous donner un bon conseil. Envoyez chercher le Maître. Même hier sept lépreux sont venus louer le Seigneur parce que le Rabbi les a guéris. Appelez-le aussi pour Lazare."

"Il n'est pas lépreux, mon frère" crie Marthe bouleversée. "C'est

12

pour cela que vous avez voulu le voir? C'est pour cela que vous êtes venus? Non. Il n'est pas lépreux! Regardez mes mains! Je le soigne depuis des années et il n'y a pas de lèpre sur moi. J'ai la peau rougie par les aromates, mais je n'ai pas de lèpre. Je ne..."

"Paix! Paix, femme. Et qui te dit que Lazare est lépreux? Et qui vous soupçonne d'un péché aussi horrible que celui de cacher un lépreux? Et crois-tu que, malgré votre puissance, nous ne vous aurions pas frappés si vous aviez péché? Même sur le corps d'un père et d'une mère, d'une épouse et des enfants nous sommes capables de passer afin de faire respecter les préceptes. Je te le dis, moi, Jonathas d'Uziel."

"Mais certainement! C'est ainsi!" dit Archélaüs. "Et maintenant nous te disons, pour le bien que nous te voulons, pour l'amour que nous avons pour ta mère, pour l'amour que nous avons pour Lazare: appelez le Maître. Tu secoues la tête? Veux-tu dire que désormais c'est trop tard? Comment? Tu n'as pas foi en Lui, toi, Marthe, disciple fidèle? C'est grave cela! Commences-tu, toi aussi, à douter?"

"Tu blasphèmes, ô scribe. Moi, je crois au Maître comme au Dieu vrai."

"Et alors, pourquoi ne veux-tu pas essayer? Lui a ressuscité les morts... Du moins c'est ce que l'on dit... Peut-être ne sais-tu pas où il est? Si tu veux, nous allons le chercher, nous allons t'aider nous" insinue Félix.

"Mais non!" dit Sadoc pour l'éprouver. "Certainement dans la maison de Lazare on sait où est le Rabbi. Dis-le franchement, femme, et nous partirons à sa recherche et nous te l'amènerons, et nous serons présents au miracle pour jouir avec toi, avec vous tous."

Marthe est hésitante, presque tentée de céder. Les autres la pressent alors qu'elle dit: "Où il est je ne le sais pas... Je ne le sais pas vraiment... Il est parti il y a plusieurs jours et il nous a salués comme quelqu'un qui part pour longtemps... Ce serait un réconfort pour moi de savoir où il est... Au moins de le savoir... Mais je ne le sais pas, en vérité..."

“Pauvre femme! Mais nous t'aiderons... Nous te l'amènerons” dit Cornélius.

“Non! Il ne faut pas. Le Maître... c'est de Lui que vous parlez, n'est-ce pas? Le Maître a dit que nous devons espérer au-delà de ce qu'il est possible d'espérer, et en Dieu seul. Et nous le ferons” tonne Marie qui revient avec Elchias, qui la quitte tout de suite et

13

se penche pour parler avec trois pharisiens.

“Mais il meurt, à ce que j'entends dire!” dit l'un de ces trois qui est Doras.

“Et avec cela? Qu'il meure! Je ne m'opposerai pas au décret de Dieu et je ne désobéirai pas au Rabbi.”

“Et que veux-tu espérer au-delà de la mort, ô folle?” dit l'hérodien en se moquant d'elle.

“Quoi? La Vie!” C'est un cri de foi absolue.

“La Vie? Ha! Ha! Sois sincère. Tu sais que devant une mort véritable son pouvoir est nul, et dans ton sot amour pour Lui, tu ne veux pas que cela paraisse.”

“Sortez tous! Ce serait à Marthe de le faire, mais elle vous craint. Moi je crains seulement d'offenser Dieu qui m'a pardonnée et je le fais donc à la place de Marthe. Sortez tous. Il n'y a pas de place dans cette maison pour ceux qui haïssent Jésus Christ. Dehors! À vos tanières ténébreuses! Dehors tous. Ou je vous ferai chasser par les serviteurs comme un troupeau de gueux immondes.”

Elle est imminente dans sa colère. Les juifs s'esquivent, lâches à l'extrême, devant cette femme. Il est vrai que cette femme semble un archange irrité...

La salle se désencombre et les regards de Marie, à mesure qu'ils franchissent le seuil un par un en passant devant elle, créent une immatérielle fourche caudine sous laquelle doit s'abaisser l'orgueil des juifs vaincus. La salle reste vide finalement.

Marthe s'écrase sur le tapis et éclate en sanglots.

“Pourquoi pleures-tu, ma sœur? Je n'en vois pas la raison...”

“Oh! tu les as offensés... et eux t'ont offensée, nous ont offensées... et maintenant ils vont se venger... et...”

“Mais tais-toi, sottie femmelette! Sur qui veux-tu qu'ils se vengent? Sur Lazare? Auparavant ils doivent délibérer, et avant qu'ils décident... Oh! on ne se venge pas sur un gual!

Sur nous? Et avons-nous besoin de leur pain pour vivre? Nos biens, ils n'y toucheront pas. Sur eux se projette l'ombre de Rome. Et sur quoi alors? Et même s'ils le pouvaient, ne sommes-nous pas deux femmes jeunes et fortes? Ne pouvons-nous pas travailler? Est-ce que peut-être Jésus n'est pas pauvre? N'a-t-il pas été un ouvrier notre Jésus? Ne serions-nous pas plus semblables à Lui étant pauvres et travailleuses? Mais glorifie-toi de le devenir! Espère-le! Demande-le à Dieu!”

“Mais ce qu'ils t'ont dit...”

“Ha! Ha! Ce qu'ils m'ont dit! C'est la vérité. Je me le dis moi aussi. J'ai été une immonde. Maintenant je suis l'agnelle du Pasteur! Et le passé est mort. Allons, viens auprès de Lazare.”

14

3. MARTHE FAIT PRÉVENIR LE MAÎTRE

20/12/1946

543.1 Je me trouve encore dans la maison de Lazare et je vois que Marthe et Marie sortent dans le jardin pour accompagner un homme plutôt âgé, d'aspect très digne et je dirais que ce n'est pas un hébreu car il a le visage complètement rasé comme les romains. Une fois qu'ils sont un peu éloignés de la maison, Marie lui demande: “Eh bien, Nicomède?

Que dis-tu de notre frère? Nous le voyons très... malade... Parle.”

L'homme ouvre les bras dans un geste de commisération qui constate le caractère inéluctable du fait, et il dit en s'arrêtant: “Il est très malade... Je ne vous ai jamais trompées depuis les premiers temps où je l'ai soigné. J'ai tout essayé, vous le savez. Mais cela n'a pas servi. J'ai aussi... espéré, oui, j'ai espéré qu'il pourrait au moins vivre en réagissant contre l'épuisement de la maladie grâce à la bonne nourriture et aux cordiaux que je lui préparais. J'ai essayé aussi des poisons indiqués pour préserver le sang de la corruption et pour soutenir les forces selon les vieux principes des grands maîtres de la médecine. Mais le mal est plus fort que les remèdes employés. Ces maladies sont une sorte de corrosion. Elles détruisent, et quand elles apparaissent à l'extérieur, l'intérieur des os est déjà envahi. Comme la sève d'un arbre monte du bas jusqu'au sommet, ainsi, dans ce cas, la maladie s'est étendue depuis le pied à tout le corps...”

. “Mais il n'a que les jambes de malades...” dit Marthe en gémissant.

“Oui. Mais la fièvre détruit là où vous pensez qu'il n'y a que santé. Regardez cette petite branche tombée de cet arbre: elle paraît rongée ici près de la cassure. Mais, voilà... (il la brise entre ses doigts). Voyez-vous? Sous l'écorce lisse, il y a la carie jusqu'à l'extrémité qui semble encore vivante parce qu'il y a encore des petites feuilles. Lazare, désormais est... mourant, pauvres sœurs! Le Dieu de vos pères, les dieux et les demi-dieux de notre médecine n'ont rien pu faire... ou voulu faire. Je parle de votre Dieu... Et donc... oui, je prévois que désormais la mort est très proche à cause aussi de l'augmentation de la fièvre, symptôme de la corruption entrée dans le sang, des mouvements désordonnés du cœur et de l'absence de stimulations et de réactions chez le malade et dans tous ses organes. Vous voyez! Il ne se nourrit plus, il ne retient pas le peu qu'il prend, et il n'assimile pas ce qu'il retient. C'est la fin...”

15

Et - croyez à un médecin qui vous est reconnaissant en souvenir de Théophile - et ce qu'il faut plutôt désirer, c'est la mort désormais... Ce sont des maux effroyables. Depuis des milliers d'années ils détruisent l'homme et l'homme n'arrive pas à les détruire. Les dieux seuls le pourraient si...” Il s'arrête, les regarde en passant ses doigts sur son menton rasé. Il réfléchit puis il dit: “Pourquoi n'appellez-vous pas le Galiléen? C'est votre ami. Lui peut, car il peut tout. J'ai contrôlé des personnes qui étaient condamnées et qui

sont guéries. Il sort de Lui une force étrange. Un fluide mystérieux qui ranime et rassemble les réactions dispersées et leur impose de vouloir guérir... Je ne sais pas. Je sais que je l'ai suivi aussi, en restant mêlé à la foule, et j'ai vu des choses merveilleuses... Appelez-le. Moi, je suis un gentil, mais j'honore le Thaumaturge mystérieux de votre peuple. Et je serais heureux si Lui pouvait ce que moi je n'ai pas pu."

"Lui est Dieu, Nicomède. Il peut donc tout. La force que tu appelles fluide, c'est sa volonté de Dieu" dit Marie.

"Je ne me moque pas de votre foi. Au contraire je la pousse à grandir jusqu'à l'impossible. Du reste... On lit que les dieux sont descendus parfois sur la Terre. Moi... je n'y avais jamais cru... Mais avec la science et la conscience d'homme et de médecin, je dois dire qu'il en est ainsi, car le Galiléen opère des guérisons que seul un dieu peut opérer."

"Non pas un dieu, Nicomède. Le vrai Dieu" insiste Marie.

"C'est bien. Comme tu veux. Et moi je croirai en Lui et je deviendrai son disciple si je vois que Lazare... ressuscite. Car désormais, plutôt que de guérison, c'est de résurrection qu'il faut parler. Appelez-le donc et d'urgence... car, si je ne suis pas devenu idiot, il mourra tout au plus d'ici le troisième crépuscule à partir de celui-ci. J'ai dit "tout au plus". Ce pourrait être avant, désormais."

"Oh! si nous pouvions! Mais nous ne savons pas où il est..." dit Marthe.

"Moi, je le sais. C'est un de ses disciples qui me l'a dit et qui allait le rejoindre en accompagnant des malades, et deux étaient des miens. Il est au-delà du Jourdain, près du gué. C'est ce qu'il a dit. Vous, peut-être, savez mieux l'endroit."

"Ah! dans la maison de Salomon, certainement!" dit Marie.

"C'est très loin?"

"Non, Nicomède."

"Et alors, envoyez-lui tout de suite un serviteur pour Lui dire de venir. Je vais revenir plus tard et je reste ici pour voir son action

16

sur Lazare. Salut, dominae. Et... réconfortez-vous mutuellement." Il s'incline et s'en va vers la sortie où un serviteur l'attend pour tenir son cheval et lui ouvrir le portail.

"Que faisons-nous, Marie?" demande Marthe après avoir vu partir le médecin.

"Nous obéissons au Maître. Il a dit de le faire appeler après la mort de Lazare. Et nous le ferons."

"Mais, une fois qu'il va être mort... à quoi servira-t-il d'avoir le Maître ici? Pour notre cœur, oui, ce sera utile. Mais pour Lazare!... J'envoie un serviteur l'appeler."

"Non. Tu détruirais le miracle. Lui a dit de savoir espérer et croire contre toute réalité contraire. Et si nous le faisons, nous aurons le miracle, j'en suis sûre. Si nous ne savons pas le faire, Dieu nous laissera avec notre présomption de vouloir faire mieux que Lui, et Il ne nous accordera rien."

"Mais tu ne vois pas combien souffre Lazare? Tu ne te rends pas compte comment, dans les moments où il est conscient, il désire le Maître? Tu n'as pas de cœur, toi, de refuser cette dernière joie à notre pauvre frère!... Notre pauvre frère! Notre pauvre frère! Bientôt nous n'aurons plus de frère! Plus de père, plus de mère, plus de frère! La maison détruite, et nous seules, comme deux palmiers dans un désert." Elle est prise d'une crise de douleur, je dirais même d'une crise de nerfs toute orientale, et elle s'agite, se frappant le visage et se décoiffant.

Marie la saisit, lui impose: "Tais-toi! Tais-toi, te dis-je! Il peut entendre. Je l'aime plus et mieux que toi et je sais me dominer. Tu sembles une femmelette malade. Tais-toi, dis-je! Ce n'est pas par cette agitation que l'on change les destinées, ni non plus que l'on émeut les cœurs. Si tu le fais pour émouvoir le mien, tu te trompes. Penses-y bien. Le mien se brise dans l'obéissance. Mais il tient bon par elle."

Marthe, dominée par la force de sa sœur et par ses paroles, se calme quelque peu. Mais dans sa douleur, plus calme maintenant, elle gémit en appelant sa mère: "Maman! Oh! maman, console-moi. Il n'y a plus de paix en moi depuis que tu es morte. Si tu étais ici, maman! Si le chagrin ne t'avait pas tuée! Si tu étais ici, tu nous guiderais et nous t'obéirions pour le bien de tous... Oh!..."

Marie change de couleur. Sans faire de bruit elle pleure le visage angoissé et se tordant les mains sans parler.

Marthe la regarde et elle dit: "Notre mère, quand elle fut près de mourir, me fit promettre que je serais une mère pour Lazare. Si

17

elle était ici..."

"Elle obéirait au Maître, car c'était une femme juste. C'est inutilement que tu essaies de m'émouvoir. Dis-moi donc que j'ai assassiné ma mère par les douleurs que je lui ai données. Je te dirai: "Tu as raison". Mais si tu veux me faire dire que tu as raison de vouloir le Maître, je te dis: "Non". Et je dirai toujours: "Non". Et je suis certaine que du sein d'Abraham elle m'approuve et me bénit. Allons à la maison."

"Plus rien! Plus rien!"

"Tout! C'est tout que tu devrais dire. En vérité tu écoutes le Maître et tu sembles attentive pendant qu'il parle, mais ensuite tu ne te rappelles pas ce qu'il dit. Ne nous a-t-il pas toujours dit qu'aimer et obéir nous rend fils de Dieu et héritiers de son Royaume? Et alors comment peux-tu dire que nous allons rester sans plus rien, si nous avons Dieu et si nous possédons le Royaume grâce à notre fidélité? Oh! comme, en vérité, il faut être absolues, comme je l'ai été, dans le mal, pour pouvoir être aussi, et savoir, et vouloir être absolues dans le bien, dans l'obéissance, dans l'espérance, dans la foi, dans l'amour!..."

"Tu permets aux juifs de se moquer du Maître et de faire des insinuations sur son compte. Tu les as entendus avant-hier..."

"Et tu penses encore aux croassements de ces corneilles et aux cris de ces vautours? Mais laisse-les cracher ce qu'ils ont en eux! Que t'importe le monde? Qu'est le monde par rapport à Dieu? Regarde: moins que ce taon dégoûtant, engourdi par le froid ou empoisonné

pour avoir sucé des ordures et que j'écrase ainsi" et elle donne un énergique coup de talon à un taon qui chemine lentement sur le gravier du sentier. Puis elle prend Marthe par le bras en disant: "Allons, viens à la maison et..."
"Au moins faisons le savoir au Maître. Envoyons Lui dire qu'il est mourant, sans dire autre chose..."
"Comme s'il avait besoin de l'apprendre de nous! Non, ai-je dit. C'est inutile. Lui a dit: "Quand il sera mort, faites-le-moi savoir". Et nous le ferons. Pas avant."
"Personne, personne n'a pitié de ma douleur! Et toi moins que tous..."
"Et cesse de pleurer ainsi. Je ne puis le supporter..." Dans sa douleur elle se mord les lèvres pour donner du courage à sa sœur et ne pas pleurer elle aussi.
Marcelle sort en courant de la maison, suivie de Maximin: "Marthe! Marie! Accourez! Lazare est mal, il ne répond plus..."

18

Les deux sœurs arrivent en courant pour entrer dans la maison... et après un moment, on entend la forte voix de Marie qui donne des ordres pour les secours qui s'imposent et on voit les serviteurs qui accourent avec des cordiaux et des bassins d'eau bouillante, et on entend des chuchotements et on voit des gestes de douleur...
Le calme revient tout doucement après tant d'agitation. On voit les serviteurs qui parlotent entre eux, moins agités, mais qui ponctuent leurs dires par des gestes qui marquent un grand découragement. Certains hochent la tête, d'autres ouvrent les bras et les lèvent vers le ciel comme pour dire: "C'est ainsi", d'autres pleurent et d'autres encore veulent espérer un miracle.
Voici de nouveau Marthe, pâle comme une morte. Elle regarde derrière elle pour voir si on la suit. Elle regarde les serviteurs qui se serrent anxieux autour d'elle. Elle se tourne pour regarder si de la maison il sort quelqu'un pour la suivre. Puis elle dit à un serviteur: "Toi! Viens avec moi."
Le serviteur se détache du groupe et la suit vers la tonnelle des jasmins et y entre. Marthe parle sans quitter des yeux la maison qu'elle peut voir à travers l'entrelacement des branches: "Écoute bien. Quand tous les serviteurs vont être rentrés, et que je leur aurai donné des ordres pour qu'ils soient occupés dans la maison, tu iras aux écuries, tu prendras un cheval des plus rapides, tu le selleras... Si par hasard quelqu'un te voit, dis que tu vas chercher le médecin... Tu ne mens pas et je ne t'apprends pas à mentir car vraiment je t'envoie au Médecin béni... Prends avec toi de l'avoine pour la bête et de la nourriture pour toi et cette bourse pour tout ce qui pourrait arriver. Sors par la petite porte et passe par les champs labourés pour que les sabots ne fassent pas de bruit. Éloigne-toi de la maison, puis prends la route de Jéricho et galope sans jamais t'arrêter, même la nuit. As-tu compris? Sans jamais t'arrêter. **La nouvelle lune éclairera ta route** si l'obscurité vient pendant que tu galopes encore. Pense que la vie de ton maître est entre tes mains et dépend de ta rapidité. Je me fie à toi."
"Maîtresse, je te servirai comme un esclave fidèle."
"Va au gué de Béthabara. Passe-le et va au village après Béthanie d'au-delà du Jourdain. Sais-tu? Là où Jean baptisait au début."
"Je sais. J'y suis allé moi aussi pour me purifier."
"Dans ce village se trouve le Maître. Tout le monde t'indiquera la maison où il habite. Mais, si au lieu de suivre la route principale, tu suis les rives du fleuve, cela vaut mieux. On te voit moins et tu

19

trouves la maison par toi-même. C'est la première de l'unique route du village qui va de la campagne au fleuve. Tu ne peux te tromper: une maison basse sans terrasse ni chambre du haut, avec le jardin qui se trouve, quand on vient du fleuve, avant la maison, un jardin fermé par un petit portail de bois et une haie d'aubépine, je crois, une haie en somme. Tu as compris? Répète."
Le serviteur répète patiemment.
"C'est bien. Demande de parler avec Lui, avec Lui seul, et dis-lui que tes maîtresses t'envoient pour Lui dire que Lazare est très malade, qu'il va mourir, que nous n'en pouvons plus, que Lazare veut le voir et qu'il vienne tout de suite, tout de suite par pitié. As-tu bien compris?"
"J'ai compris, maîtresse."
"Et ensuite, reviens tout de suite, de façon que personne ne remarque trop ton absence. Prends une lanterne avec toi pour les heures sombres. Va, cours, galope, crève le cheval, mais reviens vite avec la réponse du Maître."
"Je le ferai, maîtresse."
"Va! Va! Tu vois? Ils sont déjà tous rentrés dans la maison. Va tout de suite. Personne ne te verra faire les préparatifs. Je te porterai moi-même la nourriture. Va, je te la mettrai au seuil du petit portail. Va! Et que Dieu soit avec toi. Va!..."
Elle le pousse, anxieuse, et puis court rapidement à la maison en prenant toutes les précautions et tout de suite après se glisse au dehors par une porte secondaire, du côté sud, avec un petit sac dans les mains, rase une haie jusqu'à la première ouverture, tourne, disparaît...

4. LA MORT DE LAZARE

21/12/1946

544.1 On a ouvert toutes les portes et toutes les fenêtres de la pièce de Lazare pour lui rendre moins difficile la respiration. Autour de lui, absent, dans le coma - un lourd coma qui ressemble à la mort dont il ne diffère que par le mouvement de la respiration - sont les deux sœurs, Maximin, Marcelle et Noémi, attentifs au plus léger mouvement du mourant.
Chaque fois qu'une contraction de douleur déforme la bouche, et qu'il semble qu'elle s'apprête à parler, ou que les yeux se découvrent par un mouvement des paupières, les deux sœurs se penchent

pour saisir une parole, un regard... Mais c'est inutile. Ce ne sont que des actes incoordonnés, indépendants de la volonté et de l'intelligence, qui toutes les deux sont désormais inertes, perdues. Des actes qui viennent de la souffrance de la chair, comme vient d'elle la sueur qui rend brillant le visage du mourant et le tremblement qui par intervalles secoue les doigts squelettiques et en contracte les articulations. Les deux sœurs l'appellent aussi, avec dans leurs voix tout leur amour. Mais le nom et l'amour se heurtent aux barrières de l'insensibilité de l'intelligence et, comme réponse à leur appel, le silence de la tombe.

Noémi, toute en pleurs, continue de mettre contre les pieds, certainement gelés, des briques enveloppées dans des bandes de laine. Marcelle tient dans ses mains une coupe dans laquelle trempe un linge fin dont Marthe se sert pour humecter les lèvres desséchées de son frère. Marie, avec un autre linge, essuie la sueur abondante qui ruisselle du visage squelettique et baigne les mains du mourant. Maximin, appuyé à un chiffonnier élevé et sombre, près du lit du mourant, observe debout, par derrière Marie penchée sur son frère. Rien d'autre. Un silence absolu, comme s'ils étaient dans une maison vide, dans un lieu désert. Les servantes qui apportent les briques chaudes ont les pieds nus et marchent sans faire de bruit sur le dallage. Elles semblent des apparitions.

Marie dit à un moment donné: "Il me semble que la chaleur revient dans les mains. Regarde, Marthe, ses lèvres sont moins pâles." "Oui. Même la respiration est plus libre. Je le regarde depuis un moment" observe Maximin.

Marthe se penche et l'appelle doucement mais intensément: "Lazare! Lazare! Oh! Regarde, Marie! Il a eu comme un sourire et un battement des paupières. Il va mieux, Marie! Il va mieux! Quelle heure avons-nous?"

"Nous avons dépassé d'un moment le crépuscule."

"Ah!" et Marthe se redresse en serrant ses mains sur sa poitrine, en levant les yeux dans un geste visible de muette mais confiante prière. Un sourire éclaire son visage.

Les autres la regardent étonnés et Marie lui dit: "Je ne vois pas pourquoi doit te rendre heureuse le fait d'avoir dépassé le crépuscule..." et elle la scrute, soupçonneuse, anxieuse.

Marthe ne répond pas, mais reprend la pose qu'elle avait avant "

Une servante entre avec des briques qu'elle passe à Noémi.

Marie lui commande: "Apporte deux lampes. La lumière baisse et je veux le voir." La servante sort sans bruit et revient de suite avec deux lampes allumées. Elle en met une sur le chiffonnier, sur lequel s'appuie Maximin, et l'autre sur une table encombrée de bandes et de petites amphores, placée de l'autre côté du lit.

"Oh! Marie! Marie! Regarde! Il est vraiment moins pâle."

"Et il paraît moins épuisé. Il se ranime!" dit Marcelle.

"Donnez-lui encore une goutte de ce vin aromatisé qu'a préparé Sara. Il lui a fait du bien" suggère Maximin.

Marie prend sur le dessus du chiffonnier une petite amphore au col très fin en forme de bec d'oiseau, et avec précaution elle fait descendre une goutte de vin dans les lèvres entrouvertes.

"Va doucement, Marie. Qu'il n'étouffe pas!" conseille Noémi.

"Oh! il avale! Il le cherche! Regarde, Marthe! Regarde! Il tire la langue pour chercher..."

Tous se penchent pour regarder et Noémi l'appelle: "Trésor! Regarde ta nourrice, âme sainte!" et elle s'avance pour le baiser.

"Regarde! Regarde, Noémi, il boit ta larme! Elle est tombée près des lèvres et il l'a sentie, il l'a cherchée et avalée."

"Oh! ma joie! Si j'avais mon lait d'autrefois, je te le ferais passer goutte à goutte dans la bouche, mon agnelet, même si je devais m'épuiser le cœur et mourir ensuite!" Je comprends que Noémi, nourrice de Marie, a été aussi la nourrice de Lazare.

"Maîtresses, Nicomède est revenu" dit un serviteur en apparaissant sur le seuil.

"Qu'il vienne! Qu'il vienne! Il nous aidera à le ranimer."

"Observez! Observez! Il ouvre les yeux, il remue les lèvres" dit Maximin.

"Il me serre les doigts avec ses doigts!" crie Marie et elle se penche pour dire: "Lazare, m'entends-tu? Qui suis-je?"

Lazare ouvre réellement les yeux et il regarde: un regard vague, voilé, mais c'est toujours un regard. Il remue les lèvres non sans peine et il dit: "Maman!"

"Je suis Marie. Marie! Ta sœur!"

"Maman!"

"Il ne te reconnaît pas et il appelle sa mère. Les mourants, c'est toujours ainsi" dit Noémi, le visage baigné de larmes.

"Mais il parle, après si longtemps, il parle. Et c'est déjà beaucoup... Ensuite, il ira mieux. Oh! mon Seigneur, récompense ta servante!" dit Marthe avec encore ce geste de fervente et confiante prière.

"Mais que t'est-il arrivé? Peut-être as-tu vu le Maître? T'est-il apparu? Dis-le-moi, Marthe! Tire-moi d'angoisse!" dit Marie.

L'entrée de Nicomède empêche la réponse. Tous s'adressent à lui pour lui raconter comment, après son départ, l'état de Lazare s'était aggravé au point d'être mourant, et qu'on l'avait cru déjà mort, et puis comment, avec des soins, on l'avait fait revenir mais pour la respiration seulement. Et comment depuis peu, après qu'une de leurs femmes avait préparé du vin aromatisé, la chaleur lui était revenue et il avait avalé et cherché à boire et avait aussi ouvert les yeux et parlé...

Ils parlent tous ensemble avec leurs espoirs rallumés qui se heurte à la tranquillité quelque peu sceptique du médecin qui les laisse parler sans dire un mot.

Finalement ils ont terminé et le médecin dit: "C'est bien. Laissez-moi voir." Il les écarte pour s'approcher du lit et en ordonnant d'apporter les lampes et de fermer la fenêtre, parce qu'il veut découvrir le malade. Il se penche sur lui, l'appelle, l'interroge, fait passer la lampe devant le visage de Lazare qui maintenant a les yeux ouverts et semble comme étonné de tout. Ensuite il le découvre, étudie sa respiration, les battements du cœur, la température et la rigidité des membres... Tous sont anxieux dans l'attente de ce qu'il va dire. Nicomède recouvre le malade, le regarde encore, réfléchit, puis il se retourne pour regarder ceux qui sont là et il dit: "Il est indéniable qu'il a repris de la vigueur. Actuellement il va mieux que quand je l'ai vu, mais ne vous faites pas d'illusion. Ce n'est qu'une rémission. J'en suis tellement certain, comme je l'étais qu'il approche de sa fin que, comme vous le voyez, je suis revenu, après m'être dégagé de toute occupation, pour lui rendre la mort moins pénible pour autant qu'il m'est permis de le faire... ou pour voir le miracle si... Avez-vous pourvu?"

"Oui, oui, Nicomède" interrompt Marthe, et pour empêcher toute autre parole, elle dit: "Mais n'avais-tu pas dit que... d'ici trois jours... Moi..." Elle pleure.

"Je l'ai dit. Je suis un médecin. Je vis au milieu des agonies et des pleurs. Mais l'habitude de voir des douleurs ne m'a pas encore donné un cœur de pierre. Et aujourd'hui... je vous ai préparées... par un terme suffisamment long... et vague... Mais ma science me disait que la solution était plus rapide et mon cœur mentait pour vous tromper par pitié... Allons! Soyez courageuses... Sortez... On ne sait jamais jusqu'à quel point les mourants entendent..." Il les pousse dehors, toutes en pleurs, en répétant: "Soyez courageuses!"

23

Soyez courageuses!"

Près du mourant il reste Maximin... Le médecin aussi s'est éloigné pour préparer des médicaments, susceptibles de rendre moins angoissée l'agonie, que dit-il: "Je prévois très douloureuse."

"Fais-le vivre jusqu'à demain. Il va faire nuit. Tu vois, ô Nicomède. Qu'est-ce pour ta science de tenir une vie éveillée pour moins d'un jour? Fais-le vivre!"

"Domina, je fais ce que je puis. Mais quand la mèche est à bout, il n'y a plus rien pour maintenir la flamme!" répond le médecin et il s'en va.

Le deux sœurs s'embrassent et elles pleurent désolées, et celle qui pleure le plus, maintenant, c'est Marie. L'autre a son espérance au cœur...

La voix de Lazare arrive de la pièce. Forte, impérieuse. Elle les fait tressaillir, inattendue qu'elle est dans tant de langueur. Il les appelle: "Marthe! Marie! Où êtes-vous? Je veux me lever, m'habiller! Dire au Maître que je suis guéri! Je dois aller trouver le Maître. Un char! Tout de suite. Et un cheval rapide. Certainement c'est Lui qui m'a guéri..." Il parle rapidement, en marquant les mots, assis sur son lit, brûlé par la fièvre, cherchant à sauter du lit, empêché de le faire par Maximin qui dit aux femmes qui entrent en courant: "Il délire!"

"Non! Laissez-le. Le miracle! Le miracle! Oh! -Je suis heureuse de l'avoir suscité! Dès que Jésus a su. Dieu des pères, sois béni et loué pour ta puissance et ton Messie..." Marthe, tombée à genoux, est ivre de joie.

Pendant ce temps Lazare continue, toujours plus pris par la fièvre. Marthe ne comprend pas que c'est la cause de tout: "Il est venu tant de fois me voir malade, il est juste que j'aie le trouver pour Lui dire: "Je suis guéri". Je suis guéri! Je n'ai plus de douleurs! Je suis fort. Je veux me lever. Aller. Dieu a voulu éprouver ma résignation, on m'appellera le nouveau Job..." Il prend un ton hiératique en faisant de grands gestes: "Le Seigneur s'émut de la pénitence de Job... et Il lui rendit le double de ce qu'il avait eu. Et le Seigneur bénit les dernières années de Job, plus encore que les premières... et il vécut jusqu'à..." Mais non, je ne suis pas Job! J'étais dans les flammes et il m'en a retiré, j'étais dans le ventre du monstre et je suis revenu à la lumière. Je suis donc Jonas, et les trois enfants de Daniel..."

Le médecin survient, appelé par quelqu'un. Il l'observe: "C'est le délire. Je m'y attendais. La corruption du sang brûle le cerveau." Il

24

s'efforce de le recoucher et recommande de le tenir, puis il retourne dehors, à ses décoctions.

Lazare se fâche un peu qu'on le tienne et entre-temps se met à pleurer comme un enfant.

"Il délire vraiment" dit Marie en gémissant.

"Non. Personne ne comprend rien. Vous ne savez pas croire. Mais oui! Vous ne savez pas... À cette heure, le Maître sait que Lazare est mourant. Oui, je l'ai fait, Marie! Je l'ai fait sans rien te dire..."

"Ah! malheureuse! Tu as détruit le miracle!" crie Marie.

"Mais non! Tu le vois, il a commencé à aller mieux à l'heure où **Jonas** a rejoint le Maître. Il délire... Certainement... Il est faible, et il a encore le cerveau obnubilé par la mort qui déjà le tenait. Mais ce n'est pas le délire que le médecin croit. Écoute-le! Est-ce que ce sont des paroles de délire?"

En effet Lazare dit: "J'ai incliné ma tête au décret de mort et j'ai goûté combien il est amer de mourir. Et voilà que Dieu s'est dit satisfait de ma résignation et me rend à la vie et à mes sœurs. Je pourrai encore servir le Seigneur et me sanctifier avec Marthe et Marie... Avec Marie! Qu'est-ce Marie? Marie c'est le don de Jésus au pauvre Lazare. Il me l'avait dit... Combien de temps depuis lors! "Votre pardon fera plus que tout. Il m'aidera". Il me l'avait promis: "Elle sera ta joie". Et ce jour que j'étais fâché parce qu'elle avait amené sa honte ici, près du Saint, quelles paroles pour l'inviter au retour! La Sagesse et la Charité s'étaient unies pour toucher son cœur... Et l'autre jour, qu'il me trouva à m'offrir pour elle, pour sa rédemption?... Je veux vivre, pour jouir d'elle qui est rachetée! Je veux louer avec elle le Seigneur! Fleuves de larmes, affronts, honte, amertume... tout m'a pénétré et a tué ma vie par sa faute... Voici le feu, le feu de la fournaise! Il revient, avec le souvenir... Marie de Théophile et d'Euchérie, ma sœur: la prostituée. Elle pouvait être reine et elle s'est rendue fange, une fange que même le porc piétine. Et ma mère qui meurt. Et ne plus pouvoir aller

parmi les gens sans devoir supporter leurs mépris. À cause d'elle! Où es-tu, malheureuse? Le pain te manquait, peut-être, pour que tu te vendes comme tu t'es vendue? Qu'as-tu sucé au sein de ta nourrice? Ta mère, que t'a-t-elle enseigné? L'une la luxure? L'autre le péché? Va-t'en! Déshonneur de notre maison!"

Sa voix est un cri. Il semble fou. Marcelle et Noémi se hâtent de fermer hermétiquement les portes et de descendre les lourds rideaux pour atténuer la résonance, alors que le médecin, revenu dans la pièce, s'efforce inutilement de calmer le délire qui devient

25

de plus en plus furieux.

Marie, jetée à terre comme une loque, sanglote sous l'inexorable accusation du mourant qui continue: "Un, deux, dix amants. L'opprobre d'Israël passait de bras en bras... Sa mère mourait. Elle frémissait dans ses amours obscènes. Bête fauve! Vampire! Tu as sucé la vie de ta mère. Tu as détruit notre joie. Marthe sacrifiée à cause de toi. On n'épouse pas la sœur d'une courtisane. Moi... Ah! moi! Lazare, cavalier, fils de Théophile... Sur moi crachaient les gamins d'Ophel!! "Voilà le complice d'une adultère et d'une immonde" disaient scribes et pharisiens et ils secouaient leurs vêtements pour marquer qu'ils repoussaient le péché dont j'étais souillé à son contact! "Voici le pécheur! Celui qui ne sait pas frapper le coupable est coupable lui aussi" criaient les rabbis quand je montais au Temple, et moi je suais sous le feu des pupilles des prêtres... Le feu. Toi! Tu vomissais le feu que tu avais en toi car tu es un démon, Marie. Tu es dégoûtante. Tu es l'anathème. Ton feu prenait tous, car il était fait de nombreux feux et il y en avait pour les luxurieux qui paraissaient des poissons pris au tramail, quand tu passais... Pourquoi ne t'ai-je pas tuée? Je brûlerai dans la Géhenne pour t'avoir laissée vivre en ruinant tant de familles, en donnant du scandale à mille... Qui dit: "Malheur à celui par qui vient le scandale"? Qui le dit? Ah! le Maître! Je veux le Maître! Je le veux! Pour qu'il me pardonne. Je veux Lui dire que je ne pouvais pas la tuer parce je l'aimais... Marie était le soleil de notre maison... Je veux le Maître! Pourquoi n'est-il pas ici? Je ne veux pas vivre! Mais avoir le pardon du scandale que j'ai donné en laissant vivre le scandale. Je suis déjà dans les flammes. C'est le feu de Marie. Il m'a pris. Il prenait tout le monde. Afin de donner de la luxure pour elle, de la haine pour nous, et brûler ma chair. Au loin ces couvertures, au loin tout! Je suis dans le feu. Il m'a pris chair et esprit. Je suis perdu à cause d'elle. Maître! Maître! Ton pardon! Il ne vient pas. Il ne peut venir dans la maison de Lazare. C'est une fosse à fumier à cause d'elle. Alors... je veux oublier. Tout. Je ne suis plus Lazare. Donnez-moi du vin. Salomon le dit: "Donnez du vin à ceux qui ont le cœur déchiré, qu'ils boivent et oublient leur misère et qu'ils ne se rappellent plus leur douleur". Je ne veux plus me rappeler. Ils disent tous: "Lazare est riche, c'est l'homme le plus riche de la Judée". Ce n'est pas vrai. Tout n'est que paille. Ce n'est pas or. Et les maisons? Des nuages. Les vignes, les oasis, les jardins, les oliveraies? Rien. Tromperie. Je suis Job. Je n'ai plus rien. J'avais une perle. Belle! De valeur infinie. C'était mon

26

orgueil. Elle s'appelait Marie. Je ne l'ai plus. Je suis pauvre. Le plus pauvre de tous. De tous le plus trompé... Même Jésus m'a trompé. Car il m'avait dit qu'il me l'aurait rendue, et au contraire elle... Où est-elle? La voilà. On dirait une courtisane païenne, la femme d'Israël, fille d'une sainte! À demi-nue, ivre, folle... Et autour... les yeux fixés sur le corps nu de ma sœur, la meute de ses amants... Et elle rit d'être admirée et convoitée ainsi. Je veux réparer mon crime. Je veux aller à travers Israël pour dire: "N'allez pas chez ma sœur. Sa maison, c'est le chemin de l'enfer, et il descend dans les abîmes de la mort". Et puis je veux aller la trouver et la piétiner, car il est dit: "Toute femme impudique sera piétinée comme une ordure sur le chemin". Oh! Tu as le courage de te montrer à moi qui meurs déshonoré, détruit par toi? À moi qui ai offert ma vie pour le rachat de ton âme, et sans résultat? Comment je te voulais, dis-tu? Comment je te voulais pour ne pas mourir ainsi? Voici comment je te voulais: comme Suzanne, la chaste. Tu dis qu'ils t'ont tentée? Et n'avais-tu pas un frère pour te défendre? Suzanne, d'elle-même, a répondu: "Il vaut mieux pour moi tomber entre vos mains que de pécher en présence du Seigneur", et Dieu fit briller sa candeur. Moi, je les aurais dits les paroles contre ceux qui te tentaient et je t'aurais défendue. Mais Toi! Tu t'en es allée. Judith était veuve, et elle vivait seule dans sa pièce écartée, portant le cilice sur ses côtés et jeûnant, et elle était en grande estime auprès de tous parce qu'elle craignait le Seigneur, et d'elle on chante: "Tu es la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple parce que tu as agi virilement et que ton cœur a été fort, parce que tu as aimé la chasteté et qu'après ton mariage tu n'as pas connu d'autre homme. À cause de cela, le Seigneur t'a rendue forte et tu seras bénie éternellement". Si Marie avait été comme Judith, le Seigneur m'aurait guéri. Mais il ne l'a pas pu à cause d'elle. C'est pour cela que je n'ai pas demandé de guérir. Il ne peut y avoir de miracle là où elle est. Mais mourir, souffrir, ce n'est rien. Dix et dix fois plus, une mort et une mort pour qu'elle se sauve. Oh! Seigneur Très-Haut! Toutes les morts! Toute la douleur! Mais Marie sauvée! Jouir d'elle une heure, une seule heure! D'elle redevenue sainte, pure comme dans son enfance! Une heure de cette joie! Me glorifier d'elle, la fleur d'or de ma maison, la gentille gazelle aux doux yeux, le rossignol du soir, l'amoureuse colombe... Je veux le Maître pour Lui dire que je veux cela: Marie! Marie! Viens! Marie! Quelle douleur a ton frère, Marie! Mais si tu viens, si tu te rachètes, ma douleur devient douce. Cherchez Marie! C'est la

27

fin! Je meurs! Marie! Faites de la lumière! De l'air... Je... J'étouffe... Oh! quelle chose je ressens!..."

Le médecin fait un geste et dit: "C'est la fin. Après le délire, la torpeur et puis la mort. Mais il peut avoir un réveil de l'intelligence. Approchez-vous, toi surtout. Il en aura de la joie" et, après avoir recouché Lazare, épuisé après tant d'agitation, il va trouver Marie qui n'a pas cessé de pleurer par terre en gémissant: "Faites-le taire!" Il la relève et l'amène au lit.

Lazare a fermé les yeux, mais il doit souffrir atrocement. Ce n'est que frémissement et contraction. Le médecin essaie de le secourir avec des potions... Il se passe ainsi un certain temps.

Lazare ouvre les yeux. Il paraît avoir oublié ce qu'il était auparavant, mais il est conscient. Il sourit à ses sœurs et cherche à prendre leurs mains, à répondre à leurs baisers. Il pâlit mortellement. Il gémit: "J'ai froid..." et il claque des dents en cherchant à se couvrir jusqu'à la bouche. Il gémit: "Nicomède, je ne résiste plus à la souffrance. Les loups m'écharnent les jambes et me dévorent le cœur. Quelle douleur! Et si l'agonie est ainsi, que sera la mort? Comment faire? Oh! si j'avais le Maître ici! Pourquoi ne me l'a-t-on pas amené? Je serais mort heureux sur son sein..." il pleure.

Marthe regarde Marie sévèrement. Marie comprend son coup d'œil et, encore accablée par le délire de son frère, elle se trouve prise de remords. Elle se penche, agenouillée comme elle l'est contre le lit, pour baiser la main de son frère et elle gémit: "C'est moi la coupable. Marthe voulait le faire depuis deux jours déjà. Mais je n'ai pas voulu, car Lui nous avait dit de ne le prévenir qu'après ta mort. Pardonne-moi! Toute la douleur de la vie, je te l'ai donnée... Et pourtant je t'ai aimé et je t'aime, frère. Après le Maître, c'est toi que j'aime plus que tous, et Dieu voit que je ne mens pas. Dis-moi que tu m'absous du passé, donne-moi la paix..."

"Domina!" rappelle le médecin. "Le malade n'a pas besoin d'émotions."

"C'est vrai... Dis-moi que tu me pardonnes de t'avoir refusé Jésus..."

"Marie! C'est pour toi que Jésus est venu ici... et c'est pour toi qu'il y vient... car tu as su aimer plus que tous... Tu m'as aimé plus que tous... Une vie... de délices ne m'aurait pas... ne m'aurait pas donné la... joie dont tu m'as fait jouir... Je te bénis... Je te dis... que tu as bien fait... d'obéir à Jésus... Je ne savais pas... Je sais... Je dis... c'est bien... Aidez-moi à mourir!... Noémi... tu étais capable de... me faire dormir... autrefois... Marthe... bénie... ma paix..."

28

Maximin... avec Jésus. Aussi... pour moi... Ma part... aux pauvres... à Jésus... pour les pauvres... Et pardonnez... à tous... Ah! quels spasmes!... De l'air!... De la lumière!... Tout tremble... Vous avez comme une lumière autour de vous et elle m'éblouit quand... je vous regarde... Parlez... fort..." Il a mis sa main gauche sur la tête de Marie, et il a abandonné la droite dans les mains de Marthe. Il halète...

On le soulève avec précaution pour ajouter des oreillers, et Nicomède lui fait prendre encore des gouttes de potion. Sa pauvre tête s'enfoncé et retombe dans un abandon mortel. Toute sa vie est dans la respiration. Pourtant il ouvre les yeux et regarde Marie qui soutient sa tête, et il lui sourit en disant: "Maman! Elle est revenue... Maman! Parle! Ta voix... Tu sais... le secret... de Dieu... Ai-je servi... le Seigneur?..."

Marie, d'une voix rendue blanche par la peine, murmure: "Le Seigneur te dit: "Viens avec Moi, serviteur bon et fidèle, car tu as écouté toutes mes paroles et aimé le Verbe que j'ai envoyé"."

"Je n'entends pas! Plus fort!"

Marie répète plus fort...

"C'est vraiment maman!..." dit Lazare satisfait et il abandonne sa tête sur l'épaule de sa sœur...

Il ne parle plus. Seulement des gémissements et des tremblements spasmodiques, seulement la sueur et le râle. Insensible désormais à la Terre, aux affections, il sombre dans le noir toujours plus absolu de la mort. Les paupières descendent sur les yeux devenus vitreux où brille une dernière larme.

"Nicomède! Il se laisse aller! Il se refroidit!..." dit Marie.

"Domina, la mort est un soulagement pour lui."

"Garde-le en vie! Demain Jésus est certainement ici. Il sera parti tout de suite. Peut-être il a pris le cheval du serviteur ou une autre monture" dit Marthe. Et s'adressant à sa sœur: "Oh! si tu m'avais laissée l'appeler plus tôt!" Puis au médecin: "Fais-le vivre!" lui impose-t-elle convulsée.

Le médecin ouvre les bras. Il essaie des cordiaux, mais Lazare n'avale plus.

Le râle augmente... augmente... Il est déchirant...

"Oh! on ne peut plus l'entendre!" gémit Noémi...

"Oui. Il a une longue agonie..." dit le médecin.

Mais il n'a pas encore fini de le dire que, avec une convulsion de toute sa personne qui se cambre et puis s'abandonne, Lazare exhale le dernier soupir.

29

Les sœurs crient... en voyant ce spasme, en voyant cet abandon. Marie appelle son frère, en le baisant. Marthe s'accroche au médecin qui se penche sur le mort et dit: "Il a expiré. Désormais il est trop tard pour attendre le miracle. Il n'y a plus à attendre. Trop tard!... Je me retire, dominae. Je n'ai plus de raison de rester. Ne tardez pas pour les funérailles car il est déjà décomposé." Il abaisse les paupières sur les yeux du mort et dit encore en le regardant: "Malheur! C'était un homme vertueux et intelligent. Il ne devait pas mourir!" Il s'incline vers les deux sœurs, qu'il salue. "Dominae! Salve!" et il s'en va.

Les pleurs emplissent la pièce. Marie désormais n'a plus de force et elle se renverse sur le corps de son frère en criant ses remords, en demandant son pardon. Marthe pleure dans les bras de Noémi.

Puis Marie s'écrie: "Tu n'as pas eu foi, ni obéissance. Je l'ai tué une première fois; toi, tu le tués maintenant; moi, par mon péché, toi, par ta désobéissance." Elle est comme folle. Marthe la soulève, l'embrasse, s'excuse. Maximin, Noémi, Marcelle essaient de les ramener toutes les deux à la raison et à la résignation. Ils y parviennent en rappelant Jésus... La douleur devient plus ordonnée et, pendant que la pièce se remplit de serviteurs en larmes et que pénètrent ceux qui sont chargés de l'ensevelissement, on conduit les deux sœurs autre part pour qu'elles pleurent leur douleur.

Maximin qui les conduit dit: "Il a expiré à la fin du second temps de la nuit."

Et Noémi: "Il faudra l'ensevelir dans la journée de demain, avant le coucher du soleil, car le sabbat arrive. Vous avez dit que le Maître veut de grands honneurs..."

"Oui. Maximin, à toi de t'en occuper. Moi je suis sotte" dit Marthe.

"Je vais envoyer les serviteurs à ceux qui sont loin et à ceux qui sont proches, et donner des ordres" dit Maximin qui se retire. Les deux sœurs pleurent embrassées. Elles ne se font plus de reproches mutuels. Elles pleurent. Elles essaient de se reconforter... Les heures passent. Le mort est préparé dans sa pièce. Une longue forme enveloppée dans des bandes sous le suaire.

"Pourquoi déjà recouvert ainsi?" s'écrie Marthe, qui en fait des reproches.

"Maîtresse... Son nez était une puanteur et quand on l'a remué, il a rejeté du sang corrompu" dit en s'excusant un vieux serviteur. Les sœurs pleurent plus fort. Lazare est déjà plus loin sous ces

30

bandes... Un autre pas dans l'éloignement de la mort. Elles le veillent en pleurant jusqu'à l'aube, jusqu'au retour du serviteur d'au-delà du Jourdain. Du serviteur qui reste abasourdi mais qui rapporte de la course qu'il a faite la réponse que Jésus vient.

"Il a dit qu'il vient? Il n'a pas fait de reproches?" demande Marthe.

"Non, maîtresse. Il a dit: "Je viendrai. Dis-leur que je viendrai, et qu'elles aient foi". Et auparavant il avait dit: "Dis-leur de rester tranquilles. Ce n'est pas une maladie mortelle, mais c'est la gloire de Dieu, pour que sa puissance soit glorifiée en son Fils"."

"C'est vraiment ce qu'il a dit? En es-tu sûr?" demande Marie.

"Maîtresse, tout le long de la route, j'ai répété les paroles!"

"Va, va. Tu es fatigué. Tu as tout bien fait. Mais il est trop tard, désormais!..." soupire Marthe. Et dès qu'elle reste avec sa sœur, elle éclate bruyamment en sanglots.

"Marthe, pourquoi?..."

"Oh! en plus de la mort, c'est la désillusion! Marie! Marie! Tu ne réfléchis pas que cette fois le Maître s'est trompé? Regarde Lazare. Il est bien mort! Nous avons espéré au-delà de ce qui est croyable, et cela n'a pas servi. Quand je l'ai fait appeler, j'ai certainement mal fait, Lazare était déjà plus mort que vif. Et notre foi n'a pas eu de résultat et de récompense. Et le Maître nous fait dire que ce n'est pas une maladie mortelle! Le Maître, alors, n'est plus la Vérité? Il ne l'est plus... Oh! Tout! Tout! Tout est fini!"

Marie se tord les mains. Elle ne sait que dire. La réalité est la réalité... Mais elle ne parle pas. Elle ne dit pas un mot contre son Jésus. Elle pleure. Elle est vraiment à bout.

Marthe a une idée fixe dans le cœur: celui d'avoir trop tardé: "C'est ta faute" reproche-t-elle. "Il voulait éprouver ainsi notre foi.

Obéir, oui. Mais désobéir aussi à cause de notre foi, et Lui montrer que nous croyons que Lui seul pouvait et devait faire le miracle.

Mon pauvre frère! Et il l'a tant désiré! Au moins cela: le voir! Notre pauvre Lazare! Pauvre! Pauvre!" Et les pleurs se changent en un cri lugubre auquel font écho de l'autre côté de la porte les cris des servantes et des serviteurs, selon les coutumes de l'orient...

31

5. L'ANNONCE À JÉSUS

22/12/1946

545.1 La nuit commence déjà à tomber. Le serviteur, remontant les bosquets du fleuve, éperonne son cheval qui fume de sueur pour lui faire franchir la dénivellation qui existe en ce point entre le fleuve et le chemin du village. Les flancs de la pauvre bête palpitent à cause de la course rapide et longue. La sueur moire sa robe noire, et l'écume du mors éclabousse son poitrail de taches blanches. Il halète en cambrant son cou et en secouant sa tête.

Le voilà sur le sentier. Il a vite fait de rejoindre la maison. Le serviteur saute à terre, attache le cheval à la haie, et appelle.

De derrière la maison se présente la tête de Pierre et, de sa voix un peu rauque, il demande: "Qui appelle? Le Maître est fatigué. Cela fait des heures qu'il n'est pas tranquille. Il fait presque nuit. Revenez demain."

"Je ne veux rien du Maître, moi. Je suis en bonne santé et je n'ai qu'un mot à dire."

Pierre s'avance en disant: "Et de la part de qui, si on peut le demander? Si je ne puis reconnaître à coup sûr, je ne fais passer personne, et surtout quelqu'un qui pue Jérusalem comme toi." Il s'est avancé lentement, rendu plus soupçonneux par la beauté du cheval maure richement harnaché, que par l'homme. Mais quand ils sont en face l'un de l'autre, il fait un geste étonné: "Toi? Mais n'es-tu pas un serviteur de Lazare, toi?"

Le serviteur ne sait que dire. Sa maîtresse lui a dit de ne parler qu'à Jésus, mais l'apôtre semble bien décidé à ne pas le faire passer. Le nom de Lazare, il le sait, est puissant auprès des apôtres. Il se décide à dire: "Oui, je suis Jonas, serviteur de Lazare. Je dois parler au Maître."

"Lazare est-il mal? Est-ce lui qui t'envoie?"

"Il est mal, oui. Mais ne me fais pas perdre de temps. Je dois retourner au plus tôt." Et pour décider Pierre, il dit: "Il y a eu les synhédristes à Béthanie..."

"Les synhédristes!!! Passe! Passe!" et il ouvre le portail en disant: "Détache le cheval. Nous allons lui donner à boire et de l'herbe, si tu veux."

"J'ai de l'avoine, mais un peu d'herbe ne lui fera pas de mal. De l'eau après; tout de suite, cela lui ferait du mal."

Ils entrent dans la pièce où se trouvent les couchettes et attachent la bête dans un coin pour la garder à l'abri de l'air; le serviteur

32

la couvre avec la couverture qui était attachée à la selle, lui donne de l'avoine et de l'herbe que Pierre a prise je ne sais où. Puis ils reviennent dehors et Pierre conduit le serviteur dans la cuisine et lui donne une tasse de lait chaud qu'il prend dans un petit chaudron

qui est près du feu allumé, au lieu de l'eau que le serviteur avait demandée. Pendant que le serviteur boit et se réchauffe auprès du feu, Pierre, qui s'abstient héroïquement de poser des questions, dit: "Le lait vaut mieux que l'eau que tu voulais. Et puisque nous en avons! Tu as tout fait en une étape?"

"En une étape et je ferai ainsi au retour."

"Tu vas être fatigué. Et le cheval va tenir le coup?"

"Je l'espère. Et puis, au retour, je ne galoperai pas comme à l'aller."

"Mais il va faire nuit bientôt. La lune commence déjà à se lever... Comment vas-tu faire au fleuve?"

"J'espère y arriver avant qu'elle se couche, autrement je resterai dans le bois jusqu'à l'aube. Mais j'arriverai avant."

"Et après? La route est longue du fleuve à Béthanie, et la lune se couche de bonne heure. Elle est à ses premiers jours."

"J'ai une bonne lanterne, je l'allumerai et j'irai doucement. Si doucement que j'aïlle, je m'approcherai toujours de la maison."

"Veux-tu du pain et du fromage? Nous en avons et aussi du poisson. C'est moi qui l'ai pêché. Parce qu'aujourd'hui je suis resté ici avec Thomas. Mais maintenant Thomas est allé prendre du pain chez une femme qui nous rend service."

"Non, ne te prive de rien. J'ai mangé en route, mais j'avais soif et besoin aussi de quelque chose de chaud. Maintenant, je suis bien. Mais veux-tu aller voir le Maître? Est-il ici?"

"Oui, oui. S'il n'y avait pas été, je te l'aurais dit tout de suite. Il est à côté qui se repose, car il vient tant de gens ici... J'ai même peur que la chose fasse du bruit et vienne à alarmer les pharisiens. Prends encore un peu de lait. D'ailleurs tu devras laisser manger le cheval... et le faire reposer. Ses flancs battaient comme une voile mal tendue..."

"Non. Le lait, vous en avez besoin. Vous êtes si nombreux."

"Oui, mais sauf Jésus qui parle tant qu'il en a la poitrine fatiguée, et les plus âgés, nous qui sommes robustes, nous mangeons des choses qui font travailler les dents. Prends. C'est celui des brebis laissées par le vieillard. Quand nous sommes ici, la femme nous l'apporte, mais si nous en voulons davantage, tous nous en donnent. Ils nous aiment bien ici et ils nous "aident. Et... dis-moi un

33

peu: ils étaient si nombreux les synhédristes?"

"Oh! presque tous et d'autres avec eux: sadducéens, scribes, pharisiens, juifs de grande fortune, et aussi quelques hérodiens..."

"Et qu'étaient-ils venus faire ces gens à Béthanie? Est-ce que Joseph et Nicodème y étaient?"

"Non. Ils étaient venus les jours d'avant, et Manaën aussi était venu. Ceux-ci n'étaient pas de ceux qui aiment le Seigneur."

"Eh! je le crois! Il y en a tellement peu au Sanhédrin qui l'aiment! Mais que voulaient-ils exactement?"

"Saluer Lazare, ont-ils dit en entrant..."

"Hum! Quel amour étrange! Ils l'ont toujours écarté pour tant de raisons!... Bien!... Croyons-le aussi... Ils y sont restés longtemps?"

"Assez. Et ils sont partis fâchés. Moi je ne sers pas à la maison et donc je ne servais pas aux tables, mais ceux qui étaient à l'intérieur pour servir disent qu'ils ont parlé avec les maîtresses et qu'ils ont voulu voir Lazare. C'est Elchias qui est allé voir Lazare et..."

"La bonne peau!..." murmure Pierre entre ses dents.

"Qu'as-tu dit?"

"Rien, rien! Continue. Et il a parlé avec Lazare?"

"Je crois. Il y est allé avec Marie. Mais ensuite, je ne sais pourquoi... Marie s'est agitée et les serviteurs, prêts à accourir des pièces voisines, disent qu'elle les a chassés comme des chiens..."

"Vive elle! Ce qu'il faut! Et elles t'ont envoyé le dire?"

"Ne me fais pas perdre plus de temps, Simon de Jonas."

"Tu as raison, viens."

Il le conduit à une porte, il frappe. Il dit: "Maître, il y a un serviteur de Lazare. Il veut te parler."

"Entre" dit Jésus.

Pierre ouvre la porte, fait entrer le serviteur, ferme et se retire, méritoirement, près du feu pour mortifier sa curiosité.

Jésus est assis sur le bord de sa couchette dans la petite pièce où il y a à peine de la place pour la couchette et la personne qui l'habite. Ce devait être auparavant un abri pour les vivres car il y a encore des crochets aux murs et des planches sur des chevilles. Jésus regarde en souriant le serviteur qui s'est agenouillé, et il le salue: "La paix soit avec toi." Puis il ajoute: "Quelles nouvelles m'apportes-tu? Lève-toi et parle."

"Mes maîtresses m'envoient te dire d'y aller tout de suite, car Lazare est très malade et le médecin dit qu'il va mourir. Marthe et Marie t'en supplient et elles m'ont envoyé te dire: "Viens, car Toi

34

seul peux le guérir".

"Dis-leur de rester tranquilles, ce n'est pas une maladie mortelle, mais c'est la gloire de Dieu pour que sa puissance soit glorifiée en son Fils."

"Mais il est très grave, Maître! Sa chair est gangrenée, et il ne se nourrit plus. J'ai éreinté le cheval pour arriver plus tôt..."

"Peu importe. C'est comme je dis."

"Mais viendras-tu?"

"Je viendrai. Dis-leur que je viendrai et qu'elles aient foi. Qu'elles aient foi. Une foi absolue. Tu as compris? Va. Paix à toi et à celles qui t'envoient. Je te répète: "Qu'elles aient foi. Absolue." Va."

Le serviteur salue et se retire. Pierre court à sa rencontre: "Tu as eu vite fait de le dire. Je pensais à un long discours..." Il le regarde, le regarde... Le désir de savoir transsude par tous les pores de son visage, mais il se retient...

“Je pars. Veux-tu me donner de l'eau pour le cheval? Après, je partirai.”

“Viens. De l'eau!... Nous avons tout un fleuve pour t'en donner, en plus du puits pour nous” et Pierre, muni d'une lampe, le précède et donne l'eau demandée.

Ils font boire le cheval. Le serviteur soulève la couverture, examine les fers, la sous-ventrière, les rênes, les étriers. Il explique: “Il a tant couru! Mais tout est en bon état. Adieu, Simon Pierre, et prie pour nous.”

Il conduit le cheval dehors, il sort sur la route en le tenant par la bride, met un pied dans l'étrier, va monter en selle. Pierre le retient en lui mettant une main sur le bras et en disant: “La seule chose que je veux savoir: y a-t-il danger pour Lui à rester ici? Ont-ils fait cette menace? Voudaient-ils savoir des deux sœurs où nous étions? Dis-le, au nom de Dieu!”

“Non, Simon, non. On n'en a pas parlé. C'est pour Lazare qu'ils sont venus... Entre nous on soupçonne que c'était pour voir si le Maître était là et si Lazare était lépreux, car Marthe criait très fort qu'il n'est pas lépreux et elle pleurait... Adieu, Simon, paix à toi.”
“Et à toi et à tes maîtresses. Que Dieu t'accompagne dans ton retour à la maison...” Il le regarde partir... disparaître bientôt au bout de la rue, car le serviteur préfère prendre la grande route éclairée par la lumière de la lune plutôt que le sentier obscur du bois le long du fleuve. Il reste pensif, puis il ferme la grille et revient à la maison.

35

Il va trouver Jésus qui est toujours assis sur sa couchette, les mains appuyées sur le bord et pensif. Mais il se secoue en sentant près de Lui Pierre qui le regarde comme pour l'interroger. Il sourit.

“Tu souris, Maître?”

“Je te souris, Simon de Jonas. Assieds-toi près de Moi. Les autres sont-ils revenus?”

“Non, pas même Thomas. Il aura trouvé à parler.”

“C'est bien.”

“Bien qu'il parle? Bien que les autres tardent? Lui ne parle que trop. Lui est toujours gai! Et les autres? Je suis toujours inquiet tant qu'ils ne sont pas de retour. J'ai toujours peur, moi.”

“Et de quoi, mon Simon? Il n'arrive rien de mal pour le moment, crois-le. Mets-toi en paix et imite Thomas qui est toujours gai. Toi, au contraire, tu es très triste depuis quelque temps.”

“Je défie quiconque t'aime de ne pas l'être! Je suis vieux désormais, et je réfléchis plus que les jeunes. Car eux aussi t'aiment, mais ils sont jeunes et réfléchissent moins... Mais s'il te plaît que je sois plus gai, je le serai, je m'efforcerai de l'être. Mais pour pouvoir l'être, donne-moi au moins une raison de l'être. Dis-moi la vérité, mon Seigneur. Je te le demande à genoux (et il glisse en fait à genoux). Que t'a dit le serviteur de Lazare? Qu'ils te cherchent? Qu'ils veulent te nuire? Que...”

Jésus met sa main sur la tête de Pierre: “Mais non, Simon! Rien de cela. Il est venu me dire que l'état de Lazare s'est beaucoup aggravé, et on n'a parlé que de Lazare.”

“Vraiment, vraiment?”

“Vraiment, Simon. Et j'ai répondu qu'elles aient foi.”

“Mais à Béthanie y sont allés ceux du Sanhédrin, tu le sais?”

“Chose naturelle! La maison de Lazare est une grande maison, et nos usages comportent que l'on donne ces honneurs à un homme puissant qui meurt. Ne t'agite pas, Simon.”

“Mais tu crois vraiment qu'ils n'ont pas profité de cette excuse pour...”

“Pour voir si j'étais là. Eh bien, ils ne m'ont pas trouvé. Allons, ne t'effraie pas ainsi, comme si déjà ils m'avaient pris. Reviens ici, pauvre Simon, qui ne veut absolument pas se persuader que rien ne peut m'arriver de mal jusqu'au moment décrété par Dieu, et que alors... rien ne pourra me défendre du Mal...”

Pierre s'accroche à son cou et Lui ferme la bouche en y posant un baiser et en disant: “Tais-toi! Tais-toi! Ne me dis pas ces choses! Je

36

ne veux pas les entendre!”

Jésus réussit à se dégager assez pour pouvoir parler et il murmure: “Tu ne veux pas les entendre et c'est une erreur! Mais je t'excuse... Écoute, Simon. Puisque tu étais seul ici, toi et Moi seuls nous devons savoir ce qui est arrivé. Tu m'as compris?”

“Oui, Maître, je ne parlerai avec aucun des compagnons.”

“Que de sacrifices, n'est-ce pas, Simon?”

“Sacrifices? Lesquels? Ici on est bien. Nous avons le nécessaire.”

“Sacrifices de ne pas questionner, de ne pas parler, de supporter Judas... d'être loin de ton lac... Mais Dieu te donnera une compensation pour tout.”

“Oh! si c'est de cela que tu veux parler!... Au lieu du lac, j'ai le fleuve et... je m'en contente. Pour Judas... j'ai Toi qui es une large compensation... Et pour les autres choses!... Bagatelles! Et elles me servent à devenir moins rustre et plus semblable à Toi. Comme je suis heureux d'être ici avec Toi! Dans tes bras! Le palais de César ne me paraîtrait pas plus beau que cette maison, si je pouvais rester toujours ainsi, dans tes bras.”

“Qu'en sais-tu du palais de César? L'as-tu vu peut-être?”

“Non, et je ne le verrai jamais. Mais je n'y tiens pas. Pourtant j'imagine qu'il est grand, beau, rempli de belles choses... et d'ordures, comme Rome toute entière, j'imagine. Je n'y resterais pas même si on me couvrait d'or!”

“Où? Au palais de César, ou à Rome?”

“Aux deux endroits. Anathème!”

“Mais c'est justement parce qu'ils sont tels qu'il faut les évangéliser.”

“Et que veux-tu faire à Rome?! Ce n'est qu'un lupanar! Rien à faire, là-bas, à moins que tu y viennes, Toi. Alors!...”

“J'y irai. Rome est la capitale du monde. Rome une fois conquise, c'est le monde qui est conquis.”

“Nous allons à Rome? Tu te proclames roi, là-bas! Miséricorde et puissance de Dieu! Cela c'est un miracle!”

Pierre s'est levé et il reste les bras tendus devant Jésus qui sourit et lui répond: “J'y irai dans la personne de mes apôtres. Vous me la conquerez et je serai avec vous. Mais à côté il y a quelqu'un. Allons, Pierre.”

37

6. AUX FUNÉRAILLES DE LAZARE

23/12/1946

546.1 La nouvelle de la mort de Lazare doit avoir produit l'effet d'un bâton que l'on remue à l'intérieur d'une ruche. Jérusalem toute entière en parle. Notables, marchands, menu peuple, pauvres, gens de la ville, des campagnes voisines, étrangers de passage mais pas tout à fait ignorants de l'endroit, étrangers qui s'y trouvent pour la première fois et qui demandent quel est celui dont la mort occasionne un tel remue-ménage, romains, légionnaires, employés du Temple, lévites et prêtres qui se rassemblent et se quittent continuellement en courant çà et là... Groupes de gens qui en des termes et expressions différents parlent du fait. Certains louent, d'autres pleurent, d'autres se sentent plus mendiants qu'à l'ordinaire maintenant que leur bienfaiteur est mort, quelqu'un gémit: “Je n'aurai plus, jamais plus un maître comme lui”, certains énumèrent ses mérites et d'autres mettent en lumière sa richesse et sa parenté, les fonctions et les charges de son père, la beauté et la richesse de sa mère et sa naissance “royale”. D'autres, malheureusement, rappellent aussi des souvenirs familiaux sur lesquels il serait beau de laisser tomber un voile surtout quand il s'agit d'un mort qui en a souffert...

Les nouvelles les plus disparates sur la cause de la mort, sur l'emplacement du tombeau, sur l'absence du Christ de la maison de son grand ami et protecteur, justement en cette circonstance, font parler les petits groupes. Et il y a deux opinions qui prévalent: l'une c'est que cela est arrivé, ou plutôt a été provoqué par l'attitude hostile des juifs, synhédristes, pharisiens, et gens de même acabit à l'égard du Maître; l'autre c'est que le Maître, se trouvant en face d'une vraie maladie mortelle, s'est dérobé parce que dans ce cas ses procédés frauduleux n'auraient pas réussi. Même sans être astucieux il est facile de comprendre de quelle source vient cette dernière opinion. Elle heurte un grand nombre de gens qui répliquent: “Es-tu pharisien, toi aussi? Si oui, attention à toi, car avec nous on ne blasphème pas le Saint! Vipères maudites, engendrées par des hyènes mariées au Léviathan! Qui vous paie pour blasphémer le Messie?” Prises de becs, insultes, quelques coups de poing aussi, et des invectives mordantes aux pharisiens couverts de riches manteaux et aux scribes qui passent avec des airs de dieux sans daigner regarder la plèbe qui vocifère pour et contre eux, pour et contre le Maître, résonnent dans les rues. Et des

38

accusations! Combien!

“Tel dit que Jésus est un faux Maître! C'est certainement un de ceux qui ont été achetés avec les deniers de ces serpents qui viennent de passer.”

“Avec leurs deniers? Avec les nôtres, dois-tu dire! C'est pour cela qu'ils nous plument! Mais où est-il que je veux voir si c'est un de ceux qui hier sont venus me parler...”

“Il s'est enfui, mais vive Dieu! Ici il faut s'unir et agir. Ils sont trop impudents.”

Autre conversation: “Je t'ai entendu et je te connais. Je dirai à qui de droit comment tu parles du Tribunal suprême!”

“J'appartiens au Christ et la bave de démon ne me nuit pas. Dis-le même à Anna et Caïphe, si tu veux, et que cela serve à les rendre plus justes.”

Et plus loin: “C'est moi, moi que tu traites de parjure et de blasphémateur parce que je vais avec le Dieu vivant? C'est toi le parjure et le blasphémateur qui l'offenses et le persécutes. Je te connais, sais-tu? Je t'ai vu et entendu. Espion! Vendu! Saisissez-vous de lui...”

et en attendant, il se met à lui appliquer sur la figure de ces gifles qui font rougir le visage osseux et verdâtre d'un juif.

“Cornélius, Siméon, regardez! Ils me bousculent” dit un autre plus loin en s'adressant à un groupe de synhédristes.

“Supporte cela pour la foi et ne te souille pas les lèvres et les mains la veille d'un sabbat” répond un de ceux qui sont appelés, sans même se détourner pour regarder le malheureux sur lequel un groupe de gens du peuple exerce une justice sommaire...

Les femmes crient pour rappeler leurs maris, en les suppliant de ne pas se compromettre.

Les légionnaires de patrouille font dégager les rues à coups de hampes et menacent de faire des arrestations et de prendre des sanctions.

La mort de Lazare, le fait principal, donne l'occasion de passer à des faits secondaires qui défoulent la longue tension des cœurs...

Les synhédristes, les anciens, les scribes, les sadducéens, les notables juifs, passent indifférents, sournois, comme si toute cette explosion de petites colères, de vengeances personnelles, de nervosité, ne s'enracinaient pas en eux. Plus les heures passent et plus les passions fermentent et plus les cœurs s'enflamment.

“Eux disent, écoutez un peu, que le Christ ne peut guérir les malades. Moi, j'étais lépreux et maintenant je suis en bonne santé. Les connaissez-vous? Je ne suis pas de Jérusalem, mais jamais je ne

39

les ai vus parmi les disciples du Christ depuis deux ans.”

“Eux? Fais-moi voir celui du milieu! Ah! le scélérat! C'est lui qui à la dernière lune est venu m'offrir de l'argent au nom du Christ, en disant que Lui prend des hommes en solde pour s'emparer de la Palestine. Et maintenant il dit... mais pourquoi l'as-tu laissé échapper?”

“Vous avez compris, hein! Quels malandrins! Et pour un peu je me laissais prendre! Il avait raison mon beau-père! Voilà Joseph l'Ancien avec Jean et Josué. Allons leur demander s'il est vrai que le Maître veut rassembler des armées. Ils sont justes et sont au courant.” Ils courent en masse vers les trois synhédristes et leur posent la question.

“Rentrez chez vous, hommes. Dans les rues on pêche et l'on se nuit. Ne vous disputez pas. Ne vous alarmez pas. Occupez-vous de vos affaires et de vos familles. N'écoutez pas ceux qui agitent des illusionnés et ne vous laissez pas illusionner. Le Maître est un maître et non un guerrier. Vous le connaissez et il dit ce qu'il pense. Il ne vous aurait pas envoyé d'autres pour vous dire de le suivre comme guerriers, s'il vous avait voulu tels. Ne faites pas de tort à Lui, à vous, et à votre Patrie. Rentrez chez vous, hommes! Rentrez chez vous! Ne faites pas de ce qui est déjà un malheur: la mort d'un juste, une suite de malheurs. Retournez chez vous, et priez pour Lazare qui faisait du bien à tout le monde” dit Joseph d'Arimathie qui doit être très aimé et écouté par le peuple qui le connaît comme juste.

Jean aussi (celui qui était jaloux) dit: “Lui est un homme de paix, pas de guerre. N'écoutez pas les faux disciples. Rappelez-vous comme ils étaient différents les autres qui se disaient Messie. Rappelez-vous, confrontez, et votre justice vous dira que ces incitations à la violence ne peuvent venir de Lui! À vos maisons! À vos maisons! Au près de vos femmes qui pleurent et de vos enfants apeurés. Il est dit: "Malheurs aux violents et à ceux qui favorisent les rixes".”

Un groupe de femmes en larmes aborde les trois synhédristes et l'une d'elles dit: “Les scribes ont menacé mon homme. J'ai peur! Joseph, parle-leur.”

“Je le ferai, mais que ton mari sache se taire. Croyez-vous par ces agitations rendre service au Maître et honorer le mort? Vous vous trompez. Vous nuisez à l'un et à l'autre” répond Joseph et il les laisse pour aller à la rencontre de Nicodème qui arrive par une rue, suivi de ses serviteurs- “Je n'espérais pas te voir, Nicodème. Moi-

40

même, je ne sais comment j'ai pu. Le serviteur de Lazare est venu après le chant du coq me dire le malheur.”

“Et à moi, plus tard. Je suis parti tout de suite. Sais-tu si le Maître est à Béthanie?”

“Non. Il n'y est pas. Mon intendant de Bézéta y était à l'heure de tierce et il m'a dit qu'il n'y est pas.”

“Moi, je ne comprends pas comment... Pour tous le miracle et pas pour lui!” s'écrie Jean.

“C'est peut-être qu'à la maison il a donné déjà plus qu'une guérison: il a racheté Marie et leur a rendu paix et honneur...” dit Joseph.

“Paix et honneur! Des bons pour les bons, car beaucoup... n'ont pas rendu et ne rendent pas honneur même maintenant que Marie... Vous ne savez pas... Il y a trois jours, Elchias y est allé avec beaucoup d'autres... et ils n'ont pas rendu honneur. Et Marie les a chassés. Ils me l'ont dit, furieux, et je les ai laissés dire pour ne pas dévoiler mon cœur...” dit Josué.

“Et maintenant ils vont aux funérailles?” demande Nicodème.

“Ils ont eu l'avis et se sont réunis au Temple pour discuter. Oh! les serviteurs ont dû beaucoup courir ce matin à l'aurore!”

“Pourquoi précipite-t-on ainsi les funérailles? Tout de suite après sexte!...”

“Parce que Lazare était déjà décomposé quand il est mort. Mon intendant m'a dit que, malgré les résines qui brûlent dans les pièces, et les aromates répandus sur le mort, la puanteur du cadavre se sent dès le portique de la maison. Et puis au couchant le sabbat commence. Il n'était pas possible de faire autrement.”

“Et tu dis qu'ils se sont réunis au Temple? Pourquoi?”

“Voilà... en réalité, la réunion était déjà fixée pour discuter sur Lazare. Ils veulent dire qu'il était lépreux...” dit Josué.

“Cela non. Lui, tout le premier, se serait isolé pour obéir à la Loi” dit Joseph pour le défendre. Et il ajoute: “J'ai parlé avec le médecin. Il a absolument exclu la lèpre. Il était malade d'une consommation putride.”

“Et alors de quoi ont-ils discuté puisque Lazare était déjà mort?” demande Nicodème.

“Sur la question d'aller ou non aux funérailles après que Marie les ait chassés. Les uns le voulaient, les autres non. Mais ceux qui voulaient y aller étaient les plus nombreux et cela pour trois motifs. Voir si le Maître y est, première raison, commune à tous. Voir s'il fait le miracle, deuxième raison. La troisième: le souvenir

41

des paroles récentes du Maître aux scribes, près du Jourdain, non loin de Jéricho” explique encore Josué.

“Le miracle! Quel miracle s'il est mort?” demande Jean avec un haussement d'épaules et il termine en disant: “Toujours les mêmes qui cherchent l'impossible!”

“Le Maître a ressuscité d'autres morts” fait remarquer Joseph.

“C'est vrai. Mais s'il avait voulu le garder vivant, il ne l'aurait pas laissé mourir. La raison que tu as donnée avant est juste. Ils ,ont déjà eu un miracle.”

“Oui. Mais Uziel s'est souvenu, et avec lui Sadoc, d'un défi exprimé il y a plusieurs lunes. Le Christ a dit qu'il prouvera qu'il sait recomposer un corps en décomposition. Et Lazare est tel. Et Sadoc le scribe dit encore que, près du Jourdain, le Rabbi lui a dit, de Lui-même, qu'à la nouvelle lune il verrait s'accomplir la moitié du défi. Celui-ci: d'un corps décomposé qui revit et sans plus de tares ni de maladie. Et ils ont gagné, eux. Si cela arrive, il est certain que c'est parce qu'il y a le Maître. Et aussi si cela arrive, il n'y a plus de doutes à son sujet.”

“Pourvu que ce ne soit pas un mal...” murmure Joseph.

“Un mal? Pourquoi? Les scribes et les pharisiens se persuaderont...”

“Oh! Jean! Mais es-tu donc un étranger pour pouvoir dire cela? Tu ne connais pas tes concitoyens? Quand donc la vérité les a-t-elle rendus saints? Cela ne te dit rien que l'on n'a pas apporté chez moi l'invitation à la réunion?”

“Ni chez moi non plus. Ils doutent de nous et nous laissent souvent en dehors” dit Nicodème. Et il demande: “Gamaliel y était-il?”

“Il y avait son fils. Et il viendra pour remplacer son père qui est souffrant à Gamala de Judée.”

“Et que disait Siméon?”

“Rien, absolument rien. Il a écouté et s'en est allé. Il y a un moment, il est passé avec des disciples de son père, en allant à Béthanie.” Ils sont presque à la porte qui ouvre sur le chemin de Béthanie et Jean s'écrie: “Regarde! Elle est gardée. Pourquoi donc? Et ils arrêtent ceux qui sortent.”

“Il y a de l'agitation dans la ville...”

“Oh! Elle n'est pas pourtant des plus fortes...”

Ils arrivent à la porte et sont arrêtés comme tous les autres.

“Pour quelle raison, soldat? Je suis connu de toute l'Antonia, et

42

vous ne pouvez dire du mal de moi. Je vous respecte et je respecte vos lois” dit Joseph d'Arimatee.

“Ordre du Centurion. Le Chef va entrer dans la ville et nous voulons savoir qui sort par les portes et spécialement par celle-ci qui donne sur la route de Jéricho. Nous te connaissons, mais nous connaissons vos sentiments pour nous. Toi et les tiens passez, et si vous avez de l'influence sur le peuple, dites-leur qu'il est bien pour eux de rester tranquilles. Ponce n'aime pas changer ses habitudes pour des sujets qui lui portent ombrage... et il pourrait être trop sévère. Un conseil loyal pour toi qui es loyal.” Ils passent...

“Tu entends? Je prévois de lourdes journées... Il faudra le conseiller aux autres plutôt qu'au peuple...” dit Joseph.

La route pour Béthanie est remplie de gens qui vont tous dans la même direction, à Béthanie. Tous se rendent aux funérailles. On voit des synhédistes et des pharisiens mêlés à des sadducéens et des scribes, et ceux-ci à des paysans, des serviteurs, des intendants des différentes maisons et des domaines que Lazare possède dans la ville et dans les campagnes, et plus on approche de Béthanie, plus il y a de gens qui débouchent des sentiers et des chemins dans la route principale.

Voici Béthanie. Béthanie en deuil de son plus grand citoyen. Tous les habitants avec leurs meilleurs habits sont déjà en dehors des maisons qui sont fermées comme s'il n'y avait personne à l'intérieur. Mais ils ne sont pas encore dans la maison du mort. La curiosité les retient près de la grille, le long du chemin. Ils observent ceux qui passent parmi les invités et ils échangent les noms et les impressions.

“Voici Nathanaël ben Faba

. Oh! le vieux Mathatias, parent de Jacob!

Le fils d'Anna!

Regarde-le avec Doras,

Callascebona

Oh! comment ont-ils fait pour venir ceux de Galilée? Ils y sont tous. Regarde: Éli, Giocana, Ismaël, Urie, Joachim, Élie, Joseph...

Le vieux Canania avec Sadoc, Zacharie et Giocana sadducéens.

Il y a aussi Siméon de Gamaliel, seul. Le rabbi n'est pas avec lui.

Voilà Elchias

avec Nahum, Félix

Anna le scribe, Zacharie, Jonathas d'Uriel! Saül avec Eléazar, Trifon et Joazar. Bons ces derniers!

Un autre des fils d'Anna, le plus jeune.

Il parle avec Simon Camit.

Philippe avec Jean l'Antipatrides.

Alexandre,

Isaac et Jonas de Babaon. Sadoc. Jude, descendant des Assidéens, le dernier, je crois de cette classe.

Voici les intendants des divers palais. Je ne vois pas les amis fidèles. Que de gens!”

Vraiment! Que de gens. Tous importants, une partie avec un

43

visage de circonstance, ou avec sur le visage les marques d'une vraie douleur. Le portail tout grand ouvert englutit tout le monde, et je vois passer tous ceux qu'à diverses reprises j'ai vus bienveillants ou hostiles autour du Maître. Tous, sauf Gamaliel et le synhédiste Simon.

Et j'en vois d'autres encore que je n'ai jamais vus ou que j'aurai vus sans savoir leurs noms dans les discussions autour de Jésus... Il passe des rabbins avec leurs disciples, et des scribes en groupes compacts. Il passe des juifs dont j'entends énumérer les richesses...

Le jardin est plein de gens. Ils vont exprimer leurs condoléances aux sœurs - qui selon l'usage, sans doute, sont assises sous le portique et donc en dehors de la maison - et se répandent ensuite dans le jardin en un continuel bariolage de couleurs et en de continuelles inclinaisons.

Marthe et Marie sont bouleversées. Elles se tiennent par la main comme deux fillettes effrayées du vide qui s'est fait dans leur maison, du rien qui emplit leur journée maintenant qu'elles n'ont plus Lazare à soigner. Elles écoutent les paroles des visiteurs, pleurent avec les vrais amis, leurs employés fidèles, s'inclinent devant les synhédistes à l'air glacial, imposants, rigides, venus plutôt

pour se faire voir que pour honorer le défunt. Elles répondent, lasses de répéter les mêmes choses des centaines de fois, à ceux qui les interrogent sur les derniers moments de Lazare.

Joseph, Nicodème, les amis les plus sûrs, se mettent à côté d'elles, sobres en paroles, mais manifestant une amitié plus réconfortante que de longs discours.

Elchias revient avec les plus intransigeants avec lesquels il a parlé longuement et il demande: "Ne pourrions-nous pas voir le mort?" Marthe, avec tristesse, se passe la main sur le front et demande: "Quand donc cela se fait-il en Israël? Il est déjà préparé..." et des larmes descendent lentement de ses yeux.

"Ce n'est pas l'usage, c'est vrai, mais nous le désirerions. Les amis les plus fidèles ont bien le droit de voir une dernière fois l'ami."

"Même nous, ses sœurs, nous aurions eu ce droit. Mais il a été nécessaire de l'embaumer tout de suite... Et quand nous sommes revenues dans la chambre de Lazare nous n'avons plus vu que sa forme enveloppée par les bandelettes..."

"Vous deviez donner des ordres clairs. Ne pouviez-vous pas, ne pourriez-vous pas enlever le suaire de son visage?"

"Oh! il est déjà décomposé... Et l'heure des funérailles est

44

arrivée."

Joseph intervient: "Elchias, il me semble que nous... par excès d'amour, nous leur faisons de la peine. Laissons les sœurs en paix..."

Siméon, fils de Gamaliel, s'avance, empêchant la réponse d'Elchias: "**Mon père viendra dès qu'il le pourra.** Je le représente. Il appréciait Lazare, et moi de même."

Marthe s'incline en répondant: "Que l'honneur du rabbi pour notre frère soit récompensé par Dieu."

Elchias, à cause du fils de Gamaliel, s'écarte sans insister davantage et il discute avec les autres qui lui font observer: "Mais tu ne sens pas la puanteur? Tu veux douter? Du reste, nous verrons s'ils murent le tombeau. On ne vit pas sans air."

Un autre groupe de pharisiens s'approche des sœurs. Ce sont presque tous ceux de Galilée. Marthe, après avoir reçu leurs hommages, ne peut s'empêcher de dire son étonnement de leur présence.

"Femme, le Sanhédrin siège en des délibérations d'une extrême importance et c'est pour cela que nous sommes dans la ville" explique Simon de Capharnaüm et il regarde Marie dont il se rappelle certainement la conversion, mais il se borne à la regarder.

Voici que s'avancent Giocana,

Doras fils de Doras et Ismaël avec Canania et Sadoc et d'autres que je ne connais pas. Ils parlent, bien avant de parler, par leurs visages de vipères. Mais ils attendent que Joseph s'éloigne avec Nicodème pour parler à trois juifs, pour pouvoir blesser. C'est le vieux Canania qui de sa voix éraillée de vieillard croulant commence l'attaque: "Qu'en dis-tu, Marie? Votre Maître est le seul absent des nombreux amis de ton frère. Singulière amitié! Tant d'amour tant que Lazare se portait bien! Et de l'indifférence quand c'était le moment de l'aimer! Tous ont des miracles de Lui, mais ici, il n'y a pas de miracle. Qu'en dis-tu, femme, de pareille chose? Il t'a trompée beaucoup, beaucoup, le beau Rabbi galiléen. Eh! Eh! Ne disais-tu pas qu'il t'avait dit d'espérer au-delà de ce que l'on peut espérer? Tu n'as donc pas espéré, ou bien il ne sert à rien d'espérer en Lui? Tu espérais dans la Vie, as-tu dit. C'est vrai! Lui se dit "la Vie" eh! eh! Mais là-dedans se trouve ton frère mort, et là-bas est déjà ouverte la bouche du tombeau. Et pas de Rabbi! Eh! Eh!" "Lui sait donner la mort, pas la vie" dit Doras avec un sourire.

Marthe incline son visage dans ses mains et pleure. C'est bien la réalité. Son espérance est bien déçue. Le Rabbi n'est pas là. Il n'est

45

même pas venu les réconforter. Et pourtant il aurait pu être là maintenant. Marthe pleure, elle ne sait plus que pleurer.

Marie aussi pleure. Elle aussi est en face de la réalité. Elle a cru, elle a espéré au-delà de ce qui est croyable... mais rien n'est arrivé et déjà les serviteurs enlèvent la pierre de l'entrée du tombeau car le soleil commence à descendre, et le soleil descend vite en hiver, et c'est vendredi, et tout doit être fait à temps de façon que les hôtes ne doivent pas transgresser les lois du sabbat qui va bientôt commencer. Elle a tant espéré, toujours, trop espéré. Elle a consumé ses puissances dans cette espérance. Et elle est déçue.

Canania insiste: "Tu ne me réponds pas? Es-tu convaincue à présent que Lui est un imposteur qui vous a exploitées et méprisées? Pauvres femmes!" et il hoche la tête parmi ses comparses qui l'imitent, en disant eux aussi: "Pauvres femmes!"

Maximin s'approche: "C'est l'heure. Donnez l'ordre. C'est à vous de le faire."

Marthe s'écroule. On la secourt et on l'emporte à bras au milieu des cris des serviteurs qui comprennent que l'heure est venue de la descente dans le tombeau et qui entonnent les lamentations.

Marie se tord convulsivement les mains. Elle supplie: "Encore un peu! Encore un peu! Envoyez des serviteurs sur la route vers Ensémès et la fontaine, sur toutes les routes. Des serviteurs à cheval. Qu'ils voient s'il vient..."

"Mais, tu espères encore, ô malheureuse? Mais que te faut-il pour te persuader qu'il vous a trahies et trompées? Il vous a haïes et méprisées..."

C'en est trop! Le visage baigné de larmes, torturée et pourtant fidèle, dans le demi-cercle de tous les hôtes rassemblés pour voir sortir la dépouille, Marie proclame: "Si Jésus de Nazareth a ainsi agi, c'est bien, et c'est un grand amour que le sien pour nous tous de Béthanie. Tout pour la gloire de Dieu et la sienne! Il a dit que de cela il en viendra de la gloire pour le Seigneur parce que la puissance de son Verbe resplendira complètement. Exécute, Maximin. Le tombeau n'est pas un obstacle au pouvoir de Dieu..."

Elle s'écarte, soutenue par Noémi qui est accourue, et elle fait un signe... La dépouille, dans ses bandelettes, sort de la maison, traverse le jardin entre deux haies de gens, au milieu des cris de deuil. Marie voudrait la suivre, mais elle chancelle. Elle se joint quand déjà tous sont vers le tombeau. Elle arrive juste pour voir disparaître la longue forme immobile dans la nuit du tombeau où rougissent les torches que tiennent haut les serviteurs pour éclairer

les marches pour ceux qui descendent avec le mort. En effet le tombeau de Lazare est plutôt enterré, peut-être pour utiliser des couches de roches souterraines.

Marie crie... Elle est déchirée... Elle crie... Et avec le nom de son frère il y a celui de Jésus. Ils semblent lui arracher le cœur. Mais elle ne dit que ces deux noms, et elle les répète jusqu'au moment où la lourde rumeur de la fermeture, remise à l'entrée de la tombe, lui dit que Lazare n'est plus sur la terre même avec son corps. Alors elle cède et perd complètement connaissance. Elle s'abat sur celle qui la soutient et soupire encore, pendant qu'elle s'abîme et s'anéantit dans son évanouissement: "Jésus! Jésus!" On l'éloigne. Maximin reste pour congédier les hôtes et les remercier au nom de toute la parenté. Il reste pour s'entendre dire par tous qu'ils reviendront chaque jour pour le deuil...

La foule s'écoule lentement. Les derniers à partir sont Joseph, Nicodème, Eléazar, Jean, Joachim, Josué. Au portail ils trouvent Sadoc avec Uriel qui rient méchamment en disant: "Son défi! Et nous l'avons craint!"

"Oh! Il est bien mort. Comme il puait malgré les aromates! Il n'y a pas de doute, non! Il n'y avait pas besoin d'enlever le suaire. Je crois qu'il y avait déjà les vers." Ils sont heureux.

Joseph les regarde. Un regard si sévère qu'il leur coupe la parole et les rires. Tout le monde se hâte de repartir pour être dans la ville avant la fin du crépuscule.

7. "ALLONS TROUVER NOTRE AMI LAZARE QUI DORT"

24/12/1946

547.1 La lumière, ce n'est déjà plus de la lumière dans le petit jardin de la maison de Salomon. Les arbres, les contours des maisons au-delà de la route, et surtout le bout de la route elle-même, là où le petit chemin disparaît dans les bois qui bordent le fleuve, perdent de plus en plus la netteté de leurs contours pour s'unir dans une seule ligne d'ombres plus ou moins claires, plus ou moins sombres, dans l'ombre qui s'épaissit de plus en plus. Plutôt que des couleurs les choses répandues sur la terre sont désormais des sons. Voix d'enfants dans les maisons, appels des mères, cris des hommes pour faire rentrer les brebis ou l'âne, quelques derniers grincements de poulies aux puits, bruissement des feuilles dans le vent du soir, bruits secs comme de petites branches qui se heurtent

47

entre elles, des broussins répandus dans les bosquets. Là-haut la première palpitation des étoiles, encore indécise parce qu'il reste un semblant de lumière et que les premiers rayons phosphorescents de la lune commencent à se répandre dans le ciel.

"Le reste, vous le direz demain. Pour l'instant cela suffit. Il fait nuit. Et que chacun aille à la maison. La paix à vous. La paix à vous. Oui... Oui... Demain. Eh? Que dis-tu? Tu as un scrupule? La nuit porte conseil, et puis s'il ne passe pas, tu viendras. Il ne manquerait plus que cela! Les scrupules aussi pour le fatiguer davantage! Et ceux qui ne rêvent que de profit! Et les belles-mères qui veulent rendre sages les épouses, et les épouses qui veulent rendre les belles-mères moins acariâtres, et des unes et des autres, toutes les deux mériteraient d'avoir la langue coupée. Et à part cela? Toi? Que dis-tu? Oh! oui, ce pauvre petit! Jean, conduis-le au Maître. Il a sa mère malade et elle l'envoie dire à Jésus qu'il prie pour elle. Pauvre petit! Il est resté en arrière à cause de sa petite taille, et il vient de loin. Comment va-t-il faire pour retourner à la maison? Hé! vous tous! Au lieu de rester ici pour jouir de Lui, ne pourriez-vous pas mettre en pratique ce que le Maître vous a dit: de vous aider mutuellement et que les plus forts aident les plus faibles? Allons! Qui accompagne l'enfant à la maison? Il pourrait, que Dieu ne le veuille pas, trouver morte sa mère... Qu'au moins il la voie. Vous avez des ânes... Il fait nuit? Et quoi de plus beau que la nuit? Moi, j'ai travaillé pendant des lustres à la lueur des étoiles, et je suis sain et robuste. Tu le conduis à la maison? Dieu te bénisse, **Ruben**. Voici l'enfant. Le Maître t'a-t-il consolé? Oui. Alors va et sois heureux. Mais il faudra lui donner à manger. C'est peut-être depuis ce matin qu'il ne mange pas."

"Le Maître lui a donné du lait chaud, du pain et des fruits. Il les a dans sa tunicelle" dit Jean.

"Alors, va avec cet homme. Il va te conduire à la maison avec l'âne."

Finalement les gens sont tous partis, et Pierre peut se reposer avec Jacques, Jude, l'autre Jacques et Thomas, qui l'ont aidé à renvoyer chez eux les plus obstinés.

"Fermons. Pourvu qu'il n'y ait pas quelqu'un qui regrette et revienne sur ses pas, comme ces deux-là. Ouf! Mais le lendemain du sabbat est bien fatigant!" dit encore Pierre en entrant dans la cuisine et en fermant la porte. "Oh! maintenant, nous allons être tranquilles." Il regarde Jésus qui est assis près de la table, sur laquelle il appuie son coude et de sa main il soutient sa tête, pensif,

48

absorbé. Il va près de Lui, Lui met la main sur l'épaule et Lui dit: "Tu es fatigué, hein! Tant de gens! Ils viennent de tous les endroits malgré la saison."

"Ils semblent avoir peur de nous perdre bientôt" remarque André qui est en train d'éventrer des poissons. Les autres aussi s'emploient à faire du feu et à le préparer pour griller les poissons, ou à remuer des chicorées dans un chaudron qui bout. Leurs ombres se projettent sur les murs sombres, éclairés plutôt par le feu que par la lampe.

Pierre cherche une tasse pour donner du lait à Jésus qui semble très fatigué. Mais il ne trouve pas le lait et en demande aux autres la raison.

"C'est l'enfant qui a bu le dernier lait que nous avions. Le reste a été donné à ce vieux mendiant et à la femme du mari infirme" explique Barthélemy.

"Et le Maître est resté sans rien! Vous ne deviez pas tout donner."

"C'est Lui qui l'a voulu..."

“Oh! Lui veut toujours ainsi, mais on ne doit pas le laisser faire. Lui donne ses vêtements, Lui donne son lait, il se donne Lui-même et se consume...” Pierre est mécontent.

“Du calme, Pierre! Il vaut mieux donner que recevoir” dit Jésus tranquillement en sortant de son abstraction.

“Oui! Et tu donnes, tu donnes et tu te consumes. Et plus tu te fais voir disposé à toutes les générosités et plus les hommes en profitent.” Et, tout en parlant, avec des feuilles rêches qui dégagent une odeur mélangée d'amandes amères et de chrysanthèmes, il frotte la table, la rend bien nette pour y déposer le pain, l'eau, et il met une coupe devant Jésus.

Jésus se verse tout de suite à boire comme s'il avait grand soif. Pierre met une autre coupe de l'autre côté de la table près d'un plat qui contient des olives et des tiges de fenouil sauvage. Il ajoute le plateau de chicorées que Philippe a déjà assaisonnées et, avec ses compagnons, il apporte des tabourets très primitifs pour les ajouter aux quatre sièges qui sont dans la cuisine, qui ne suffisent pas pour treize personnes. André, qui a surveillé la cuisson du poisson grillé sur la braise, met le poisson sur un autre plat et va vers la table avec d'autres pains. Jean enlève la lampe de l'endroit où elle était et la place au milieu de la table.

Jésus se lève alors que tous s'approchent de la table pour le souper et il prie à haute voix pour offrir le pain et puis il bénit la table. Il s'assoit, imité par les autres, et distribue le pain et les poissons,

49

ou plutôt il dépose les poissons sur les tranches épaisses et larges de pain, en partie frais, en partie rassis, que chacun a placé devant soi. Puis les apôtres se servent de la chicorée avec la grande fourchette de bois qui sert à la piquer. Même pour les légumes, le pain sert de plat. Seul Jésus a devant Lui un plat de métal, large et en assez mauvais état, et il s'en sert pour partager le poisson, en donnant tantôt à l'un tantôt à l'autre un excellent morceau. On dirait un père parmi ses enfants, toujours père même si Nathanaël, Simon le Zélote et Philippe semblent un père pour Lui, tandis que Mathieu et Pierre peuvent paraître ses frères aînés.

Ils mangent et parlent des événements du jour. Jean rit de bon cœur à cause de l'indignation de Pierre pour ce berger des monts de Galaad, qui prétendait que Jésus aille là-haut où était son troupeau pour le bénir et lui faire gagner beaucoup d'argent pour faire une dot à sa fille.

“Il n'y a pas de quoi rire. Tant qu'il a dit: "J'ai des brebis malades et si elles meurent, je suis ruiné" j'ai eu pitié de lui. C'est comme si pour nous pêcheurs, la barque devenait vermoulue. On ne peut pêcher ni manger, et tout le monde a le droit de manger. Mais quand il a dit: "Et je les veux saines car je veux devenir riche et étonner le village avec la dot que je ferai à Esther et la maison que je me construirai", alors je suis devenu mauvais. Je lui ai dit: "Et c'est pour cela que tu as fait une si longue route? Tu ne penses qu'à la dot et à la richesse et à tes brebis? Tu n'as pas une âme?" Il m'a répondu: "Pour elle, j'ai le temps. Pour l'instant je me préoccupe davantage des brebis et des noces car c'est un bon parti pour Esther, et elle commence à vieillir". Alors, voilà, si ce n'était que je me rappelais que Jésus dit que l'on doit être miséricordieux avec tout le monde, il était frais! Je lui ai parlé vraiment entre tramontane et sirocco...”

“Et il semblait que tu n'allais plus en finir. Tu ne prenais pas le temps de souffler. Les veines de ton cou s'étaient gonflées et tendues comme deux baguettes” dit Jacques de Zébédée.

“Le berger était parti depuis un bon moment et toi, tu continuais de prêcher. Heureusement que tu dis que tu ne sais pas parler aux gens!” ajoute Thomas, et il l'embrasse en disant: “Pauvre Simon! Quelle grosse colère tu as prise”.

“Mais n'avais-je pas raison, peut-être? Qu'est-il le Maître? Le faiseur de fortunes de tous les sots d'Israël? Le paranymphe des mariages d'autrui, peut-être?”

“Ne te fâche pas, Simon. Le poisson va te faire mal si tu le manges

50

avec ce poison” plaisante Mathieu, débonnaire.

“Tu as raison. Je sens en tout la saveur qu'ont les banquets dans les maisons des pharisiens quand je mange mon pain avec crainte et la viande avec colère.”

Tout le monde rit. Jésus sourit et se tait.

Ils sont à la fin du repas. Repus de nourriture et contents de la chaleur, ils restent un peu somnolents autour de la table. Ils parlent moins aussi, quelques-uns sommeillent. Thomas s'amuse à dessiner avec son couteau une branche fleurie sur le bois de la table.

Ils sont réveillés par la voix de Jésus qui desserrant les bras qu'il tenait croisés sur le bord de la table et présentant les mains comme fait le prêtre quand il dit: “Dominus vobiscum”, dit: “Et pourtant, il faut partir!”

“Où, Maître? Chez l'homme aux brebis?” demande Pierre.

“Non, Simon. Chez Lazare. Nous retournons en Judée.”

“Maître, rappelle-toi que les juifs te haïssent!” s'écrie Pierre.

“Ils voulaient te lapider, il n'y a pas si longtemps” dit Jacques d'Alphée.

“Mais, Maître, c'est une imprudence!” s'écrie Mathieu.

“Tu ne te soucies pas de nous?” demande l'Ischariote.

“Oh! mon Maître et frère, je t'en conjure au nom de ta Mère, et au nom aussi de la Divinité qui est en Toi: ne permets pas que les satans mettent la main sur ta personne pour étouffer ta parole. Tu es seul, trop seul, contre tout un monde qui te hait et qui sur la Terre est puissant” dit le Thaddée.

“Maître, protège ta vie! Qu'advierait-il de nous, de tous, si nous ne t'avions plus?” Jean, bouleversé, le regarde avec les yeux dilatés d'un enfant effrayé et affligé.

Pierre, après sa première exclamation, s'est tourné pour parler avec animation avec les plus âgés et avec Thomas et Jacques de Zébédée. Ils sont tous de l'avis que Jésus ne doit pas retourner près de Jérusalem, au moins tant que le temps pascal ne rend pas plus

sûr son séjour là-bas car, disent-ils, la présence d'un très grand nombre de fidèles du Maître, venus pour les fêtes pascales de tous les points de la Palestine, sera une défense pour le Maître. Personne de ceux qui le haïssent n'osera le toucher quand tout un peuple sera serré affectueusement autour de Lui... Et ils le Lui disent, avec angoisse, le Lui imposant presque... L'amour les fait parler.
"Paix! Paix! La journée n'est-elle pas peut-être de douze heures? Si quelqu'un marche de jour, il ne trébuche pas car il voit la

51

lumière de ce monde; mais s'il marche de nuit, il trébuche, car il n'y voit pas. Je sais ce que je me fais car j'ai la Lumière en Moi. Vous, laissez-vous guider par celui qui voit. Et puis sachez que tant que ce n'est pas l'heure des ténèbres, rien de ténébreux ne pourra arriver. Quand ensuite ce sera cette heure, aucun éloignement ni aucune force, même pas les armées de César, ne pourront me sauver des juifs. Car ce qui est écrit doit arriver et les forces du mal travaillent déjà en secret pour accomplir leur œuvre. Laissez-moi donc faire, et faire du bien tant que je suis libre de le faire. L'heure viendra où je ne pourrai remuer un doigt ni dire une parole pour opérer le miracle. Le monde sera vide de ma force. Heure redoutable de châtement pour l'homme. Pas pour Moi. Pour l'homme qui n'aura pas voulu m'aimer. Heure qui se répétera, par la volonté de l'homme qui aura repoussé la Divinité jusqu'à faire de lui-même un sans Dieu, un disciple de Satan et de son fils maudit. Heure qui viendra quand sera proche la fin de ce monde. La non-foi devenue maîtresse souveraine rendra nulle ma puissance de miracle. Ce n'est pas que je puisse la perdre, mais c'est que le miracle ne peut être accordé là où il n'y a pas de foi ni de désir de l'obtenir, là où on ferait du miracle un objet de mépris et un instrument au service du mal, en se servant du bien obtenu pour faire un plus grand mal. Maintenant je puis encore faire le miracle, et le faire pour donner gloire à Dieu. Allons donc chez notre ami Lazare qui dort. Allons l'éveiller de ce sommeil afin qu'il soit frais et dispos pour servir son Maître."

"Mais, s'il dort, c'est bien. Il va finir de guérir. Le sommeil est déjà un remède. Pourquoi l'éveiller?" Lui fait-on remarquer.

"Lazare est mort. J'ai attendu qu'il soit mort pour aller là-bas, pas à cause de ses sœurs ni de lui, mais à cause de vous pour que vous croyez, pour que votre foi grandisse. Allons chez Lazare."

"Bon. Allons-y! Nous mourrons comme il est mort et comme tu veux mourir" dit Thomas en fataliste résigné.

"Thomas, Thomas, et vous tous qui intérieurement critiquez et grommelez, sachez que celui qui veut me suivre doit avoir pour sa vie le même souci qu'a l'oiseau pour la nuée qui passe. La laisser passer comme le vent l'entraîne. Le vent, c'est la volonté de Dieu qui peut vous donner ou vous enlever la vie comme il Lui plaît, sans que vous ayez à vous en plaindre, comme l'oiseau ne se plaint pas de la nuée qui passe, mais chante quand même, sûr qu'ensuite reviendra le beau temps. Car la nuée c'est l'incident. Le ciel c'est la réalité. Le ciel reste toujours bleu même si les nuées semblent le

52

rendre gris. Il est et reste bleu au-delà des nuages. Il en est ainsi de la Vie véritable. Elle est et demeure, même si tombe la vie humaine. Celui qui veut me suivre ne doit pas connaître l'angoisse de la vie ni la peur pour sa vie. Je vous montrerai comment on conquiert le Ciel. Mais comment pourrez-vous m'imiter si vous avez peur de venir en Judée, vous à qui il ne sera rien fait de mal présentement? Avez-vous peur de vous montrer avec Moi? Vous êtes libres de m'abandonner. Mais si vous voulez rester, vous devez apprendre à défier le monde avec ses critiques, ses embûches, ses moqueries, ses tourments, pour conquérir mon Royaume. Allons donc tirer de la mort Lazare qui dort depuis deux jours au tombeau, puisqu'il est mort le soir qu'est venu ici le serviteur de Béthanie. Demain, à l'heure de sexte, quand j'aurai congédié ceux qui attendent demain pour avoir de Moi un réconfort et une récompense pour leur foi, nous partirons d'ici et passerons le fleuve. Nous passerons la nuit dans la maison de Nique puis, à l'aurore, nous partirons pour Béthanie en prenant la route qui passe par Ensémès. Nous serons à Béthanie avant sexte. Il y aura beaucoup de gens et les cœurs seront ébranlés. J'en ai fait la promesse et je la tiendrai..."

"A qui, Seigneur?" demande Jacques d'Alphée presque craintif.

"A ceux qui me haïssent et à ceux qui m'aiment, aux deux d'une manière absolue. Ne vous rappelez-vous pas la discussion à Cédès avec les scribes? Ils pouvaient encore me traiter de menteur parce que j'avais ressuscité une fillette qui venait de mourir et un mort d'un jour. Ils ont dit: "Tu n'as pas encore su refaire quelqu'un qui était décomposé". En effet, Dieu seul peut tirer un homme de la fange et de la pourriture refaire un corps intact et vivant. Eh bien, je vais le faire. À la lune de Casleu, sur les rives du Jourdain, j'ai rappelé Moi-même aux scribes ce défi et j'ai dit: "A la nouvelle lune, cela s'accomplira". Cela pour ceux qui me haïssent.

Aux sœurs ensuite, qui m'aiment d'une manière absolue, j'ai promis de récompenser leur foi si elles avaient continué d'espérer au-delà de ce qui est croyable. Je les ai beaucoup éprouvées et beaucoup affligées, et Moi seul connais les souffrances de leurs cœurs en ces jours et leur parfait amour. En vérité je vous dis qu'elles méritent une grande récompense car, plus que de ne pas voir leur frère ressuscité, elles sont angoissées que je puisse être méprisé. Je vous paraissais absorbé, las et triste. J'étais près d'elles par mon esprit, j'entendais leurs gémissements et je comptais leurs larmes. Pauvres sœurs! Maintenant je brûle de ramener un juste sur la Terre,

53

un frère dans les bras de ses sœurs, un disciple parmi mes disciples. Tu pleures, Simon? Oui. Toi et Moi, nous sommes les plus grands amis de Lazare, et dans tes pleurs il y a la douleur pour la douleur de Marthe et Marie et l'agonie de l'ami, mais il y a aussi déjà la joie de le savoir bientôt rendu à notre amour. Levons-nous pour préparer les sacs et aller nous reposer pour nous lever à l'aube et mettre tout en ordre ici où... il n'est pas sûr que nous reviendrons. Il faudra distribuer aux pauvres ce que nous avons et dire aux plus actifs d'empêcher les pèlerins de me chercher tant que je ne serai pas dans un autre lieu sûr. Il faudra encore leur dire de prévenir les disciples qu'ils me cherchent chez Lazare. Tant de choses à faire. Elles seront toutes faites avant que les pèlerins arrivent...

Allons, éteignez le feu et allumez les lampes, et que chacun aille faire ce qui lui incombe et puis se reposer. Paix à vous tous.” Il se lève, les bénit et se retire dans sa petite pièce...

“Il est mort depuis plusieurs jours!” dit le Zélote.

“Cela c'est un miracle!” s'écrie Thomas.

“Je veux voir ce qu'ils vont trouver ensuite pour douter!” dit André.

“Mais quand le serviteur est-il venu?” demande Judas Iscariote.

“Le soir d'avant le vendredi” répond Pierre.

“Oui? Et pourquoi ne l'as-tu pas dit?” demande encore l'Isariote.

“Parce que le Maître m'avait dit de me taire” réplique Pierre.

“Donc... quand nous arrivons là-bas... il sera depuis quatre jours au tombeau?”

“Certainement! Le soir du vendredi un jour, le soir du sabbat deux jours, ce soir trois jours, demain quatre... Donc quatre jours et demi... Puissance éternelle! Mais il sera déjà en morceaux!” dit Mathieu.

“Il sera déjà en morceaux... Je veux voir aussi cela et puis...”

“Quoi, Simon Pierre?” demande Jacques d'Alphée.

“Et puis si Israël ne se convertit pas, Jéovah Lui-même, au milieu des foudres, ne peut le convertir.”

Ils s'en vont en parlant ainsi.

8. LA RÉSURRECTION DE LAZARE

26/12/1946

548.1 Jésus vient à Béthanie par Ensémès. Ils doivent avoir fait une marche vraiment fatigante par les sentiers casse-cou des monts

54

Adamin. Les apôtres, essoufflés, ont du mal à suivre Jésus qui va rapidement, comme si l'amour l'emportait sur ses ailes de feu. Jésus sourit radieux alors qu'il marche en avant de tous, la tête droite sous les rayons tièdes du soleil de midi.

Avant qu'ils arrivent aux premières maisons de Béthanie, les voit un jeune garçon déchaussé qui va vers la fontaine près du village avec un broc de cuivre vide. Il pousse un cri, met le broc par terre et s'en va en courant, de toute la vitesse de ses petites jambes, vers le village.

“Certainement il va prévenir que tu arrives” observe Jude Thaddée après avoir souri comme tous de la résolution... énergique du jeune garçon qui a même abandonné son broc à la merci du premier passant.

La petite ville, vue ainsi d'auprès de la fontaine, qui est un peu en haut, paraît tranquille, comme déserte. Seule la fumée grise qui s'élève des cheminées indique que dans les maisons les femmes sont occupées à préparer le repas de midi. Quelque grosse voix d'homme parmi les oliviers et les vergers vastes et silencieux avertit que les hommes sont au travail. Malgré cela Jésus préfère prendre un petit chemin qui passe en arrière du village pour pouvoir arriver chez Lazare sans attirer l'attention des habitants.

Ils sont presque à moitié route quand ils entendent derrière eux le jeune garçon de tout à l'heure qui les dépasse en courant et puis s'arrête au milieu de la route pour, pensif, regarder Jésus...

“Paix à toi, petit Marc, tu as eu peur de Moi que tu t'es enfui?” demande Jésus en le caressant.

“Moi, non, Seigneur, je n'ai pas eu peur. Mais comme pendant plusieurs jours Marthe et Marie ont envoyé des serviteurs sur les routes qui viennent ici pour voir si tu venais, maintenant que je t'ai vu, je suis accouru pour dire que tu venais...”

“Tu as bien fait. Les sœurs vont préparer leurs cœurs à me voir.”

“Non, Seigneur. Les sœurs ne vont rien se préparer car elles ne savent rien. Ils n'ont pas voulu que je le dise. Ils m'ont pris quand j'ai dit, en entrant dans le jardin: “Il y a le Rabbi”, et ils m'ont chassé dehors en disant: “Tu es un menteur ou un sot. Lui désormais ne vient plus car il est certain désormais qu'il ne peut pas faire le miracle”. Et comme je disais que c'était bien Toi, ils m'ont donné deux gifles comme je n'en avais encore jamais reçues... Regarde ici mes joues rouges. Elles me brûlent! Et ils m'ont poussé dehors en disant: “Cela pour te purifier d'avoir regardé un démon”. Et je te regardais pour voir si tu étais devenu un démon.”

55

Mais je ne le vois pas. Tu es toujours mon Jésus beau comme les anges dont parle maman.”

Jésus se penche pour baiser ses petites joues souffletées en disant: “Ainsi va passer la démangeaison. Je suis peiné que tu aies souffert pour Moi...”

“Moi, non, Seigneur, car ces gifles m'ont valu deux baisers de Toi” et il s'attache en en espérant d'autres.

“Dis un peu, Marc, qui t'a chassé? Ceux de Lazare?” demande le Thaddée.

“Non. Les juifs. Ils viennent pour le deuil tous les jours. Il y en a tant! Ils sont dans la maison et dans le jardin. Ils viennent tôt, et s'en vont tard. Ils semblent les maîtres. Ils maltraitent tout le monde. Tu vois qu'il n'y a personne dans les rues? Les premiers jours, on venait pour voir... mais ensuite... Maintenant il n'y a que nous les enfants qui tourniquons pour... Oh! mon broc! Maman qui attend l'eau... Elle va me battre elle aussi!...”

Tous sourient de sa désolation devant la perspective d'autres claques et Jésus lui dit: “Va vite alors...”

“C'est que... je voulais entrer avec Toi et te voir faire le miracle...” et il termine. “... et voir leurs figures... pour me venger des gifles...”

“Cela non. Tu ne dois pas désirer la vengeance. Tu dois être bon et pardonner... Mais ta mère attend l'eau...”

“Moi, j'y vais, Maître. Je sais où habite Marc. J'expliquerai à la femme et je te rejoindrai...” dit Jacques de Zébédée. Et il s'en va en courant.

Ils se remettent en marche lentement et Jésus tient par la main l'enfant ravi...

Les voilà à la grille du jardin. Ils la suivent. De nombreuses montures y sont attachées, surveillées par les serviteurs de chaque propriétaire. Le chuchotement qui vient d'eux attire l'attention de quelques juifs qui se tournent vers le portail ouvert, juste au moment où Jésus pose le pied à la limite du jardin.

“Le Maître!” disent les premiers qui le voient, et ce mot court comme le bruissement du vent d'un groupe à l'autre, se propage, s'en va, comme une vague venue de loin et qui se brise sur la rive, jusque contre les murs de la maison et y pénètre, apporté certainement par de nombreux juifs présents ou par quelques pharisiens, rabbi ou scribe ou sadducéen, répandus çà et là.

Jésus y entre très lentement alors que tous, tout en accourant de tous côtés, s'écartent du sentier où il marche. Et comme personne

56

ne le salue, Lui ne salue personne comme s'il ne connaissait même pas un grand nombre de ceux qui sont rassemblés là pour le regarder la colère et la haine dans les yeux, sauf un petit nombre qui sont secrètement ses disciples ou qui du moins ont le cœur droit et qui, s'ils ne l'aiment pas comme disciples, le respectent comme juste. De ce nombre sont Joseph, Nicodème, Jean, Eléazar, un autre Jean scribe, vu à la multiplication des pains, et encore un autre Jean, qui rassasia les gens à la descente de la montagne des béatitudes, Gamaliel avec son fils, Josué, Joachim, Manaën, le scribe Joël d'Abia, rencontré au Jourdain dans l'épisode de Sabéa, **Joseph Barnabé** disciple de Gamaliel, Chouza qui regarde Jésus de loin, un peu intimidé de le revoir après sa méprise, ou peut-être retenu par le respect humain et n'osant pas s'avancer comme ami. Il est certain qu'il n'est salué ni par les amis, ni par ceux qui l'observent sans rancœur, ni par ses ennemis, et Jésus ne salue pas. Il a seulement fait une vague inclination en mettant le pied dans l'allée. Puis il a continué tout droit comme s'il était étranger à la foule nombreuse qui l'entoure. Le jeune garçon marche toujours à son côté, dans ses vêtements de petit paysan, avec ses pieds nus d'enfant pauvre, mais le visage lumineux de quelqu'un qui est en fête, avec ses petits yeux noirs, vifs, bien ouverts pour tout voir... et pour défier tout le monde...

Marthe sort de la maison au milieu d'un groupe de juifs venus pour rendre visite et parmi lesquels se trouvent Elchias et Sadoc. De sa main elle protège ses yeux las de pleurer, gênés par la lumière, pour voir où est Jésus. Elle le voit. Elle se détache de ceux qui l'accompagnent et court vers Jésus à quelques pas du bassin rendu tout brillant par les rayons du soleil. Elle se jette aux pieds de Jésus après s'être inclinée et elle les baise et, en éclatant en sanglots, elle dit: “Paix à Toi, Maître!”

Jésus aussi, dès qu'il l'a vue près de Lui, lui a dit: “Paix à toi!” et il a levé la main pour la bénir, en laissant aller celle de l'enfant que Barthélemy a prise tout en l'attirant un peu en arrière.

Marthe poursuit: “Mais il n'y a plus de paix pour ta servante.” Elle lève son visage vers Jésus en restant encore à genoux. Et dans un cri de douleur que l'on entend bien dans le silence qui s'est fait elle s'écrie: “Lazare est mort! Si tu avais été là il ne serait pas mort. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, Maître?” Elle a un ton involontaire de reproche en posant cette question. Puis elle revient au ton accablé de quelqu'un qui n'a plus la force de faire des reproches et dont l'unique réconfort est de rappeler les dernières actions et les

57

derniers désirs d'un parent auquel on a cherché à donner ce qu'il désirait et pour qui on n'a pas de remords dans le cœur: “Il t'a tant appelé, Lazare, notre frère!... Maintenant, tu vois! Je suis désolée et Marie pleure sans pouvoir se donner la paix. Et lui n'est plus ici. Tu sais si nous l'aimions! Nous espérions tout de Toi!...”

Un murmure de compassion pour la femme et de reproche à l'adresse de Jésus, un assentiment à la pensée sous-entendue: “et tu pouvais nous exaucer car nous, le méritions à cause de l'amour que nous avons pour Toi, et Toi, au contraire, tu nous as déçues” court de groupe en groupe parmi des hochements de tête ou des regards moqueurs. Seuls quelques secrets disciples, dissimulés dans la foule ont des regards de compassion pour Jésus qui écoute, très pâle et affligé, la femme désolée qui Lui parle. Gamaliel, les bras croisés dans son ample et riche vêtement de laine très fine, orné de nœuds bleus, un peu à part dans le groupe de jeunes où se trouve son fils et Joseph Barnabé, regarde fixement Jésus, sans haine et sans amour.

Marthe, après s'être essuyée le visage, recommence à parler: “Mais même maintenant j'espère car je sais que tout ce que tu demanderas à ton Père, te sera accordé.” Une douloureuse, héroïque profession de foi, dite d'une voix que les larmes font trembler, avec un regard qui tremble d'angoisse, avec l'ultime espérance qui lui tremble dans le cœur.

“Ton frère ressuscitera. Lève-toi, Marthe.”

Marthe se lève tout en restant courbée en vénération devant Jésus auquel elle répond: “Je le sais, Maître. Il ressuscitera au dernier jour.”

“Je suis la Résurrection et la Vie. Quiconque croit en Moi, même s'il est mort, vivra. Et celui qui croit et vit en Moi ne mourra pas éternellement. Crois-tu tout cela?” Jésus, qui d'abord avait parlé d'une voix plutôt basse uniquement à Marthe, élève la voix pour dire ces phrases où il proclame sa puissance de Dieu, et son timbre parfait résonne comme une trompette d'or dans le vaste jardin. Un frémissement presque d'épouvante secoue l'assistance. Mais ensuite certains raillent en secouant la tête.

Marthe, à laquelle Jésus semble vouloir transfuser une espérance de plus en plus forte en tenant la main appuyée sur son épaule, lève son visage qu'elle gardait penché. Elle le lève vers Jésus, en fixant ses yeux affligés dans les lumineuses pupilles du Christ et serrant ses mains sur sa poitrine, elle répond avec une angoisse différente: “Oui, Seigneur. Je crois cela. Je crois que tu es

58

le Christ, le Fils du Dieu Vivant, venu dans le monde. Et que tu peux tout ce que tu veux. Je crois. Maintenant, je vais prévenir Marie” et elle s'éloigne rapidement en disparaissant dans la maison.

Jésus reste où il était, ou plutôt il fait quelques pas en avant et s'approche du parterre qui entoure le bassin. Le parterre est tout éclairé de ce côté par la fine poussière du jet d'eau qu'un vent léger pousse de ce côté comme un plumet d'argent, et il paraît se perdre, Jésus, dans la contemplation du frétillement des poissons sous le voile de l'eau limpide, dans leurs jeux qui mettent des virgules d'argent et des reflets d'or dans le cristal des eaux frappées par le soleil.

Les juifs l'observent. Ils se sont involontairement séparés en groupes bien distincts. D'un côté, en face de Jésus, tous ceux qui Lui sont hostiles, habituellement divisés entre eux par esprit sectaire, maintenant d'accord pour s'opposer à Jésus. À côté de Lui, derrière les apôtres, auxquels s'est réuni Jacques de Zébédée, Joseph, Nicodème et les autres d'esprit bienveillant. Plus loin, Gamaliel, toujours à sa place et avec la même attitude, est seul, car son fils et ses disciples se sont séparés de lui pour se répartir entre les deux groupes principaux pour être plus près de Jésus.

Avec son cri habituel: "Rabboni!" Marie sort de la maison en courant, les bras tendus vers Jésus. Elle se jette à ses pieds qu'elle baise en sanglotant. Divers juifs, qui étaient dans la maison avec elle et qui l'ont suivie, unissent à ses pleurs leurs pleurs d'une sincérité douteuse. Maximin aussi, Marcelle, Sara, Noémi ont suivi Marie ainsi que tous ses serviteurs et de fortes lamentations s'élèvent. Je crois que dans la maison il n'est resté personne. Marthe, en voyant pleurer ainsi Marie, redouble elle aussi ses pleurs.

"Paix à toi, Marie. Lève-toi! Regarde-moi! Pourquoi ces pleurs semblables à ceux des gens qui n'ont pas d'espérance?" Jésus se penche pour dire doucement ces paroles, ses yeux dans les yeux de Marie qui, restant à genoux, reposant sur ses talons, tend vers Lui ses mains dans un geste d'invocation et ne peut parler tant elle sanglote: "Ne t'ai-je pas dit d'espérer au-delà de ce qui est croyable pour voir la gloire de Dieu? Est-ce que par hasard ton Maître est changé pour que tu aies raison d'être ainsi angoissée?"

Mais Marie ne recueille pas les mots qui veulent déjà la préparer à une joie trop forte après tant d'angoisse, et elle crie, finalement maîtresse de sa voix: "Oh! Seigneur! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? Pourquoi t'es-tu tellement éloigné de nous? Tu le savais

59

que Lazare était malade! Si tu avais été ici, il ne serait pas mort, mon frère. Pourquoi n'es-tu pas venu? Je devais lui montrer encore que je l'aimais. Il devait vivre. Je devais lui montrer que je persévérais dans le bien. Je l'ai tant angoissé, mon frère! Et maintenant! Maintenant que je pouvais le rendre heureux, il m'a été enlevé! Tu pouvais me le laisser, donner à la pauvre Marie la joie de le consoler après lui avoir donné tant de douleur. Oh! Jésus! Jésus! Mon Maître! Mon Sauveur! Mon espérance!" et elle s'abat de nouveau, le front sur les pieds de Jésus qui se trouvent de nouveau lavés par les pleurs de Marie, et elle gémit: "Pourquoi as-tu fait cela, ô Seigneur?! Même à cause de ceux qui te haïssent et se réjouissent de ce qui arrive... Pourquoi as-tu fait cela, Jésus?!" Mais il n'y a pas de reproche dans le ton de la voix de Marie comme dans celui de Marthe, il y a seulement l'angoisse de quelqu'une, qui outre sa douleur de sœur, a aussi celle d'une disciple qui sent amoindrie dans le cœur d'un grand nombre l'opinion de son Maître. Jésus, très penché pour entendre ces paroles qu'elle murmure la face contre terre, se redresse et dit à haute voix: "Marie, ne pleure pas! Ton Maître aussi souffre de la mort de l'ami fidèle... car il a dû le laisser mourir..."

Oh! quelles railleries et quels regards de joie livide il y a sur les visages des ennemis du Christ! Ils le voient vaincu, et s'en réjouissent, alors que les amis deviennent de plus en plus tristes.

Jésus dit encore plus fort: "Mais, je te le dis: ne pleure pas. Lève-toi! Regarde-moi! Crois-tu que Moi qui t'ai tant aimée j'ai fait cela sans motif? Peux-tu croire que je t'ai donné cette douleur inutilement? Viens. Allons vers Lazare. Où l'avez-vous mis?"

Jésus, plutôt que Marie et Marthe, qui ne parlent pas prises comme elles le sont par des pleurs plus forts, interroge tous les autres, surtout ceux qui, sortis avec Marie de la maison, semblent les plus troublés. Ce sont peut-être des parents plus âgés, je ne sais pas. Et ceux-ci répondent à Jésus, visiblement affligé: "Viens et vois" et ils se dirigent vers l'endroit où se trouve le tombeau à l'extrémité du verger, là où le sol a des ondulations et des veines de roche calcaire qui affleurent à la surface du sol.

Marthe, à côté de Jésus qui a forcé Marie à se lever et il la conduit, car elle est aveuglée par ses larmes, montre de la main à Jésus où se trouve Lazare et quand ils sont près de l'endroit elle dit aussi: "C'est ici, Maître, que ton ami est enseveli" et elle indique la pierre posée obliquement à l'entrée du tombeau.

60

Jésus pour s'y rendre, suivi de tout le monde, a dû passer devant Gamaliel. Mais ils ne se sont pas salués. Ensuite Gamaliel s'est uni aux autres en s'arrêtant comme tous les pharisiens les plus rigides à quelques mètres du tombeau, alors que Jésus s'avance tout près avec les sœurs, Maximin et ceux qui sont peut-être des parents. Jésus contemple la lourde pierre qui sert de porte au tombeau et forme un lourd obstacle entre Lui et l'ami éteint, et il pleure. Les larmes des sœurs redoublent et de même celles des intimes et familiaux.

"Enlevez cette pierre" crie Jésus tout d'un coup, après avoir essuyé ses larmes.

Tous ont un geste d'étonnement et un murmure court dans le rassemblement qui a grossi de quelques habitants de Béthanie qui sont entrés dans le jardin et se sont mis à la suite des hôtes. Je vois certains pharisiens qui se touchent le front en secouant la tête comme pour dire: "Il est fou!"

Personne n'exécute l'ordre. Même chez les plus fidèles, on éprouve de l'hésitation, de la répugnance à le faire.

Jésus répète plus fort son ordre, effrayant encore davantage les gens pris par deux sentiments opposés et qui, après avoir pensé à fuir, s'approchent tout à coup davantage pour voir, défiant la puanteur toute proche du tombeau que Jésus veut faire ouvrir.

"Maître, ce n'est pas possible" dit Marthe en s'efforçant de retenir ses pleurs pour parler: "Il y a déjà quatre jours qu'il est là dessous. Et tu sais de quel mal il est mort! Seul notre amour pouvait le soigner... Maintenant la puanteur est certainement plus forte malgré les onguents... Que veux-tu voir? Sa pourriture?... On ne peut pas... même à cause de l'impureté de la corruption et..."

"Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu? Enlevez cette pierre, je le veux!"

C'est un cri de volonté divine... Un "oh!" étouffé sort de toutes les poitrines. Les visages deviennent blêmes, certains tremblent comme s'il était passé sur tous un vent glacial de mort.

Marthe fait un signe à Maximin et celui-ci ordonne aux serviteurs de prendre les outils pouvant servir à remuer la lourde pierre. Les serviteurs s'en vont rapidement pour revenir avec des pics et des leviers robustes. Ils travaillent en faisant entrer la pointe brillante des pics entre la roche et la pierre, et ensuite ils remplacent les pics par des leviers robustes et enfin ils soulèvent avec attention la pierre en la faisant glisser d'un côté et en la traînant ensuite

61

avec précaution contre la paroi rocheuse. Une puanteur infecte sort du sombre trou et fait reculer tout le monde.

Marthe demande tout bas: "Maître, tu veux y descendre? Si oui, il faut des torches..." mais elle est livide à la pensée qu'il doit le faire.

Jésus ne lui répond pas. Il lève les yeux vers le ciel, met ses bras en croix et prie d'une voix très forte, en scandant les mots: "Père! Je te remercie de m'avoir exaucé. Je le savais que Tu m'exauces toujours, mais je le dis pour ceux qui sont présents ici, pour le peuple qui m'entoure, pour qu'ils croient en Toi, en Moi, et que Tu m'as envoyé!"

Il reste encore ainsi un moment et il semble ravi en extase tellement il est transfiguré alors que, sans plus émettre aucun son, il dit des paroles secrètes de prière ou d'adoration, je ne sais. Ce que je sais, c'est qu'il a tellement outrepassé l'humain, qu'on ne peut le regarder sans se sentir le cœur trembler dans la poitrine. Il semble devenir lumière en perdant son aspect corporel, se spiritualiser, grandir et même s'élever de terre. Tout en gardant la couleur de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau, de ses vêtements, au contraire de ce qui se passa à la transfiguration du Thabor durant laquelle tout devint lumière et éclat éblouissant, il paraît dégager de la lumière et que tout ce qui est de Lui devient lumière. La lumière semble l'entourer d'un halo, en particulier son visage levé vers le ciel, certainement ravi dans la contemplation du Père.

Il reste ainsi quelque temps, puis redevient Lui: l'Homme, mais d'une majesté puissante. Il s'avance jusqu'au seuil du tombeau. Il déplace ses bras - que jusqu'à ce moment il avait gardés ouverts en croix, les paumes tournées vers le ciel - en avant, les paumes vers la terre, et par conséquent les mains se trouvent déjà à l'intérieur du tunnel du tombeau, toutes blanches dans ce tunnel obscur. Il plonge le feu bleu de ses yeux, dont l'éclat miraculeux est aujourd'hui insoutenable, dans cette obscurité muette, et d'une voix puissante, avec un cri plus fort que celui par lequel il commanda sur le lac aux vents de tomber, d'une voix que je ne Lui ai jamais entendue dans aucun miracle, il crie: "Lazare! Viens dehors!" L'écho répercute sa voix dans la cavité du tombeau et se répand ensuite à travers tout le jardin, se répercute contre les ondulations du terrain de Béthanie, je crois qu'il s'en va jusqu'aux premiers escarpements au-delà des champs et revient de là, répété et amorti, comme un ordre qui ne peut faillir. Il est certain que de tous les côtés, on entend à nouveau: "dehors! dehors! dehors!"

62

Tous éprouvent un frisson plus intense, et si la curiosité les cloue tous à leurs places, les visages pâlisent et les yeux s'écarquillent alors que les bouches s'entrouvrent involontairement avec déjà dans la gorge le cri de stupeur.

Marthe, un peu en arrière et de côté, est comme fascinée en regardant Jésus. Marie tombe à genoux, elle qui ne s'est jamais écartée de son Maître, elle tombe à genoux au bord du tombeau, une main sur sa poitrine pour calmer les palpitations de son cœur, l'autre qui inconsciemment et convulsivement tient un pan du manteau de Jésus, et on se rend compte qu'elle tremble car le manteau a de légères secousses imprimées par la main qui le tient.

Quelque chose de blanc semble émerger du plus profond du souterrain. C'est d'abord une petite ligne convexe, puis elle fait place à une forme ovale, puis à l'ovale se substituent des lignes plus amples, plus longues, de plus en plus longues. Et celui qui était mort, serré dans ses bandes, avance lentement, toujours plus visible, fantomatique, impressionnant.

Jésus recule, recule, insensiblement, mais continuellement à mesure que Lazare avance. La distance entre les deux reste donc la même.

Marie est contrainte de lâcher le pan du manteau, mais elle ne bouge pas de l'endroit où elle est. La joie, l'émotion, tout, la cloue à l'endroit où elle était.

Un "oh!" de plus en plus net sort des gorges d'abord fermées par la douleur de l'attente. C'est d'abord un murmure à peine distinct qui se change en voix, et la voix devient un cri puissant.

Lazare est désormais au bord du tombeau et il s'arrête là, raide, muet, semblable à une statue de plâtre à peine ébauchée et donc informe, une longue chose, mince à la tête, mince aux jambes, plus large au tronc, macabre comme la mort elle-même, spectrale, dans la blancheur des bandes contre le fond sombre du tombeau. Au soleil qui l'enveloppe, les bandes paraissent çà et là laisser couler la pourriture...

Jésus crie d'une voix forte: "Débarrassez-le et laissez-le aller. Donnez-lui des vêtements et de la nourriture."

"Maître!..." dit Marthe, et elle voudrait peut-être en dire davantage, mais Jésus la regarde fixement, la subjuguant de son regard étincelant, et il dit: "Ici! Tout de suite! Tout de suite, apportez un vêtement. Habillez-le en présence de tout le monde et donnez-lui à manger." Il commande et ne se retourne jamais pour regarder ceux qui sont derrière et autour de Lui. Son œil regarde seulement

63

Lazare, Marie qui est près du ressuscité sans souci de la répulsion que donnent à tous les bandes souillées, et Marthe qui halète comme si son cœur allait éclater et qui ne sait si elle doit crier sa joie ou pleurer...

Les serviteurs se hâtent d'exécuter les ordres. Noémi s'en va en courant la première et la première revient avec les vêtements qu'elle tient pliés sur son bras. Quelques-uns délient les lacets des bandelettes après avoir retroussé leurs manches et relevé leurs vêtements pour qu'ils ne touchent pas la pourriture qui coule. Marcelle et Sara reviennent avec des amphores de parfums, suivies de serviteurs les uns avec des bassins et des brocs fumants d'eau chaude, les autres avec des plateaux, des bols pleins de lait, du vin, des fruits, des fouaces recouvertes de miel.

Les bandelettes étroites et très longues, de lin, me semble-t-il, avec des lisières des deux côtés, certainement tissées pour cet usage, se déroulent comme des rouleaux de ganse d'une grande bobine et s'entassent sur le sol, alourdies par les aromates et la pourriture. Les serviteurs les écartent en se servant de bâtons. Ils ont commencé par la tête, et là aussi il y a la pourriture qui s'est écoulée du nez, des oreilles, de la bouche. Le suaire placé sur le visage est tout trempé de ces souillures et le visage de Lazare que l'on voit très pâle, squelettique, avec les yeux tenus fermés par des pommades mises dans les orbites, avec les cheveux collés et de même la barbiche du menton, en est tout souillé. Le drap descend lentement, le suaire mis autour du corps, à mesure que les bandelettes descendent, descendent, descendent, libérant le tronc qu'elles avaient comprimé pendant de nombreux jours, et rendant une forme humaine à ce qu'elles avaient d'abord rendu semblable à une grande chrysalide. Les épaules osseuses, les bras squelettiques, les côtes à peine couvertes de peau, le ventre creusé, apparaissent lentement. À mesure que les bandes tombent, les sœurs, Maximin, les serviteurs, s'empressent d'enlever la première couche de crasse et de baume, et s'y appliquent en changeant continuellement l'eau rendue détergente par les aromates qu'on y a mis jusqu'à ce que la peau apparaisse nette.

Lorsqu'on a dégagé le visage de Lazare et qu'il peut regarder, il dirige son regard vers Jésus avant même de regarder ses sœurs. Il oublie tout et s'abstrait de tout ce qui arrive pour regarder, avec un sourire d'amour sur ses lèvres pâles et une larme lumineuse au fond des yeux, son Jésus. Jésus aussi lui sourit et a une lueur de larme dans le coin de l'œil, mais sans parler il dirige le regard de

64

Lazare vers le ciel. Lazare comprend et remue les lèvres dans une prière silencieuse.

Marthe croit qu'il veut dire quelque chose sans avoir encore de voix et elle demande: "Que me dis-tu, mon Lazare?"

"Rien, Marthe. Je remerciais le Très-Haut." La prononciation est assurée, la voix forte.

Les gens poussent de nouveau un "oh!" étonné.

Désormais ils l'ont dégagé jusqu'aux hanches, libéré et propre, et ils peuvent le revêtir de la tunique courte, une sorte de chemisette qui dépasse l'aîne pour retomber sur les cuisses.

On le fait asseoir pour dégager ses jambes et les laver. Quand elles apparaissent, Marthe à Marie poussent un grand cri en montrant les jambes et les bandelettes. Sur les bandelettes qui serraient les jambes, et sur le suaire posé par dessous, les écoulements purulents sont si abondants qu'ils forment des grosses gouttes sur les toiles, mais les jambes visiblement sont tout à fait cicatrisées. Seules les cicatrices rouges-bleuâtres indiquent où elles étaient gangrenées.

Tous les gens crient plus fort leur étonnement. Jésus sourit et aussi Lazare qui regarde un instant ses jambes guéries, puis s'abstrait de nouveau pour regarder Jésus. Il semble ne pouvoir se rassasier de le voir. Les juifs, pharisiens, sadducéens, scribes, rabbis, s'approchent avec précaution pour ne pas souiller leurs vêtements. Ils regardent de tout près Lazare, ils regardent de tout près Jésus. Mais ni Lazare ni Jésus ne s'occupent d'eux: ils se regardent et tout le reste est inexistant.

Voilà que l'on met les sandales à Lazare. Il se lève, agile, sûr de lui. Il prend le vêtement que Marthe lui présente et l'enfile tout seul, lie sa ceinture, ajuste les plis. Le voilà, maigre et pâle, mais semblable à tout le monde. Il se lave encore les mains et les bras jusqu'aux coudes après avoir retroussé ses manches. Et puis avec une nouvelle eau il se lave de nouveau le visage et la tête, jusqu'à ce qu'il se sente tout à fait net. Il essuie ses cheveux et son visage, rend la serviette au serviteur et va tout droit vers Jésus. Il se prosterne, Lui baise les pieds.

Jésus se penche, le relève, le serre contre son cœur en lui disant: "Bien revenu, mon ami. Que la paix soit avec toi et la joie. Vis pour accomplir ton heureuse destinée. Lève ton visage pour que je te donne le baiser de salutation." Il dépose un baiser sur les joues et Lazare Lui rend son baiser.

C'est seulement après avoir vénéré et embrassé le Maître que

65

Lazare parle à ses sœurs et les embrasse, puis il embrasse Maximin et Noémi qui pleurent de joie, et certains autres dont je crois qu'ils lui sont apparentés ou amis très intimes. Puis il embrasse Joseph, Nicodème, Simon le Zélote et quelques autres.

Jésus va personnellement trouver un serviteur qui a sur les bras un plateau avec de la nourriture et il prend une fouace avec du miel, une pomme, une coupe de vin et il offre le tout à Lazare, après les avoir offerts et bénits, pour qu'il se restaure. Et Lazare mange avec l'appétit de quelqu'un qui se porte bien. Tout le monde pousse encore un "oh!" d'étonnement.

Jésus semble ne voir que Lazare, mais en réalité il observe tout et tout le monde. Voyant qu'avec des gestes de colère Sadoc avec Elchias, Canania, Félix, Doras et Cornelius et d'autres sont sur le point de s'éloigner, il dit à haute voix: "Attends un moment, Sadoc. J'ai un mot à te dire, à toi et aux tiens."

Ils s'arrêtent avec une figure de criminels.

Joseph d'Arimatee fait un geste effaré et fait signe au Zélote de retenir Jésus.

Mais Lui est déjà en train d'aller vers le groupe haineux, et il dit à haute voix: "Est-ce que cela te suffit, Sadoc, ce que tu as vu? Tu m'as dit un jour que pour croire tu avais besoin, toi et tes pareils, de voir recomposé, en bonne santé, un homme décomposé. Es-tu rassasié de la putréfaction que tu as vue? Es-tu capable de reconnaître que Lazare était mort et que maintenant il est vivant et sain comme il ne l'était pas depuis des années? Je le sais. Vous êtes venus ici pour les tenter, pour mettre en eux plus de douleur et le doute. Vous êtes venus ici pour me chercher, espérant me trouver caché dans la pièce du mourant. Vous êtes venus ici, non par un

sentiment d'amour et le désir d'honorer celui qui s'était éteint mais pour vous assurer que Lazare était réellement mort, et vous avez continué de venir, vous réjouissant toujours plus à mesure que le temps passait. Si les choses étaient allées comme vous l'espérez, comme désormais vous croyiez qu'elles iraient, vous auriez eu raison de vous réjouir. L'Ami qui guérit tout le monde, mais ne guérit pas l'ami. Le Maître qui récompense la foi de tout le monde, mais pas celle de ses amis de Béthanie. Le Messie impuissant devant la réalité de la mort. Voilà ce qui vous donnait raison de vous réjouir. Mais voilà: Dieu vous a répondu. Nul prophète n'a jamais pu rassembler ce qui était décomposé, en plus que mort. Dieu l'a fait. Voilà le témoignage vivant de ce que je suis. Il y eut un jour où Dieu prit de la boue, lui donna une forme et y insuffla l'esprit de vie et ce fut l'homme. J'y étais pour dire: "Que l'on

66

fasse l'homme à notre image et à notre ressemblance", car je suis le Verbe du Père. Aujourd'hui, Moi, le Verbe, j'ai dit à ce qui était encore moins que de la boue: à la corruption: "Vis" et la corruption s'est faite de nouveau chair, une chair intègre, vivante, palpitante. La voici qui vous regarde. Et à la chair j'ai réuni l'esprit qui gisait depuis des jours dans le sein d'Abraham. Je l'ai rappelé par ma volonté car je puis tout, Moi, le Vivant, Moi, le Roi des rois auquel sont soumises toutes les créatures et toutes les choses. Maintenant, que me répondez-vous?"

Il est devant eux, grand, fulgurant de majesté, vraiment Juge et Dieu. Ils ne répondent pas.

Lui insiste: "Ce n'est pas encore assez pour croire, pour accepter l'inéluctable?"

"Tu n'as tenu qu'une partie de la promesse. Ce n'est pas le signe de Jonas..." dit brutalement Sadoc.

"Vous aurez aussi celui-là. J'ai promis et je tiendrai ma promesse" dit le Seigneur. "Un autre présent ici, attend un autre signe, et il l'aura. Et comme c'est un juste, il l'acceptera. Vous non. Vous resterez ce que vous êtes."

Il fait un demi-tour sur Lui-même et il voit Simon, le synhédriste, fils d'Éli-Anna. Il le fixe, le fixe. Il laisse de côté ceux de tout à l'heure et, arrivé en face de lui, il lui dit, à voix basse mais nette: "C'est heureux pour toi que Lazare ne se rappelle pas son séjour parmi les morts! Qu'as-tu fait de ton père, Caïn?"

Simon s'enfuit en poussant un cri de peur qui se change en un hurlement de malédiction: "Sois maudit, Nazaréen!" à laquelle Jésus répond: "Ta malédiction monte vers le Ciel et du Ciel le Très-Haut te la renvoie. Tu es marqué du signe, ô malheureux!"

Il revient en arrière, parmi les groupes étonnés, presque effrayés. Il rencontre Gamaliel qui se dirige vers la route. Il le regarde et Gamaliel le regarde. Jésus lui dit sans s'arrêter: "Tiens-toi prêt, ô rabbi. Le signe viendra bientôt. Je ne mens jamais."

Le jardin se vide lentement. Les juifs sont abasourdis, mais la plupart giclent de la colère par tous leurs pores. Si leurs regards pouvaient le réduire en cendres, Jésus serait complètement pulvérisé. Ils parlent, discutent entre eux en s'en allant, si bouleversés maintenant par leur défaite qui ne peuvent plus cacher sous une apparence hypocrite d'amitié le but de leur présence à cet endroit. Ils s'en vont sans saluer ni Lazare ni ses sœurs.

Il reste en arrière certains qui ont été conquis au Seigneur par le miracle. Parmi eux se trouve Joseph Barnabé qui se jette à genoux

67

devant Jésus et l'adore. Un autre est le scribe Joël d'Abia qui fait la même chose avant de partir à son tour, et d'autres encore que je ne connais pas mais qui doivent être influents.

Pendant ce temps, Lazare, entouré de ses plus intimes, s'est retiré dans la maison. Joseph, Nicodème et les autres bons saluent Jésus et s'en vont. Partent avec de profondes salutations les juifs qui étaient restés auprès de Marthe et Marie. Les serviteurs ferment la grille. La maison redevient tranquille.

Jésus regarde autour de Lui. Il voit de la fumée et des flammes au fond du jardin, dans la direction du tombeau. Jésus, seul, debout au milieu d'un sentier, dit: "La putréfaction qui va être annulée par le feu... La putréfaction de la mort... Mais celle des cœurs... de ces cœurs, aucun feu ne l'annulera... Pas même le feu de l'Enfer. Elle sera éternelle... Quelle horreur!... Plus que la mort... Plus que la corruption... Et... Mais qui te sauvera, ô Humanité, si tu aimes tant d'être corrompue! Tu veux être corrompue. Et Moi... Moi j'ai arraché au tombeau un homme par une seule parole... Et avec un flot de paroles... et de douleurs, je ne pourrai arracher au péché l'homme, les hommes, des millions d'hommes." Il s'assoit et avec ses mains se couvre le visage, accablé...

Un serviteur qui passe le voit. Il va à la maison. Peu après Marie sort de la maison. Elle va trouver Jésus, légère comme si elle ne touchait pas le sol. Elle s'approche, Lui dit doucement: "Rabboni, tu es las... Viens, ô mon Seigneur. Tes apôtres fatigués sont allés dans l'autre maison, tous, sauf Simon le Zélote... Tu pleures, Maître? Pourquoi?..."

Elle s'agenouille aux pieds de Jésus... l'observe... Jésus la regarde. Il ne répond pas. Il se lève et se dirige vers la maison, suivi de Marie.

Ils entrent dans une salle. Lazare n'y est pas, ni non plus le Zélote, mais il y a Marthe, heureuse, transfigurée par la joie. Elle s'adresse à Jésus pour expliquer: "Lazare est allé au bain pour se purifier encore. Oh! Maître! Maître! Que te dire!" Elle l'adore de toute elle-même. Elle remarque la tristesse de Jésus et elle dit: "Tu es triste, Seigneur? Tu n'es pas heureux que Lazare..." Il lui vient un soupçon: "Oh! Tu es réservé avec moi. J'ai péché. C'est vrai."

"Nous avons péché, ma sœur" dit Marie.

"Non, pas toi... Oh! Maître. Marie n'a pas péché. Marie a su obéir, moi seule ai désobéi. Je t'ai envoyé appeler, parce que... parce que je ne pouvais plus les entendre insinuer que tu n'étais pas le Messie, le Seigneur... et je ne pouvais plus le voir souffrir... Lazare te

68

désirait tant. Il t'appelait tant... Pardonne-moi, Jésus.”

“Et toi, tu ne parles pas, Marie?” demande Jésus.

“Maître... moi... Je n'ai souffert alors que comme femme. Je souffrais parce que... Marthe, jure, jure ici, devant le Maître que jamais, jamais tu ne parleras à Lazare de son délire... Mon Maître... je t'ai connu tout à fait, ô Divine Miséricorde, dans les dernières heures de Lazare. Oh! mon Dieu! Mais comme tu m'as aimée, Toi, Toi qui m'as pardonnée, Toi, Dieu, Toi, Pur, Toi... si mon frère, qui pourtant m'aime, mais qui est homme, seulement homme, au fond de son cœur ne m'a pas tout pardonné?! Non, je m'exprime mal. Il n'a pas oublié mon passé et quand la faiblesse de la mort a émoussé en lui sa bonté que je croyais oublieuse du passé, il a crié sa douleur, son indignation pour moi... Oh!...” Marie pleure...

“Ne pleure pas, Marie. Dieu t'a pardonnée et a oublié. L'âme de Lazare aussi a pardonné et a oublié, a voulu oublier. L'homme n'a pas pu tout oublier, et quand la chair a dominé par son dernier spasme la volonté affaiblie, l'homme a parlé.”

“Je n'en éprouve pas d'indignation, Seigneur. Cela m'a servi à t'aimer davantage et à aimer encore plus Lazare. Dès lors moi aussi je t'ai désiré, car j'étais trop angoissée de penser que Lazare était mort sans paix à cause de moi... et ensuite, ensuite, quand je t'ai vu méprisé par les juifs... quand j'ai vu que tu ne venais pas même après la mort, pas même après que je t'avais obéi en espérant au-delà de ce qui est croyable, en espérant jusqu'à ce que le tombeau s'ouvre, alors mon esprit aussi a souffert. Seigneur, si j'avais à expier, et certainement je l'avais, j'ai expié, Seigneur...”

“Pauvre Marie! Je connais ton cœur. Tu as mérité le miracle et que cela t'affermisse dans ton espérance et ta foi.”

“Mon Maître, j'espérerai et je croirai toujours désormais. Je ne douterai plus, jamais plus, Seigneur. Je vivrai de foi. Tu m'as donné la capacité de croire ce qui est incroyable.”

“Et toi, Marthe, as-tu appris? Non, pas encore. Tu es ma Marthe mais tu n'es pas encore ma parfaite adoratrice. Pourquoi agis-tu au lieu de contempler? C'est plus saint. Tu vois? Ta force, parce qu'elle était trop tournée vers les choses terrestres, a cédé à la constatation de faits terrestres qui semblent parfois sans remède. En vérité les choses humaines n'ont pas de remède, si Dieu n'intervient pas. La créature, à cause de cela, a besoin de savoir croire et contempler, d'aimer jusqu'au bout des forces de l'homme tout entier, avec sa pensée, son âme, sa chair, son sang, avec toutes les

69

forces de l'homme, je le répète. Je te veux forte, Marthe. Je te veux parfaite. Tu n'as pas su obéir parce que tu n'as pas su croire et espérer complètement, et tu n'as pas su croire et espérer parce que tu n'as pas su aimer totalement. Mais Moi, je t'en absous. Je te pardonne, Marthe. J'ai ressuscité Lazare aujourd'hui. Maintenant je te donne un cœur plus fort. À lui j'ai rendu la vie. À toi, j'infuse la force d'aimer, croire et espérer parfaitement. Maintenant soyez heureuses et en paix. Pardonnez à ceux qui vous ont offensé ces jours-ci...”

“Seigneur, en cela j'ai péché. Il y a un instant j'ai dit au vieux Canania qui t'avait méprisé les autres jours: "Qui a triomphé? Toi ou Dieu? Ton mépris ou ma foi? Le Christ est le Vivant et il est la Vérité. Moi, je savais que sa gloire aurait resplendi plus grande, et toi, vieillard, refais ton âme si tu ne veux pas connaître la mort”.

“Tu as bien parlé. Mais ne discute pas avec les méchants, Marie. Et pardonne. Pardonne si tu veux m'imiter... Voici Lazare. J'entends sa voix.”

En effet Lazare rentre, vêtu à neuf et bien rasé, bien peigné et la chevelure parfumée. Avec lui se trouvent Maximin et le Zélate.

“Maître!” Lazare s'agenouille encore pour l'adorer.

Jésus lui met la main sur la tête et sourit en disant: “L'épreuve est surmontée, mon ami. Pour toi et pour tes sœurs. Maintenant soyez heureux et forts pour servir le Seigneur. Que te rappelles-tu, ami, du passé? Je veux parler de tes derniers moments?”

“Un grand désir de te voir et une grande paix au milieu de l'amour des sœurs.”

“Et qu'est-ce qui t'affligeait le plus de quitter en mourant?”

“Toi, Seigneur, et mes sœurs. Toi parce que je ne pouvais plus te servir, elles parce qu'elles m'ont donné toute joie...”

“Oh! moi, frère!” soupire Marie.

“Toi, plus que Marthe. Tu m'as donné Jésus et la mesure de ce qu'est Jésus. Et Jésus t'a donnée à moi. Tu es le don de Dieu, Marie.”

“Tu le disais aussi en mourant...” dit Marie et elle étudie le visage de son frère.

“Parce que c'est ma constante pensée.”

“Mais moi, je t'ai donné tant de douleur...”

“La maladie aussi m'a donné de la douleur. Mais, par elle, j'espère avoir expié les fautes du vieux Lazare et d'être ressuscité, purifié pour être digne de Dieu. Toi et moi: tous deux ressuscités pour servir le Seigneur, et Marthe au milieu de nous, elle qui fut

70

toujours la paix de la maison.”

“Tu l'entends, Marie? Lazare dit des paroles de sagesse et de vérité. Maintenant je me retire et vous laisse à votre joie...”

“Non, Seigneur, reste avec nous. Ici. Reste à Béthanie et dans ma maison. Ce sera beau...”

“Je resterai. Je veux te récompenser de tout ce que tu as souffert. Marthe, ne sois pas triste. Marthe pense m'avoir affligé. Mais ma peine n'est pas autant pour vous que pour ceux qui ne veulent pas se racheter. Eux haïssent de plus en plus. Ils ont le venin dans le cœur... Eh bien... pardonnons.”

“Pardonnons, Seigneur” dit Lazare avec son doux sourire... et sur cette parole tout prend fin.

Jésus dit-On peut mettre ici la dictée du 23-3-44 pour le commentaire de la résurrection de Lazare.”

548.20 En marge de la résurrection de Lazare et en rapport avec une phrase de Saint Jean.

Jésus dit: "Dans l'Évangile de Jean, comme on le lit désormais depuis des siècles, il est écrit: "Jésus n'était pas encore entré dans le village de Béthanie"(Jn 9,30). Pour prévenir toutes objections possibles, je fais remarquer que entre cette phrase et celle de l'Œuvre, que je rencontrai Marthe à quelques pas du bassin dans le jardin de Lazare, il n'y a pas de contradictions de faits mais seulement de traduction et de description.

Béthanie appartenait pour les trois quarts à Lazare, de même que Jérusalem lui appartenait en grande partie. Mais parlons de Béthanie. Comme elle appartenait pour les trois quarts à Lazare, on pouvait dire: Béthanie de Lazare. Par conséquent le texte ne serait pas erroné même si j'avais rencontré Marthe dans le village ou à la fontaine, comme certains veulent dire. Mais en réalité je n'étais pas entré dans le village pour éviter qu'accourent les béthanites, tous hostiles aux gens du Sanhédrin. J'étais passé en arrière de Béthanie pour rejoindre la maison de Lazare, qui était à l'extrémité opposée pour qui entrait à Béthanie par Ensémès.

Justement pour cela Jean dit que Jésus n'était pas encore entré dans le village. Et avec autant de justesse le petit Jean dit que je m'étais arrêté près du bassin (fontaine pour les hébreux) déjà dans le jardin de Lazare, mais encore très loin de la maison.

Que l'on considère en outre que, durant le temps du deuil et de l'impureté (ce n'était pas encore le septième jour après la mort), les sœurs ne sortaient pas de la maison. C'est donc dans l'enceinte de leur propriété qu'est arrivée la rencontre.

Noter que le petit Jean parle de la venue des béthanites dans le jardin seulement quand déjà j'ordonne d'enlever la pierre. Auparavant Béthanie ne savait pas que j'étais à Béthanie et c'est seulement quand le bruit s'en est répandu qu'ils sont accourus chez Lazare."

71

9. RÉFLEXIONS SUR LA RÉSURRECTION DE LAZARE

23/03/1944

548.22 Jésus dit:

"J'aurais pu intervenir à temps pour empêcher la mort de Lazare, mais je n'ai pas voulu le faire. Je savais que cette résurrection aurait été une arme à double tranchant car j'aurais converti les juifs dont la pensée était droite et rendu plus haineux ceux dont la pensée n'était pas droite. De ceux-ci, et après ce dernier coup de ma puissance, serait venue ma sentence de mort. Mais j'étais venu pour cela et désormais l'heure était mûre pour que cela s'accomplisse. J'aurais pu aussi accourir tout de suite, mais j'avais besoin de persuader par la résurrection d'une putréfaction déjà avancée les incrédules plus obstinés. Et mes apôtres aussi qui, destinés à porter ma Foi dans le monde, avaient besoin de posséder une foi soutenue par des miracles de première grandeur.

Chez les apôtres il y avait tant d'humanité, je l'ai déjà dit. Ce n'était pas un obstacle insurmontable. C'était au contraire une conséquence logique de leur condition d'hommes appelés à m'appartenir à un âge déjà adulte. On ne change pas une mentalité, une tournure d'esprit du jour au lendemain. Et Moi, dans ma sagesse, je n'ai pas voulu choisir et éduquer des enfants et les faire grandir selon ma pensée pour en faire mes apôtres. J'aurais pu le faire, mais je n'ai pas voulu le faire pour que les âmes ne me reprochent pas d'avoir méprisé ceux qui ne sont pas innocents et qu'elles ne portent à leur décharge et à leur excuse que Moi aussi j'aurais signifié par mon choix que ceux qui sont déjà formés ne peuvent changer.

Non. Tout peut se changer quand on le veut. Et Moi, en effet, avec des pusillanimes, des querelleurs, des usuriers, des sensuels, des incrédules, j'ai fait des martyrs et des saints, des évangélistes du monde. Seul celui qui ne voulut pas ne changea pas. J'ai aimé et j'aime les petites gens et les faiblesses - tu en es un exemple - pourvu que se trouve en elles la volonté de m'aimer et de me suivre, et de ces "riens" je fais mes privilégiés, mes amis, mes ministres. Je m'en sers toujours, et c'est un miracle continu que j'opère, pour amener les autres à croire en Moi, à ne pas tuer les possibilités de miracle. Comme elle est languissante, maintenant, cette possibilité! Comme une lampe à laquelle l'huile manque, elle agonise et meurt, tuée par le manque ou l'absence de foi dans le Dieu du miracle. Il y a deux formes d'exigence dans la demande du

72

miracle. À l'une Dieu se soumet avec amour. À l'autre, Il tourne le dos avec indignation. La première est celle qui demande, comme j'ai enseigné à demander, sans défiance et sans découragement, et qui ne pense pas que Dieu ne puisse pas l'écouter parce que Dieu est bon, et que celui qui est bon exauce, parce que Dieu est puissant et peut tout. Cela c'est de l'amour et Dieu exauce celui qui aime. L'autre forme, c'est l'exigence des révoltés qui veulent que Dieu soit leur serviteur et se plie à leurs méchancetés et leur donne ce qu'eux ne Lui donnent pas: l'amour et l'obéissance. Cette forme est une offense que Dieu punit par le refus de ses grâces.

Vous vous plaignez que je n'accomplisse plus des miracles collectifs. Comment pourrais-je les accomplir? Où sont les collectivités qui croient en Moi? Où sont les vrais croyants? Combien y a-t-il de vrais croyants dans une collectivité? Comme des fleurs qui survivent dans un bois brûlé par un incendie, je vois de temps à autre un esprit croyant. Le reste, Satan l'a brûlé par ses doctrines, et il les brûlera de plus en plus.

Je vous prie, pour vous conduire surnaturellement, de garder présente à vos esprits ma réponse à Thomas. On ne peut être mes vrais disciples si on ne sait pas donner à la vie humaine le poids qu'elle mérite en tant que moyen pour conquérir la vraie Vie et non en tant que fin. Celui qui voudra sauver sa vie en ce monde perdra la vie éternelle. Je l'ai dit et je le répète. Que sont les épreuves? La nuée qui passe. Le Ciel reste et vous attend au-delà de l'épreuve.

Moi, j'ai conquis le Ciel pour vous par mon héroïsme. Vous devez m'imiter. L'héroïsme n'est pas réservé seulement à ceux qui doivent connaître le martyre. La vie chrétienne est un perpétuel héroïsme car c'est une lutte perpétuelle contre le monde, le démon et la chair. Je ne vous force pas à me suivre, je vous laisse libres, mais je ne veux pas d'hypocrites. Ou bien avec Moi et comme Moi, ou bien contre Moi. Bien sûr vous ne pouvez me tromper. Moi, vous ne pouvez pas me tromper. Et Moi, je ne fais pas d'alliances avec l'Ennemi. Si vous le préférez à Moi, vous ne pouvez penser m'avoir en même temps pour ami. Ou lui ou Moi. Choisissez.

La douleur de Marthe est différente de celle de Marie à cause de l'esprit différent des deux sœurs et de la conduite différente qu'elles ont eue. Heureux ceux qui se conduisent de manière à n'avoir pas le remords d'avoir affligé quelqu'un qui maintenant est mort. et qui ne peut plus se consoler des douleurs qu'on lui a données. Mais encore plus heureux celui qui n'a pas le remords

73

d'avoir affligé son Dieu, Moi, Jésus, et qui ne craint pas de me rencontrer, mais au contraire soupire après ma rencontre comme le rêve anxieux de toute sa vie est enfin atteint.

Je suis pour vous Père, Frère, Ami. Pourquoi donc me blessez-vous si souvent? Savez-vous combien de temps il vous reste à vivre? À vivre pour réparer? Vous ne le savez pas. Et alors, heure par heure, jour après jour, conduisez-vous bien, toujours bien. Vous me rendrez toujours heureux. Et même si la douleur vient à vous, car la douleur c'est la sanctification, c'est la myrrhe qui préserve de la putréfaction de la chair, vous aurez toujours en vous la certitude que je vous aime, et que je vous aime même dans cette douleur, et la paix qui vient de mon amour. Toi, petit Jean, tu le sais si Moi je sais consoler même dans la douleur.

Dans ma prière au Père se trouve répété ce que j'ai dit au début: il était nécessaire de secouer par un miracle de première grandeur l'opacité des juifs et du monde en général. La résurrection d'un homme enseveli depuis quatre jours et descendu au tombeau après une maladie bien connue, longue, chronique, répugnante, n'était pas une chose qui pût laisser indifférent ni non plus incertain. Si je l'avais guéri alors qu'il vivait, ou si je lui avais infusé le souffle sitôt qu'il avait expiré, l'âcreté des ennemis aurait pu créer des doutes sur la réalité du miracle. Mais la puanteur du cadavre, la pourriture des bandelettes, le long séjour au tombeau, ne laissent pas de doute. Et, miracle dans le miracle, j'ai voulu que Lazare fût dégagé et purifié en présence de tout le monde pour que l'on vît que non seulement la vie, mais l'intégrité des membres était revenue là où auparavant l'ulcération de la chair avait répandu dans le sang les germes de mort. Quand je fais grâce, je donne toujours plus que vous ne demandez.

J'ai pleuré devant la tombe de Lazare et on a donné à ces pleurs tant de noms. Pourtant sachez que les grâces s'obtiennent par la douleur mêlée à une foi assurée dans l'Éternel. J'ai pleuré non pas tant à cause de la perte de l'ami et de la douleur de ses sœurs, que parce que, comme un fond qui se soulève, ont affleuré à cette heure, plus vives que jamais, trois idées qui, comme trois clous, m'avaient toujours enfoncé leur pointe dans le cœur.

La constatation de la ruine que Satan avait apportée à l'homme en l'amenant au Mal. Ruine dont la condamnation humaine était la douleur et la mort. La mort physique, emblème et image vivante de la mort spirituelle, que la faute donne à l'âme en la plongeant, elle reine destinée à vivre dans le royaume de la Lumière, dans les

74

ténèbres infernales.

La persuasion que même ce miracle, mis pour ainsi dire comme le corollaire sublime de trois années d'évangélisation, n'aurait pas convaincu le monde juif de la Vérité que je lui avais apportée, et qu'aucun miracle n'aurait fait du monde à venir un converti au Christ. Oh! douleur d'être près de mourir pour un si petit nombre!

La vision mentale de ma mort prochaine. J'étais Dieu, mais j'étais homme aussi. Et pour être Rédempteur je devais sentir le poids de l'expiation, donc aussi l'horreur de la mort et d'une telle mort. J'étais un homme vivant, en bonne santé qui se disait: "Bientôt, je serai mort, je serai dans un tombeau comme Lazare. Bientôt l'agonie la plus atroce sera ma compagne. Je dois mourir". La bonté de Dieu vous épargne la connaissance de l'avenir, mais à Moi elle n'a pas été épargnée.

Oh! croyez-le, vous qui vous plaignez de votre sort. Aucun n'a été plus triste que le mien, de Moi qui ai eu la constante prescience de tout ce qui devait m'arriver, jointe à la pauvreté, aux privations, aux aigreurs qui m'ont accompagné de ma naissance à ma mort. Ne vous plaignez donc pas et espérez en Moi. Je vous donne ma paix."

10. DANS LA VILLE DE JÉRUSALEM ET AU TEMPLE APRÈS LA RÉSURRECTION DE LAZARE

27/12/1946

549.1 Si la nouvelle de la mort de Lazare avait remué et agité Jérusalem et une bonne partie de la Judée, la nouvelle de sa résurrection finit de remuer et de pénétrer même là où n'avait pas produit d'agitation la nouvelle de sa mort.

Sans doute les quelques pharisiens et scribes, c'est-à-dire les synhédristes présents à la résurrection, n'en avaient pas parlé au peuple, mais certainement les juifs en ont parlé et la nouvelle s'est répandue comme un éclair, et d'une maison à l'autre, d'une terrasse à l'autre, des voix de femmes se la répètent, alors qu'en bas le petit peuple la propage en se réjouissant grandement pour le triomphe de Jésus et pour Lazare. Les gens remplissent les rues en courant çà et là, croyant toujours arriver les premiers pour donner la nouvelle, mais restent déçus car on la connaît à Ophel comme à Bézéta, dans Sion comme au Sixte. On la connaît dans les synagogues et dans les magasins, au Temple et dans le palais d'Hérode.

75

On la connaît à l'Antonia et de l'Antonia elle se répand dans les postes de garde aux portes ou vice versa. Elle emplît les palais comme les taudis: "Le Rabbi de Nazareth a ressuscité Lazare de Béthanie qui est mort la veille du vendredi et a été mis au tombeau avant le début du sabbat et est ressuscité à l'heure de sexte d'aujourd'hui."

Les acclamations hébraïques au Christ et au Très-Haut se croisent avec celles variées des romains: "Par Jupiter! Par Pollux! Par Libitina!" etc.

Les seuls que je ne vois pas dans la foule qui parle dans les rues sont ceux du Sanhédrin. Je n'en vois pas un seul, alors que je vois Chouza et Manaën qui sortent d'un splendide palais et que j'entends Chouza qui dit: "Grand! Grand! J'ai envoyé tout de suite la

nouvelle à Jeanne. Il est réellement Dieu!” et Manaën lui répond: “Hérode, venu de Jéricho pour présenter ses hommages... au Maître: Ponce Pilate semble fou dans son palais, alors qu'Hérodiade est furieuse et le pousse à donner des ordres pour arrêter le Christ. Elle tremble de sa puissance, lui de ses remords. Il claque des dents en disant aux plus fidèles de le défendre... des spectres. Il s'est enivré pour se donner du courage et le vin lui tourne dans la tête en lui faisant voir des fantômes.

Il crie que le Christ a aussi ressuscité Jean qui lui crie maintenant aux oreilles les malédictions de Dieu. Je me suis enfui de cette Géhenne. Je me suis contenté de lui dire: "Lazare a été ressuscité par Jésus de Nazareth. Garde-toi de le toucher, car il est Dieu". Je le garde dans cette peur pour qu'il ne cède pas à la volonté homicide de sa femme.”

“Moi, je devrai y aller au contraire... Je dois y aller. Mais avant j'ai voulu passer chez **Éliel** et **Elcana**. Ils vivent à part, mais ce sont toujours de grandes voix en Israël! Et Jeanne est contente que je les honore. Et moi...”

“Une bonne protection pour toi, c'est vrai. Mais jamais telle que l'amour du Maître. C'est l'unique protection qui ait de la valeur...” Chouza ne réplique rien. Il réfléchit... Je les perds de vue.

De Bézéta arrive en toute hâte Joseph d'Arimatee. On l'arrête. C'est un groupe d'habitants incrédules qui se demandent s'il faut croire la nouvelle et ils l'interrogent.

“C'est vrai! C'est vrai! Lazare est ressuscité et il est guéri aussi. Je l'ai vu de mes yeux.”

“Mais alors... il est vraiment le Messie!”

“Ses œuvres sont telles. Sa vie est parfaite. C'est le temps. Satan le combat. Que chacun conclue dans son cœur ce qu'est le Nazaréen”

76

dit Joseph prudemment et aussi avec exactitude. Il salue et s'en va.

Ils discutent et finissent par conclure: “Il est vraiment le Messie.”

Un légionnaire parle dans un groupe: “Si je le puis, demain je vais à Béthanie. Par Vénus et Mars, mes dieux préférés! Je pourrai faire le tour de l'Orbe des déserts brûlants aux terres glacées germaniques, mais me trouver là où ressuscite quelqu'un mort depuis des jours, cela ne m'arrivera plus. Je veux voir comme est quelqu'un qui revient de la mort. Il sera noirci par l'eau des fleuves d'outre-tombe...”

“S'il était vertueux, il sera blême après avoir bu l'eau céruleenne des Champs Elysées. Il n'y a pas que Styx là-bas...”

“Il nous dira comment sont les prairies d'asphodèles de l'Hadès... Je viens moi aussi.”

“Si Ponce le veut...”

“Oh! bien sûr qu'il le veut! Il a expédié tout de suite un courrier à Claudia pour qu'elle vienne. Claudia aime ces choses. Je l'ai entendue plus d'une fois avec les autres et avec ses affranchis grecs discuter de l'âme et de l'immortalité.”

“Claudia croit au Nazaréen. Pour elle il est plus grand que tout autre homme.”

“Oui. Mais pour Valéria, il est plus qu'un homme, c'est Dieu. Une espèce de Jupiter et d'Apollon pour la puissance et la beauté, disent-elles, et il est plus sage que Minerve. L'avez-vous vu? Moi, je suis venu ici pour la première fois avec Ponce et je ne sais pas...”

“Je crois que tu es arrivé à temps pour voir beaucoup de choses. Tout à l'heure, Ponce criait d'une voix de Stentor: "Ici, tout doit changer. Ils doivent comprendre que c'est Rome qui commande et qu'eux, tous, sont asservis. Et plus ils sont grands, plus ils sont asservis, parce que plus dangereux". Je crois que c'est à cause de cette tablette qui lui avait été apportée par le serviteur d'Anna...”

“Bien sûr, il ne veut pas les écouter... Et il nous change tous car... il ne veut pas d'amitié entre nous et eux.”

“Entre nous et eux? Ha! Ha! Ha! Avec ceux au gros nez qui sentent mauvais? Ponce digère mal la trop grande quantité de porc qu'il mange. À moins... qu'il ne s'agisse de l'amitié avec quelque femme qui ne dédaigne pas de baiser des bouches rasées...” dit quelqu'un en riant malicieusement.

“C'est un fait que depuis les troubles des Tabernacles il a demandé et obtenu le changement de toutes les troupes, et qu'il nous faut partir...”

77

“C'est vrai. On a déjà signalé à Césarée l'arrivée de la galère qui transporte Longin et sa centurie. De nouveaux gradés, de nouvelles troupes... et tout cela à cause de ces crocodiles du Temple. J'étais bien ici.”

“Moi, j'étais mieux à Brindisi... Mais je m'habituerai” dit celui qui vient d'arriver en Palestine.

Ils s'éloignent eux aussi.

Des gardes du Temple passent avec des tablettes de cire. Les gens les observent et disent: “Le Sanhédrin se réunit d'urgence. Que veulent-ils faire?”

Quelqu'un répond: “Montons au Temple et voyons...” Ils se dirigent vers la rue qui va au Moriah.

Le soleil disparaît derrière les maisons de Sion et les monts de l'occident. Le soir tombe et va bientôt débarrasser les rues des curieux. Ceux qui sont montés au Temple en descendent fâchés parce qu'on les a chassés même des portes où ils s'étaient attardés pour voir passer les synhédristes.

L'intérieur du Temple, vide, désert, enveloppé par la lumière de la lune, paraît immense. Les synhédristes se rassemblent lentement dans la salle du Sanhédrin. Ils y sont tous, comme pour la condamnation de Jésus. Pourtant ne s'y trouvent pas ceux qui alors faisaient office de greffiers. Il n'y a que les synhédristes, en partie à leurs places, en partie en groupes près des portes.

Caïphe entre avec sa figure et son corps de crapaud obèse et méchant, et il va à sa place.

Ils commencent de suite à discuter sur les faits survenus et ils se passionnent tellement pour la chose que bientôt la séance devient animée. Ils quittent leurs places, descendent dans l'espace vide en gesticulant et en parlant à haute voix. Quelques-uns conseillent le calme et de bien réfléchir avant de prendre des décisions.

D'autres répliquent: "Mais n'avez-vous pas entendu ceux qui sont venus ici après none? Si nous perdons les juifs les plus influents, à quoi nous sert alors d'accumuler les accusations? Plus il vit et moins on nous croira si nous l'accusons."

"Et ce fait, on ne peut le nier. On ne peut dire aux gens nombreux qui étaient là: "Vous avez mal vu. C'est une illusion. Vous étiez ivres". Le mort était mort, putréfié, décomposé. Il avait été déposé dans un tombeau fermé et le tombeau était bien muré. Le mort était sous les bandelettes et les baumes depuis plusieurs jours. Le mort était lié. Et pourtant il est sorti de sa place, il est venu de lui-même sans marcher jusqu'à l'ouverture. Et une fois libéré, il

78

n'était plus mort en son corps. Il respirait. Il n'y avait plus de corruption, alors qu'auparavant quand il vivait, il était couvert de plaies et, dès sa mort, il était tout décomposé."

"Vous avez entendu les juifs les plus influents, ceux que nous avons poussés là pour les conquérir complètement à notre cause? Ils sont venus nous dire: "Pour nous, il est le Messie". Presque tous sont venus! Le peuple ensuite!..."

"Et ces maudits romains pleins de fables! Qu'en faites-vous? Pour eux, il est Jupiter Maximus. Et s'ils se mettent cette idée en tête! Ils nous ont fait connaître leurs histoires, et cela a été une malédiction. Anathème sur ceux qui ont voulu l'hellénisme en nous, et pour les flatter nous ont profané par des coutumes qui ne sont pas nôtres! Mais pourtant cela sert aussi à notre information, et nous savons que le romain a vite fait d'abattre et d'élever par des conjurations et des coups d'état. Or si certains de ces fous s'enthousiasment pour le Nazaréen et le proclament César, et par conséquent divin, qui pourra le toucher?"

"Mais non! Qui veux-tu qui fasse cela? Eux se rient de Lui et de nous. Pour grand que soit ce qu'il accomplit, pour eux il est toujours "un juif", et donc un misérable. La peur te rend stupide, ô fils d'Anna!"

"La peur? As-tu entendu comment Ponce a répondu à l'invitation de mon père? Il est bouleversé, te dis-je, il est bouleversé par ce dernier fait et il craint le Nazaréen. Malheureux que nous sommes! Cet homme est venu pour notre ruine!"

"Si au moins nous n'y étions pas allés et si nous n'avions pas presque commandé aux plus puissants des juifs d'y aller! Si Lazare était ressuscité sans témoins."

"Eh bien? Qu'est-ce que cela aurait changé? Nous ne pouvions sûrement pas le faire disparaître pour faire croire qu'il était toujours mort!"

"Cela non. Mais nous pouvions dire que cela avait été une fausse mort. Des témoins payés pour dire le faux, on en trouve toujours."

"Mais pourquoi tant d'agitation? Je n'en vois pas la raison! A-t-il, par hasard, provoqué le Sanhédrin et le Pontificat? Non. Il s'est borné à accomplir un miracle."

"Il s'est borné?! Mais tu es sot ou vendu à Lui, Eléazar? Il n'a pas provoqué le Sanhédrin et le Pontificat? Et que veux-tu de plus? Les gens..."

"Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, mais les choses sont comme le dit Eléazar. Le Nazaréen n'a fait qu'un miracle."

79

"Voilà l'autre qui le défend! Tu n'es plus un juste, Nicodème! Tu n'es plus un juste! C'est un acte contre nous, contre nous, comprends-tu? Plus rien ne persuadera la foule. Ah! malheureux que nous sommes! Moi, aujourd'hui, j'ai été bafoué par certains juifs. Moi, bafoué! Moi!"

"Tais-toi, Doras! Tu n'es qu'un homme, mais c'est l'idée qui est frappée! Nos lois. Nos prérogatives!"

"Tu parles bien, Simon, et il faut les défendre."

"Mais comment?"

"En attaquant, en détruisant les siennes!"

"C'est vite dit, Sadoc. Mais comment les détruis-tu si de toi-même tu ne sais pas faire revivre un moucheron? Ici, il nous faudrait un miracle plus grand que le sien, mais aucun de nous ne peut le faire parce que..." Celui qui parle ne sait pas dire pourquoi.

Joseph d'Arimatee termine la phrase: "Parce que nous sommes des hommes, seulement des hommes."

Ils se jettent sur lui en demandant: "Et Lui, qui est-il alors?"

L'homme d'Arimatee répond avec assurance: "Il est Dieu. Si j'avais encore des doutes..."

"Mais tu n'en avais pas. Nous le savons, Joseph. Nous le savons. Dis-le donc ouvertement que tu l'aimes!"

"Il n'y a rien de mal que Joseph l'aime. Moi-même je le reconnais pour le plus grand Rabbi d'Israël."

"C'est toi! Toi, Gamaliel, qui dis cela?"

"Je le dis. Et je m'honore d'être... détrôné par Lui. Jusqu'à présent j'avais conservé la tradition des grands rabbis, dont le dernier était Hillel, mais après moi je n'aurais pas su qui pouvait recueillir la sagesse des siècles. Maintenant je m'en vais content parce que je sais qu'elle ne mourra pas, mais au contraire deviendra plus grande parce qu'elle sera accrue de la sienne, à laquelle est certainement présent l'Esprit de Dieu."

"Mais que dis-tu, Gamaliel?"

"La vérité. Ce n'est pas en se fermant les yeux que l'on peut ignorer ce que nous sommes. Nous ne sommes plus sages car le principe de la sagesse c'est la crainte de Dieu et nous nous sommes, des pécheurs dépourvus de la crainte de Dieu. Si nous avions cette crainte, nous ne piétinerions pas le juste et nous n'aurions pas la sottise avidité des richesses du monde. Dieu donne et Dieu enlève, selon les mérites et les démérites. Et si maintenant Dieu nous enlève ce qu'Il nous avait donné, pour le donner à d'autres, qu'Il soit béni car saint est le Seigneur, et saintes sont toutes ses

actions.”

“Mais nous parlions de miracle et nous voulions dire que personne de nous ne peut les faire parce que Satan n'est pas avec nous.”

“Non. Parce que Dieu n'est pas avec nous. Moïse sépara les eaux et ouvrit le rocher, Josué arrêta le soleil, Élie ressuscita l'enfant et fit tomber la pluie, mais Dieu était avec eux. Je vous rappelle qu'il y a six choses que Dieu hait et qu'Il exécra la septième: les yeux orgueilleux, la langue menteuse, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite des desseins mauvais, les pieds qui courent rapidement vers le mal, le faux témoin qui dit des mensonges et celui qui met la discorde parmi ses frères. Nous faisons toutes ces choses. Je dis "nous", mais c'est vous seuls qui les faites, car moi je m'abstiens de crier "Hosanna" et de crier "Anathème". J'attends.”

“Le signe! Naturellement, tu attends le signe! Mais quel signe attends-tu d'un pauvre fou, si vraiment nous voulons Lui donner tous les pardons?”

Gamaliel lève les mains et, les bras en avant, les yeux fermés, la tête légèrement inclinée, hiératique d'autant plus qu'il parle lentement et d'une voix lointaine: “J'ai interrogé anxieusement le Seigneur pour qu'Il m'indiquât la vérité, et Lui a éclairé pour moi les paroles de Jésus fils de Sirac, celles-ci: "Le Créateur de toutes choses m'a parlé et m'a donné ses ordres, et Celui qui m'a créée a reposé dans mon Tabernacle et Il m'a dit: 'Habite en Jacob, que ton héritage soit en Israël, jette tes racines parmi mes élus' ". . . Et encore Il m'a éclairé celles-ci, et je les ai reconnues: "Venez à Moi, vous tous qui me désirez et rassasiez-vous de mes fruits, car mon esprit est plus doux que le miel et mon héritage plus qu'un rayon de miel. Mon souvenir durera dans les générations des siècles. Celui qui me mange aura faim de Moi, et celui qui boit de Moi aura soif de Moi, et celui qui m'écoute n'aura pas à rougir, et celui qui travaille pour Moi ne pêche pas, et celui qui me met en lumière aura la vie éternelle". Et la lumière de Dieu s'accrut en mon esprit alors que mes yeux lisaient ces paroles: "Ce sont toutes ces choses que contient le livre de la Vie, le testament du Très-Haut, la doctrine de la Vérité... Dieu a promis à David de faire naître de lui le Roi très puissant qui doit rester assis éternellement sur le trône de la gloire. Lui regorge de sagesse comme le **Phison** et le **Tigre** au temps des nouveaux fruits, comme l'Euphrate regorge d'intelligence, et il croît comme le Jourdain au temps de la moisson. Il répand la

sagesse comme la lumière... Lui, le premier, l'a parfaitement connue". Voilà les lumières que Dieu m'a données! Mais, hélas! que dis-je, que la Sagesse qui est parmi nous est trop grande pour que nous la comprenions et que nous accueillions une pensée plus vaste que la mer et un conseil plus profond que le grand abîme. Et nous l'entendons crier: "Comme un canal d'eaux immenses j'ai jailli du Paradis et j'ai dit: 'J'arroserai mon jardin' et voilà que mon canal devient un fleuve, et le fleuve une mer. Comme l'aurore, je diffuse à tous ma doctrine et je la ferai connaître à ceux qui sont le plus loin. Je pénétrerai dans les parties les plus basses, je jetterai mon regard sur ceux qui dorment, j'éclairerai ceux qui espèrent dans le Seigneur. Et je répandrai encore ma doctrine comme une prophétie et je la laisserai à ceux qui cherchent la sagesse, je ne cesserai pas de l'annoncer jusqu'au siècle saint. Je n'ai pas travaillé pour moi seulement, mais pour tous ceux qui cherchent la vérité". Voilà ce que m'a fait lire Jéhovah, le Très-Haut” et il abaisse les bras en relevant la tête.

“Mais alors pour toi il est le Messie?! Dis-le!”

“Ce n'est pas le Messie.”

“Il ne l'est pas? Mais alors, qu'est-il pour toi? Un démon, non. Un ange, non. Le Messie, non...”

“Il est Celui qui est.”

“Tu délirés! Il est Dieu? Il est Dieu pour toi, ce fou?”

“Il est Celui qui est. Dieu sait ce qu'il est. Nous voyons ses œuvres, Dieu voit aussi ses pensées. Mais il n'est pas le Messie car, pour nous, Messie veut dire Roi. Lui n'est pas, ne sera pas roi. Mais il est saint, et ses œuvres sont celles d'un saint. Et nous, nous ne pouvons pas lever la main sur l'Innocent, sans commettre un péché. Moi, je ne souscrirai pas au péché.”

“Mais par ces paroles tu l'as presque appelé l'Attendu!”

“C'est ce que j'ai dit. Tant qu'a duré la lumière du Très-Haut, je l'ai vu tel. Puis... quand m'a abandonné la main du Seigneur, élevé dans sa lumière, je suis redevenu homme, l'homme d'Israël, et les paroles n'ont plus été que des paroles auxquelles l'homme d'Israël (moi, vous, ceux d'avant nous et, (que Dieu ne le permette pas), ceux d'après nous), donne le sens de sa pensée, et non pas le sens qu'elles ont dans la Pensée éternelle qui les a dictées à son serviteur.”

“Nous parlons, nous divaguons, nous perdons du temps et, pendant ce temps-là, le peuple s'agite” dit Canania de sa voix rauque.

“Bien dit! Il faut décider et agir, pour se sauver et triompher.”

“Vous dites que Pilate n'a pas voulu nous écouter quand nous demandions son aide contre le Nazaréen. Mais si nous lui faisons savoir... Vous avez dit auparavant que si les troupes s'exaltent elles peuvent le proclamer César... Eh! Eh! c'est une bonne idée! Allons exposer au Proconsul ce danger. Nous serons honorés comme de fidèles serviteurs de Rome et... si lui intervient nous serons débarrassés du Rabbi. Allons, allons! Toi, **Eléazar d'Anna**, qui es plus que tous son ami, sois notre chef” dit en riant Elchias de sa voix de serpent.

Il y a un peu d'hésitation, mais ensuite un groupe des plus fanatiques sort pour se rendre à l'Antonia. Caïphe reste avec les autres.

“A cette heure! Ils ne seront pas reçus” objecte quelqu'un.

“Non, au contraire! C'est la meilleure. Ponce est toujours de bonne humeur quand il a bu et mangé comme boit et mange un païen...”

Je les laisse là à discuter, et pour moi s'éclaire la scène de l'Antonia.

Le parcours est fait vite et sans difficulté tant est limpide la clarté de la lune qui contraste grandement avec la lumière rouge des lampes allumées dans le vestibule du palais prétorien.

Eléazar réussit à se faire annoncer à Pilate, et on les fait passer dans une grande salle vide, absolument vide. Il n'y a qu'un siège massif, avec un dossier bas, couvert d'un drap pourpre qui ressort vivement dans la blancheur absolue de la salle. Ils se tiennent en groupe, un peu craintifs, transis de froid, debout sur le marbre blanc du pavé. Il ne vient personne. Le silence est absolu. Pourtant, par intervalles, une musique lointaine rompt ce silence.

“Pilate est à table, certainement avec des amis. Cette musique vient du triclinium. Il y aura des danses en l'honneur des hôtes” dit Eléazar d'Anna.

“Corrompus! Demain je me purifierai. La luxure transpire de ces murs” dit avec dégoût Elchias.

“Pourquoi es-tu venu, alors? C'est toi qui l'as proposé” lui réplique Eléazar.

“Pour l'honneur de Dieu et le bien de la Patrie, je sais faire n'importe quel sacrifice. Et c'est un grand sacrifice! Je m'étais purifié pour m'être approché de Lazare... et maintenant!... Journée terrible, aujourd'hui!...”

Pilate ne vient pas. Le temps passe. Eléazar, habitué à l'endroit, essaie les portes. Elles sont toutes fermées. La crainte s'empare de ceux qui sont présents. Des histoires effrayantes reviennent à

83

l'esprit. Ils regrettent d'être venus. Ils se sentent déjà perdus.

Finalement, du côté qui est opposé à eux, qui sont près de la porte par laquelle ils sont entrés, et par conséquent près de l'unique siège de la pièce, voilà que s'ouvre une porte et qu'entre Pilate avec un vêtement tout blanc comme la salle. Il entre en parlant avec des invités. Il rit. Il se tourne pour commander à un esclave qui soulève un rideau au-delà de la sortie, de jeter des essences dans un brasier et d'apporter des parfums et de l'eau pour les mains, et qu'un esclave vienne avec un miroir et des peignes. Il ne s'occupe pas des hébreux, c'est comme s'ils n'existaient pas. Ceux-ci sont en colère, mais n'osent pas bouger...

Là-bas, pendant ce temps, on apporte des brasiers, on répand des résines sur le feu, on verse de l'eau parfumée sur les mains des romains. Un esclave, par des mouvements adroits, peigne les cheveux selon la mode des riches romains de l'époque. Et les hébreux s'ennervent.

Les romains rient entre eux et plaisantent en regardant de temps en temps le groupe qui attend là-bas, au fond, et quelqu'un parle à Pilate qui ne s'est jamais tourné pour regarder; mais Pilate hausse les épaules avec un geste d'ennui et bat des mains pour appeler un esclave auquel il ordonne à haute voix d'apporter des friandises et de faire entrer les danseuses.

Les hébreux, scandalisés, frémissent de colère. Pensez à un Elchias obligé de voir des danseuses! Son visage est un poème de souffrance et de haine.

Les esclaves arrivent avec des friandises dans des coupes précieuses, et derrière les danseuses couronnées de fleurs et à peine couvertes de toiles si légères qu'elles semblent des voiles. Les chairs très blanches transparaissent à travers les vêtements légers, teints de rose et bleu clair, quand elles passent devant les brasiers allumés et les lampes nombreuses posées au fond. Les romains admirent la grâce des corps et des mouvements et Pilate redemande un pas de danse qui lui a plu particulièrement.

Elchias, imité par ses compagnons, se tourne indigné contre le mur pour ne pas voir les danseuses voler comme des papillons dans un balancement d'habits inconvenants.

Une fois finie la courte danse, Pilate, congédie en mettant dans la main de chacune une coupe remplie de friandises où il jette nonchalamment un bracelet. Finalement daigne se tourner pour regarder les hébreux et il dit à ses amis d'un air ennuyé: “Et maintenant... je devrai passer du rêve à la réalité... de la poésie à ... l'hypocrisie... de la grâce aux ordures de la vie. Misère d'être Proconsul!...”

84

Salut, amis, et ayez compassion de moi.”

Il reste seul et lentement il s'approche des hébreux. Il s'assoit, observe ses mains bien soignées, et découvre sous un ongle quelque chose qui ne va pas. Il s'en occupe et s'en préoccupe en sortant de son vêtement une fine baguette d'or avec laquelle il remédie au grand dommage d'un ongle imparfait...

Puis il fait la grâce de tourner lentement la tête. Il ricane à la vue des juifs encore inclinés servilement, et leur dit: “Vous! Ici! Et soyez brefs. Je n'ai pas de temps à perdre à des choses sans importance.”

Les hébreux s'approchent dans une attitude toujours servile jusqu'à ce qu'un: “Assez! Pas trop près!” les cloue au sol. “Parlez! Et redressez-vous. Il ne convient qu'à des animaux de rester courbés vers le sol” et il rit.

Les hébreux se redressent sous le mépris et se tiennent plastronnant.

“Donc? Parlez! Vous avez voulu absolument venir. Maintenant que vous êtes ici, parlez.”

“Nous voulions te dire... Pour autant que nous sachions... Nous sommes des serviteurs fidèles de Rome...”

“Ha! Ha! Ha! Des serviteurs fidèles de Rome! Je le ferai savoir au divin César et il en sera heureux! Il sera heureux! Parlez, farceurs! Et faites vite!”

Les synhédristes trépignent, mais ne réagissent pas. Elchias prend la parole au nom de tous: “Tu dois savoir, ô Ponce, qu'aujourd'hui à Béthanie un homme a été ressuscité...”

“Je le sais. C'est pour me dire cela que vous êtes venus? Je le savais déjà depuis plusieurs heures. Il a de la chance de savoir déjà ce que c'est que mourir et ce que c'est que l'autre monde! Et que puis-je y faire si Lazare de Théophile est ressuscité? Peut-être il m'a apporté un message de l'Hadès?” Il est ironique.

“Non. Mais sa résurrection est un danger...”

“Pour lui? Certainement! Le danger de devoir mourir de nouveau. Opération peu agréable. Eh bien! Que puis-je y faire? Suis-je Jupiter, moi?”

“Un danger, non pour Lazare, mais pour César.”

“Pour?... Domine! Mais peut-être ai-je bu! Vous avez dit: pour César? Et en quoi Lazare peut-il nuire à César? Vous craignez peut-être que la puanteur de son tombeau puisse corrompre l'air que respire l'Imperator? Rassurez-vous! C'est trop loin!”

“Ce n'est pas cela. C'est que Lazare, en ressuscitant, peut faire détrôner l'Imperator.”

85

“Détrôner? Ha! Ha! Ha! C'est plus grand que le monde! Mais alors ce n'est pas moi qui suis ivre, mais vous. Peut-être l'épouvante vous a bouleversé l'esprit. Voir ressusciter... Je crois, je crois que cela peut troubler. Allez, allez au lit. Un bon repos. Et un bain chaud, bien chaud, salutaire contre les délires.”

“Nous ne délirons pas, Ponce. Nous te disons que si tu n'y mets pas bon ordre, tu passeras de tristes heures. Tu seras certainement puni, si même tu n'es pas tué par l'usurpateur. D'ici peu, le Nazaréen sera proclamé roi, roi du monde, comprends-tu? Les légionnaires eux-mêmes le feront. Ils sont séduits par le Nazaréen et l'événement d'aujourd'hui les a exaltés. Quel serviteur de Rome es-tu si tu ne te préoccupes pas de sa paix? Veux-tu donc voir l'Empire bouleversé et divisé à cause de ton inertie? Veux-tu voir Rome vaincue, et les enseignes abattues, l'Imperator tué, tout détruit...”

“Silence! C'est moi qui parle, et je vous dis: vous êtes des fous! Davantage encore: vous êtes des menteurs, vous êtes des malandrins. Vous mériteriez la mort. Sortez d'ici, hideux serviteurs de vos intérêts, de votre haine, de votre bassesse. Vous êtes esclaves, pas moi. Je suis citoyen romain et les citoyens romains ne sont assujettis à personne. Je suis le fonctionnaire impérial et je travaille pour les intérêts de la patrie. Vous... vous êtes les sujets. Vous... vous êtes sous notre domination. Vous... vous êtes les galériens attachés aux bancs, et vous frémissez inutilement. Le fouet du chef est sur vous. Le Nazaréen!... Vous voudriez que je tue le Nazaréen? Vous voudriez que je l'emprisonne? Par Jupiter! Si pour le salut de Rome et du divin Imperator je devais emprisonner les sujets dangereux, ou les tuer ici où je gouverne, c'est le Nazaréen et ses partisans, eux seuls, que je devrais laisser libres et vivants. Allez. Dégagez et ne revenez plus jamais devant moi. Turbulents! Fauteurs de troubles! Voleurs et complices de voleurs! Aucune de vos manigances ne m'est inconnue. Sachez-le, et sachez aussi que des armes toutes neuves et de nouveaux légionnaires ont servi à découvrir vos pièges et vos instruments. Vous criez pour les impôts romains, mais que vous a coûté Melchias de Galaad, et Jonas de Scythopolis, et Philippe de Soco, et Jean de Bétaven, et Joseph de Ramaot, et tous les autres qui vont bientôt être pris? Et n'allez pas près des grottes de la vallée car il s'y trouve plus de légionnaires que de pierres, et les lois et la galère sont les mêmes pour tous. Pour tous! Vous comprenez? Pour tous. Et j'espère vivre assez pour vous voir tous enchaînés, esclaves parmi les esclaves sous le talon

86

de Rome. Sortez! Allez et rapportez ma réponse, même toi, Eléazar d'Anna que je ne veux plus voir dans ma maison, car le temps de la clémence est fini, car moi je suis le Proconsul et vous les sujets. Les sujets. C'est moi qui commande, au nom de Rome. Sortez! Serpents de nuit! Vampires! Et le Nazaréen veut vous racheter? S'il était Dieu, il devrait vous foudroyer! Et du monde serait disparue la tache la plus dégoûtante. Dehors! Et n'osez pas faire de conjurations, ou vous connaîtrez le glaive et le fouet.”

Il se lève et s'en va en claquant la porte devant les synhédristes interdits qui n'ont pas le temps de se remettre car un détachement en armes les chasse hors de la salle et du palais comme des chiens.

Ils reviennent à la salle du Sanhédrin. Ils racontent. L'agitation est à son comble. La nouvelle de l'arrestation de plusieurs voleurs et des battues dans les grottes pour prendre les autres, trouble fortement tous ceux qui sont restés, car plusieurs, lassés d'attendre, s'en sont allés.

“Et pourtant nous ne pouvons pas le laisser vivre” crient des prêtres.

“Nous ne pouvons pas le laisser faire. Lui agit. Nous nous ne faisons rien, et jour après jour nous perdons du terrain. Si nous le laissons libre encore, il continuera de faire des miracles et tous croiront en Lui. Et les romains finiront par être contre nous, et nous détruire complètement. Ponce parle ainsi, mais si la foule le proclamait roi, oh! alors Ponce a le devoir de nous punir, tous. Nous ne devons pas le permettre” crie Sadoc.

“C'est bien. Mais comment? La voie... légale romaine a failli. Ponce est sûr du Nazaréen. Notre voie... légale est rendue impossible. Lui ne pêche pas...” objecte quelqu'un.

“On invente la faute, si elle n'existe pas” insinue Caïphe.

“Mais c'est un péché de faire cela! Jurer ce qui est faux! Faire condamner un innocent! C'est... trop!...” disent la plupart avec horreur. “C'est un crime car ce sera la mort pour Lui.”

“Eh bien? Cela vous effraie? Vous êtes des sots et n'y comprenez rien. Après ce qui est arrivé, Jésus doit mourir. Vous ne réfléchissez pas vous tous qu'il vaut mieux qu'il meure un homme plutôt qu'un grand nombre? Par conséquent que Lui meure pour sauver son peuple pour que ne périsse pas toute la nation. Du reste... Lui dit qu'il est le Sauveur. Qu'il se sacrifie donc pour sauver tout le monde” dit Caïphe, odieux par sa haine froide et astucieuse.

“Mais Caïphe! Réfléchis! Lui...”

“J'ai parlé. L'esprit du Seigneur est sur moi, le Grand Prêtre.

Malheur à qui ne respecte pas le Pontife d'Israël. Les foudres de Dieu sur lui! C'est assez attendu! C'est assez discuté! **J'ordonne et décrète que quiconque sait où se trouve le Nazaréen vienne dénoncer l'endroit, et anathème sur qui n'obéira pas à ma parole.**"

"Mais Anna..." objectent certains.

"Anna m'a dit: "Tout ce que tu feras sera saint". Levons la séance. Vendredi, entre tierce et sexte, tous ici pour délibérer. J'ai dit tous, faites-le savoir aux absents. Et que soient convoqués tous les chefs de familles et de classes, toute l'élite d'Israël. Le Sanhédrin a parlé. Allez."

Il se retire le premier là d'où il était venu, alors que les autres prennent d'autres directions, et ils sortent du Temple en parlant à voix basse pour rentrer chez eux.

11. JÉSUS À BÉTHANIE

30/12/1946

550.1 Il fait bon rester ainsi, au repos, dans l'amour des amis et près du Maître dans les journées ensoleillées qui annoncent déjà un précoce sourire de printemps, à regarder les champs qui ouvrent leurs sillons à un verdoisement innocent des grains qui poussent, à regarder les prés qui rompent le vert uniforme de l'hiver avec les premières fleurettes multicolores, à regarder les haies qui dans les endroits les plus ensoleillés présentent déjà le sourire des boutons qui s'ouvrent, à regarder les amandiers qui déjà moussent à leur sommet avec les premières fleurs qui éclosent.

Et Jésus en jouit, et de même les apôtres, et aussi les trois amis de Béthanie. Elle semble si loin la malveillance, la douleur, la tristesse, la maladie, la mort, la haine, l'envie, tout ce qui est peine, tourment, préoccupation sur la Terre.

Les apôtres, tous, jubilent et le montrent. Ils disent leur conviction, oh! si sûre, si triomphante, que désormais Jésus a vaincu tous ses ennemis, que sa mission continuera désormais sans obstacles, qu'il sera reconnu comme Messie même par ceux qui s'obstinaient davantage à le nier. Et ils parlent, un peu exaltés, rajeunis, tant ils sont heureux, en faisant des projets pour l'avenir, en rêvant... en rêvant tellement... et si humainement.

Le plus exalté, à cause de sa mentalité qui le porte aux extrêmes,

88

c'est Judas de Kériot. Il se félicite d'avoir su attendre, et d'avoir su agir, il se félicite de sa longue foi dans le triomphe du Maître, il se félicite d'avoir défié les menaces du Sanhédrin... Il est tellement exalté qu'il finit par dire aussi ce qu'il a toujours tenu caché jusqu'ici, au milieu de l'étonnement et de la stupéfaction de ses compagnons: "Oui, ils voulaient m'acheter, ils voulaient me séduire par des flatteries, et en voyant qu'elles ne servaient pas, par des menaces. Si vous saviez! Mais moi, je les ai payés de la même monnaie. J'ai feint de l'amour pour eux, comme eux pour moi. Je les ai flattés comme eux me flattaient, et je les ai trahis comme eux voulaient me trahir... Parce que, c'est cela qu'ils voulaient. Me faire croire que c'était dans une bonne intention qu'ils éprouvaient le Maître pour pouvoir le proclamer solennellement le Saint de Dieu. Mais moi je les connais! Je les connais. Et dans toutes les choses qu'ils me disaient vouloir faire, je m'y prenais de façon que la sainteté de Jésus se manifestât vraiment avec plus d'éclat que le soleil de midi dans un ciel sans nuages... Jeu dangereux que le mien! S'ils l'avaient compris! Mais j'étais prêt à tout, même à mourir, pour servir Dieu dans mon Maître. Et ainsi je savais tout... Hé! parfois je vous aurai semblé fou, mauvais, sauvage. Si vous aviez su! Moi seul je connais mes nuits, les précautions que je devais prendre pour faire du bien sans attirer l'attention de personne! Vous me suspectiez tous quelque peu, je le sais, mais je ne vous garde pas rancune. Ma manière de faire... oui... pouvait faire naître des soupçons, mais mon but était bon et je ne me préoccupais que de cela. Jésus ne sait rien, ou plutôt je crois que Lui aussi me soupçonne. Mais je saurai me taire sans exiger de Lui sa louange. Et taisez-vous, vous aussi. Un jour, dans les premiers temps que j'étais avec Lui - et toi, Simon le Zélote, et toi, Jean de Zébédée, vous étiez avec moi - Lui me fit un reproche parce que je m'étais vanté d'avoir le sens pratique.

Depuis lors, moi... je ne Lui ai jamais fait ressortir cette qualité, mais j'ai continué de l'employer, pour son bien. J'ai agi comme une mère pour son enfant inexpérimenté. Elle enlève les obstacles de son chemin, elle plie pour lui la branche sans épines et lève celle qui peut le blesser, ou bien par des gestes avisés, elle l'amène à faire ce qu'il doit savoir faire et à éviter ce qui est mal, sans même que son fils s'en aperçoive. Ainsi le fils croit être arrivé par lui-même à marcher sans trébucher, à cueillir une belle fleur pour sa mère, à faire ceci ou cela spontanément. J'ai fait la même chose avec le Maître, car la sainteté ne suffit pas dans un monde d'hommes et de satans. Il faut aussi combattre

89

à armes égales, au moins en hommes... et parfois... même un rien de fourberie d'enfer ce n'est pas mal de la ranger parmi les armes. C'est mon idée. Mais Lui ne veut pas en entendre parler... Il est trop bon... Bon! Moi je comprends tout et tout le monde et je vous excuse tous des mauvaises pensées que vous pouvez avoir eues sur mon compte. Maintenant vous savez. Maintenant aimons-nous en bons compagnons, tout pour son amour et sa gloire" et il montre Jésus qui se promène beaucoup plus loin dans une allée ensoleillée en parlant avec Lazare, qui l'écoute avec un sourire extasié sur le visage.

Les apôtres s'éloignent vers la maison de Simon. Jésus s'approche au contraire avec son ami. Je les écoute. Lazare dit: "Oui. Je l'avais compris qu'il y avait un grand but, et certainement de bonté, de me laisser mourir. Je pensais que c'était pour m'épargner la vue de la persécution qu'ils te font. Et, tu sais si je dis la vérité, j'étais content de mourir pour ne pas la voir. Elle m'aigris, elle me trouble. Vois-tu, Maître. J'ai pardonné tant de choses à ceux qui sont les chefs de notre peuple. J'ai dû pardonner jusqu'aux derniers

jours... Elchias... Mais la mort et la résurrection ont annulé tout ce qui s'y rapportait. Pourquoi me rappeler leurs dernières actions pour m'affliger? J'ai tout pardonné à Marie. Elle semble en douter. Et même, je ne sais pourquoi, depuis que je suis ressuscité elle a pris à mon égard une attitude si... je ne sais comment la définir. Elle est d'une douceur et d'une soumission, si étrange dans ma Marie... Même dans les premiers moments où elle revint ici, rachetée par Toi, elle n'était pas ainsi... Et même, peut-être tu sais et tu peux m'en dire quelque chose, car Marie te dit tout... Tu sais si ceux qui sont venus ici lui ont peut-être fait trop de reproches. J'ai toujours cherché à amoindrir le souvenir de sa faute quand je l'ai vue absorbée dans la pensée du passé pour guérir sa souffrance. Elle ne sait pas s'en tranquilliser. Elle semble tellement... au-dessus de ce qui pourrait être de l'avalissement. À certains elle pourrait paraître même peu repentie... Mais moi, je comprends... Je sais. Elle fait tout pour expier. Je crois qu'elle fait de grandes pénitences, de toutes sortes. Je ne m'étonnerais pas que sous ses vêtements elle eût un cilice et que sa chair connût la morsure des fouets... Mais l'amour fraternel que j'ai, et qui veut la soutenir en mettant un voile entre le passé et le présent, les autres ne l'ont pas... Tu sais si, peut-être, elle a été maltraitée par ceux qui ne savent pas pardonner... et elle a tant besoin de pardon?"

"Je ne sais pas, Lazare, Marie ne m'en a pas parlé. Elle m'a dit

90

seulement d'avoir beaucoup souffert en entendant les pharisiens insinuer que je n'étais pas le Messie parce que je ne te guérissais pas ou que je ne te ressuscitais pas."

"Et... elle ne t'a rien dit de moi? Tu sais... j'avais si mal... Je me rappelle que ma mère, à ses derniers moments, révéla des choses qui étaient passées inaperçues à Marthe et à moi. Ce fut comme si le fond de son âme et de son passé était revenu à la surface dans les derniers soulèvements du cœur. Moi, je ne voudrais pas... Mon cœur a tant souffert pour Marie... et s'est tant efforcé de ne lui donner jamais l'impression de ce que j'ai souffert à cause d'elle... Je ne voudrais pas l'avoir frappée, maintenant qu'elle est bonne, alors que par amour fraternel d'abord, par amour pour Toi ensuite, je ne l'ai jamais frappée au temps infâme où elle était un opprobre. Que t'a-t-elle dit de moi, Maître?"

"Sa douleur d'avoir eu trop peu de temps pour te donner son saint amour de sœur et de condisciple. En te perdant, elle a mesuré toute l'étendue des trésors d'affection qu'elle avait piétinés autrefois... et maintenant elle est heureuse de pouvoir te donner tout l'amour qu'elle veut te donner, pour te dire que pour elle tu es le frère, saint, aimé."

"Ah! voilà! J'en avais eu l'intuition! Je m'en réjouis, mais je craignais de l'avoir offensée... Depuis hier, je pense, je pense... j'essaie de me souvenir... mais je n'y arrive pas..."

"Mais pourquoi veux-tu te rappeler? Tu as devant toi l'avenir. Le passé est resté dans la tombe, ou plutôt il n'y est même pas resté. Il a brûlé en même temps que les bandellettes funèbres, mais si cela doit te donner la paix, je te dis les dernières paroles que tu as eues pour tes sœurs, pour Marie spécialement. Tu as dit que c'est à cause de Marie que je suis venu ici et que-j'y viens, parce que Marie sait aimer plus que tous. C'est vrai. Tu lui as dit qu'elle t'a aimé plus que tous ceux qui t'ont aimé. Cela aussi est vrai, car elle t'a aimé en se renouvelant par amour pour Dieu et pour toi. Tu lui as dit précisément que toute une vie de délices ne t'aurait pas donné la joie dont tu as joui grâce à elle. Et tu les as bénies comme un patriarche bénissait ses enfants les plus aimés. Tu as semblablement béni Marthe que tu appelais: ta paix, et Marie que tu appelais: ta joie. Es-tu en paix, maintenant?"

"Maintenant, oui, Maître. Je suis en paix."

"Et alors, puisque la paix donne la miséricorde, pardonne aussi aux chefs du peuple qui me persécutent. En effet tu voulais dire que tu peux tout pardonner, mais pas le mal qu'ils me font à Moi."

91

"C'est cela, Maître."

"Non, Lazare. Moi, je leur pardonne. Tu dois leur pardonner si tu veux être semblable à Moi."

"Oh! Semblable à Toi! Je ne puis, je suis un simple homme!"

"L'homme est resté là-dessous. L'homme! Ton esprit... Tu sais ce qui arrive à la mort de l'homme..."

"Non, Seigneur. Je ne me rappelle rien de ce qui m'est arrivé" interrompt vivement Lazare.

Jésus sourit et répond: "Je ne parlais pas de ton savoir personnel, de ton expérience particulière. Je parlais de ce que tout croyant sait ce qu'il arrive quand il meurt."

"Ah! Le Jugement particulier. Je sais. Je crois. L'âme se présente à Dieu, et Dieu la juge."

"C'est ainsi. Et le jugement de Dieu est juste et inviolable, et il a une valeur infinie. Si l'âme jugée est coupable mortellement, elle devient une âme damnée. Si elle est légèrement coupable, elle est envoyée au Purgatoire. Si elle est juste, elle va dans la paix des Limbes en attendant que j'ouvre la porte des Cieux. J'ai donc rappelé ton esprit après qu'il était déjà jugé par Dieu. Si tu avais été un damné, je n'aurais pas pu te rappeler à la vie car en le faisant j'aurais annulé le jugement de mon Père. Pour les damnés, il n'y a plus de changement. Ils sont jugés pour toujours. Tu étais donc au nombre de ceux qui n'étaient pas damnés. Par conséquent de la classe des bienheureux ou de la classe de ceux qui seront bienheureux après leur purification. Mais réfléchis, mon ami. Si la volonté sincère de repentir que l'homme peut avoir alors qu'il est encore homme, c'est-à-dire chair et âme, a une valeur de purification; si un rite symbolique de baptême dans l'eau, voulu par esprit de contrition des souillures contractées dans le monde et à cause de la chair, a pour nous hébreux une valeur de purification; quelle valeur aura le repentir plus réel et plus parfait, beaucoup plus parfait, d'une âme libérée de la chair, consciente de ce qu'est Dieu, éclairée sur la gravité de ses erreurs, éclairée sur l'immensité de la joie qui s'est éloignée pendant des heures, pendant des années ou pendant des siècles: la joie de la paix des Limbes, qui bientôt sera la joie de la possession de Dieu que l'on aura rejointe, qui sera la purification double, triple, du repentir parfait, de l'amour parfait, du bain dans l'ardeur des flammes allumées par l'amour de Dieu et par l'amour des esprits dans lequel et par lequel les esprits se dépouillent de toute impureté et d'où ils sortent beaux comme des séraphins, couronnés de ce qui ne couronne même pas les séraphins:

leur martyre terrestre et ultra-terrestre contre les vices et grâce à l'amour? Que sera-ce? Dis-le donc, mon ami.”

“Mais... je ne sais pas... une perfection. Ou plutôt... une nouvelle création.”

“Voilà. Tu as dit le mot juste. L'âme en sort comme créée à nouveau. L'âme devient semblable à celle d'un enfant. Elle est neuve. Tout le passé n'existe plus, son passé d'homme. Quand tombera la Faute d'origine, l'âme exempte de toute tache et de toute ombre de taches, sera supercréée et sera digne du Paradis. J'ai rappelé ton âme qui déjà s'était recréée par son attachement au Bien, par l'expiation de la souffrance et de la mort, et grâce au parfait repentir et au parfait amour que tu avais atteints au-delà de la mort. Tu as donc l'âme tout à fait innocente d'un enfant né depuis quelques heures. Et si tu es un enfant nouveau-né, pourquoi veux-tu endosser sur cette enfance spirituelle les vêtements lourds, accablants de l'homme adulte? Les petits enfants ont des ailes et non des chaînes à leurs esprits joyeux. Eux m'imitent avec facilité parce qu'ils n'ont pas encore pris de personnalité. Ils se font comme je suis, car sur leur âme vierge de toute empreinte peut s'imprimer sans confusion de lignes ma figure et ma doctrine. Ils ont l'âme exempte de souvenirs humains, de ressentiments, de préjugés. Il ne s'y trouve rien. Et je puis y être, Moi qui suis parfait, absolu comme je suis dans le Ciel. Toi qui es comme rené, nouvellement né, car dans ta vieille chair la puissance motrice est nouvelle, sans passé, pure, sans traces de ce qui a été, toi qui es revenu pour me servir, rien que pour cela, tu dois être comme je suis, plus que tous. Regarde-moi. Regarde-moi bien. Mire-toi en Moi, et réfléchis-toi en Moi. Deux miroirs qui se regardent pour réfléchir l'un dans l'autre la figure de ce qu'ils aiment. Tu es un homme et tu es un enfant. Tu es homme pour l'âge, tu es enfant pour la pureté du cœur. Tu as sur les enfants l'avantage de connaître déjà le Bien et le Mal, et d'avoir déjà su choisir le Bien, même avant le baptême dans les flammes de l'amour. Eh bien, Moi, je te dis à toi, homme dont l'esprit est purifié grâce à la purification reçue: "Sois parfait comme l'est notre Père des Cieux et comme je le suis. Sois parfait, c'est-à-dire sois semblable à Moi qui t'ai aimé au point d'aller contre toutes les lois de la vie et de la mort, du ciel et de la terre pour avoir de nouveau sur la Terre un serviteur de Dieu, et pour Moi un véritable ami, et au Ciel un bienheureux, un grand bienheureux". Je le dis à tous: "Soyez parfaits". Et eux, pour la plupart, n'ont pas le cœur que tu avais, digne du miracle, digne d'être pris comme instrument

pour une glorification de Dieu en son Fils bien-aimé. Et eux n'ont pas tes dettes d'amour envers Dieu... Je puis le dire, je puis l'exiger de toi. Et en premier lieu, j'exige que tu n'aies pas de rancœur pour ceux qui m'ont offensé et m'offensent. Pardonne, pardonne, Lazare. Tu as été plongé dans les flammes allumées par l'amour. Tu dois être "amour", pour ne plus jamais connaître autre chose que l'étreinte amoureuse de Dieu.”

“Et en agissant ainsi, j'accomplirai la mission pour laquelle tu m'as ressuscité?”

“En agissant ainsi, tu l'accompliras.”

“Cela suffit, Seigneur. Je n'ai pas besoin d'en demander et d'en savoir davantage. Te servir était mon rêve. Si je t'ai servi même dans le rien que peut faire celui qui est malade et mort, et si je pourrai te servir dans tout ce que peut faire quelqu'un qui a recouvré la santé, mon rêve est réalisé et je ne demande rien de plus. Que tu sois béni, Jésus, mon Seigneur et mon Maître! Et qu'avec Toi soit béni Celui qui t'a envoyé.”

“Béni soit toujours le Seigneur Dieu Tout-Puissant.”

Ils s'en vont vers la maison, s'arrêtent de temps en temps pour observer le réveil des arbres. Jésus lève un bras et cueille, grand comme il est, une petite touffe de fleurs à un amandier qui se chauffe au soleil contre le mur méridional de la maison.

Marie sort de la maison et, les voyant, s'approche pour entendre ce que dit Jésus: “Tu vois, Lazare? À ceux-ci aussi le Seigneur a dit: "Sortez". Et ils ont obéi pour servir le Seigneur.”

“Quel mystère que la germination! Il paraît impossible que du tronc dur et de la dure semence puissent sortir des pétales si fragiles et des tiges si tendres et se changer en fruits ou en arbres. Est-ce une erreur, Maître, de dire que la sève ou le germe c'est comme l'âme de la plante ou de la semence?”

“Ce n'est pas une erreur car c'est la partie vitale. En eux, elle n'est pas éternelle, créée pour chaque espèce le premier jour que les arbres et les blés le furent. Chez l'homme, elle est éternelle, ressemblant à son Créateur, créée chaque fois pour chaque nouvel homme qui est conçu. Mais c'est par elle que la matière vit. C'est pour cela que je dis que c'est seulement par l'âme que l'homme vit. Non seulement vit ici, mais au-delà. Il vit par son âme. Nous hébreux, nous ne faisons pas de dessins sur les tombeaux comme les font les gentils. Mais si nous les faisons, nous devrions toujours dessiner, non pas le flambeau éteint, la clepsydre vide ou un autre symbole de fin, mais bien la semence jetée dans le sillon qui

fleurit en épi. C'est en effet la mort de la chair qui libère l'âme de son écorce et la fait fructifier dans les parterres du Seigneur. La semence. L'étincelle vitale que Dieu a mise dans notre poussière et qui devient épi si nous savons par la volonté et aussi par la douleur rendre fertile la motte qui l'enserme. La semence, le symbole de la vie qui se perpétue... Mais Maximin t'appelle...”

“J'y vais, Maître. Il sera venu des régisseurs. Tout était arrêté ces derniers mois. Maintenant ils s'empressent de me rendre leurs comptes...”

“Que tu approuves d'avance, car tu es un bon maître.”

“Et parce qu'eux sont de bons serviteurs.”

“Le bon maître fait les bons serviteurs.”

“Alors je deviendrai certainement un bon serviteur, car j'ai en Toi un Maître parfait” et il s'en va en souriant, agile, si différent du pauvre Lazare qu'il était depuis des années.

Marie reste avec Jésus.

“Et toi, Marie, deviendras-tu une bonne servante de ton Seigneur?”

“C'est Toi qui peux le savoir, Rabboni. Moi... moi je sais seulement que j'ai été une grande pécheresse.”

Jésus sourit: “Tu as vu Lazare? Lui aussi était un grand malade et ne te semble-t-il pas que maintenant il soit bien sain?”

“C'est ainsi, Rabboni. Tu l'as guéri. Ce que tu fais est toujours total. Lazare n'a jamais été aussi fort et joyeux que depuis qu'il est sorti du tombeau.”

“Tu l'as dit, Marie. Ce que je fais est toujours total. C'est pour cela aussi que ta rédemption est totale car c'est Moi qui l'ai accomplie.”

“C'est vrai, mon Sauveur aimé, mon Rédempteur, mon Roi, mon Dieu. C'est vrai. Et si tu le veux, je serai, moi aussi, une bonne servante de mon Seigneur. Moi, de mon côté, je le veux, Seigneur. Je ne sais pas si Toi tu le veux.”

“Je le veux, Marie. Une bonne servante pour Moi. Aujourd'hui plus qu'hier. Demain plus qu'aujourd'hui. Jusqu'à ce que je te dise:

“Cela suffit, Marie. C'est l'heure de ton repos.”

“C'est dit, Seigneur. Je voudrais que tu m'appelles, alors. Comme tu as appelé mon frère hors du tombeau. Oh! appelle-moi, Toi, hors de la vie!”

“Non, pas hors de la vie. Je t'appellerai à la Vie, à la vraie Vie. Je t'appellerai hors du tombeau qu'est la chair et la Terre. Je t'appellerai aux noces de ton âme avec ton Seigneur.”

95

“Mes noces! Tu aimes les vierges, Seigneur...”

“J'aime ceux qui m'aiment, Marie.”

“Tu es divinement bon, Rabboni! C'est pour cela que je ne savais pas me donner de paix en entendant dire que tu étais mauvais parce que tu ne venais pas. C'était comme si tout s'écroulait. Quelle peine de me dire à moi-même: “Non. Non! Tu ne dois pas accepter cette évidence. Ce qui te paraît évident est un rêve. La réalité, c'est la puissance, la bonté, la divinité de ton Seigneur”. Ah! combien j'ai souffert! Si grande la douleur pour la mort de Lazare et pour ses paroles... Ne t'en a-t-il rien dit? Ne se souvient-il pas? Dis-moi la vérité...”

“Je ne mens jamais, Marie. Il craint d'avoir parlé et d'avoir dit ce qui avait été la douleur de sa vie. Mais je l'ai rassuré, sans mentir, et maintenant il est tranquille.”

“Merci, Seigneur. Ces paroles... elles m'ont fait du bien. Oui, comme font du bien les soins d'un médecin qui met à nu les racines d'un mal et les brûle. Elles ont fini de détruire la vieille Marie. J'avais encore une trop haute idée de moi. Maintenant... je mesure le fond de mon abjection et je sais que je dois faire une longue route pour le remonter. Mais je la ferai, si tu m'aides.”

“Je t'aiderai, Marie. Même quand je m'en serai allé, je t'aiderai.”

“Comment, mon Seigneur?”

“En accroissant ton amour dans une mesure incalculable. Pour toi, il n'y a pas d'autre voie que celle-là.”

“Trop douce pour ce que j'ai à expier! Tous se sauvent par l'amour. Tous acquièrent ainsi le Ciel. Mais ce qui suffit pour les purs, les justes, n'est pas suffisant pour la grande coupable.”

“Il n'y a pas d'autre voie pour toi, Marie. En effet quelle que soit la voie que tu prendras, elle sera toujours, amour. Amour si tu rends service en mon nom. Amour si tu évangélises. Amour si tu t'isoles. Amour si tu te martyrises. Amour si tu te fais martyriser. Tu ne sais qu'aimer, Marie. C'est ta nature. Les flammes ne peuvent que brûler, soit qu'elles rampent sur le sol pour brûler des herbes, soit qu'elles montent comme un embrassement de splendeurs autour d'un tronc, d'une maison, ou d'un autel pour s'élaner vers le ciel. À chacun sa nature. La sagesse des maîtres spirituels consiste à savoir faire fructifier les tendances de l'homme en le dirigeant vers la voie par laquelle il peut le mieux se développer. Même chez les plantes et les animaux cette loi existe et il serait sot de vouloir prétendre qu'un arbre à fruit ne donne que des fleurs ou des fruits différents de ceux que comporte sa nature, ou qu'un animal

96

accomplisse des fonctions qui sont propres à une autre espèce. Pourrais-tu prétendre que cette abeille dont le destin est de faire du miel devienne un oiseau qui chante dans le feuillage des haies? Ou que ce rameau d'amandier que j'ai dans les mains, avec tout l'amandier duquel je l'ai cueilli, au lieu de produire des amandes laisse suinter de son écorce des résines odoriférantes? L'abeille travaille, l'oiseau chante, l'amandier donne son fruit, l'arbre résineux donne ses résines aromatiques, et tous remplissent leur office. Il en est ainsi des âmes. Tu as l'office d'aimer.”

“Alors, brûle-moi, Seigneur. Je te le demande en grâce.”

“Ne te suffit-elle pas la force d'amour que tu possèdes?”

“C'est trop peu, Seigneur. Elle pouvait servir pour aimer des hommes, pas pour Toi qui es le Seigneur infini.”

“Mais justement parce que je suis tel, il serait alors nécessaire d'avoir un amour sans limites...”

“Oui, mon Seigneur. C'est cela que je veux. Que tu mettes en moi un amour sans limites.”

“Marie, le Très-Haut, qui sait ce qu'est l'amour, a dit à l'homme: “Tu m'aimeras de toutes tes forces”. Il n'exige pas davantage, car Il sait que c'est déjà un martyr d'aimer avec toutes ses forces...”

“N'importe, mon Seigneur. Donne-moi un amour infini pour t'aimer comme tu dois être aimé, pour t'aimer comme je n'ai aimé personne.”

“Tu me demandes une souffrance semblable à un bûcher qui brûle et consume, Marie. Il brûle et se consume lentement... Penses-Y.”

“Il y a si longtemps que j'y pense, mon Seigneur, mais je n'osais te le demander. Maintenant je sais combien tu m'aimes. Maintenant vraiment je sais à quel point tu m'aimes, et j'ose te le demander. Donne-moi cet amour infini, Seigneur.”

Jésus la regarde. Elle est devant Lui, encore amaigrie par les veilles et la souffrance, avec un vêtement modeste et une coiffure simple, comme une fillette sans malice, avec un visage pâle. où s'allume le désir, les yeux suppliants et pourtant déjà étincelants d'amour, déjà plus séraphin que femme. C'est vraiment la contemplatrice qui demande le martyr de la contemplation absolue.

Jésus lui dit un seul mot après l'avoir bien regardée, comme pour mesurer sa volonté: “Oui.”

“Ah! mon Seigneur! Quelle grâce de mourir d'amour pour Toi!” elle tombe à genoux pour baiser les pieds de Jésus.

“Lève-toi, Marie, prends ces fleurs. Ce seront celles de tes noces

97

spirituelles. Sois douce comme le fruit de l'amandier, pure comme sa fleur et lumineuse comme l'huile que l'on extrait de son fruit quand on l'allume, et parfumée comme cette huile quand saturée d'essences on la répand dans les banquets ou sur la tête des rois, parfumée par tes vertus. Alors vraiment tu répandras sur ton Seigneur le baume qui Lui sera infiniment agréable.”

Marie prend les fleurs mais ne se lève pas de terre et embaume à l'avance par son amour avec ses baisers et ses larmes répandues sur les pieds de son Maître.

Lazare les rejoint: “Maître, il y a un petit garçon qui te demande. Il était allé chez Simon pour te chercher et n'y a trouvé que Jean qui l'a conduit ici. Mais il ne veut pas parler à d'autres qu'à Toi.”

“C'est bien, amène-le-moi. Je vais aller sous la tonnelle des jasmins.”

Marie rentre dans la maison avec Lazare. Jésus va sous la tonnelle. Lazare revient en tenant par la main cet enfant que j'ai vu dans la maison de Joseph de Sefhoris. Jésus le reconnaît tout de suite et le salue: “Toi, **Martial**? La paix soit avec toi. Pourquoi es-tu ici?”

“On m'envoie te dire une chose...” et il regarde Lazare qui comprend et se dispose à s'éloigner.

“Reste, Lazare. C'est Lazare, mon ami. Tu peux parler devant lui, mon enfant, car je n'ai pas d'ami plus fidèle que lui.”

Le garçon se rassure. Il dit: “C'est Joseph l'Ancien qui m'envoie, car maintenant je suis avec lui, pour te dire d'aller tout de suite, tout de suite à Bethphagé, chez Cléonte. Il doit te parler tout de suite, mais vraiment tout de suite. Et il a dit que tu viennes seul, car il doit te parler en grand secret.”

“Maître! Qu'arrive-t-il?” demande Lazare impressionné.

“Je ne sais pas, Lazare. Il n'y a qu'à y aller. Viens avec Moi.”

“Tout de suite, Seigneur. Nous pouvons aller avec l'enfant.”

“Non, Seigneur. Je m'en vais seul. Joseph me l'a recommandé. Il a dit: “Si tu sais te débrouiller seul, je t'aimerai comme un père”, et moi je veux que Joseph m'aime comme un fils. Je m'en vais de suite en courant. Toi, viens après. Salut, Seigneur. Salut, homme.”

“La paix à toi, Martial.”

Le petit s'envole comme une hirondelle.

“Allons, Lazare. Apporte-moi mon manteau. Moi, je vais en avant car, comme tu le vois, l'enfant n'arrive pas à ouvrir la grille et certainement il ne veut appeler personne.”

Jésus va vivement à la grille, Lazare vivement à la maison. Le

98

premier ouvre les fermetures de fer à l'enfant qui s'en va en vitesse. Le second apporte le manteau à Jésus et à côté de Jésus il marche sur la route vers Bethphagé.

“Que peut bien vouloir Joseph, pour envoyer si secrètement un enfant?”

“Un enfant échappe à ceux qui peuvent surveiller” répond Jésus.

“Tu crois que... Tu soupçonnes que... Tu te sens en danger, Seigneur?”

“J'en suis certain, mon ami.”

“Comment? Même maintenant? Mais tu ne pouvais pas donner une preuve plus grande!...”

“La haine croît sous l'aiguillon de la réalité.”

“Oh! c'est à cause de moi, alors! Je t'ai nui!... Ma peine est sans pareille!” dit Lazare, vraiment affligé.

“Ce n'est pas à cause de toi. Ne t'afflige pas sans motif. Tu as été le moyen, mais la cause a été la nécessité, tu comprends, la nécessité de donner au monde la preuve de ma nature divine. Si ce n'avait pas été toi, cela aurait été un autre, car je devais prouver au monde que, en Dieu que je suis, je peux tout ce que je veux. Et ramener à la vie quelqu'un qui est mort depuis plusieurs jours et déjà décomposé, ce ne peut être l'œuvre que de Dieu.”

“Ah! Tu veux me consoler. Mais pour moi, ma joie, toute ma joie, est dissipée... Je souffre, Seigneur.”

Jésus fait un geste comme pour dire: “Qu'y faire!” et ils se taisent ensuite tous les deux.

Ils marchent vivement. La distance est courte entre Béthanie et Bethphagé et ils ont vite fait d'arriver.

Joseph fait les cent pas sur la route à l'entrée du village. Il a le dos tourné quand Jésus et Lazare débouchent d'un sentier caché par une haie. Lazare l'appelle.

“Oh! Paix à vous! Viens Maître. Je t'ai attendu ici pour te voir tout de suite, mais allons dans l'olivieraie. Je ne veux pas qu'ils nous voient...”

Il les conduit derrière les maisons, dans un bosquet d'oliviers qui, avec leurs frondaisons touffues et ébouriffées qui cachent les pentes, sont un refuge commode pour parler sans être remarqués.

“Maître, je t'ai envoyé l'enfant, qui est éveillé et obéissant et qui m'aime beaucoup, parce que je devais te parler et que je ne devais pas être vu. J'ai suivi le Cédron pour venir ici... Maître, tu dois t'en aller tout de suite d'ici. Le Sanhédrin a décrété ton arrestation et demain, dans les synagogues, on lira le décret. Quiconque sait où

99

tu te trouves, a le devoir de l'indiquer. Je n'ai pas besoin de te dire, Lazare, que ta maison sera la première perquisitionnée. Je suis sorti à sixte du Temple et je me suis hâté; car pendant qu'ils parlaient, j'avais déjà fait mon plan. Je suis allé à la maison, j'ai pris l'enfant. Je suis sorti à cheval par la Porte d'Hérode comme pour quitter la ville, puis j'ai traversé le Cédron et je l'ai suivi. J'ai laissé l'âne au Gethsémani, j'ai envoyé en vitesse l'enfant qui déjà connaissait la route pour être venu avec moi à Béthanie. Va-t'en tout de suite, Maître, en lieu sûr. Sais-tu où aller? As-tu où aller?”

“Mais ne suffit-il pas qu'il s'éloigne d'ici? De la Judée, tout au plus?”

“Cela ne suffit pas, Lazare. Ils sont furieux. Il faut qu'il aille où eux ne vont pas...”

“Mais ils vont partout, eux! Tu ne voudrais pas que le Maître quitte la Palestine!...” dit Lazare agité.

“Mais que dois-je te dire?! Le Sanhédrin le veut...”

“C'est à cause de moi, n'est-ce pas? Dis-le!”

“Hum! Oui! À cause de toi... plutôt parce que tous se convertissent à Lui, et eux... ne veulent pas de cela.”

“Mais c'est un crime! C'est un sacrilège... C'est...”

Jésus, pâle, mais calme, lève la main pour imposer le silence et il dit: “Tais-toi, Lazare. Chacun fait son travail. Tout est écrit. Je te remercie, Joseph, et je te certifie que je m'en vais. Va, va, Joseph. Qu'ils ne remarquent pas ton absence... Que Dieu te bénisse. Par Lazare je te ferai savoir où je suis. Va! Je te bénis toi, Nicodème et tous ceux qui ont le cœur droit.” Il l'embrasse et ils se séparent. Jésus revient avec Lazare, par l'olivieraie, à Béthanie, alors que Joseph va vers la ville.

“Que vas-tu faire, Maître?” demande Lazare angoissé.

“Je ne sais pas. Ces jours-ci les femmes disciples arrivent avec ma Mère. J'aurais voulu les attendre...”

“A cause de cela... moi, je les accueillerais en ton nom, et je pourrais te les conduire. Mais, Toi, en attendant où vas-tu? Dans la maison de Salomon je ne crois pas... ni chez des disciples connus. Demain!... Tu dois partir tout de suite!”

“J'aurais un endroit, mais je voudrais attendre ma Mère. Son angoisse commencerait trop tôt si elle ne me trouvait pas...”

“Où iras-tu, Maître?”

“A Ephraïm.”

“En Samarie?”

“En Samarie. Les samaritains sont moins samaritains que beau-

100

coup d'autres et ils m'aiment. Ephraïm est à la frontière...”

“Oh! C'est pour être contre les juifs qu'ils te feront honneur et qu'ils te défendront! Mais... attends! Ta Mère ne peut venir que par la route de la Samarie ou par celle du Jourdain. J'irai avec des serviteurs par l'une, et Maximin avec d'autres serviteurs par l'autre, et l'un ou l'autre la trouvera. Nous ne reviendrons qu'avec elles. Tu sais que personne de la maison de Lazare ne peut trahir. Tu vas aller pendant ce temps à Ephraïm, tout de suite. Ah! il était dit que je ne pourrais jouir de Toi! Mais je viendrai par les monts d'Adomin. Je suis sain maintenant. Je puis faire ce que je veux. Et même, oui! Je ferai croire que par la route de la Samarie je vais à Ptolémaïs afin de prendre le bateau pour Antioche. Tout le monde sait que j'y ai des terres... Mes sœurs resteront à Béthanie...”

Toi... Oui. Maintenant je vais faire préparer deux chars et vous irez à Jéricho avec eux. Puis à l'aube de demain, vous reprendrez le chemin à pied. Oh! Maître! Mon Maître! Sauve-toi! Sauve-toi!” Après l'excitation du premier moment, Lazare tombe dans la tristesse et il pleure. Jésus soupire, mais ne dit rien. Que devrait-il dire?...

Les voilà à la maison de Simon. Ils se séparent. Jésus entre dans la maison. Les apôtres, déjà étonnés que le Maître soit parti sans rien dire, se serrent autour de Jésus qui leur dit: “Prenez les vêtements. Faites les sacs. Nous devons partir tout de suite d'ici. Faites vite. Et rejoignez-moi chez Lazare.”

“Même les vêtements mouillés? Ne pouvons-nous pas les reprendre à notre retour?” demande Thomas.

“Nous ne reviendrons pas. Prenez tout.”

Les apôtres s'en vont en se parlant par leurs regards. Jésus va prendre ses affaires dans la maison de Lazare et salue les sœurs consternées...

Les chars sont vite prêts, des chars lourds, couverts, tirés par des chevaux robustes. Jésus prend congé de Lazare, de Maximin, des serviteurs qui sont accourus.

Ils montent sur les chars qui attendent à une sortie postérieure. Les conducteurs fouettent les animaux et le voyage commence par la même route par laquelle Jésus est venu pour ressusciter Lazare quelques jours avant.

101

12. EN ALLANT À ÉPHRAÏM

2/1/1947

551.1 Au commencement de l'aurore fraîche et limpide les champs qui entourent la maison de Nique sont tout un verdoisement de grains nouveaux de quelques centimètres, d'une couleur délicate comme celle d'une très claire émeraude. Plus près de la maison le

verger, encore dépouillé, paraît encore plus sombre et plus massif en face de la délicatesse des jeunes pousses et d'un ciel aérien d'une sérénité paradisiaque. La maison toute blanche sous le premier soleil est couronnée par le vol des colombes. Nique est déjà levée et elle pourvoit avec sollicitude à ce que les partants aient ce qui peut leur donner des forces pour la route. Elle commence par congédier les deux serviteurs de Lazare qu'elle a retenus pour la nuit. Bien restaurés, ils s'en vont en mettant leurs chevaux au trot. Puis elle rentre dans la cuisine où les servantes préparent le lait et les aliments sur de grands feux. D'un grand récipient elle verse de l'huile dans des carafes plus petites, et du vin dans des petites outres de peau. Elle presse une servante qui prépare des formes de pain minces comme des fouaces pour qu'elle les porte de suite au four déjà prêt. Sur de larges tables où sèchent des fromages, à la chaleur de la cuisine, elle choisit les formes les plus belles. Elle prend du miel et le fait couler dans de petits récipients bien fermés. Puis elle fait des paquets avec tous ces aliments et l'un d'eux contient un chevreau entier ou un agneau que la servante sort de la broche sur laquelle il rôtissait. Un autre contient des pommes, rouges comme du corail. Un autre d'olives toutes préparées, un autre encore de raisin sec. Puis un paquet d'orge mondé. Elle est en train de fermer ce dernier dans un petit sac quand Jésus entre dans la cuisine en saluant toutes celles qui s'y trouvent.

“Maître, paix à Toi. Déjà levé?”

“J'aurais dû l'être plus tôt. Mais mes disciples étaient si fatigués que je les ai laissés dormir un peu plus. Que fais-tu, Nique?”

“Je prépare... Cela ne sera pas lourd, tu vois? Douze charges, et j'ai calculé les forces de ceux qui vont les porter.”

“Et Moi?”

“Oh! Maître! Tu as déjà ton fardeau...” et dans les yeux de Nique brille une larme.

“Viens dehors, Nique, nous allons parler en paix.”

Ils sortent et s'éloignent de la maison.

102

“Mon cœur pleure, Maître...”

“Je le sais, mais il faut être fort, fort en pensant qu'on ne m'a pas fait souffrir...”

“Oh! cela jamais! Mais j'avais cru pouvoir rester près de Toi et c'est pour cela que j'étais venue à Jérusalem. Autrement je serais restée ici, où j'ai ma campagne...”

“Lazare aussi et Marie et Marthe croyaient pouvoir rester avec Moi. Et tu vois!...”

“Je le vois, oui, je le vois. À Jérusalem je n'y vais plus maintenant que tu n'y es pas. Je serai plus près de Toi en restant ici et je pourrai t'aider.”

“Tu as déjà tant donné...”

“Ce n'est rien ce que j'ai donné. Je voudrais pouvoir porter ma maison où tu vas. Mais je viendrai, certainement je viendrai voir ce qui te manque. Maintenant c'est juste ce que tu m'as dit de faire. Je vais rester ici jusqu'à ce qu'ils soient persuadés que tu n'y es pas. Mais après...”

“La route est longue et pénible pour une femme et très peu sûre.”

“Oh! Je n'ai pas peur. Je suis trop vieille pour plaire comme femme et je ne porte pas de trésors pour être une proie. Les voleurs sont meilleurs que beaucoup qui se croient saints et qui sont des voleurs qui veulent te dérober la paix et la liberté...”

“Ne les hais pas, Nique.”

“Cela est plus pénible pour moi que toute autre chose. Mais j'essaierai de ne pas haïr par amour pour Toi... J'ai pleuré toute la nuit, Seigneur!”

“Je t'entendais aller et venir dans la maison, inlassable comme une abeille. Tu me semblais une mère en peine pour son fils persécuté... Ne pleure pas. Ce sont les coupables qui doivent pleurer. Pas toi. Dieu est bon avec son Messie. Aux heures les plus tristes, Il me fait toujours trouver près de Moi un cœur maternel...”

“Et comment vas-tu faire avec ta Mère? Tu m'avais dit qu'elle serait bientôt venue...”

“Elle viendra à Ephraïm... Lazare se charge de l'avertir. Voici Simon de Jonas et mes frères...”

“Ils savent?”

“Rien encore, Nique. Je le leur dirai quand nous serons loin...”

“Et moi, je te dirai quand je viendrai, ce qui se passe ici et à Jérusalem.”

Ils s'en vont vers les apôtres qui sortent l'un après l'autre de la maison à la recherche de Jésus.

103

“Venez, mes frères. Restaurez-vous avant de partir. Tout est prêt.”

“Nique à cause de nous n'a pas dormi cette nuit. Remerciez la bonne disciple” dit Jésus en entrant dans la vaste cuisine. Là, sur une table que l'on dirait de réfectoire tant elle est grande, fument des bols remplis de lait et exhalent leur odeur appétissante les fouaces que l'on vient de défourner et sur lesquelles Nique étend généreusement du beurre et du miel, en disant que c'est une nourriture fortifiante pour ceux qui doivent faire une longue route pendant ces heures encore très fraîches.

Le repas est vite fini. Nique pendant ce temps a fait les derniers paquets avec le pain qui sort du four, croustillant et odorant. Chaque apôtre prend sa charge liée, de façon que l'on puisse la porter sans gêne excessive.

C'est l'heure de partir. Jésus salue et bénit. Les apôtres saluent. Mais Nique veut les accompagner encore jusqu'au bout de ses champs, et puis elle revient lentement en arrière, en pleurant dans son voile, alors que Jésus et les siens s'éloignent par un chemin secondaire que Nique Lui a indiqué.

Les campagnes sont encore désertes. Le sentier passe par des champs de grain nouveau et par des vignes dépouillées; il n'y a pas non plus de bergers car ils n'amènent pas les troupeaux dans les terres cultivées. Le soleil réchauffe légèrement l'air matinal. Les

premières fleurettes sur les talus brillent comme des gemmes sous le voile de la rosée que le soleil allume. Les oiseaux gazouillent leurs premiers chants d'amour. La belle saison arrive. Tout s'embellit et renaît, tout aime... Et Jésus s'en va vers l'exil qui précède la mort voulue par la haine.

Les apôtres ne parlent pas. Ils sont pensifs. Le départ subit les a désorientés. Ils étaient si sûrs d'être désormais tranquilles! Ils avancent plus courbés que ne pourrait leur imposer le poids de leurs sacs et des provisions de Nique. Ce qui les courbe, c'est la déception, la constatation de ce qu'est le monde et ce que sont les hommes.

Jésus, au contraire, sans être souriant, n'est pas triste ni accablé. Il marche la tête haute, devant tous, sans plastronner, mais aussi sans peur. Il va comme quelqu'un qui sait bien où il doit aller et ce qu'il doit faire. Il marche courageux, en héros que rien ne trouble ou n'effraie.

Le chemin secondaire aboutit à une grande route. Jésus la prend en se dirigeant toujours vers le nord, et les apôtres le suivent, sans parler. C'est la route qui vient de la Galilée et va vers la Judée par

104

la Décapole et la Samarie, aussi des voyageurs y circulent, surtout des caravanes de marchands.

Le temps passe et le soleil réchauffe de plus en plus, quand Jésus laisse la grand-route pour reprendre un autre petit chemin qui, à travers des champs de blé, se dirige vers les premières collines.

Les apôtres se regardent entre eux. Ils commencent peut-être à comprendre qu'ils ne vont pas vers la Galilée par la route qui suit la vallée du Jourdain, mais qu'ils vont vers la Samarie. Mais ils ne parlent pas encore.

Jésus, arrivé aux premiers bois sur les collines, dit: "Arrêtons-nous et reposons-nous tout en mangeant. Le soleil indique le milieu du jour."

Ils sont près d'un petit torrent qui a peu d'eau car il ne pleut pas depuis quelque temps. Mais ses eaux sont limpides sur le fond pierreux et ses rives sont couvertes de grosses pierres qui peuvent servir de tables et de sièges. Ils s'assoient après que Jésus a béni et offert la nourriture et ils mangent en silence et comme perdus dans leurs pensées.

Jésus les secoue en disant: "Vous ne me demandez pas où nous allons? La préoccupation du lendemain vous rend muets, ou je ne vous semble plus votre Maître?"

Les douze lèvent la tête. Ce sont douze visages affligés ou du moins en désarroi qui se tournent vers le visage tranquille de Jésus. Un unique "Oh!" sort des douze bouches. Et l'exclamation de tous est suivie de la réponse de Pierre qui parle au nom de tous: "Maître, tu le sais que tu es toujours pour nous le Maître, mais c'est que depuis hier nous sommes comme quelqu'un qui a reçu un gros coup sur la tête. Tout nous semble être un rêve. Et Toi, nous voyons et nous savons que c'est bien Toi, mais tu nous sembles... déjà comme lointain. Elle nous est restée un peu cette impression du moment où tu as parlé avec ton Père avant d'appeler Lazare et du moment où tu l'as tiré de là, ainsi lié, par le seul moyen de ta volonté, et où tu l'as rendu vivant par la seule force de ta puissance. Tu nous fais presque peur. Je parle pour moi... mais je crois qu'il en est ainsi pour tous... Maintenant ensuite... Nous... Ce départ... si rapide et si mystérieux!"

"Avez-vous une double peur? Sentez-vous le danger plus menaçant? N'avez-vous pas, sentez-vous de ne pas avoir la force d'affronter et de surmonter les dernières épreuves? Dites-le avec la plus grande liberté. Nous sommes encore en Judée. Nous sommes près des routes basses pour la Galilée. Chacun peut s'en aller s'il le

105

veut, et partir à temps pour ne pas être en butte à la haine du Sanhédrin..."

Les apôtres sont remués par ces paroles. Ceux qui étaient presque allongé sur l'herbe attiédie par le soleil s'assoient; les autres qui étaient assis, se lèvent.

Jésus poursuit: "C'est qu'à partir d'aujourd'hui je suis le Persécuté légal. Sachez-le.

East gate. (Nehemiah 3:29)

À cette heure, on va lire dans les cinq cents et plus synagogues de Jérusalem

et dans celles des villes qui ont pu recevoir le décret émis hier à sexte, que je suis le grand pécheur et que quiconque sait où je suis a le devoir de me dénoncer au Sanhédrin pour que je sois arrêté..."

Les apôtres crient comme s'ils le voyaient déjà pris. Jean s'attache à son cou en gémissant: "Ah! je l'ai toujours prévu!" et il sanglote très fort. Certains s'emportent contre le Sanhédrin, d'autres invoquent la justice divine, d'autres pleurent, d'autres restent comme des statues.

"Taisez-vous. Écoutez. Je ne vous ai jamais trompés. Je vous ai toujours dit la vérité. Quand je l'ai pu, je vous ai défendus et protégés. Votre présence près de Moi m'a été agréable comme celle des fils. Je ne vous ai pas caché non plus ma dernière heure... mes dangers... ma passion. Mais c'étaient des choses qui me concernaient exclusivement. Maintenant ce sont vos dangers, votre sécurité, celle de vos familles qu'il faut considérer. Je vous prie de le faire. Avec une liberté absolue. Ne les considérez pas à travers l'amour que vous avez pour Moi, à travers le choix que j'ai fait de vous. Supposez, puisque je vous délève de toute obligation envers Dieu et son Christ, supposez que nous venons de nous rencontrer ici pour la première fois et que vous, après m'avoir écouté, vous mesurez s'il vous convient ou non de suivre l'Inconnu dont les paroles vous ont impressionnés. Imaginez que vous m'entendez et me voyez pour la première fois et que je vous dise: "Faites attention que je suis persécuté et haï, et que celui qui m'aime et me suit est persécuté et haï comme Moi, dans sa personne, dans ses intérêts, dans ses affections. Faites attention que la persécution peut se terminer même par la mort et la confiscation des biens de famille". Réfléchissez, décidez. Et je vous aimerai pareillement, même si vous me dites: "Maître, je ne peux plus venir avec Toi". Vous vous attristez? Non, vous ne devez pas. Nous sommes de bons amis

qui décident avec la paix et avec l'amour ce qu'il y a à faire, avec une compassion réciproque. Moi, je ne puis vous laisser aller au-devant de l'avenir sans vous faire réfléchir. Je ne vous mésestime

106

pas. Je vous aime tous, mais je suis le Maître. Il est évident que le Maître connaît ses disciples. Je suis le Pasteur et il est évident que le Pasteur connaît ses agneaux. Je sais que mes disciples, amenés à une épreuve sans y être préparés suffisamment non seulement dans la sagesse qui vient du Maître, et qui est donc bonne et parfaite, mais aussi dans la réflexion qui doit venir d'eux, pourraient faillir ou du moins ne pas triompher comme des athlètes dans un stade. Se mesurer et mesurer est une sage mesure, toujours. Dans les petites choses et dans les grandes. Moi, Pasteur, je dois dire à mes agneaux: "Voilà que maintenant je m'avance dans un pays de loups et de vautours. Avez-vous la force d'aller parmi eux?" Je pourrais aussi vous dire déjà qui n'aura pas la force de supporter l'épreuve, bien que je puisse vous rassurer et vous assurer qu'aucun de vous ne tombera de la main des bourreaux qui sacrifieront l'Agneau de Dieu. Ma capture est d'une telle valeur qu'elle leur suffira... Pourtant je vous dis: "Réfléchissez".

Autrefois, je vous disais: "Ne craignez pas ceux qui tuent". Je vous disais: "Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, se retourne pour considérer le passé et ce qu'il pourrait perdre ou acquérir, n'est pas apte à ma mission". Mais c'étaient des règles pour vous donner la mesure de ce que c'était que d'être mes disciples, et des règles pour l'avenir qui viendra quand je ne serai plus le Maître, mais que seront maîtres mes fidèles. Elles vous étaient données pour vous donner une âme forte. Mais même cette force, qu'il est indéniable que vous ayez atteinte par rapport au rien que vous étiez - je parle de votre esprit - est encore trop peu par rapport à la grandeur de l'épreuve. Oh! ne pensez pas en votre cœur: "Le Maître est scandalisé par nous!" Je ne suis pas scandalisé. Je vous dis même que vous ne devez pas et ne devrez pas vous scandaliser de votre faiblesse. Dans tous les temps à venir, parmi les membres de mon Église, aussi bien agneaux que pasteurs, il y aura des personnes qui seront au-dessous de la grandeur de leur mission. Il y aura des époques où des pasteurs idolâtres et des fidèles idolâtres ne seront plus des vrais pasteurs et des vrais fidèles. Époques d'éclipse de l'esprit de foi dans le monde, mais une éclipse n'est pas la mort d'un astre. C'est uniquement un obscurcissement momentané plus ou moins partiel de l'astre. Après, sa beauté réapparaît et semble plus lumineuse. Ainsi en sera-t-il de mon Bercaïl. Je vous dis: "Réfléchissez". Je vous le dis comme Maître, comme Pasteur et Ami. Je vous laisse discuter entre vous en toute liberté. Je vais là-bas, dans ce bosquet, pour prier. Un par un, vous viendrez

107

me dire votre pensée, et Moi je bénirai votre sincère honnêteté, quelle qu'elle soit. Et je vous aimerai pour ce que déjà jusqu'ici vous m'avez donné. Adieu." Il se lève et s'en va.

Les apôtres sont abasourdis, perplexes, remués. Au début, ils ne savent même plus parler. Puis Pierre le premier dit: "Que m'engloutisse l'enfer, si moi je veux le quitter! Je suis sûr de moi. Même s'il venait contre moi tous les démons qui sont dans la **Géhenne**, avec le **Léviathan** en tête, je ne m'écarterais pas de Lui par peur!"

"Et moi non plus. Dois-je être inférieur à mes filles, moi?" dit Philippe.

"Moi, je suis sûr qu'ils ne Lui feront rien" dit l'Isariote avec effronterie. "Le Sanhédrin menace, mais il le fait pour se persuader qu'il existe encore. Il le sait tout le premier qu'il n'est rien si Rome n'y consent. Ses condamnations! C'est Rome qui condamne."

"Mais pour les choses religieuses, il est encore le Sanhédrin" observe André.

"Tu as peut-être peur, mon frère? Fais attention qu'il n'y a jamais eu de poltrons dans la famille" avertit Pierre en le menaçant, car il se sent en son cœur un esprit très belliqueux.

"Je n'ai pas peur, et j'espère pouvoir le montrer. Mais je dis ma pensée à Judas."

"Tu as raison. Mais l'erreur du Sanhédrin c'est de vouloir se servir de l'arme politique pour ne pas vouloir dire et ne pas vouloir s'entendre dire qu'ils ont levé la main sur le Christ. Je le sais avec certitude. Ils voudraient, ou plutôt ils auraient voulu faire tomber le Christ dans le péché afin d'en faire un objet de mépris pour la foule. Mais le tuer! Eux! Eh! non! Ils ont peur! Une peur qu'on ne peut comparer à une peur humaine, car c'est une peur d'âme. Ils le savent bien, eux, que Lui est le Messie! Ils le savent. Et ils le savent si bien, qu'ils se rendent compte que pour eux c'est fini, parce qu'arrive le temps nouveau. Et ils veulent l'abattre. Mais l'abattre, eux! Non. Aussi ils cherchent une raison politique pour que ce soit le Proconsul, pour que ce soit Rome qui l'abatte. Mais le Christ ne nuit pas à Rome, et Rome ne Lui nuira pas. Et le Sanhédrin hurle en vain."

"Alors, tu restes avec Lui?"

"Mais certainement. Plus que tous!"

"Moi, je n'ai rien à perdre ou à gagner en restant ou en partant. J'ai seulement le devoir de l'aimer. Et je le ferai" dit le Zélote.

"Moi, je le reconnais pour le Messie et par conséquent je le suis" dit Nathanaël.

108

"Moi aussi. Je le crois tel du moment que Jean le Baptiste me l'a indiqué comme tel" dit Jacques de Zébédée.

"Nous sommes ses frères. À la foi nous joignons l'amour du sang, n'est-ce pas, Jacques?" dit le Thaddée.

"Lui c'est mon soleil depuis des années. Je suis son cours. S'il tombe dans l'abîme creusé par ses ennemis, je le suivrai" répond Jacques d'Alphée.

"Et moi? Puis-je oublier qu'il m'a racheté?" demande Mathieu.

"Mon père me maudirait sept et sept fois si je le quittais. Et du reste, ne serait-ce que pour l'amour de Marie, je ne me séparerai jamais de Jésus" dit Thomas.

Jean ne parle pas, il reste tête baissée, accablé. Les autres prennent son attitude pour de la faiblesse et plusieurs l'interrogent. "Et toi? Toi seul veux t'en aller?"

Jean relève son visage, si pur aussi dans son attitude et ses regards, et fixant de ses yeux bleu clair, limpides, ceux qui l'interrogent, il dit: "Je priaïis pour nous tous. Car nous voulons faire et dire, et nous présumons de nous-mêmes, et nous ne nous apercevons pas en le faisant que nous mettons en doute les paroles du Maître. Si Lui dit que nous ne sommes pas préparés, c'est signe que nous ne le sommes pas. Si après trois ans nous ne sommes pas préparés, nous ne le serons pas dans quelques mois..."

"Que dis-tu? Dans quelques mois? Et qu'en sais-tu? Es-tu prophète, par hasard?" Et ils l'assaillent, comme pour lui faire des reproches.

"Je ne sais rien."

"Et alors? Que sais-tu? Lui te l'a dit, peut-être? Tu connais toujours ses secrets..." dit Judas de Kériot, envieux.

"Ne me hais pas, mon ami, si je sais comprendre que le temps serein est fini. Quand sera-ce? Je ne sais pas. Je sais que ce sera. Lui le dit. Combien de fois il l'a dit! Nous, nous ne voulons pas croire. Mais la haine des autres confirme ses paroles... Et alors je prie, car il n'y a rien d'autre à faire. Prier Dieu qu'Il nous rende forts. Tu ne te souviens pas, Judas, qu'il nous a dit d'avoir prié le Père pour avoir la force dans les tentations? Toute force vient de Dieu. J'imite mon Maître, comme il est juste de le faire..."

"Mais, en somme, tu restes?" demande Pierre.

"Et où veux-tu que j'aïlle si je ne reste pas avec Lui qui est ma vie et mon bien? Mais puisque je suis un pauvre enfant, le plus misérable de tous, je demande tout à Dieu, le Père de Jésus et le nôtre."

"C'est dit. Donc nous restons tous! Allons le trouver. Sûrement il

109

est triste. Notre fidélité le rendra heureux" dit Pierre.

Jésus est prosterné en prière. Le visage par terre, dans l'herbe, certainement il supplie le Père. Mais il se lève quand il entend le bruit des pas et il regarde ses douze. Il les regarde d'un air sérieux un peu triste.

"Sois content, Maître. Aucun de nous ne t'abandonne" dit Pierre.

"Vous avez décidé trop rapidement et..."

"Les heures ou les siècles ne changeront pas notre pensée" dit Pierre.

"Ni les menaces notre amour" déclare l'Isariote.

Jésus cesse de les regarder en bloc et les fixe un par un. Un long regard que tous soutiennent sans peur. Son regard s'attarde particulièrement sur l'Isariote qui le regarde avec plus d'assurance que tous. Il ouvre les bras en un geste de résignation et il dit:

"Allons. Vous, tous, avez marqué votre destin." Il revient où il était avant et prend son sac. Il ordonne: "Prenons la route qui va à Ephraïm, celle qu'ils nous ont indiquée."

"En Samarie?!" La stupeur est à son comble.

"En Samarie. À sa frontière, du moins. Jean aussi alla dans ces parages pour vivre jusqu'à l'heure marquée pour sa prédication du Christ."

"Il ne se sauva pas de cette façon!" objecte Jacques de Zébédée.

"Je ne cherche pas à me sauver, mais à sauver. Et je sauverai jusqu'à l'heure marquée. C'est vers les brebis les plus malheureuses que va le Pasteur persécuté. Pour que elles, les abandonnées, aient leur part de sagesse pour les préparer aux temps nouveaux."

Il va de son pas rapide, après la halte qui a servi à se reposer et à respecter le sabbat, car il veut arriver avant que la nuit rende les sentiers impraticables.

Quand ils arrivent au petit torrent qui vient d'Ephraïm et va vers le Jourdain, Jésus appelle Pierre et Nathanaël et il leur donne une bourse en disant: "Allez en avant, et cherchez Marie de Jacob. Je me rappelle que Malachie m'avait dit qu'elle était la plus pauvre de l'endroit, bien qu'elle ait une grande maison, maintenant qu'elle n'y a plus ses fils et ses filles. Nous resterons chez elle. Donnez-lui une bonne somme pour qu'elle nous loge tout de suite sans faire mille discours. Vous connaissez la maison. Cette grande maison ombragée par quatre grenadiers, qui est presque près du pont sur le torrent."

"Nous la connaissons, Maître. Nous allons faire comme tu dis." Ils s'en vont vivement et Jésus les suit lentement avec les autres.

110

De la cuvette que le torrent divise en deux moitiés on voit le village qui blanchit aux dernières lueurs du jour et aux premières clartés de la lune. Il n'y a pas âme qui vive quand ils arrivent à la maison déjà toute blanchie par la lune. Seul le torrent se fait entendre dans le silence du soir. Quand on se retourne en arrière et qu'on regarde l'horizon on voit une grande partie du ciel étoilé qui se penche sur une grande étendue de terrains dévalant vers la plaine déserte qui descend au Jourdain. Une paix profonde règne sur la Terre.

Ils frappent à la porte. Pierre ouvre: "Tout est fait, Seigneur. La vieille femme a pleuré en se voyant donner de l'argent. Elle n'avait plus la moindre pièce. Je lui ai dit: "Ne pleure pas, femme. Où est Jésus de Nazareth il n'y a plus de douleur". Elle m'a répondu: "Je le sais. J'ai souffert pendant toute ma vie et maintenant j'étais vraiment aux limites de la souffrance. Mais le Ciel s'est ouvert pour moi sur mon soir et il m'amène l'Étoile de Jacob pour me donner la paix". Maintenant elle est à côté qui prépare les pièces fermées depuis si longtemps. Hum! c'est bien peu, mais la femme paraît très bonne. La voilà! Femme! Le Rabbi est ici!"

Se présente une petite vieille amaigrie, aux doux yeux mélancoliques. Elle s'arrête confuse, à quelques pas de Jésus. Elle est intimidée.

"Paix à toi, femme. Je ne te dérangerai pas beaucoup."

“Moi... je voudrais... je voudrais que tu me marches sur le cœur pour te rendre plus douce l'entrée dans ma pauvre maison. Entre, Seigneur, et que Dieu entre avec Toi.” Elle a repris son souffle et de la hardiesse sous la lumière du regard de Jésus. Ils entrent tous et ferment la porte. La maison est vaste comme une hôtellerie et vide comme un endroit abandonné. Seule la cuisine est gaie, à cause d'un feu qui flambe dans le foyer au milieu de la pièce. Barthélemy, qui était en train d'alimenter le feu, se retourne et dit en souriant: “Réconforte cette femme, Maître. Elle est affligée de ne pas pouvoir t'honorer.”

“Ton cœur me suffit, femme. Ne te soucie de rien. Demain nous aviserons. Je suis un pauvre, Moi aussi. Apportez-lui les provisions. Entre pauvres, on partage le pain et le sel, sans honte et avec un amour fraternel. Pour toi, femme, c'est un amour filial, car tu pourrais être ma mère, et je t'honore comme telle...”

La femme verse des larmes silencieuses de vieille femme affligée en essuyant ses yeux à son voile et elle murmure: “J'avais trois garçons et sept filles. Un garçon a été emporté par le torrent et un

111

autre par la fièvre. Le troisième m'a abandonnée. Cinq des filles ont pris le mal du père, et elles sont mortes. La sixième est morte en enfantant et la septième... Ce que la mort n'a pas fait le péché l'a fait. Dans ma vieillesse, je ne suis pas honorée par mes enfants et cela me fait si... Dans le village, ils sont bons... Mais pour la pauvre femme... Toi, tu es bon pour la mère...”

“J'ai une Mère, Moi aussi. Et en toute femme qui est mère, j'honore la mienne. Mais ne pleure pas. Dieu est bon. Aie foi, et les enfants qui te restent pourront revenir vers toi un jour. Les autres sont en paix...”

“Je pense que c'est un châtement parce qu'ils sont de cet endroit...”

“Aie foi. Dieu est plus juste que les hommes...”

Reviennent les apôtres qui étaient allés dans les pièces avec Pierre. Ils apportent les vivres. Ils réchauffent l'agneau rôti par Nique et l'apportent sur la table. Jésus offre et bénit et il veut que la petite vieille soit avec eux, au lieu de rester dans son coin à manger la chicorée de son souper...

L'exil aux confins de la Judée est commencé...

13. LE PREMIER JOUR À ÉPHRAÏM

8/1/1947

552.1 “Maître, paix à Toi” disent Pierre et Jacques de Zébédée qui reviennent à la maison, chargés de brocs remplis d'eau.

“Paix à vous! D'où venez-vous?”

“Du torrent. Nous avons pris de l'eau et nous en prendrons encore pour le ménage, puisque nous sommes au repos... Et il n'est pas juste que la petite vieille se fatigue pour nous. Elle est à côté à faire du feu pour chauffer l'eau. Mon frère est allé dans le bosquet prendre du bois. Comme il ne pleut pas depuis quelque temps il brûle comme de la bruyère” explique Jacques de Zébédée.

“Oui. Mais c'est que, bien qu'il fit à peine jour, ils nous ont vu au torrent et dans le bois. Et penser que j'étais allé au torrent pour ne pas aller à la fontaine...” dit Pierre.

“Et pourquoi, Simon de Jonas?”

“Parce qu'à la fontaine il y a toujours des gens et ils pouvaient nous reconnaître et accourir ici...”

112

Pendant qu'ils parlent sont entrés dans le long corridor qui sépare en deux la maison, les deux fils d'Alphée, Judas de Kériot et Thomas. Ainsi eux aussi entendent les dernières paroles de Pierre et la réponse de Jésus: “Ce qui ne serait pas arrivé dans les premières heures du jour serait certainement arrivé plus tard, demain tout au plus, puisque nous restons ici...”

“Ici? Mais... Je croyais que c'était seulement une pause...”

“Ce n'est pas une simple pause. C'est le séjour. Nous ne partirons d'ici que pour revenir à Jérusalem pour la Pâque.”

“Oh! moi, j'avais cru que quand tu parlais de pays de loups et de vautours, tu voulais parler de cette région où tu voulais passer, comme tu l'avais fait déjà d'autres fois, pour aller dans d'autres lieux sans suivre les routes fréquentées par les juifs et les pharisiens...” dit Philippe qui est survenu, et d'autres disent: “C'est ce que je croyais moi aussi.”

“Vous avez mal compris. Ce n'est pas ici le pays de loups et de vautours, bien que sur les monts les vrais loups aient leurs repaires, mais je ne parle pas des animaux...”

“Oh! cela, on l'avait compris!” s'écrie Judas de Kériot quelque peu ironique. “Pour Toi, qui t'appelles l'Agneau, il est clair que ce sont les hommes qui sont des loups. Nous ne sommes pas complètement sots.”

“Non. Vous n'êtes pas sots, si ce n'est pour ce que vous ne voulez pas comprendre, c'est-à-dire pour ma nature et ma mission et la douleur que vous me donnez en ne travaillant pas assidûment à vous préparer à l'avenir. C'est pour votre bien que Moi je parle et vous instruis par mes actes et mes paroles. Mais vous rejetez ce qui trouble votre humanité par l'annonce de douleurs et la requête d'efforts contre votre moi. Écoutez, avant qu'il n'y ait ici des étrangers. Maintenant je vais vous diviser en deux groupes de cinq et vous irez sous la conduite de votre chef de groupe à travers les campagnes voisines, comme dans les premiers temps où je vous envoyais. Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit alors et mettez-le en pratique. L'unique exception, c'est que maintenant vous passerez en annonçant la proximité du jour du Seigneur, même aux samaritains, pour qu'ils soient préparés quand il viendra, et que soit plus facile pour vous leur conversion au Dieu Unique. Soyez pleins de charité et de prudence, exempts de préjugés. Vous voyez, et vous verrez davantage, que ce qui nous est refusé dans d'autres lieux nous est permis ici. Par conséquent soyez bons avec ceux qui, innocents, paient pour les fautes de leurs pères. Pierre sera le chef

113

de Jude d'Alphée, Thomas, Philippe et Mathieu. Jacques d'Alphée sera le chef d'André, Barthélemy, Simon le Zélote et Jacques de Zébédée. Judas de Kériot et Jean restent avec Moi. Ce sera ainsi à partir de demain. Aujourd'hui nous nous reposerons en faisant ce qui nous prépare aux jours à venir. Le sabbat, nous le passerons unis. Faites en sorte, par conséquent, d'être ici avant le sabbat, pour repartir ensuite quand il sera passé. Ce sera le jour de l'amour entre nous, après avoir aimé le prochain dans le troupeau sorti du bercail paternel. Que chacun de vous aille à ses occupations."

Il reste seul et se retire dans une pièce au fond du corridor.

Dans toute la maison on entend des pas et des voix, bien que tous soient dans les pièces et qu'on ne voie personne en dehors de la petite vieille, qui traverse plusieurs fois le corridor pour aller à ses occupations, dont l'une d'elles est certainement le pain car elle a les cheveux enfarinés et les mains couvertes de pâte.

Jésus sort après un moment et il monte sur la terrasse de la maison. Il marche là-haut en méditant et en regardant de temps à autre ce qui l'entoure.

Il est rejoint par Pierre et Judas de Kériot qui, vraiment, ne sont pas très gais. C'est peut-être pour Pierre une peine de se séparer de Jésus. Peut-être que pour l'Isariote, c'est une peine de ne pouvoir le faire et d'aller se mettre en vue dans les villes. Il est certain qu'ils sont très sérieux quand ils montent sur la terrasse.

"Venez ici. Regardez quel beau panorama il y a d'ici." Et il montre l'horizon aux aspects variés. Au nord-ouest des monts élevés, boisés, qui s'allongent comme une épine dorsale du nord au sud. L'un d'eux, en arrière d'Ephraïm, est un véritable géant vert qui dépasse les autres. Au nord-est et au sud-est une ondulation de collines plus douces. Le village est dans une cuvette verte avec des fonds lointains, sans relief entre les deux chaînes l'une plus haute, l'autre plus basse, qui du centre de la région descendent vers la plaine du Jourdain. Par une échancrure entre les monts plus bas, on entrevoit cette plaine verte au-delà de laquelle se trouve le Jourdain bleu. Au cœur du printemps ce doit être un pays magnifique, entièrement vert et fertile. Pour le moment les vignes et les vergers interrompent par leur couleur sombre le vert des champs de blé, où les tiges tendres sortent des sillons et des pâturages nourris par un sol fertile.

Si les terres qui se trouvent au-delà d'Ephraïm sont appelées désert par Jean, c'est signe qu'il était bien doux le désert de Judée, du moins dans cette région. C'était plutôt un désert uniquement

114

parce qu'il ne s'y trouvait pas de villages, occupé tout entier par des bois et des pâturages au milieu de gais petits torrents. Il était bien différent des terres qui avoisinent la mer Morte qui à juste titre peuvent déjà être appelées "désert" à cause de leur aridité, de l'absence de végétation, si on excepte les touffes de plantes basses, épineuses, tordues, couvertes de sel, qui poussent entre les rochers et les sables remplis de sel. Mais ce doux désert qui se trouve au-delà d'Ephraïm sur d'assez longs espaces est orné de vignes, d'oliviers et de vergers, et maintenant sourient au soleil les amandiers épars çà et là avec leurs touffes d'un blanc rosé, sur les pentes qui seront bientôt couvertes par les festons des vignes d'où sort une nouvelle frondaison.

"Il me semble presque être dans ma ville" dit Judas.

"Il ressemble aussi à Jutta, avec la différence qu'en cet endroit le torrent est en bas et la ville en haut. Ici, au contraire, il semble que le village est dans une vaste cuve avec le fleuve au milieu. Pays de riches vignobles! Il doit être très beau et très bon, pour ceux qui le possèdent, d'avoir ces terres" observe Pierre.

"Que sa terre soit bénie par le Seigneur avec les fruits du ciel et les rosées, avec les sources qui jaillissent de l'abîme, avec les fruits que font pousser le soleil et la lune, avec les fruits des cimes de ses vieux monts, avec les fruits des collines éternelles et les moissons abondantes des blés", est-il dit. Et c'est sur ces paroles du Pentateuque qu'eux basent leur orgueilleux entêtement de se croire supérieures. Ainsi en est-il. Même la parole de Dieu et les dons de Dieu, s'ils tombent sur des cœurs possédés par l'orgueil, deviennent une cause de ruine, non par eux-mêmes, mais à cause de l'orgueil qui altère leur substance bonne" dit Jésus.

"Bien sûr. Et eux, du juste Joseph, n'ont gardé que la fureur du taureau et le cou du rhinocéros. Je n'aime pas rester ici. Pourquoi ne me laisses-tu pas aller avec les autres?" dit l'Isariote.

"Tu n'aimes pas rester avec Moi?" demande Jésus en cessant d'observer le paysage et en se tournant pour observer Judas.

"Avec Toi, si, mais pas avec ceux d'Ephraïm."

"La belle raison! Et nous, alors, qui irons à travers la Samarie ou la Décapole - en effet nous ne pourrions aller que dans ces régions dans le temps prescrit d'un sabbat au sabbat suivant - irons-nous par hasard parmi des saints?" dit Pierre en faisant des reproches à Judas qui ne répond pas.

"Que t'importe de qui tu es voisin si tu sais tout aimer à travers Moi? Aime-moi dans le prochain et tout endroit sera pareil pour

115

toi" dit calmement Jésus.

Judas ne répond pas non plus à Jésus.

"Et penser que moi, je dois aller... Je resterais si volontiers ici, moi! D'autant plus... pour ce que je sais faire! Choisis au moins pour chef Philippe ou ton frère, Maître. Moi... quand il s'agit de dire: faisons ceci, allons à cet endroit, je sais encore. Mais si je dois parler!... Je gênerai tout."

"L'obéissance te fera tout bien faire. Ce que tu feras me plaira."

"Alors... si cela te plaît à Toi, cela plaît à moi aussi. Il me suffit de te faire plaisir. Mais voilà! Je l'avais dit! Voilà qu'arrive la moitié de la ville... Regarde! Le chef de la synagogue... les notables... leurs femmes... les enfants et le peuple!..."

“Descendons à leur rencontre” commande Jésus et il se hâte de descendre par l'escalier en jetant un appel aux autres apôtres pour qu'ils sortent avec Lui de la maison.

Les habitants d'Ephraïm s'avancent avec les signes de la plus juste déférence et, après les salutations de règle, quelqu'un, peut-être le chef de la synagogue, parle au nom de tous: “Que béni soit le Très-Haut pour cette journée, et béni son Prophète qui est venu à nous parce qu'il aime tous les hommes au nom du Dieu Très-Haut. Béni sois-tu, Maître et Seigneur, qui t'es souvenu de notre cœur et de nos paroles, et qui es venu te reposer parmi nous. Nous t'ouvrons nos cœurs et nos maisons en demandant ta parole pour notre salut. Béni soit ce jour, car par lui il verra le désert fructifier celui qui sait l'accueillir avec un esprit droit.”

“Tu as bien parlé, Malachie. Celui qui sait accueillir avec un esprit droit Celui qui vient au nom de Dieu, verra fructifier son désert et devenir domestiques les arbres robustes mais sauvages qui s'y trouvent. Je resterai parmi vous. Et vous viendrez à Moi. En bons amis. Et eux porteront ma parole à ceux qui savent l'accueillir.”

“Tu ne nous enseigneras pas, Toi, Maître?” demande Malachie un peu déçu.

“Je suis venu ici pour me recueillir et prier, pour me préparer aux grandes choses à venir. Vous déplaît-il que j'aie choisi votre pays pour me reposer?”

“Oh! non. De te voir prier, ce sera déjà nous rendre sages. Merci de nous avoir choisi pour cela. Nous ne troublerons pas ta prière et nous ne permettrons pas qu'elle soit troublée par tes ennemis. Car déjà on sait ce qui est arrivé et ce qui arrive en Judée. Nous ferons bonne garde. Et nous nous contenterons de l'une de tes paroles

116

quand il te sera facile de la donner. Accepte, en attendant, ces dons de l'hospitalité.”

“Je suis Jésus et je ne repousse personne. J'accepte donc ce que vous m'offrez pour vous montrer que je ne vous repousse pas. Mais si vous voulez m'aimer, donnez désormais aux pauvres du village ou aux gens de passage, ce que vous me donneriez, à Moi. Je n'ai besoin que de paix et d'amour.”

“Nous le savons. Nous savons tout. Et nous comptons te donner ce dont tu as besoin au point de te faire crier: -"La terre qui devait être pour moi l'Égypte, c'est-à-dire la douleur, a été pour Moi, comme pour Joseph de Jacob, une terre de paix et de gloire".”

“Si vous m'aimez, en acceptant ma parole, c'est ainsi que je parlerai.”

Les habitants remettent leurs dons aux apôtres et se retirent, sauf Malachie et deux autres qui parlent à voix basse à Jésus. Il reste aussi les enfants, pris par la fascination habituelle que Jésus exerce sur les enfants. Ils restent, sourds à la voix de leurs mères qui les appellent, et ils ne s'en vont pas tant que Jésus ne les a pas caressés et bénis. Alors, gazouillant comme des hirondelles, ils s'envolent, suivis par les trois hommes.

14. “SI GRANDE EST LA LOI DU SABBAT, TRÈS GRAND EST LE PRECEPTÉ DE L'AMOUR”

11/1/1947

553.1 Les dix, fatigués et couverts de poussière, rentrent à la maison. À la femme qui les salue en leur ouvrant la porte, ils demandent tout de suite: “Où est le Maître?”

“Dans le bois, je crois, à prier comme toujours. Il est sorti de grand matin et il n'est plus revenu.”

“Et personne n'est allé le chercher? Mais que font ces deux?!” crie Pierre agité.

“Ne t'inquiète pas, homme. Parmi nous il est en sécurité comme dans la maison de sa Mère.”

“En sécurité! En sécurité! Vous vous rappelez le Baptiste? Il était en sécurité?”

“Il ne le fut pas parce qu'il ne sut pas lire dans le cœur de celui qui lui parlait. Mais si le Très-Haut permit cela pour le Baptiste, certainement Il ne le permettra pas pour son Messie. Tu dois le croire plus encore que moi, qui suis femme et samaritaine.”

117

“Marie a raison. Mais où est-il allé exactement?”

“Je ne le sais pas. Il va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Parfois seul, parfois avec des enfants qui l'aiment tant. Il leur apprend à prier en voyant Dieu en toutes choses. Mais aujourd'hui il est seul car il n'est pas venu à sexte. Quand il a les enfants avec Lui, il revient parce que ce sont des oiseaux qui veulent la becquée aux heures régulières...” la petite vieille sourit, en se rappelant peut-être ses dix enfants, et puis elle soupire... parce qu'aussi joies et douleurs se trouvent dans les souvenirs de la vie.

“Et Judas et Jean, où sont-ils?”

“Judas à la fontaine. Jean à ramasser du bois. Je n'en avais plus car j'ai lavé tous les vêtements pour vous les donner propres à votre départ.”

“Que Dieu, te récompense, mère. C'est beaucoup de travail à cause de nous...” dit Thomas en mettant une main sur l'épaule maigre et voûtée, comme pour la caresser.

“Oh!... Ce n'est pas de la fatigue, c'est comme si j'avais mes enfants...” dit-elle encore en souriant avec une larme qui brille dans ses yeux enfoncés de vieille femme.

Jean rentre sous une grande charge de bois et il semble que le couloir plutôt sombre s'éclaire à sa venue. J'ai toujours remarqué la clarté qui semble s'allumer là où est Jean. Son sourire si doux, si franc, d'enfant, son œil limpide et riant comme un beau ciel d'avril, sa voix joyeuse quand il salue affectueusement ses compagnons, sont comme un rayon de soleil ou un arc-en-ciel de paix. Tous l'aiment, à l'exception de Judas de Kériot dont je ne sais s'il l'aime ou s'il le hait, mais qui certainement l'envie et souvent se moque de lui, parfois l'offense. Mais, en ce moment, Judas n'est pas là.

Ils l'aident à déposer sa charge et lui demandent où peut être Jésus. Jean aussi est un peu alarmé du retard, mais plus confiant en Dieu que les autres, il dit: "Son Père le préservera du mal. Nous devons croire au Seigneur." Et il ajoute: "Mais venez. Vous êtes las et couverts de poussière. Nous vous avons gardé tout prêts des aliments et de l'eau chaude. Venez, venez..."

Judas de Kériot rentre aussi avec ses brocs qui débordent. "Paix à vous. Le voyage a-t-il été facile?" demande-t-il, mais il n'y a pas de bonté dans sa voix, il y a un mélange de mépris et de mécontentement.

"Oui, nous avons commencé par la Décapole."

"Par peur d'être lapidés ou de vous contaminer?" demande ironiquement

118

l'Isariote.

"Ni l'une ni l'autre chose. Mais par prudence de débutants. Et c'est moi qui l'ai proposé, ce n'est pas pour te faire des reproches, moi qui ai blanchi sur les parchemins" dit Barthélemy.

Judas ne réplique rien. Il s'en va dans la cuisine où ceux qui sont revenus se restaurent avec ce qui a été préparé.

Pierre regarde l'Isariote qui s'en va et il secoue la tête, mais ne parle pas. Le Thaddée, de son côté, prend Jean par la manche et demande: "Comment a-t-il été ces jours-ci? Toujours aussi inquiet? Sois sincère..."

"Toujours sincère, Jude. Mais je t'assure qu'il n'a pas fait souffrir. Le Maître reste presque toujours isolé. Moi, je reste avec la vieille mère qui est si bonne, et j'écoute ceux qui viennent parler au Maître, et ensuite je le Lui dis. Judas, de son côté, va au village. Il s'est fait des amis... Que voulez-vous! Il est ainsi... Il ne sait pas rester tranquille comme nous le saurions, nous..."

"Pour moi qu'il lasse ce qu'il veut. Il me suffit qu'il ne fasse pas souffrir."

"Non. Pour cela, non. Il s'ennuie certainement. Mais... Voilà le Maître! J'entends sa voix. Il parle avec quelqu'un..."

Ils courent dehors et voient Jésus qui s'avance, dans le crépuscule qui descend, avec deux enfants sur les bras et un autre attaché à son vêtement, et il les encourage car ils pleurent.

"Dieu te bénisse, Maître! Mais d'où viens-tu si tard?"

Jésus, en entrant dans la maison, répond: "Je viens de chez les voleurs et j'ai fait une proie, Moi aussi. J'ai marché après le coucher du soleil, mais mon Père m'en absoudra car j'ai accompli un acte de miséricorde... Prends-les, Jean, et toi, Simon... J'ai les bras rompus... et je suis vraiment fatigué." Il s'assoit sur un tabouret près de la cheminée et sourit, fatigué, mais heureux.

"De chez les voleurs? Mais où as-tu été? Qui sont ces enfants? Mais as-tu mangé? Où étais-tu? Il n'est pas prudent d'être dehors ainsi à la tombée de la nuit et si loin!... Nous étions inquiets. Tu n'étais pas dans le bois?" Ils parlent tous ensemble.

"Je n'étais pas dans le bois. Je suis allé vers Jéricho..."

"Imprudent! Sur ces chemins, tu peux trouver des gens qui te haïssent!" Lui reproche le Thaddée.

"J'ai suivi le sentier qu'ils nous ont appris. Il y avait des jours que je voulais aller là... Il y a des malheureux à racheter. À Moi ils ne pouvaient rien me faire de mal et je suis arrivé à temps pour ces enfants. Donnez-leur à manger. Je crois qu'ils sont presque à jeun

119

car ils avaient peur des voleurs, et je n'avais pas de nourriture avec Moi. Si au moins j'avais trouvé un berger!... Mais la proximité du sabbat avait déjà rendu déserts les pâturages..."

"Bien sûr! Il n'y a que nous qui ne respectons pas le sabbat depuis quelque temps..." observe Judas de Kériot toujours blessant.

"Comment parles-tu? Qu'est-ce que tu insinues" lui demandent-ils.

"Je dis que cela fait deux sabbats que nous travaillons après le coucher du soleil."

"Judas, tu sais pourquoi nous devons marcher le dernier sabbat. Le péché n'appartient pas toujours à celui qui l'accomplit, mais aussi à celui qui force à l'accomplir. Et aujourd'hui... Je le sais. Tu veux me dire qu'aujourd'hui aussi j'ai violé le sabbat. Je te réponds que si grande est la loi du repos sabbatique, très grand est le précepte de l'amour. Je ne suis pas tenu à me justifier à tes yeux, mais je le fais pour t'apprendre la mansuétude, l'humilité, et la grande vérité que devant une nécessité sainte on doit savoir appliquer la loi avec souplesse d'esprit. Notre histoire possède des exemples de cette nécessité. Je suis allé à l'aurore vers les monts Adomin car je sais que là il y a des malheureux dont l'âme est rendue lépreuse par le crime. J'espérais les rencontrer, leur parler, revenir avant le coucher du soleil. Je les ai trouvés mais je n'ai pu leur faire le discours prévu, car il y avait autre chose à dire... Ils avaient trouvé ces trois enfants qui pleuraient sur le seuil d'un pauvre bercail de la plaine. Ils étaient descendus de nuit pour voler des agneaux et aussi pour tuer le berger s'il avait résisté. La faim est cruelle sur les monts en hiver... Et quand ce sont des cœurs cruels qui en souffrent, elle rend les hommes plus féroces que des loups. Ces enfants étaient donc là avec un pastoureau à peine plus âgé qu'eux et effrayé comme eux. Le père des enfants, je ne sais pour quelle raison, était mort pendant la nuit. Il avait peut-être été mordu par quelque animal, ou son cœur avait faibli... Il était froid sur la paille près des brebis. L'aîné s'en aperçut car il dormait à côté de lui. Ainsi les voleurs, là où ils auraient peut-être tué, trouvèrent un mort et quatre enfants en pleurs. Ils abandonnèrent le mort et poussèrent en avant les brebis, et le pastoureau et, comme chez les plus farouches il peut y avoir une pitié qui ne meurt pas facilement, ils recueillirent aussi les enfants... Je les ai trouvés en train de discuter sur ce qu'ils devaient faire. Les plus féroces voulaient tuer le pastoureau de dix ans, dangereux témoin de leur vol et de leur refuge. Les moins durs voulaient le renvoyer

120

en le menaçant, tout en retenant le troupeau. Tous, ensuite, voulaient garder les enfants plus petits."

"Pour en faire quoi? Mais ils n'ont pas de famille?"

“La mère est morte. C'est pour cela que le père les avait emmenés avec lui aux pâturages d'hiver, et maintenant il remontait en traversant ces montagnes, vers sa maison déserte. Pouvais-je laisser les petits aux voleurs pour qu'ils les rendissent semblables à eux? Je leur ai parlé... En vérité je vous dis qu'ils m'ont compris plus que beaucoup d'autres. Ils ont si bien compris qu'ils m'ont laissé les enfants et qu'ils accompagneront demain le pastoureau sur la route de Sichem, car dans ces campagnes demeurent les frères de leur mère. En attendant j'ai recueilli les enfants et je les garderai avec nous jusqu'à l'arrivée des parents.”

“Et tu t'imagines que les voleurs...” dit l'Isariote, et il rit...

“Je suis certain qu'ils ne toucheront pas à un cheveu du petit berger. Ce sont des malheureux. Nous ne devons pas juger pourquoi ils le sont, mais nous devons essayer de les sauver. Une bonne action peut être le commencement de leur salut...” Jésus incline la tête, absorbé dans je ne sais quelle pensée.

Les apôtres et la petite vieille parlent et échangent entre eux des sentiments de compassion et s'empressent de reconforter les enfants apeurés...

Jésus lève la tête en entendant pleurer le plus petit, un enfant brun d'environ trois ans, et il dit à Jacques qui s'efforce inutilement de lui faire prendre du lait: “Donne-moi le petit et va prendre mon sac...” et il sourit parce que le petit s'apaise sur ses genoux et boit avidement le lait qu'il repoussait auparavant. Les autres, un peu plus grands, mangent la soupe qu'on a mise devant eux, mais des larmes descendent de leurs yeux.

“Hélas! Que de misères! Voilà! Que nous, nous souffrions, c'est juste, mais des innocents!...” dit Pierre qui ne peut voir souffrir des enfants.

“Tu es un pécheur, Simon. Tu fais des reproches à Dieu” observe l'Isariote.

“Possible que je sois un pécheur, mais je ne fais pas de reproche à Dieu. Je dis seulement... Maître, pourquoi les enfants doivent-ils souffrir? Eux n'ont pas de péchés.”

“Tous ont des péchés, au moins le péché originel” dit l'Isariote.

Pierre ne lui répond pas, il attend la réponse de Jésus. Jésus, qui berce l'enfant maintenant repu et somnolent, répond: “Simon, la douleur est la conséquence de la faute.”

121

“Bien. Alors... quand tu auras enlevé la faute, les enfants ne souffriront plus?”

“Ils souffriront encore. Ne t'en scandalise pas, Simon. Il y aura toujours la douleur et la mort sur la Terre. Même les plus purs souffrent et souffriront, et même ce seront eux qui souffriront pour tous. Les hosties propitiatoires pour le Seigneur.”

“Mais, pourquoi? Je ne comprends pas...”

“Nombreuses sont les choses que l'on ne comprend pas sur la Terre. Sachez croire au moins que ce sont des choses voulues par l'Amour parfait. Et quand la Grâce rendue aux hommes, fera connaître aux plus saints d'entre eux les vérités cachées, on verra alors que ce seront justement les plus saints qui voudront être victimes, car ils auront compris la puissance de la douleur... L'enfant dort. Marie, l'emmènes-tu avec toi?”

“Certainement, Maître. Pour l'enfant apeuré, court sommeil et beaucoup de pleurs, et pour l'oiseau sans nid est nécessaire l'aile maternelle, dit-on chez nous. Il est grand mon lit maintenant que je suis seule à l'occuper. Je vais y porter les enfants et je veillerai sur eux. Eux aussi vont oublier leur douleur dans le sommeil. Venez que nous les portions au lit.”

Elle prend le plus petit des genoux de Jésus et s'en va, suivie de Pierre et Philippe, alors que Jacques de Zébédée revient avec le sac de Jésus.

Jésus l'ouvre et fouille à l'intérieur. Il en retire un lourd vêtement, le déplie, en observe la taille. Il n'est pas satisfait. Il cherche le manteau, foncé comme le vêtement, le met de côté et ferme le sac pour le rendre à Jacques.

Pierre revient avec Philippe. La petite vieille est restée avec les trois enfants, et Pierre voit tout de suite les vêtements dépliés mis de côté. Il dit: “Tu veux changer de vêtements, Maître? Las comme tu l'es, un bain chaud devrait te remettre en forme. Il y a de l'eau et nous allons réchauffer les vêtements, puis nous souperons et irons nous reposer. Cette histoire des pauvres enfants m'a tout à fait remué...”

Jésus sourit, mais ne répond pas à la question. Il dit seulement: “Louons le Seigneur qui m'a fait arriver à temps pour sauver les innocents.” Puis, fatigué, il se tait...

La petite vieille rentre avec les vêtements des enfants. “Il faudrait les changer... Ils sont déchirés et couverts de boue... Mais je n'ai plus les vêtements de mes fils pour les changer. Je les laverai demain...”

122

“Non, Mère. Après le sabbat, tu vas coudre trois petits vêtements dans ceux-ci qui sont à Moi.”

“Mais, Seigneur, sais-tu que tu n'as plus maintenant que trois vêtements? Si tu en enlèves un, avec quoi restes-tu? Lazare n'est pas ici comme quand tu as donné ton manteau à la lépreuse!” dit Pierre.

“Laisse faire. Il en reste deux et c'est déjà trop pour le Fils de l'homme. Prends, Marie. Demain, au coucher du soleil, tu commenceras ton travail, et le Persécuté aura la joie de secourir le pauvre dont il comprend les peines.”

15. LE JOUR SUIVANT

12/1/1947

554.1 “Levez-vous et allons le long du torrent. Comme des hébreux hors de leur patrie et dans des endroits où il n'y a pas de synagogues, nous allons célébrer le sabbat entre nous. Venez, mes enfants...” dit Jésus aux apôtres oisifs dans le jardin de la maison, et il tend la main aux trois pauvres enfants qui sont groupés dans un coin.

Ils accourent avec une joie timide sur leurs petits visages précocement pensifs d'enfants qui ont vu des choses plus grandes qu'eux, et les deux plus grands mettent leur petite main dans celles de Jésus. Mais le plus petit veut être pris dans les bras, et Jésus le contente en disant au plus grand: "Tu vas rester à côté de Moi et tu tiendras mon vêtement comme hier. Mais **Isaac** est trop las et trop petit pour aller tout seul..." L'enfant boit le sourire de Jésus et accepte se contentant de marcher près de Jésus comme un petit homme. "Donne-moi l'enfant, Maître. Tu dois être encore fatigué d'hier, et **Ruben** souffre de ne pas te donner la main..." dit Barthélemy, et il va Lui prendre l'enfant qui s'attache au cou de Jésus.

"Il est têtue comme toute sa race!" s'écrie Judas Iscariote.

"Non. Il est effrayé. Tu ne comprends rien aux enfants. Les petits sont ainsi. Quand ils sont affligés ou effrayés, ils cherchent un refuge auprès du premier qui leur a souri et qui les a réconfortés" réplique Barthélemy et, ne pouvant prendre dans ses bras le plus petit, donne la main au plus grand, après avoir caressé ses cheveux et lui avoir souri paternellement.

123

Ils sortent de la maison où il ne reste que la femme et vont au-delà du village en suivant le torrent. Elles sont belles ses rives couvertes d'herbe nouvelle et constellées des fleurs des prés. L'eau est limpide et babille entre les rochers, et bien qu'elle soit peu abondante, elle fait entendre des notes de harpe et bruit en se brisant contre les cailloux plus gros épars sur le fond sableux, ou en s'insinuant entre les découpures de quelque île minuscule couverte de roseaux. Des arbres près de la rive les oiseaux s'envolent avec des trilles joyeux ou bien se posent sur une branche en plein soleil et chantent leurs premières chansons printanières, ou descendent gracieux et vifs pour chercher des insectes et des vers dans le sol, ou pour boire près des rives. Deux tourterelles sauvages prennent leur bain dans une anse de la rive et se becquettent en roucoulant, puis s'envolent en emportant dans leurs becs un flocon de laine laissé par quelque brebis sur une branche d'aubépine qui fleurit au sommet.

"Elles font ainsi pour faire leur nid" dit le plus grand des enfants. "Elles ont sûrement des tourtereaux..." Il baisse la tête, bas, très bas, et après avoir esquissé un léger sourire aux premières paroles, il pleure sans bruit en essuyant ses yeux avec sa main.

Barthélemy le prend dans ses bras, comprenant la blessure que les deux tourterelles ont faite en s'occupant de leurs nids, et Barthélemy soupire avec sa bonne âme de père de famille. L'enfant pleure sur son épaule et l'autre, le second, voyant ces larmes, se met à pleurer à son tour, imité par le troisième qui appelle son père de sa petite voix d'enfant qui commence à parler.

"Aujourd'hui, ce sera cela notre prière du sabbat! Tu aurais pu les laisser à la maison! La femme est plus indiquée que nous dans ces cas et..." observe l'Isariote.

"Mais si elle ne fait que pleurer elle aussi! Comme du reste j'ai bonne envie de le faire moi aussi... Car ce sont des choses... qui font pleurer..." lui répond Pierre en prenant dans ses bras le second enfant.

"Oui, ce sont des choses qui font pleurer, c'est vrai. Et Marie de Jacob, pauvre vieille affligée, n'est pas très capable de consoler..." confirme le Zélote.

"Nous aussi, il ne semble pas que l'on y réussisse beaucoup. Le seul qui pouvait les consoler, c'était le Maître, et il ne l'a pas fait."

"Il ne l'a pas fait? Et que devait-il faire de plus? Il a persuadé les larrons. Il a fait **plusieurs milles** avec les enfants dans les bras, il s'est occupé d'avertir leurs parents..."

124

"Toutes choses secondaires. Lui qui est Celui qui commande même à la mort pouvait, ou plutôt devait, descendre au bercail et ressusciter le berger. Il l'a bien fait pour Lazare qui n'était utile à personne! Ici, un père, et de plus un veuf, des enfants qui restent seuls... Cette résurrection s'imposait. Je ne te comprends pas, Maître..."

"Et nous, nous ne comprenons pas toi qui es si irrespectueux..."

"Paix, paix! Judas ne comprend pas. Il n'est pas le seul à ne pas comprendre les raisons de Dieu, et les conséquences du péché. Toi aussi, Simon de Jonas, tu ne comprends pas pourquoi les innocents doivent souffrir. Ne jugez donc pas Judas de Simon qui ne comprend pas pourquoi l'homme n'est pas ressuscité. Si Judas réfléchissait, lui qui me reproche toujours d'aller seul et au loin, il comprendrait que je ne pouvais aller si loin... En effet le bercail était dans la plaine de Jéricho, mais au-delà de la ville, vers le gué. Qu'auriez-vous dit si j'avais été au loin au moins pendant trois jours?"

"Tu pouvais commander par ton esprit au mort de ressusciter."

"Es-tu plus exigeant que les pharisiens et les scribes qui ont voulu la preuve d'un mort déjà décomposé pour pouvoir dire que je ressuscite réellement les morts?"

"Mais eux le voulaient parce qu'ils te haïssent. Moi, je le voudrais parce que je t'aime et que je voudrais te voir écraser tous tes ennemis."

"Ton vieux sentiment et ton amour désordonné. Tu n'as pas su déraciner de ton cœur les vieux arbres pour les remplacer par des arbres jeunes; et les vieux, développés par la Lumière, de laquelle tu t'es approché, sont devenus encore plus robustes. Ton erreur est celle de beaucoup de gens, présents et à venir, de ceux qui, malgré les secours de Dieu, ne se transforment pas parce qu'ils ne répondent pas par une volonté héroïque aux secours de Dieu."

"Est-ce que par hasard eux, qui sont comme moi tes disciples, ont détruit les vieux arbres?"

"Ils les ont au moins beaucoup taillés et beaucoup greffés. Toi, tu ne l'as pas fait. Tu n'as même pas regardé avec attention s'ils méritaient la greffe, la taille, ou s'il fallait les enlever. Tu es un jardinier imprévoyant, Judas."

"Seulement pour mon âme cependant, car pour les jardins je sais m'y prendre."

"Tu sais t'y prendre. Pour toutes les choses de la Terre, tu sais faire. Je voudrais te voir capable de la même façon pour les choses

125

du Ciel.”

“Mais ta lumière devrait faire d'elle-même toutes sortes de prodiges en nous! N'est-elle pas bonne, peut-être? Si elle fertilise le mal et lui donne de la force, alors elle n'est pas bonne, et c'est sa faute si nous ne devenons pas bons.”

“Parle pour toi, ami. Moi je ne trouve pas que le Maître ait rendu plus fortes mes tendances mauvaises” dit Thomas.

“Et moi non plus.” “Ni moi” disent André et Jacques de Zébédée.

“Et puis pour moi, sa puissance m'a délivré du mal et elle m'a refait à neuf. Pourquoi parles-tu ainsi? Est-ce que tu réfléchis à ce que tu dis?” demande Mathieu.

Pierre est sur le point de parler, mais il préfère s'en aller, et il se met à marcher vivement avec l'enfant à son cou en imitant le balancement d'une barque pour le faire rire et, en passant, il prend par un bras le Thaddée et lui crie: “Allons là-bas dans cette île! Elle est remplie de fleurs comme une corbeille. Venez, Nathanaël, Philippe, Simon, Jean... Un bon saut et on y est. Le torrent ainsi divisé n'est plus que deux ruisseaux de chaque côté de l'île...” Et il saute le premier en posant le pied sur un affleurement de sable large de quelques mètres, couvert d'herbe comme une prairie, couvert des premières fleurs qui y forment un tapis, au milieu duquel se trouve un seul peuplier grand et élancé dont la cime ondule à une brise légère. Ceux qu'il a appelés le rejoignent lentement, suivis ensuite par ceux qui étaient plus près de Jésus qui reste en arrière pour parler avec l'Isariote.

“Mais il n'a pas encore fini celui-là?” demande Pierre à son frère.

“Le Maître est en train de travailler son cœur” répond André.

“Eh! il est plus facile de faire pousser des figes sur cet arbre que de faire naître la justice dans le cœur de Judas.”

“Et dans son intelligence” renchérit Mathieu.

“Il est sot parce qu'il veut l'être, et en ce qu'il veut” dit le Thaddée.

“Il souffre parce qu'il n'a pas été choisi pour évangéliser. Moi, je le sais” explique Jean.

“Mais pour moi... Si lui veut aller à ma place... Je n'y tiens pas vraiment à y aller!” s'exclame Pierre.

“Personne de nous n'y tient, mais lui, si. D'autre part mon Frère ne veut pas l'envoyer. Ce matin, je Lui en ai parlé car j'avais compris l'humeur de Judas et d'où elle venait. Mais Jésus m'a dit: "C'est justement parce qu'il a le cœur si malade que je le garde près de Moi. Ce sont ceux qui souffrent et sont faibles qui ont

126

besoin d'un médecin et de quelqu'un qui les soutienne.”

“Oui!... C'est bien!... Venez, mes enfants. Maintenant nous prenons ces beaux roseaux et nous en faisons des barquettes. Voyez comme elles sont belles! Et à l'intérieur, en guise de pêcheurs, nous mettons ces fleurettes. Regardez si elles ne ressemblent pas à des têtes, avec un couvre-chef blanc et rouge... Ici nous faisons le port, et ici, voilà les maisonnettes des pêcheurs... Maintenant nous attachons les barques avec ces herbes fines, et vous les faites aller sur l'eau, ainsi... et puis vous les tirez sur la rive après la pêche... Vous pouvez aussi faire le tour de l'île... attention aux écueils, eh!...” Pierre est admirable de patience. Il a travaillé avec son couteau des morceaux de roseaux, en les taillant d'un nœud à l'autre et en les découvrant d'un côté pour transformer les roseaux en barquettes, il a mis pour servir de pêcheurs des pâquerettes encore en boutons, il a creusé dans le sable un port lilliputien et fait des maisonnettes avec le sable humide et, atteint son but d'amuser les enfants, il s'assoit satisfait en murmurant: “Pauvres enfants!...” Jésus met le pied sur l'île justement quand les deux enfants commencent leur jeu et il les caresse en déposant à terre le plus petit qui s'associe au jeu de ses frères.

“Je suis à vous. Et maintenant parlons de Dieu, car parler de Dieu et parler à Dieu c'est se préparer à la mission. Et après avoir prié, c'est-à-dire parlé à Dieu, nous parlerons de Dieu qui est présent dans toutes les choses afin d'instruire pour les choses bonnes... Allons, levez-vous et prions” et il entonne des psaumes en hébreu auxquels s'associent les apôtres.

Les enfants, qui s'étaient éloignés avec leurs barquettes, suspendent le gazouillis de leurs voix et leurs jeux et s'approchent en entendant chanter ces hommes. Ils écoutent avec attention, les yeux fixés sur Jésus qui pour eux est tout, et puis, avec l'esprit d'imitation des enfants, ils prennent la même posture que ceux qui prient et essaient de suivre le chant en fredonnant l'air, car ils ne connaissent pas les paroles des psaumes. Jésus abaisse sur eux ses yeux et il les regarde avec un sourire qui encourage le chant des petites voix innocentes. Se sentant approuvés, ils reprennent courage...

Le chant des psaumes prend fin. Jésus s'assoit sur l'herbe et commence à parler: “Quand les rois d'Israël, celui de Joram et celui de Juda, se réunirent pour combattre le roi de Moab et s'adressèrent pour demander conseil au prophète Élisée, celui-ci répondit à l'envoyé du roi: "Si je n'avais pas de respect pour Josaphat, roi de

127

Juda, je ne t'aurais même pas regardé. Mais maintenant, amenez-moi un joueur de lyre”. Et pendant que le harpiste jouait, Dieu parla à son prophète pour commander de faire creuser plusieurs fossés dans le torrent à sec, afin qu'il s'emplisse d'eau pour les hommes et les bêtes. Et à l'heure du sacrifice du matin, le torrent, sans qu'il y eût du vent ou de la pluie, s'emplit comme le Seigneur l'avait dit. Quelles sont selon vous les leçons de cet épisode? Parlez!”

Les apôtres se consultent entre eux. Les uns disent: “Dieu ne parle pas quand le cœur est troublé. Élisée veut calmer son indignation, venue de se voir en face du roi d'Israël, pour pouvoir entendre Dieu.” D'autres disent de leur côté: “C'est une leçon de justice. Élisée, pour ne pas punir le roi de Juda innocent, sauve même le coupable.” D'autres encore: “C'est une leçon d'obéissance et de foi. Ils creusèrent les fossés pour obéir à un commandement stupide en apparence, et avec foi ils attendirent l'eau, bien que le ciel fût serein et sans vent.”

“Vous avez bien répondu, mais pas tout à fait. Quand le cœur est troublé, Dieu ne parle pas. C'est vrai. Mais il n'est pas besoin de harpe pour calmer le cœur. Il suffit d'avoir la charité qui est la harpe spirituelle qui donne les notes du Paradis. Quand une âme vit dans la charité, elle a le cœur calme et elle entend la voix de Dieu et la comprend.”

“Alors Élisée n'avait pas la charité puisqu'il était troublé.”

“Élisée est du temps de la Justice. Il faut savoir transporter au temps de la Charité les épisodes anciens et les voir non pas à la lumière des foudres, mais à celle des astres. Vous appartenez au temps nouveau. Pourquoi donc si souvent êtes-vous plus irascibles et plus troublés que ceux des temps anciens? Dépouillez-vous du passé. Je le répète, même s'il ne plaît pas à Judas de l'entendre répéter. Déracinez, taillez, greffez, plantez de nouveaux arbres. Renouvelez-vous, creusez les fossés de l'humilité, de l'obéissance, de la foi. Ces rois surent le faire et ils étaient, deux contre un, pas de Juda et ils n'entendirent pas Dieu, mais le prophète de Dieu leur répéter les volontés du Très-Haut. Ils seraient morts de soif par suite du manque d'eau s'ils n'avaient pas su obéir. Ils obéirent et l'eau remplit les fossés qu'ils avaient creusés et non seulement ils échappèrent à la soif, mais ils vainquirent les ennemis. Je suis l'Eau de la Vie. Creusez des fossés dans vos cœurs pour pouvoir Me recevoir. Et maintenant, écoutez, je ne fais pas de longs discours. Je vous donne des pensées pour que vous les méditez. Vous serez

128

toujours comme ces enfants, et même moins qu'eux car eux sont innocents et que vous ne l'êtes pas, et donc elle est plus trouble en vous la lumière spirituelle si vous ne vous habituez pas à méditer. Vous écoutez toujours et ne retenez jamais, car votre intelligence est en sommeil au lieu d'être active. Écoutez donc. Quand la Sunamite perdit son fils, elle voulut aller trouver le prophète bien que son mari lui dît que ce n'était pas le premier du mois et que ce n'était pas le sabbat. Mais elle savait qu'elle devait y aller car certaines choses ne souffrent pas de retard. Et parce qu'elle sut comprendre spirituellement les choses, elle eut son fils ressuscité. Que dites-vous de ce fait?”

“Que c'est un reproche pour moi à propos du sabbat” dit l'Isariote.

“Tu vois donc, ô Judas, que quand tu veux, tu sais comprendre? Ouvre donc ton esprit à la justice.”

“Oui... mais tu n'as pas violé le sabbat pour ressusciter l'homme.”

“J'ai fait davantage. J'ai empêché la ruine, la mort de ces enfants, la vraie mort, et j'ai rappelé aux voleurs que...”

“Oh! attends pour te consoler d'avoir fait quelque chose! Moi, je ne crois pas qu'ils t'aient obéi...”

“Si le Maître le dit...”

“Élisée lui-même dans le récit de la Sunamite dit: "Le Seigneur l'a tenu secret". On ne sait pas donc toujours tout des prophètes” réplique l'Isariote.

“Notre Frère est plus qu'un prophète” observe le Thaddée.

“Je le sais. C'est le Fils de Dieu. Mais c'est aussi l'Homme. Comme tel il peut être sujet à ne pas savoir des choses secondaires comme celle d'une conversion et d'un retour... Maître, sais-tu vraiment toujours, toujours tout? Je me le demande souvent...” insiste l'Isariote avec un désir tenace.

“Et dans quel esprit? Pour te donner la paix, pour te donner un conseil, pour te donner du tourment?” demande Jésus.

“Mais... Je ne saurais. Je me le demande et...”

“Et tu sembles troublé même en te le demandant” dit Thomas.

“Moi? Certainement la perplexité trouble toujours...”

“Que de subtilités! Moi, je ne me pose pas tant de questions. Je crois sans tant chercher à connaître et je ne suis pas du tout angoissé ni troublé. Mais laissons parler le Maître. Elle ne me plaît pas à moi cette leçon. Dis-nous une belle parabole, Maître. Elle plaira aussi aux enfants” dit Pierre.

129

“J'ai encore une chose à demander. Celle-ci: que signifie pour vous la farine qui enlève l'amertume à la soupe des fils des prophètes?”

C'est un profond silence qui répond à la question.

“Et quoi? Vous ne savez pas répondre?”

“Peut-être la farine absorbe l'amertume...” dit Mathieu, peu sûr de lui.

“Tout aurait été amer, même la farine.”

“Par un miracle du prophète qui ne voulait pas mortifier le serviteur” suggère Philippe.

“Aussi. Mais pas pour cela seulement.”

“Le Seigneur voulut faire briller la puissance du prophète, même sur les choses matérielles” dit le Zélate.

“Oui, mais ce n'est pas encore la juste signification. Les vies des prophètes anticipent ce qui sera dans la plénitude des temps: dans mon temps. Ils font voir mon jour terrestre sous des symboles et des figures. Donc...”

Silence. Ils se regardent. Puis Jean baisse la tête, son visage s'enflamme et il sourit.

“Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, Jean?” lui demande Jésus. “Ce n'est pas manquer à l'amour que de parler, puisque tu ne le fais pas pour mortifier quelqu'un.”

“Je pense que cela veut dire ceci. Au temps de la faim de la Vérité et de la disette de la Sagesse, celui où tu es venu, tous les arbres sont retournés à l'état sauvage et ont donné des fruits amers, immangeables, comme empoisonnés pour les fils des hommes, qui de cette façon les cueillent en vain et les préparent en vain pour s'en nourrir. Mais la Bonté de l'Éternel t'envoie Toi, farine de grain de choix, et Toi, par ta perfection, tu enlèves le poison de toute nourriture en leur rendant leur bonté première, et en rendant bons de nouveau les arbres des Écritures, que les siècles ont dénaturés, et les palais des hommes que la concupiscence a corrompus. Dans ce

cas, Celui qui commande d'apporter la farine et la verse dans la soupe amère c'est ton Père et Toi tu es la farine qui se sacrifie afin de se faire nourriture pour les hommes. Et après que tu auras été consommé, il n'y aura plus rien d'amer dans le monde, car tu auras rétabli l'amitié avec Dieu. Je puis m'être trompé."

"Non, tu ne t'es pas trompé. C'est le symbole."

"Oh! et comment as-tu fait pour y penser?" demande Pierre étonné.

C'est Jésus qui lui répond: "Je te le dis avec tes paroles mêmes de

130

tout à l'heure: un beau saut, et l'on est sur l'île paisible de la spiritualité. Mais il faut avoir le courage de faire le saut, en abandonnant la rive, le monde. Sauter sans se demander s'il y a quelqu'un qui peut rire de la gaucherie de notre saut ou se moquer de notre simplisme de préférer au monde un îlot solitaire. Sauter sans avoir peur de se blesser, ou de se mouiller, ou d'être déçu. Quitter tout pour se réfugier en Dieu. S'établir sur l'île séparée du monde, et en sortir uniquement pour distribuer, à ceux qui sont restés sur la rive, les fleurs et les eaux pures recueillies dans l'île de l'esprit, où il y a un arbre unique: celui de la Sagesse. En restant près de lui, loin des bruits fracassants du monde, on en saisit toutes les paroles et on devient maître en sachant être disciple. Cela aussi est un symbole. Mais maintenant nous allons raconter une belle parabole pour les enfants. Venez ici, tout près."

Les trois enfants vont si près qu'ils s'assoient bonnement sur ses jambes. Jésus les entoure de ses bras et il commence à raconter: "Un jour le Seigneur Dieu dit: "Je vais faire l'homme, et l'homme vivra dans le Paradis Terrestre où se trouve le grand fleuve qui ensuite se divise en quatre qui sont le Phison, le Géhon, l'Euphrate et le Tigre, qui parcourent la Terre. Et l'homme sera heureux car il possédera toutes les beautés et tout ce qui est bon dans la Création, et mon amour pour la joie de son esprit". Et c'est ce qu'Il fit. C'était comme si l'homme se trouvait sur une grande île, mais encore plus fleurie que celle-ci et avec des arbres de toutes espèces et avec tous les animaux. Et tout au-dessus était l'amour de Dieu qui servait de soleil à l'âme, et la voix de Dieu était dans les vents, plus mélodieuse qu'un chant d'oiseau.

Mais voilà que dans cette belle île fleurie, au milieu de toutes les bêtes et de toutes les plantes, entra en rampant un serpent différent de ceux qui avaient été créés par Dieu et qui étaient bons, sans dents venimeuses, sans férocité dans les replis de leur corps flexible. Même ce serpent s'était vêtu d'une peau aux couleurs de gemmes comme celle des autres. Il s'était même fait plus beau que ceux-ci, au point de paraître un grand collier de roi qui avançait en glissant au milieu des arbres splendides du Jardin. Il alla s'enrouler autour d'un arbre qui s'élevait au milieu du Jardin, un bel arbre solitaire, beaucoup plus grand que celui-ci, et couvert de feuilles et de fruits merveilleux. Et le serpent paraissait un bijou autour du bel arbre, et il brillait au soleil, et tous les animaux le regardaient, car personne ne se souvenait de l'avoir vu créer, ni de l'avoir vu avant ce moment. Mais personne ne s'en approchait.

131

Tous, au contraire, s'éloignaient de l'arbre maintenant qu'il avait le serpent autour de son tronc.

Seuls l'homme et la femme s'en approchèrent, la femme avant l'homme parce qu'elle était charmée par cette chose luisante qui brillait au soleil et remuait sa tête, semblable à une fleur à moitié éclose. Elle écouta ce que disait le serpent et désobéit au Seigneur et fit désobéir Adam. Ce fut seulement après avoir désobéi qu'ils virent le serpent pour ce qu'il était et qu'ils comprirent leur péché, car désormais ils avaient perdu l'innocence du cœur. Et ils se cachèrent pour échapper à Dieu qui les cherchait, et ensuite ils mentirent à Dieu qui les interrogeait.

Alors Dieu mit des anges à la limite du Jardin et en chassa les hommes. Ce fut comme si les hommes étaient jetés de la rive tranquille de l'Eden dans les fleuves remplis d'eau comme quand arrivent les crues du printemps. Mais Dieu laissa pourtant dans le cœur de ceux qui étaient chassés le souvenir de leur destinée éternelle, c'est-à-dire du passage au beau Jardin, où ils entendaient la voix aimante de Dieu, au Paradis où ils auraient joui complètement de Dieu. Et avec ce souvenir, Il leur laissa le saint aiguillon de remonter vers le lieu perdu, par une vie de justice.

Mais, mes enfants, vous avez expérimenté tout à l'heure que tant que la barque descend en suivant le courant, sa marche est facile alors que, quand elle le remonte, elle a du mal à rester en surface, à ne pas être bousculée par l'eau, à ne pas faire naufrage au milieu des herbes et du sable ou des pierres du cours d'eau. Si Simon Pierre n'avait pas attaché vos barquettes avec les joncs de la rive, vous les auriez perdues toutes, comme il est arrivé à Isaac parce qu'il a lâché le jonc.

La même chose arrive aux hommes jetés sur les courants de la Terre. Ils doivent rester toujours entre les mains de Dieu, en Lui confiant leur volonté qui est comme le jonc, aux mains du bon Père qui est dans les Cieux et qui est le Père de tous et spécialement des innocents, et ils doivent avoir l'œil vigilant pour éviter les herbes et les joncs, les pierres, les tourbillons et la boue, qui pourraient retenir, briser, ou engloutir la barque de leur âme en arrachant le fil de la volonté qui les tient unis à Dieu. Car le Serpent, qui n'est plus dans le Jardin, est maintenant sur la Terre, et cherche justement à faire naufrager les âmes, cherche à les empêcher de remonter par l'Euphrate, le Tigre, le Géhon et le Phison au Grand Fleuve qui court dans le Paradis éternel et alimente les arbres de la Vie et du Salut, qui portent les fruits perpétuels dont jouiront tous ceux

132

qui ont su remonter le courant pour se réunir à Dieu et ses anges sans avoir jamais plus à souffrir de rien."

"Maman disait cela aussi" dit le plus grand des enfants.

"Oui, elle le disait" gazouille le plus petit.

“Tu ne peux pas le savoir. Moi si, parce que je suis grand. Mais si tu dis des choses qui ne sont pas vraies, tu n'entreras pas dans le Paradis.”

“Cependant le père disait qu'il n'y avait rien de vrai” objecte le cadet.

“Parce que lui ne croyait pas au Seigneur de maman.”

“Il n'était pas samaritain, ton père?” demande Jacques d'Alphée.

“Non, il était d'un autre endroit. Mais maman était samaritaine et nous sommes samaritains car elle nous voulait comme elle. Et elle nous parlait du Paradis et du Jardin, mais pas si bien que Toi. Moi, j'avais peur du serpent et de la mort car maman disait que le serpent c'était le diable et parce que le père disait que la mort finit tout. À cause de cela, j'étais si malheureux d'être seul et je disais aussi qu'il est inutile d'être bon désormais, car, quand il y avait le père et la mère, on les faisait heureux par notre bonté, mais maintenant il n'y avait plus personne à qui faire plaisir par notre bonté. Maintenant, au contraire, je sais... et je serai bon. Je n'enlèverai jamais mon fil des mains de Dieu de peur d'être emporté par les eaux de la Terre.”

“Mais maman, elle est allée en haut ou en bas?” demande perplexe le second enfant.

“Que veux-tu dire, mon enfant?” demande Mathieu.

“Je dis: où est-elle? Est-elle allée au fleuve du Paradis éternel?”

“Espérons-le, mon enfant. Si elle était bonne...”

“C'était une samaritaine...” dit avec mépris l'Isariote.

“Et alors, il n'y a pas de Paradis pour nous, parce que nous sommes samaritains? Alors, nous n'aurons pas Dieu, nous? Lui l'a appelé "Le Père de tous". À moi, orphelin, il me plaisait de penser que j'ai encore un Père... Mais s'il n'y en a pas pour nous...” et attristé, il baisse la tête.

“Dieu est le Père de tous, mon enfant. Est-ce que, par hasard, je t'ai moins aimé parce que tu es samaritain? Je t'ai disputé aux larrons, et je te disputerai au démon, de la même façon que je lui disputerai le petit fils du Grand Prêtre du Temple de Jérusalem, si lui ne considérait pas comme un opprobre que le Sauveur sauve son enfant. Et même je te dispute encore plus, parce que tu es seul et malheureux. Il n'y a pas de différence pour Moi entre l'esprit

133

d'un juif et celui d'un samaritain. Et d'ici peu, il n'y aura plus de séparation entre la Samarie et la Judée, car le Messie aura un peuple unique qui portera son nom et dans lequel seront tous ceux qui l'aimeront.”

“Moi, je t'aime, Seigneur. Mais me portes-tu auprès de ma mère?” dit le plus grand des trois enfants.

“Tu ne sais pas où elle est. Il a dit cet homme qu'il y a seulement lieu d'espérer...” dit le cadet.

“Moi je ne le sais pas, mais le Seigneur le sait. Il a su où nous étions et nous au contraire nous ne savions même pas où nous étions.”

“Avec des larrons... Ils voulaient nous tuer...” La terreur revient sur le petit visage du cadet.

“Les larrons étaient comme des démons, mais Lui nous a sauvés parce que nos anges l'ont appelé.”

“La maman aussi, les anges l'ont sauvée. Moi je le sais car je la rêve toujours.”

“Tu es un menteur, Isaac. Tu ne peux la rêver. Tu ne t'en souviens pas.”

Le petit pleure en disant: “Non. Non. Moi je la rêve. Je la rêve moi...”

“Ne traite pas ton frère de menteur, Ruben. Son âme peut bien voir sa mère car le bon Père des Cieux peut permettre à l'orphelin de la rêver et de la connaître partiellement, comme Il nous permet de le connaître Lui-même. Car de cette connaissance limitée, vient une bonne volonté de le connaître parfaitement, chose que l'on obtient en étant toujours très bons. Et maintenant, allons. Le sabbat s'est sanctifié car nous avons parlé de Dieu.” Il se lève et entonne d'autres psaumes.

Des gens d'Ephraïm s'approchent en entendant le chœur, et ils attendent avec respect la fin du psaume pour saluer, et ils disent à Jésus: “Tu as préféré venir ici, plutôt qu'avec nous? Tu ne nous aimes donc pas?”

“Personne de vous ne m'avait invité. Je suis donc venu ici avec mes apôtres et les enfants.”

“C'est vrai. Mais nous croyions que ton disciple t'avait dit notre désir.”

Jésus regarde Jean et Judas. Et Judas répond: “J'ai oublié de le dire hier, et aujourd'hui, avec ces enfants, je n'y ai plus pensé.”

Jésus, pendant ce temps, quitte la petite île et passe le bras d'eau minuscule pour aller près de ceux d'Ephraïm. Les apôtres le sui-

134

vent alors que les enfants s'attardent à délier les deux barquettes de roseau qui restent, et à Pierre qui les questionne, ils expliquent:

“Nous voulons les garder pour nous rappeler la leçon.”

“Et moi? Je l'ai perdue! Et je ne me souviendrai pas, et je n'irai pas au Paradis” dit en pleurant le plus petit.

“Attends! Ne pleure pas. Je te fais tout de suite une barquette. Bien sûr. Toi aussi tu dois te rappeler la leçon. Eh! il faudrait que tous nous en fassions une avec son jonc attaché à la proue, pour nous rappeler. Ce serait plus utile pour nous, hommes, que pour vous, enfants! Hélas!” et Pierre taille et fait la barquette avec son jonc, il prend dans ses bras, en une seule brassée, les trois enfants et il saute le ruisseau pour aller près de Jésus.

“Ce sont eux?” demande **Malachie d'Ephraïm**.

“Ce sont eux.”

“Et ils sont de Siche?”

“C'est ce que disait le pastoureau: que ses parents étaient des campagnes.”

“Pauvres enfants! Mais si les parents ne venaient pas, que ferais-tu?”

“Je les garderais avec Moi. Mais ils viendront.”

“Ces larrons... Ne viendront-ils pas eux aussi?”

“Ils ne viendront pas, mais n'ayez pas de crainte pour eux. Même s'ils venaient... C'est Moi qui les volerais et non pas eux qui vous voleraient. Je leur ai déjà enlevé leurs quatre proies et j'espère avoir arraché un peu de leur âme au péché, au moins pour l'un d'eux.”

“Nous t'aiderons pour ces enfants. Tu nous le permettras cela.”

“Oui. Et ce n'est pas parce qu'ils sont de votre région, mais parce que ce sont des innocents et l'amour pour les innocents est le chemin qui conduit rapidement à Dieu.”

“Mais Toi seul ne fais pas de distinction entre innocents et innocents. Un juif n'aurait pas recueilli ces petits samaritains, ni non plus un galiléen. Nous ne sommes pas aimés. Et le manque d'amour pour nous ils l'ont aussi pour ceux qui ne savent même pas encore ce que c'est que d'être samaritain et juif. Et cela est cruel.”

“Oui. Mais il n'en sera plus ainsi quand on suivra ma Loi. Tu le vois, Malachie? Ils sont dans les bras de Simon Pierre, de mon frère, et de Simon le Zélote. Aucun d'eux n'est samaritain, ni père. Et pourtant tu ne serres pas tes enfants contre ton cœur avec autant d'amour que le font mes disciples pour les orphelins de

135

Samarie. Voilà quelle est l'idée messianique: réunir tout le monde dans l'amour. C'est la vérité de l'idée messianique. Un seul peuple sur la Terre sous le sceptre du Messie. Un seul peuple dans le Ciel sous le regard d'un seul Dieu.”

Ils s'éloignent... en parlant, vers la maison de Marie de Jacob.

16. LA NUIT DU MÊME JOUR

15/1/1947

555.1 Jésus est seul dans une petite pièce. Assis sur sa couchette, il réfléchit ou prie. Un lumignon à huile sur une étagère éclaire la pièce de sa petite flamme jaunâtre palpitante. Il doit faire nuit car il n'y a aucun bruit dans la maison ni sur le chemin. Seul le bruissement du torrent paraît plus fort au dehors de la maison, dans le silence de la nuit.

Jésus lève la tête pour regarder la porte. Il écoute. Il se lève et va ouvrir. Il voit Pierre au dehors. “Toi? Viens. Que veux-tu, Simon? Encore debout, toi qui dois faire tant de route?” Il l'a pris par la main et attiré à l'intérieur, en refermant la porte sans faire de bruit. Il le fait asseoir près de Lui, sur le bord du lit.

“Je voulais te dire, Maître... oui, je voulais te dire que, tu as vu aujourd'hui aussi ce que je vau. Je ne suis capable que d'amuser de pauvres enfants, de consoler une petite vieille, de rétablir la paix entre deux bergers qui sont en désaccord pour une agnelle qui a perdu son lait. Je suis un pauvre homme. Si pauvre que je ne comprends même pas ce que tu m'expliques. Mais c'est une autre chose. Maintenant, je voulais te dire que, justement pour cela, tu me gardes ici. Moi, je ne tiens pas à aller quand tu n'es pas avec nous. Et je ne sais pas faire... Contente-moi, Seigneur.” Pierre parle avec chaleur mais en tenant les yeux fixés sur les briques grossières et ébréchées du pavé.

“Regarde-moi, Simon” commande Jésus. Et comme Pierre obéit, Jésus le fixe intensément en lui demandant: “Et c'est tout? Tout ce qui explique que tu veilles? Tout ce qui explique pourquoi tu me demandes de te garder ici? Sois sincère, Simon. Ce n'est pas murmurer que de dire à ton Maître toute ta pensée. Il faut savoir distinguer entre parole oiseuse et parole utile. C'est une parole oiseuse, et c'est généralement dans l'oïveté que fleurit le péché, quand on parle des manquements d'autrui à quelqu'un qui n'y peut rien. Alors c'est simplement un manque de charité, même si les choses dites sont vraies. Comme c'est un manque de charité de

136

faire des reproches plus ou moins acerbes sans joindre au reproche le conseil. Et je parle des reproches qui sont justes. Les autres sont injustes et sont des péchés contre le prochain. Mais quand on voit son prochain pécher et qu'on en souffre, parce qu'en péchant il offense Dieu et fait du tort à son âme, quand on se rend compte que par soi-même on n'est pas capable d'apprécier la portée du péché d'autrui, et qu'on ne se sent pas assez sage pour dire une parole qui puisse convertir, et qu'alors on s'adresse à un juste, à un sage, et qu'on lui confie son ennui, alors on ne fait pas de péché parce que les confidences ont pour but de mettre fin à un scandale et de sauver une âme. C'est comme quelqu'un qui aurait un parent malade d'une maladie répugnante. C'est certain qu'il cherchera à la tenir cachée au peuple, mais en secret il ira dire au médecin: “D'après moi, mon parent a telle ou telle maladie, mais je ne puis le conseiller ni le soigner. Viens toi-même, ou dis-moi ce que je dois faire”. Manque-t-il peut-être d'amour envers son parent? Non. Au contraire! Il en manquerait s'il feignait de ne pas s'apercevoir de la maladie et la laissait se développer jusqu'à la mort, par un sentiment mal compris de prudence et d'amour. Un jour, et il ne se passera pas des années, toi, ainsi que tes compagnons, vous devrez écouter les confidences des cœurs, non pas comme vous les écoutez maintenant en tant qu'hommes, mais comme Prêtres, c'est-à-dire Médecins, Maîtres et Pasteurs des âmes, comme Moi, je suis Médecin, Maître et Pasteur. Vous devrez écouter, décider et conseiller. Votre jugement vaudra comme si Dieu même l'avait prononcé...”

Pierre se détache de Jésus qui le tenait serré contre lui et il dit en se levant: “Cela n'est pas possible, Seigneur. Ne nous l'impose jamais. Comment veux-tu que nous jugions comme Dieu si nous ne savons même pas juger comme hommes?”

“Alors vous le saurez, car l'Esprit de Dieu planera sur vous et vous pénétrera de ses lumières. Vous saurez juger en considérant les sept conditions des faits que l'on viendra vous proposer pour être conseillé ou pardonné. Écoute bien et essaie de te rappeler. En son temps l'Esprit de Dieu te rappellera mes paroles. Mais toi, cherche de ton côté à te rappeler avec ton intelligence, parce que Dieu te l'a donnée pour que tu la mettes en œuvre sans paresse ni présomption spirituelle qui portent à attendre et à prétendre tout de Dieu. Quand tu seras Maître, Médecin et Pasteur à ma place et dans mon rôle, et quand un fidèle viendra pleurer à tes pieds les troubles qui lui viennent de ses actes ou de ceux d'autrui, tu dois toujours avoir présents à ton esprit l'ensemble de ces sept questions.

137

Qui: Qui a péché?

Quoi: Quelle est la matière du péché?

Où: En quel lieu?

Comment: En quelles circonstances?

Avec quoi ou avec qui: L'instrument ou la créature qui a été la matière du péché?

Pourquoi: Quelles sont les impulsions qui ont créé l'ambiance favorable au péché?

Quand: Dans quelles conditions ou avec quelles réactions, et si c'est accidentellement ou par suite d'habitudes malsaines?

En effet, tu vois, Simon, la même faute peut avoir des nuances et des degrés infinis selon toutes les circonstances qui l'ont créée et les individus qui l'ont accomplie. Par exemple... Considérons deux péchés qui sont des plus répandus, celui de la concupiscence charnelle et celui de la concupiscence des richesses.

Une créature a fait un péché de luxure, ou croit avoir fait un péché de luxure. Car parfois l'homme confond le péché et la tentation, ou bien porte le même jugement sur des excitations créées artificiellement par un appétit malsain, et les pensées qui s'élèvent par la réaction d'une souffrance malade, ou aussi parce que parfois la chair et le sang ont des appels imprévus qui résonnent dans l'âme avant qu'elle ait le temps de se mettre en garde pour les étouffer. On vient te dire: "J'ai péché par luxure". Un prêtre imparfait dirait: "Anathème sur toi". Mais toi, mon Pierre, tu ne dois pas parler ainsi. Car tu es le Pierre de Jésus, tu es le successeur de la Miséricorde. Et alors, avant de condamner, tu dois examiner et toucher doucement et prudemment le cœur qui pleure devant toi pour connaître tous les aspects de la faute réelle ou supposée ou du scrupule. J'ai dit: doucement et prudemment. Te rappeler qu'en plus que d'être Maître et Pasteur, tu es Médecin. Le médecin n'envenime pas les plaies. Prompt à couper s'il y a de la gangrène, il sait pourtant découvrir et soigner d'une main légère s'il y a seulement une blessure avec déchirure de parties vivantes qu'il faut rassembler et non pas arracher. Et te rappeler qu'en plus que d'être Médecin et Pasteur, tu es Maître. Un maître règle ses paroles suivant l'âge de ses disciples. Il serait scandaleux ce pédagogue qui à de jeunes enfants révélerait les lois animales que les innocents ignorent en leur donnant ainsi des connaissances et des malices prématurées. Quand aussi on s'occupe des âmes, c'est avec prudence qu'il faut les interroger. Se respecter et respecter les autres.

138

Cela te sera facile si, en toute âme, tu vois un fils. Le père est naturellement maître, médecin et guide de ses enfants. Aussi quelle que soit la créature qui est devant toi, troublée par une faute ou par la crainte d'avoir fauté, aime-la d'un amour de père, et tu sauras juger sans blesser et sans scandaliser. Me suis-tu?"

"Oui, Maître, je comprends très bien. Je devrai être prudent et patient, persuader de découvrir les blessures, mais regarder par moi-même, sans attirer l'attention d'autrui sur elles, et seulement quand je verrai qu'il y a réellement une blessure dire: "Tu vois? Tu t'es fait du mal pour ceci ou cela". Mais si je vois que la créature a seulement peur de s'être blessée, parce qu'elle a vu des fantômes, alors... souffler sur les nuées sans donner, par un zèle inutile, des lumières qui pourraient éclairer des vraies sources de fautes. Est-ce que je dis bien?"

"Très bien. Donc, si quelqu'un te dit: "J'ai fait un péché de luxure", tu considères qui tu as en face de toi. Il est vrai que le péché peut se produire à tout âge. Mais on le rencontre plus facilement chez un adulte que chez un enfant, et différentes seront par conséquent les questions à poser et les réponses à faire suivant qu'il s'agit d'un adulte ou d'un enfant. Vient à la suite de la première enquête, la seconde sur la matière du péché, et puis la troisième sur l'endroit du péché, la quatrième sur les circonstances du péché, et la cinquième sur les complices possibles du péché, la sixième sur le pourquoi du péché, et la septième sur le moment et le nombre du péché.

Tu verras que généralement alors que pour un adulte, et un adulte vivant dans le monde, à chaque question tu verras correspondre une circonstance qui implique la réalité de la faute, pour ceux qui sont enfants par l'âge ou l'esprit, à de nombreuses questions tu devras te répondre: "Ici il y a de la fumée, pas de faute réelle". Et même tu verras parfois au lieu de fange il y a un lys qui tremble d'avoir été éclaboussé par la boue et qui confond la goutte de rosée descendue dans son calice avec l'éclaboussure de la boue. Âmes si désireuses du Ciel, qu'elles craignent comme une tache jusqu'à l'ombre d'une nuée qui les met pour un moment dans l'obscurité en s'interposant entre eux et le soleil mais passe ensuite sans laisser de traces sur leur candide corolle. Âmes tellement innocentes et désireuses de le rester, que Satan effraie par des imaginations ou en excitant les aiguillons de la chair ou la chair elle-même, en profitant de réelles maladies de la chair. Ces âmes doivent être consolées et soutenues, car ce ne sont pas des pécheresses mais des

139

martyres. Rappelle-le-toi toujours.

Et souviens-toi toujours de juger même ceux qui pèchent par avidité pour les richesses ou autres biens d'autrui de la même manière. En effet si c'est une faute maudite d'être avide et sans pitié en volant le pauvre, et contre la justice en faisant tort aux citoyens, aux serviteurs ou aux peuples, moins grave, beaucoup moins grave est la faute de celui à qui on a refusé du pain et qui en dérobe au prochain pour passer sa faim et celle de ses enfants. Rappelle-toi, aussi bien pour le luxurieux que pour le voleur, il faut de la mesure quand on juge le nombre des fautes, les circonstances et leur gravité et aussi de la mesure pour apprécier le degré de connaissance du pécheur pour le péché commis, au moment où il le commettait. En effet, celui qui agit en pleine connaissance pêche davantage que celui qui agit par ignorance, et celui qui agit en consentant librement pêche davantage que celui qui est poussé au péché. En vérité je te dis que parfois il y aura des actes qui auront l'apparence du péché et qui seront un martyr et auront la récompense donnée pour un

martyre souffert. Et rappelle-toi surtout, dans tous les cas, avant de condamner, que toi aussi tu as été un homme et que ton Maître, que personne n'a jamais pu trouver en état de péché, n'a jamais condamné personne qui se fût repenti d'avoir péché.

Pardonne septante fois sept, et même septante fois septante, les péchés de tes frères et de tes enfants. Parce que fermer les portes du Salut à un malade, seulement parce qu'il est retombé dans sa maladie, c'est vouloir le faire mourir. As-tu compris?"

"J'ai compris. Cela je l'ai vraiment compris..."

"Et alors, dis-moi maintenant tout ce que tu penses."

"Eh! oui! Je te le dis parce que je vois que vraiment tu connais tout et je comprends que ce n'est pas murmurer que de te dire d'envoyer Judas à ma place, car il souffre de ne pas aller. Je te le dis non pour te dire qu'il est envieux et me scandaliser à son propos, mais pour lui donner la paix et... te donner la paix, car cela doit être bien pénible pour Toi d'avoir toujours si près ce vent d'orage..."

"Judas s'est encore plaint?"

"Eh! oui! Il a dit que chacune de tes paroles est pour lui une blessure. Même ce que tu as dit pour les enfants. Il dit qu'en vérité c'est pour lui que tu as dit qu'Eve alla à l'arbre parce qu'il lui plaisait cette chose brillante comme une couronne de roi. Moi, vraiment, je n'avais trouvé aucun rapport. Mais je suis ignorant. Barthélemy et

140

le Zélate, au contraire, ont dit que vraiment Judas a été "touché au plus vif", car il est ensorcelé par tout ce qui brille et séduit la vanité. Et ils pourraient avoir raison car ils sont sages. Sois bon avec tes pauvres apôtres, Maître! Fais plaisir à Judas, et à moi avec lui. De toutes façons! Tu le vois? Je sais seulement amuser les enfants... et être un enfant dans tes bras" il se serre contre son Jésus qu'il aime vraiment de toutes ses forces.

"Non. Je ne puis te faire plaisir. N'insiste pas. Toi, justement parce que tu es ce que tu es, tu vas à la mission. Lui, justement parce qu'il est comme il est, reste ici. Mon frère aussi m'en avait parlé, et malgré mon amour pour lui, je lui ai répondu "non". Même si ma Mère m'en priait je ne céderais pas. Ce n'est pas une punition, mais un remède. Et Judas doit le prendre. Si cela ne sert pas à son esprit cela servira au mien, car je ne pourrai pas me reprocher d'avoir omis quelque chose pour le sanctifier." Jésus est sévère et impérieux en parlant ainsi.

Pierre laisse retomber ses bras et baisse la tête en soupirant.

"Ne t'afflige pas, Simon. Nous aurons une éternité pour être unis et nous aimer. Mais tu avais autre chose à me dire..."

"Il est tard, Maître. Tu dois dormir."

"Toi, plus que Moi, Simon. Toi qui à l'aube dois te mettre en route."

"Oh! pour moi! Être ici avec Toi me repose davantage que d'être au lit."

"Parle donc. Tu sais que Moi, je dors peu..."

"Voilà! Je suis une tête dure, je le sais et je le dis sans honte. Et si c'était pour moi, il ne m'importerait pas beaucoup de savoir, car je pense que la plus grande sagesse c'est de t'aimer et de te suivre et de te servir avec tout mon cœur. Mais tu m'envoies ici et là, et les gens m'interrogent et je dois leur répondre. Je pense que ce que je te demande à Toi, d'autres peuvent me le demander, car les hommes ont les mêmes pensées. Tu disais hier que toujours les innocents et les saints souffriront, et même que ce seront eux qui souffriront pour tous. Cela est dur pour mon intelligence, et aussi que tu dis qu'eux-mêmes le désireront. Et je pense que comme cela est dur pour moi, cela peut l'être pour les autres. S'ils me questionnent, que dois-je répondre? Dans ce premier voyage, une mère m'a dit: "Ce n'était pas juste que ma fillette meure avec tant de souffrances, car elle était bonne et innocente". Et moi, ne sachant que dire, je lui ai dit les paroles de Job: "Le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé. Que soit béni le nom du Seigneur". Mais je n'étais

141

pas convaincu moi non plus, et je ne l'ai pas convaincue. Je voudrais une autre fois savoir que dire..."

"C'est juste. Écoute. Cela paraît une injustice et c'est une grande justice que les meilleurs souffrent pour tous. Mais, dis-moi un peu, Simon, qu'est-ce que la Terre, toute la Terre?"

"La Terre? Un espace grand, très grand, fait de poussière et d'eau, de roches, de plantes, d'animaux et de créatures humaines."

"Et puis?"

"Et puis, c'est tout... à moins que tu ne veuilles que je dise qu'elle est pour l'homme un lieu de châtement et d'exil."

"La Terre est un autel, Simon, un autel immense. Elle devait être un autel de louange perpétuelle à son Créateur. Mais la Terre est remplie de péchés. Elle doit donc être un autel de perpétuelle expiation, de sacrifice, sur lequel brûlent les hosties. La Terre devrait, comme les autres mondes répandus dans la Création, chanter les psaumes à Dieu qui l'a faite. Regarde!" Jésus ouvre les volets de bois, et par la fenêtre grande ouverte entre la fraîcheur de la nuit, la rumeur du torrent, les rayons de la lune

[il est tard dans la nuit](#)

et on voit le ciel criblé d'étoiles. "Regarde ces astres! Ils chantent de leurs voix, qui est lumière et mouvement dans les espaces infinis du firmament, les louanges de Dieu. Depuis des millénaires dure leur chant qui s'élève des champs bleus du ciel jusqu'au Ciel de Dieu. Nous pouvons considérer les astres et les planètes, les étoiles et les comètes comme des créatures sidérales, qui comme des prêtres sidéraux, des lévites, des vierges et des fidèles, doivent chanter dans un temple sans limites les louanges du Créateur. Écoute, Simon. Tu entends le bruissement de la brise dans les feuillages, et la rumeur des eaux dans la nuit. La Terre aussi chante, comme le ciel, avec les vents, avec les eaux, avec la voix des oiseaux et des animaux. Mais si pour le firmament c'est assez de la lumineuse louange des astres qui la peuplent, ce n'est pas assez du chant des vents, des eaux et des animaux, pour le Temple qu'est la Terre. Car sur elle, il n'y a pas seulement les vents, les eaux et les animaux qui chantent inconsciemment les louanges de Dieu, mais elle a aussi l'homme: la créature parfaite, au-dessus de tout ce qui est vivant, dans le temps et dans le monde, douée de matière comme les

animaux, les minéraux et les plantes, et d'esprit comme les anges du Ciel, et destinée comme eux, si elle est fidèle dans l'épreuve, à connaître et à posséder Dieu, avec la grâce d'abord, avec le Paradis ensuite. L'homme, synthèse qui embrasse tous les états, a une mission que les autres créatures n'ont pas et qui pour

142

lui devrait être, en plus d'un devoir, une joie: aimer Dieu.

Donner intelligemment et volontairement un culte d'amour à Dieu. Payer Dieu de l'amour qu'Il a donné à l'homme en lui donnant la vie et en lui donnant le Ciel après la vie.

Donner un culte intelligent. Considère, Simon. Quel bien Dieu retire-t-Il de la création? Quel profit? Aucun. La Création n'accroît pas Dieu, elle ne le sanctifie pas, elle ne l'enrichit pas. Lui est infini. Il aurait été tel même si la Création n'avait pas existé. Mais Dieu-Amour voulait avoir de l'amour, et Il a créé pour avoir de l'amour. C'est uniquement de l'amour que Dieu peut tirer de la Création, et cet amour, qui est intelligent et libre uniquement chez les anges et les hommes, est la gloire de Dieu, la joie des anges, la religion pour les hommes. Le jour où le grand autel de la Terre ne ferait plus entendre des louanges et des supplications d'amour, la Terre cesserait d'exister. Car une fois l'amour éteint, serait éteinte la réparation, et la colère de Dieu anéantirait l'enfer terrestre que serait devenu la Terre. Donc la Terre pour exister doit aimer. Et de plus: la Terre doit être le Temple qui aime et prie avec l'intelligence des hommes. Mais dans le Temple, dans tout temple, quelles victimes offre-t-on? Les victimes pures, sans tache ni tare. Elles seules sont agréables au Seigneur. Elles et les prémices, car au Père de la famille il faut donner les choses les meilleurs et à Dieu, Père de la famille humaine, il faut donner les prémices de toutes choses et les choses choisies.

Mais j'ai dit que la Terre a un double devoir de sacrifice: celui de la louange et celui de l'expiation. En effet l'Humanité qui la couvre a péché chez les premiers hommes et ne cesse de pécher, en ajoutant au péché de manque d'amour pour Dieu, les mille autres de ses attachements aux voix du monde, de la chair et de Satan. Coupable, coupable Humanité qui ayant la ressemblance avec Dieu, ayant en propre l'intelligence et des secours divins, est pécheresse toujours, et toujours plus. Les astres obéissent, les plantes obéissent, les éléments obéissent, les animaux obéissent et, comme ils savent, louent le Seigneur. Les hommes n'obéissent pas et ne louent pas suffisamment le Seigneur. Voici alors la nécessité d'âmes hosties qui aiment et expient pour tous. Ce sont les enfants qui, innocents et ignorants, paient l'amer châtement de la douleur pour ceux qui ne savent que pécher; ce sont les saints qui volontairement se sacrifient pour tous.

D'ici peu - un an ou un siècle, c'est toujours "peu" par rapport à l'éternité - on ne célébrera plus d'autres holocaustes sur l'autel

143

du grand Temple de la Terre que celui des hommes-victimes, consumées avec le sacrifice perpétuel: hosties avec l'Hostie parfaite. Ne te bouleverse pas, Simon. Je ne dis pas que j'établirai un culte semblable à celui de Moloch, de Baal et d'Astarté. Ce sont les hommes eux-mêmes qui nous immoleront. Tu comprends? Nous immoleront. Et nous irons joyeusement à la mort, afin d'expier et d'aimer pour tous. Et puis viendront les temps où les hommes n'immoleront plus les hommes. Mais toujours il y aura des victimes pures que l'amour consumera avec la Grande Victime dans le Sacrifice perpétuel. Je dis l'amour de Dieu et l'amour pour Dieu. En vérité elles seront les hosties du temps et du Temple à venir. Non pas les agneaux et les boucs, les veaux et les colombes, mais le sacrifice du cœur est ce qui plaît à Dieu. David en a eu l'intuition. Et dans le temps nouveau, temps de l'esprit et de l'amour, seul ce sacrifice sera agréable.

Considère, Simon, que si un Dieu a dû s'incarner pour apaiser la Justice divine pour le grand Péché, pour les nombreux péchés des hommes, -dans le temps de la vérité seuls les sacrifices des esprits des hommes peuvent apaiser le Seigneur. Tu penses: "Mais pourquoi Lui, le Très-Haut, a-t-Il donné l'ordre d'immoler les petits des animaux et les fruits des plantes"? Moi, je te le dis: c'est parce qu'avant ma venue, l'homme était un holocauste souillé, et parce qu'on ne connaissait pas l'Amour. Maintenant il sera connu. Et l'homme, qui connaîtra l'Amour parce que je rendrai la Grâce par laquelle l'homme connaît l'Amour, sortira de la léthargie, se souviendra, comprendra, vivra, remplacera les boucs et les agneaux, devenant hostie d'amour et d'expiation, pour imiter son Maître et Rédempteur. La douleur, jusqu'à présent châtement, se changera en amour parfait, et bienheureux seront ceux qui l'embrasseront par amour parfait."

"Mais les enfants..."

"Tu veux dire ceux qui ne savent pas encore s'offrir... Et sais-tu quand Dieu parle en eux? Le langage de Dieu est un langage spirituel. L'âme le comprend et l'âme n'a pas d'âge. Et même je te dis que l'âme enfantine, parce que sans malice, est pour la capacité de comprendre Dieu, plus adulte que celle d'un vieillard pécheur. Je te dis, Simon, que tu vivras assez pour voir de nombreux petits enseigner aux adultes, et aussi à toi-même, la sagesse de l'amour héroïque. Mais en ces petits qui meurent de mort naturelle, c'est Dieu qui opère directement, pour les raisons d'un amour si élevé que je ne puis te l'expliquer, en les faisant entrer dans les sagesse

144

qui sont écrites dans les livres de la Vie et qui ne seront lus que dans le Ciel par les bienheureux. Lus, ai-je dit, mais en vérité, il suffira de regarder Dieu pour connaître non seulement Dieu, mais aussi son infinie sagesse... Nous avons fait venir le coucher de la lune, Simon... L'aube va arriver et tu n'as pas dormi..."

"N'importe, Maître. J'ai perdu quelques heures de sommeil, et j, ai acquis tant de sagesse, et je suis resté avec Toi. Mais si tu le permets maintenant je m'en vais, non pour dormir, mais pour revenir sur tes paroles."

Il est déjà sur la porte et il va sortir quand il s'arrête pensif et dit ensuite: "Encore une chose, Maître. Est-il juste que je dise à quelqu'un qui souffre que la douleur n'est pas un châtement mais une... grâce, quelque chose comme... comme notre appel, beau même s'il est pénible, beau même s'il peut paraître, à celui qui ne sait pas, une chose rebutante et triste?"
"Tu peux le dire, Simon. C'est la vérité. La douleur n'est pas un châtement quand on sait l'accueillir et en user avec justice. La douleur est comme un sacerdoce, Simon. Un sacerdoce ouvert à tous. Un sacerdoce qui donne un grand pouvoir sur le cœur de Dieu. Et un grand mérite. Né avec le péché, il sait apaiser la Justice. En effet Dieu sait faire servir au Bien même ce que la Haine a créé pour donner la douleur. Moi, je n'ai pas voulu d'autre moyen pour annuler la Faute, car il n'y a pas de moyen plus grand que celui-là."

17. AU COURS D'UN SABBAT À ÉPHRAÏM

17/1/1947

556.1 Ce doit être un autre sabbat car les apôtres sont de nouveau réunis dans la maison de Marie de Jacob.

Les enfants sont encore parmi eux, à côté de Jésus, près du foyer. C'est justement cela qui fait dire à Judas Iscariote: "En attendant une semaine est passée, et les parents ne sont pas venus" et il rit en hochant la tête.

Jésus ne lui répond pas. Il caresse le cadet. Judas interroge Pierre et Jacques d'Alphée: "Et vous dites que vous avez fait les deux routes qui conduisent à Sichem?"

"Oui. Mais cela a été inutile, à bien réfléchir. Certainement les larrons ne passent pas par les routes fréquentées, maintenant surtout que les détachements romains ne cessent de les parcourir"

145

répond Jacques d'Alphée.

"Et alors, pourquoi les avez-vous suivies?" insiste l'Isariote.

"Ainsi!... Aller ici ou là, pour nous c'est pareil. Et alors nous avons suivi celles-là."

"Et personne n'a su rien vous dire?"

"Nous n'avons rien demandé."

"Et comment voulez-vous alors vous rendre compte s'ils étaient passés ou non? Elles portent peut-être des enseignes ou laissent leurs traces les personnes qui suivent une route? Je ne crois pas. Alors nous aurions déjà été trouvés au moins par des amis. Au contraire, il n'est venu personne ici depuis que nous y sommes" et il a un rire sarcastique.

"Nous ne savons pas le motif pour lequel personne n'est venu ici" dit patiemment Jacques d'Alphée. "Le Maître le sait. Nous, nous ne le savons pas. Les personnes, ne laissant pas de traces de leur passage, ceux qui comme nous se retirent dans un lieu ignoré des gens, ne peuvent venir, si on ne leur dit pas le lieu du refuge. Maintenant nous ne savons pas si notre Frère en a parlé aux amis."

"Oh! tu voudrais croire et faire croire que Lui ne l'a pas dit au moins à Lazare et à Nique?"

Jésus ne parle pas. Il prend un enfant par la main et il sort...

"Je ne veux rien croire, mais même s'il en est comme tu veux le dire, tu ne peux encore juger, et aucun de nous ne peut le faire, les raisons de l'absence des amis..."

"Elles sont faciles à comprendre ces raisons! Personne ne veut avoir des ennuis avec le Sanhédrin, et d'autant moins ne veulent en avoir ceux qui sont riches et puissants. C'est tout! Il n'y a que nous pour savoir nous exposer aux dangers."

"Sois juste, Judas! Le Maître n'a forcé aucun de nous à rester avec Lui. Pourquoi es-tu resté si tu as peur du Sanhédrin?" lui fait observer Jacques d'Alphée.

"Et tu peux t'en aller de même quand tu veux. Tu n'es pas enchaîné..." interrompt l'autre Jacques, fils de Zébédée.

"Pour cela, non! Vraiment pas! On est ici et on y reste. Tous. Qui le voulait devait s'en aller avant. Maintenant non. Moi je m'y oppose si le Maître ne s'y oppose pas" dit lentement mais avec fermeté Pierre en donnant un coup de poing sur la table.

"Et pourquoi? Qui es-tu pour commander au lieu du Maître?" lui demande l'Isariote avec violence.

"Un homme qui raisonne non pas en Dieu comme lui le fait, mais en homme."

146

"Tu me soupçonnes? Tu me prends pour un traître?" dit Judas agité.

"Tu l'as dit. Non pas que je te considère comme volontairement tel mais tu es si... insouciant, Judas, si changeant! Et tu as trop d'amis. Et elle te plaît trop, la grandeur, en tout. Toi, oh! tu ne saurais pas te taire! Ou pour répliquer à quelque perfide, ou pour montrer que tu es l'apôtre, tu parlerais. C'est pourquoi tu es ici et tu y restes, ainsi tu ne nuis pas et tu ne te crées pas de remords."

"Dieu ne contraint pas la liberté de l'homme, et toi, tu veux le faire?"

"Je veux le faire. Mais dis-moi, enfin: te pleut-il sur la tête? Le pain te manque-t-il? L'air est-il mauvais? Le peuple t'offense-t-il? Rien de cela. La maison est solide, même si elle n'est pas riche, l'air est bon, la nourriture ne t'a jamais manqué, la population t'honore. Alors pourquoi es-tu ici si inquiet, comme si tu étais en prison?"

"Il y a deux peuples que mon âme ne peut souffrir et le troisième que je hais n'est même pas un peuple: ceux du mont Seir, les philistins et le sot peuple qui habite Sichem". Je te réponds par les paroles du sage, et j'ai raison de penser ainsi. Regarde si ces peuples nous aiment!"

"Hum! En vérité, il ne me semble pas que les autres, le tien et le mien soient bien meilleurs. Nous avons reçu des pierres en Judée et en Galilée, en Judée plus encore qu'en Galilée, et dans le Temple de Judée plus qu'en tout autre lieu. Je ne trouve pas que l'on nous ait maltraités ni sur les terres des philistins, ni ici, ni ailleurs..."

“Où ailleurs? Nous ne sommes pas allés ailleurs, heureusement. Et même, s'il s'était agi d'aller ailleurs, je ne serais pas venu et je n'y viendrais pas à l'avenir. Je ne veux pas me contaminer davantage.”

“Te contaminer? Ce n'est pas cela qui t'impressionne, Judas de Simon. Tu ne veux pas t'aliéner ceux du Temple. C'est cela qui t'afflige” dit paisiblement Simon le Zélote, resté dans la cuisine avec Pierre, Jacques d'Alphée et Philippe. Les autres s'en sont allés l'un après l'autre avec les deux enfants pour rejoindre le Maître. Fuite méritoire car elle est faite pour ne pas manquer à la charité. “Non. Pas pour cela. Mais parce qu'il ne me plaît pas de perdre mon temps et de donner la sagesse à des sots. Regarde! À quoi cela a-t-il servi de prendre avec nous Hermastée? Il s'en est allé et n'est plus revenu. Joseph dit qu'il s'est séparé de lui en disant qu'il

147

serait revenu pour la Fête des Tentes. L'as-tu vu peut-être? Un renégat...”

“Moi, je ne sais pas pourquoi il n'est pas revenu et je ne juge pas. Mais pourtant je te demande: est-il par hasard le seul qui ait abandonné le Maître et même lui est devenu hostile? N'y a-t-il pas des renégats parmi nous juifs, et parmi les galiléens? Peux-tu le soutenir?”

“Non, c'est vrai. Mais moi, enfin, je suis mal à l'aise ici. Si on savait que nous sommes ici! Si on savait que nous traitons avec les samaritains jusqu'à entrer dans leurs synagogues le sabbat! Lui veut le faire... Malheur si on le savait! L'accusation serait justifiée...”

“Et le Maître condamné, veux-tu dire. Mais il l'est déjà. Il l'est déjà avant qu'on le sache. Il a été condamné, même, après avoir ressuscité un juif en Judée. Il est haï et accusé d'être samaritain et ami des publicains et des prostituées. Il l'est depuis... toujours. Et toi, plus que tous, tu sais s'il ne l'est pas!”

“Que veux-tu dire, Nathanaël? Que veux-tu dire? Que moi j'y suis pour quelque chose? Que puis-je savoir de plus que vous?” Il est très agité.

“Mais, mon garçon, tu me fais l'effet d'un rat entouré d'ennemis! Mais tu n'es pas un rat et nous ne sommes pas armés de bâtons pour te capturer et te tuer. Pourquoi tant d'angoisse? Si ta conscience est en paix, pourquoi t'agites-tu pour d'innocentes paroles? Que dit Barthélemy pour que tu t'agites ainsi? N'est-il pas vrai, peut-être, que personne plus que nous, ses apôtres, qui dormons près de Lui et vivons avec Lui, nous pouvons savoir et témoigner que Lui n'aime pas le samaritain, le publicain, le pécheur, la courtisane, mais leurs âmes et qu'il se préoccupe d'elles seules - et seul le Très-Haut peut savoir quel effort le Très Pur doit faire pour approcher ce que nous hommes et pécheurs nous appelons "ordure" - alors qu'il va avec les samaritains, les publicains et les courtisanes? Tu ne comprends pas et ne connais pas encore Jésus, mon garçon! Toi, moins que les samaritains eux-mêmes, les philistins, les phéniciens et autant d'autres que tu veux” dit Pierre, et ses dernières paroles sont empreintes de tristesse.

Judas ne parle plus et les autres aussi se taisent.

La petite vieille rentre pour dire: “Ils sont dans la rue les gens de la ville. Ils disent que c'est l'heure de la prière du sabbat et que le Maître a promis de parler...”

“Je vais le dire, femme. Et toi, dis à ceux d'Ephraïm que nous

148

allons venir” lui répond Pierre, et il sort dans le jardin pour prévenir Jésus.

“Toi, que fais-tu? Tu viens! Si tu ne veux pas venir, éloigne-toi, sors avant que Lui soit affligé par ton refus” dit le Zélote à Judas.

“Je viens avec vous. Ici on ne peut pas parler! Il semble que je sois le plus grand pécheur. Toutes mes paroles sont mal comprises.” Jésus, qui rentre dans la cuisine, empêche toute autre parole.

Ils sortent dans la rue en se joignant à ceux d'Ephraïm et ils entrent avec eux dans la ville ne s'arrêtant que quand ils sont devant la synagogue. Malachie est sur la porte, il salue et invite à entrer.

Je ne relève pas de différence entre le lieu de prière des samaritains et ceux que j'ai vus dans d'autres régions. Toujours les mêmes lampes, les mêmes pupitres et les mêmes étagères avec les rouleaux dessus, la place du chef ou de celui qui enseigne à sa place, sinon qu'ici il y a beaucoup moins de rouleaux que dans les autres synagogues.

“Nous avons déjà fait nos prières en t'attendant. Si tu veux parler... Quel rouleau demandes-tu, Maître?”

“Je n'en ai besoin d'aucun. En outre, tu n'aurais pas ce que je veux expliquer” répond Jésus, et puis il se tourne vers les gens et commence son discours:

“Quand les hébreux furent renvoyés dans leur patrie par Cyrus, roi des perses, afin de reconstruire le Temple de Salomon détruit cinq décennies auparavant, l'autel fut rétabli sur ses bases, et sur lui brûla l'holocauste journalier, soir et matin, et l'holocauste spécial des premiers de chaque mois et celui des solennités consacrées au Seigneur ou les holocaustes des offrandes individuelles. Ensuite, après que l'on eût rétabli ce qui était indispensable et imposé pour le culte, ils mirent la main la seconde année du retour à ce que l'on pourrait appeler le cadre du culte, son extérieur. La chose n'était pas coupable parce qu'elle était toujours faite pour honorer l'Éternel, mais elle n'était pas indispensable. Car le culte que l'on rend à Dieu c'est l'amour pour Dieu et l'amour se manifeste et se consume dans le cœur, non pas par les pierres taillées, les bois précieux, l'or et les parfums. Tout cela est de l'extérieur propre à satisfaire l'orgueil d'une nation ou d'une ville plus qu'à honorer le Seigneur.

Dieu veut un Temple de l'esprit. Il ne se contente pas d'un Temple de murs et de marbres mais vide d'esprits remplis d'amour. En

149

vérité je vous dis que le temple d'un cœur pur et plein d'amour est le seul que Dieu aime et dans lequel Il fait sa demeure avec ses lumières, et que ce sont de sottes estimations celles qui répartissent les régions et les villes d'après la beauté particulière de leurs

lieux de prière. Pourquoi rivaliser en fait de richesses et d'ornements dans les maisons où on invoque Dieu? Est-ce que par hasard le fini peut satisfaire l'Infini, fût-il même dix fois plus beau que le Temple de Salomon et que les palais royaux réunis? Dieu, l'Infini qui ne peut être contenu et honoré par aucun espace ni aucune magnificence matérielle, trouve l'unique lieu digne de l'honorer comme il convient et comme il est possible, et même veut l'être, renfermé dans le cœur de l'homme car l'esprit du juste est un temple sur lequel plane, parmi les parfums de l'amour, l'Esprit de Dieu, et bientôt il sera un temple où l'Esprit fera une réelle demeure, Un et Trin comme dans le Ciel.

Et il est écrit que, dès que les maçons eurent jeté les fondements du Temple, les prêtres vinrent avec leurs ornements et les trompettes et les lévites avec les cymbales, suivant les ordonnances de David. Et ils chantèrent "qu'il faut louer Dieu parce qu'Il est bon et que sa miséricorde est éternelle". Et le peuple exultait. Mais beaucoup de prêtres, de chefs, de lévites et d'anciens versèrent un déluge de larmes en pensant au Temple qui existait auparavant. Et ainsi on ne pouvait distinguer les voix plaintives de celles qui jubilaient tant elles étaient mêlées. Et on lit encore qu'il y eut des peuples voisins qui molestèrent ceux qui construisaient le Temple. Ces derniers voulaient se venger d'avoir été repoussés par les constructeurs quand ils s'étaient offerts de construire avec eux, car eux aussi cherchaient le Dieu d'Israël, le Dieu Unique et Vrai; et ces difficultés interrompirent les travaux tant qu'il ne plut pas à Dieu de les faire poursuivre. Cela se lit dans le livre d'Esdras.

Combien de leçons et quelles leçons donne le passage que j'ai dit?

Il y a d'abord celle déjà dite sur la nécessité que le culte vienne du cœur et non exprimé par les pierres et les bois ou encore par de vêtements et des cymbales et des chants dont l'esprit est banni. La leçon aussi que l'absence d'amour réciproque est toujours cause de retard et de trouble, même s'il s'agit d'un but qui est bon en lui-même. Dieu n'est pas là où n'est pas la charité. Inutile de chercher Dieu si on ne se met pas d'abord dans les conditions de pouvoir le trouver. Dieu se trouve dans la charité. Celui ou ceux qui s'établissent dans la charité trouvent Dieu, même sans devoir faire de pénibles recherches. Et celui qui a Dieu avec lui a la réussite de toutes

150

ses entreprises.

Dans le psaume, sorti du cœur d'un sage après la méditation sur les pénibles événements qui accompagnèrent la reconstruction du Temple et des murs, il est dit: " Si le Seigneur ne construit pas la maison, c'est en vain que se fatiguent autour d'elle les constructeurs. Si le Seigneur ne veille pas sur la ville et ne la protège pas, c'est en vain que veillent sur elle ses défenseurs".

Or, comment Dieu peut-Il être à édifier la maison s'Il sait que ceux qui l'habiteront ne l'ont pas dans leurs cœurs n'ayant pas d'amour pour leurs voisins? Et comment protégera-t-Il les villes et donnera-t-Il la force à leurs défenseurs, s'Il ne peut être en elles si ces villes ne le possèdent pas à cause de la haine qu'ils ont pour leurs voisins? Est-ce que cela a servi, ô peuples, d'être séparés par des barrières de haine? Est-ce que cela vous a rendus plus grands? Plus riches? Plus heureux? Jamais n'est utile la haine ou la rancœur, jamais n'est fort celui qui est seul, jamais n'est aimé celui qui n'aime pas. Et cela ne sert à rien, comme dit le psaume, de se lever avant le jour pour devenir grands, riches et heureux. Que chacun prenne son repos pour se réconforter des douleurs de la vie, parce que le sommeil est un don de Dieu, comme l'est la lumière et toute autre chose dont jouit l'homme; que chacun prenne son repos mais que dans son repos et dans ses veilles il ait pour compagne la charité, et ses travaux prospéreront et prospéreront sa famille et ses intérêts, et surtout prospérera son esprit et il conquerra la couronne royale des fils du Très-Haut et des héritiers de son Royaume. Il est dit que pendant les hosannas du peuple, certains pleuraient à chaudes larmes parce qu'ils pensaient au passé et le regrettaient. Mais il n'était pas possible de distinguer les voix différentes dans le tumulte des cris.

Fils de Samarie! Et vous, mes apôtres, fils de la Judée et de la Galilée! Aujourd'hui aussi il y a des hosannas et des pleurs pendant que le Temple de Dieu s'élève sur ses fondements éternels. Maintenant aussi il en est qui s'opposent aux travaux et qui cherchent Dieu là où Il n'est pas. Maintenant aussi il en est qui veulent édifier selon l'ordre de Cyrus et non selon l'ordre de Dieu, c'est-à-dire selon l'ordre du monde et non selon les voix de l'esprit. Et maintenant aussi il en est qui versent des larmes sottes et humaines sur un passé inférieur, sur un passé qui ne fut pas bon et sage, et fut tel qu'il provoqua l'indignation de Dieu. Maintenant aussi nous avons toutes ces choses comme si nous étions dans le brouillard des temps reculés et non dans la lumière du temps de la Lumière.

151

Ouvrez votre cœur à la Lumière, remplissez-vous de Lumière, pour y voir clair, vous au moins à qui je parle Moi qui suis Lumière. C'est le temps nouveau, le temps où tout se reconstruit. Mais malheur à ceux qui ne voudront pas y entrer et s'opposeront à ceux qui édifient le Temple de la foi nouvelle dont je suis la pierre angulaire et auquel aussi je me donnerai Moi-même tout entier pour faire le mortier qui joindra les pierres afin que l'édifice se dresse sain et fort, admirable dans le cours des siècles, aussi vaste que la Terre que couvrira toute de sa lumière. Je dis lumière et non pas ombre, car mon Temple sera formé par des esprits et non par des matières opaques. Pierre pour ce Temple, Moi avec mon Esprit Éternel, et pierres tous ceux qui suivront ma parole et la foi nouvelle, pierres incorporelles, pierres enflammées, pierre saintes. Et la lumière se propagera sur la Terre, la lumière du nouveau Temple, et la couvrira de sagesse et de sainteté. Et au dehors ne resteront que ceux qui, avec leurs larmes impures, pleureront et regretteront le passé parce qu'il était pour eux une source de profits et d'honneurs tout humains.

Ouvrez-vous au temps et au Temple nouveau, ô hommes de Samarie! En lui, tout est nouveau, et les antiques séparations et les frontières matérielles, de pensée et d'esprit, n'existent plus. Chantez, puisque l'exil hors de la cité de Dieu va finir. Êtes-vous heureux par hasard d'être comme des exilés, comme des lépreux pour les autres d'Israël? Êtes-vous heureux de vous sentir comme expulsés du sein de Dieu? Car cela, vous le sentez, vos âmes le sentent, vos pauvres âmes resserrés dans vos corps, sur lesquelles vous faites dominer votre pensée entêtée qui ne veut pas dire aux autres hommes: "Nous avons erré, mais maintenant comme des brebis dispersées nous revenons au Bercaïl". Vous ne voulez pas le dire aux autres hommes et cela est déjà mal, mais au moins dites-le à

Dieu. Même si vous étouffez le cri de votre âme, Dieu entend le gémissement de votre âme qui est malheureuse d'être exilée de la maison du Père universel et très saint.

Écoutez les paroles du psaume graduel. Vous êtes bien des pèlerins qui depuis des siècles allez vers la haute Cité, vers la vraie Jérusalem, vers la Jérusalem céleste. C'est de là, du Ciel, que vos âmes sont descendues, pour animer une chair, c'est là qu'elles désirent retourner. Pourquoi voulez-vous sacrifier vos âmes, leur faire perdre l'héritage du Royaume? Quelle faute ont-elles d'être descendues dans des chairs conçues en Samarie? Elles viennent d'un

152

Unique Père. Elles ont le même Créateur qu'ont les âmes de Judée et de Galilée, de la Phénicie ou de la Décapole. Dieu est la fin de tout esprit. Tout esprit tend vers ce Dieu, même si des idolâtries de toutes espèces ou des hérésies funestes, des schismes, des manques de foi, la tiennent dans une ignorance du Dieu vrai qui serait absolue si l'âme n'avait en elle, ineffaçable, un souvenir embryonnaire de la Vérité et une aspiration vers elle. Oh! faites grandir ce souvenir et cette aspiration. Ouvrez les portes à votre âme. Que la Lumière y entre! Qu'y entre la Vie! Qu'y entre la Vérité! Que soit ouvert le Chemin! Que tout entre en flots lumineux et vitaux, comme les rayons du soleil et les flots et les vents des équinoxes, pour que de son embryon l'arbre s'élançe vers les hauteurs, toujours plus près de son Seigneur.

Sortez de l'exil! Chantez avec Moi: "Quand le Seigneur fait revenir de la captivité, l'âme semble rêver de joie. Notre bouche se remplit de sourires et notre langue de jubilation. Maintenant on dira: 'Le Seigneur a fait de grandes choses pour nous' ". Oui, le Seigneur a fait de grandes choses pour vous et vous serez inondés de joie.

Oh! mon Père! Je te prie pour eux comme pour tous. Fais revenir, ô Seigneur, ces prisonniers, ceux-ci qui, à tes yeux et aux miens, sont pris dans les chaînes d'une entêtée erreur. Ramène-les, ô Père, comme un torrent qui se jette dans un grand fleuve, dans la grande mer de ta miséricorde et de ta paix. Mes serviteurs et Moi, c'est dans les larmes que nous semons en eux ta vérité. Père, fais qu'au temps de la grande moisson, nous puissions, nous tous tes serviteurs en enseignant ta Vérité, moissonner joyeusement dans ces sillons, qui maintenant semblent seulement parsemés de plantes épineuses et empoisonnées, le grain de choix de tes greniers. Père! Père! À cause de nos fatigues, de nos larmes, de nos douleurs, de nos sueurs, de nos morts, qui ont été et seront les compagnons des semeurs, fais que nous puissions venir à Toi en portant, comme des gerbes, les prémices de ce peuple, les âmes qui de nouveau seront nées à la Justice et à la Vérité pour ta gloire. Amen."

Le silence, qui était vraiment impressionnant tant il était absolu dans une si grande foule qui remplissait la synagogue et la place devant elle, fait place à un chuchotement discret puis à un murmure qui grandit jusqu'à devenir une rumeur, s'épanouit enfin en hosannas. Les gens gesticulent, commentent et acclament...

Comme c'est différent ici de la conclusion des discours du Temple! Malachie dit au nom de tous: "Toi seul peux dire ainsi la vérité,

153

sans offenser ni mortifier! Tu es vraiment le Saint de Dieu! Prie pour notre paix. Nous sommes endurcis par des siècles de... croyances et des siècles d'affronts, et nous devons rompre cette dure écorce qui nous enveloppe. Aie pour nous de la compassion." "Davantage encore: de l'amour. Ayez la bonne volonté et l'écorce se fendra d'elle-même. Que la Lumière vienne à vous." Il se fraye un chemin et il sort suivi de ses apôtres.

18. LES PARENTS DES ENFANTS ET LES GENS DE SICHEM

18/1/1947

557.1 Jésus est seul dans la petite île au milieu du torrent. Sur la rive, au-delà du torrent, jouent les trois enfants et ils chuchotent à voix basse comme s'ils ne voulaient pas troubler la méditation de Jésus. Parfois le plus petit pousse un petit cri de joie en découvrant un petit caillou de belle couleur ou une fleur nouvelle; les autres le font taire en lui disant: "Tais-toi! Jésus prie..." et le chuchotement reprend pendant que les petites mains brunes construisent avec le sable des petits blocs et des cônes qui, dans leur imagination enfantine, devraient être des maisons et des montagnes.

Là-haut le soleil respandit gonflant toujours plus les bourgeons sur les arbres et ouvrant les boutons dans les prés. Le feuillage vert-gris du peuplier tremble et les oiseaux à son sommet se chamaillent en des rivalités d'amour qui se terminent tantôt par un chant, tantôt par un cri de douleur.

Jésus prie. Assis sur l'herbe, séparé par une touffe de joncs du sentier de la rive, il est absorbé dans son oraison mentale. Parfois il lève les yeux pour observer les petits qui jouent sur l'herbe, puis il les baisse de nouveau pour se plonger dans ses pensées.

Un bruit de pas parmi les arbres de la rive et l'arrivée subite de Jean sur la petite île mettent en fuite les oiseaux qui s'envolent de la cime du peuplier, mettant fin à leur carrousel avec des cris effrayés.

Jean ne voit pas tout de suite Jésus qui est caché par des joncs et, un peu interdit, il crie: "Où es-tu, Maître?"

Jésus se lève alors que les trois enfants crient de la rive opposée: "Il est là-bas! Derrière les hautes herbes."

Mais Jean a déjà vu Jésus et il va vers Lui en disant: "Maître, ils sont venus les parents, les parents des enfants et avec beaucoup de

154

gens de Sichem. Ils sont allés chez Malachie, et Malachie les a conduits à la maison. Je suis venu te chercher."

"Et Judas, où est-il?"

"Je ne sais pas, Maître. Il est sorti tout de suite après que tu es venu ici et il n'est plus revenu. Il doit être en ville. Veux-tu que je le cherche?"

“Non, il ne faut pas. Reste ici avec les enfants. Je veux d'abord parler aux parents.”,
“Comme tu veux, Maître.”

Jésus s'en va et Jean rejoint les enfants et se met à les aider dans leur grande entreprise d'établir un pont sur un fleuve imaginaire fait de longues feuilles de roseau disposées sur le sol pour représenter l'eau...

Jésus entre dans la maison de Marie de Jacob qui est sur la porte à l'attendre et qui Lui dit: “Ils sont montés sur la terrasse. Je les y ai conduits en leur offrant de se reposer, mais voici Judas qui accourt du village. Je vais l'attendre et puis préparer de quoi se restaurer pour les pèlerins qui sont très fatigués.”

Jésus aussi attend Judas dans l'entrée qui est un peu sombre par rapport à la lumière extérieure. Judas ne voit pas tout de suite Jésus et d'un air hautain il dit à la femme en entrant: “Où sont les gens de Sichem? Déjà partis peut-être? Et le Maître? Personne ne l'appelle? Jean...” Il voit Jésus et change de ton pour dire: “Maître! Je suis accouru quand j'ai su, par pur hasard... Tu étais déjà à la maison?”

“Il y avait Jean, et il m'a cherché.”

“Moi... j'y aurais été aussi. Mais à la fontaine des gens m'avaient invité à leur expliquer certaines choses...”

Jésus ne répond rien. Il n'ouvre bouche que pour saluer ceux qui l'attendent, assis en partie sur les murets de la terrasse, en partie dans la pièce qui s'ouvre sur elle, et qui en le voyant se lèvent pour Lui faire honneur.

Jésus, après les avoir salués collectivement, les salue chacun par son nom, à l'étonnement joyeux de ceux-ci qui Lui disent: “Tu te souviens encore de nos noms?” Ce doit être des habitants de Sichem.

Et Jésus répond: “De vos noms, de vos visages, et de vos âmes. Vous avez accompagné les parents des enfants? Ce sont eux?”

“Ce sont eux. Ils sont venus les prendre et nous nous sommes joints à eux pour te remercier de ta pitié pour ces petits enfants d'une femme de Samarie. Il n'y a que Toi pour faire ces choses!...”

155

Tu es toujours le Saint qui ne fait que des œuvres saintes. Nous aussi, nous nous souvenons toujours de Toi. Et maintenant, sachant que tu étais ici, nous sommes venus pour te voir et pour te dire que nous te sommes reconnaissants d'avoir choisi de te réfugier chez nous et de nous avoir aimés dans les fils de notre sang. Mais maintenant écoute les parents.”

Jésus, suivi de Judas, se dirige vers eux et les salue de nouveau pour les inviter à parler.

“Nous, nous ne savons pas si tu le sais, nous sommes les frères de la mère des enfants, et nous étions très fâchés avec elle, parce que sottement et contre nos conseils, elle avait voulu ce mariage malheureux. Notre père fut faible pour l'unique fille de sa nombreuse descendance, au point que nous aussi nous fîmes en colère contre lui et que pendant plusieurs années nous ne nous sommes pas parlés ni vus. Puis, sachant que la main de Dieu s'appesantissait sur la femme, et que c'était la misère dans sa maison, car une union impure n'a pas la défense de la bénédiction divine, nous avons repris dans notre maison notre vieux père pour qu'il n'eût pas d'autre douleur que la misère dans laquelle languissait la femme. Et puis elle est morte, et nous l'avons su. Tu étais passé depuis peu et nous parlions de Toi entre nous... Et nous, en surmontant notre indignation, nous avons offert à l'homme par l'intermédiaire de lui et lui (deux de Sichem) de reprendre les enfants. Ils étaient par moitié de notre sang. Il répondit qu'il préférerait les voir morts de malemort que vivants de notre pain. Nous n'avons pas eu les enfants ni le corps de notre sœur, même pas lui, pour qu'il eût une sépulture selon nos rites! Et alors nous lui avons juré la haine ainsi qu'à sa descendance. Et la haine l'a frappé comme une malédiction au point qu'après avoir été libre il devint serviteur et de serviteur... un cadavre, mort comme un chacal dans une tanière puante. Nous ne l'aurions jamais su car depuis longtemps tout était mort entre nous. Et nous avons eu grand peur, cela seulement, quand il y a maintenant huit nuits, nous avons vu paraître dans notre aire les larrons. Et puis, sachant pourquoi ils avaient paru, l'indignation, plutôt que la douleur, nous mordit comme du venin et nous nous sommes hâtés de congédier ces voleurs en leur offrant une bonne récompense pour avoir leur amitié, et nous avons été étonnés en les entendant dire qu'ils s'étaient déjà payés et qu'ils ne voulaient rien d'autre.”

Judas rompt à l'improviste le silence attentif que tous gardent par un éclat de rire ironique et il crie: “Leur conversion! Totale! En

156

vérité!”

Jésus le regarde avec sévérité, les autres avec étonnement, et celui qui parle continue: “Et que pouvais-je attendre de plus d'eux?

N'était-ce pas déjà beaucoup d'être venus amener le pastoureau en défiant les dangers sans prendre de récompense? À une vie malheureuse il faut une manière de faire malheureuse. Certainement il ne fut pas important le butin fait sur ce sot, mort comme un vagabond! Pas important! Et à peine suffisant pour eux qui devaient suspendre leurs vols pendant dix jours au moins. Et leur honnêteté nous a tellement étonnés, tellement que nous leur avons demandé quelle voix leur avait parlé pour leur inculquer cette pitié, et nous avons appris ainsi que c'était un rabbi qui leur avait parlé... Un rabbi! Ce ne pouvait être que Toi! En effet aucun autre rabbi d'Israël ne pourrait faire ce que tu as fait. Et une fois qu'ils furent partis, nous avons interrogé de plus près le jeune pastoureau effrayé et nous avons su plus exactement les choses. Tout d'abord nous savions seulement que le mari de notre sœur était mort et que les enfants étaient à Ephraïm chez un juste, et puis que ce juste, qui était un rabbi, leur avait parlé, et tout de suite nous avons pensé que c'était Toi. Et entrés à Sichem à l'aurore nous en avons parlé avec eux car nous n'avions pas encore décidé si nous accueillerions les enfants. Mais eux nous ont dit: "Et quoi? Voudriez-vous que ce soit en vain que le Rabbi de Nazareth ait aimé les enfants? Parce que c'est certainement Lui, n'en doutez pas. Allons tous le trouver plutôt, car sa bienveillance est grande envers les fils de Samarie". Et, une fois réglées nos affaires, nous sommes venus. Où sont les enfants?”

“Près du torrent. Judas, va leur dire qu'ils viennent.”

Judas s'en va.

“Maître, c'est une dure rencontre pour nous. Ils nous rappellent toutes nos peines, et nous demandons encore si nous allons les accueillir. Ce sont les enfants du plus violent ennemi que nous ayons eu au monde...”

“Ce sont des fils de Dieu. Ce sont des innocents. La mort annule le passé et l'expiation obtient le pardon, même de Dieu. Voudriez-vous être plus sévères que Dieu? Et plus cruels que les larrons? Et plus obstinés qu'eux? Les larrons voulaient tuer le pastoureau et garder les enfants. Lui par prudence, eux par humaine pitié envers des enfants sans défense. Le Rabbi a parlé, et eux n'ont pas tué, et ils ont même accepté de vous amener le petit berger. Devrai-je connaître la défaite avec des cœurs droits, ayant vaincu le

157

crime?...”

“C'est que... Nous sommes quatre frères et il y a déjà trente-sept enfants dans la maison...”

“Et là où trente-sept passereaux trouvent leur nourriture, parce que le Père des Cieux leur fait trouver le grain, est-ce que quarante ne le trouveront pas? Est-ce que par hasard la puissance du Père ne pourra pas procurer la nourriture à trois autres, ou plutôt quatre, de ses fils? Est-ce que cette divine Providence est limitée? Est-ce que l'Infini aura peur de féconder davantage vos semences, vos arbres et vos brebis, pour qu'il y ait suffisamment de pain, d'huile, de vin, de laine et de viande pour vos enfants et les quatre autres pauvres petits restés seuls?”

“Ils sont trois, Maître!”

“Ils sont quatre. Le pastoureau est orphelin lui aussi. Pourriez-vous, si Dieu vous apparaissait ici, soutenir que votre pain est tellement mesuré que vous ne pouvez nourrir un orphelin? La pitié pour l'orphelin est commandée par le Pentateuque...”

“Nous ne le pourrions pas, Seigneur. C'est vrai. Nous ne serons pas inférieurs aux voleurs. Nous donnerons le pain, le vêtement et le logement même au petit berger, et par amour pour Toi.”

“Par amour. Par amour total: pour Dieu, pour son Messie, pour votre sœur, pour votre prochain. Voilà l'hommage et le pardon qu'il faut donner à votre sang! Non pas un froid tombeau pour sa poussière. Le pardon c'est la paix. Paix pour l'esprit de l'homme qui a péché. Mais ce ne serait qu'un pardon mensonger, tout extérieur, sans aucune paix pour l'esprit de la morte, votre sœur et mère de ces petits si, à la juste expiation de Dieu s'unissait, pour la tourmenter, de savoir que ses enfants paient, innocents qu'ils sont, pour son péché. La miséricorde de Dieu est infinie, mais unissez-y la vôtre pour donner la paix à la morte.”

“Oh! Nous le ferons! Nous le ferons! À personne ne se serait soumis notre cœur, mais à Toi, ô Rabbi, qui es passé un jour parmi nous pour semer une semence qui n'est pas morte et qui ne mourra pas.”

“Amen! Voilà les enfants...” Jésus les montre sur le bord du torrent qui se dirigent vers la maison, et il les appelle...

Ils laissent la main des apôtres et accourent en criant: “Jésus! Jésus!” Ils entrent, montent l'escalier, arrivent sur la terrasse et s'arrêtent intimidés devant tant d'étrangers qui les regardent.

“Viens Ruben, et toi Élisée, et toi Isaac. Eux sont les frères de votre mère, et ils sont venus vous prendre pour vous joindre à

158

leurs enfants. Voyez comme est bon le Seigneur? C'est vraiment comme cette colombe de Marie de Jacob que nous avons vue avant hier donner la becquée à un petit qui n'était pas le sien, mais celui de son frère mort. Lui vous recueille et vous donne à eux pour qu'ils aient soin de vous et que vous ne soyez plus orphelins. Allons! Saluez vos parents.”

“Le Seigneur soit avec vous, seigneurs” dit timidement le plus grand en regardant par terre, et les deux plus petits lui font écho.

“Celui-ci ressemble beaucoup à la mère, et aussi cet autre, mais celui-là (le plus grand) c'est tout à fait le père” observe un parent.

“Mon ami, je ne crois pas que tu sois assez injuste pour faire une différence d'amour à cause d'une ressemblance de visage” dit Jésus.

“Oh! non. Cela non. J'observais... et je réfléchissais... Je ne voudrais pas qu'il ait aussi le cœur du père.”

“C'est un enfant encore tendre. Ses simples paroles trahissent pour sa mère un amour bien plus vif que tout autre amour.”

“Il les tenait pourtant mieux que nous ne croyions. Ils sont bien vêtus et bien chaussés. Il avait peut-être fait fortune...”

“Mes frères et moi nous avons des vêtements neufs car Jésus nous a habillés. Nous n'avions ni chaussures ni manteaux, nous étions tout à fait comme le berger” dit le second qui est moins timide que le premier.

“Nous te dédommagerons de tout, Maître” répond un parent et il ajoute: “Joachim de Sichem avait les offrandes de la ville, mais nous y joindrons encore de l'argent...”

“Non, je ne veux pas d'argent. Je veux une promesse. Une promesse d'amour pour eux que j'ai arrachés aux larrons. Les offrandes... Malachie, prends-les pour les pauvres que tu connais et fais-en une part à Marie de Jacob, car sa maison est bien misérable.”

“Comme tu le veux. S'ils sont bons nous les aimerons.”

“Nous le serons, Seigneur. Nous savons qu'il faut l'être pour retrouver notre mère et remonter le fleuve, jusqu'au sein d'Abraham et ne pas enlever des mains de Dieu le filin de notre barque pour ne pas être emportés par le courant du démon” dit Ruben tout d'un trait.

“Mais que dit l'enfant?”

“C'est une parabole qu'il a entendue de Moi. Je l'ai dite pour consoler leurs cœurs et donner à leurs esprits une ligne de conduite. Les enfants l'ont retenue et ils l'appliquent à toutes leurs actions. Familiarisez-vous avec eux pendant que je parle à ceux de Sichem...”

159

“Maître, encore un mot. Ce qui nous a étonnés chez les larrons, c'est qu'ils nous ont prié de dire au Rabbi, qui avait avec Lui les enfants, de leur pardonner d'avoir mis autant de temps pour venir, en considérant que toutes les routes ne leur étaient pas ouvertes et que la présence d'un enfant avec eux empêchait de longues marches à travers les gorges sauvages.”

“Tu entends, Judas?” dit Jésus à l'Isariote qui ne réplique pas.

Et puis Jésus s'isole avec ceux de Sichem, qui Lui arrachent la promesse d'une visite, si brève qu'elle soit, avant la grande chaleur de l'été. Et pendant ce temps ils racontent à Jésus des choses de la ville et comment ceux qui ont eu leurs âmes ou leurs corps guéris se souviennent de Lui.

Pendant ce temps Judas et Jean s'efforcent de familiariser les enfants avec leurs parents...

19. LA LEÇON SECRÈTE

21/1/1947

558.1 Jésus est en train de marcher sur une route solitaire. Il a devant Lui les parents des enfants et à ses côtés les gens de Sichem. Ils sont dans une région déserte, pas de ville en vue. Les enfants ont été mis en selle sur des ânes, et un parent tient la bride tout en surveillant l'enfant. Les autres ânes qui n'ont pas de cavaliers, car ceux de Sichem ont préféré marcher à pied pour rester près de Jésus, précèdent le groupe des hommes, marchant en bande entre des talus bordés d'herbe nouvelle, où de temps en temps ils plongent leurs museaux pour en goûter une bouchée, et brayant de temps à autre par la joie de revenir à leurs écuries, par une splendide journée, sans être chargés. Et puis en un amble amusant caracolent pour rejoindre leurs compagnons montés. Ce qui fait rire les enfants.

Jésus parle avec les sichémistes ou écoute leurs conversations. Il est visible que les samaritains sont fiers d'avoir avec eux le Maître et rêvent plus qu'il ne convient. Au point de dire à Jésus, en montrant les hautes montagnes qui sont à la gauche des voyageurs qui vont vers le nord: “Tu vois? Ils ont une mauvaise renommée l'Ebal et le Garizim, mais pour Toi, au moins, ils sont meilleurs que Sion de beaucoup et ils le seraient totalement si tu le voulais, en les

160

choisissant pour y demeurer. Sion est toujours un repaire de jébuséens, et ceux de maintenant sont pour Toi encore plus hostiles que les anciens pour David. Lui, en usant de violence prit la citadelle; mais Toi qui n'uses pas de violence, tu n'y régneras pas. Jamais. Reste parmi nous, Seigneur, et nous t'honorons.”

Jésus répond: “Dites-moi: m'auriez-vous aimé si j'avais voulu vous conquérir par la violence?”

“Vraiment... non. Nous t'aimons justement parce que tu es tout amour.”

“C'est pour cela donc, à cause de l'amour, que je règne en vos cœurs?”

“Oui, Maître. Mais c'est parce que nous avons accueilli ton amour. Eux, ceux de Jérusalem, ne t'aiment pas.”

“C'est vrai. Ils ne m'aiment pas. Mais vous, qui êtes tous d'habiles commerçants, dites-moi: quand vous voulez vendre, acheter, faire des bénéfices, perdez-vous peut-être courage parce qu'en certains endroits on ne vous aime pas, ou bien faites-vous, malgré cela, vos affaires en vous préoccupant uniquement de faire de bons achats et de bonnes ventes sans vous demander si de l'argent que vous gagnez est absent l'amour de vos acheteurs ou de vos vendeurs?”

“C'est seulement de l'affaire que nous nous préoccupons. Peu nous importe s'il y manque l'amour de ceux qui traitent avec nous.

Finie l'affaire, fini le contact. Le profit reste... Le reste n'a pas de valeur.”

“Eh bien, Moi aussi, Moi qui suis venu servir les intérêts de mon Père, je ne dois pas me préoccuper de cela. Que ensuite, là où je les sers, je trouve amour ou mépris ou dureté, je ne m'en préoccupe pas. Dans une ville de commerce, ce n'est pas avec tous que l'on fait des profits et que l'on fait des achats et des ventes. Mais même si on traite avec un seul et si on fait un bon gain, on dit que le voyage n'a pas été inutile et on y retourne et y retourne encore. Car ce que l'on n'obtient qu'avec un seul la première fois, on l'obtient avec trois la seconde, avec sept la quatrième, avec des dizaines les autres fois. N'est-ce pas ainsi? Moi aussi, pour les conquêtes du Ciel, je fais comme vous pour vos marchés. J'insiste, je persévère, je trouve suffisant le peu, en nombre, le grand, car une seule âme sauvée c'est une grande chose, le grand gain pour ma fatigue. Chaque fois que j'y vais et que je surmonte tout ce qui peut être réaction de l'Homme, quand il s'agit de conquérir, comme Roi de l'esprit, même un seul sujet, non, je ne dis pas qu'ont été inutiles

161

ma démarche, ma souffrance, mes fatigues, mais j'appelle saints, aimables et désirables les mépris, les injures, les accusations. Je ne serais pas un bon conquérant si je m'arrêtais devant les obstacles des forteresses de granit.”

“Mais il te faudrait des siècles pour les vaincre. Toi... tu es un homme. Tu ne vivras pas des siècles. Pourquoi perdre ton temps là où on ne veut pas de Toi?”

“Je vivrai beaucoup moins. Et même bientôt je ne serai plus parmi vous, je ne verrai plus les aubes et les couchers de soleil comme les pierres milliaires des jours qui commencent et des jours qui s'achèvent, par une splendide journée, mais je les contemplerai uniquement comme des beautés de la Création et je louerai pour eux le Créateur qui les a faits et qui est mon Père; je ne verrai plus fleurir les arbres et mûrir les récoltes, et je n'aurai pas besoin des fruits de la terre pour me conserver en vie, car revenu dans mon Royaume, je me nourrirai d'amour. Et pourtant j'abattrais les nombreuses forteresses fermées que sont les cœurs des hommes.

Observez cette pierre là, au-dessous de la source, au flanc de la montagne. La source est bien faible, elle ne court pas, mais donne l'eau goutte à goutte, une goutte qui tombe depuis des siècles sur cette pierre en saillie sur le flanc de la montagne, et la pierre est bien dure. Ce n'est pas du calcaire friable ni de l'albâtre mou, **c'est du basalte très dur**. Et pourtant regardez comment au centre de la masse convexe, et malgré cette forme, il s'est formé un minuscule miroir d'eau, pas plus large que le calice d'un nénuphar, mais suffisant pour refléter le ciel bleu et désaltérer les oiseaux. Cette concavité dans la masse convexe, est-ce par hasard l'homme qui l'a faite pour mettre une gemme d'azur dans la pierre sombre et une coupe d'eau fraîche pour les oiseaux? Non, l'homme ne s'en est pas occupé. Au cours des nombreux siècles que les hommes passent devant ce rocher que depuis des siècles une goutte creuse par un travail incessant et régulier, nous sommes peut-être les premiers à l'observer, ce basalte noir avec au milieu ce liquide couleur de

turquoise. Nous en admirons la beauté et nous louons l'Éternel de l'avoir voulu pour charmer nos yeux et rafraîchir les oiseaux qui font leurs nids près d'ici. Mais dites-moi: est-ce par hasard la première goutte, qui a coulé en dessous de cette corniche basaltique qui surmonte le rocher et qui est tombée de sa hauteur sur la roche, qui a creusé la coupe qui reflète le ciel, le soleil, les nuages et les étoiles? Non. Des millions et des millions de gouttes, l'une après l'autre, l'une après l'autre se sont succédées, jaillissant comme une larme de là-haut,

162

tombant avec un scintillement pour frapper le rocher et y mourir avec une note d'harpe, et ont creusé d'une profondeur inappréciable tant elle était nulle la matière dure. Et ainsi pendant des siècles, avec le mouvement régulier du sable dans un sablier, pour marquer le temps: tant de gouttes à l'heure, tant au cours d'une veille, tant entre l'aube et le couchant, et la nuit et l'aurore, tant par jour, tant d'un sabbat à un sabbat, tant d'une nouvelle lune à une nouvelle lune, tant d'un mois de nisan à un mois de nisan, et d'un siècle à un siècle. Le rocher résistait, la goutte persistait. L'homme qui est orgueilleux et donc impatient et peu partisan de l'effort, aurait jeté la masse et la gouge après les premiers coups en disant- "C'est une chose qu'on ne peut creuser". La goutte a creusé; c'était ce qu'elle devait faire, ce pourquoi elle a été créée. Et elle a coulé, une goutte après l'autre, pendant des siècles, pour arriver à creuser le rocher. Et elle ne s'est pas arrêtée ensuite en disant: "Maintenant c'est le ciel qui pensera à nourrir la coupe que j'ai creusée, avec les rosées et les pluies, les gelées et les neiges". Mais elle a continué de tomber et c'est elle seule qui emplit la coupe minuscule pendant les chaleurs de l'été, pendant les rigueurs de l'hiver, alors que les pluies violentes ou légères plissent le miroir, mais ne peuvent ni l'embellir ni l'élargir ni l'approfondir parce qu'il est déjà comble, utile, beau. La source sait que ses filles, les gouttes, s'en vont mourir là dans le petit bassin, mais elle ne les retient pas. Elle les pousse, au contraire, vers leur sacrifice, et pour qu'elles ne restent pas seules en tombant ainsi dans la tristesse, elle leur envoie de nouvelles sœurs pour que celle qui meurt ne soit pas seule et se voit perpétuée en d'autres. Moi aussi, en frappant des centaines et des milliers de fois les dures forteresses des cœurs durs et en me perpétuant dans mes successeurs que j'enverrai jusqu'à la fin des siècles, j'ouvrirai en eux des passages et ma Loi entrera comme un soleil partout où il y a des créatures. Que si ensuite elles ne veulent pas de la Lumière et ferment les passages qu'un inépuisable effort a ouverts, mes successeurs et Moi, nous n'en serons pas coupables aux yeux de notre Père. Si cette source s'était ouvert un autre chemin, en voyant la dureté du rocher, et s'était égouttée plus loin où il y a un terrain herbeux, vous, dites-moi, si nous aurions eu cette gemme brillante et les oiseaux ce limpide réconfort?"

"On ne l'aurait même pas vue, Maître."

"Tout au plus... un peu d'herbe plus touffue même en été aurait indiqué l'endroit où la source s'égouttait."

163

"Ou... moins d'herbe qu'ailleurs, les racines pourrissant par suite d'une humidité continuelle."

"Et de la boue. Rien de plus. Des gouttes inutiles."

"Vous l'avez dit: un égouttement inutile ou du moins oiseux. Moi aussi, si je devais m'attacher uniquement aux endroits où les cœurs sont disposés à m'accueillir par justice ou par sympathie, je ferais un travail imparfait. En effet je travaillerais, cela oui, mais sans fatigue, et même en donnant à mon moi une grande satisfaction, en un compromis agréable entre le devoir et le plaisir. Ce n'est pas accablant de travailler là où l'amour vous entoure et où l'amour rend dociles les âmes à travailler. Mais s'il n'y a pas de fatigue, il n'y a pas de mérite, et il n'y a pas beaucoup de profit, parce que l'on fait peu de conquêtes et que l'on se borne à ceux qui sont déjà dans la justice. Je ne serais pas Moi si je ne cherchais pas à racheter d'abord à la Vérité, puis à la Grâce tous les hommes."

"Et tu crois y réussir? Que pourras-tu faire de plus que tu n'as déjà fait pour amener tes adversaires à ta parole? Quoi? Si même la résurrection de l'homme de Béthanie n'a pas suffi pour faire dire aux juifs que tu es le Messie de Dieu?"

"J'ai encore quelque chose à faire de plus grand, de beaucoup plus grand que ce que j'ai déjà fait."

"Quand, Seigneur?"

"Quand la lune de nisan sera pleine. Faites attention alors."

"Y aura-t-il un signe dans le ciel? On dit que quand tu es né, le ciel se fit entendre par des lumières, des chants et des étoiles extraordinaires."

"C'est vrai. Pour dire que la Lumière était venue dans le monde. Alors, en nisan, le ciel et la terre auront des signes, et cela semblera la fin du monde, à cause des ténèbres et des secousses et du rugissement de la foudre dans le firmament et des tremblements dans les entrailles ouvertes de la Terre. Mais ce ne sera pas la fin. Ce sera le commencement, au contraire. D'abord, à ma venue, le Ciel enfanta pour les hommes le Sauveur, et comme c'était une action de Dieu, la paix accompagnait l'événement. Au nisan, ce sera la Terre qui par sa propre volonté enfantera pour elle le Rédempteur, et comme ce sera une action des hommes, elle ne sera pas accompagnée de la paix. Mais il y aura une convulsion horrible. Et dans l'horreur de l'heure du siècle et de l'enfer, la Terre déchirera son sein sous les flèches enflammées de la colère divine, et elle criera sa volonté, trop ivre pour en comprendre la portée, trop possédée par Satan pour l'empêcher. Comme une folle qui

164

enfante, elle croira détruire le fruit considéré comme maudit, et elle ne comprendra pas qu'au contraire elle l'élèvera ainsi en des lieux où jamais plus la douleur et les embûches ne le rejoindront. L'arbre, le nouvel arbre, à partir de ce moment étendra ses branches sur toute la Terre, à travers tous les siècles, et Celui qui vous parle sera reconnu, avec amour ou avec haine, pour le vrai Fils de Dieu et le Messie du Seigneur. Et malheur à ceux qui le reconnaîtront sans vouloir l'avouer, et sans se convertir à Moi."

"Où cela arrivera-t-il, Seigneur?"

“A Jérusalem. Elle est bien la cité du Seigneur.”

“Alors nous n'y serons pas car au nisan la Pâque nous retient ici. Nous sommes fidèles à notre Temple.”

“Il vaudrait mieux que vous soyez fidèles au Temple vivant qui n'est ni sur le Moriah ni sur le **Garizim**, mais qui, étant divin, est universel. Mais Moi je sais attendre votre heure, celle où vous aimerez Dieu et son Messie en esprit et en vérité.”

“Nous croyons que tu es le Christ. C'est pour cela que nous t'aimons.”

“Aimer, c'est laisser le passé pour entrer dans mon présent. Vous ne m'aimez pas encore parfaitement.”

Les samaritains se regardent par en dessous, silencieusement. Puis l'un d'eux dit: “Pour Toi, pour venir à Toi, nous le ferions. Mais nous ne pourrions pas, même si nous le voulions, entrer là où sont les juifs. Tu le sais. Eux ne veulent pas de nous...”

“Et vous ne voulez pas d'eux. Mais soyez en paix. D'ici peu il n'y aura plus deux régions, deux Temples, deux pensées opposées.

Mais un unique peuple, un unique Temple, une unique foi pour tous ceux qui veulent la Vérité. Mais maintenant je vous quitte. Les enfants sont désormais consolés et distraits, et long est pour Moi le chemin de retour à Ephraïm pour arriver avant la nuit. Ne vous agitez pas. Cela pourrait attirer l'attention des petits et il ne faut pas qu'ils remarquent mon départ. Continuez. Moi je m'arrête ici.

Que le Seigneur vous guide sur les sentiers de la Terre et sur les sentiers de sa Voie. Allez.”

Jésus s'approche de la montagne et les laisse s'éloigner. La dernière chose que l'on remarque de la caravane qui retourne à Sichem, c'est le joyeux éclat de rire d'un enfant qui se propage dans le silence du chemin montagneux.

165

20. CE QUI ARRIVE DANS LA DECAPOLE ET LA JUDÉE

22/1/1947

559.1 La nouvelle que Jésus est à Ephraïm, peut-être parce que les habitants eux-mêmes s'en sont vantés ou pour d'autres motifs que j'ignore, doit s'être répandue car désormais nombreux sont ceux qui viennent chercher Jésus, des malades pour la plupart, des affligés et aussi des gens désireux de le voir. Je m'en rends compte car j'entends l'Isariote dire à un groupe de pèlerins venus de la Décapole:

“Le Maître n'est pas là. Mais il y a Jean et moi, et c'est la même chose. Dites donc ce que voulez et nous le ferons.”

“Mais vous ne pourrez jamais enseigner ce que le Maître enseigne” objecte quelqu'un.

“Nous sommes d'autres Lui, homme. Souviens-t'en toujours. Mais si tu tiens à entendre le Maître reviens avant le sabbat et retourne chez toi après. Le Maître est maintenant un vrai maître. Il ne parle plus sur tous les chemins, ni dans les bois, ni sur les rochers comme un vagabond, et à toute heure comme un esclave. Il parle ici au sabbat comme il Lui convient. Et il fait bien! Pour ce que cela Lui a servi de s'épuiser de fatigue et d'amour!”

“Mais ce n'est pas notre faute si les juifs...”

“Tous! Tous! Aussi bien juifs que non juifs! Vous avez été et serez tous pareils. Lui est tout à vous. Vous rien pour Lui. Lui donne. Vous, vous ne donnez pas, même pas l'aumône que l'on donne au mendiant.”

“Mais nous l'avons l'offrande pour Lui. La voilà, si tu ne nous crois pas.”

Jean, qui s'est toujours tu mais souffre visiblement, tout en regardant avec des yeux qui supplient et réprimant, ou mieux qui sollicitent, ne peut plus se taire. Alors que Judas allonge déjà la main pour prendre l'offrande, il met une main sur le bras de son compagnon pour le retenir et il lui dit: “Non, Judas. Cela, non. Tu sais l'ordre du Maître” et il se tourne vers ceux qui sont venus pour dire: “Judas s'est mal expliqué et vous avez mal compris. Ce n'est pas cela que voulait dire mon compagnon. C'est seulement une offrande de foi sincère, d'amour fidèle que nous, moi, mes compagnons, vous, tous nous devons donner pour tout ce que le Maître nous donne. Quand nous marchions à travers la Palestine, il acceptait vos offrandes parce qu'elles nous étaient nécessaires dans nos déplacements et parce qu'il se trouvait de nombreux mendiants sur notre route, et que se faisaient connaître à nous des misères

166

cachées. Maintenant, ici, nous n'avons besoin de rien - en soit louée la Providence - et nous ne rencontrons pas de mendiants.

Reprenez, reprenez votre offrande et donnez-la, au nom de Jésus, à des malheureux. Ce sont les désirs de notre Seigneur et Maître, et ses ordres à ceux d'entre nous qui s'en vont évangéliser à travers les villes. Si ensuite vous avez des malades avec vous ou si quelqu'un a un vrai besoin de parler au Maître, dites-le. Et j'irai le chercher à l'endroit où il s'isole pour prier, car son esprit a un grand besoin de se recueillir dans le Seigneur.”

Judas bougonne quelque chose entre ses dents, mais ne contredit pas ouvertement. Il s'assoit près du foyer allumé comme pour se désintéresser de la chose.

“Vraiment... nous n'avons pas un grand besoin. Mais nous avons su qu'il était ici, et nous avons traversé le fleuve pour venir le voir. Mais si nous avons mal fait...”

“Non, frères. Ce n'est pas mal de l'aimer et de le chercher, même si cela est difficile et fatigant. Et votre bonne volonté aura sa récompense. Je vais annoncer au Seigneur votre venue, et certainement Lui viendra. Mais si vraiment il ne venait pas, je vous apporterai sa bénédiction.” Et Jean sort dans le jardin pour aller à la recherche du Maître.

“Laisse! J'y vais, moi” dit Judas impérieusement et il se lève pour courir dehors.

Jean le regarde aller et n'objecte rien. Il rentre dans la cuisine où sont entassés les pèlerins. Mais immédiatement il leur propose:

“Voulons-nous aller à la rencontre du Maître?”

“Mais si Lui ne voulait pas...”

“Oh! ne donnez pas d'importance à un malentendu, je vous en prie. Vous connaissez certainement les raisons pour lesquelles nous sommes ici. Ce sont les autres qui obligent le Maître à ces mesures de prudence, ce n'est pas la volonté de son cœur. Lui a toujours les mêmes sentiments pour vous tous.”

“Nous le savons. Les premiers jours, après la lecture du décret, ce fut toute une recherche au-delà du Jourdain et dans les endroits où ils pouvaient penser qu'il se trouvait: à Bethabara, comme à Béthanie, à Pella et à Ramoth-Galaad et aussi ailleurs. Et nous savons

qu'il en a été ainsi pour la Judée et la Galilée. Les maisons de ses amis ont été très surveillées car... si ses amis et ses disciples sont nombreux, nombreux aussi sont ceux qui ne le sont pas et qui croient servir le Très-Haut en persécutant le Maître. Puis les recherches ont subitement cessé et le bruit s'est répandu qu'il était

167

ici.”
“Mais vous, de qui l'avez-vous su?”
“De ses disciples.”
“Mes compagnons? Où?”
“Non. Aucun d'eux. D'autres. Nouveaux, car nous ne les avons jamais vus avec le Maître ni avec des anciens disciples. Et même nous avons été étonnés que Lui ait envoyé des inconnus pour dire où il était, mais ensuite aussi nous avons pensé qu'il l'avait fait parce que les nouveaux n'étaient pas connus par les juifs comme disciples.”
“Je ne sais pas ce que vous dira le Maître. Mais je vous dis que dorénavant vous ne devez ajouter foi qu'à des disciples connus. Soyez prudents. Tous ceux de cette nation savent ce qui est arrivé au Baptiste...”
“Tu penses que...”
“Si Jean, haï par une seule femme, fut pris et mis à mort, qu'en sera-t-il de Jésus également haï par le Palais royal et le Temple, et par les pharisiens, et les scribes, les prêtres et les hérوديens? Soyez donc vigilants pour ne pas avoir de remords... Mais le voilà qui vient. Allons à sa rencontre.”

559.4 C'est une nuit profonde et sans lune, mais éclairée par les étoiles. Je ne pourrais dire l'heure ne voyant pas la position de la lune ni à quelle phase elle en est. Je vois uniquement que c'est une nuit sereine. Ephraïm toute entière est disparue dans le voile noir de la nuit. Le torrent lui-même est une voix, pas autre chose. Son écume et son scintillement disparaissent totalement sous la voûte verte des arbres des rives qui interdisent même cette lumière, qui n'en est pas une, qui vient des étoiles.

Un oiseau de nuit se lamente quelque part. Puis il se tait à cause d'un bruissement de feuillage et un bruit de roseaux rompus qui se rapproche de la maison en suivant le torrent et en venant du côté de la montagne. Puis une forme élancée et robuste émerge de la rive sur le sentier qui monte vers la maison. Elle s'arrête un moment comme pour s'orienter. Elle rase le mur en tâtant avec les mains. Elle trouve la porte, l'effleure et la dépasse, tourne, toujours en tâtonnant au coin de la maison, jusqu'à rejoindre l'entrée du jardin. Le visiteur nocturne l'essaie, l'ouvre, la pousse, entre. Il rase les murs qui donnent sur le jardin. Il reste perplexe devant la porte de la cuisine. Puis il poursuit jusqu'à l'escalier extérieur, le monte à tâtons et s'assoit sur la dernière marche, ombre noire dans

168

l'ombre. Mais là-bas, vers l'orient, la couleur du ciel nocturne: un voile noir dont on remarque seulement qu'il est tel à cause des étoiles qui le piquent, commence à changer de couleur, c'est-à-dire à prendre une couleur que l'œil arrive à percevoir comme telle: un gris d'ardoise qui paraît un brouillard épais et fumeux et qui est seulement une première clarté de l'aube qui s'avance. Et c'est lentement le miracle journalier, toujours nouveau, de la lumière qui revient.

Le visiteur qui s'était accroupi par terre, tout recouvert par un manteau foncé, remue, étend les bras, lève la tête, rejette son manteau un peu en arrière. C'est Manaën. Vêtu comme un homme quelconque, d'un lourd vêtement marron et d'un manteau assorti. Une étoffe rude de travailleur ou de pèlerin, toute unie, sans boucles ni ceinture. Un cordon de laine retient son habit à la taille. Il se lève, déploie sa stature. Il regarde le ciel où la lumière qui avance permet de voir ce qui l'entoure. En bas, une porte s'ouvre en grinçant. Manaën se penche sans faire de bruit pour voir qui sort de la maison. C'est Jésus qui avec précaution referme la porte et se dirige vers l'escalier. Manaën rentre un peu et s'éclaircit la gorge pour attirer l'attention de Jésus qui lève la tête et s'arrête au milieu de l'escalier.

“C'est moi, Maître. C'est Manaën. Viens vite car je dois te parler. Je t'ai attendu...” chuchote-t-il et il se penche pour le saluer. Jésus monte les dernières marches: “Paix à toi. Quand es-tu venu? Comment? Pourquoi?” demande-t-il.
“Je crois qu'à peine était passé le chant du coq, quand j'ai mis pied ici. Mais j'étais dans les buissons, là-bas au fond, depuis hier à la seconde veille.”

“Toute la nuit dehors!”

“Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je devais te parler, à Toi seul. Je devais connaître, le chemin pour venir, la maison, et n'être pas vu. Aussi je suis venu de jour et je me suis caché là-haut. J'ai vu s'apaiser la vie dans la ville. J'ai vu Judas et Jean rentrer à la maison, et même Jean est passé presque à côté de moi avec sa charge de bois, mais il ne m'a pas vu, car j'étais bien caché dans le fourré. J'ai vu, tant qu'il a fait assez clair pour y voir, une petite vieille qui entrait et sortait, et le feu qui brillait dans la cuisine, et je t'ai vu descendre de là-haut quand le crépuscule était déjà terminé, et la porte se fermer. Alors je suis venu à la lumière de la lune nouvelle et j'ai reconnu le chemin. Je suis même entré dans le jardin. La porte est plus inutile que s'il n'y en avait pas. J'ai

169

entendu vos voix, mais je devais parler à Toi seul. Je suis reparti pour revenir à la troisième veille et être ici. Je sais que tu te lèves habituellement avant le jour pour prier, et j'ai espéré qu'aujourd'hui aussi tu le feras. Je loue le Très-Haut qu'il en soit ainsi.”

“Mais quel motif de devoir me voir avec tant de difficultés?”

“Maître, Joseph et Nicodème veulent te parler et ils ont pensé le faire de manière à esquiver toute surveillance. Ils ont essayé d'autres fois, mais Belzébut doit aider beaucoup tes ennemis. Ils devaient toujours renoncer à venir car leur maison n'était pas laissée sans surveillance, et de même celle de Nique. Et même la femme devait venir avant moi. C'est une femme courageuse et elle s'était mise

en route seule par l'Adomin. Mais elle fut suivie et arrêtée près de la "Montée du sang", et elle, pour ne pas trahir ta demeure et pour justifier les vivres qu'elle avait sur sa monture, dit: "Je monte chez un de mes frères qui est dans une grotte sur les monts. Si vous voulez venir, vous qui enseignez Dieu, vous ferez une œuvre sainte car il est malade et il a besoin de Dieu". Et avec cette audace, elle les persuada de s'en aller. Mais elle n'osa plus venir ici et elle alla réellement trouver quelqu'un qu'elle dit être dans une grotte et que tu lui as confié."

"C'est vrai. Mais comment Nique a-t-elle pu le faire savoir aux autres?"

"En allant à Béthanie. Lazare n'y est pas, mais les sœurs y sont. Il y a Marie. Et Marie est-elle une femme à s'effrayer de quelque chose? Elle s'est habillée comme peut-être ne le fit pas Judith pour aller trouver le roi, et elle est allée au Temple, publiquement avec Sara et Noémi, et puis à son palais de Sion. Et de là elle a envoyé Noémi chez Joseph avec ce qu'il fallait dire. Et pendant... qu'astucieusement les juifs allaient chez elle ou envoyaient des gens pour... lui rendre honneur, la petite vieille Noémi, en habits négligés, allait à **Bézéta** chez l'Ancien. Nous nous sommes mis d'accord pour m'envoyer moi, le nomade que personne ne soupçonne quand on le voit chevaucher à toute allure de l'une à l'autre des résidences d'Hérode, ici pour te dire que la nuit entre le vendredi et le sabbat Joseph et Nicodème, venant l'un d'**Arimathie** l'autre de **Rama** avant le coucher du soleil, se rencontreraient à **Goféna** et qu'ils t'attendraient là. Je connais l'endroit et la route, et je viendrai ici le soir pour te conduire. À moi, tu peux te fier, mais ne te fie qu'à moi, Maître. Joseph recommande que personne ne connaisse notre rencontre. Pour le bien de tous."

"Même le tien, Manaën?"

170

"Seigneur... moi, je suis moi. Mais je n'ai pas à sauvegarder des biens et des intérêts de famille comme Joseph."

"Et cela confirme mes dires que les richesses matérielles sont toujours un fardeau... Mais dis bien à Joseph que personne ne connaîtra notre rencontre."

"Alors je puis aller, Maître. Le soleil est levé et tes disciples pourraient se lever."

"Va et que Dieu soit avec toi. Et même je t'accompagne pour te faire voir l'endroit où nous nous trouverons la nuit du sabbat..."

Ils descendent sans bruit et sortent du jardin pour descendre tout de suite sur les rives du torrent.

21. CE QUI ARRIVE EN JUDÉE ET EN PARTICULIER À JÉRUSALEM

23/1/1947

560.1 C'est un chemin bien difficile que celui pris par Manaën pour conduire Jésus à l'endroit où on l'attend. Un chemin de montagne, étroit, couvert de pierres, dans le maquis et les bois. La lumière très claire de la lune à son premier quartier arrive difficilement à traverser l'enchevêtrement des branches et parfois disparaît tout à fait et Manaën y supplée avec des torches qu'il a préparées et emportées avec lui en bandoulière comme des armes sous son manteau. Lui devant, suivi de Jésus, ils avancent en silence dans le grand silence de la nuit. Deux ou trois fois un animal sauvage, en courant à travers les bois, imite un bruit de pas qui fait arrêter Manaën aux aguets. Mais à part cela, rien ne vient troubler la marche déjà si fatigante.

"Voici, Maître, là se trouve Goféna. Maintenant nous tournons, je compterai trois cent pas et je serai aux grottes où ils nous attendent depuis le coucher du soleil. Le chemin t'a paru long? Et pourtant nous sommes allés par des raccourcis qui, je crois, respectent la distance légale."

Jésus fait un geste comme pour dire: "On ne pouvait faire autrement."

Manaën ne parle plus, attentif à compter les pas. Maintenant ils sont dans un couloir rocheux et nu, ressemblant à une caverne qui monte entre les parois de la montagne qui se touchent presque. On

171

dirait une fracture produite par quelque cataclysme, tant elle est étrange: un énorme coup de couteau dans la masse de la montagne qui l'aurait coupée sur un bon tiers à partir du sommet. Au-dessus, là-haut, au-delà des parois perpendiculaires, au-delà de l'agitation bruyante des arbres qui ont poussé sur les bords de l'énorme entaille, resplendissent les étoiles, mais la lumière de la lune ne descend pas ici, dans ce gouffre. La lumière fumeuse de la torche réveille des oiseaux de proie qui crient en agitant leurs ailes sur les bords de leurs nids au milieu des crevasses.

Manaën dit: "Voilà!" et à l'intérieur d'une fente de la paroi rocheuse, il jette un cri qui ressemble à la plainte d'un gros hibou.

Venant du fond, une lueur rougeâtre s'avance par un autre corridor rocheux, qui pourtant est fermé en haut. Joseph survient: "Le Maître?" demande-t-il car il ne voit pas Jésus qui est un peu en arrière.

"Je suis ici, Joseph. Paix à toi."

"A Toi, la paix. Viens! Venez. Nous avons fait du feu pour voir les serpents et les scorpions et pour mettre en fuite le froid. Je vous précède."

Il se retourne, et par les détours du sentier dans les entrailles de la montagne, il les conduit vers un endroit éclairé par des flammes. Là, près du feu, se trouve Nicodème qui jette des branches de genévrier sur le feu.

"Paix à toi aussi, Nicodème. Me voici parmi vous. Parlez."

"Maître, personne ne s'est aperçu de ta venue?"

"Et qui donc, Nicodème?"

"Mais tes disciples ne sont pas avec Toi?"

"Avec Moi se trouvent Jean et Judas de Simon. Les autres évangélisent depuis le lendemain du sabbat jusqu'au crépuscule du vendredi.

Mais j'ai quitté la maison avant sexte en disant que l'on ne m'attende pas avant l'aube du lendemain du sabbat. Et désormais ils sont habitués à mes absences de plusieurs heures pour que cela ne donne des soupçons à aucun d'eux. Soyez donc tranquilles. Nous avons tout le temps de parler sans aucune crainte d'être surpris. Ici... le lieu est commode."

"Oui. Une tanière de serpents et de vautours... et de larrons à la belle saison, quand ces montagnes sont remplies de troupeaux. Mais maintenant les larrons préfèrent d'autres lieux où ils tombent plus rapidement sur les bercails et les caravanes. Nous regrettons de t'avoir amené jusqu'ici, mais de cet endroit nous pourrions repartir par des chemins différents sans attirer l'attention de personne.

172

Car, Maître, là où il soupçonne de l'amour pour Toi, le Sanhédrin fixe son attention."

"Voilà, sur ce point je suis en désaccord avec Joseph. Il me semble à moi que maintenant c'est nous qui voyons des ombres où il n'y en a pas. Il me semble encore que depuis quelques jours la chose s'est beaucoup apaisée..." dit Nicodème.

"Tu te trompes, mon ami. C'est moi qui te le dis. La chose s'est apaisée en ce qu'ils ne s'efforcent plus de rechercher le Maître, car ils savent désormais où il se trouve. Aussi c'est Lui et non pas nous qu'ils surveillent. À cause de cela, j'ai recommandé de ne dire à personne que nous nous serions rencontrés, pour qu'il n'y ait quelqu'un prêt... à n'importe quelle chose" dit Joseph.

"Je ne crois pas que ceux d'Ephraïm..." objecte Manaën.

"Pas ceux d'Ephraïm ni personne de Samarie. Seulement pour agir différemment de ce que nous faisons de l'autre côté..."

"Non, Joseph, ce n'est pas pour cela. C'est parce qu'eux n'ont pas dans le cœur ce serpent méchant que vous avez. Eux ne craignent pas d'être dépouillés d'aucune prérogative. Ils n'ont pas à défendre des intérêts de secte ou de caste. Ils n'ont rien, hormis un besoin instinctif de se sentir pardonnés et aimés par Celui qu'ont offensé leurs ancêtres et qu'eux continuent à offenser en restant en dehors de la Religion parfaite. En dehors, parce qu'eux étant orgueilleux et vous de même, on ne sait pas des deux côtés renoncer à la rancune qui sépare et se tendre la main au nom de l'Unique Père. Et même, s'il y avait chez eux tant de bonne volonté, vous la briseriez, car vous, vous ne savez pas pardonner. Vous ne savez pas dire, en foulant aux pieds toute sottise: "Le passé est mort, car s'est levé le Prince du Siècle à venir qui nous rassemble tous sous son Signe". En fait, je suis venu et je rassemble. Mais vous! Oh! pour vous est toujours anathème, même ce que j'ai estimé digne d'être rassemblé!"

"Tu es sévère pour nous, Maître."

"Je suis juste. Pouvez-vous peut-être dire que vous ne m'avez pas reproché en votre cœur certaines de mes actions? Pouvez-vous dire que vous approuvez ma miséricorde qui est la même pour les juifs et les galiléens que pour les samaritains et les gentils, et même encore plus grande pour eux et pour les grands pécheurs, justement parce qu'ils en ont davantage besoin? Pouvez-vous dire que vous n'attendriez pas de Moi des actes d'une violente majesté pour manifester mon origine surnaturelle et surtout, faites bien attention, ma mission de Messie, d'après l'idée que vous avez du Messie?"

173

Dites vraiment la vérité- à part la joie de votre cœur pour la résurrection de l'ami, n'auriez-vous pas préféré à celle-là que j'arrive à Béthanie beau et cruel comme nos anciens avec les amorrhéens et les basanites et comme Josué avec ceux de Aï et de Jéricho, ou mieux encore en faisant crouler avec ma voix les pierres et les murs sur mes ennemis, comme les trompettes de Josué le firent pour les murs de Jéricho, ou en attirant du ciel sur mes ennemis de grosses pierres comme il arriva dans la descente de Béteron encore au temps de Josué ou, comme dans des temps plus récents, en appelant des cavaliers célestes s'élançant dans l'air couverts d'or, armés de lances comme des cohortes, et un défilé de cavaliers en escadrons rangés et des attaques de part et d'autre et, une agitation de boucliers et d'armées coiffées de heaumes avec leur épée dégainée et lançant des flèches pour terroriser mes ennemis? Oui, vous auriez préféré cela parce que, bien que vous m'aimiez beaucoup, votre amour est encore impur et nourrit pour cela, en désirant ce qui n'est pas saint, votre pensée d'israélites, votre vieille pensée, celle qui est chez Gamaliel comme chez le dernier d'Israël, celle qui est chez le Grand Prêtre, chez le Tétrarque, chez le paysan, chez le berger, chez le nomade, chez l'homme de la Diaspora: la pensée fixe du Messie conquérant. Le cauchemar de ceux qui craignent qu'il ne les réduise à rien. L'espoir de ceux qui aiment la Patrie avec la violence d'un amour humain. Le rêve de ceux qui sont opprimés sous d'autres puissances dans d'autres terres. Ce n'est pas votre faute. La pensée pure, telle que Dieu l'a donnée sur ce que je suis, est allée en se couvrant au cours des siècles de scories inutiles. Et peu savent, par la souffrance, ramener à sa pureté initiale l'idée messianique. Maintenant, ensuite, comme sont proches les temps où sera donné le signe qu'attend Gamaliel, et avec lui tout Israël, maintenant, ensuite, que viennent les temps de ma parfaite manifestation, Satan travaille à rendre plus imparfait votre amour et à altérer davantage votre pensée. Son heure vient. Je vous le dis. Et en cette heure de ténèbres même ceux qui actuellement sont voyants, ou ont seulement la vue basse, seront complètement aveugles. Peu, bien peu, dans l'Homme abattu reconnaîtront le Messie. Peu le reconnaîtront pour le vrai Messie, justement parce qu'il sera abattu comme l'ont vu les prophètes. Moi, je voudrais, pour le bien de mes amis, que pendant qu'il fait encore jour ils sachent me voir et me connaître, pour pouvoir me reconnaître et me voir même quand je serai défiguré et dans les ténèbres de l'heure du monde... Mais dites-moi maintenant ce que

174

vous vouliez me dire. L'heure avance rapidement et l'aube va venir. Je parle pour vous car Moi, je ne crains pas de rencontres dangereuses."

"Voilà: nous voulions donc te dire que quelqu'un doit avoir dit où tu es et que ce quelqu'un n'est certainement ni Nicodème, ni Manaën, ni Lazare, ni ses sœurs, ni Nique, ni moi. Avec qui d'autres as-tu parlé du lieu choisi pour ton refuge?"

"Avec personne, Joseph."

“Tu en es sûr?”

“Sûr.”

“Et tu as donné des ordres à tes disciples pour qu'ils n'en parlent pas?”

“Avant le départ je ne leur ai pas parlé de l'endroit. Arrivé à Ephraïm je leur ai donné l'ordre d'aller évangéliser et d'opérer à ma place. Et je suis sûr de leur obéissance.”

“Et... Tu es seul à Ephraïm?”

“Non. Je suis avec Jean et Judas de Simon. Je l'ai déjà dit. Lui, Judas, car je lis sa pensée ne peut m'avoir nui par son irréflexion, car il ne s'est jamais éloigné de la ville, et en cette période il n'y passe pas de pèlerins d'autres lieux.”

“Alors... c'est sûrement Belzébuth qui a parlé car, au Sanhédrin, on sait que tu es ici.”

“Eh bien? Comment réagissent-ils à ma conduite?”

“De manières diverses, Maître. Très différentes les unes des autres. Certains disent que c'est logique: puisqu'ils t'ont mis au ban des lieux saints, il ne te restait qu'à te réfugier en Samarie. D'autres disent au contraire que cela te fait connaître pour ce que tu es: un samaritain d'esprit plus encore que de race, et que cela suffit pour te condamner. Tous, ensuite, se réjouissent d'avoir pu t'imposer le silence et de pouvoir t'indiquer aux foules comme ami des samaritains. Ils disent: "Nous avons déjà gagné la bataille. Le reste ne sera qu'un jeu d'enfants". Mais, nous t'en prions, fais que cela ne soit pas vrai.”

“Ce ne sera pas vrai. Laissez-les parler. Ceux qui m'aiment ne se troubleront pas à cause des apparences. Laissez tomber le vent tout à fait. C'est un vent de terre. Puis viendra le vent du Ciel, et il s'ouvrira le voile pour qu'apparaisse la gloire de Dieu. Avez-vous autre chose à me dire?”

“Non, pour ce qui te concerne. Veille, sois prudent, ne sors pas d'où tu es. Et de te dire encore que nous te ferons savoir...”

“Non. Pas besoin. Restez où vous êtes. Je vais avoir bientôt avec

175

Moi les femmes disciples et, cela oui, dites à Élise et à Nique de rejoindre les autres, si elles le veulent. Dites-le aussi aux deux sœurs. Comme le lieu où je me trouve est désormais connu, ceux qui ne craignent pas le Sanhédrin peuvent désormais venir pour notre réconfort mutuel.”

“Les deux sœurs ne peuvent venir jusqu'au retour de Lazare. Il est parti en grande pompe et Jérusalem toute entière a su qu'il allait à ses propriétés lointaines et on ne sait pas quand il reviendra. Mais son serviteur est déjà revenu de Nazareth et il a dit, cela aussi nous devons le dire, que ta Mère sera ici avec les autres **avant la fin de cette lune**. Elle se porte bien et de même Marie d'Alphée. Le serviteur les a vues, mais elles tardent un peu car Jeanne veut venir avec elles, et elle ne le peut qu'à la fin de cette lune. Et puis, voilà, si tu nous le permets, nous voudrions venir en ton aide... en amis fidèles même si imparfaits, comme tu le dis.”

“Non. Les disciples qui vont évangéliser apportent la veille de chaque sabbat ce qu'il faut pour eux et pour nous qui restons à Ephraïm. Il ne faut pas autre chose. L'ouvrier vit de son salaire. Cela est juste. Le reste serait du superflu. Donnez-le à quelques malheureux. C'est ce que j'ai imposé aussi à ceux d'Ephraïm et à mes apôtres eux-mêmes. J'exige qu'à leur retour ils n'aient pas la moindre piécette en réserve et que toute obole soit donnée en route en ne prenant pour nous que ce qu'il faut pour notre nourriture très frugale de la semaine.”

“Mais pourquoi, Maître?”

“Pour leur enseigner le détachement des richesses et la nécessité pour l'esprit de dominer les préoccupations du lendemain. C'est pour cela et pour mes autres bonnes raisons de Maître que je vous prie de ne pas insister.”

“Comme tu veux. Mais nous regrettons de ne pouvoir te servir.”

“L'heure viendra où vous le ferez... N'est-ce pas une première clarté de l'aube?” dit-il en se tournant vers l'orient, c'est-à-dire du côté opposé à celui par lequel il est venu, et en montrant une lueur timide qui apparaît par une ouverture sur des fonds lointains.

“Oui. Nous devons nous quitter. Moi, je retourne à Goféna où j'ai laissé ma monture et Nicomède, par cet autre côté, descendra vers Bérot et de là à Rama, une fois le sabbat fini.”

“Et toi, Manaën?”

“Oh! moi, j'irai ouvertement par les grandes routes vers Jéricho, où se trouve maintenant Hérode. J'ai mon cheval dans une maison de pauvres gens qui pour une obole n'ont honte de rien, pas même

176

d'un samaritain qu'ils croient que je suis. Mais pour le moment je reste avec toi. Dans mon sac, j'ai des vivres pour deux.”

“Alors saluons-nous. À Pâque nous nous retrouverons.”

“Non! Tu ne voudras pas t'exposer à ce danger!” disent Joseph et Nicodème. “Ne le fais pas, Maître!”

“En vérité, vous êtes de mauvais amis car vous me conseillez le péché et la lâcheté. Pourriez-vous ensuite m'aimer en réfléchissant à ma conduite? Dites-le. Soyez sincères. Où devrais-je aller adorer le Seigneur à la Pâque des Azymes? Peut-être sur le mont Garizim? Ne devrais-je pas paraître devant le Seigneur dans son Temple de Jérusalem comme le doit tout homme d'Israël dans les trois grandes fêtes annuelles? Ne vous souvenez-vous pas que déjà on m'accuse de violer le sabbat bien que - Manaën est ici pour en témoigner - bien que même aujourd'hui, pour me plier à votre désir, j'ai pris mon départ le soir à un endroit pouvant concilier votre désir avec la loi sabbatique?”

“Nous aussi nous nous sommes arrêtés à Goféna pour cette raison... et nous ferons un sacrifice pour expier une transgression involontaire pour un motif qui s'imposait. Mais Toi, Maître!... Ils te verront tout de suite...”

“Même s'ils ne me voyaient pas, je ferai en sorte qu'ils me voient.”

“Tu veux te ruiner! C'est comme si tu te tuais...”

“Non. Votre esprit est tout enveloppé de ténèbres. Ce n'est pas comme si je voulais me tuer, mais c'est uniquement obéir à la voix de mon Père qui me dit: "Va. C'est l'heure". J'ai toujours essayé de concilier la Loi avec la nécessité, même le jour où j'ai dû m'enfuir de Béthanie et me réfugier à Ephraïm parce que ce n'était pas encore l'heure qu'on me prenne. L'Agneau du Salut ne peut être immolé que pour la Pâque des Azymes. Voudriez-vous que si j'ai agi ainsi pour la Loi, je n'agisse pas de même pour obéir à mon Père? Allez, allez! Ne vous affligez pas ainsi. Et pourquoi suis-je venu sinon pour être proclamé roi de toutes les nations? Car cela veut dire "Messie", n'est-ce pas? Oui, cela. Et cela veut dire aussi "Rédempteur". Seulement que le vrai sens de ces deux mots ne correspond pas à ce que vous vous figurez. Mais Moi je vous bénis en implorant qu'un rayon céleste descende sur vous avec ma bénédiction, car je vous aime et vous m'aimez. Car je voudrais que votre justice soit toute lumineuse. En effet vous n'êtes pas mauvais mais vous êtes vous aussi le "Vieil Israël", et vous n'avez pas la volonté héroïque de vous dépouiller du passé et vous rendre

177

nouveaux. Adieu, Joseph. Sois juste. Juste comme celui qui fut mon tuteur pendant tant d'années et qui fut capable de se renouveler complètement pour servir le Seigneur son Dieu. S'il était ici parmi nous, oh! comme il vous enseignerait à savoir servir Dieu parfaitement, à être justes, justes, justes. Mais il est bien qu'il soit déjà dans le sein d'Abraham!... Pour ne pas voir l'injustice d'Israël. Saint serviteur de Dieu!... Nouvel Abraham lui, le cœur transpercé, mais avec une volonté parfaite, il ne m'aurait pas conseillé la lâcheté, mais m'aurait dit la parole dont il avait l'habitude de se servir quand quelque chose de pénible pesait sur nous: "Élevons notre esprit. Nous rencontrerons le regard de Dieu et nous oublierons que ce sont les hommes qui nous donnent la douleur, et faisons tout ce qui est pénible comme si c'était le Très-Haut qui nous le présentait. De cette façon nous sanctifierons même les plus petites choses, et Dieu nous aimera". Oh! c'est ainsi qu'il aurait parlé aussi en m'encourageant à subir les plus grandes douleurs... Il nous aurait réconfortés... Oh! ma Mère!..."

Jésus laisse Joseph qu'il tenait embrassé et il baisse la tête en silence, en contemplant certainement son prochain martyr et celui de sa pauvre Mère... Puis il lève la tête et embrasse Nicodème en disant: "La première fois que tu es venu à Moi comme disciple secret, je t'ai dit que pour entrer dans le Royaume de Dieu et pour avoir le Royaume de Dieu en vous, il est nécessaire que votre esprit renaisse et que vous aimiez la Lumière plus que le monde ne l'aime. Aujourd'hui, et c'est peut-être la dernière fois que nous nous rencontrons en secret, je te répète les mêmes paroles. Renais en ton esprit, Nicodème, pour pouvoir aimer la lumière que je suis et pour que j'habite en toi comme Roi et Sauveur. Allez, et que Dieu soit avec vous."

Les deux synhédristes s'en vont par le côté opposé à celui par lequel est venu Jésus. Quand le bruit de leurs pas s'est éloigné, Manaën, qui s'était mis à l'entrée de la grotte pour les voir s'éloigner, revient en arrière pour dire d'un air très expressif: "Et pour une fois ceux qui violeront la distance sabbatique ce seront eux! Et ils n'auront pas de paix tant qu'ils n'auront pas réglé leur dette avec l'Éternel par le sacrifice d'un animal! Ne vaudrait-il pas mieux pour eux de sacrifier leur tranquillité en se disant ouvertement "tiens". Ne serait-ce pas plus agréable au Très-Haut?"

“Ce le serait certainement, mais ne les juge pas. Ce sont des pâtes qui lèvent lentement mais, le moment venu, quand tant qui se croient meilleurs qu'eux, crouleront, eux se dresseront contre tout

178

un monde.”

“Le dis-tu pour moi, Seigneur? Enlève-moi plutôt la vie, mais fais que je ne te renie pas.”

“Tu ne renieras pas. Mais en toi il y a déjà des éléments différents des leurs pour t'aider à être fidèle.”

“Oui. Je suis... l'hérodien, ou plutôt j'étais l'hérodien. En effet, comme je me suis détaché du Conseil, je me suis détaché du parti quand je l'ai vu lâche et injuste comme les autres envers Toi.

Être hérodien!... Pour les autres castes, c'est être un peu moins que païen. Je ne dis pas que nous soyons des saints. C'est vrai. Pour une fin impure nous avons commis l'impureté. Je parle comme si j'étais encore l'hérodien d'autrefois, avant que je sois à Toi. Nous sommes donc doublement impurs, selon le jugement humain, parce que nous nous sommes alliés aux romains et parce que nous l'avons fait dans un but intéressé. Mais dis-moi, Maître, Toi qui dis toujours la vérité et qui ne t'en abtiens pas par crainte de perdre un ami. Entre nous, qui sommes alliés avec Rome pour... avoir encore d'éphémères triomphes personnels, et les pharisiens, les chefs des prêtres, les scribes, les sadducéens qui s'allient à Satan pour t'abattre, quels sont les plus impurs?

Moi, tu le vois, maintenant que j'ai vu que le parti des hérوديens se range contre Toi, je les ai quittés. Je ne le dis pas pour que tu m'en loues, mais pour te dire ma pensée. Et eux, je parle des pharisiens et des prêtres, des scribes et des sadducéens, croient tirer profit de cette alliance imprévue des hérوديens avec eux! Les malheureux! Ils ne savent pas que les hérوديens le font pour avoir plus de mérite et par conséquent plus de protection de la part des romains, et après... une fois éclaircie et terminée la cause et le motif qui les unit présentement, pour abattre ceux qu'ils prennent maintenant comme alliés. C'est ainsi que l'on joue des deux côtés. Tout se base sur le mensonge et cela me répugne tellement que je me suis rendu indépendant de tout. Toi... Tu es un grand fantôme qui les effraie. Tous! Et tu es aussi un prétexte pour le louche jeu des intérêts des divers partis. Le motif religieux? L'indignation sacrée pour "le blasphémateur", comme ils t'appellent? Tout cela n'est que mensonge! L'unique motif est, non pas la défense de la Religion, ni le zèle sacré pour le Très-Haut, mais leurs intérêts, cupides, insatiables. Ils me dégoûtent comme des choses immondes. Et je voudrais... Oui, je voudrais plus audacieux le peu de gens qui ne sont pas immondes. Ah! cela me pèse désormais d'avoir une double vie! Je voudrais te suivre Toi seul. Mais je te sers ainsi plus que si je te suivais. Cela

179

me père... Mais tu dis que ce sera bientôt... Comment... Mais tu seras réellement immolé parce que tu es l'Agneau? N'est-ce pas un langage figuré? La vie d'Israël est un tissu de symboles et de figures..."

"Et tu voudrais qu'il en fût ainsi pour Moi... Mais pour Moi, ce n'est pas une figure."

"Pas une figure? En es-tu sûr? Je pourrais... En grand nombre, nous pourrions répéter les gestes antiques et te faire oindre comme Messie et te défendre. Il suffirait d'un mot, et au nombre de milliers et de dizaines de milliers se lèveraient les défenseurs du vrai Pontife, saint et sage. Je ne parle plus d'un roi terrestre, puisque je sais maintenant que ton Royaume est tout spirituel. Mais puisque humainement parlant nous ne serons jamais plus forts et libres, qu'il y ait au moins ta sainteté pour soutenir et guérir Israël corrompu. Personne, et Toi tu le sais, n'aime le sacerdoce actuel et ceux qui le soutiennent. Veux-tu, Seigneur? Commande et j'agirai."

"Ta pensée, Manaën, a déjà fait beaucoup de chemin. Mais tu es encore aussi loin du but que la Terre l'est du soleil. Je serai Prêtre, et pour l'éternité, Pontife immortel dans un organisme que je vivifierai jusqu'à la fin des siècles. Mais je ne serai pas oint avec l'huile d'allégresse, ni proclamé et défendu par la violence d'actes voulus par une poignée de fidèles pour jeter la Patrie dans le schisme le plus féroce et la rendre plus esclave qu'elle ne l'a jamais été. Et tu crois qu'une main d'homme puisse oindre le Christ? En vérité, je te dis que non. La véritable Autorité qui me oindra Pontife et Messie c'est celle de Celui qui m'a envoyé. Personne, qui ne serait pas Dieu, ne pourrait oindre Dieu comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour l'éternité."

"Alors, rien!? Rien à faire? Oh! quelle douleur pour moi!"

"Tout. M'aimer. Tout revient à cela. Aimer non pas la créature qui a pour nom Jésus, mais ce qu'est Jésus. M'aimer avec l'humanité et avec l'esprit, comme Moi je vous aime avec l'Esprit et l'Humanité, pour être avec Moi au-delà de l'Humanité. Regarde cette belle aurore. La lumière paisible des étoiles n'arrivait pas ici à l'intérieur, mais celle triomphante du soleil, si. Ainsi en adviendra-t-il dans les cœurs de ceux qui arriveront à m'aimer avec justice. Viens dehors. Dans le silence de la montagne dont les voix rauques des intérêts humains n'altèrent pas la pureté. Regarde là-haut comment ces aigles, en leur larges vols, s'éloignent pour chercher leur proie. La voyons-nous cette proie? Non. Mais eux, si. Car

180

l'œil de l'aigle est plus puissant que le nôtre et des hauteurs où il se déplace il voit un large horizon et sait choisir. Moi aussi, je vois ce que vous autres ne voyez pas, et des hauteurs où plane mon esprit je sais choisir mes douces proies, non pas pour les dévorer comme font les vautours et les aigles, mais pour les emporter avec Moi. Nous serons si heureux là-haut, dans le Royaume de mon Père, nous qui nous aimons!..."

Jésus tout en parlant est sorti pour s'asseoir au soleil sur le seuil de la grotte. Il a Manaën à côté de Lui et l'attire sans parler à Lui, en souriant à je ne sais quelle vision...

22. LE SAPHORIM SAMUEL, EX-DISCIPLE DE JONATHAS BEN UZIEL ET PUIS DISCIPLE DE JÉSUS

5/2/1947

561.1 Jésus est seul et encore dans la caverne. Un feu brille pour donner de la lumière et de la chaleur, et il se produit une forte odeur de résine et de fagot dans l'ancre, au milieu des crépitements et des étincelles. Jésus s'est retiré dans le fond, dans une crevasse où on a jeté des branches sèches et il y reste en méditation. La flamme ondoie de temps à autre, baisse ou se ravive successivement par suite des coups de vent qui courent à travers les bois et pénètrent en mugissant à l'intérieur de la caverne qui résonne comme un buccin. Ce n'est pas un vent continu. Il tombe, puis se relève comme les flots de la mer en temps de grande marée. Quand il souffle fort, la cendre et les feuilles sèches sont poussées vers l'étroit corridor rocheux d'où Jésus est venu dans la grotte plus grande, et la flamme penche jusqu'à lécher le sol de ce côté, puis une fois tombé le coup de vent, elle se redresse encore frétilante et recommence ensuite à flamber toute droite. Jésus ne s'en occupe pas. Il médite. Puis, au bruit du vent, s'unit celui de la pluie qui, d'abord rare, puis serrée, frappe les feuillages des fourrés. Un véritable ouragan a vite fait de changer les sentiers en petits torrents bruyants. Et maintenant c'est le bruit de l'eau qui domine car le vent tombe peu à peu. La lumière très relative d'un crépuscule orangé, et celle du feu qui, faute d'aliment, rougit mais ne flambe plus, éclaire à peine la caverne, et dans les coins c'est déjà l'obscurité complète. Jésus avec ses vêtements sombres n'est plus visible. Son visage est penché sur ses genoux qu'il tient relevés et c'est à peine, quand il le

181

relève, si on voit une blancheur se détacher sur la paroi obscure.

Un bruit de pas et des mots haletants comme de quelqu'un qui est las et épuisé hors de la grotte sur le sentier, et puis une ombre obscure d'où l'eau dégoutte de tous côtés se profile dans le vide de l'entrée. L'homme, car c'est un homme à la barbe touffue et noire, pousse un "oh!" de soulagement et il jette à terre son couvre-chef détrempe par l'eau, secoue son manteau et monologue: "Hum! Tu as beau le secouer, Samuel! Il semble tombé dans la cuve d'un foulon! Et les sandales? Des barques! Des barques au fond du fleuve! Je suis trempé jusqu'à la peau! Regarde ici ces ruisseaux qui tombent des cheveux! On dirait une gouttière rompue qui laisse passer l'eau par mille trous. On commence bien! A-t-il peut-être de son côté Belzébut qui le défend? Hum! La mise est belle... mais..." Il s'assied sur une pierre près du feu. Il n'y a plus de flammes mais des tisons rouges qui forment des dessins étranges, dernière trace de vie du bois consumé. Il essaie de le raviver en soufflant dessus. Il enlève ses sandales et cherche à essuyer ses pieds boueux avec un pan du manteau moins trempé que le reste. Mais c'est avec de l'eau qu'il s'essuie. Le mal qu'il se donne ne sert qu'à enlever la boue de ses pieds pour la mettre sur le manteau. Il continue de monologuer: "Maudits soient-ils, et lui, et tous! Et j'ai perdu aussi ma bourse. Certainement! C'est encore bien si je n'ai pas perdu la vie... "C'est le chemin le plus sûr" ont-ils dit. Oui! Mais eux ne le suivent pas! Si je ne voyais pas cette flamme! Qui a pu l'allumer? Quelque malheureux comme moi. Où sera-t-il maintenant? Là, il y a un trou... Peut-être une autre grotte... N'y aurait-il pas des larrons, eh? Mais... quel sot je suis! Que pourraient-ils me prendre si je n'ai pas la

moindre piécette? Mais peu importe. Ce feu est plus qu'un trésor. Si je pouvais avoir quelques branches pour le raviver! Je me déshabillerais, je sécherais mes vêtements. Ohé, dis-je! Je n'ai que ce vêtement jusqu'à mon retour!..."

"Si tu veux des branches, ami, il y en a ici" dit Jésus sans quitter sa place.

L'homme, qui tournait le dos à Jésus, sursaute en entendant cette voix inattendue et il bondit sur ses pieds en se retournant. Il paraît effrayé. "Qui es-tu?" demande-t-il en écarquillant les yeux pour essayer de voir.

"Un voyageur comme toi. C'est Moi qui ai allumé le feu et je suis content qu'il t'ait servi pour te diriger." Jésus s'avance avec une brassée de bois et la jette près du feu en ordonnant- "Ravive la flamme avant que la cendre couvre tout. Je n'ai pas d'amadou ni

182

de briquet car celui qui me l'a prêté s'en est allé après le coucher du soleil." Jésus parle amicalement, mais il ne s'avance pas pour que le feu l'éclaire. Au contraire, il retourne dans son coin en restant plus que jamais enveloppé dans son manteau.

L'homme, pendant ce temps, se penche pour souffler fort sur des feuilles qu'il a jetées sur le feu et reste ainsi, occupé, jusqu'à ce que la flamme jaillisse. Il rit en jetant des branches de plus en plus grosses qui refont la flamme. Jésus est retourné s'asseoir à sa place et il l'observe.

"Maintenant je devrais me déshabiller pour faire sécher mes vêtements. Je préfère rester nu qu'ainsi trempé. Mais je n'y arrive pas. Une côte s'est éboulée et je me suis trouvé sous un éboulis de terre et d'eau. Ah! Maintenant je suis frais! Regarde! J'ai déchiré mon vêtement. Voyage maudit! Si encore j'avais transgressé le sabbat! Mais non, je me suis arrêté jusqu'au coucher du soleil! Après... Et maintenant comment vais-je faire? Pour me sauver, j'ai laissé aller ma bourse et maintenant elle sera dans la vallée, ou accrochée dans quelque buisson qui sait où..."

"Voici mon vêtement. Il est sec et chaud. À Moi, le manteau me suffit. Prends-le. Je suis sain, ne crains pas."

"Et bon. Un bon ami. Comment te remercier?"

"En m'aimant comme un frère."

"En t'aimant comme un frère! Mais tu ne sais pas qui je suis, et si j'étais mauvais, voudrais-tu de mon amour?"

"Je le voudrais pour te rendre bon."

L'homme, qui est jeune, à peu près de l'âge de Jésus, baisse la tête et réfléchit. Il a le vêtement de Jésus dans les mains, mais il ne le voit pas. Il réfléchit et machinalement il se le passe sur la peau nue car il s'est déshabillé même de ses sous-vêtements.

Jésus, qui était revenu dans son coin, lui demande: "Quand as-tu mangé?"

"A sexte. J'aurais dû manger en arrivant dans le village, dans la vallée. Mais je me suis égaré et j'ai perdu ma bourse et mon argent."

"Voici. J'ai encore ici des restes de nourriture. Ils devaient me servir pour demain, mais prends-les. À Moi, le jeûne ne me pèse pas."

"Mais... si tu dois marcher, tu auras besoin de forces..."

"Oh! je ne vais pas loin: à Ephraïm seulement..."

"A Ephraïm?! Tu es samaritain?"

"Cela t'indispose? Je ne suis pas samaritain."

183

"En effet... tu as l'accent de Galilée. Qui es-tu? Pourquoi ne découvres-tu pas ton visage? Tu dois te cacher parce que tu es coupable? Je ne te dénoncerai pas."

"Je suis un voyageur. Je te l'ai dit déjà. Mon Nom ne te dirait rien, ou te dirait trop. Et du reste? Qu'est le nom? Quand je t'offre un vêtement pour tes membres glacés, du pain pour ta faim, et surtout ma pitié pour ton cœur, as-tu peut-être besoin de savoir mon Nom pour te sentir refait par les vêtements secs, la nourriture et l'affection? Mais si tu veux me donner un nom, appelle-moi "Pitié". Je n'ai rien de honteux qui m'oblige à me cacher. Mais ce n'est pas pour cela que tu laisserais de me dénoncer. Car tu as en ton cœur un dessein qui n'est pas bon, et une mauvaise pensée donne pour fruit de mauvaises actions."

L'homme sursaute et va près de Jésus. Mais de Jésus il ne voit que les yeux et même ceux-ci sont voilés par les paupières qui sont baissées.

"Mange, mange, mon ami. Il n'y a rien d'autre à faire."

L'homme revient près du feu et il mange lentement sans parler. Il est pensif. Jésus est tout pelotonné dans son coin. L'homme se restaure peu à peu. La chaleur du feu, le pain et la viande rôtie que Jésus lui a donné, le mettent en train. Il se lève, s'étire, tend le cordon qui lui servait de ceinture, d'un éclat de roche à un piton rouillé fixé là à l'intérieur qui sait par qui et depuis quand, et il étend dessus son vêtement, son manteau, son couvre-chef pour les faire sécher. Il secoue ses sandales et les présente à la flamme qu'il alimente généreusement.

Jésus semble sommeiller. L'homme s'assoit à son tour et réfléchit, puis il se tourne pour regarder l'Inconnu. Il demande: "Tu dors?"

Jésus répond: "Non. Je réfléchis et je prie."

"Pour qui?"

"Pour tous les malheureux, de toutes sortes. Et il y en a tant!"

"Tu es un pénitent?"

"Je suis un pénitent. La Terre a grand besoin de pénitence pour donner aux faibles qui l'habitent la force de repousser Satan."

"Tu as bien dit. Tu parles comme un rabbi. Moi, je m'y connais car je suis saphorim

Je suis avec le rabbi Jonathas ben Uziel, son plus cher disciple.

Et maintenant, si le Très-Haut m'assiste, je lui deviendrai encore plus cher. Mon nom sera exalté par tout Israël."

Jésus ne réplique rien. L'autre, après un moment, se lève et vient s'asseoir près de

Jésus. Il dit, en lissant ses cheveux avec la main car ils sont presque secs et en remettant sa barbe en forme: "Écoute. Tu as dit que tu vas à Ephraïm. Mais y vas-tu par hasard ou y résides-tu?"

"J'habite à Ephraïm."

"Mais tu n'es pas samaritain, as-tu dit!"

"Je le répète: je ne suis pas samaritain."

"Et qui peut habiter là sinon... Écoute: on dit que c'est à Ephraïm que s'est réfugié le Rabbi de Nazareth, le proscrit, le maudit. Est-ce vrai?"

"C'est vrai. Jésus, le Christ du Seigneur, est là."

"Ce n'est pas le Christ du Seigneur! C'est un menteur! C'est un blasphémateur! C'est un démon! C'est la cause de tous nos malheurs. Et il ne se dresse pas pour l'abattre quelqu'un qui venge tout un peuple!" s'écrie-t-il avec une haine fanatique.

"Il t'a peut-être fait du mal pour que tu en parles avec de tels accents de haine?"

"A moi, non. C'est à peine si je l'ai vu une fois pour les Tabernacles, et dans un tel tumulte que j'aurais du mal à le reconnaître. Car, si je suis disciple du grand rabbi Jonathas ben Uziel, c'est depuis peu que je suis définitivement au Temple. Tout d'abord... je ne le pouvais pas pour plusieurs raisons, et c'est seulement quand le rabbi était à sa maison que j'étais à ses pieds pour boire justice et doctrine. Mais Toi... Tu m'as demandé si je le hais et j'ai senti un reproche caché dans tes paroles. Tu es peut-être un partisan du Nazaréen?"

"Non, je ne le suis pas. Mais quiconque est juste condamne la haine."

"La haine est sainte quand elle se tourne contre un ennemi de Dieu et de la Patrie. C'est ce qu'est le Rabbi nazaréen, et il est saint de le combattre, de le haïr."

"Combattre l'homme ou l'idée qu'il représente et la doctrine qu'il proclame?"

"Tout! Tout! On ne peut combattre une chose si on épargne l'autre. C'est dans l'homme que se trouve sa doctrine et son idée. Ou on abat tout, ou cela ne sert à rien. Quand on embrasse une idée, on embrasse l'homme qui la représente et en même temps sa doctrine. Je le sais car je l'éprouve avec mon maître. Ses idées sont les miennes, ses désirs une loi pour moi."

"En effet un bon disciple agit ainsi. Pourtant il faut savoir se rendre compte si le maître est bon, et ne suivre qu'un bon maître. En effet il n'est pas permis de perdre sa propre âme pour l'amour d'un

homme."

"Jonathas ben Uziel est bon."

"Non. Il ne l'est pas."

"Que dis-tu? Et c'est à moi que tu le dis? Alors que nous sommes seuls ici et que je pourrais te tuer pour venger mon maître? Je suis fort, tu sais?"

"Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur de la violence. Et je n'ai pas peur tout en sachant que si tu me frappes, je ne réagirai pas."

"Ah! j'ai compris! Tu es un disciple du Rabbi, un "apôtre". C'est ainsi qu'il appelle ses disciples les plus fidèles, et tu vas le rejoindre. Peut-être que celui qui était avec toi était un de tes pareils. Et tu attends quelqu'un comme toi."

"J'attends quelqu'un. Oui."

"Le Rabbi peut-être?"

"Il n'est pas besoin que je l'attende. Il n'a pas besoin de ma parole pour être guéri de son mal. Il n'a pas l'âme malade, ni non plus le corps. J'attends une pauvre âme empoisonnée, délirante, pour la guérir."

"Tu es un apôtre! On sait en effet que Lui les envoie pour évangéliser, car il a peur d'y aller Lui-même depuis qu'il a été condamné par le Sanhédrin. C'est pour cela que tu as sa doctrine! Ne pas réagir contre celui qui offense, c'est l'un de ses enseignements."

"C'est l'un de ses enseignements car Lui, il enseigne l'amour, le pardon, la justice, la douceur. Il aime les ennemis comme les amis, parce qu'il voit tout en Dieu."

"Oh! s'il me rencontrait, si, comme je l'espère, je le rencontrerai, je ne crois pas qu'il m'aimera. Ce serait un sot! Mais je ne puis parler avec toi, son apôtre. Et je regrette d'avoir dit ce que j'ai dit. Tu le Lui rapporteras."

"Il n'en est pas besoin. Mais en vérité, je te dis que Lui t'aimera, et même qu'il t'aime, bien que tu ailles à Ephraïm pour l'entraîner dans un piège et le livrer au Sanhédrin qui a promis une grande récompense à celui qui le fera."

"Tu es... prophète ou bien tu as l'esprit python? Il t'a communiqué sa puissance? Tu es donc un maudit, toi aussi? Et moi j'ai accepté ton pain, ton vêtement, tu as été pour moi un ami! Il est dit: "Tu ne lèveras pas la main contre celui qui t'a fait du bien". Tu l'as fait! Pourquoi, si tu savais que moi... Peut-être pour m'empêcher d'agir? Mais si je t'épargne Toi, parce que tu m'as donné le pain et le sel, le feu et le vêtement, et que je manquerais à la justice en te faisant tort, je n'épargnerai pas ton Rabbi, car Lui, je ne le connais

pas et il ne m'a pas fait du bien, mais du mal."

"Oh! malheureux! Tu ne te rends pas compte que tu délirés? Comment quelqu'un que tu ne connais pas peut-il t'avoir fait du mal? Comment peux-tu respecter le sabbat, si tu ne respectes pas le précepte de ne pas tuer..."

"Moi je ne tue pas."

“Matériellement, non. Mais il n'y a pas de différence entre celui qui tue et celui qui remet la victime aux mains du tueur. Tu respectes la parole d'un homme qui dit de ne pas nuire à celui qui t'a fait du bien, et ensuite tu ne respectes pas celle de Dieu et, au moyen d'un piège, pour une poignée d'argent, pour un peu d'honneur, honneur pourri d'avoir su livrer un innocent, tu te prépares à un crime!...”
“Je ne le fais pas seulement pour l'argent et pour l'honneur, mais pour faire une chose agréable à Jéhovah et salutaire pour la Patrie. Je répète le geste de Jahel et de Judith.” Il est plus fanatique que jamais.

“Sisara et Holoferne étaient des ennemis de notre Patrie. Ils étaient des envahisseurs, ils étaient cruels. Mais qu'est le Rabbi de Nazareth? Qu'est-ce qu'il envahit? Qu'est-ce qu'il usurpe? Il est pauvre et ne veut pas de richesses. Il est humble et ne veut pas d'honneurs. Il est bon, avec tous. Ce sont des milliers qui ont reçu ses bienfaits. Pourquoi le haïssez-vous? Toi, pourquoi le hais-tu? Il ne t'est pas permis de nuire à ton prochain. Tu sers le Sanhédrin, mais sera-ce le Sanhédrin qui te jugera dans l'autre vie, ou sera-ce Dieu? Et comment te jugera-t-Il? Je ne dis pas: comment te jugera-t-Il parce que tu auras tué le Christ; mais je te dis: comment te jugera-t-Il parce que tu auras tué un innocent. Tu ne crois pas que le Rabbi de Nazareth soit le Christ et à cause de ton idée qu'il ne l'est pas, ce crime ne te sera pas imputé. Dieu est juste et Il ne compte pas comme faute un acte accompli sans une complète circonspection. Il ne te jugera donc pas pour avoir tué le Christ puisque pour toi Jésus de Nazareth n'est pas le Christ. Mais Il t'accusera d'avoir tué un innocent, car tu sais qu'il est innocent. Ils t'ont empoisonné, rendu ivre par leurs paroles de haine, mais tu ne l'es pas au point de ne pas comprendre qu'il est innocent. Ses œuvres parlent en sa faveur. Votre peur, plutôt celle des maîtres que la vôtre à vous disciples, craint et voit des choses qui n'existent pas. La peur de ceux qui craignent d'être supplantés par Lui. Ne craignez pas. Lui vous ouvre les bras pour vous dire: "Frères"! Il n'envoie pas contre vous des troupes. Il ne vous maudit pas. Il voudrait

187

seulement vous sauver. Vous, les grands, et disciples des grands, comme il veut sauver le dernier d'Israël. Vous, plus que le plus petit d'Israël, plus que l'enfant qui ne sait pas encore ce que c'est que haine et amour, car vous en avez besoin plus que les ignorants et les enfants parce que vous savez, et vous péchez en sachant. Ta conscience d'homme, si tu la dépouilles des idées qu'on y a mises, si tu la purifies des poisons qui la font délirer, peut-elle te dire que Lui est coupable? Dis-le! Sois sincère. L'as-tu vu peut-être un jour manquer à la Loi, ou conseiller de manquer à la Loi? L'as-tu vu bagarreur, avide, luxurieux, calomniateur, dur de cœur? Parle! L'as-tu vu peut-être irrespectueux envers le Sanhédrin? Lui est comme un proscrit, pour obéir au verdict du Sanhédrin. Il pourrait lancer un appel et toute la Palestine le suivrait pour marcher contre le petit nombre de ceux qui le haïssent. Et Lui, au contraire, conseille à ses disciples la paix et le pardon. Il pourrait - comme il rend la vie aux morts, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, l'ouïe aux sourds, la délivrance aux possédés, car ni le Ciel ni l'Enfer ne sont insensibles à ses volontés - il pourrait vous foudroyer de ses foudres divines et se débarrasser ainsi de ses ennemis. Et Lui, au contraire, prie pour vous et guérit vos parents, vous guérit le cœur, vous donne le pain, le vêtement, le feu. Car je suis Jésus de Nazareth, le Christ, Celui que tu cherches pour avoir la somme promise à celui qui le livre au Sanhédrin et les honneurs du libérateur d'Israël. Je suis Jésus de Nazareth, le Christ. Me voici. Prends-moi donc. Comme Maître et comme Fils de Dieu

, je te libère de l'obligation et du péché de lever ou d'avoir levé la main sur celui qui t'a fait du bien.”

Jésus s'est levé en dégageant la tête de son manteau, et il tend les mains comme pour qu'on le prenne et qu'on le lie. Mais grand comme il est - et il paraît encore plus élancé étant resté avec son seul sous-vêtement court et presque étriqué, avec son manteau foncé qui pend de ses épaules, bien droit, les yeux fixés sur le visage de son persécuteur, dans le reflet mobile des flammes qui allument des points lumineux sur ses cheveux flottants et font briller ses larges pupilles dans le cercle bleu saphir des iris - si majestueux, franc, sans peur, il impose plus de respect que s'il était entouré d'une armée chargée de le défendre.

L'homme est comme fasciné... paralysé par l'étonnement. C'est seulement après un moment qu'il arrive à murmurer: “Toi! Toi! Toi!” Il semble qu'il ne sait pas dire autre chose.

Jésus insiste: “Prends-moi donc! Enlève ce cordon inutile, tendu

188

pour soutenir un vêtement sale et déchiré, et lie mes mains. Je te suivrai comme un agneau suit le boucher et je ne te hairai pas parce que tu me conduis à la mort. Je te l'ai dit. C'est la fin qui justifie l'action et en change la nature.

Pour toi, je suis la ruine d'Israël et tu crois sauver Israël en me tuant. Pour toi je suis coupable de tous les crimes et tu sers donc la justice en supprimant un malfaiteur.

Tu n'es donc pas plus coupable que le bourreau qui exécute un ordre qu'il a reçu. Veux-tu m'immoler ici, sur place? Ici, à mes pieds, se trouve le couteau avec lequel j'ai découpé la nourriture. Prends-le. La lame, qui a servi à l'amour pour mon prochain, peut se changer en couteau de sacrificateur. Ma chair n'est pas plus dure que la viande de l'agneau rôti que mon ami m'avait laissée pour ma faim et que j'ai donnée pour te nourrir, toi, mon ennemi.

Mais tu crains les patrouilles romaines. Elles arrêtent ceux qui tuent un innocent et ne nous laissent pas rendre la justice car nous sommes les sujets et eux les maîtres.

Aussi tu n'oses pas me tuer et puis t'en aller vers ceux qui t'envoient avec sur les épaules l'Agneau égorgé comme une marchandise qui sert à gagner de l'argent. Eh bien, laisse ici mon cadavre, et va avertir tes maîtres, parce que tu n'es pas un disciple, mais un esclave, tellement tu as renoncé à cette souveraine liberté de pensée et de volonté que Dieu Lui-même laisse aux hommes. Et tu sers, tu sers servilement, tes maîtres. Jusqu'au crime tu les sers. Mais tu n'es pas coupable. Tu es "empoisonné". Tu es l'âme empoisonnée que j'attendais. Allons donc! La nuit et l'endroit favorisent le crime. Je dis mal: la rédemption d'Israël! Oh! pauvre enfant! Tu dis sans le savoir des paroles prophétiques! Ma mort sera vraiment la rédemption, et non seulement d'Israël, mais de toute l'Humanité. Et Moi je suis venu pour être immolé. Je brûle de l'être pour être le Sauveur. De tous. Toi, saphorim du docte Jonathas ben Uziel, tu

connais certainement Isaïe. Voici: l'Homme des douleurs est devant toi. Et si je ne semble pas tel, si je ne semble pas celui que vit aussi David, avec les os à nu et déboîtés, si je ne suis pas comme le lépreux vu par Isaïe, c'est parce que vous ne voyez pas mon cœur. Je ne suis qu'une plaie. Le manque d'amour, la haine, la dureté, votre injustice m'ont blessé et meurtri de toutes parts. Et ne tenais-je pas caché mon visage alors que tu me méprisais à cause de ce que je suis réellement: le Verbe de Dieu, le Christ? Mais je suis l'homme habitué à la souffrance! Et ne me jugez-vous pas comme quelqu'un qui est frappé par Dieu? Et est-ce que je ne me sacrifie pas parce que je veux me sacrifier, pour vous guérir par mon sacrifice?

189

Allons! Frappe! Regarde: je n'ai pas peur et tu ne dois pas avoir peur. Moi, parce que je suis l'Innocent et que je ne crains pas le jugement de Dieu, Moi parce qu'en présentant mon cou à ton couteau, je fais en sorte que s'accomplisse la volonté de Dieu, en anticipant de quelque temps mon heure pour votre bien.

Même quand je suis né, j'ai anticipé l'heure par amour pour vous, pour vous donner la paix avant le temps.

Mais vous, de cette angoisse d'amour que j'éprouve, vous en faites une arme de négation... Ne crains pas! Je n'appelle pas sur toi le châtement de Caïn, ni les foudres de Dieu. Je prie pour toi. Je t'aime. Rien de plus. Je suis trop grand pour ta main d'homme? Voilà, c'est vrai! En effet l'homme ne pourrait frapper Dieu si Dieu ne se mettait pas volontairement entre les mains de l'homme. Eh bien, je m'agenouille devant toi. Le Fils de l'homme est devant toi, à tes pieds. Frappe donc!"

Jésus s'agenouille effectivement, et présente le couteau qu'il tient par la lame à son persécuteur qui recule en murmurant: "Non! Non!"

"Allons! Un moment de courage... et tu seras plus célèbre que Jahel et Judith! Regarde. Je prie pour toi. Isaïe le dit: "... et il pria pour les pécheurs". Tu ne viens pas encore? Pourquoi t'éloignes-tu? Ah! peut-être tu crains de ne pas voir comment meurt un Dieu. Voilà, je viens ici, près du feu. Le feu ne manque jamais dans les sacrifices, il en fait partie. Voilà. Maintenant, tu me vois bien." Il s'est agenouillé près du feu.

"Mais, ne me regarde pas! Ne me regarde pas! Oh! où dois-je fuir pour ne pas voir ton regard?" dit l'homme.

"Qui? Qui veux-tu ne pas voir?"

"Toi... et mon crime. Vraiment mon péché est devant moi! Où, où fuir?" L'homme est terrorisé...

"Sur mon cœur, fils! Ici, dans mes bras cessent les cauchemars et les peurs. Ici, c'est la paix. Viens! Viens! Rends-moi heureux!"

Jésus s'est levé et il tend les bras. Le feu est entre eux deux. Jésus rayonne dans le reflet des flammes.

L'homme tombe à genoux en se couvrant le visage et en criant: "Pitié de moi, ô Dieu! Pitié de moi! Efface mon péché! Je voulais frapper ton Christ! Pitié! Ah! il ne peut y avoir de pitié pour un tel crime! Je suis damné!" Il pleure, le visage contre terre, violemment secoué par des sanglots, et il gémit: "Pitié" et il lance des imprécations: "Maudits!"...

Jésus tourne autour de la flamme et va vers lui, il se penche, lui touche la tête, et lui dit: "Ne maudis pas ceux qui t'ont dévoyé. Ils

190

t'ont obtenu le plus grand bien: celui que je te parle. Ainsi. Et que je te tiens ainsi dans mes bras."

Il l'a pris par les épaules et soulevé et, s'assoyant par terre, il l'a pris sur son cœur, et l'homme s'abandonne sur ses genoux en un pleur moins frénétique, mais si purificateur! Jésus caresse sa tête brune et le laisse se calmer.

L'homme lève enfin la tête, et avec son visage tout changé il gémit: "Ton pardon!"

Jésus se penche et dépose un baiser sur son front. L'homme jette ses bras autour de son cou et la tête penchée sur l'épaule de Jésus, il pleure et raconte, il voudrait raconter comment ils l'avaient suggestionné pour le pousser au crime. Mais Jésus le lui défend en disant: "Tais-toi! Tais-toi! Je n'ignore rien. Quand tu es entré je t'ai reconnu, et pour ce que tu étais et pour ce que tu voulais faire. J'aurais pu m'éloigner de là et m'enfuir. Je suis resté pour te sauver. Tu l'es. Le passé est mort. Ne le rappelle pas."

"Mais... tu te fies ainsi? Et si je péchais de nouveau?"

"Non. Tu ne pécheras pas de nouveau. Je le sais. Tu es guéri."

"Oui, je le suis. Mais eux sont si rusés. Ne me renvoie pas à eux."

"Et où veux-tu aller, et qu'eux n'y soient pas?"

"Avec Toi, à Ephraïm. Si tu vois mon cœur, tu verras que ce n'est pas un piège que je te tends, mais seulement une prière pour que tu me protèges."

"Je le sais. Viens, mais je t'avertis que là se trouve Judas de Kériot, vendu au Sanhédrin et traître du Christ."

"Divine Miséricorde! Cela aussi, tu le sais?!" Sa stupeur est à son comble.

"Je sais tout. Lui croit que je ne sais pas, mais je sais tout. Et je sais aussi que tu es si bien converti que tu ne parleras pas à Judas, ni à aucun autre de ceci.

Mais pense à cela: si Judas est capable de trahir son Maître, que ne saura-t-il pas faire pour te nuire?"

L'homme réfléchit longuement, puis il dit: "Peu importe! Si tu ne me chasses pas je reste avec Toi, au moins pour quelque temps. Jusqu'à Pâque, jusqu'à ce que tu te réunisses à tes disciples. Je m'unirai à eux. Oh! s'il est vrai que tu m'as pardonné, ne me chasse pas!"

"Je ne te chasse pas. Maintenant, allons sur ces feuilles pour attendre le matin et à l'aube nous irons à Ephraïm. Nous dirons que le hasard nous a réunis et que tu es venu parmi nous. C'est la vérité."

"Oui, c'est la vérité. À l'aube mes vêtements seront secs et je te

191

rendrai les tiens...”

“Non. Laisse ici ces vêtements. Un symbole. L'homme qui se dépouille de son passé et revêt une nouvelle tenue. La mère de Samuel l'ancien a chanté dans sa joie: "Le Seigneur fait mourir et fait vivre, Il conduit au séjour des morts et en fait revenir". Tu es mort et revenu à la vie. Tu viens du séjour des morts vers la vraie Vie. Laisse les vêtements qui ont subi le contact du tombeau rempli de pourriture. Et vis! Vis pour ta vraie gloire: servir Dieu avec justice, le posséder pour l'éternité.”

Ils s'assoient dans le creux où se sont accumulées les feuilles et le silence vient vite car l'homme, fatigué, s'est endormi, la tête appuyée sur l'épaule de Jésus qui prie encore.

... Et c'est une belle matinée de printemps quand ils arrivent, par le sentier du torrent - qui va redevenir limpide après l'averse et dont le courant plus fourni chante plus fort et brille au soleil entre ses rives que la pluie rend toujours luisantes - devant la maison de Marie de Jacob.

Pierre qui est sur le seuil pousse un cri et court à leur rencontre. Il se précipite pour embrasser Jésus qui est tout enveloppé dans son manteau et il dit: “Oh! mon Maître béni! Quel triste sabbat tu m'as fait passer! Je ne me décidais pas à partir sans t'avoir vu. J'aurais été tout perdu toute la semaine si j'étais parti avec l'incertitude au cœur et sans ton adieu!”

Jésus l'embrasse sans quitter son manteau. Pierre est tellement pris par la contemplation de son Maître qu'il ne remarque pas l'étranger qui est avec Lui. Mais pendant ce temps les autres aussi sont accourus et Judas de Kériot pousse un cri: “Toi, Samuel!”

“Oui, moi. Le Royaume de Dieu est ouvert à tous en Israël. J'y suis entré” répond l'homme avec assurance.

Judas a un petit rire étrange, mais il ne réplique rien.

L'attention de tous se porte sur le nouveau venu, et Pierre demande: “Qui est-ce?”

“Un nouveau disciple. Nous nous sommes rencontrés par hasard. Ou plutôt Dieu nous a fait nous rencontrer, et je l'ai accueilli comme quelqu'un que le Père m'envoyait, et je vous dis à vous que c'est ainsi qu'il faut faire. Et puisque c'est grande fête quand quelqu'un entre pour faire partie du Royaume des Cieux, déposez vos sacs et vos manteaux, vous qui alliez partir, et restons unis jusqu'à demain. Et maintenant laisse-moi aller, Simon, car je lui ai donné mon vêtement et l'air du matin me mord la chair si je reste

192

ici arrêté.”

“Ah! il me semblait! Mais tu vas tomber malade, Maître, si tu agis ainsi!”

“Moi, je ne voulais pas. Mais Lui l'a voulu” s'excuse l'homme.

“Oui. Il avait été renversé par le débordement de l'eau et il s'est sauvé grâce à sa volonté. Pour que rien de ce moment pénible ne restât sur lui, et qu'il vienne vers nous sans être tout crasseux, je lui ai fait laisser à l'endroit où nous nous sommes rencontrés son vêtement déchiré et sale, et je l'ai revêtu du mien” dit Jésus, et il regarde Judas de Kériot qui répète son petit rire étrange comme au début, et comme quand Jésus a dit que l'on fait grande fête quand quelqu'un entre pour faire partie du Royaume des Cieux. Puis il entre vite dans la maison pour aller se vêtir.

Les autres s'approchent du nouveau venu pour lui donner le salut de paix.

23. CE QUI ARRIVE EN GALILÉE ET EN PARTICULIER À NAZARETH

6/2/1947

562.1 “Et moi, je vous dis que vous êtes tous idiots de croire certaines choses. Idiots et ignorants plus que des eunuques qui ne connaissent même pas les règles de l'instinct, mutilés comme ils le sont. Des hommes parcourent les villes en disant anathème de la part du Maître et d'autres portent des ordres qui ne peuvent pas, non, par le vrai Dieu, qui ne peuvent pas venir de Lui! Vous ne le connaissez pas, moi, je le connais. Et je ne puis croire qu'il ait ainsi changé! Et qu'ils aillent de tous côtés! Vous dites que ce sont ses disciples? Et qui les a jamais vus avec Lui? Vous dites que des rabbis et des pharisiens ont dit ses péchés? Et qui les a vus ses péchés? L'avez-vous jamais entendu parler de choses obscènes? L'avez-vous jamais vu en état de péché? Et alors? Et pouvez-vous penser que s'il était pécheur Dieu Lui ferait faire des œuvres aussi grandes? Idiots, je vous dis, idiots, retardés, ignorants comme des rustres qui voient pour la première fois un histrion sur un marché et croient vrai ce qu'il représente. Voilà ce que vous êtes. Regardez si ceux qui sont sages et ont l'intelligence ouverte se laissent séduire par les paroles des faux disciples qui sont les vrais ennemis de l'Innocent, de notre Jésus que vous n'êtes pas dignes d'avoir pour fils! Regardez

193

si Jeanne de Chouza, je dis bien, la femme de l'intendant d'Hérode, la princesse Jeanne, s'éloigne de Marie! Regardez si... Est-ce que je fais bien de le dire? Mais oui! Je fais bien car je ne parle pas pour parler, mais pour vous persuader tous. Avez-vous vu la dernière lune ce char si beau venu dans le village et qui est allé s'arrêter devant la maison de Marie? Vous savez? Celui qui avait une capote belle comme une maison. Eh bien, savez-vous qui était à l'intérieur et en est descendu pour se prosterner devant Marie? Lazare de Théophile, Lazare de Béthanie, comprenez-vous? Le fils du premier magistrat de Syrie, le noble **Théophile**, époux de **Euchérie**, de la tribu de Juda et de la famille de David! Le grand ami de Jésus, l'homme le plus riche et le plus instruit d'Israël, aussi bien pour notre histoire que pour celle du monde entier, l'ami des romains, le bienfaiteur de tous les pauvres. Et enfin, celui qui est ressuscité après quatre jours qu'il était au tombeau. A-t-il par hasard abandonné Jésus pour croire au Sanhédrin? Vous dites que c'est parce qu'il l'a ressuscité? Non. C'est parce qu'il sait qui est le Christ qu'est Jésus. Et savez-vous ce qu'il est venu dire à Marie? De se tenir prête pour que lui l'accompagne en Judée. Comprenez-vous?

Lui, Lazare, comme s'il était le serviteur de Marie! Moi, je le sais, car j'étais là quand il est entré et l'a saluée en se prosternant par terre sur les pauvres briques de sa petite pièce, lui, vêtu comme Salomon, habitué aux tapis, là, par terre, pour baiser le bord du

vêtement de notre Femme et la saluer: "Je te salue, ô Marie, Mère de mon Seigneur. Moi, ton serviteur, le dernier des serviteurs de ton Fils, je viens te parler de Lui et me mettre à ta disposition".

Comprenez-vous? Moi... j'étais tellement ému... que quand il m'a salué moi aussi en m'appelant: "frère dans le Seigneur", je n'ai plus su dire un mot. Mais Lazare a compris, car lui est intelligent.

Et il a dormi dans le lit de Joseph en envoyant en avant ses serviteurs pour qu'ils l'attendent à Sephoris, car il allait dans ses terres d'Antioche. Et il a dit aux femmes de se tenir prêtes car **à la fin de cette lune** il passera les prendre pour leur éviter la fatigue du voyage. Et Jeanne se joindra à la caravane avec son char pour conduire les disciples de Capharnaüm et de Bethsaïda. Et tout cela ne vous dit rien?"

Finalement le bon Alphée de Sara reprend son souffle dans le groupe qui est au milieu de la place. Puis Aser et Ismaël, et aussi les deux cousins de Jésus: Simon - et Joseph - plus ouvertement Simon et Joseph plus réticent - l'aident en approuvant ce qu'il a dit.

194

Joseph dit: "Ce n'est pas un bâtard, Jésus. S'il a besoin de faire connaître quelque chose il a ici des parents tout disposés à s'en charger. Et il a des disciples fidèles et puissants, comme Lazare. Lazare n'a pas parlé de ce que disent les autres."

"Et il nous a aussi. Auparavant nous étions des âniers et des ânes comme nos ânes. Mais maintenant nous sommes ses disciples, et pour dire: "Faites ceci ou cela", nous aussi en sommes capables" dit Ismaël.

"Mais la condamnation **suspendue ici à la porte de la synagogue**, c'est un envoyé du Sanhédrin qui l'a apportée et elle porte le **timbre** du Temple" objectent certains.

"C'est vrai. Et quoi? Nous qui sommes connus dans tout Israël pour savoir comprendre ce qu'est vraiment le Sanhédrin et qui pour ce motif sommes considérés comme des gens de rien, croirions-nous qu'en cela seulement le Temple est sage? Ne connaissons-nous donc plus les scribes et les pharisiens et les chefs des prêtres?" réplique Alphée.

"C'est vrai. Alphée a raison. J'ai décidé de descendre à Jérusalem pour savoir auprès de vrais amis ce qu'il en est, et j'y irai dès demain" dit Joseph d'Alphée.

"Et tu restes là-bas?"

"Non. Je reviens pour y descendre ensuite pour la Pâque. Je ne puis rester loin de la maison. C'est une fatigue que je m'impose, mais c'est pour moi un devoir d'y aller. Je suis le chef de famille et c'est sur moi que repose la responsabilité de la présence de Jésus en Judée. J'ai insisté pour qu'il y aille... L'homme peut se tromper dans ses jugements. Je croyais que ce serait un bien pour Lui. Au contraire... Que Dieu me pardonne! Mais je dois au moins suivre de près les conséquences de mon conseil pour soulager mon Frère" dit Joseph d'Alphée avec son parler lent et hautain.

"Autrefois tu ne parlais pas ainsi. Mais toi aussi tu es séduit par l'amitié des grands. Tes yeux sont remplis de fumée" dit un nazaréen.

"Ce n'est pas l'amitié des grands qui me séduit, **ô Eliachim**, mais j'y suis poussé par la conduite de mon Frère. Si je me suis trompé et que maintenant je me ravise, je montre que je suis un homme juste, car l'erreur est de l'homme mais l'entêtement est de la bête."

"Et tu dis que Lazare va vraiment venir? Oh! nous voulons le voir! Comment est quelqu'un qui revient de la mort? Il doit être perdu dans les rêves, comme épouvanté. Que dit-il de son séjour chez les morts?" demandent plusieurs à Alphée de Sara.

195

"Il est comme vous et moi: allègre, vif, tranquille. Il ne parle pas de l'autre monde. C'est comme s'il l'ignorait. Mais il se rappelle son agonie."

"Pourquoi ne nous as-tu pas prévenu qu'il était dans le village?"

"Naturellement! Pour que vous envahissiez la maison! Je me suis retiré, moi aussi. Il faut un peu de finesse, eh!?"

"Mais quand il va revenir, ne pourra-t-on pas le voir? Avertis-nous. Tu seras certainement comme toujours le gardien de la maison de Marie."

"Certainement! J'ai le privilège d'être près d'elle, mais moi, je n'avertis personne. Agissez par vous-mêmes. Le char se voit et Nazareth n'est pas Antioche, ni non plus Jérusalem, pour que passe inaperçue une masse pareille. Montez la garde et... employez-vous-y. Mais cela est une chose sans importance. Agissez plutôt de manière que sa ville ne passe pour idiote en croyant aux paroles des ennemis de notre Jésus. Ne croyez pas, ne croyez pas! Ni à qui l'appelle un Satan, ni à ceux qui vous poussent à la révolte en son nom. Vous en auriez du remords un jour. Que si ensuite le reste de la Galilée tombe dans le piège, et croit ce qui n'est pas vrai, tant pis pour elle. Adieu. Je m'en vais car la nuit tombe..." Et il s'en va content d'avoir défendu Jésus.

Les autres restent à discuter. Mais bien qu'ils soient divisés en deux camps, et le plus nombreux est malheureusement celui des crédules, finit par prévaloir l'idée proposée par quelques amis de Jésus d'attendre pour s'agiter et d'accueillir les calomnies et les invites à l'insurrection que le fassent les autres villes galiléennes qui "pour le moment, plus rusées que Nazareth, rient au nez des faux envoyés" dit Aser le disciple.

24. CE QUI ARRIVE EN SAMARIE ET PARMI LES ROMAINES

7/2/1947

563.1 La place principale de Sichem. En elle met une note printanière la frondaison nouvelle des arbres qui, en double rangée le long du carré que forment les murs des maisons, la contournent en formant une sorte de galerie. Le soleil joue avec les feuilles tendres des platanes en formant sur le terrain des broderies de lumières et d'ombres. Le bassin, au milieu de la place, est une plaque d'argent sous le soleil.

Des gens parlent çà et là en groupes et discutent de leurs affaires. Quelques-uns, apparemment des étrangers, car tout le monde se demande qui ils sont, entrent dans la place, observent, et accostent le premier groupe qu'ils trouvent. Ils saluent, on les salue, avec étonnement. Mais quand ils disent: "Nous sommes des disciples du Maître de Nazareth", toute défiance tombe et il y a un qui va prévenir les autres groupes, alors que ceux qui sont restés disent: "Est-ce Lui qui vous envoie?"

"C'est Lui. Une mission très secrète. Le Rabbi est en grand danger. Personne ne l'aime plus en Israël et Lui, qui est si bon, dit que vous au moins Lui restiez fidèles."

"Mais c'est ce que nous voulons! Que devons-nous faire? Que veut-il de nous?"

"Oh! Lui ne veut que l'amour, car il se fie, trop, à la protection de Dieu. Et avec ce que l'on dit de Lui en Israël! Mais vous ne savez pas qu'on l'accuse de satanisme et d'insurrection. Savez-vous ce que cela veut dire? Représailles des romains, sur tous. Nous, déjà si malheureux, encore plus frappés! Et condamnation de la part des saints de notre Temple. Certainement que les romains... même pour votre bien, vous devriez vous agiter, le persuader de se défendre, le défendre et le mettre quasi, sans quasi, dans l'impossibilité qu'on le prenne et de nuire ainsi, sans en avoir la volonté. Persuadez-le de se retirer sur le Garizim. Là où il est, il est encore trop exposé, et il n'apaise pas la colère du Sanhédrin et les soupçons des romains.

Le Garizim a bien le droit d'asile! Inutile de le dire à Lui. Si nous le disions, il nous dirait que nous sommes anathèmes, car nous Lui conseillerions la lâcheté. Mais il n'en est pas ainsi. C'est de l'amour. C'est de la prudence. Nous ne pouvons pas Lui parler. Mais vous! Il vous aime. Il a déjà préféré votre région aux autres. Organisez-vous donc pour l'accueillir, car au moins vous saurez avec précision s'il vous aime ou non. S'il devait refuser votre secours, ce serait signe qu'il ne vous aime pas et par conséquent il serait bien qu'il s'en aille ailleurs. C'est que, croyez-le, c'est avec douleur que nous le disons car nous l'aimons: sa présence est un danger pour qui Lui donne l'hospitalité. Mais, voilà, vous êtes meilleurs que tous et vous ne vous souciez pas des dangers. Pourtant il est juste que si vous risquez les représailles des romains, vous le fassiez par échange d'amour. Nous vous conseillons pour le bien de tous."

"Vous parlez bien. Nous ferons ce que vous dites. Nous irons le trouver..."

197

"Oh! faites attention! Qu'il ne s'aperçoive pas que nous vous l'avons suggéré!"

"Ne craignez pas! Ne craignez pas! Nous saurons faire. Bien sûr! Nous ferons voir que les samaritains, que l'on méprise, valent cent, mille juifs et galiléens pour défendre le Christ. Venez. Entrez dans nos maisons, vous, les envoyés du Seigneur. Ce sera comme si Lui entrait! Il y a si longtemps que la Samarie attend d'être aimée par les serviteurs de Dieu!"

Ils s'éloignent, en encadrant comme en triomphe, ces gens pour lesquels je ne crois pas me tromper en les appelant émissaires du Sanhédrin et ils disent: "Nous voyons qu'il nous aime, car c'est en quelques jours le second groupe de disciples qu'il nous envoie, et nous avons bien fait de traiter les premiers avec amour. C'est bien d'être aussi bons avec Lui à cause des petits enfants de cette femme morte qui était des nôtres! Lui nous connaît désormais..."

Et ils s'éloignent, heureux.

Ephraïm toute entière s'est déversée dans les rues pour voir le fait insolite d'un défilé de chars romains qui la traversent. Il y a des chars nombreux et des litières couvertes, escortées par des esclaves, précédées et suivies par des légionnaires. Les gens se font des signes entendus et chuchotent. Le défilé, arrivé à la route qui bifurque pour Béthel et Rama, se sépare en deux parties. Restent arrêtés un char et une litière avec une escorte de soldats, et le reste poursuit sa route. Le rideau de la litière s'écarte un instant et une main de femme blanche et ornée de pierres précieuses fait signe de s'approcher au chef des esclaves. L'homme obéit sans parler. Il écoute. Il aborde un groupe de femmes curieuses et demande: "Où est le Rabbi de Nazareth?"

"Dans cette maison. Mais à cette heure, habituellement, il est près du torrent. Il y a une petite île, là-bas, du côté des saules, là où se trouve le peuplier. Il reste là pour prier des journées entières."

L'homme revient et fait son rapport. La litière se remet en route. Le char reste où il est. Les soldats suivent la litière jusqu'au bord du torrent et ils barrent le chemin. La litière s'en va seule le long du cours d'eau jusqu'à la hauteur de la petite île qui, au cours de la saison, est devenue très boisée: c'est un fourré impénétrable de verdure, surmonté par le fût et la chevelure argentée du peuplier. Un ordre, et la litière passe le petit cours d'eau, où entrent les porteurs avec leurs vêtements courts. Claudia Procula en descend avec une affranchie, et Claudia fait signe à un esclave noir qui

198

escorte la litière de la suivre. Les autres reviennent sur la rive.

Claudia, suivie des deux, pénètre dans la toute petite île en se dirigeant vers le peuplier qui domine au centre. Les hautes herbes étouffent le bruit des pas. Elle arrive ainsi là où se trouve Jésus tout absorbé, assis au pied de l'arbre. Elle l'appelle en s'avançant seule alors que d'un geste impérieux elle cloue sur place là où elles sont restées ses deux personnes de confiance.

Jésus lève la tête, et se lève tout de suite en voyant la femme. Il la salue tout en restant pourtant debout contre le tronc du peuplier. Il ne manifeste ni étonnement, ni ennui ou indignation de l'intrusion.

Claudia, après avoir salué, expose tout de suite le sujet: "Maître, il est venu chez moi, ou plutôt chez Ponce, certaines gens... Je ne fais pas de longs discours. Mais puisque je t'admire, je te dis, comme je l'aurais dit à Socrate s'il avait vécu de nos jours, ou à quelque homme vertueux injustement persécuté: "Moi, je n'ai pas beaucoup de pouvoir, mais je ferai ce que je puis". Et pour l'instant je vais écrire où il m'est possible pour qu'on te protège et pour qu'aussi on te rende... puissant. Il y a sur des trônes ou dans de hautes situations tant de gens qui ne les méritent pas..."

“Domina, je ne t'ai pas demandé d'honneurs ni de protections. Que le vrai Dieu te récompense pour ta pensée. Mais donne tes honneurs et ta protection à ceux qui la désirent vivement. Moi je n'y aspire pas.”

“Ah! voilà! C'est ce que je voulais! Alors, tu es vraiment le Juste que je pressentais! Et les autres, tes indignes calomnieurs! Ils sont venus nous trouver et...”

“Inutile que tu parles, ô domina. Je sais.”

“Sais-tu aussi ce que l'on dit: qu'à cause de tes péchés tu as perdu tout pouvoir et que c'est pour cela que tu vis ici, rejeté?”

“Cela aussi, je le sais. Et je sais que cette dernière chose, tu l'as crue plus facilement que la première, car ta mentalité païenne est capable de discerner la puissance humaine ou la bassesse humaine d'un homme, mais tu ne peux encore comprendre ce que c'est que le pouvoir de l'esprit. Tu es... désillusionnée de tes dieux qui dans vos religions se manifestent en de continuelles oppositions et avec un pouvoir si fragile, sujet à de faciles interdictions à cause des désaccords entre eux. Et tu crois qu'il en est ainsi même du Dieu vrai. Mais il n'en est pas ainsi. Tel j'étais quand tu m'as vu la première fois guérir un lépreux et tel je suis maintenant. Et tel je serai quand je semblerai tout à fait détruit. Celui-ci, c'est ton esclave

199

muet, n'est-ce pas?”

“Oui, Maître.”

“Fais-le avancer.”

Claudia pousse un cri, et l'homme s'avance et se prosterne contre le sol entre Jésus et sa maîtresse. Son pauvre cœur de sauvage ne sait qui honorer davantage. Il a peur de se faire punir en vénérant le Christ plus que sa maîtresse, mais malgré cela, en jetant d'abord un regard suppliant vers Claudia, il répète le geste qu'il a fait à Césarée: il prend le pied nu de Jésus dans ses deux grosses mains noires et, se jetant le visage contre le sol, il met le pied sur sa tête.

“Domina, écoute. Selon toi, est-il plus facile de conquérir seul un royaume ou de faire renaître une partie du corps qui n'existe plus?”

“Un royaume, Maître. La fortune aide les audacieux, mais personne, sauf Toi, ne peut faire renaître un mort et rendre des yeux à un aveugle.”

“Et pourquoi?”

“Parce que... Parce que Dieu peut tout faire.”

“Alors, pour toi, je suis Dieu?”

“Oui... ou, du moins, Dieu est avec Toi.”

“Est-ce que Dieu peut être avec quelqu'un qui est mauvais? Je parle du vrai Dieu, non de vos idoles qui sont des délires de celui qui cherche ce dont il sent l'existence sans savoir ce que c'est, et se crée des fantômes pour assouvir son âme.”

“Non... dirais-je. Non. Je ne dirais pas. Nos prêtres eux-mêmes perdent leur pouvoir quand ils tombent dans une faute.”

“Quel pouvoir?”

“Mais... celui de lire dans les signes du ciel et dans les réponses des victimes, dans le vol, dans le chant des oiseaux. Tu sais... Les augures, les haruspices...”

“Je sais. Je sais. Eh bien? Regarde. Et toi lève la tête et ouvre la bouche, ô homme, qu'un cruel pouvoir humain a privé d'un don de Dieu. Et par la volonté du Dieu vrai, unique, Créateur des corps parfaits, aie ce que l'homme t'a enlevé.”

Il a mis son doigt blanc dans la bouche ouverte du muet. L'affranchie curieuse ne sait pas rester là où elle est, et elle s'avance pour regarder. Claudia est toute penchée pour observer. Jésus enlève son doigt en criant: “Parle, et sers-toi de la partie qui est née de nouveau pour louer le Dieu vrai.”

Et à l'improviste, comme une sonnerie de trompette, d'un instrument jusqu'alors muet, répond un cri, guttural, mais net: “Jésus!”

200

et le noir tombe par terre en pleurant de joie et il lèche, il lèche vraiment les pieds nus de Jésus, comme pourrait le faire un chien reconnaissant.

“Ai-je perdu mon pouvoir, domina? À ceux qui l'insinuent, donne cette réponse. Et toi, lève-toi et sois bon en pensant combien je t'ai aimé. Je t'ai eu dans mon cœur depuis les jours de Césarée. Et avec toi tous tes pareils, regardés comme une marchandise, regardés comme inférieurs à des brutes alors qu'à cause de votre conception vous êtes des hommes et égaux à César, peut-être meilleurs par la volonté de votre cœur... Tu peux te retirer, domina, il n'y a rien d'autre à dire.”

“Si. Il y a autre chose. Il y a que j'avais douté... Il y a que moi, avec douleur, je croyais presque à ce que l'on disait de Toi. Et pas seulement moi. Pardonne-nous toutes, moins Valéria, qui a toujours gardé sa conviction et même s'y ancre de plus en plus. Et accepte mon cadeau: l'homme. Il ne pourrait plus me servir maintenant qu'il a la parole, et aussi mon argent.”

“Non. Ni l'un, ni l'autre.”

“Tu ne me pardonnes pas, alors!”

“Je pardonne même à ceux de mon peuple, doublement coupables de ne pas me reconnaître pour ce que je suis. Et ne devrais-je pas vous pardonner à vous, vides comme vous l'êtes de toute connaissance divine? Voilà: j'ai dit que je n'acceptais pas l'argent et l'homme. Maintenant je prends l'un et l'autre et avec l'un j'affranchis l'autre. Je te rends ton argent parce que j'achète l'homme et je l'achète pour le rendre à la liberté, pour qu'il aille dans son pays pour dire que sur la Terre est Celui qui aime tous les hommes, qu'il les aime d'autant plus qu'il les voit plus malheureux. Prends ta bourse.”

“Non, Maître, elle t'appartient. L'homme est libre aussi. Il est à moi, je te l'ai donné. Tu le libères. Pas besoin d'argent pour cela.”

“Et alors... Tu as un nom?” demande-t-il à l'homme.

“Nous l'appelions **Calliste**, par dérision. Mais quand il fut pris...”

“Peu importe. Garde ce nom et rends-le vrai en devenant très beau dans ton esprit. Va! Sois heureux puisque Dieu t'a sauvé.”

Aller! Le noir ne se lasse pas de le baiser et de dire: “Jésus! Jésus!” et il se met encore le pied de Jésus sur la tête en disant: “Toi, mon seul Maître.”

“Moi, ton vrai Père. Domina, tu te chargeras de lui pour qu'il retourne dans son pays. Sers-toi de l'argent pour cela et que le surplus lui soit donné. Adieu, domina, et n'accueille plus jamais les

201

voix des ténèbres. Sois juste et sache me connaître. Adieu, Calliste. Adieu, femme.”

Et Jésus met fin à l'entretien et passe en sautant au-delà du torrent, du côté opposé à celui où est arrêtée la litière, et il s'enfonce dans les buissons, les saules et les roseaux.

Claudia rappelle les porteurs et pensive remonte dans la litière. Mais si elle garde le silence, l'affranchie et l'esclave affranchi parlent pour dix, et les légionnaires eux-mêmes perdent leur allure de statues devant le prodige d'une langue qui est née de nouveau. Claudia est trop pensive pour commander le silence. À moitié allongée dans la litière, le coude appuyé sur les oreillers, la tête appuyée sur sa main, elle n'entend rien. Elle est absorbée. Elle ne s'aperçoit même pas que l'affranchie n'est pas avec elle, mais parle comme une pie avec les porteurs alors que Calliste parle avec les légionnaires qui, s'ils gardent leurs rangs, ne gardent plus le silence. L'émotion est trop grande pour qu'ils le fassent!

En refaisant le chemin, ils se trouvent à la bifurcation pour Béthel et Rama. La litière quitte Ephraïm pour se joindre au reste du défilé.

25. JÉSUS ET L'HOMME DE JABNIA

7/2/1947

564.1 Il s'est passé plusieurs jours. Je dis cela car je vois que les grains, qui dans les dernières visions mesuraient à peine un empan, après les dernières pluies et le beau soleil qui leur a succédé, ont beaucoup grandi et se préparent à former des épis. Un vent léger fait onduler les tiges encore tendres des blés. La brise joue avec les frondaisons nouvelles des arbres fruitiers les plus précoces qui, à peine les fleurs sont-elles tombées ou alors que des pétales voltigent et tombent, ont déjà ouvert leurs petites feuilles d'émeraude clair, tendres, brillantes, belles comme tout ce qui est vierge et nouveau. Plus tardives, les vignes sont encore nues et noueuses, mais sur les sarments enchevêtrés, d'un tronc à l'autre, les bourgeons ont déjà rompu la sombre enveloppe qui les enserrait et, encore clos, ils font voir déjà le duvet gris argent, nid des futurs pampres et des vrilles nouvelles. Les festons ligneux et serpentins des vignobles semblent s'assouplir et prendre une grâce nouvelle. Le soleil, déjà chaud, commence son travail de coloris et

202

de distillation des arômes végétaux, et pendant qu'il peint de teintes plus vives ce qu'hier était encore pâle, il échauffe, et ainsi dégage des sillons, des prés en fleurs, des champs de céréales, des jardins et des vergers, des bosquets, des murs, du linge étendu à sécher, les nuances diverses des odeurs, pour en faire une unique symphonie olfactive qui durera tout l'été pour s'éteindre dans une violente odeur de moût dans les cuves où les raisins pressés se changent en vin. Tout un concert de chants d'oiseaux dans les feuillages, des moutons et des béliers qui brament doucement dans les troupeaux. Des chants d'hommes sur les pentes, les rires des enfants et les sourires des femmes. C'est le printemps. La nature aime, et l'homme jouit de l'amour de la nature qui demain le rendra plus riche, et il jouit de ses amours qui s'allument plus vifs dans ce réveil serein. Plus aimée lui paraît son épouse, plus protecteur paraît l'homme à sa compagnie et plus chers à tous les deux les enfants qui, maintenant sourire et travail, seront demain dans la vieillesse, sourire encore et protection pour les vieux qui déclinent.

Jésus passe à travers les champs qui montent et descendent en suivant les dénivellations de la montagne. Il est seul. Vêtu de lin, car il a donné à Samuel son dernier vêtement de laine, mais avec un léger manteau d'un bleu plutôt vif, jeté sur une seule épaule puis mollement enroulé sur le corps et qu'il retient avec son bras sur la poitrine. Le pan jeté sur le bras ondule légèrement sous le vent très doux qui parcourt la terre et sur sa tête ondule sa chevelure qui brille au soleil. Il passe, et là où il y a des enfants, il se penche pour caresser les petites têtes innocentes et écouter leurs petites confidences, pour admirer celle qui accourt pour Lui montrer comme si c'était un trésor.

S'amène une fillette qui trébuche encore en courant, tant elle est petite, et s'empêtre dans une robe trop longue pour elle qu'elle a héritée, peut-être d'un petit frère un peu plus âgé. C'est tout un sourire qui éclaire ses yeux et découvre les petites incisives entre ses lèvres roses. Elle tient un bouquet de marguerites, un gros bouquet dans ses deux mains, autant que peuvent en tenir des menottes si tendres et si petites, et elle lève son trophée en disant: “Tiens! C'est pour Toi. Pour maman, ce sera après. Un baiser, ici!” et elle frappe sa petite bouche avec ses menottes désormais libérées du bouquet que Jésus a pris avec des paroles d'admiration et de remerciements. Elle se tient, la tête renversée, se tendant sur ses pieds déchaussés jusqu'à en perdre presque l'équilibre, dans la vaine

203

tentative d'allonger sa minuscule personne jusqu'au visage de Jésus. Il rit en la prenant dans ses bras et va avec elle, accroupie là-haut, comme un oiseau sur un grand arbre, vers un groupe de femmes qui lavent des toiles neuves dans les eaux limpides d'un ruisseau afin de les étendre ensuite pour qu'elles blanchissent au soleil.

Les femmes penchées sur l'eau se redressent pour saluer, et l'une d'elles dit en souriant: "**Tamar** t'a dérangé... Mais elle est là depuis l'aurore à cueillir des fleurs avec la secrète espérance de te voir passer. Elle ne m'en a pas donné une seule, car elle voulait d'abord te les donner."

"Elles me sont plus chères que les trésors des rois, car elles sont innocentes comme les petits et données par une petite, innocente comme les fleurs." Il donne un baiser à la fillette en la déposant par terre et la salue: "Que vienne à toi la grâce du Seigneur." Il salue les femmes et continue son chemin en saluant les agriculteurs ou les bergers qui le saluent depuis les champs ou les prés.

Il semble se diriger vers en bas, du côté qui mène vers Jéricho, mais ensuite il revient en arrière pour prendre un autre sentier qui monte de nouveau vers les montagnes au nord d'Ephraïm. Ici le sol, bien exposé et à l'abri des vents du nord, a des moissons plus belles. Le sentier entre les deux champs a d'un côté des arbres à fruits à des distances presque régulières et les bourgeons des prochains fruits sont déjà comme autant de perles le long des branches.

Une route qui descend du nord vers le midi coupe le sentier. Ce doit être une route assez importante car, au croisement, elle a une de ces pierres miliaries dont les romains se servent avec une inscription sur la face septentrionale: "Neapoli" et sous ce nom -gravé en grand avec les caractères lapidaires des latins, forts comme eux-mêmes - et en caractères beaucoup plus petits à peine marqués dans le granit: "Sichem"; sur la face occidentale: "Silo-Jérusalem"; et sur le côté tourné vers le midi: "Jéricho". Du côté du levant, il n'y a pas de nom. Mais on pourrait dire que s'il n'y a pas de nom de ville, il y a un nom de malheur humain. En effet, par terre, entre la pierre miliare et le fossé qui côtoie la route, comme pour toutes les routes entretenues par les romains, creusé pour l'écoulement des eaux dans les temps de pluies, il y a un homme tout recroquevillé, un paquet de chiffons et d'os, peut-être mort.

Jésus se penche sur lui quand il le découvre au milieu des herbes du bord de la route que les ondées de printemps ont rendues luxuriantes.

204

Il le touche et l'appelle: "Homme, qu'as-tu?"

Un gémissement Lui répond. Mais le tas de chiffons remue, se tourne, et un visage squelettique, qui pourrait être celui d'un mort, apparaît. Deux yeux fatigués, souffrants et languissants, regardent avec étonnement Celui qui est penché sur sa misère. Il cherche à s'asseoir en s'appuyant au sol avec ses mains squelettiques, mais il est si faible que sans l'aide de Jésus il ne le pourrait pas.

Jésus l'aide en appuyant son dos contre la pierre miliare et il lui demande: "Qu'as-tu? Es-tu malade?"

"Oui." Un "oui" très faible.

"Mais comment as-tu pu te mettre en voyage, tout seul, dans cet état? N'as-tu personne?"

L'homme fait signe que si, mais il est trop faible pour répondre.

Jésus regarde autour de Lui. Il n'y a personne dans les champs, c'est un endroit vraiment désert. Au nord, presque au sommet d'une colline, une poignée de maisons; à l'ouest, dans la verdure de la pente qui en gravissant d'autres mamelons se change de champs en prairies et bosquets, il y a des pâtres au milieu d'un troupeau de chèvres agitées. Jésus abaisse de nouveau les yeux sur l'homme. Il lui demande: "Si je t'aidais, te sens-tu capable d'aller à ce village?"

L'homme secoue la tête et deux larmes coulent sur ses joues si flétries qu'elles en paraissent rugueuses comme s'il était âgé, alors que sa barbe noire montre qu'il est jeune encore. Il rassemble ses forces pour dire: "Ils m'ont chassé... Peur de la lèpre... Je ne suis pas... Et je meurs... de faim." Il meurt de faiblesse. Il se met un doigt dans la bouche et il en sort une bouillie verdâtre: "Regarde... J'ai mastiqué du grain... mais il est encore en herbe."

"Je vais trouver ce berger. Je vais t'apporter du lait tiède. J'aurai vite fait." Et en courant presque, il se dirige là où se trouve le troupeau, à environ deux cents mètres au-dessus de la route.

Il rejoint le berger, lui parle, lui indique où se trouve l'homme. Le berger se tourne pour regarder, indécis, se demandant s'il doit écouter la demande de Jésus. Puis il se décide. Il détache de sa ceinture l'écuelle de bois qu'il porte comme tous les bergers, et il traite une chèvre pour donner une tasse pleine à Jésus, qui descend avec précaution la pente, suivi d'un enfant qui était avec le berger. Le voici de nouveau près de l'affamé. Il se met à genoux près de lui, lui passe un bras derrière les épaules pour le soutenir et approche le bol, où le lait écume encore, de ses lèvres. Il lui fait boire de petites gorgées, puis il pose le bol sur le sol en disant: "Pour l'ins-

205

tant, c'est assez. Tout en une fois cela te ferait du mal. Laisse ton estomac se ranimer en absorbant le lait que je t'ai donné."

L'homme ne proteste pas. Il ferme les yeux et se tait, observé par l'enfant tout étonné.

Après un moment, Jésus lui offre de nouveau le bol pour qu'il boive plus longuement, et il fait ainsi avec des pauses de plus en plus courtes, jusqu'à ce que le lait soit fini. Il rend le bol à l'enfant et le congédie.

L'homme se ranime lentement. Il cherche avec des mouvements encore incertains à se rendre présentable. Il a un sourire de reconnaissance en regardant Jésus qui s'est assis sur l'herbe près de lui. Il s'excuse: "Je te fais perdre du temps."

"Ne t'afflige pas! Ce n'est jamais du temps perdu le temps que l'on emploie à aimer ses frères. Quand tu iras mieux, nous parlerons."

"Je vais mieux. La chaleur revient dans mes membres, et la vue... J'ai cru que j'allais mourir ici... Mes pauvres enfants! J'avais perdu tout espoir... Et jusqu'à présent, j'en avais eu tant!... Si tu n'étais pas venu, Toi, je serais mort... ainsi... sur une route..."

"Cela aurait été très triste, c'est vrai. Mais le Très-Haut a regardé son fils et l'a secouru. Repose-toi un peu."

L'homme obéit pendant un moment, puis il rouvre les yeux et dit: "Je me sens revivre. Oh! si je pouvais aller à Ephraïm!"

"Pourquoi? As-tu là quelqu'un qui t'attend? Es-tu de là?"

"Non. Je suis des campagnes de Jabnia, près de la Grande Mer, mais je suis allé en Galilée, le long du rivage, jusqu'à Césarée. Je suis allé ensuite à Nazareth car je suis malade ici (il se frappe l'estomac) d'un mal que personne n'a su guérir et qui m'empêche de

travailler la terre. Et je suis veuf avec cinq enfants... Quelqu'un de nos régions, car je suis originaire de Gaza, né d'un père philistin et d'une mère syro-phénicienne. Un des nôtres, qui suivait le Rabbi de Galilée, est venu avec un autre parmi nous, pour nous parler de ce Rabbi. Moi aussi je l'ai entendu et quand je me suis senti si malade, j'ai dit: "Je suis syrien et philistin, une ordure pour Israël. Mais **Hermastée** disait que le Rabbi de Galilée est bon autant que puissant, et moi, je le crois et je vais le trouver". Et à peine venu un meilleur temps, j'ai laissé les enfants à la mère de ma femme, j'ai rassemblé le peu de ressources que j'avais, car la maladie en avait absorbé beaucoup, et je suis venu pour chercher le Rabbi. Mais l'argent s'épuise vite en voyage, surtout quand on ne peut pas manger de tout... et séjourner dans les auberges quand

206

les douleurs m'empêchaient de marcher. À Sephoris j'ai vendu mon âne car je n'avais plus d'argent pour moi et pour donner au Rabbi ce qui Lui est dû. Je pensais qu'une fois guéri, j'aurais pu manger de tout en route et revenir bientôt à la maison et là, par le travail dans mes champs et d'autres, refaire ma situation... Mais le Rabbi n'est pas à Nazareth, ni à Capharnaüm. Sa Mère me l'a dit. Elle m'a dit: "Il est en Judée. Cherche-le chez **Joseph de Sephoris** à Bézéta ou au Gethsémani. Ils sauront te dire où il est". Je suis revenu en arrière à pied. Le mal grandissait et l'argent diminuait. À Jérusalem, où l'on m'avait envoyé, j'ai trouvé des hommes mais pas le Rabbi. Ils m'ont dit: "Oh! ils l'ont chassé depuis longtemps. Il est maudit par le Sanhédrin. Il s'est enfui, nous ne savons où". Moi... je me suis senti mourir... comme aujourd'hui. Et même plus qu'aujourd'hui. Je suis allé demander à des centaines de gens à travers la ville et dans les campagnes. Personne ne savait. Certains pleuraient avec moi. Plusieurs m'ont frappé. Puis un jour que je m'étais mis à mendier en dehors des murs du Temple, j'ai entendu deux pharisiens qui disaient: "Maintenant que l'on sait que Jésus de Nazareth est à Ephraïm..." Je n'ai pas perdu de temps et, faible comme j'étais, je suis venu jusqu'ici en mendiant mon pain, de plus en plus déchiré et de plus en plus malade. Et n'étant pas au courant, je me suis trompé de route... Aujourd'hui je viens d'ici, de ce village. Il y avait deux jours que je ne mangeais que du fenouil sauvage et que je mâchais de la chicorée et du grain en herbe. Ils m'ont cru lépreux à cause de ma pâleur et m'ont chassé à coups de pierres. Je ne demandais que du pain et que l'on m'indique la route pour Ephraïm... Je suis tombé ici... Mais je voudrais aller à Ephraïm. Je suis si près du but! Peut-il se faire que je ne l'atteigne pas? Je crois au Rabbi. Je ne suis pas israélite, mais Hermastée ne l'était pas non plus, et Lui l'aimait pareillement. Est-il possible que le Dieu d'Israël appesantisse sa main sur moi pour se venger des fautes de ceux qui m'ont engendré?"

"Le Dieu vrai est le Père des hommes, juste, mais bon. Il récompense celui qui a la foi et ne fait pas payer aux innocents des fautes qui ne sont pas les leurs. Mais pourquoi as-tu dit que quand tu as entendu dire que la demeure du Rabbi était inconnue, tu t'es senti mourir plus qu'aujourd'hui?"

"C'est parce que j'ai dit: "Je l'ai perdu avant de l'avoir trouvé"."

"Ah! à cause de ta santé!"

"Non. Pas pour cela seulement. Mais parce que Hermastée disait de Lui certaines choses, et il me semblait que si je l'avais connu, je

207

n'aurais plus été une ordure."

"Tu crois donc que Lui est le Messie?"

"Je le crois. Je ne sais pas bien ce que c'est que le Messie, mais je crois que le Rabbi de Nazareth est le Fils de Dieu."

Jésus a un sourire tout lumineux quand il demande: "Et es-tu certain que s'il l'est, il va t'exaucer toi, incirconcis?"

"J'en suis certain car Hermastée le disait. Il disait: "Lui est le Sauveur de tous. Pour Lui, il n'est pas question d'hébreux ou d'idolâtres, mais seulement de créatures à sauver, car le Seigneur Dieu l'a envoyé pour cela". Plusieurs riaient. Moi, j'ai cru. Si je peux Lui dire: "Jésus, aie pitié de moi" il m'exaucera. Oh! si tu es d'Ephraïm, conduis-moi à Lui. Peut-être es-tu un de ses disciples..."

Jésus sourit toujours plus et lui conseille: "Essaie de me demander à Moi, que je te guérisse..."

"Tu es bon, homme. Près de toi, il y a tant de paix. Oui, tu es bon comme... comme le Rabbi Lui-même, et certainement Lui t'aura donné le pouvoir du miracle car pour être bon comme tu l'es, tu ne peux être que l'un de ses disciples. Je les ai tous trouvés bons ceux qui se sont donnés pour tels. Mais qu'il ne soit pas offensant pour Toi, si je te dis que tu pourras même guérir les corps, mais pas les âmes. Et je voudrais que celle-là aussi fût guérie, comme c'est arrivé à Hermastée. Devenir un juste... Et cela, le Rabbi seul peut le faire. Je suis pécheur en plus que d'être malade. Je ne veux pas voir mon corps guéri pour le voir mourir un jour, et l'âme avec lui. Je veux vivre. Hermastée disait que le Rabbi est la Vie de l'âme et que l'âme qui croit en Lui vit pour toujours dans le Royaume de Dieu. Conduis-moi au Rabbi. Sois bon! Pourquoi souris-tu? Peut-être penses-tu que je suis audacieux de vouloir la guérison sans pouvoir donner une obole? Mais une fois guéri je pourrai encore cultiver la terre. J'ai de très beaux fruits. Que le Rabbi vienne à la saison des fruits et je le paierai en Lui donnant l'hospitalité aussi longtemps qu'il voudra."

"Qui t'a dit que le Rabbi veut de l'argent? Hermastée?"

"Non. Au contraire, lui disait que le Rabbi a pitié des pauvres et qu'il les secourt les premiers. Mais c'est ce qu'on fait avec tous les médecins et... et avec tous, en somme."

"Mais pas avec Lui, je te l'assure. Et je te dis que si tu sais pousser ta foi jusqu'à demander ici le miracle, et à le croire possible, tu l'auras."

"Tu dis la vérité?... En es-tu certain? Bien sûr, si tu es un de ses

208

disciples, tu ne peux mentir ni te tromper. Et bien que je regrette de ne pas voir le Rabbi... je veux t'obéir... Peut-être Lui, persécuté comme il l'est... ne veut pas qu'on le voie... il ne se fie plus à personne. Il a raison, mais ce ne sera pas nous qui serons sa ruine. Ce

seront les vrais hébreux... Pourtant, voilà. Je dis ici (il se met à genoux avec beaucoup de peine): "Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi!"

"Et qu'il te soit fait comme ta foi le mérite" dit Jésus en faisant son geste de commandement sur les maladies.

L'homme a une sorte d'éblouissement, c'est-à-dire une lumière imprévue. Il comprend - je ne sais - si c'est par ouverture de son intelligence ou par une sensation physique, ou par les deux choses en même temps - il comprend qui est Celui qu'il a devant lui et il pousse un cri si aigu que le pâtre, descendu vers la route, peut-être pour voir, hâte sa marche.

L'homme est par terre, le visage dans l'herbe, et le pâtre dit en le montrant avec sa houlette: "Il est mort? Il faut autre chose que du lait quand quelqu'un est fini!" et il hoche la tête.

L'homme entend et il se dresse debout, fort, en bonne santé. Il crie: "Mort? Je suis guéri! Je suis ressuscité. C'est Lui qui l'a fait. Je ne souffre plus de la faim, ni des douleurs de la maladie. Je suis comme au jour de mes noces! Oh! Jésus béni! Et comment ne t'ai-je pas reconnu plus tôt?! Ta pitié aurait dû me dire ton nom! La paix que je sentais près de Toi! J'ai été sot. Pardonne à ton pauvre serviteur!" et il se jette de nouveau par terre en adorant.

Le pâtre abandonne ses chèvres et s'en va en courant et en sautant vers le petit village.

Jésus s'assoit près de l'homme guéri et lui dit: "Tu m'as parlé d'Hermastée comme d'un mort. Tu connais donc sa fin. Je ne veux qu'une chose de toi: que tu viennes avec Moi à Ephraïm et que tu racontes sa fin à quelqu'un qui est avec Moi.

Puis je t'enverrai à Jéricho chez une femme disciple pour qu'elle t'aide pour le voyage de retour."

"J'irai si tu le veux, mais maintenant que je suis sain je n'ai plus peur de mourir en route. Même l'herbe peut me nourrir et je n'ai pas honte de tendre la main car ce n'est pas d'une manière crapuleuse mais pour une juste fin que j'ai dépensé mon avoir."

"Je le veux. Tu lui diras que tu m'as vu et que je l'attends ici, que désormais elle peut venir et que personne ne l'importunera. Sauras-tu dire cela?"

"Je le saurai. Ah! pourquoi te haïssent-ils, Toi, si bon?"

209

"Parce que beaucoup d'entre eux ont en eux un esprit qui les y pousse. Allons."

Jésus se met en route pour Ephraïm, et l'homme le suit avec assurance. Seule sa grande maigreur rappelle sa maladie et ses privations passées.

Pendant ce temps du petit village descendent beaucoup de personnes qui crient et gesticulent. Elles appellent Jésus, Lui disent de s'arrêter. Jésus ne les écoute pas, mais au contraire il marche plus vite, et eux le suivent...

Le voilà de nouveau dans le voisinage d'Ephraïm. Les cultivateurs qui se préparent à rentrer dans leurs maisons, car le soleil va se coucher, le saluent en regardant l'homme qui est avec Jésus.

D'un sentier débouche Judas de Kériot. Il sursaute, surpris, en voyant le Maître. Mais Jésus ne manifeste aucune surprise. Seulement il s'adresse à l'homme et lui dit: "C'est un de mes disciples. Parle-lui d'Hermastée."

"Eh! c'est vite dit. Il était infatigable pour annoncer le Christ, même après qu'il voulut se séparer de son compagnon pour rester chez nous. Il disait que nous avions plus que tous besoin de te connaître, ô Rabbi, et qu'il voulait te faire connaître à sa patrie, et qu'il serait retourné à Toi quand il aurait proclamé ton Nom dans tous les plus petits villages. Il vivait comme un pénitent. Si par pitié une personne lui donnait un pain, il la bénissait en ton nom. Si on lui jetait des pierres, il se retirait en bénissant aussi, et il se nourrissait de fruits sauvages et de mollusques marins qu'il arrachait des rochers ou tirait du sable. Plusieurs le traitaient de "fou", mais personne au fond ne le haïssait. Tout au plus on le chassait comme s'il était de mauvais augure. Un jour on l'a trouvé mort sur le chemin, justement près de mon village, sur la route qui entre en Judée, presque à la frontière. On n'a jamais su de quoi il est mort, mais on dit tout bas qu'il a été tué par quelqu'un qui ne voulait pas que l'on prêche le Messie. Il avait une blessure profonde à la tête. On dit qu'il a été renversé par un cheval, mais je n'y crois pas. Il souriait, étendu dans la poussière. Oui, il paraissait sourire aux dernières étoiles de la plus sereine nuit d'elul et au premier soleil du matin. Il fut trouvé par des jardiniers qui allaient, au point du jour, à la ville avec leurs légumes, et ils me l'ont dit quand ils sont passés pour prendre mes concombres. J'ai couru voir: il était dans une grande paix."

"Tu as entendu?" demande Jésus à Judas.

"J'ai entendu. Mais ne lui avais-tu pas dit qu'il t'aurait servi et

210

qu'il aurait eu une longue vie?"

"Ce n'est pas exactement cela que j'ai dit. Le temps qui s'est passé offusque ta pensée. Mais ne m'a-t-il pas peut-être servi en évangélisant en pays de mission et n'a-t-il pas eu une longue vie? Quelle plus longue vie que cette conquête de celui qui meurt au service de Dieu? Longue et glorieuse."

Judas a ce petit rire étrange qui me choque tellement et il ne réplique rien.

Pendant ce temps ceux du petit village se sont joints à plusieurs d'Ephraïm et parlent avec eux en montrant Jésus.

Jésus commande à Judas: "Accompagne l'homme à la maison et finis de le restaurer. Il partira après le sabbat qui commence déjà."

Judas obéit et Jésus reste seul et il marche lentement en se penchant pour observer les tiges des blés qui commencent à former des épis.

Des hommes d'Ephraïm Lui demandent: "Il est beau ce blé, n'est-ce pas?"

"Beau, mais pas différent de celui des autres régions."

"Certainement, Maître. C'est toujours du blé! Et il doit forcément être pareil."

"Vous le dites? Alors le blé est meilleur que les hommes. En effet, pourvu qu'il soit semé comme il faut, il donne le même fruit ici qu'en Judée ou en Galilée, ou, disons, dans les plaines le long de la Grande Mer.

Les hommes au contraire ne donnent pas le même fruit. Et la terre aussi est meilleure que les hommes. Parce que, quand on lui confie une semence, elle est bonne pour elle, sans faire de différence que la semence vienne de la Samarie ou de la Galilée.”

“C'est vrai. Mais pourquoi dis-tu que la terre et le blé sont meilleurs que les hommes?”

“Pourquoi?... Tout à l'heure, un homme a demandé un pain, par pitié, aux portes d'un village. Et on l'a chassé, les gens, le croyant de quelque endroit de Judée. Chassé à coups de pierres et au cri de "lépreux" qu'on lui attribuait à cause de sa maigreur, mais qui était dit à cause de sa provenance. Et cet homme a failli mourir de faim sur la route. Donc les gens de ce village, ces gens-là qui vous ont envoyé pour m'interroger et qui voudraient venir à la maison où je réside pour voir le miraculé, sont plus mauvais que le blé et la terre parce qu'ils n'ont pas su, bien que je les travaille depuis longtemps, donner le même fruit qu'a donné cet homme qui n'est ni juif, ni samaritain, qui ne m'avait jamais vu ni entendu, mais qui a

211

accueilli les paroles d'un de mes disciples et a cru en Moi sans me connaître. Et parce qu'ils sont plus mauvais que ces terres, puisqu'ils ont repoussé l'homme parce qu'il était d'une autre semence. Maintenant ils voudraient venir pour satisfaire leur faim de curiosité, eux qui n'ont pas su satisfaire la faim de quelqu'un qui n'en pouvait plus. Dites à ces gens que le Maître ne satisfera pas cette curiosité inutile. Et apprenez tous la grande loi de l'amour, sans laquelle vous ne pourriez jamais me suivre. Ce n'est pas l'amour pour Moi, ce n'est pas cela seulement qui sauvera vos âmes, mais l'amour de ma doctrine. Et ma doctrine enseigne l'amour fraternel sans distinction de race, ni de fortune. Qu'ils s'en aillent donc ces gens au cœur dur qui ont affligé mon cœur, et qu'ils se repentent s'ils veulent que je les aime. Car, rappelez-vous le tous, si je suis bon je suis juste aussi, si je ne fais pas de différence et si je vous aime autant que les autres de Galilée et de Judée, cela ne doit pas vous rendre sottement orgueilleux d'être des préférés, et la permission de faire le mal en ne craignant pas mes reproches. Je donne des louanges ou je fais des reproches, selon que la justice le veut, à mes parents et à mes apôtres comme à toute autre créature, et dans mes reproches il y a de l'amour. Car je le fais parce que je veux la justice dans les cœurs pour pouvoir récompenser un jour celui qui l'a pratiquée. Allez-le-leur rapporter et que la leçon donne ses fruits en tous.”

Jésus s'enveloppe dans son manteau et se dirige rapidement vers Ephraïm en laissant ses interlocuteurs qui s'en vont, plutôt penauds, répéter les paroles du Maître aux gens du petit village qui n'ont pas eu pitié.

26. JÉSUS, SAMUEL, JUDAS ET JEAN

10/2/1947

565.1 C'est encore Jésus, qui seul et absorbé, va lentement dans l'épaisseur du bois qui est à l'ouest d'Ephraïm. Du torrent monte le bruissement de l'eau et des arbres descendent des chants d'oiseaux. La lumière du soleil printanier et vif répand sa douceur sous l'enchevêtrement des branches, et la marche est silencieuse sur le tapis d'herbes toutes luxuriantes. Les rayons du soleil dessinent un tapis mobile de disques ou de rayures dorées sur le vert de l'herbe, et quelque fleur encore couverte de rosée, frappée en plein

212

par un disque de lumière alors que tout autour c'est l'ombre, resplendit comme si ses pétales étaient des pierres précieuses.

Jésus monte vers un escarpement qui s'avance comme un balcon au-dessus du vide. Un balcon sur lequel se dresse un chêne colossal et d'où pendent des branches flexibles de mûres sauvages ou d'églantier, de lierre et de chèvre-feuilles qui, ne trouvant pas de place ni d'appui sur l'endroit où ils ont poussé, trop resserré pour leur exubérante vitalité, se renversent dans le vide comme une chevelure ébouriffée et dénouée, et se tendent dans l'espoir de pouvoir s'accrocher à quelque chose.

Voilà Jésus à la hauteur de l'escarpement. Il se dirige vers la pointe la plus avancée, en écartant l'enchevêtrement des buissons. Une bande d'oiseaux s'enfuient dans un frôlement d'ailes avec des cris effrayés. Jésus s'arrête pour observer l'homme qui l'a précédé là-haut. Il est à plat ventre sur l'herbe, presque au bord de l'escarpement, les coudes appuyés au sol, le visage sur les mains, il regarde dans le vide, vers Jérusalem. C'est Samuel, l'ancien élève de Jonathas ben Uziel. Il est pensif. Il soupire. Il hoche la tête...

Jésus secoue des branches pour attirer son attention, et comme sa tentative est vaine, il ramasse dans l'herbe une pierre et la fait rouler en bas du sentier. Le bruit de la pierre, qui rebondit sur la pente, secoue le jeune homme qui se tourne surpris en disant: “Qui est ici?”

“Moi, Samuel. Tu m'as précédé dans un de mes endroits préférés de prière” dit Jésus en se montrant de derrière le tronc puissant du chêne placé à la limite du sentier, et il le fait comme s'il venait d'arriver là.

“Oh! Maître! J'en suis désolé... Mais je vais te laisser tout de suite la place libre” dit-il en se levant à la hâte et en ramassant son manteau qu'il avait enlevé pour le mettre sous lui.

“Non. Pourquoi? Il y a de la place pour deux. L'endroit est si beau ainsi isolé, solitaire, suspendu au-dessus du vide, avec tant de lumière et l'horizon par devant! Pourquoi veux-tu le quitter?”

“Mais... pour te laisser prier...”

“Et ne pouvons-nous pas le faire ensemble, ou même méditer, en parlant entre nous, en élevant notre esprit en Dieu... et en oubliant les hommes et leurs défauts, en pensant à Dieu notre Père et le bon Père de tous ceux qui le cherchent et l'aiment avec bonne volonté?”

Samuel fait un geste de surprise quand Jésus dit: “et oublier les hommes et leurs défauts...” mais il ne réplique, et retourne s'asseoir.

213

Jésus s'assoit à côté de lui sur l'herbe et lui dit: "Assois-toi ici et restons ensemble. Regarde comme l'horizon est limpide aujourd'hui. Si nous avions des yeux d'aigles, nous pourrions voir blanchir les villages qui sont sur les sommets des monts qui entourent comme une couronne Jérusalem. Et, peut-être, nous verrions un point resplendissant dans l'air comme une pierre précieuse qui ferait battre notre cœur: **les coupoles d'or de la Maison de Dieu**... Regarde: là se trouve Béthel. On voit blanchir ses maisons, et là-bas, au-delà de Béthel, se trouve Bérot.

Quelle fourberie subtile celle des anciens habitants de l'endroit et des lieux voisins! Mais il en est résulté du bien, bien que la tromperie ne soit jamais une arme bonne. Il en est résulté du bien car elle les a mis au service du vrai Dieu. Il convient toujours de perdre les honneurs humains pour acquérir le voisinage du divin, même si les honneurs humains étaient nombreux et de valeur, et le voisinage du divin humble et inconnu. N'est-ce pas?"

"Oui, Maître, tu parles bien. C'est ce qui est arrivé pour moi."

"Mais tu es triste alors que le changement devrait te rendre heureux. Tu es triste, tu souffres, tu t'isoles, tu regardes vers les lieux que tu as quittés. Tu sembles un oiseau prisonnier qui, serré contre les barreaux de sa prison, regarde avec tant de regret le lieu qu'il a aimé. Je ne te dis pas de ne pas le faire. Tu es libre. Tu peux t'en aller et..."

"Seigneur, Judas t'a peut-être parlé mal de moi pour que tu me parles ainsi?"

"Non. Judas ne m'a pas parlé. Ce n'est pas à Moi qu'il a parlé. Mais à toi, oui. Et c'est pour cela que tu es triste et c'est pour cela que tu t'isoles découragé."

"Seigneur, si tu sais ces choses sans que personne ne te les ait dites, tu sauras aussi alors que ce n'est pas par désir de te quitter, par repentir de m'être converti, par nostalgie du passé... ni non plus par peur des hommes, de cette peur de leurs châtiments que l'on voudrait m'insinuer, que je suis triste. Je regardais là-bas, c'est vrai. Je regardais vers Jérusalem, mais pas par un désir d'y retourner, je dis d'y retourner comme j'étais auparavant. Parce que, d'y retourner comme israélite qui aime à entrer dans la Maison de Dieu et à adorer le Très-Haut, j'en ai certainement le désir, comme nous tous, et je ne crois pas que tu puisses me le reprocher."

"Moi, tout le premier, dans ma double Nature, je désire cet autel, et je voudrais le voir entouré de sainteté comme il convient. Comme Fils de Dieu, tout ce qui est pour Lui honneur a pour Moi

214

une voix pleine de douceur, et comme Fils de l'homme, comme israélite, et par conséquent Fils de la Loi, je vois le Temple et l'autel comme le lieu le plus sacré d'Israël, celui où notre humanité peut s'approcher du Divin et se parfumer dans l'atmosphère qui entoure le trône de Dieu. Je ne supprime pas la Loi, Samuel. Elle m'est sacrée parce que donnée par mon Père. Je la perfectionne et j'y mets des parties nouvelles. Comme Fils de Dieu, je puis le faire. C'est pour cela que le Père m'a envoyé. Je viens fonder le Temple spirituel de mon Église, et contre ce Temple ni hommes ni démons ne prévaudront. Mais les tables de la Loi y auront une place d'honneur, car elles sont éternelles, parfaites, intouchables. Le "ne pas faire tel ou tel péché" contenu dans ces tables, qui contiennent dans leurs brièveté lapidaire tout ce qu'il faut pour être juste aux yeux de Dieu, n'est pas supprimé par ma parole. Au contraire, je vous dis Moi aussi ces dix commandements. Seulement je vous dis de les observer avec perfection, c'est-à-dire pas par peur de la colère de Dieu contre ses transgresseurs, mais par amour pour votre Dieu qui est Père. Je viens mettre votre main de fils dans celle de votre Père. Combien il y a de siècles que ces mains sont séparées! Le châtiment séparait et la Faute séparait. Une fois venu le Rédempteur, voilà que le péché va être annulé. Les barrières tombent, vous êtes de nouveau les fils de Dieu."

"C'est vrai. Tu es bon et tu réconfortes, toujours. Et tu sais. Je ne te dirai donc pas mon angoisse. Mais je te demande: pourquoi les hommes sont-ils si pervers, et si fous et si sots? Comment, quels procédés ont-ils pour pouvoir si diaboliquement suggérer le mal? Et nous, comment sommes-nous aveugles au point de ne pas voir la réalité et de croire à leurs mensonges? Et comment pouvons-nous devenir de tels démons? Et le rester quand on est près de Toi? Je regardais là-bas, et je pensais... Oui, je pensais aux nombreux ruisseaux de poison qui sortent de là pour troubler les fils d'Israël. Je me demandais comment la sagesse des rabbis peut s'allier à tant de perversité qui altère les choses pour induire en erreur. Je pensais, surtout cela, parce que..." Samuel, qui avait parlé avec fougue, s'arrête et baisse la tête.

Jésus termine la phrase: "... parce que Judas, mon apôtre, est ce qu'il est, et donne de la douleur à Moi, et à ceux qui m'entourent ou viennent à Moi, comme tu es venu. Je le sais. Judas essaie de t'éloigner d'ici et t'adresse des insinuations et des railleries..."

"Et pas à moi seul. Oui. Il m'a empoisonné ma joie d'être dans la justice. Il me l'empoisonne avec tant d'art que je pense être ici

215

comme un traître pour Toi et pour moi. Pour moi, parce que j'ai l'illusion d'être meilleur alors que je serai cause de ta ruine. En effet je ne me connais pas encore... et je pourrais, en rencontrant ceux du Temple, renoncer à ma résolution et être... Oh! si je l'avais fait alors, j'aurais eu l'excuse de ne pas te connaître pour ce que tu es, car de Toi, je savais ce qu'on me disait, pour faire de moi un maudit. Mais si je le faisais maintenant! Quelle sera la malédiction de celui qui trahira le Fils de Dieu! J'étais ici... Pensif, oui. Je me demandais où fuir pour me sauver de moi-même et d'eux. Je pensais fuir en quelque lieu lointain pour me joindre à ceux de la Diaspora... Au loin, au loin, pour empêcher le démon de me faire pécher... Il a raison, ton apôtre, de se méfier de moi. Lui me connaît, car il nous connaît tous, en connaissant les chefs... Et il a raison de douter de moi. Quand il dit: "Mais tu ne sais pas que Lui nous le dit, à nous, que nous serons faibles? Réfléchis: nous qui sommes les apôtres et qui sommes avec Lui depuis si longtemps. Et toi, empoisonné comme tu l'es par le vieil Israël, qui viens juste d'arriver et d'arriver dans des moments qui nous font trembler, tu crois avoir la force de te garder juste?" il a raison de le dire." L'homme, découragé, baisse la tête.

"Que de tristesses savent se donner les fils de l'homme! En vérité Satan sait se servir de cette tendance pour les terroriser tout à fait et les séparer de la Joie qui vient à leur rencontre pour les sauver. Car la tristesse de l'esprit, la peur du lendemain, les préoccupations sont toujours des armes que l'homme met dans la main de son adversaire. Celui-ci l'effraie avec les fantômes mêmes que l'homme se

créé et il y a d'autres hommes qui, en vérité, s'allient à Satan pour l'aider à effrayer leurs frères. Mais, mon fils, n'y a-t-il donc pas un Père dans le Ciel? Un Père qui pourvoit pour ce brin d'herbe cette fissure dans la roche - cette fissure remplie de terreau, disposée de façon que l'humidité des rosées en courant sur la pierre lisse se rassemble dans ce petit sillon, pour que le brin d'herbe puisse vivre et fleurir avec cette petite fleurette qui n'est pas moins admirable de beauté que le grand soleil qui resplendit là-haut: l'un et l'autre œuvre parfaite du Créateur - un Père qui, s'Il a soin de ce brin d'herbe né sur une roche, ne pourrait pas avoir soin d'un de ses fils qui veut fermement le servir? Oh! en vérité Dieu ne déçoit pas les "bons" désirs de l'homme, car c'est Lui-même qui les allume dans vos cœurs. C'est Lui, prévoyant et sage, qui crée les circonstances pour favoriser le désir de ses fils et non seulement cela, mais pour redresser et perfectionner un désir de

216

l'honorer qui chemine par des voies imparfaites, et l'amener à un désir de l'honorer en suivant des voies justes. Tu étais parmi ceux-ci. Tu croyais, tu voulais, tu étais convaincu d'honorer Dieu en me persécutant. Le Père a vu que dans ton cœur il n'y avait pas de haine pour Dieu, mais une aspiration à rendre gloire à Dieu en enlevant du monde Celui qu'ils t'avaient dit être l'ennemi de Dieu et le corrupteur des âmes. Et alors Il a créé les circonstances pour exaucer ton désir de rendre gloire à ton Seigneur. Et voilà que tu es parmi nous. Et peux-tu penser que Dieu t'abandonne maintenant qu'Il t'a amené ici? C'est seulement si tu l'abandonnes que la force du mal pourra te dominer."

"Moi, je ne le veux pas. Ma volonté est sincère!" proclame l'homme.

"Et alors de quoi te préoccupes-tu? De la parole d'un homme? Laisse-le dire. Il pense avec sa pensée. Une pensée d'homme est toujours imparfaite. Mais je vais y pourvoir."

"Je ne veux pas que tu lui fasses des reproches. Il me suffit que tu m'assures que je ne pécherai pas."

"Je te l'assure. Il ne t'arrivera rien parce que tu ne veux pas que cela t'arrive. Car tu vois, mon fils, il ne te servirait pas d'aller dans la Diaspora et même aux extrémités de la Terre pour préserver ton âme de la haine envers le Christ et du châtement pour cette haine. Beaucoup en Israël ne se souilleront pas matériellement du Crime, mais ils ne seront pas moins coupables que ceux qui me condamneront et exécuteront la sentence. Avec toi, je puis parler de ces choses, car tu sais déjà que tout est disposé dans ce but. Tu sais le nom et la pensée de ceux qui sont les plus acharnés contre Moi. Tu l'as dit: "Judas nous connaît tous car il connaît tous les Chefs". Mais si lui vous connaît, même vous, inférieurs, car vous êtes comme de petites étoiles en face des planètes plus grandes, vous savez tout autant ce que l'on travaille et comment on travaille et qui travaille, et quels complots on fait, et quels moyens on étudie... Je puis donc parler avec toi. Je ne le pourrais pas avec les autres... Ce que je sais souffrir et compatir, les autres ne le savent pas..."

"Maître, mais comment peux-tu, le sachant, être ainsi... Qui monte par le sentier?" Samuel se lève pour voir. Il s'écrie: "Judas!"

"Oui, c'est moi. On m'a dit que le Maître est passé par ici, et au contraire, c'est toi que je trouve. Je retourne alors sur mes pas pour te laisser à tes pensées" et il rit de son petit rire qui est plus lugubre que la plainte d'une chouette, tant il manque de sincérité.

"J'y suis Moi aussi. On me demande au village?" dit Jésus en

217

apparaissant derrière Samuel.

"Oh! Toi! Alors tu étais en bonne compagnie, Samuel! Et Toi aussi, Maître..."

"Oui, elle est toujours bonne la compagnie de quelqu'un qui embrasse la justice. Tu me cherchais pour rester avec Moi, alors. Viens. Il y a de la place pour toi, comme pour Jean s'il était avec toi."

"Il est en bas, occupé avec d'autres pèlerins."

"Alors il faudra que j'aïlle, s'il y a des pèlerins."

"Non, ils restent toute la journée de demain. Jean est en train de les installer dans nos lits pour leur séjour. Il est heureux de le faire. D'ailleurs tout le rend heureux. Vous vous ressemblez vraiment, et je ne sais pas comment vous faites pour être heureux toujours et pour toutes les choses les plus... affligeantes."

"C'est cette question que j'allais poser quand tu es arrivé!" s'écrie Samuel.

"Ah! oui! Toi aussi, alors, tu ne te sens pas heureux, et tu t'étonnes que d'autres dans des conditions encore plus... difficiles que les nôtres, puissent l'être."

"Je ne suis pas malheureux, je ne parle pas pour moi, mais je me demande de quelle source vient la sérénité du Maître, qui n'ignore pas son avenir, et qui pourtant ne se trouble de rien."

"Mais d'une source céleste! C'est naturel! Lui est Dieu! Tu en doutes peut-être? Un Dieu peut-Il souffrir? Il est au-dessus de la douleur. L'amour du Père est pour Lui comme... comme un vin enivrant. Et un vin enivrant est pour Lui la conviction que ses actions... sont le salut du monde. Et puis... Lui peut-il avoir les réactions physiques que nous, humbles hommes, avons? Cela est contraire au bon sens. Si Adam innocent ne connaissait de douleurs d'aucune espèce, et ne les aurait jamais connues s'il était resté innocent, Jésus le... Superinnocent, la créature... je ne sais comment la nommer: incréée puisqu'elle est Dieu, ou créée puisqu'elle a des parents... oh! que de "pourquoi" insolubles pour ceux de l'avenir, mon Maître! Si Adam fut exempt de la douleur à cause de son innocence, peut-on peut-être s'imaginer que Jésus ait à souffrir?"

Jésus reste la tête inclinée. Il s'est assis de nouveau sur l'herbe. Ses cheveux voilent son visage. Je ne vois donc pas son expression.

Samuel, debout, en face de Judas lui aussi debout, réplique: "Mais s'il doit être le Rédempteur, il doit réellement souffrir. Tu ne te rappelles pas David et Isaïe?"

“Je me les rappelle! Je me les rappelle! Mais eux, tout en voyant la figure du Rédempteur, ne voyaient pas le secours immatériel que le Rédempteur aurait eu pour être... disons: torturé, sans ressentir de douleur.”

“Et quel secours? Une créature pourra aimer la douleur, ou la subir avec résignation, selon sa perfection de justice. Mais elle la sentira toujours. Autrement... si elle ne la sentait pas... ce ne serait pas de la douleur.”

“Jésus est Fils de Dieu.”

“Mais ce n'est pas un fantôme! C'est une vraie Chair! La chair souffre si elle est torturée. C'est un homme véritable! La pensée de l'homme souffre s'il est offensé et si on fait de lui un objet de mépris.”

“Son union avec Dieu élimine en Lui ces choses de l'homme.”

Jésus lève la tête et parle: “En vérité je te dis, ô Judas, que je souffre et souffrirai comme tout homme, et plus que tout homme. Mais je puis être heureux malgré cela, de la sainte et spirituelle félicité de ceux qui ont obtenu la libération des tristesses de la Terre parce qu'ils ont embrassé la volonté de Dieu comme leur unique épouse. Je le puis parce que j'ai dépassé le concept humain de la félicité, l'inquiétude de la félicité, telle que les hommes se la représentent. Je ne poursuis pas ce qui selon l'homme constitue la félicité; mais je mets ma joie justement en ce qui est à l'opposé de ce que l'homme poursuit comme tel. Les choses que l'homme fuit et méprise, parce qu'il les considère comme un fardeau et une douleur, représentent pour Moi la chose la plus douce.

Je ne regarde pas l'heure. Je regarde les conséquences que l'heure peut créer dans l'éternité. Mon épisode cesse, mais son fruit dure. Ma douleur a une fin, mais les valeurs de cette douleur n'ont pas de fin. Et qu'en ferais-je d'une heure de ce que l'on appelle "être heureux" sur la Terre, une heure atteinte après une poursuite de plusieurs années, de plusieurs lustres, quand ensuite cette heure ne pourrait venir avec Moi dans l'Éternité en tant que joie, quand j'aurais dû en jouir pour Moi seul, sans en faire part à ceux que j'aime?”

“Mais si tu triomphais, à nous qui te suivons, nous reviendrait une partie de ta félicité!” s'écrie Judas.

“Vous? Et qu'êtes vous en comparaison des multitudes passées, présentes, à venir, auxquelles ma douleur donnera la joie? Je vois bien au-delà de la félicité terrestre. Je plonge mon regard au-delà dans le surnaturel. Je vois ma douleur se changer en joie éternelle pour une multitude de créatures. Et j'embrasse la douleur comme

la plus grande force pour atteindre la félicité parfaite, qui est celle d'aimer le prochain jusqu'à souffrir pour lui donner la joie. Jusqu'à mourir pour lui.”

“Je ne comprends pas cette félicité” proclame Judas.

“Tu n'es pas encore sage, autrement tu la comprendrais.”

“Et Jean l'est? Il est plus ignorant que moi!”

“Humainement, oui. Mais il possède la science de l'amour.”

“C'est bien. Mais je ne crois pas que l'amour empêche les bâtons d'être des bâtons et les pierres d'être des pierres et de faire souffrir les chairs qu'ils frappent. Tu dis toujours que t'est chère la douleur, parce qu'elle est pour Toi amour. Mais quand réellement tu seras pris et torturé, si toutefois cela est possible, je ne sais pas si tu auras encore cette pensée. Pense à cela pendant que tu peux fuir la douleur. Elle sera terrible, tu sais? Si les hommes peuvent te prendre... oh! ils n'auront pas d'égards pour Toi!”

Jésus le regarde. Il est très pâle. Ses yeux bien ouverts semblent voir, au-delà du visage de Judas, toutes les tortures qui l'attendent, et pourtant dans leur tristesse ils restent pleins de douceur et surtout sereins: deux yeux limpides d'un innocent en paix.

Il répond: “Je le sais. Je sais même ce que tu ne sais pas. Mais j'espère dans la miséricorde de Dieu. Lui, qui est miséricordieux pour les pécheurs, usera de miséricorde envers Moi aussi. Je ne Lui demande pas de ne pas souffrir, mais de savoir souffrir.

Et maintenant allons. Samuel, précède-nous un peu et avertis Jean que nous serons bientôt au village.”

Samuel s'incline et s'en va vite.

Jésus commence à descendre. Le sentier est si étroit qu'ils doivent avancer l'un derrière l'autre, mais cela n'empêche pas Judas de parler: “Tu te fies trop à cet homme, Maître. Je t'ai dit ce qu'il est: c'est le plus exalté et le plus exaltable des disciples de Jonathas.

De toutes façons, maintenant, c'est trop tard. Tu t'es mis entre ses mains. C'est un espion près de Toi. Et Toi, qui plus d'une fois et les autres plus que Toi, avez pensé que moi je l'étais! Moi, je ne suis pas un espion.”

Jésus s'arrête et se retourne. La douleur et la majesté se fondent dans son visage et dans son regard qui fixe l'apôtre. Il dit: “Non. Pas un espion. Tu es un démon. Tu as dérobé au Serpent sa prérogative de séduire et de tromper pour détacher de Dieu. Ton comportement n'est ni pierre ni bâton, mais il me blesse plus qu'un coup de pierre ou de bâton. Oh! dans mon atroce souffrance, il n'y aura pas de chose plus grande que ton comportement pour faire

souffrir le martyr au Martyr.” Jésus se couvre le visage de ses mains, comme pour se cacher l'horreur, et puis se met à descendre en vitesse par le sentier.

Judas crie derrière Lui: “Maître! Maître! Pourquoi m'affliges-tu? Cet homme faux t'a certainement fait des calomnies... Écoute-moi, Maître!”

Jésus ne l'écoute pas. Il court, il vole dans la descente. Il passe sans s'arrêter près des bûcherons ou des bergers qui le saluent. Il passe, salue, mais ne s'arrête pas. Judas se résigne à se taire...

Ils sont presque en bas quand ils croisent Jean qui, avec son visage limpide, qu'éclaire son paisible sourire, est en train de monter vers eux. Il tient par la main un enfant qui babille en suçant un rayon de miel.

“Maître, me voici! Ce sont des gens de Césarée de Philippe. Ils ont su que tu es ici, et ils sont venus. Mais comme c'est étrange! Personne n'a parlé, et tout le monde sait où tu es! Maintenant ils se reposent. Ils sont très fatigués. Je suis allé me faire donner par Dina du lait et du miel, car il y a un malade. Je l'ai mis dans mon lit. Je n'ai pas peur. Et le petit **Anna** a voulu venir avec moi. Ne le touche pas, Maître, il est plein de miel” et le bon Jean rit, lui qui a sur ses vêtements de nombreuses gouttes de miel et des marques de doigts. Il rit en cherchant à retenir en arrière le petit qui voudrait aller offrir à Jésus son rayon de miel à moitié sucé et qui crie: “Viens. Il y en a des quantités pour Toi!”

“Oui. On est en train d'enlever les rayons chez **Dina**. Je le savais. Ses abeilles ont essaimé depuis peu” explique Jean.

Ils se remettent en route pour arriver à la première maison où retentit encore le tam tam dont se servent les apiculteurs, je ne sais pas exactement pour quelle raison. Des grappes d'abeilles - elles semblent de grosses pignes d'un drôle de raisin - pendent à certaines branches, et des hommes les recueillent pour les porter aux nouvelles ruches. Plus loin sortent des ruches déjà installées et y rentrent des abeilles qui bourdonnent inlassablement.

Des hommes saluent et une femme accourt avec de très beaux rayons qu'elle offre à Jésus.

“Pourquoi t'en privés-tu? Tu en as déjà donné à Jean...”

“Oh! mes abeilles ont donné une récolte abondante. Cela ne me gêne pas d'en offrir. Pourtant bénis les nouveaux essaims. Regarde: ils sont en train de recueillir le dernier; Cette année nous avons eu deux fois plus de ruches.”

Jésus va vers les minuscules cités des abeilles et les bénit une par

221

une, en levant la main au milieu du bourdonnement des ouvrières qui n'arrêtent pas leur travail.

“Elles sont toutes en fête et aussi toutes agitées. Demeure nouvelle...” dit un homme.

“Et de nouvelles noces. On dirait vraiment des femmes qui préparent la fête nuptiale” dit un autre.

“Oui, mais les femmes bavardent plus qu'elles ne travaillent. Celles-ci, au contraire, travaillent en silence, et elles travaillent même les jours de festin de noces. Elles ne cessent de travailler pour faire leur royaume et y entrer leurs richesses” répond un troisième.

“Travailler toujours pour la vertu, c'est permis, c'est même un devoir. Travailler sans arrêt pour le gain, non. Ne peuvent le faire que ceux qui ne savent pas qu'il y a un Dieu qu'il faut honorer en son jour.

Travailler en silence, c'est un mérite que tout le monde devrait apprendre des abeilles, car c'est dans le silence que se font saintement les choses saintes. Vous, soyez comme vos abeilles dans la justice: inlassables et silencieux. Dieu voit. Dieu récompense. Paix à vous” dit Jésus. Et resté seul avec ses apôtres, il dit: “Et c'est spécialement aux ouvriers de Dieu que je propose comme modèles les abeilles. Elles déposent dans le secret de la ruche le miel formé en leur intérieur par un travail infatigable sur des corolles saines. Leur fatigue ne paraît même pas telle, tant elles travaillent avec bonne volonté, en volant, points d'or, de fleur en fleur, et puis elles entrent chargées de sucs pour élaborer leur miel dans l'intimité des cellules. Il faudrait savoir les imiter. Choisir les enseignements, les doctrines, les amitiés saines, capables de donner des sucs d'une vertu véritable, et puis savoir s'isoler pour élaborer, à partir de ce que l'on a récolté avec entrain, la vertu, la justice, qui est comme le miel tiré de nombreux éléments sains, sans oublier la bonne volonté sans laquelle les sucs pris çà et là ne servent à rien. Savoir méditer humblement, à l'intérieur du cœur, sur ce que nous avons vu de bon et entendu de bon, sans envie, si, près des abeilles ouvrières il y a les reines, c'est-à-dire quelqu'un de plus juste que ne l'est celui qui médite. Toutes les abeilles sont nécessaires dans la ruche, aussi bien les ouvrières que les reines. Malheur si toutes étaient des reines; malheur si toutes étaient des ouvrières. Elles mourraient aussi bien les unes que les autres. Car les reines n'auraient pas de nourriture pour procréer s'il n'y avait pas d'ouvrières, et les ouvrières cesseraient d'exister si les reines ne procréaient pas. Et ne pas envier les reines. Elles ont elles aussi

222

leur fatigue et leur pénitence. Elles ne voient le soleil qu'une seule fois, dans l'unique vol nuptial. Avant et après, il y a seulement et toujours la clôture entre les parois ambrées de la ruche. Chacun a son devoir, et chaque devoir est un choix, et tout choix est une charge en plus d'un honneur. Et les ouvrières ne perdent pas leur temps à des vols sans profit, ou à des vols dangereux sur des fleurs malades et vénéneuses. Elles ne tentent pas l'aventure, elles ne désobéissent pas à leur mission, elles ne se révoltent pas contre la fin pour laquelle elles ont été créées. Oh! admirables petits êtres! Que d'enseignements pour les hommes!...”

Jésus se tait, perdu dans sa méditation. Judas se souvient tout à coup qu'il doit aller je ne sais où, et s'en va en courant. Il reste Jésus et Jean. Jean regarde Jésus sans se faire remarquer. Un regard attentif, affectueusement angoissé. Jésus lève la tête et se tourne un peu pour rencontrer le regard du Préféré qui l'étudie. Son visage s'éclaire alors qu'il l'attire à Lui.

Jean, ainsi embrassé, demande tout en marchant: “Judas t'a donné d'autre douleur, n'est-ce pas? Et il doit avoir troublé aussi Samuel.”

“Pourquoi? T'en a-t-il parlé?”

“Non. Mais j'ai compris. Il a dit seulement: "Généralement, en vivant près de quelqu'un qui est vraiment bon, on devient bon. Mais Judas ne l'est pas bien qu'il vive avec le Maître depuis trois ans. Il est profondément corrompu et la bonté du Christ ne pénètre pas en lui, tant il est rempli de perversité". Je n'ai su que dire... car c'est vrai... Mais pourquoi est-il ainsi Judas? Est-il possible qu'il ne change jamais? Et pourtant... nous avons tous les mêmes leçons... et quand il est venu parmi nous, il n'était pas pire que nous...”

“Mon Jean! Mon doux enfant!” Jésus dépose un baiser sur son front découvert et si pur, et lui murmure dans les cheveux qui se soulèvent blonds et légers: “Il y a des créatures qui semblent vivre pour détruire le bien qui est en elles. Tu es pêcheur et tu sais comment fait la voile quand le tourbillon la presse. Elle s'abaisse tellement vers l'eau qu'elle renverserait la barque et deviendrait dangereuse pour elle, de sorte que parfois il faut la descendre et se passer d'aile pour aller vers le nid. Car la voile, prise par le tourbillon, n'est plus une aile mais du lest qui l'amène au fond, à la mort, au lieu de l'amener au salut. Mais si le souffle féroce du

tourbillon s'apaise, ne serait-ce que de courts instants, voilà que la voile redevient tout de suite une aile et court rapidement vers le port pour

223

conduire au salut. Il en est ainsi de beaucoup d'âmes. Il suffit que le tourbillon des passions s'apaise pour que l'âme abaissée, et pour ainsi dire submergée par... par ce qui n'est pas bon, recommence à avoir des aspirations vers le Bien."

"Oui, Maître. Mais avec cela... dis-moi... est-ce que Judas arrivera jamais à ton port?"

"Oh! ne me fais pas regarder l'avenir de l'un de mes plus chers! J'ai devant Moi l'avenir de millions d'âmes pour lesquelles sera inutile ma douleur!... J'ai devant Moi toutes les souillures du monde... La nausée me bouleverse. La nausée de tout ce bouillonnement de choses immondes qui comme un fleuve couvre la Terre et la couvrira, avec des aspects divers, mais toujours horribles pour la Perfection, jusqu'à la fin des siècles. Ne me fais pas regarder! Laisse-moi me désaltérer et me réconforter à une source qui ignore la corruption, et que j'oublie la pourriture vermineuse d'un trop grand nombre, en te regardant toi seul, ma paix!" et il dépose un baiser encore, les yeux dans les yeux, et en plongeant son regard dans les yeux limpides de l'apôtre vierge et affectueux...

Ils entrent dans la maison. Dans la cuisine se trouve Samuel qui casse du bois pour épargner à la petite vieille la fatigue d'allumer le feu.

Jésus s'adresse à la femme: "Les pèlerins dorment-ils?"

"Je crois que oui. Je n'entends aucun bruit. Maintenant je porte de l'eau aux montures. Elles sont sous le hangar."

"Je vais le faire, mère. Va plutôt chez **Rachel**. Elle m'a promis du fromage frais. Dis-lui que je la paierai le sabbat" dit Jean, en prenant les deux baquets pleins d'eau.

Restent seuls Jésus et Samuel. Jésus va près de l'homme qui, penché sur le feu, souffle pour allumer la flamme, et il lui met la main sur l'épaule en disant: "Judas nous a interrompu là-haut... Je veux te dire que je t'enverrai avec les apôtres le lendemain du sabbat. Peut-être le préfères-tu..."

"Merci, Maître. Je regrette de perdre ton voisinage, mais chez tes apôtres je te retrouve encore, et je préfère, oui, rester loin de Judas. Je n'osais pas te le demander..."

"C'est bien. C'est décidé. Et aie pitié, pour lui, comme Moi. Et n'en parle pas à Pierre ni à personne..."

"Je sais me taire, Maître."

"Après viendront les disciples. Il y a Hermas et Etienne, et Isaac, deux sages et un juste, et tant d'autres. Tu te trouveras bien, parmi de vrais frères."

224

"Oui, Maître. Tu comprends et tu secours. Tu es vraiment le bon Maître" et il se penche pour baiser la main de Jésus.

27. ARRIVÉE DE LA MÈRE ET DES DISCIPLES À ÉPHRAÏM

12/2/1947

566.1 Dans la maison de Marie de Jacob ils sont déjà levés, bien que ce soit juste le point du jour. Je dirais que c'est un jour de sabbat

car je vois que sont aussi présents les apôtres qui habituellement sont en mission. On fait de grands préparatifs de feu et d'eau chaude, et on aide Marie à tamiser la farine et à pétrir pour faire du pain. La petite vieille est très agitée, d'une agitation de fillette, et tout en travaillant activement, elle demande à l'un ou l'autre: "Est-ce vraiment pour aujourd'hui? Et les autres pièces sont-elles prêtes? Êtes-vous sûrs qu'elles ne sont pas plus de sept?"

Lui répond pour tous Pierre qui est en train de dépouiller un agneau pour le préparer à la cuisson: "Elles devaient être ici avant le sabbat, mais peut-être les femmes n'étaient pas encore prêtes et ont ainsi pris du retard. Mais aujourd'hui elles vont certainement venir. Ah! j'en suis heureux! Le Maître est sorti? Peut-être est-il allé à leur rencontre..."

"Oui, il est sorti avec Jean et Samuel pour aller vers la route de la Samarie centrale" répond Barthélemy qui sort avec un broc rempli d'eau bouillante.

"Alors on peut être certains qu'elles arrivent. Lui sait toujours tout" professe André.

"Je voudrais savoir pourquoi tu ris ainsi? Qu'est-ce qu'il y a de risible dans ce que dit mon frère?" demande Pierre qui a remarqué le petit rire de Judas innocupé dans son coin.

"Ce n'est pas ton frère qui me fait rire. Vous êtes tous heureux et je puis l'être moi aussi, et rire même sans raison."

Pierre le regarde en montrant ce qu'il en pense, mais retourne s'occuper de son travail.

"Voilà! J'ai réussi à trouver une branche fleurie. Ce n'est pas, comme je le voulais, d'un amandier. Mais elle, quand l'amandier est défléuri, prend d'autres branches, et elle se contentera de la mienne" dit le Thaddée qui rentre, dégouttant de rosée comme s'il avait été dans les bois et avec une brassée de branches fleuries. Un miracle de blancheur humide de rosée qui paraît éclairer et embellir la cuisine.

225

"Oh! Elles sont belles! Où les as-tu trouvées?"

"Chez **Noémi**. Je savais que son verger est tardif à cause de la tramontane qui le retarde, et je suis monté là-haut."

“C'est pour cela que tu ressembles aussi à un arbre du bois. Les gouttes de rosées brillent dans tes cheveux et ont trempé tes vêtements.”

“Le sentier était humide comme s'il avait plu. Ce sont déjà les rosées abondantes des plus beaux mois.” Le Thaddée s'en va avec ses fleurs et après un moment appelle son frère pour qu'il l'aide à disposer les fleurs.

“Je viens, moi. Je m'y connais. Femme, n'as-tu pas quelque amphore au col élancé, si possible en terre rouge?” dit Thomas.

“J'ai ce que tu cherches et aussi d'autres vases... Ceux qui servaient les jours de fêtes... pour les noces de mes enfants ou autre grand motif. Si tu attends que je mette ces fouaces au four, un instant, je viens t'ouvrir le coffre où sont les choses les plus belles... Ah! il y en a peu désormais, après tant de malheurs! Mais j'en ai gardé quelques-unes pour... me rappeler... et souffrir, car si ce sont aussi des souvenirs joyeux maintenant ils font pleurer car ils rappellent ce qui est fini.”

“Alors il aurait mieux valu que personne ne les demande. Je ne voudrais pas que ce soit comme à Nobé. Tant de préparatifs pour rien...” dit l'Isariote.

“Si je te dis qu'un groupe de disciples nous ont avertis?! Veux-tu qu'ils aient rêvé? Ils ont parlé avec Lazare. Il les a envoyés en avant exprès. Ils venaient ici pour prévenir qu'avant le sabbat la Mère aurait été ici avec le char de Lazare, et Lazare et les femmes disciples...”

“En attendant, elles ne sont pas venues...”

“Vous qui avez vu cet homme, dites: ne fait-il pas peur?” demande la petite vieille en s'essuyant les mains à son tablier après avoir confié ses fouaces à Jacques de Zébédée et à André pour qu'ils les portent au four.

“Peur? Pourquoi?”

“Eh! un homme qui revient de chez les morts!” Elle est toute émue.

“Sois tranquille, mère. Il est en tout comme nous” dit Jacques d'Alphée pour la reconforter.

“Fais plutôt attention à ne pas bavarder avec les autres femmes, que l'on n'ait pas tout Ephraïm ici dedans pour nous ennuyer” dit impérieusement l'Isariote.

226

“Je n'ai jamais dit de paroles imprudentes depuis que vous êtes ici, ni à ceux de la ville ni aux pèlerins. J'ai préféré passer pour une sottise plutôt que me montrer savante et déranger le Maître et Lui faire du mal. Et je saurai me taire aujourd'hui aussi. Viens, Thomas...” et elle sort pour aller prendre ses trésors cachés.

“La femme est effrayée de penser qu'elle va voir un ressuscité” dit l'Isariote avec son rire ironique.

“Ce n'est pas la seule. Les disciples m'ont dit qu'à Nazareth ils étaient tout agités et de même à Cana et à Tibériade. Quelqu'un qui revient de la mort, après quatre jours de tombeau, ne se trouve pas aussi facilement que les marguerites au printemps. Nous aussi nous étions bien pâles quand il est sorti du tombeau! Mais ne pourrais-tu pas travailler au lieu de rester là à faire des commentaires? Tout le monde travaille, et il y a encore tant à faire... Aujourd'hui qu'on peut le faire, va au marché, et achète ce qu'il faut. Ce que nous avons pris n'est pas suffisant maintenant qu'elles viennent, et nous n'avions pas le temps de retourner à la ville pour faire des achats. Nous aurions été bloqués là où nous étions par le coucher du soleil.”

- Judas appelle Mathieu qui rentre dans la cuisine bien rangée, et ils sortent ensemble.

Rentre aussi dans la cuisine le Zélote, tout à fait en tenue et il dit: “Ce Thomas! C'est vraiment un artiste. Avec un rien il a orné la pièce comme pour un repas de noces. Allez voir.”

Tout le monde, excepté Pierre qui est en train de finir son travail, court pour voir. Pierre dit: “J'ai hâte qu'elles soient ici. Peut-être il y aura aussi Margziam. Dans un mois, c'est Pâque. Certainement il sera déjà parti de Capharnaüm ou de Bethsaïda.”

“Je suis content que Marie vienne, à cause du Maître. Elle le reconfortera plus que tout le monde, et il en a besoin” lui répond le Zélote.

“Tellement. Mais as-tu remarqué comme Jean aussi est triste? Je l'ai questionné, mais inutilement. Avec sa douceur, il est plus ferme que nous tous, et s'il ne veut rien dire, rien ne le fait parler. Mais je suis sûr que lui sait quelque chose. On dirait l'ombre du Maître, il le suit toujours. Il le regarde toujours. Et quand il ne se sent pas observé - car alors - il répond à ton regard par un sourire qui rendrait doux même un tigre - quand il ne se sent pas observé, dis-je, son visage devient triste, triste.

Essaie de le questionner, toi. Il t'aime et il te sait plus prudent que moi...”

227

“Oh! cela, non. Tu es devenu pour tous un exemple de prudence. On ne reconnaît plus en toi le vieux Simon. Tu es vraiment la pierre qui par sa robustesse et sa carrure compacte nous soutient tous.”

“Mais, va donc! Ne le dis pas! Je suis un pauvre homme. Certainement... à rester tant d'années avec Lui, on devient un peu comme Lui. Un peu... très peu, mais déjà très différents de ce qu'on était d'abord. Tous, nous le sommes... non, pas tous, malheureusement. Judas est toujours pareil. Ici comme à "La Belle Eau"...”

“Et Dieu veuille qu'il soit toujours pareil!”

“Quoi? Que veux-tu dire?”

“Rien et tout, Simon de Jonas. Si le Maître m'entendait, il me dirait: "Ne juge pas". Mais cela n'est pas juger, c'est craindre. Je crains que Judas soit pire qu'à "La Belle Eau".”

“Certainement qu'il l'est, même s'il est encore comme il était alors. Il l'est car il devrait être changé, avoir grandi en justice, et au contraire il est toujours pareil. Il a donc sur le cœur le péché de paresse spirituelle qu'alors il n'avait pas. Parce que les premiers temps... fou, oui, mais plein de bonne volonté... Dis: que te donne à penser que le Maître ait décidé d'envoyer Samuel avec nous et

de rassembler tous les disciples, autant qu'on peut en rassembler à Jéricho, pour la néoménie de nisan? Il avait d'abord dit que l'homme resterait ici... et aussi il avait défendu de dire où il était, Lui. Je soupçonne quelque chose..."

"Non. Je vois les choses claires et logiques. Désormais, on ne sait pas par qui et comment répandue, la nouvelle que le Maître est ici est connue dans toute la Palestine. Tu vois que sont venus ici des pèlerins et des disciples de Cédès à Engaddi, de Joppé à Bozra. Et il est par conséquent inutile de garder plus longtemps le secret. En outre la Pâque approche et il est certain que le Maître veut avoir les disciples avec Lui, pour son retour à Jérusalem. Le Sanhédrin dit, tu l'as entendu, que Lui est un vaincu et qu'il a perdu tous ses disciples. Et il lui répond en entrant dans la Cité à leur tête..."

"J'ai peur, Simon! Une grande peur... Tu as entendu, hein! Tous, même les hérوديens, sont unis contre Lui..."

"Eh! oui! Que Dieu nous aide!..."

"Et Samuel, pourquoi l'envoie-t-il avec nous?"

"Pour le préparer certainement à sa mission. Je ne vois pas de motif de s'agiter... On frappe! Certainement ce sont les femmes disciples!..."

Pierre se débarrasse de son tablier plein de sang et il suit, en courant,

228

le Zélote qui s'est précipité à la porte de la maison. Débouchent par différentes portes les autres qui sont dans la maison et tous crient: "Les voici! Les voici!"

Mais une fois la porte ouverte, ils restent si visiblement déçus devant **Élise** et **Nique**, que les deux disciples demandent: "Mais il est arrivé peut-être quelque chose?"

"Non! Non! Mais nous croyions que... c'était la Mère et les femmes disciples de Galilée..." dit Pierre.

"Ah! et vous êtes restés mal! Mais nous sommes très heureuses au contraire de vous voir et de savoir que Marie ne va pas tarder d'arriver" dit Élise.

"Mal, non... Déçus, voilà! Mais venez! Entrez! La paix soit à nos bonnes sœurs" le Thaddée les salue au nom de tous.

"Et à vous. Le Maître n'est pas là?"

"Il est allé avec Jean à la rencontre de Marie. On sait qu'elle vient par la route de Sichem, sur le char de Lazare" explique le Zélote.

Elles entrent dans la maison, pendant qu'André s'occupe de l'ânon d'Élise. Nique est venue à pied. Elles parlent de ce qui arrive à Jérusalem, demandent des nouvelles des amis et des disciples... d'Annalia, de Marie et Marthe, du vieux Jean de Nobé, de Joseph, de Nicodème, de tant d'autres. L'absence de Judas Iscariote permet de parler en paix et ouvertement.

Élise, femme âgée, expérimentée, qui au temps de Nobé a été en contact avec l'Isariote et le connaît désormais très bien et même "ne l'aime que pour l'amour de Dieu" comme elle dit ouvertement, s'informe même s'il est à la maison, séparé des autres par quelque caprice, et c'est seulement quand elle sait qu'il est dehors pour faire les achats, qu'elle parle de ce qu'elle sait: "qu'à Jérusalem, tout semble calme, que l'on n'interroge même plus les disciples connus, que l'on dit tout bas que cela s'est produit parce que Pilate a fait la grosse voix avec ceux du Sanhédrin, pour leur rappeler que c'est lui seulement qui est chargé de rendre la justice en Palestine et qu'ils la finissent."

"Pourtant, on dit aussi" observe Nique "- et c'est précisément **Manaën** qui le dit et d'autres avec lui, et surtout une femme, car c'est **Valéria** qui le dit - que Pilate qui est vraiment si las de ces soulèvements qui tiennent le Pays agité et peuvent lui donner des ennuis, est impressionné aussi par l'insistance avec laquelle les juifs lui insinuent que Jésus vise à se proclamer roi, que s'il n'y avait pas les rapports concordants et favorables des centurions et

229

surtout l'influence de sa femme, il finirait par punir le Christ, peut-être par l'exil, pour ne plus avoir d'ennuis."

"Et il ne manquerait plus que cela! Et il est capable de le faire! Très capable! C'est pour les romains la peine la plus légère, et la plus employée après la flagellation. Mais pensez-y! Jésus seul, je ne sais où, et nous dispersés çà et là..." dit le Zélote.

"Oui! Dispersés! C'est toi qui le dis. Moi ils ne me dispersent pas. Je le suis..." dit Pierre.

"Oh! Simon! Peux-tu avoir l'illusion qu'ils te laisseraient le faire? Ils t'attachent comme un galérien et t'emmènent où il leur plaît, sur les galères ou dans une de leurs prisons, et toi, ton Maître tu ne peux plus le suivre" lui dit Barthélemy. Pierre s'emmêle les cheveux, perplexe, découragé.

"Nous le dirons à Lazare. Lazare ira ouvertement chez Pilate. Certainement Pilate le verra volontiers, car les gentils aiment voir les êtres extraordinaires..." dit le Zélote.

"Il y sera déjà allé avant de partir, et Pilate ne désirera plus le voir!" dit Pierre, abattu.

"Alors il y ira comme fils de Théophile, ou bien il accompagnera sa sœur Marie chez les dames. Elles étaient amies quand... oui, en somme, quand Marie était pécheresse..."

"Savez-vous que Valéria, après que son mari a divorcé, s'est faite prosélyte? Elle l'a fait pour de vrai. Elle mène une vie de juste qui est un exemple pour beaucoup de nous. Elle a affranchi ses esclaves et les instruit tous dans le vrai Dieu. Elle avait pris une maison dans Sion. Mais maintenant que Claudia est venue, elle est retournée chez elle..."

"Alors!..."

"Non" dit Nique. "Elle m'a dit, à moi: "Quand Jeanne vient, je vais avec elle. Mais maintenant je veux persuader Claudia"... Il semble que Claudia n'arrive pas à dépasser les limites de sa croyance dans le Christ. Pour elle c'est un sage. Rien de plus... Il semble même qu'avant de venir en ville, elle a été quelque peu troublée par les bruits qu'on a fait courir et qu'elle a dit, sceptique: "C'est un

homme comme nos philosophes, et pas des meilleurs, car sa parole ne correspond pas à sa vie", et qu'elle a eu des... des... en somme elle s'est permis des choses qu'elle avait abandonnées, auparavant."

"Il fallait s'y attendre! Des âmes païennes! Hum! Il peut y en avoir une bonne... Mais les autres!... Ordures! Ordures!" dit sentencieusement Barthélemy.

230

"Et Joseph?" demande le Thaddée.

„Lequel? Celui de Sephoris? Il a une peur! Ah! Il y a eu votre frère Joseph. Venu et parti tout de suite, en repassant pourtant par Béthanie, pour dire aux sœurs qu'elles empêchent à tout prix le Maître d'aller dans la ville et d'y rester. J'étais là et j'ai entendu.

C'est ainsi que j'ai su aussi que Joseph de Sephoris a eu beaucoup d'ennuis, et maintenant il a très peur.

Votre frère l'a chargé de se tenir au courant de ce qu'on complotait au Temple. Celui de Sephoris peut le savoir par l'intermédiaire de ce parent qui est marié, je ne sais si c'est avec la sœur ou la fille de la sœur de sa femme, et qui est employé au Temple" dit Élise.

"Que de peurs! Maintenant, quand on va aller à Jérusalem, je vais envoyer mon frère chez Anna. Je pourrais y aller, moi aussi, car je connais bien ce vieux renard. Mais Jean sait mieux s'y prendre. Et Anna l'aimait bien autrefois, quand on écoutait les paroles de ce vieux loup, en croyant que c'était un agneau! J'enverrai Jean. Lui saura supporter même des insultes, sans réagir.

Moi... s'il me disait anathème du Maître, ou même seulement que je suis anathème parce que je le suis, je lui sauterais au cou, je le saisirais et le serrerais ce vieil enflé comme si c'était un filet qui doit perdre son eau. Je lui ferais rendre l'âme sournoise qu'il a dedans! Même s'il était entouré de tous les soldats du Temple et des prêtres!"

"Oh! si le Maître t'entendait parler ainsi!" dit André scandalisé.

"C'est bien parce qu'il n'est pas là que je le dis!"

"Tu as raison! Tu n'es pas seul à le vouloir. Je le veux moi aussi" dit Pierre.

"Et moi aussi, et pas pour Anna seulement" dit le Thaddée.

"Oh! pour cela, moi j'en... servirais plusieurs. J'ai une longue liste... Ces trois carcasses de Capharnaüm - j'exclus le pharisien Simon car il me paraît passablement bon - ces deux loups d'Esdrélon, et ce vieux paquet d'os de Canania, et puis... un massacre, je vous dis, un massacre à Jérusalem, et en tête de tous Elchias. Je n'en peux plus de voir tous ces serpents aux aguets!" Pierre est furieux.

Le Thaddée, calme en le disant mais encore plus impressionnant dans son calme glacial que s'il était furieux comme Pierre, dit: "Et moi, je t'aiderais. Mais... je commencerais peut-être par enlever les serpents qui sont tout près."

"Qui? Samuel?"

"Non, non! Samuel n'est pas le seul près de nous. Il y en a tant qui montrent un visage et ont une âme différente du visage qu'ils montrent!

231

Je ne les perds pas de vue, jamais. Je veux être sûr avant d'agir. Mais quand je le serai! Le sang de David est chaud, et il est chaud celui de Galilée. Je les ai en moi, tous les deux, par la lignée paternelle et maternelle."

"Oh! Il suffit que tu me le dises, eh! Je t'aide..." dit Pierre.

"Non. La vengeance du sang regarde les parents, c'est moi qu'elle regarde."

"Mes enfants! Mes enfants! Ne parlez pas ainsi! Ce n'est pas ce qu'enseigne le Maître! Vous semblez des lionceaux furieux au lieu d'être les agneaux de l'Agneau! Déposez tant d'esprit de vengeance. Les temps de David sont passés depuis longtemps! La loi du sang et du talion sont supprimées par le Christ. Il conserve les dix immuables commandements, mais les autres dures lois mosaïques, il les abroge. De Moïse restent les commandements de pitié, d'humanité et de justice résumés et perfectionnés par notre Jésus, dans son plus grand commandement: "Aimer Dieu avec tout soi-même, aimer le prochain comme nous-mêmes, pardonner à ceux qui nous offensent, donner de l'amour à qui nous hait". Oh! pardonnez-moi, si moi, femme, j'ai osé enseigner à mes frères, et qui sont plus âgés que moi! Mais je suis une vieille mère, et une mère peut toujours parler. Croyez-moi, mes enfants! Si vous mêmes appelez Satan en vous avec la haine pour les ennemis, avec le désir de vengeance, il entrera en vous pour vous corrompre. Ce n'est pas une force, Satan. Croyez-le. La force, c'est Dieu. Satan est faiblesse, il est fardeau, il est torpeur. Vous ne sauriez plus remuer un doigt, non contre les ennemis, mais pas même pour donner une caresse à notre Jésus affligé, si vous vous êtes enchaînés par la haine et la vengeance. Oui, mes enfants, tous mes enfants! Même vous qui avez mon âge, et davantage peut-être. Tous enfants pour une femme qui vous aime, pour une mère qui a retrouvé la joie d'être mère en vous aimant tous comme des fils. Ne m'angoissez pas de nouveau pour avoir perdu de nouveau des fils chers, et pour toujours; car si vous mourez dans la haine ou dans le crime, vous êtes morts pour l'éternité et nous ne pourrions plus nous réunir là-haut, dans la joie, autour de notre commun amour: Jésus. Promettez ici, tout de suite, à moi qui vous en supplie, à une pauvre femme, à une pauvre mère, de ne plus avoir jamais ces pensées. Oh! c'est jusqu'à votre visage qui est défiguré. Vous me semblez des inconnus, vous n'êtes plus les mêmes! Comme vous enlaidit la rancœur! Vous étiez si doux! Mais qu'arrive-t-il donc? Écoutez-moi! Marie vous dirait les mêmes paroles, avec plus de puissance, car

232

c'est Marie; mais il vaut mieux qu'elle ne connaisse pas toute la douleur... Oh! pauvre Mère! Mais qu'arrive-t-il? Dois-je donc vraiment croire que déjà se lève l'heure des ténèbres, l'heure qui engloutira tout le monde, l'heure où Satan sera le roi en tous, sauf chez le Saint, et dévoiera même les saints, même vous, en vous rendant lâches, parjures, cruels comme il l'est? Oh! jusqu'à présent, j'ai toujours espéré! J'ai toujours dit: "Les hommes ne prévaudront pas contre le Christ". Mais maintenant! Maintenant je crains et je tremble pour la première fois! Sur ce ciel serein d'adar je vois s'allonger et envahir la grande Ténèbre dont le nom est Lucifer, je la vois vous plonger tous dans la nuit et faire pleuvoir des poisons qui vous rendent malades. Oh! j'ai peur!"

Élise, qui déjà depuis un moment pleurait silencieusement, s'abandonne, la tête sur la table près de laquelle elle est assise et elle sanglote douloureusement.

Les apôtres se regardent entre eux. Puis, affligés, s'efforcent de la reconforter. Mais elle ne veut pas de leur réconfort et le leur dit: "Une chose, une seule chose a pour moi de la valeur: votre promesse. Pour votre bien! Pour que Jésus n'ait pas dans ses douleurs la plus grande: celle de vous voir damnés, vous, ses bien-aimés."

"Mais oui, Élise. Si tu le veux! Ne pleure pas, femme! Nous te le promettons. Écoute. Nous ne lèverons pas un doigt sur personne. Nous ne regarderons même pas pour ne pas voir. Ne pleure pas! Ne pleure pas! Nous pardonnerons à ceux qui nous offensent. Nous aimerons ceux qui nous haïssent! Allons! Ne pleure pas."

Élise lève son visage ridé où brillent des larmes, et elle dit: "Rappelez-vous. Vous me l'avez promis! Répétez votre promesse!"

"Nous te le promettons, femme."

"Mes chers fils! Maintenant vous me plaisez! Je vous retrouve bons. Maintenant que mon angoisse est calmée, et que vous êtes redevenus purs, après cet amer levain, préparons-nous à recevoir Marie. Qu'est-ce qu'il faut faire?" dit-elle en finissant de sécher ses yeux.

"Vraiment... On l'avait fait, comme des hommes. Mais Marie de Jacob nous a aidés. C'est une samaritaine, mais elle est très bonne. Tu vas la voir. Elle est au four à surveiller le pain. Elle est seule. Ses enfants: morts ou oublieux, ses richesses évanouies, et pourtant elle n'a pas de rancune..."

"Ah! vous voyez! Vous voyez qu'il y en a qui savent pardonner, même chez les païens, les samaritains? Et ce doit être terrible, sachez-le, de devoir pardonner à un fils!... Plutôt mort que pécheur!"

233

Ah! Êtes-vous sûrs que Judas n'est pas là?"

"S'il n'est pas devenu un oiseau, il ne peut être ici, car les fenêtres sont ouvertes, mais les portes sont fermées, sauf celle-là."

"Alors... Elle a été à Jérusalem, Marie de Simon, avec son parent. Elle est venue pour offrir des sacrifices au Temple, et puis elle est venue chez nous. Elle semble une martyre. Comme elle est affligée! Elle m'a demandé, elle a demandé à toutes, si nous ne savions rien de son fils. S'il était avec le Maître, s'il y avait toujours été."

"Qu'a-t-elle cette femme?" demande André, étonné.

"Elle a son fils. Ne te semble-t-il pas que cela suffise?" demande le Thaddée.

"Je l'ai reconfortée. Elle a voulu revenir au Temple avec nous. Nous y sommes allées toutes unies pour prier... Puis elle est repartie, toujours angoissée. Je lui ai dit: "Si tu restes avec nous, d'ici peu nous allons trouver le Maître. Ton fils est près de Lui". Elle savait déjà que Jésus est ici. Cela s'est su jusqu'aux confins de la Palestine. Elle m'a dit: "Non, non! Le Maître m'a dit de ne pas être à Jérusalem au printemps. J'obéis, mais j'ai voulu, avant l'époque de son retour, monter au Temple. J'ai tant besoin de Dieu". Et elle a dit une étrange parole... Elle a dit: "Je suis innocente, mais j'ai l'enfer en moi, et j'y suis tellement torturée"... Nous l'avons longuement interrogée, mais elle n'a pas voulu en dire davantage. Ni ses tortures, ni la raison de l'interdiction de Jésus. Elle nous a recommandé de ne rien dire ni à Jésus ni à Judas."

"Pauvre femme! Elle ne sera donc pas ici à Pâque?" demande Thomas.

"Elle n'y sera pas."

"Si Jésus le lui a imposé, c'est qu'il a ses raisons... Vous avez entendu, hein! On sait vraiment partout que Jésus est ici!" dit Pierre.

"Oui. Et celui qui le disait, appelait au rassemblement en son nom pour se soulever "contre les tyrans", disaient certains. Et d'autres que Lui est ici parce qu'il sait qu'il est démasqué..."

"Toujours les mêmes raisons! Ils doivent avoir dépensé tout l'or du Temple pour envoyer partout leurs émissaires" observe André.

Des coups à la porte.

"Les voici!" disent-ils, et ils courent ouvrir.

Au contraire, c'est Judas avec ses achats. Mathieu le suit. Judas voit Élise et Nique, et il les salue en demandant: "Êtes-vous seules?"

"Seules. Marie n'est pas encore venue."

234

"Elle ne vient pas des régions du midi, Marie, et donc elle ne peut être avec vous. Je demandais s'il n'y avait pas Anastasia."

"Non. Elle est restée à Béthsur."

"Pourquoi? Elle aussi est disciple. Ne sais-tu pas que c'est d'ici que l'on ira pour la Pâque à Jérusalem? Elle devrait être ici. Si les femmes disciples ne sont pas parfaites et aussi les fidèles, qui le sera? Qui escortera le Maître, pour détruire la légende que tous l'ont abandonné?"

"Oh! pour cela! Ce ne sera pas une pauvre femme qui comblera les vides! Les roses sont bien parmi les épines et dans les jardins clos. Je lui sers de mère et je le lui ai imposé."

"Alors, pour la Pâque, elle n'y sera pas?"

“Elle n'y sera pas.”

“Et de deux!” s'écrie Pierre.

“Que dis-tu? Qui: les deux?” demande Judas toujours soupçonneux.

“Rien, rien! Un calcul. On peut compter tant de choses, n'est-ce pas? Même les... mouches par exemple, qui se posent sur mon agneau dépouillé.”

Rentre Marie de Jacob, suivie de Samuel et de Jean qui portent les pains défournés. Élise salue la femme et de même Nique. Et Élise a une douce parole pour mettre tout de suite la femme à son aise: “Tu es entre sœurs, dans la douleur, Marie. Je suis seule car j'ai perdu mon époux et mes fils, et elle est veuve. Nous nous aimerons donc car seul comprend celui qui a pleuré.”

Mais pendant ce temps Pierre dit à Jean: “Comment donc es-tu ici? Et le Maître?”

“Sur le char, avec sa Mère.”

“Et tu ne le disais pas?”

“Tu ne m'en as pas donné le temps. Elles y sont toutes, mais vous verrez comme est changée Marie de Nazareth! Elle semble vieillie de plusieurs lustres. Lazare disait qu'elle avait été très angoissée quand on lui a dit que Jésus était réfugié ici.”

“Pourquoi le lui a-t-il dit, cet imbécile? Avant de mourir, il était intelligent. Mais peut-être que dans le tombeau son cerveau s'est écrabouillé et ne s'est pas reconstruit. On ne reste pas mort impunément!...” dit Judas de Kériot, ironique et méprisant.

“Rien de cela. Pour parler, attends de savoir. Lazare de Béthanie l'a dit à Marie quand déjà ils étaient en route car elle s'étonnait de voir Lazare prendre cette route” dit sévèrement Samuel.

“Oui. À son premier passage à Nazareth, il dit seulement: “Je te

235

conduirai chez ton Fils d'ici un mois”. Et il ne lui a même pas dit: “Nous allons à Ephraïm” au moment de partir, mais...” dit Jean. “Tout le monde le sait que Jésus est ici. Elle seule ne le savait pas?” demande toujours impoliment Judas en interrompant son compagnon.

“Marie le savait. Elle l'avait entendu dire, mais comme un fleuve de toutes sortes de mensonges coulait en charriant de la boue à travers la Palestine, elle n'accueillait comme vraie aucune nouvelle. Elle se consumait en silence, dans la prière. Mais une fois qu'ils furent en voyage, Lazare ayant pris le chemin qui longe le fleuve pour désorienter les nazaréens et tous ceux de Cana, Sefhoris, Bethléem de Galilée...”

“Ah! il y a aussi Noémi avec Myrta et Aurea?” demande Thomas.

“Non, elles en ont eu l'interdiction de la part de Jésus. C'est Isaac qui a apporté cet ordre quand il est revenu en Galilée.”

“Alors... ces femmes aussi ne seront pas avec nous comme l'an passé.”

“Elles ne seront pas avec nous.”

“Et trois!”

“Ni non plus nos femmes et nos filles. Le Maître le leur a dit avant de quitter la Galilée, ou plutôt il l'a répété. Car ma fille Marianne m'a dit que Jésus l'avait dit dès la dernière Pâque.”

“Mais... très bien! Il y a au moins Jeanne? Salomé? Marie d'Alphée?”

“Oui, et Suzanne.”

“Et certainement Margziam... Mais qu'est-ce que ce bruit?”

“Les chars! Les chars! Et tous les nazaréens qui ne se sont pas donnés pour battus et ont suivi Lazare... et ceux de Cana...” répond Jean qui s'éloigne en courant avec les autres.

Par la porte ouverte un spectacle tumultueux se présente à la vue. En plus de Marie assise près de son Fils, et des femmes disciples, de Lazare, de Jeanne qui est sur son char avec Marie et Mathias, Esther et d'autres serviteurs et le fidèle Jonathas, il y a une foule de gens: visages connus, visages inconnus. De Nazareth, de Cana, de Tibériade, de Naïm, d'Endor. Et des samaritains de tous les villages, touchés pendant le voyage et d'autres villages voisins. Et ils se précipitent en avant des chars obstruant le passage de ceux qui veulent sortir et de ceux qui veulent entrer.

“Mais que veulent ces gens? Pourquoi sont-ils venus? Comment ont-ils su?”

“Eh! ceux de Nazareth étaient aux aguets. Une fois Lazare venu

236

le soir pour repartir au matin, pendant la nuit, ils ont couru dans les villes voisines, et de même ceux de Cana, car Lazare était passé pour prendre Suzanne et se rencontrer avec Jeanne, et ils l'ont suivi et précédé pour voir Jésus et pour voir Lazare. Et ceux de la Samarie ont su aussi et les ont rejoints. Et les voilà tous!...” explique Jean.

“Dis! Toi qui avais peur que le Maître n'ait pas d'escorte, celle-là te paraît-elle suffisante?” dit Philippe à l'Isariote.

“Ils sont venus pour Lazare...”

“Étant donné qu'ils l'ont possédé, ils auraient pu s'en aller. Mais, au contraire, ils sont restés jusqu'ici. C'est signe qu'il y en a encore qui viennent pour le Maître.”

“Bien. Ne faisons pas de discours inutiles. Cherchons plutôt à les dégager pour les faire entrer. Allons, mes garçons! Pour nous remettre à l'exercice! Il y a si longtemps que nous n'avions pas joué des coudes pour frayer la route au Maître!” et Pierre se met le premier à ouvrir un passage à travers la foule qui crie des hosannas, curieuse, dévouée, bavarde selon les cas. Cela fait, avec l'aide des autres et de disciples nombreux qui, disséminés dans la foule, cherchent à se joindre aux apôtres, il maintient vide un espace pour que les femmes puissent se réfugier dans la maison et de même Jésus et Lazare, et puis il ferme la porte en se retirant le dernier. Il la ferme avec des verrous et des barres, et il envoie les autres pour fermer du côté du jardin. “Oh! finalement! La paix soit avec toi, Marie bénie! Finalement je te revois! Maintenant tout est beau, puisque tu es avec nous!” dit Pierre qui la salue en se courbant jusqu'à terre pour la saluer. C'est une Marie au visage triste, pâle et fatigué, un visage déjà de l'Affligée.

“Oui, tout maintenant est moins douloureux car je suis près de Lui.”

“Je t'avais assuré que je ne te disais que la vérité!” dit Lazare.

“Tu as raison... Mais le soleil s'est obscurci pour moi et toute paix a disparu quand j'ai su que mon Fils était ici... J'ai compris... Oh!” D'autres larmes coulent sur ses joues pâles.

“Ne pleure pas, Maman! Ne pleure pas! J'étais ici parmi ces braves gens, près d'une autre Marie qui est une mère...” Jésus la conduit vers une pièce qui ouvre sur le jardin tranquille. Tous les suivent.

Lazare s'excuse: “J'ai bien été obligé de lui dire, car elle connaissait la route et ne comprenait pas pourquoi je prenais ce détour. Elle le croyait avec moi à Béthanie... Et même à Sichem un homme

237

cria: "Nous aussi à Ephraïm, chez le Maître". Aucune excuse ne me fut plus possible... J'espérais aussi prendre les devants en partant de nuit par des chemins insolites. Mais oui! Ils étaient de garde partout et pendant qu'un groupe me suivait, un autre allait dans les environs pour prévenir.”

Marie de Jacob apporte du lait, du miel, du beurre et du pain frais et les offre à Marie pour commencer. Elle regarde Lazare par en dessous, un peu curieuse, un peu craintive, et sa main a une secousse quand en donnant le lait à Lazare, elle effleure sa main, et sa bouche ne peut retenir un “oh!” quand elle le voit manger sa fouace comme tous les autres.

Lazare en rit tout le premier en disant, affable, distingué et plein d'assurance comme tous les hommes de grande naissance: “Oui, femme, je mange tout comme toi et j'aime ton pain et ton lait. Et certainement ton lit me plaira car je sens la lassitude comme je sens la faim.” Il se tourne vers tout le monde pour dire: “Il y en a beaucoup qui me touchent sans prétexte pour sentir si je suis en chair et en os, si j'ai de la chaleur et si je respire. C'est un léger ennui et une fois ma mission finie, je me retirerai à Béthanie. Près de Toi, Maître, je créerais trop de distractions. J'ai brillé, j'ai témoigné de ta puissance jusqu'en Syrie. Maintenant je m'éclipse., Toi seul dois resplendir dans le ciel du miracle, dans le ciel de Dieu, et en présence des hommes.”

Marie, pendant ce temps, dit à la petite vieille: “Tu as été bonne pour mon Fils. Lui m'a dit combien. Permits-moi de t'embrasser pour te dire que je te suis reconnaissante. Je n'ai rien pour t'en récompenser, excepté mon amour. Je suis pauvre, moi aussi... et je puis même dire que je n'ai plus de Fils car Lui appartient à Dieu et à sa mission... Et qu'ainsi il en soit toujours, car saint et juste est tout ce que Dieu veut.”

Marie est douce, mais comme elle est brisée déjà... Tous les apôtres la regardent avec pitié au point d'oublier les gens qui manifestent dehors et de demander des nouvelles de leurs parents qui habitent au loin.

Mais Jésus dit: “Je monte sur la terrasse pour congédier les gens et les bénir” et alors Pierre se réveille et il dit: “Mais où est Margziam? J'ai vu tous les disciples et pas lui.”

“Margziam n'est pas ici” répond Salomé, la mère de Jacques et Jean.

“Margziam n'est pas ici? Pourquoi? Est-il malade?”

“Non. Il va bien, et ta femme aussi va bien. Mais Margziam n'est

238

pas ici. Porphyrée ne l'a pas laissé venir.”

“Sotte femme! Dans un mois, c'est Pâque, et lui doit bien venir pour la Pâque! Elle pouvait le faire venir dès maintenant, donner cette joie au fils et aussi à moi. Mais elle est plus lente à comprendre qu'une brebis et...”

“Jean et Simon de Jonas, et toi Lazare avec Simon le Zélote, venez avec Moi. Vous tous, restez ici où vous êtes, jusqu'à ce que j'aie congédié les gens pour en séparer d'eux les disciples” commande Jésus et il sort avec les quatre, en fermant la porte.

Il traverse le couloir, la cuisine, sort dans le jardin, suivi de Pierre qui bougonne et des autres. Mais avant de mettre pied sur la terrasse, il s'arrête dans l'escalier, se tourne pour poser une main sur l'épaule de Pierre qui lève son visage mécontent. “Écoute-moi bien, Simon Pierre, et cesse d'accuser Porphyrée et de lui faire des reproches. Elle est innocente. Elle obéit à un ordre de Moi. C'est Moi qui lui ai commandé, avant les Tabernacles, de ne pas faire venir Margziam en Judée...”

“Mais la Pâque, Seigneur?”

“Je suis le Seigneur, tu le dis. Et comme Seigneur, je puis commander n'importe quelle chose, car tout ordre de Moi est juste. Par conséquent, ne te laisse pas troubler par des scrupules. Te souviens-tu de ce qui est dit dans les Nombres? "Si quelqu'un de votre nation est immonde à cause d'un mort, ou se trouve en voyage au loin, qu'il fasse la Pâque du Seigneur le quatorzième jour du second mois, vers le soir”.

“Mais Margziam n'est pas immonde, j'espère du moins que Porphyrée ne songe pas à mourir justement maintenant, et il n'est pas en voyage...” objecte Pierre.

“Peu importe. Je le veux ainsi. Il y a des choses qui rendent plus immonde qu'un mort. Margziam... Je ne veux pas qu'il se contamine. Laisse-moi faire, Pierre. Je sais. Sois capable d'obéir, comme l'est ton épouse et Margziam lui-même.

Nous ferons avec lui la seconde Pâque, au quatorzième jour du second mois. Et nous serons si heureux alors. Je te le promets.” Pierre fait un geste comme pour dire: “Résignons-nous” mais il n'objecte rien.

Le Zélote observe: “Il vaut mieux que tu ne continues pas ton compte de ceux qui ne seront pas à Pâque dans la ville!”
“Je n'ai plus envie de compter. Tout cela me fait quelque chose... Un froid... Les autres peuvent-ils savoir?”
“Non. Je vous ai pris exprès à part.”

239

“Alors... j'ai aussi quelque chose à dire en particulier à Lazare.” “Dis-la. Si je puis je te répondrai” dit Lazare.
“Oh! même si tu ne me réponds pas, peu m'importe. Il me suffit que tu ailles trouver Pilate - l'idée est de ton ami Simon - et que toi, ainsi en parlant de choses et d'autres, tu lui fasses dire ce qu'il pense faire pour Jésus, en bien ou en mal... Tu sais... adroitement... Car on dit tant de choses!...”
“Je le ferai, dès mon arrivée à Jérusalem. Je passerai par Béthel et Rama plutôt que par Jéricho pour aller à Béthanie, et je séjournerai dans mon palais de Sion, et j'irai chez Pilate. Sois tranquille, Pierre, car je serai adroit et sincère.”
“Et tu perdras du temps pour rien, ami. Car Pilate - tu le connais comme homme, Moi je le connais comme Dieu - n'est qu'un roseau qui plie du côté opposé à l'ouragan, en essayant de le fuir. Il ne manque jamais de sincérité, car il est toujours convaincu qu'il veut faire et qu'il fait ce qu'il dit à ce moment-là. Mais le moment d'après, par l'effet d'un cri de l'ouragan qui vient d'un autre côté, il oublie - oh! ce n'est pas qu'il manque à ses promesses et à ses volontés - il oublie, cela seulement, tout ce qu'il voulait auparavant. Il l'oublie parce que le cri d'une volonté plus forte que la sienne lui fait oublier, lui enlève, comme en les soufflant, toutes les pensées qu'un autre cri y avait mises et lui met à l'intérieur les nouvelles.
Et puis, au-dessus de toutes les tempêtes aux mille voix, depuis celle de son épouse qui le menace de se séparer s'il ne fait pas ce qu'elle veut, et une fois séparé d'elle adieu toute sa force, toute protection auprès du "divin" César, comme ils disent, tout en étant convaincus que ce César est plus abject qu'eux... Mais eux savent voir l'Idée dans l'homme, et même l'Idée annule l'homme qui la représente, et de l'Idée on ne peut dire qu'elle est immonde: tout citoyen aime, et c'est juste qu'il aime la Patrie, qu'il veuille son triomphe... César, c'est la Patrie... et voilà... que même un misérable est... un grand, grâce à ce qu'il représente... Mais je ne voulais pas parler de César, mais de Pilate!

Je disais, donc, qu'au-dessus de toutes les voix, depuis celle de son épouse jusqu'à celle des foules, il y a la voix, oh! quelle voix! de son moi. Du petit moi du petit homme, du moi avide de l'homme avide, du moi orgueilleux de l'homme orgueilleux; cette petitesse, cette avidité, cet orgueil veulent régner pour être grands, veulent régner pour avoir beaucoup d'argent, veulent régner pour pouvoir dominer un tas de sujets que courbe l'obéissance. La haine couve par dessous, mais il ne la voit pas le petit César appelé Pilate, notre petit César... Lui

240

ne voit que les échines courbées qui font semblant d'obéir et de trembler devant lui, ou qui le font réellement. Et à cause de cette voix tempétueuse du moi, lui est disposé à tout. Je dis: à tout, pourvu qu'il continue à être Ponce Pilate, le Proconsul, le serviteur de César, le Dominateur de l'une des si nombreuses régions de l'empire.
Et à cause de tout cela, même si maintenant il est mon défenseur, demain il sera mon juge, et inexorable. Toujours indécise est la pensée de l'homme. Souverainement indécise ensuite quand cet homme s'appelle Ponce Pilate. Mais toi, Lazare, tu peux contenter Pierre... Si cela doit le consoler...”
“Consoler non, mais... me tenir plus calme, oui...”
“Et alors contente notre bon Pierre, et va trouver Pilate.”
“J'irai, Maître. Mais tu as peint le Proconsul comme aucun historien ou philosophe n'aurait pu le faire. C'est parfait!”
“Je pourrais également peindre tout homme avec son image et son caractère. Mais allons trouver ces gens qui font beaucoup de bruit.”
Il monte les dernières marches et se présente. Il lève les bras et dit d'une voix forte: “Hommes de Galilée et de Samarie, mes disciples et ceux qui me suivent. Votre amour, le désir de m'honorer et d'honorer ma Mère et notre ami, en escortant leur char, me dit quelle est votre pensée. Je ne puis que vous bénir pour cette pensée qui est la vôtre. Pourtant, retournez à vos maisons, à vos affaires. Vous de Galilée, allez et dites à ceux qui sont restés que Jésus de Nazareth les bénit. Hommes de Galilée, nous nous verrons pour la Pâque à Jérusalem, où j'entrerai le lendemain du sabbat avant la Pâque. Hommes de Samarie, allez vous aussi et sachez ne pas borner votre amour pour Moi à me suivre et me chercher sur les routes de la Terre, mais sur celles de l'esprit. Allez et que la Lumière brille en vous. Disciples du Maître, séparez-vous des fidèles tout en restant à Ephraïm pour recevoir mes instructions. Allez. Obéissez.”
“Il a raison! Nous le dérangeons. Il veut rester avec sa Mère!” crient les disciples et les nazaréens.
“Nous allons partir, mais auparavant, nous voulons sa promesse: de venir à Sichem avant Pâque. À Sichem! À Sichem!”
“J'y viendrai. Allez. Je viendrai avant de monter pour la Pâque à Jérusalem.”
“N'y va pas! N'y va pas! Reste avec nous! Avec nous! Nous te défendrons! Nous te ferons Roi et Pontife! Eux te haïssent! Nous, nous t'aimons! À bas les juifs! Vive Jésus!”

241

“Silence! Ne faites pas ce vacarme! Ma Mère souffre de ces cris qui peuvent me nuire plus qu'une voix qui me maudirait. Ce n'est pas encore mon heure. Allez. Je passerai par Sichem, mais enlevez de votre cœur la pensée que je puisse, par une basse lâcheté humaine et par une révolte sacrilège contre la volonté de mon Père, ne pas accomplir mon devoir d'israélite, en adorant le vrai Dieu dans l'unique Temple où l'on puisse l'adorer, et de Messie, en prenant la couronne ailleurs qu'à Jérusalem, où je serai oint Roi universel selon la parole et la vérité vue par les grands prophètes.”

“A bas! Il n'y a pas d'autre prophète après Moïse! Tu es un rêveur.”

“Et vous aussi. Êtes-vous libres peut-être? Non. Comment s'appelle Sichem? Quel est son nouveau nom? Et comme pour elle, pour beaucoup d'autres villes de Samarie, Judée, Galilée. Car le mangonneau romain nous met tous au même niveau. S'appelle-t-elle peut-être Sichem? Non. Elle s'appelle Neapolis, comme Betsan s'appelle Seythopolis et beaucoup d'autres villes qui, par la volonté des romains ou celle de leurs vassaux flatteurs, ont pris le nom imposé par la domination ou la flatterie.

Et vous, chacun en particulier, vous voudriez être plus qu'une ville, plus que nos maîtres, plus que Dieu? Non. Rien ne peut changer ce qui a été fixé pour le salut de tous. Moi, je suis la voie droite. Suivez-moi, si vous voulez entrer avec Moi dans le Royaume éternel.”

Il est sur le point de se retirer, mais les samaritains font tant de vacarme que les galiléens réagissent, et en même temps accourent hors de la maison dans le jardin et puis sur l'escalier et sur la terrasse ceux qui étaient dans la maison. Apparaît le premier, le visage pâle et triste, angoissé de Marie derrière Jésus et sa Mère l'embrasse et le serre comme si elle voulait le défendre des injures qui montent d'en bas: “Tu nous as trahis! Tu t'es réfugié chez nous pour nous faire croire que tu nous aimais, alors qu'ensuite tu nous méprises! Méprisés, nous le serons encore davantage par ta faute!” etc.

S'approchent aussi de Jésus les femmes disciples, les apôtres et en dernier, apeurée, Marie de Jacob. Les cris d'en bas expliquent l'origine du tumulte, origines lointaines mais certaines: “Pourquoi nous as-tu envoyé tes disciples pour nous dire que tu es persécuté?”

“Je n'ai envoyé personne. Voici là-bas ceux de Sichem. Qu'ils s'avancent. Que leur ai-je dit un jour sur la montagne?”

“C'est vrai. Il nous a dit qu'il ne peut être qu'adorateur dans le Temple tant que le temps nouveau ne sera pas venu pour tous.

242

Maître, nous ne sommes pas coupables, crois-le. Mais eux ont été trompés par de faux envoyés.”

“Je le sais. Mais maintenant partez. Je viendrai quand même à Sichem. Je n'ai peur de personne. Mais maintenant allez pour ne pas vous nuire à vous-mêmes et à ceux de votre sang. Voyez-vous là-bas qu'en descendant la route, brillent au soleil les cuirasses des légionnaires? Certainement ils vous ont suivis à distance en voyant une telle escorte. Ils sont restés dans le bois à attendre. Vos cris maintenant les attirent ici. Partez pour votre bien.”

Effectivement, au loin, sur la grande route que l'on voit monter vers les montagnes, celle sur laquelle Jésus trouva l'affamé, on voit briller des clartés mouvantes qui avancent.

Les gens se dispersent lentement. Il reste ceux d'Ephraïm, les galiléens, les disciples.

“Allez vous aussi, vous d'Ephraïm, à vos maisons et partez vous de Galilée. Obéissez à celui qui vous aime!”

Eux aussi s'en vont. Il ne reste que les disciples que Jésus ordonne de faire entrer dans la maison et dans le jardin. Pierre avec les autres descend pour ouvrir.

Judas de Kériot ne descend pas. Il rit! Il rit en disant: “Maintenant tu vas voir les "bons samaritains" comme ils vont te haïr! Pour construire le Royaume, tu disperses les pierres, et les pierres dispersées d'une construction deviennent des armes pour frapper. Tu les as méprisés! Et eux ne l'oublieront pas.”

“Qu'ils me haïssent. Ce n'est pas par peur de leur haine que j'éviterai de faire mon devoir. Viens, Mère. Allons dire aux disciples ce qu'ils doivent faire avant que je ne les congédie” et entre Marie et Lazare il descend l'escalier pour entrer dans la maison où s'entassent les disciples venus à Ephraïm. Il leur donne l'ordre de se répandre partout pour prévenir tous leurs compagnons d'être à Jéricho **pour la néoménie de nisan** et d'attendre jusqu'à son arrivée et de dire aux habitants des endroits par où ils passeront que Lui quittera Ephraïm et de le chercher à Jérusalem pour la Pâque

Puis il les répartit en groupes de trois et confie à Isaac, Hermas et Etienne, le nouveau disciple Samuel qu'Etienne salue ainsi: “La joie de te voir dans la lumière tempère mon angoisse de voir que tout devient pierre pour le Maître” et Hermas, de son côté, salue ainsi: “Tu as quitté un homme pour un Dieu. Et Dieu maintenant est vraiment avec toi.” Isaac, humble et réservé, dit seulement: “La paix soit avec toi, frère.”

Une fois offerts le pain et le lait que ceux d'Ephraïm pensent

243

offrir, dans une bonne pensée, les disciples aussi partent et c'est enfin la paix... Mais pendant que l'on prépare l'agneau, Jésus est encore occupé. Il va trouver Lazare et lui dit: “Viens avec Moi le long du torrent.”

Lazare obéit avec sa promptitude habituelle.

Ils s'éloignent de la maison d'environ deux cent mètres. Lazare se tait attendant que Jésus parle. Et Jésus parle: “Voilà ce que je voulais te dire. Ma Mère est très abattue: tu le vois. Envoie ici tes sœurs. Moi, en réalité, je vais pousser vers Sichem avec tous les

apôtres et les femmes disciples. Mais je les enverrai ensuite en avant, à Béthanie, pendant que je m'arrêterai quelque temps à Jéricho. Je puis encore oser garder avec Moi des femmes ici en Samarie, mais pas ailleurs..."

"Maître! Tu crains vraiment!... Oh! s'il en est ainsi, pourquoi m'as-tu ressuscité?"

"Pour avoir un ami."

"Oh!!! Si c'est pour cela, alors, me voici. Toute douleur n'est rien pour moi, si je puis te reconforter par mon amitié."

"Je le sais. Et pour cela, je me sers de toi et je me servirai de toi comme du plus parfait ami."

"Dois-je réellement aller trouver Pilate?"

"Oui, si tu veux. Mais pour Pierre, pas pour Moi."

"Maître, je te ferai savoir... Quand quittes-tu cet endroit?"

"D'ici huit jours. J'aurai à peine le temps d'aller où je veux et me trouver ensuite chez toi avant Pâque. Pour me retremper à Béthanie, l'oasis de paix, avant de me plonger dans le tumulte de Jérusalem."

"Tu sais, Maître, que le Sanhédrin est bien décidé à créer les accusations, étant donné qu'il n'y en a pas, pour t'obliger à fuir pour toujours?"

Je le sais par le synhédriste Jean, que j'ai rencontré par hasard à Ptolémaïs, heureux du nouveau fils qui va naître bientôt. Il m'a dit: 'Je suis affligé de cette décision du Sanhédrin. Car j'aurais voulu que le Maître fût présent à la circoncision du bébé que j'espère être un garçon. Il doit naître dans les premiers jours de **tamuz**.

Mais le Maître sera-t-il encore parmi nous pour ce temps?"

Et je voudrais... Que le petit Emmanuel, et ce nom te dit ce que je pense, l'eût pour le bénir à son entrée dans le monde. Car mon fils, bienheureux sera-t-il, n'aura pas à lutter pour croire, comme nous le devons. Il grandira dans le temps messianique, et il lui sera facile d'en accepter l'idée". Jean est arrivé à croire que tu es le Promis."

244

"Et ce seul, au milieu de tant d'autres, me dédommage de ce que les autres ne font pas. Lazare, saluons-nous ici, dans la paix. Et merci pour tout, mon ami. Tu es un ami véritable. Avec dix qui te ressembleraient, il serait encore doux de vivre au milieu de tant de haine..."

"Maintenant tu as ta Mère, mon Seigneur. Elle vaut dix et cent Lazare. Mais rappelle-toi bien que quelle que soit la chose dont tu peux avoir besoin, s'il m'est possible, je te la procurerai. Commande-moi et je serai ton serviteur, en tout. Je ne serai pas sage, ni saint comme les autres qui t'aiment, mais un autre plus fidèle que moi, en mettant Jean à part, tu n'en pourras pas trouver. Je ne crois pas être orgueilleux en le disant. Et maintenant que nous avons parlé de Toi, je vais te parler de Sintica. Je l'ai vue. Elle est active et sage comme seule une grecque, qui a pu venir à ta suite, peut l'être. Elle souffre d'être au loin, mais elle dit qu'elle est heureuse de préparer ton chemin. Elle espère te voir avant de mourir."

"Elle me verra certainement. Je ne déçois jamais les espérances des justes."

"Elle a une petite école très fréquentée par des fillettes de toutes provenances. Mais le soir, elle prend avec elle quelque pauvre fillette de sang mêlé et n'appartenant donc à aucune religion, et elle les instruit sur Toi. Je lui ai dit: "Pourquoi ne te fais-tu pas prosélyte? Cela t'aiderait beaucoup". Elle m'a répondu: "Parce que je ne veux pas me consacrer à ceux d'Israël, mais aux autels vides qui attendent un Dieu. Je les prépare à recevoir mon Seigneur. Puis, une fois son Règne établi, j'irai dans ma Patrie, et sous le ciel de l'Hellade, je consumerai ma vie à préparer les cœurs aux maîtres. C'est mon rêve. Mais si je meurs auparavant de maladie ou par la persécution, je m'en irai également heureuse, car ce sera signe que j'ai accompli mon travail et qu'il appelle à Lui sa servante qui l'a aimé dès la première rencontre".

"C'est vrai. Sintica m'a réellement aimé dès la première rencontre."

"Je voulais lui taire à quel point tu es tourmenté. Mais Antioche résonne comme une coquille de tous les bruits du vaste empire de Rome, et donc aussi de ce qui arrive ici. Et Sintica n'ignore pas tes peines, et elle en souffre encore plus d'être au loin. Elle voulait me donner de l'argent. Je l'ai refusé en lui disant de s'en servir pour les fillettes. Mais j'ai pris un couvre-chef qu'elle a tissé avec de la soie de deux grandeurs. C'est ta Mère qui l'a. Sintica a voulu dessiner avec le fil ton histoire et la sienne et celle de Jean d'Endor. Et

245

sais-tu comment? En tissant tout autour du carré une bordure représentant un agneau qui défend, contre une bande de hyènes, deux colombes. L'une d'elles a les ailes brisées et l'autre a rompu la chaîne qui la tenait attachée. Et l'histoire se poursuit en alternant, jusqu'au vol vers les hauteurs de la colombe aux ailes brisées, et la prison volontaire de l'autre aux pieds de l'agneau. On dirait une de ces histoires que les sculpteurs grecs font avec le marbre sur les festons des temples et sur les stèles de leurs morts, ou encore que les peintres peignent sur les vases. Elle voulait te l'envoyer par un de mes serviteurs. Moi, je l'ai pris."

"Je le porterai parce qu'il vient d'une bonne disciple.

Allons vers la maison. Quand comptes-tu partir?"

"Demain à l'aurore, pour faire reposer les chevaux. Puis je ne m'arrêterai pas jusqu'à Jérusalem et j'irai trouver Pilate. Si je puis lui parler, je t'enverrai ses réponses par Marie."

Ils rentrent lentement dans la maison en parlant de choses de peu d'importance.

28. JUDAS DE KÉRIOT EST UN VOLEUR

15/2/1947

567.1 Jésus se trouve avec les femmes disciples et les deux apôtres sur une des premières ondulations des montagnes en arrière d'Ephraïm.

Jeanne n'a pas avec elle les enfants ni Esther. Je pense qu'ils ont déjà été envoyés à Jérusalem, avec Jonathas. Il y a seulement en plus de la Mère de Jésus, Marie de Cléophas, Marie Salomé, Jeanne, Élise, Nique et Suzanne. Les deux sœurs de Lazare ne sont pas encore là.

Élise et Nique sont en train de plier des vêtements qui ont certainement été lavés à un ruisseau qui brille tout en bas ou apportés ici du torrent sur le plateau ensoleillé et Nique, après en avoir regardé un, le porte à Marie de Cléophas en disant: "A celui-là aussi ton fils a décousu l'ourlet."

Marie d'Alphée prend le vêtement et le met près des autres qu'elle a près d'elle sur l'herbe.

Toutes les disciples sont occupées à coudre, à réparer les déchirures qui se sont produites pendant les nombreux mois où les apôtres étaient seuls.

Élise, qui s'approche avec d'autres vêtements secs, dit: "On voit

246

bien que depuis trois mois vous n'avez pas eu avec vous une femme au courant! Il n'y a pas un vêtement en ordre, sauf celui du Maître qui en compensation n'en a que deux. Celui qu'il porte et celui lavé aujourd'hui."

"Il les a donnés tous. Il semblait pris par la frénésie de ne plus rien avoir. Il a des vêtements de lin depuis déjà plusieurs jours" dit Judas.

"Heureusement que ta Mère a pensé à en apporter des neufs. Celui qui est teint en pourpre est vraiment très beau. Il te fallait cela, Jésus, bien que tu sois si bien ainsi vêtu de lin. Tu ressembles vraiment à un lys!" dit Marie d'Alphée.

"Un lys très grand, Marie!" sature Judas.

"Mais pur comme certainement tu ne l'es pas, ni non plus comme l'est Jean. Toi aussi, tu es vêtu de lin mais, crois-le, tu ne sembles pas un lys!" réplique franchement Marie d'Alphée.

"Moi, je suis brun de cheveux et de teint. Pour cela je suis différent."

"Non. Ce n'est pas dû à cela. C'est que toi, la candeur, tu l'as sur toi, et Lui l'a à l'intérieur. Elle transpire de son regard, de son sourire, de sa parole. C'est cela. Ah! comme on est bien ici avec mon Jésus." Et la bonne Marie pose l'une de ses mains flétries de vieille femme et de travailleuse sur le genou de Jésus qui caresse cette main honnête.

Marie Salomé, qui est en train de regarder un vêtement, s'écrie: "Ceci est pire qu'une déchirure! Oh! mon fils! Qui a bouché le trou de cette façon?" et scandalisée, elle montre à ses compagnes une sorte de... nombril tout froncé de sorte qu'il fait un anneau qui ressort sur l'étoffe et que tiennent ensemble certains points capables d'horrorifier une femme. L'étrange réparation est l'épicentre d'une série de plis en éventail qui s'élargissent sur l'épaule du vêtement. Tout le monde rit, à commencer par Jean, l'auteur de la reprise, qui explique: "Je ne pouvais rester avec la déchirure et alors... je l'ai bouchée!"

"Je le vois, pauvre de moi! Je le vois! Mais ne pouvais-tu pas le faire coudre par Marie de Jacob?"

"Elle est presque aveugle, la pauvre femme! Et puis... le malheur c'est que ce n'était pas une déchirure! C'était un vrai trou. Le vêtement est resté attaché au fagot que je portais sur l'épaule et, en enlevant le fagot de sur mon épaule, le morceau de vêtement est venu avec. Alors j'ai réparé ainsi!"

"Tu l'as abîmé ainsi, mon fils. Il me faudrait..." Elle examine le

247

vêtement, mais secoue la tête et dit: "J'espérais pouvoir enlever l'ourlet, mais il n'y en a plus..."

"C'est moi qui l'ai enlevé à Nobé, car le pli était coupé. Mais j'ai donné à ton fils la partie que j'avais enlevée..." explique Élise.

"Oui, mais je m'en suis servi pour faire une corde à mon sac..."

"Pauvre fils! Comme il est nécessaire que nous soyons près d'eux!" dit Marie très Sainte qui répare le vêtement de je ne sais qui.

"Et pourtant, ici il faut de l'étoffe. Regardez. Les points ont fini de déchirer tout autour, et d'un mal déjà grand en est venu un irréparable; à moins que... l'on puisse trouver quelque chose qui remplace l'étoffe manquante. Alors... cela se verra encore... mais ce sera passable."

"Tu m'as donné l'idée pour une parabole..." dit Jésus, et en même temps Judas dit: "Je crois avoir au fond de mon sac un morceau d'étoffe de cette couleur. C'est le reste d'un vêtement qui était trop déteint pour que je le porte, je l'ai donné à un petit homme qui était tellement plus petit que moi, que nous avons dû en couper presque deux palmes. Si tu attends, je vais le chercher. Mais auparavant je voudrais entendre la parabole."

"Que Dieu te bénisse. Écoute aussi. Pendant ce temps, je remets les cordons du vêtement de Jacques. Ils sont tout élimés."

"Parle, Maître. Ensuite je ferai plaisir à Marie Salomé."

"Je parle. Je compare l'âme à une étoffe. Quand elle est infusée, elle est nouvelle, sans déchirure. Elle a seulement la tache originelle, mais elle n'a pas de blessures dans sa constitution, ni d'autres taches, ni de consommation. Puis, avec le temps, et à cause des vices qu'elle accueille, elle s'use jusqu'à se couper, elle se tache par ses imprudences, elle se déchire par ses désordres. Maintenant, quand elle est déchirée, il ne faut pas la ravauter maladroitement, ce qui serait la cause de déchirures plus nombreuses, mais il faut de patientes et de longues et parfaites reprises pour faire disparaître le plus possible la ruine qui s'est produite. Et si l'étoffe est trop déchirée, et même si elle est déchirée au point d'avoir perdu un morceau, on ne doit pas orgueilleusement prétendre supprimer la ruine par soi-même, mais aller trouver Celui que l'on sait pouvoir rendre l'âme de nouveau intègre parce qu'il Lui est permis de tout

faire et parce que Lui peut tout faire. Je parle de Dieu, mon Père, et du Sauveur que je suis. Mais l'orgueil de l'homme est tel que, plus grande est la ruine de son âme, et plus il cherche à la rapiécer par des remèdes incomplets qui créent une infirmité de

248

plus en plus grande. Vous pourrez m'objecter qu'une déchirure se verra toujours. Marie Salomé l'a dit aussi. Oui, on verra toujours les blessures qu'une âme a subies, mais l'âme livre sa bataille et il s'ensuit donc qu'elle soit blessée, si nombreux sont les ennemis qui l'entourent. Mais personne ne peut dire, en voyant un homme couvert de cicatrices, qui sont les signes d'autant de nombreuses blessures reçues en combattant pour obtenir la victoire, personne ne peut dire: "Cet homme est immonde". On dira au contraire: "Celui-ci est un héros. Voilà les marques empourprées de sa valeur". Et on ne verra jamais un soldat éviter de se faire soigner par honte d'une glorieuse blessure, mais au contraire il ira trouver le médecin et lui dira avec un saint orgueil: "Voilà, j'ai combattu et j'ai vaincu. Je ne me suis pas épargné, tu le vois. Maintenant remets-moi en état, pour que je sois prêt pour d'autres batailles et d'autres victoires". Au contraire, celui qui a des plaies de maladies immondes, produites en lui par des vices indignes, celui-là a honte de ses plaies devant ses parents et ses amis, et même devant les médecins, et parfois il est si absolument stupide qu'il les tient cachées jusqu'à ce que leur puanteur les révèle. Mais alors, il est trop tard pour réparer. Les humbles sont toujours sincères et même ce sont des valeureux qui n'ont pas à avoir honte des blessures reçues dans la lutte. Les orgueilleux sont toujours menteurs et lâches. À cause de leur orgueil, ils arrivent à la mort, faute de vouloir aller vers Celui qui peut les guérir et Lui dire: "Père, j'ai péché. Mais si tu veux, tu peux me guérir". Nombreuses sont les âmes qui, à cause de l'orgueil de ne pas avoir à confesser une faute initiale, arrivent à la mort. Et alors, pour elles aussi, c'est trop tard. Elles ne réfléchissent pas que la miséricorde divine est plus puissante et plus vaste que toute gangrène, si puissante et si étendue qu'elle soit, et qu'elle peut tout guérir. Mais elles, les âmes des orgueilleux, quand elles s'aperçoivent qu'elles ont méprisé tout moyen de salut, tombent dans le désespoir, puisqu'elles sont sans Dieu, et en disant: "Il est trop tard", elles se donnent la dernière mort, celle de la damnation. Et maintenant, Judas, va prendre ton étoffe..."

"J'y vais, mais elle ne m'a pas plu cette parabole. Je ne l'ai pas comprise."

"Mais elle est si limpide! Je l'ai comprise, moi, qui suis une pauvre femme!" dit Marie Salomé.

"Et moi, pas. Autrefois tu en disais de plus belles. Maintenant... les abeilles... l'étoffe... les villes qui changent de nom... les âmes qui sont des barques... Des choses si pauvres et si confuses, qu'elles

249

ne me plaisent plus et que je ne comprends pas... Mais maintenant, je vais prendre l'étoffe, car pratiquement je dis qu'elle est nécessaire, mais que ce sera toujours un vêtement abîmé" et Judas se lève et s'éloigne.

Marie a toujours plus incliné la tête sur son travail pendant que Judas parlait. Jeanne, au contraire, l'a levée en fixant l'impudent d'un air indigné. Élise aussi l'a levée, mais ensuite elle a imité Marie, et de même Nique. Suzanne a écarquillé ses grands yeux, stupéfaite, et elle a regardé Jésus au lieu de l'apôtre, comme si elle se demandait pourquoi il ne réagissait pas. Aucune n'a parlé ni fait de gestes. Mais Marie Salomé et Marie d'Alphée, plus populaires, se sont regardées en hochant la tête et, Judas à peine parti, Marie Salomé dit: "C'est lui qui a la tête mal en point!"

"Oui, et c'est pour cela qu'il ne comprend rien, et je ne sais même pas si tu pourras la lui remettre en place. Si mon fils était ainsi, je la lui romprais complètement. Oui, comme je la lui ai faite pour qu'elle fût une tête de juste, ainsi je la lui romprais. Il vaut mieux avoir le visage balafré que le cœur!" dit Marie d'Alphée.

"Sois indulgente, Marie. Tu ne peux comparer tes enfants qui ont grandi dans une famille honnête, dans une ville comme Nazareth, avec cet homme" dit Jésus.

"Sa mère est bonne. Son père n'était pas mauvais, je l'ai entendu dire" réplique Marie d'Alphée.

"Oui, mais son cœur ne manquait pas d'orgueil. C'est pour cela qu'il a éloigné le fils de sa mère trop tôt, et qu'il a contribué, lui aussi, à développer l'hérédité morale, qu'il avait donnée à son fils, en l'envoyant à Jérusalem. Il est douloureux de le dire, mais certainement le Temple n'est pas un endroit où l'orgueil héréditaire. soit susceptible de diminuer..." dit Jésus

"Aucune place de Jérusalem, qui soit une place d'honneur, n'est indiquée pour diminuer l'orgueil et tout autre défaut" dit Jeanne en soupirant. Et elle ajoute: "Ni non plus toute autre place d'honneur que ce soit à Jéricho ou à Césarée de Philippe, à Tibériade comme à l'autre Césarée..." et elle coud rapidement en penchant son visage sur son travail plus qu'il n'est nécessaire.

"Marie de Lazare a de l'autorité, mais elle n'a pas d'orgueil, observe Nique.

"Maintenant. Mais avant elle était très fière, à l'opposé de ses parents qui ne furent jamais ainsi" répond Jeanne.

"Quand vont-elles venir?" demande Marie Salomé.

"Bientôt, si nous devons partir d'ici trois jours."

250

"Travaillons rapidement, alors. Nous avons à peine le temps de tout finir" dit Marie d'Alphée pour les faire presser.

"On a tardé de venir à cause de Lazare. Mais ce fut bien, car beaucoup de fatigue a été épargnée à Marie" dit Suzanne.

"Mais te sens-tu capable de faire tant de chemin? Tu es si pâle et si lasse, Marie!" demande Marie d'Alphée en mettant sa main sur les genoux de Marie et en la regardant avec peine.

"Je ne suis pas malade, Marie, et certainement je puis marcher."

“Malade non, mais si affligée, Mère. Je donnerais dix et dix ans de ma vie, j'embrasserais toutes les douleurs pour te revoir comme je t'ai vue la première fois” dit Jean qui la regarde avec pitié.

“Mais ton amour est déjà un remède, Jean. Je sens mon cœur se calmer en voyant comme vous aimez mon Fils. Car il n'y a pas d'autre cause de ma souffrance, pas d'autre que de voir qu'il n'est pas aimé. Ici, près de Lui, et parmi vous, si fidèles, je reflleuris déjà. Mais certainement... ces derniers mois... seule à Nazareth... après l'avoir vu partir déjà si tourmenté, déjà si persécuté... et entendant toutes ces rumeurs... Oh! Quelle douleur! Mais, près de Lui, je vois, je dis: "Au moins mon Jésus a sa Maman qui le console, qui Lui dit des paroles qui couvrent d'autres paroles" et je vois aussi que tout amour n'est pas mort en Israël. Et j'ai la paix, un peu de paix. Pas beaucoup... car...” Marie n'en dit pas davantage. Elle baisse son visage qu'elle avait levé pour parler à Jean, et on ne voit plus que le haut de son front que fait rougir une émotion muette... et puis deux larmes brillent sur le vêtement sombre qu'elle reprend.

Jésus soupire et se lève de sa place pour aller s'asseoir à ses pieds devant elle. Là, il abandonne sa tête sur les genoux de Marie, il baise la main qui tient l'étoffe et reste ainsi ensuite, comme un enfant qui se repose. Marie enlève l'aiguille de l'étoffe pour ne pas blesser son Fils, puis elle met sa main droite sur la tête de Jésus penchée sur ses genoux et elle lève son visage en regardant le ciel. Elle prie certainement bien que ses lèvres ne remuent pas; toute son attitude dit qu'elle prie. Puis elle se penche pour baiser son Fils sur les cheveux, près des tempes découvertes.

Les autres ne parlent pas jusqu'au moment où Marie Salomé dit: “Mais comme il tarde Judas! Le soleil va se coucher! Et je n'y verrai pas bien!”

“Peut-être quelqu'un l'a arrêté” répond Jean et il demande à sa mère: “Veux-tu que j'aille lui dire de se hâter?”

251

“Tu ferais bien. Car s'il ne trouve pas l'étoffe pareille, je vais raccourcir les manches, d'autant plus que l'été arrive, et pour l'automne je te préparerai un autre vêtement car celui-là ne peut plus aller, et avec le morceau enlevé, je te l'arrangerai ici. Pour aller à la pêche il sera encore bon, car certainement, après la Pentecôte, vous reviendrez en Galilée...”

“Alors, j'y vais” dit Jean, et toujours aimable, il demande aux autres femmes: “Avez-vous des vêtements déjà prêts, que je puisse emporter dans nos maisons? Si oui, donnez-les-moi, vous serez moins chargées pour revenir.”

Les femmes rassemblent ce qu'elles ont déjà réparé et le donnent à Jean qui se tourne pour s'en aller, mais il s'arrête tout à coup en voyant arriver en courant Marie de Jacob.

La bonne petite vieille marche péniblement et s'empresse autant que le lui le permettent ses nombreuses années et elle crie à Jean:

“Le Maître est-il ici?”

“Oui, mère. Que veux-tu?”

La femme répond en continuant de courir: “Ada est mal... Et son mari voudrait la consoler en appelant Jésus... Mais depuis que ces samaritains ont été... si mauvais, il n'ose pas... Je lui ai dit: "Tu ne le connais pas encore. Moi j'y vais et... il ne... me dira pas non".” La petite vieille est toute essoufflée par la course et la montée.

“Ne cours pas davantage. Je viens avec toi, ou plutôt je te précède. Suis-nous tranquillement. Tu es vieille, mère, pour courir ainsi” lui dit Jésus. Et puis à sa Mère et aux femmes disciples: “Je reste au village. Paix à vous.”

Il prend Jean par un bras et descend rapidement avec lui. La petite vieille qui a repris son souffle les suivrait après avoir répondu aux femmes qui l'interrogent: “Hum! Seul le Rabbi peut la sauver. Autrement elle va mourir comme **Rachel**. Elle se refroidit et perd ses forces et se débat déjà dans les convulsions de la douleur.”

Mais les femmes la retiennent en lui disant: “Mais vous n'avez pas essayé des briques chaudes sous les reins?”

“Non! Il vaut mieux l'envelopper dans de la laine imbibée de vin aromatisé, le plus chaud possible.”

“A moi, pour Jacques, me fient du bien les onctions d'huile et puis les briques chaudes.”

“Faites-la boire beaucoup.”

“Si elle pouvait se tenir debout et faire quelques pas, et que pendant ce temps on lui frictionne les reins fortement.”

252

Les femmes-mères, c'est-à-dire toutes sauf Nique et Suzanne, et Marie qui ne souffrit pas les peines de toute femme en mettant son Fils au jour, préconisent une chose ou l'autre.

“Tout! On a tout essayé. Mais ses reins sont trop fatigués. C'est son onzième enfant! Mais maintenant j'y vais. J'ai repris mon souffle. Priez pour cette mère! Que le Très-Haut la garde vivante jusqu'à ce que le Rabbi arrive à elle.” Et elle s'en va en trotinant, la pauvre vieille seule et bonne.

Jésus, pendant ce temps, descend rapidement vers la ville que le soleil réchauffe. Il entre dans la ville par l'endroit opposé à celui où se trouve leur maison, c'est-à-dire par le nord-ouest d'Ephraïm alors que la maison de Marie de Jacob est au sud-est. Il marche rapidement, sans s'arrêter à parler avec ceux qui voudraient le retenir. Il les salue et s'éloigne.

Un homme remarque: “Il est fâché contre nous. Ceux des autres villages ont mal agi. Il a raison.”

“Non. Il va chez **Janoé**. Sa femme meurt à son onzième enfantement.”

“Pauvres enfants! Et le Rabbi y va? Trois fois bon. Offensé, il comble de bienfaits.”

“Mais Janoé ne l'a pas offensé! Aucun de nous ne l'a offensé!”

“Mais ce sont toujours des hommes de Samarie.”

“Le Rabbi est juste, et il sait distinguer. Allons voir le miracle.”

“Nous ne pourrions pas entrer. C'est une femme et qui doit enfanter.”

“Mais nous entendrons pleurer l'enfant et ce sera une voix de miracle.”

Ils s'en vont en courant pour rejoindre Jésus. D'autres aussi viennent avec eux pour voir. Jésus arrive à la maison désolée par l'imminent malheur. Les dix enfants - la plus grande est une fillette en larmes contre laquelle se serrent ses petits frères en pleurs - restent dans un coin de l'entrée, près de la porte grande ouverte. Des commères qui vont et viennent, des murmures, des bruits de pieds déchaussés qui courent sur le pavage de briques. Une femme voit Jésus et pousse un cri: "Janoé! Espère! Il est venu!" et elle s'en va en courant avec un broc fumant. Un homme accourt, se prosterne. Il ne fait qu'un geste et il dit: "Je crois. Pitié, pour eux" et il montre ses enfants. "Lève-toi et prends courage. Le Très-Haut aide celui qui a foi, et Il a pitié de ses enfants affligés."

253

"Oh! viens, Maître! Viens. Elle est déjà noire. Elle est étranglée par les convulsions. Elle ne respire quasi plus. Viens!" L'homme qui a déjà perdu la tête, la perd complètement en entendant une commère qui l'appelle: "Janoé, accours! Ada se meurt!" il pousse, il tire Jésus pour le faire aller vite, vite, vite, vers la pièce de la mourante, sourd aux paroles de Jésus qui dit: "Va, et aie foi!" De la foi, il en a, le pauvre homme, mais ce qui lui manque c'est de pouvoir comprendre le sens de ces paroles, le sens secret qui lui donne déjà la certitude du miracle. Et Jésus, poussé et tiré, monte l'escalier pour entrer dans la pièce où se trouve la femme. Mais Jésus s'arrête sur le palier de l'escalier, à environ trois mètres de la porte ouverte qui laisse voir un visage exsangue, livide même, déjà étiré dans le masque de l'agonie. Les commères ne tentent plus rien. Elles ont recouvert la femme jusqu'au menton et elles regardent. Elles sont pétrifiées dans l'attente du trépas. Jésus étend ses bras et il crie: "Je veux!" et il se retourne pour partir. Le mari, les commères, les curieux, qui se sont rassemblés, restent déçus parce que, peut-être, ils espéraient que Jésus ferait quelque chose de plus extraordinaire, la naissance immédiate de l'enfant. Mais Jésus, en se frayant un passage, les regarde en face en passant devant eux et leur dit: "Ne doutez pas. Encore un peu de foi. Un moment. La femme doit payer l'amer tribut de l'enfantement, mais elle va bien." Et il descend l'escalier, les laissant interdits. Au moment de sortir dans la rue, il dit en passant aux dix enfants apeurés: "Ne craignez pas! La mère est sauvée" et, en le disant, il caresse de la main les petits visages craintifs. À ce moment un grand cri retentit dans la maison et arrive jusque dans la rue où arrive aussi Marie de Jacob qui crie: "Miséricorde!" en croyant que ce cri annonce la mort. "Ne crains pas, Marie! Et va vite! Tu vas voir naître le petit. Les forces sont revenues avec les douleurs, mais bientôt ce sera la joie." Il s'en va avec Jean. Personne ne le suit car tout le monde veut voir si le miracle s'accomplit, et même d'autres accourent vers la maison, car la nouvelle s'est répandue que le Rabbi est allé sauver Ada. Et ainsi Jésus, en se faufilant par une ruelle, peut arriver sans encombre à une maison où il entre en appelant: "Judas! Judas!" Personne ne répond. "Il est allé là-haut, Maître. Nous pouvons nous aussi aller à la maison. Je dépose ici les vêtements de Judas, de Simon et de ton frère Jacques, et puis je mettrai les autres de Simon Pierre,

254

d'André, de Thomas et de Philippe dans la maison d'Anne." C'est ce qu'ils font et je comprends que pour faire place aux femmes disciples, les apôtres s'en sont allés dans d'autres maisons, sinon tous, au moins une partie d'entre eux. Désormais débarrassés des vêtements, il s'en vont en parlant entre eux, vers la maison de Marie de Jacob et y entrent par la petite porte du jardin qui est seulement poussée. La maison est silencieuse et vide. Jean voit posée à terre une amphore pleine d'eau et, pensant peut-être que la petite vieille l'a déposée là avant qu'on ne l'appelle pour assister la femme, il la prend et se dirige vers une pièce fermée. Jésus s'attarde dans le couloir pour enlever son manteau et le plier avec son soin habituel avant de le déposer sur le coffre de l'entrée. Jean ouvre la porte et pousse un "ah!" presque terrifié. Il laisse tomber le broc et couvre ses yeux de ses mains, en se courbant, comme pour se faire petit, pour disparaître, pour ne pas voir. De la pièce arrive un bruit de pièces de monnaie qui se répandent sur le sol en résonnant. Jésus est déjà à la porte. Il m'a fallu plus de temps pour décrire qu'à Lui pour arriver. Il écarte vivement Jean qui gémit: "Va-t'en! Va-t'en!" Il ouvre la porte entrouverte. Il entre. C'est la pièce où, depuis que les femmes sont là, ils prennent leurs repas. Il s'y trouve deux coffres anciens ferrés et devant l'un d'eux, juste en face de la porte, se trouve Judas, livide, ses yeux étincellent de colère et en même temps d'effroi, avec une bourse dans les mains... Le coffre fort est ouvert... et à terre sont répandues des pièces et d'autres tombent par terre en glissant hors d'une bourse qui est sur le bord du coffre, ouverte, et à moitié couchée. Tout témoigne d'une manière qui ne peut laisser aucun doute de ce qui se passe. Judas est entré dans la maison, il a ouvert le coffre et il a volé. Il était en train de voler. Personne ne parle. Personne ne bouge. Mais c'est pire que si tous criaient et se lançaient les uns contre les autres. Trois statues: Judas, le démon; Jésus, le Juge; Jean, le terrorisé par la révélation de la bassesse de son compagnon. La main de Judas qui tient sa bourse est agitée par un tremblement et les pièces qui s'y trouvent laissent entendre un bruit étouffé. Jean est tout tremblant et, bien qu'il soit resté les mains serrées sur sa bouche, ses dents claquent alors que ses yeux effrayés regardent Jésus plus que Judas. Jésus ne frémit pas. Il est debout et glacial, tout à fait glacial tellement il est rigide.

255

Finalement il fait un pas, un geste et prononce un mot. Un pas vers Judas, un geste pour faire signe à Jean de se retirer et un mot: "Va!"

Mais Jean a peur et gémit: “Non! Non! Ne me renvoie pas. Laisse-moi ici. Je ne dirai rien... mais laisse-moi ici, avec Toi.”
“Va-t-en! Ne crains pas! Ferme toutes les portes... et s'il vient quelqu'un... n'importe qui... même ma Mère... ne les laisse pas venir ici. Va! Obéis!”

“Seigneur!...” Il semble que ce soit Jean le coupable, tant il est suppliant et abattu.

“Va, te dis-je. Il n'arrivera rien. Va!” et Jésus adoucit son commandement en mettant sa main sur la tête du Préféré avec un geste caressant, et je vois que cette main maintenant tremble. Jean la sent trembler, il la prend et la baise avec un sanglot qui dit tant de choses. Il sort. Jésus ferme la porte avec un verrou. Il se retourne pour regarder Judas, qui doit être bien anéanti puisqu'il n'ose pas lui, si audacieux, un mot ou un geste.

Jésus va tout droit devant lui, en tournant autour de la table qui occupe le milieu de la pièce. Je ne sais dire s'il va rapidement ou lentement. Je suis trop effrayée par son visage pour mesurer le temps. Je vois ses yeux et j'ai peur comme Jean. Judas lui-même a peur, il s'arrête entre le coffre et une fenêtre grande ouverte par laquelle la lumière rouge du couchant se déverse toute sur Jésus. Quels yeux a Jésus! Il ne dit pas un mot. Mais quand il voit que de la ceinture du vêtement de Judas dépasse une sorte de crochet, il a une réaction effrayante. Il lève le bras avec le poing fermé, comme pour frapper le voleur, et sa bouche commence le mot: “Maudit!” Mais il se domine. Il arrête le bras qui allait tomber et coupe le mot aux trois premières lettres. Et faisant pour se maîtriser un effort qui le fait trembler tout entier, il se borne à desserrer son poing fermé, à abaisser son bras levé à la hauteur de la bourse que Judas a dans les mains, et à l'arracher pour la jeter contre le sol, en disant d'une voix étouffée alors qu'il foule aux pieds la bourse et les pièces, et les disperse avec une fureur contenue mais terrible: “Au loin! Ordures de Satan! Or maudit! Crachat d'enfer! Venin de serpent! Au loin!”

Judas, qui a poussé un cri étouffé quand il a vu Jésus **près** de le maudire, ne réagit plus. Mais de l'autre côté de la porte fermée, un autre cri résonne quand Jésus lance la bourse contre le sol, et ce cri de Jean exaspère le voleur et lui rend son audace démoniaque. Il en devient furieux. Il se jette presque contre Jésus en criant: “Tu m'as

256

fait espionner pour me déshonorer, espionner par un garçon imbécile qui ne sait même pas se taire, qui me fera honte en face de tous! Mais c'est cela que tu voulais. Et du reste... Oui! Moi, je le veux aussi. Je veux cela! T'amener à me chasser! T'amener à me maudire! À me maudire! À me maudire! J'ai tout essayé pour me faire chasser.” Il est enroué par la colère et brutal comme un démon. Il halète comme s'il avait quelque chose qui l'étrangle.

Jésus lui répète à voix basse mais terrible: “Voleur! Voleur! Voleur!” et il termine en disant: “Aujourd'hui voleur, demain assassin. Comme Barabbas. Pire que lui.” Il lui souffle cette parole au visage - car maintenant ils sont très proches - à toute phrase de l'autre. Judas reprend haleine et répond: “Oui, voleur, et par ta faute. Tout le mal que je fais, c'est par ta faute et tu ne te lasses jamais de me ruiner. Tu sauves tout le monde. Tu donnes de l'amour et des honneurs à tous. Tu accueilles les pécheurs, les prostituées ne te dégoûtent pas, tu traites en amis les voleurs et les usuriers et les ruffians de Zachée, tu accueilles comme si c'était le Messie l'espion du Temple, ô sot que tu es! Et tu nous donnes pour chef un ignorant, pour trésorier un gabeleur, et pour ton confident tu prends un imbécile. Et à moi tu mesures la moindre piécette, tu ne me laisses pas d'argent, tu me tiens près de Toi comme un galérien est tenu près de sa place au banc de rameur. Tu ne veux même pas que nous, je dis nous, mais c'est moi, moi seul, qui ne dois pas accepter d'obole des pèlerins. C'est pour que je ne touche pas l'argent que tu as ordonné de ne prendre l'argent de personne. Parce que tu me hais. Eh bien: moi aussi je te hais! Tu n'as pas su me frapper et me maudire tout à l'heure. Ta malédiction m'aurait réduit en cendres. Pourquoi ne l'as-tu pas donnée? Je l'aurais préférée plutôt que de te voir si incapable, si faible, un homme fini, un homme vaincu...”

“Tais-toi!”
“Non! As-tu peur que Jean entende? As-tu peur que lui finalement comprenne qui tu es, et qu'il t'abandonne? Ah! Tu l'as cette peur, Toi qui fais le héros! Oui, tu as peur! Et tu as peur de moi. Tu as peur! C'est pour cela que tu n'as pas su me maudire. C'est pour cela que tu feins l'amour, alors que tu me hais! Pour me flatter! Pour me tenir tranquille! Tu sais que je suis une force! Tu le sais que je suis la force. La force qui te hait et qui te vaincra! Je t'ai promis que je te suivrais jusqu'à la mort, en t'offrant tout, et je t'ai tout offert, et je resterai près de Toi, jusqu'à ton heure et jusqu'à mon heure. Roi magnifique qui ne sait pas maudire et chasser! Roi

257

des nuages! Roi idole! Roi imbécile! menteur! Traître à ton propre destin. Tu m'as toujours méprisé, dès notre première rencontre. Tu n'as pas su me comprendre. Tu te croyais sage. Tu es un idiot. Je t'enseignais le bon chemin. Mais Toi... Oh! Tu es le pur! Tu es la créature qui est homme mais qui est Dieu, et tu méprises les conseils de l'Intelligent. Tu t'es trompé dès le premier moment, et tu te trompes. Tu... Tu es... Ah!”

Le flot de paroles cesse brusquement et après c'est un silence lugubre après tant de cris et une lugubre immobilité après tant de gestes. Pendant que j'écrivais sans pouvoir dire ce qui se passait, Judas courbé, semblable, oui, semblable à un chien féroce qui guette sa proie et s'en approche, prêt à s'élancer dessus, s'est approché de plus en plus de Jésus, avec un visage dont la vue est insoutenable, les mains crispées, les coudes serrés contre le corps, comme si réellement il allait l'attaquer. Jésus ne montre pas la moindre peur et tourne même le dos à l'autre, qui pourrait l'assaillir et Lui sauter au cou, sans pourtant le faire. Jésus se retourne pour ouvrir la porte et regarder dans le couloir si Jean vraiment s'en est allé. Le couloir est vide et presque obscur, car Jean a fermé la porte qui donne sur le jardin après être sorti de là. Alors Jésus referme la porte et la verrouille et s'adosse contre elle, en attendant, sans un geste ni une parole, que tombe la furie de Judas.

Je ne suis pas compétente, mais je crois ne pas me tromper en disant que par la bouche de Judas, c'est Satan lui-même qui parlait, que c'est un moment de possession évidente de Satan dans l'apôtre perversi, déjà au seuil du Crime, déjà damné par sa propre volonté. La

manière même dont s'arrête le flot de paroles, laissant l'apôtre comme abasourdi, me rappelle d'autres scènes de possessions, vues pendant les trois années de la vie publique de Jésus.

Jésus, adossé à la porte, tout blanc contre le bois sombre, ne fait pas le moindre geste. Seulement ses yeux jettent sur l'apôtre un regard puissant de douleur et de ferveur. Si on pouvait dire que les yeux prient, je dirais que les yeux de Jésus prient pendant qu'il regarde le malheureux; en effet ce n'est pas seulement la maîtrise qui sort de ces yeux si affligés, mais c'est aussi la ferveur d'une prière. Puis, vers la fin de l'altercation de Judas, Jésus ouvre ses bras qui étaient serrés contre son corps, mais il ne les ouvre pas pour toucher Judas, ni pour faire un geste vers lui, ou pour les lever vers le ciel. Il les ouvre horizontalement, en prenant la pose du Crucifié, là contre le bois sombre et le mur rougeâtre. C'est alors que dans la bouche de Judas se ralentissent les dernières

258

paroles et que sort le "Ah" qui interrompt son discours.

Jésus reste comme il est, les bras ouverts, et regarde toujours l'apôtre de ce regard douloureux et priant. Judas, comme quelqu'un qui sort du délire, se passe la main sur le front, sur son visage en sueur... réfléchit et, se souvenant de tout, s'écroule par terre et je ne sais s'il pleure ou non. Certainement il s'affale par terre comme si les forces lui manquaient.

Jésus abaisse son regard et ses bras et, à voix basse mais distincte, lui dit: "Eh bien? Est-ce que je te hais? Je pourrais te frapper du pied, t'écraser en te traitant de "ver", je pourrais te maudire, comme je t'ai délivré de la force qui te fait délirer. Tu l'as prise pour de la faiblesse mon impossibilité de te maudire. Oh! ce n'est pas de la faiblesse! C'est que je suis le Sauveur. **Et le Sauveur ne peut maudire.** Il peut sauver. Il veut sauver... Tu as dit: "Je suis la force. La force qui te hait et qui te vaincra". Moi aussi j e suis la Force et même: je suis l'unique Force. **Mais ma force n'est pas de la haine, c'est de l'amour. Et l'amour ne hait pas et ne maudit pas, jamais.** La Force pourrait triompher aussi dans les duels comme celui-ci entre toi et Moi, entre Satan qui est en toi et Moi, et t'enlever ton maître, pour toujours, comme je viens de le faire en devenant le signe qui sauve, le **Tau** que Lucifer ne peut voir. Il pourrait aussi remporter la victoire dans ces duels, comme il vaincra dans le combat prochain contre Israël incrédule et assassin, contre le monde et contre Satan vaincu par la Rédemption. Il pourrait même vaincre dans ces duels, comme il vaincra dans cette ultime bataille, lointaine pour celui qui compte les siècles, proche pour qui mesure le temps en le comparant à l'éternité. Mais à quoi servirait-il de violer les règles parfaites de mon Père? Serait-ce justice? Serait-ce mérite? Non. Il n'y aurait ni justice ni mérite. Pas de justice à l'égard des autres hommes coupables, auxquels ne serait pas enlevée la liberté de l'être, qui pourraient au dernier jour me demander le pourquoi de leur condamnation et me reprocher ma partialité à l'égard de toi seul. Ils seront des dizaines et des centaines de mille, septante fois des dizaines et des centaines de mille, ceux qui feront les mêmes péchés que toi et se livreront au démon par leur propre volonté, et qui offenseront Dieu, tortureront leurs pères et mères, et seront des assassins, des voleurs, des menteurs, des adultères, des luxurieux, des sacrilèges, et enfin des déicides, en tuant matériellement le Christ un jour prochain, en le tuant spirituellement dans leurs cœurs dans les temps futurs. Et tous pourraient me dire, quand je viendrai séparer les agneaux des boucs,

259

pour bénir les premiers **et pour maudire, alors oui, pour maudire les seconds, pour maudire car alors il n'y aura plus de rédemption**, mais gloire ou condamnation, pour **les maudire de nouveau après les avoir déjà maudits en particulier à leur mort** et à leur jugement particulier. En effet l'homme, tu le sais pour me l'avoir entendu dire des centaines et des milliers de fois, l'homme peut se sauver tant que dure sa vie, jusqu'à son dernier soupir. Il suffit d'un instant, d'un millième de minute, pour que tout soit dit entre l'âme et Dieu, pour qu'elle demande pardon et obtienne l'absolution... Tous, disais-je, pourraient me dire, tous ces damnés: "Pourquoi ne nous as-tu pas attachés au Bien, comme tu as fait pour Judas?" Et ils auraient raison. Car tout homme naît avec les mêmes choses naturelles et surnaturelles: un corps, une âme. Et alors que le corps, étant engendré par des hommes, peut être plus ou moins robuste, plus ou moins sain à sa naissance, l'âme, créée par Dieu, est pareille pour tous, douée des mêmes propriétés, des mêmes dons de Dieu.

Entre l'âme de Jean, je parle du Baptiste, et la tienne, il n'y avait pas de différence quand elles furent infusées dans la chair. Et pourtant je te dis que même si la Grâce ne l'avait pas présanctifié, pour que le Héraut du Christ fût sans tache, comme il conviendrait que le fussent tous ceux qui m'annoncent, du moins pour ce qui regarde les péchés actuels, son âme aurait été, serait devenue bien différente de la tienne, ou plutôt la tienne serait devenue différente de la sienne. En effet il aurait conservé son âme dans la fraîcheur de l'innocence, il l'aurait même ornée toujours plus de justice en secondant la volonté de Dieu qui désire que vous soyez justes, en développant les dons gratuits reçus avec une perfection toujours plus héroïque. Toi, au contraire... Tu as dévasté ton âme et dispersé les dons que Dieu lui avait faits. Qu'as-tu fait de ton libre arbitre? De ton intelligence? As-tu conservé à ton esprit la liberté qu'il possédait? As-tu employé l'intelligence de ton esprit avec intelligence?

Non. Tu ne veux pas m'obéir à Moi, je ne dis pas à Moi-Homme, mais même pas à Moi-Dieu, tu as obéi à Satan. Tu t'es servi de l'intelligence de ta pensée et de la liberté de ton esprit pour comprendre les Ténèbres. Volontairement. Tu as été placé devant le Bien et le Mal. Tu as choisi le Mal. Et même, tu n'as été placé que devant le Bien, Moi. L'Éternel ton Créateur, qui a suivi l'évolution de ton âme, qui même connaissait cette évolution, car l'Éternelle Pensée n'ignore rien de ce qui se fait depuis que le temps existe, t'a placé devant le Bien, seulement devant le Bien, car Il sait que tu es faible plus qu'une algue de

260

fossé. Tu m'as crié que je te hais. Or, puisque je suis Un avec le Père et avec l'Amour, Un ici comme au Ciel - si en Moi existent les deux natures, et le Christ, par la nature humaine et tant que sa victoire ne l'aura pas libéré des limites humaines, est à Ephraïm et ne

peut être autre part en cet instant; comme Dieu: Verbe de Dieu, je suis au Ciel comme sur la Terre, ma Divinité étant toujours omniprésente et toute puissante - or, puisque je suis Un avec le Père et l'Esprit Saint, l'accusation que tu as faite contre Moi, c'est contre le Dieu Un et Trin que tu l'as faite. Contre ce Dieu-Père qui t'a créé par amour, contre ce Dieu-Fils qui s'est incarné pour te sauver par amour, contre ce Dieu-Esprit qui t'a parlé tant de fois pour te donner de bons désirs, par amour. Contre ce Dieu Un et Trin, qui t'a tant aimé, qui t'a amené sur mon chemin, en te rendant aveugle au monde pour te donner le temps de me voir, sourd au monde pour te donner la possibilité de m'entendre. Et toi!... Et toi!... Après m'avoir vu et entendu, après être venu librement au Bien, te rendant compte par ton intelligence que c'était l'unique chemin de la vraie gloire, tu as repoussé le Bien et tu t'es donné librement au Mal. Mais si tu l'as voulu par ton libre arbitre, si tu as toujours plus rudement repoussé ma main qui s'offrait à toi pour te tirer hors du gouffre, si tu t'es toujours plus éloigné du port pour t'enfoncer dans la mer furieuse des passions, du Mal, peux-tu me dire, à Moi, à Celui de qui je procède, à Celui qui m'a formé comme Homme pour essayer de te sauver, peux-tu dire que nous t'avons haï? Tu m'as reproché de vouloir ton mal...

Même l'enfant malade reproche au médecin et à sa mère les remèdes amers qu'ils lui font boire et les choses agréables qu'ils lui refusent pour son bien. Satan t'a rendu tellement aveugle et fou, que tu ne comprends plus la vraie nature des précautions que j'ai prises en ta faveur et que tu puisses arriver à appeler malveillance, désir de te ruiner, ce qui était un soin prévoyant de ton Maître, de ton Sauveur, de ton Ami pour te guérir?

Je t'ai gardé près de Moi... Je t'ai enlevé l'argent des mains. Je t'ai empêché de toucher ce métal maudit qui te rend fou... Mais tu ne sais pas, mais tu ne te rends pas compte que c'est comme un de ces breuvages magiques qui éveillent une soif inextinguible, qui produisent dans le sang une ardeur, une fureur qui mène à la mort? Toi, je lis ta pensée, tu me reproches: "Et alors, pourquoi pendant si longtemps m'as-tu laissé être celui qui était chargé de l'argent?" Pourquoi? Parce que si je t'avais empêché plutôt de toucher l'argent, tu te serais vendu plus tôt et tu aurais volé plus tôt. Tu t'es vendu quand même, parce que tu pouvais

261

voler peu de choses... Mais Moi, je devais essayer de l'empêcher sans violenter ta liberté. L'or est ta ruine. À cause de l'or tu es devenu luxurieux et traître..."

"Voilà! Tu as cru aux paroles de Samuel! Je ne suis pas..."

Jésus, dont la parole s'était animée de plus en plus, mais sans jamais prendre un ton violent ou annonciateur de châtement, pousse un cri imprévu de domination, je dirais de fureur. Il darde son regard sur le visage que Judas a levé pour dire cette parole et il lui impose un "Tais-toi!" qui semble l'éclat de la foudre.

Judas retombe sur ses talons et n'ouvre plus la bouche.

Un silence pendant lequel avec un effort visible Jésus redonne à son humanité une attitude tranquille, une maîtrise si puissante qu'elle témoigne à elle seule du divin qui est en Lui. Il recommence à parler de sa voix habituelle, chaude, douce même quand elle est sévère, persuasive, conquérante... Il n'y a que les démons qui puissent résister à cette voix.

"Je n'ai pas besoin que Samuel ou n'importe qui parle pour connaître tes actions. Mais, ô malheureux! Sais-tu devant qui tu te trouves? C'est vrai! Tu dis que tu ne comprends plus mes paraboles. Tu ne comprends plus mes paroles. Pauvre malheureux! Tu ne te comprends même plus toi-même. Tu ne comprends même plus le bien et le mal. Satan à qui tu t'es donné de multiples façons, Satan que tu as suivi dans toutes les tentations qu'il te présentait, t'a rendu imbécile.

Mais pourtant, autrefois, tu me comprenais! Tu croyais que je suis Celui que je suis! Et ce souvenir n'est pas éteint en toi. Et tu peux croire que le Fils de Dieu, que Dieu a besoin des paroles d'un homme pour connaître la pensée et les actions d'un autre homme?

Tu n'es pas encore perverti au point de ne pas croire que je suis Dieu, et c'est en cela que réside ta faute la plus grande. Car, que tu me crois tel, le prouve la peur que tu as de ma colère. Tu sens que tu ne luttas pas contre un homme, mais contre Dieu-même, et tu trembles. Tu trembles parce que, Caïn, tu ne peux voir Dieu et te le représenter autrement que comme Celui qui se venge Lui-même et qui venge les innocents. Tu as peur qu'il arrive pour toi comme à Coré, Datan et Abiron et à leurs partisans. Et pourtant, sachant qui je suis, tu luttas contre Moi. Je devrais te dire: "Maudit!" Mais je ne serais plus le Sauveur... Tu voudrais que Moi, je te chasse. Tu fais tout, dis-tu, pour y arriver. Cette raison ne justifie pas tes actions, car tu n'as pas besoin de pécher pour te séparer de Moi. Tu peux le faire, te dis-je. Je te le dis depuis Nobé, quand tu es revenu vers Moi dans une pure matinée, souillé par le

262

mensonge et l'impureté, comme si tu étais sorti de l'enfer pour tomber dans la fange des pores, ou sur la litière de guenons libidineuses. J'ai dû faire effort sur Moi-même pour ne pas te repousser avec le bout de la sandale comme un chiffon dégoûtant et pour arrêter la nausée qui me bouleversait non seulement l'esprit, mais aussi les entrailles. Je te l'ai toujours dit, même avant de te recevoir, même avant de venir ici. Alors, c'est vraiment pour toi, pour toi seul, que j'ai fait ce discours. Mais tu as toujours voulu rester. Pour ta ruine. Toi! Ma plus grande douleur! Mais voilà que tu penses et que tu dis, ô hérétique, chef de file de beaucoup qui viendront, que je suis au-dessus de la douleur. Non. Je ne suis au-dessus que du péché, que de l'ignorance: au-dessus du péché puisque je suis Dieu, au-dessus de l'ignorance car il ne peut y avoir d'ignorance dans une âme qui n'est pas blessée par la Faute d'Origine. Mais je te parle comme Homme, comme l'Homme, comme l'Adam Rédempteur venu pour réparer la Faute d'Adam pécheur, et pour montrer ce qu'aurait été l'homme s'il était resté dans l'état où il fut créé: innocent. Parmi les dons de Dieu à cet Adam n'y avait-il pas peut-être une intelligence intacte et une science très grande, puisque l'union avec Dieu versait les lumières du Père tout Puissant dans son fils béni? Moi, nouvel Adam, je suis au-dessus du péché par ma propre volonté... Un jour, dans un temps lointain, tu t'es étonné que j'ai été tenté, et tu m'as demandé si je n'avais jamais cédé... Tu t'en souviens? Et je t'ai répondu... Oui, comme je pouvais te répondre... Car toi, dès ce moment, tu étais ainsi... un homme tellement déchu, qu'il était inutile de te mettre sous les yeux les perles très précieuses des vertus du Christ. Tu n'en aurais pas compris la valeur et... tu les aurais prises pour... des

cailloux, tant leur grandeur était exceptionnelle. Dans le désert aussi, je t'ai répondu en te répétant les paroles, le sens des paroles que je t'avais dites en allant vers le Gethsémani. Si cela avait été Jean ou même Simon le Zélote à me répéter cette question, j'aurais répondu d'une autre manière, car Jean est un pur et il n'en aurait pas faite avec la malice avec laquelle tu la faisais, plein de malice comme tu l'étais... et parce que Simon est un vieux sage et, sans ignorer la vie comme Jean, il est arrivé à une sagesse qui sait contempler tout événement sans en être troublé dans son moi. Mais eux ne m'ont pas demandé si je n'avais jamais cédé aux tentations, à la tentation la plus commune, à cette tentation. Car dans la pureté intacte du premier, il n'y a pas de souvenirs de luxure, et dans l'esprit méditatif du second, il y a une si grande lumière pour

263

voir resplendir la pureté en Moi. Tu as demandé... et je t'ai répondu, comme je pouvais. Avec cette prudence qui ne doit jamais se séparer de la sincérité, l'une et l'autre saintes aux yeux de Dieu. Cette prudence qui est comme le triple voile tendu entre le Saint et le peuple, tendu pour cacher le secret du Roi. Cette prudence qui règle les paroles selon le sujet qui les entend, selon sa capacité intellectuelle de comprendre, sa pureté spirituelle et sa justice.

Car certaines vérités, dites à des gens souillés, deviennent pour eux objet de risée, non de vénération... Je ne sais si tu te souviens de toutes ces paroles. Moi je m'en souviens, et je te les répète ici, en cette heure où toi et Moi sommes tous les deux sur le bord de l'Abîme. Parce que... Mais il n'est pas besoin de dire cela. Je l'ai dit dans le désert en réponse au "pourquoi" que ma première explication n'avait pas apaisé: "Le Maître ne s'est jamais senti supérieur à l'homme pour être le 'Messie'. Au contraire, sachant qu'il était l'Homme, il a voulu l'être en tout sauf pour le péché. Pour être maître, il faut avoir été élève. Moi, je savais tout comme Dieu. Mon intelligence divine pouvait me faire comprendre même les luttes de l'homme, par puissance intellectuelle et intellectuellement. Mais un jour quelqu'un de mes pauvres amis aurait pu me dire: 'Tu ne sais pas ce que cela veut dire d'être homme et d'avoir les sens et les passions'. Le reproche aurait été juste. Je suis venu ici pour me préparer non seulement à la mission, mais aussi à la tentation, à la tentation satanique, car l'homme n'aurait pas pu avoir de pouvoir sur Moi. Satan est venu à la fin de mon union solitaire avec Dieu, et j'ai senti que j'étais l'Homme avec une vraie chair sujette aux faiblesses de la chair: la faim, la lassitude, la soif, le froid. J'ai senti la matière avec ses exigences, le moral avec ses passions. Et si par ma volonté, j'ai dompté dès leur naissance toutes les passions qui ne sont pas bonnes, j'ai laissé croître les saintes passions". Te souviens-tu de ces paroles? Et j'ai dit encore, la première fois, à toi, à toi seul: "La vie est un don saint et alors elle doit être aimée saintement. La vie est un moyen qui sert à la fin, qui est l'éternité". J'ai dit: "Donnons alors à la vie ce qui lui sert pour durer et pour servir l'esprit dans sa conquête: continence de la chair dans ses appétits, continence de l'esprit dans ses désirs, continence du cœur dans toutes les passions qui appartiennent à l'humain, et élan sans limites vers les passions du Ciel: amour pour Dieu et le prochain, volonté de servir Dieu et le prochain, obéissance à la voix de Dieu, héroïsme dans le bien et dans la vertu". Et tu m'as dit, alors, que Moi je le pouvais parce que j'étais saint, mais que toi tu ne le pou-

264

vais pas, parce que tu étais un homme jeune, plein de vitalité.

Comme si la jeunesse et la vigueur étaient une excuse pour le vice, comme s'il n'y avait que les vieux ou les malades, par suite de l'âge ou de la faiblesse, impuissants pour ce que tu pensais, brûlé comme tu l'es par la luxure, qui fussent soustraits aux tentations des sens! J'aurais pu te répliquer tant de choses, alors. Mais tu n'étais pas en état de les comprendre. Tu ne l'es même pas maintenant, mais au moins maintenant tu ne peux sourire de ton sourire incrédule si Moi je te dis que l'homme sain peut être chaste, s'il n'accueille pas de lui-même les séductions du démon et des sens. La chasteté est une affection spirituelle, c'est un mouvement qui se répercute sur la chair et l'envahit toute entière, l'élève, la parfume, la préserve. Celui qui est saturé de chasteté n'a pas de place pour les autres mouvements qui ne sont pas bons. La corruption n'entre pas en lui. Il n'y a pas de place pour elle. Et puis, la corruption n'entre pas du dehors. Ce n'est pas un mouvement de pénétration de l'extérieur dans l'intérieur. Mais c'est un mouvement qui de l'intérieur, du cœur, de la pensée, sort pour pénétrer et envahir l'enveloppe: la chair. C'est pour cela que j'ai dit que c'est du cœur que sort la corruption sous toutes ses formes. Tout adultère, toute luxure, tout péché sensuel, il n'en est pas dont l'origine soit à l'extérieur, mais il vient de l'activité de la pensée qui, corrompue, revêt d'un aspect excitant tout ce qu'elle voit. Tous les hommes ont des yeux pour voir. Et comment arrive-t-il alors qu'une femme qui laisse indifférents dix hommes qui la regardent comme une créature semblable à eux, qui la voient même comme une belle œuvre de la Création, mais sans pour cela sentir se soulever en eux des attraites et des imaginations obscènes, trouble-t-elle le onzième homme et l'amène-t-elle à des désirs indignes? C'est que ce onzième a corrompu son cœur et sa pensée et où dix voient une sœur, lui voit une femelle. Pourtant, sans te dire cela alors, je t'ai dit que je suis venu justement pour les hommes, non pour les anges. Je suis venu pour rendre aux hommes leur royauté de fils de Dieu, en leur enseignant à vivre en dieux. Dieu est exempt de luxure, ô Judas. Mais j'ai voulu vous montrer que l'homme aussi peut être exempt de luxure. Mais j'ai voulu vous montrer que l'on peut vivre comme je l'enseigne. Pour vous le montrer, j'ai dû prendre une vraie chair pour pouvoir souffrir les tentations de l'homme et dire à l'homme, après l'avoir instruit: "Faites comme Moi". Et tu m'as demandé si j'avais péché, étant tenté. T'en souviens-tu? Je t'ai répondu, puisque tu ne pouvais comprendre que j'eusse été

265

tenté sans être tombé, car il te semblait que la tentation ne convenait pas pour le Verbe et qu'il était impossible que l'Homme ne pèche pas, je t'ai répondu que tous peuvent être tentés, mais que ne sont pécheurs que ceux qui veulent l'être. Ton étonnement fut grand, tu ne croyais pas, au point que tu as insisté: "Tu n'as jamais péché?" Alors tu pouvais être incrédule. Nous nous connaissons depuis peu. La Palestine est pleine de rabbis dont la doctrine qu'ils enseignent est l'antithèse de la vie qu'ils mènent. Mais maintenant tu sais que je n'ai pas péché, que je ne pèche pas. Tu le sais que la tentation, même la plus violente, tournée vers l'homme sain, viril,

vivant parmi les hommes, entouré par eux et par Satan, ne me trouble pas jusqu'au péché. Mais au contraire, toute tentation, bien que de la repousser en augmentait la virulence, car le démon la rendait toujours plus violente pour me vaincre, était une plus grande victoire. Et ce n'est pas seulement pour la luxure, tourbillon qui a tourné autour de Moi sans pouvoir ébranler ni érafler ma volonté. Il n'y a pas de péché là où on ne consent pas à la tentation, Judas. C'est déjà un péché là où, même sans consommer l'acte, on accueille la tentation et où on s'y arrête. Ce sera un péché véniel, mais c'est déjà se diriger vers le péché mortel qu'il prépare en vous, car accueillir la tentation et vous y arrêter par la pensée, suivre mentalement les phases d'un péché, c'est vous affaiblir vous-mêmes. Satan le sait, et c'est pour cela qu'il essaie des coups répétés, espérant toujours que l'un d'eux pénètre et travaille à l'intérieur... Après... il serait facile que celui qui est tenté se change en coupable. Toi, alors, tu n'as pas compris. Tu ne pouvais comprendre. Maintenant, tu le peux. Maintenant, tu mérites moins qu'alors de comprendre, et pourtant je te répète ces paroles que j'ai dites à toi, pour toi, parce que toi, et non pas Moi, es quelqu'un pour qui la tentation repoussée ne s'apaise pas... Elle ne s'apaise pas parce que tu ne la repousses pas totalement. Tu n'accomplis pas l'acte, mais tu en couves la pensée. Aujourd'hui ainsi, et demain... Demain tu tomberas dans le vrai péché. C'est pour cela que je t'ai enseigné, alors, de demander l'aide du Père contre la tentation, je t'ai enseigné à demander au Père de ne pas t'induire en tentation. Moi, le Fils de Dieu, Moi, déjà victorieux de Satan, j'ai demandé de l'aide au Père parce que je suis humble. Toi, non. Tu n'as pas demandé au Père le salut, la préservation. Tu es orgueilleux, et c'est pour cela que tu t'enfonces... Te souviens-tu de tout cela? Et peux-tu maintenant comprendre ce que c'est pour Moi, vrai Homme, avec toutes les réactions de l'homme, et vrai

266

Dieu, avec toutes les réactions de Dieu, ce que c'est pour Moi de te voir ainsi: luxurieux, menteur, voleur, traître, homicide? Sais-tu quel effort je m'impose pour te supporter près de Moi? Sais-tu quelle peine pour me maîtriser, comme maintenant, pour accomplir jusqu'au bout ma mission sur toi? Tout autre homme t'aurait saisi à la gorge, en te voyant voleur, occupé à crocheter et à prendre l'argent, en te sachant traître, et plus que traître... Moi, je t'ai parlé. Avec pitié, encore. Regarde. Ce n'est pas l'été et par la fenêtre entre la brise fraîche du soir. Et pourtant je sue comme si j'avais fatigué dans le plus rude travail. Mais ne te rends-tu pas compte de ce que tu me coûtes? De ce que tu es? Tu veux que je te chasse? Non, jamais. Quand quelqu'un se noie, est un assassin celui qui le laisse aller. Tu es entre deux forces qui t'attirent. Satan et Moi. Mais si je te laisse, tu n'auras que lui seul. Et comment te sauveras-tu? Et pourtant tu me quitteras... Tu m'as déjà quitté par ton esprit... Eh bien: je garde auprès de Moi, malgré cela, la chrysalide de Judas, ton corps dénué de la volonté de m'aimer, ton corps inerte au Bien. Je la garde tant que tu n'exiges pas aussi ce rien qu'est ta dépouille afin de la réunir à ton esprit pour pécher avec tout toi-même... Judas!... Tu ne me parles pas, ô Judas!? Tu n'as pas un mot pour ton Maître? Tu n'a pas une prière à me faire? Je n'exige pas que tu me dises: "Pardon!" Je t'ai pardonné trop de fois sans résultat. Je sais que cette parole n'est qu'un son sur tes lèvres. Ce n'est pas un mouvement de l'esprit contrit. Je voudrais un mouvement de ton cœur. Es-tu mort au point de n'avoir plus un désir? Parle! As-tu peur de Moi? Oh! si tu me craignais! Cela au moins! Mais tu ne me crains pas. Si tu me craignais, je te dirais les paroles que je t'ai dites en ce jour lointain où nous parlions de tentations et de péchés: "Moi je te dis que même après le Crime des crimes, si celui qui en est coupable courait aux pieds de Dieu, avec un vrai repentir, et si en pleurant il le suppliait de le lui pardonner en s'offrant pour expier avec confiance, sans désespoir, Dieu le lui pardonnerait, et par l'expiation le coupable sauverait encore son esprit". Judas! Si tu ne me crains pas, Moi, je t'aime encore. À mon amour infini, n'as-tu rien à demander à cette heure?" "Non. Ou du moins une seule chose: que tu imposes à Jean de ne pas parler. Comment veux-tu que je puisse réparer si je suis l'opprobre parmi vous?" Il le dit avec hauteur. Et Jésus lui répond: "Et c'est ainsi que tu le dis? Jean ne parlera pas. Mais toi au moins, c'est Moi qui te le demande, agis de façon

267

que rien ne transparaisse de ta ruine. Ramasse ces pièces et remets les dans la bourse de Jeanne... Je m'arrangerai pour fermer le coffre... avec le fer dont tu t'es servi pour l'ouvrir..." Et pendant que de mauvaise grâce Judas ramasse les pièces qui ont roulé de tous côtés, Jésus s'appuie comme s'il était las au coffre ouvert. La lumière baisse dans la pièce, mais pas assez pour ne pas laisser voir que Jésus pleure sans bruit, en regardant l'apôtre penché pour ratisser les pièces dispersées. Judas a fini. Il va au coffre, il prend la grosse et lourde bourse de Jeanne et y met les pièces, la ferme, et dit: "Voilà!" Il s'écarte. Jésus allonge la main pour prendre le crochet rudimentaire fabriqué par Judas et, d'une main qui tremble, il fait agir le dé clic et ferme le coffre fort. Puis, appuyant le fer contre son genou, il le plie en V, puis avec le pied il finit de le déformer pour le rendre inutilisable et il le ramasse pour le cacher dans son sein. Pendant qu'il le fait, des larmes tombent sur son vêtement de lin. Judas a finalement un mouvement de regret. Il se couvre le visage de ses mains et il éclate en sanglots en disant: "Maudit que je suis! Je suis l'opprobre de la Terre!" "Tu es le malheureux éternel! Et penser que si tu voulais, tu pourrais encore être heureux!" "Jure-moi, jure-moi que personne ne saura rien... et moi, je te jure que je me rachèterai" crie Judas. "Ne dis pas: "et moi, je me rachèterai". Tu ne peux pas. Moi seul puis te racheter. Celui qui auparavant parlait par tes lèvres, ne peut être vaincu que par Moi. Dis-moi la parole de l'humilité: "Seigneur, sauve-moi!" et je te délivrerai de celui qui te domine. Ne comprends-tu pas que je l'attends cette parole, plus que le baiser de ma Mère?" Judas pleure, pleure, mais il ne dit pas cette parole. "Va! Sors d'ici, monte sur la terrasse. Va où tu veux, mais ne fais pas de scène bruyante. Va! Va! Personne ne te découvrira car je veillerai. À partir de demain, tu garderas l'argent. Tout est inutile désormais."

Judas sort sans répliquer. Jésus, resté seul, s'abandonne sur un siège près de la table et la tête appuyée sur ses bras croisés sur la table, il verse des pleurs angoissés.

Quelques minutes après Jean entre doucement et il reste un moment sur le seuil. Il est pâle comme un mort. Puis il court vers Jésus et l'embrasse en suppliant: "Ne pleure pas, Maître! Ne pleure pas! Je t'aime aussi pour ce malheureux..." Il le relève, l'embrasse,

268

boit les pleurs de son Dieu et pleure à son tour. Jésus l'embrasse, et les deux têtes blondes, l'une près de l'autre, échangent larmes et baisers.

Mais Jésus se domine bientôt et il dit: "Jean, par amour pour Moi, oublie tout cela. Je le veux."

"Oui, mon Seigneur. J'essaierai de le faire. Mais Toi, ne souffre plus... Ah! Quelle douleur! Et il m'a fait pécher, mon Seigneur. J'ai menti. J'ai dû mentir car les femmes disciples sont revenues. Non, d'abord ceux de la femme. Ils te demandaient pour te bénir. Un garçon est né sans inconvénients. J'ai dit que tu étais retourné sur la montagne... Puis les femmes sont venues et j'ai recommencé de mentir en disant que tu étais parti et que peut-être tu étais à la maison où est né le garçon... Je n'ai rien trouvé d'autre à dire. J'étais tellement abasourdi! Ta Mère a vu que j'avais pleuré et elle m'a demandé: "Qu'as-tu, Jean?" Elle était agitée... Elle paraissait savoir. J'ai menti pour la troisième fois en disant "Je me suis ému pour cette femme..." À quoi peut conduire le voisinage d'un pécheur! Au mensonge... Absous-moi, ô mon Jésus."

"Sois en paix. Efface tout souvenir de cette heure. Rien. Rien n'est arrivé... Un rêve..."

"Mais ta douleur! Oh! comme tu es changé, Maître! Dis-moi ceci, ceci seulement: Judas s'est-il au moins repenti?"

"Et qui peut comprendre Judas, mon fils?"

"Aucun de nous. Mais Toi, si."

Jésus ne répond que par de nouvelles larmes silencieuses sur son visage fatigué.

"Ah! Il ne s'est pas repenti!..." Jean est terrifié.

"Où est-il maintenant? L'as-tu vu?"

"Oui. Il s'est montré à la terrasse, a regardé s'il y avait quelqu'un, et n'ayant vu que moi, qui étais assis angoissé sous le figuier, il est descendu en courant et il est sorti par le portillon du jardin. Et alors, moi, je suis venu..."

"Tu as bien fait. Remettons en place ici les sièges dérangés et prends l'amphore, qu'il n'y ait pas de traces..."

"Il a lutté avec Toi."

"Non, Jean. Non."

"Tu es trop troublé, Maître, pour rester ici. Ta Mère comprendrait... et elle en aurait du chagrin."

"C'est vrai. Sortons... Tu donneras la clef à la voisine. Je te précède sur les rives du torrent, vers le mont..."

Jésus sort et Jean reste pour remettre tout en ordre. Puis il sort à

269

son tour. Il donne la clef à une femme qui a sa maison à côté et il s'enfuit en courant parmi les buissons de la rive pour qu'on ne le voie pas.

A une centaine de mètres de la maison, Jésus est assis sur un rocher. Il se tourne au bruit des pas de l'apôtre. Son visage blanchit dans la lumière du soir. Jean s'est assis par terre tout près de Lui, et il pose sa tête sur ses genoux, en levant son visage pour le regarder. Il voit qu'il y a encore des larmes sur les joues de Jésus.

"Oh! ne souffre plus! Ne souffre plus, Maître! Je ne puis te voir souffrir!"

"Et puis-je ne pas souffrir de cela? Ma plus grande douleur! Souviens-toi de cela, Jean: ce sera éternellement ma plus grande douleur! Tu ne peux encore tout comprendre... Ma plus grande douleur..." Jésus est accablé, Jean le tient serré, en l'embrassant à la taille, angoissé de ne pouvoir le consoler.

Jésus lève la tête, ouvre ses yeux qu'il gardait clos pour retenir ses larmes, et il dit: "Rappelle-toi que nous sommes trois à savoir: le coupable, toi et Moi. Et que personne d'autre ne doit savoir."

"Personne ne le saura de ma bouche. Mais comment a-t-il pu? Tant qu'il prenait de l'argent à la bourse commune... Mais à cela!... J'ai cru être fou quand je l'ai vu... Horreur!"

"Je t'ai dit d'oublier..."

"Je m'efforce, Maître. Mais c'est trop horrible..."

"C'est horrible, oui. Oh! Jean, Jean!" Et Jésus, embrassant le Préféré, penche sa tête sur son épaule et il pleure toute sa douleur. Les ombres, qui descendent rapidement dans ce bosquet, font disparaître dans leurs ténèbres les deux qui se tiennent embrassés.

29. LE VOYAGE EN SAMARIE AVANT LA PÂQUE. D'ÉPHRAÏM À SILO

24/2/1947

568.1 "Permetts-nous de te suivre, Maître. Nous ne te donnerons pas d'ennuis" disent suppliants beaucoup d'habitants d'Ephraïm rassemblés devant la maison de Marie de Jacob qui pleure toutes ses larmes, appuyée au chambranle de la porte grande ouverte. Jésus est au milieu de ses douze apôtres; plus loin, en groupe autour de sa Mère, se trouvent Jeanne, Nique, Suzanne, Élise, Marthe et Marie, Salomé et Marie d'Alphée. Tous, aussi bien les hommes que les femmes, sont en tenue de voyage, avec les vêtements

270

ceints et un peu retroussés à la taille pour laisser les pieds plus libres, avec des sandales neuves bien attachées, non seulement à la cheville, mais aussi au bas de la jambe, avec des lanières de cuir entrelacées, comme on fait quand on doit suivre des routes plutôt malaisées. Les hommes se sont chargés aussi des sacs des femmes.

Les gens supplient pour obtenir de Jésus la permission de le suivre alors que les petits crient, le visage redressé et les bras levés: "Un baiser! Prends-moi dans tes bras! Reviens, Jésus! Reviens vite pour nous dire tant de belles paraboles! Je te garderai les roses de mon jardin! Je ne mangerai pas de fruits afin de les garder pour Toi! Reviens, Jésus! Ma brebis va avoir un petit et je veux t'offrir l'agneau, tu te feras avec sa laine un vêtement comme le mien... Si tu reviens bientôt, je te donnerai les fouaces que maman fait avec les premiers blés..." Ils piaillent comme autant d'oiseaux autour de leur grand Ami et tirent ses vêtements, se pendent à sa ceinture pour essayer de grimper dans ses bras, affectueusement tyranniques, si bien qu'ils empêchent Jésus de répondre aux adultes car il y a toujours une nouvelle petite figure à baiser.

"Mais allez-vous-en! Cela suffit! Laissez le Maître tranquille! Femmes, reprenez vos enfants!" crient les apôtres qui ont hâte de commencer la route dans ces premières heures du jour. Et ils allongent aussi quelques bonnes calottes aux enfants les plus envahissants.

"Non. Laissez-les. C'est pour Moi une douceur plus fraîche que celle de l'aurore. Laissez-les faire, et laissez-moi faire. Laissez-moi me réconforter dans cet amour, pur de calculs et de troubles" dit Jésus, en défendant ses tout petits amis sur lesquels, quand il ouvre les bras comme il le fait, tombe l'ample manteau de Jésus et il les accueille à l'abri de ses ailes bleues. Les petits se serrent dans cette tiédeur et cette pénombre d'azur, silencieux et heureux comme des poussins sous les ailes maternelles.

Jésus peut finalement parler aux adultes: "Venez donc, si vous croyez pouvoir le faire."

"Et qui nous en empêche, Maître? Nous sommes dans notre région!"

"Les grains, les vignes, les vergers exigent tout votre travail, et les brebis sont en période de tonte et d'accouplement, et celles déjà accouplées à une autre époque vont avoir des petits, et c'est le temps des foins..."

"Peu importe, Maître. Pour la tonte et la monte des brebis les vieux suffisent, les enfants et les femmes pour leur mise bas, et de

271

même pour les foins. Les vergers et les champs peuvent attendre! Si le grain durcit déjà dans l'épi, il faut encore du temps avant de le faucher, et désormais les vignes, les oliviers et les vergers n'ont qu'à gonfler au soleil les fruits de leurs nombreuses noces. Nous ne pouvons rien pour eux jusqu'au temps de la cueillette, c'est comme pour la mère de famille qui ne peut rien faire pour le pain tant que le levain n'a pas fait lever la pâte. Le soleil est le levain des fruits. C'est lui qui agit maintenant, comme auparavant le vent a agi pour le mariage des fleurs le long des branches. Et puis!... S'il se perdait quelque grappillon ou quelque fruit, ou si les liserons et l'ivraie étouffaient quelque épi, ce serait toujours une petite perte en comparaison de celle de ta parole!" dit un vieillard que j'ai toujours vu très honoré dans le village.

"Tu as bien parlé. Alors, partons. Marie de Jacob, je te remercie et te bénis, car tu as été pour Moi une bonne mère. Ne pleure pas! On ne doit pas pleurer quand on a fait des œuvres bonnes."

"Ah! je te perds et je ne te verrai plus!"

"Nous nous verrons certainement encore."

"Tu reviens ici, Seigneur?" demande la femme avec un sourire au milieu de ses larmes. "Quand?"

"Ici je n'y reviendrai pas, comme maintenant..."

"Et alors, où nous verrons-nous donc, si moi, pauvre vieille, je ne puis venir par les chemins du monde pour te chercher?"

"Au Ciel, Marie. Dans la Maison de notre Père, où il y a de la place pour les juifs comme pour les samaritains, où il y a une place pour ceux qui m'aimeront en esprit et en vérité. Tu le fais déjà puisque tu me crois le Fils du vrai Dieu..."

"Oh! si je le crois! Mais pour nous il n'y a pas d'espoir, car Toi seul, tu nous aimes sans différence."

"Quand je m'en serai allé, eux (il montre les apôtres) viendront à ma place. Et en souvenir de Moi, ils ne demanderont pas quel est celui qui demande à entrer dans le troupeau du véritable et unique Pasteur."

"Je suis vieille, Seigneur. Je ne vivrai pas assez pour voir cela. Tu es jeune et fort, et pendant longtemps elle t'aura ta Mère, et ils te posséderont ceux qui t'aiment et qui sont de ton peuple... Pourquoi pleures-tu, ô Mère du Béni?" demande-t-elle, étonnée de voir tomber des larmes des yeux de la Vierge Mère.

"Je n'ai rien que ma douleur... Adieu, Marie. Que Dieu te bénisse à cause de tout ce que tu as fait pour mon Fils. Et souviens-toi que si ta douleur est grande, il n'y a pas de douleur plus grande que la

272

mienne, et il n'y en aura pas sur la Terre. Jamais! Souviens-toi de la douloureuse Marie de Nazareth... Adieu!" Et Marie s'en détache en pleurant après avoir embrassé la petite vieille à l'entrée de la maison pour se mettre en route parmi les femmes et avec Jean à son côté.

Jean qui lui dit, un peu courbé selon son habitude et le visage levé pour regarder Celle à laquelle il parle: "Ne pleure pas ainsi Marie. Si beaucoup le haïssent, beaucoup l'aiment ton Jésus. Soulage ton esprit, ô Mère, en regardant ceux qui maintenant et au cours des siècles aimeront ton Fils avec tout eux-mêmes" et il termine doucement, presque en murmurant pour Marie seule, qu'il guide et soutient en la tenant près du coude, pour qu'elle ne bute pas dans les pierres du petit chemin, aveuglée comme elle l'est par les larmes: "Ce ne seront pas toutes les mères qui pourront voir leur enfant aimé... Il s'en trouvera certaines qui crieront angoissées: "Pourquoi l'ai-je conçu?""

Jésus les rejoint, car Marie et Jean sont restés seuls, un peu en arrière des femmes disciples. Jacques d'Alphée est avec Jésus. Les autres sont en arrière, en groupe, pensifs et tristes comme le sont les femmes qui sont tout en avant. En dernier, en tas, beaucoup d'hommes d'Ephraïm qui bavardent entre eux.

“Les adieux sont toujours tristes, Maman. Surtout quand on ne sait pas que quelque chose qui finit est le commencement d'une chose plus parfaite. C'est la triste conséquence du péché, et cela restera même au-delà du pardon. Mais les hommes la supporteront avec plus de courage car ils auront Dieu pour ami.”

“Tu as raison, Jésus. Mais il y a une douleur que Dieu laisse goûter tout en étant l'Ami le plus paternel qui puisse exister. Pour moi, Il est tel. Oh! Dieu est bon! Tellement bon. Je ne voudrais pas que Jacques et Jean ni aucun autre fussent scandalisés par mes pleurs. Dieu est bon, Il a toujours été bon avec la pauvre Marie. Je me le suis dit chaque jour depuis que je sais penser. Et maintenant... maintenant je le dis à chaque heure, à chaque instant. Je le dis toujours plus à mesure que la douleur m'accable... Dieu est bon. Il t'a donné à moi: Fils affectueux et saint et capable, même seulement comme enfant, de compenser toute douleur de femme... Il t'a donné à moi, pauvre jeune fille élevée au rang de Mère de son Verbe incarné... Et cette joie de pouvoir t'appeler "Fils", ô mon Seigneur adoré, est si grande que les larmes ne devraient pas tomber de mes cils pour aucun de mes martyres, si j'étais parfaite comme tu l'enseignes. Mais je suis une pauvre femme, mon Fils!

273

Et tu es mon Enfant... Et... quelle est la mère qui puisse ne pas pleurer quand elle sait que son enfant est haï, et elle le sait?... Mon Fils, secours ta servante... Certainement il y avait encore en moi de l'orgueil quand je pensais être forte... Mais alors... le temps était encore éloigné... Maintenant il est ici... Je le sens... Secours-moi, Jésus, mon Dieu! Certainement si Dieu me laisse souffrir ainsi, il y a un but de bonté pour moi. Car s'Il le voulait, Il pourrait me faire souffrir seulement de ce qui arrive... Lui t'a pourtant formé ainsi dans mon sein!... Comme... Il n'est pas de comparaison pour dire comment tu as été fait,... Mais Il veut que je souffre... et qu'Il en soit béni... toujours. Mais Toi, Jésus, aide-moi. Aidez-moi tous... tous... car c'est une mer tellement amère, celle où je me désaltère...”

“Disons la prière, nous quatre. Nous qui t'aimons de tout notre cœur, Maman. Ici, ton Fils, et Jean et Jacques qui t'aiment comme si tu étais leur mère... Notre Père qui es aux Cieux...” et Jésus, conduisant le petit chœur des trois voix qui le suivent en sourdine, dit toute entière l'oraison dominicale en appuyant beaucoup sur certaines phrases telles que: “que ta volonté soit faite”... “ne nous induis pas en tentation.” Puis il dit: “Voilà, le Père nous aidera pour faire sa volonté, même si elle est telle que notre faiblesse d'humains pense ne pouvoir l'accomplir, et Il ne nous induira pas dans la tentation de penser qu'Il est moins bon, car pendant que nous boirons le calice très amer, Il nous donnera son ange pour essuyer par un réconfort céleste nos lèvres abreuvées d'amertume.” Jésus tient par la main sa Mère qui a lutté courageusement avec ses larmes pour les refouler au fond de son cœur. À leurs côtés, près de Marie: Jean; près de Jésus: Jacques d'Alphée; les deux apôtres les regardent émus.

Les femmes disciples se sont retournées parfois en entendant Marie pleurer et les quatre qui priaient, mais elles se sont abstenues de les rejoindre. En arrière, les apôtres se sont demandés: “Mais pourquoi pleure-t-elle ainsi Marie?” J'ai dit les apôtres, mais je veux dire tous sauf Judas de Kériot qui avance un peu isolé et très préoccupé, presque sombre, si bien que Thomas le remarque et dit aux autres: “Mais qu'a Judas pour être ainsi? On dirait quelqu'un qui va à la mort!”

“Il a peut-être peur de retourner en Judée” lui répond Mathieu.

“Moi... Que t'a dit le Maître pour l'argent?” demande le Zélote.

“Rien de spécial. Il m'a dit: "Maintenant nous revenons à la première situation. Judas le trésorier et vous distributeurs des aumônes.

274

Pour les dépenses, les disciples veulent y subvenir". Cela ne m'a pas semblé vrai! J'en ai tant manié de l'argent que je l'ai pris en haine.”

“Et elles s'occupent bien de nous les femmes disciples. Ces sandales si bien faites. On ne dirait même pas que l'on marche en montagne. Qui sait combien elles coûtent!” dit Pierre en regardant son pied chaussé de ces sandales neuves qui protègent le talon et la pointe des pieds et soutiennent la cheville avec les fines lanières de cuir.

“C'est Marthe qui y a pensé. On voit sa main riche et prévoyante. Les autres fois on les liait aussi de cette façon, mais ces ficelles étaient un supplice. On ne perdait pas la semelle, mais on perdait la peau de la jambe...” dit André.

“Et on se blessait les doigts et les talons... Voilà pourquoi celui qui nous suit les portait toujours ainsi!” dit Pierre en montrant Judas de Kériot.

La route monte, monte vers la cime du mont. Quand on regarde en arrière on voit Ephraïm toute blanche dans le soleil, et elle paraît déjà en contrebas par rapport à ceux qui avancent...

Puis les apôtres se fondent avec les femmes disciples pour les aider à franchir le sentier très rapide à cet endroit, et même Barthélemy, resté en arrière, dit à ceux d'Ephraïm: “Vous nous avez montré un sentier malaisé, amis.”

“Oui. Mais une fois passé ce bois, il y a une route commode qui en peu de temps mène à Silo. Vous pourrez alors vous y reposer plusieurs heures au lieu d'arriver à la nuit par un autre chemin” répond quelqu'un.

“Tu as raison. Plus le chemin est fatigant et plus vite il mène au but.”

“Ton Maître le sait, aussi il ne s'épargne pas. Ah! nous ne pourrions oublier!... Surtout qu'il nous a comblés de bienfaits en ces derniers jours, après avoir entendu certains de notre région qui l'ont insulté si injustement. Lui seul est bon et aussi il comble de bienfaits même ceux qui le haïssent.”

“Vous ne l'avez pas haï.”

“Nous, non. Mais il y en a tant d'autres aussi que nous ne haïssons pas et pourtant nous sommes haïs sans raison.”
“Agissez vous aussi comme Lui agit, sans peur, et vous verrez que...”
“Et vous, pourquoi ne le faites-vous pas, alors? C'est la même chose. Nous d'ici, vous de là, au milieu une montagne: celle élevée

275

par une commune erreur. En haut, notre commun Dieu. Mais pourquoi alors ni vous, ni nous, ne montons-nous pas la pente pour nous trouver là-haut, aux pieds de Dieu, et proches les uns des autres?”
Barthélemy comprend le reproche qui est juste, car lui, dans sa vertu indéniable, a la hantise bien forte d'être israélite et il est inexorable pour tout ce qui n'est pas Israël. Il détourne la conversation sans répondre directement. Il dit: “Pas besoin de monter. Dieu est descendu parmi nous. Il suffit de le suivre.”
“Le suivre, oui. Nous voudrions bien, mais si nous entrions en Judée avec Lui, ne Lui ferions-nous pas du mal sans doute? Tu le sais toi aussi de quoi on l'accuse et de quoi on nous accuse: d'être des samaritains, ce qui revient à dire: des démons.”
Barthélemy soupire et puis il les laisse en plan en disant: “On me fait signe d'aller...” et il allonge le pas.
Ceux d'Ephraïm le regardent aller et l'un d'eux murmure: “Ah! Il n'est pas comme Lui! Ce que nous perdons en le perdant!” et il fait un geste de découragement.
“Tu sais, Élie, que Lui hier soir a porté une grosse somme au chef de la synagogue pour qu'il la passe à Marie de Jacob pour qu'elle ne souffre plus de la faim?”
“Moi, non. Et pourquoi ne l'a-t-il pas donnée à elle?”
“Pour que la petite vieille ne le remercie pas. Elle ne le sait pas encore. Moi, je le sais parce qu'il me l'a dit pour demander conseil s'il ne serait pas bien de lui acheter la propriété de Jean que son frère veut vendre, ou de lui donner l'argent peu à peu. J'ai conseillé d'acheter la propriété. Elle lui donnera du grain, de l'huile et du vin suffisamment pour vivre sans avoir faim. Tandis que l'argent... Ce...”
“Mais alors, c'est vraiment une grosse somme?!” dit un troisième.
“Oui. Le chef de notre synagogue a eu beaucoup, même pour les autres pauvres de la ville et des campagnes. Pour que "eux aussi puissent faire fête à la Pâque des Azymes, pour saluer le temps nouveau" a dit le Maître.”
“Il a dû dire: "l'an nouveau".”
“Non. Il a dit: "le temps nouveau". Si bien que le chef de la synagogue ne se servira pas de cet argent avant la Fête des Azymes.”
“Oh! qu'aura-t-il voulu dire?” demandent plusieurs.
“Que voudra-t-il dire? Je ne sais pas. Personne ne le sait, pas même Jean, son aimé, ni Simon de Jonas qui est le chef des disciples. Je le leur ai demandé, et le premier a blêmi, le second est resté absorbé comme quelqu'un qui cherche à deviner.”

276

“Et Judas de Kériot? C'est quelqu'un d'important parmi eux, peut-être plus que les deux autres. Lui sait tout, dit-il, il saura cela aussi. Allons l'interroger. Il lui plaît de dire ce qu'il sait.”
Ils se mettent à rejoindre Judas qui est encore isolé comme au début, seul désormais sur le sentier, car les autres ont pris un détour et il semble qu'ils aient été engloutis dans la verdure épaisse de la pente.
“Judas, écoute-nous. Le Maître dit qu'il veut une grande fête pour la Pâque des Azymes, pour saluer le temps nouveau. Que voudra-t-il dire?”
“Moi, je ne sais pas. Suis-je peut-être dans la pensée du Maître, moi? Demandez-le à Lui qui vous aime tant” et il hâte le pas, les laissant déçus.
“Lui aussi n'est pas le Maître. Il n'y a personne qui ait sa pitié...” disent-ils en secouant la tête.
“Eh bien, est-ce que nous suivons eux? C'est Lui que nous suivons! Et nous faisons bien de faire ainsi. Allons. Qui sait si de ses lèvres, avant qu'il aille en Judée, on ne pourra pas savoir ce que cela veut dire.”
Et ils hâtent le pas pour rejoindre les autres, qui se sont assis pour se reposer sous un bois de rouvres centenaires, et ont sous leurs yeux un des plus beaux panoramas de la Palestine.

30. À SILO. LES MAL CONSEILLÉS

27/2/1947

569.1 Jésus parle au milieu d'une place couverte d'arbres. Le soleil, qui commence à peine son coucher, l'illumine d'une lumière jaune verte qui filtre à travers les feuilles nouvelles des platanes géants. On dirait que sur la vaste place soit étendu un voile fin et précieux qui filtre, sans l'arrêter, la lumière solaire.
Jésus dit: “Écoutez. Autrefois un grand roi envoya dans une partie de son royaume, dont il voulait éprouver la justice, son fils bien-aimé en lui disant: "Va, parcours tous les endroits, fais du bien en mon nom, renseigne-les sur moi, fais-moi connaître et fais-moi aimer. Je te donne tout pouvoir et tout ce que tu feras sera bien fait".
Le fils du roi, après avoir reçu la bénédiction paternelle, se rendit où le Père l'avait envoyé et avec quelques-uns de ses écuyers et

277

amis, il se mit à parcourir inlassablement cette partie du royaume de son père. Or cette région, par une suite d'événements malheureux, s'était moralement divisée en parties opposées l'une à l'autre. Chacune pour son propre compte poussait de grands cris et envoyait au roi des suppliques pressantes pour dire chacune qu'elle était la meilleure, la plus fidèle, et que les voisins étaient

perfidés et méritaient un châtimeht. Aussi le fils du roi se trouva en face de citadins, dont les humeurs variaient selon la ville à laquelle ils appartenaient, et qui se ressemblaient en deux choses: la première c'était pour chacun de se croire meilleur que les autres, et la seconde de vouloir ruiner la ville voisine et ennemie, en la faisant tomber dans l'estime du roi. Juste et sage comme il l'était, le fils du roi tenta alors d'instruire, avec beaucoup de miséricorde, à la justice, chaque partie de cette région pour la rendre amie et chérie par son père. Et, comme il était bon, il y parvenait bien que lentement car, comme il arrive toujours, seuls suivaient ses conseils ceux de chacune des diverses parties de la région qui avaient le cœur droit. Au contraire, il est juste de le dire, c'était là où avec mépris on disait qu'il y avait moins de sagesse et de bonne volonté qu'il trouvait plus de désir de l'écouter et de devenir sage dans la vérité. Alors ceux des provinces voisines dirent: "Si nous n'essayons pas d'obtenir les faveurs du roi, elles iront toutes à ceux que nous méprisons. Allons troubler ceux que nous haïssons et allons-y en faisant semblant d'être convertis nous aussi et disposés à déposer les haines pour faire honneur au fils du roi".

Et ils y allèrent. Ils se répandirent en qualité d'amis dans les villes de la province rivale, conseillant, avec une fausse bonté, les choses qu'il fallait faire pour honorer toujours plus et toujours mieux le fils du roi, et par conséquent le roi son père. Car l'honneur rendu au fils envoyé par le père est toujours aussi un honneur rendu à celui qui l'a envoyé. Mais ces gens n'honoraient pas le fils du roi, au contraire ils le haïssaient fortement au point de vouloir le rendre odieux aux sujets et au roi lui-même. Ils furent tellement rusés dans leur fausse bonhomie, ils surent si bien présenter leurs conseils comme excellents, que beaucoup de la région voisine accueillirent comme bon ce qui était mauvais, et quittèrent la voie juste qu'ils suivaient pour en prendre une qui était injuste, et le fils du roi constata que chez beaucoup sa mission échouait.

Maintenant vous, dites-moi: qui fut le plus grand pécheur aux yeux de Dieu? Quel est le péché des conseillers et celui de ceux qui acceptèrent leurs conseils? Et je vous demande encore: avec qui ce

278

bon roi aura été le plus sévère? Vous ne savez pas me répondre? Je vais vous le dire.

Le plus grand pécheur, aux yeux du roi, fut celui qui poussa au mal son propre prochain, par haine pour lui qu'il voulait rejeter dans les ténèbres d'une ignorance encore plus profonde, par haine envers le fils du roi qu'il voulait arracher à sa mission en le faisant paraître incapable aux yeux du roi et des sujets, par haine envers le roi lui-même car, si l'amour donné au fils est de l'amour donné au père, pareillement la haine donnée au fils est de la haine donnée au père.

Donc le péché de ceux qui donnaient de mauvais conseils, avec pleine intelligence de conseiller le mal, était un péché de haine en plus que de mensonge, de haine préméditée, et le péché de ceux qui acceptèrent le conseil en le croyant bon, était uniquement un péché de sottise. Mais vous savez bien qu'est responsable de ses actions celui qui est intelligent, alors que celui qui, à cause de la maladie ou d'autre chose, est sot, n'est pas responsable personnellement, mais ce sont ses parents qui sont responsables pour lui. C'est pour cela qu'un enfant, qui n'est pas arrivé à sa majorité, est tenu pour irresponsable, et c'est le père qui répond des actions du fils. Pour cette raison le roi, qui était bon, fut sévère avec les mauvais conseillers intelligents, et bienveillant envers ceux qu'ils avaient trompés, auxquels il adressa seulement un reproche, celui d'avoir cru à tel ou tel sujet avant d'interroger directement le fils du roi et de savoir de lui les choses qu'il fallait vraiment faire. Car c'est seulement le fils du père qui connaît réellement la volonté de son père. Telle est la parabole, ô peuple de Silo. De Silo à qui plusieurs fois au cours des siècles furent donnés par Dieu, par les hommes ou par Satan, des conseils de différentes natures. Les uns fleurirent en bien quand on les suivit comme de bons conseils, ou quand on les repoussa après les avoir reconnus comme de mauvais conseils. Les autres fleurirent en mal quand ils ne furent pas accueillis alors qu'ils étaient saints ou accueillis alors qu'ils étaient mauvais.

En effet l'homme a cette magnifique liberté de volonté, et il peut vouloir librement le bien ou le mal, et il a l'autre magnifique don de l'intelligence capable de discerner le bien et le mal, et donc ce n'est pas tant le conseil lui-même que la manière dont on l'accueille qui peut donner la récompense ou le châtimeht. Si personne ne peut empêcher les mauvais de tenter leur prochain pour le ruiner, rien ne peut interdire aux bons de repousser la tentation et de rester fidèles au bien.

279

Le même conseil peut nuire à dix et servir à dix autres. Car si celui qui le suit se nuit, celui qui ne le suit pas est utile à son âme. Que personne donc ne dise: "Ils nous ont dit de faire". Mais que chacun dise sincèrement: "J'ai voulu faire". Vous aurez alors au moins le pardon que l'on donne à ceux qui sont sincères. Et si vous n'êtes pas fixés sur la bonté du conseil que vous recevez, méditez avant de l'accepter et de le mettre en pratique. Méditez en invoquant le Très-Haut qui ne refuse jamais ses lumières aux esprits de bonne volonté.

Et si votre conscience, éclairée par Dieu, voit ne serait-ce qu'un seul point, petit, imperceptible, mais tel qu'il ne peut exister dans une œuvre de justice, dites alors: "Je ne ferai pas cela, car c'est une justice impure".

Oh! en vérité je vous dis que celui qui fera bon usage de son intelligence et de son libre arbitre et qui invoquera le Seigneur pour voir la vérité des choses, ne sera pas ruiné par la tentation, car le Père des Cieux l'aidera à faire le bien en dépit de toutes les embûches du monde et de Satan.

Rappelez-vous **Anne d'Elcana** et rappelez-vous les fils d'Éli. L'ange lumineux de la première avait conseillé à Anne de faire vœu au Seigneur s'Il la rendait féconde. Le prêtre Éli conseilla à ses fils de rentrer dans la justice et de ne pas continuer de pécher contre le Seigneur. Et pourtant, bien que pour la lourdeur de l'homme, il soit plus facile de comprendre la voix d'un autre homme, plutôt que le langage spirituel et insensible (aux sens physiques) de l'ange du Seigneur parlant à l'esprit, Anne d'Elcana accueillit le conseil parce qu'elle était bonne et se tenait droite en présence du Seigneur, et elle enfanta un prophète, alors que les fils d'Éli, parce qu'ils étaient mauvais et éloignés de Dieu, n'accueillirent pas le conseil de leur père et, punis par Dieu, moururent de mort violente.

Les conseils ont deux valeurs: celle de la source dont ils proviennent, et elle est déjà grande car elle peut avoir des conséquences incalculables, et celle du cœur auquel ils sont donnés.

La valeur que leur donne le cœur auquel ils sont proposés est une valeur non seulement incalculable, mais immuable. Car si le cœur est bon et suit le bon conseil, il donne au conseil une valeur d'œuvre juste, et s'il ne le fait pas, il enlève la seconde partie de la valeur à celui-ci qui reste un conseil mais pas une œuvre, c'est-à-dire un mérite seulement pour celui qui le donne. Et si le conseil est mauvais et n'est pas accueilli par un cœur bon, tenté en vain avec des flatteries et des terreurs pour le mettre en pratique, il acquiert une valeur de

280

victoire sur le Mal et de martyr par fidélité au Bien, et prépare ainsi un grand trésor dans le Royaume des Cieux.

Quand par conséquent votre cœur est tenté par d'autres, méditez, en vous mettant sous la lumière de Dieu si ce peut être une parole bonne et si, avec l'aide de Dieu qui permet les tentations mais ne veut pas votre ruine, vous voyez que ce n'est pas une chose bonne, sachez vous dire à vous-mêmes et à celui qui vous tente: "Non. Je reste fidèle à mon Seigneur et que cette fidélité m'absolve de mes péchés passés et me réadmette non pas au dehors, près des portes du Royaume, mais à l'intérieur de ses frontières, parce que c'est aussi pour moi que le Très-Haut a envoyé son Fils pour me conduire au salut éternel".

Allez. Si quelqu'un a besoin de Moi, vous savez où je suis au repos pour la nuit. Que le Seigneur vous éclaire."

31. À LEBONA. LES MAL CONSEILLÉS. ENCORE SUR LA VALEUR DES CONSEILS

28/2/1947

570.1 Il vont entrer dans Lébona. La ville ne me paraît ni très importante ni belle, mais en compensation elle est très fréquentée car déjà sont en mouvement les caravanes qui descendent pour la Pâque à Jérusalem venant de la Galilée et de l'Iturée, de la Gaulanitide, de la Trachonitide, de l'Auranitide et de la Décapole. Je dirais que Lébona est sur une route caravanière ou plutôt que c'est un nœud de routes caravanières qui viennent de ces régions, de la Méditerranée aux monts à l'est de la Palestine, et aussi du nord, pour se réunir en cet endroit sur la grand-route qui mène à Jérusalem. Cette préférence des gens vient probablement du fait que cette route est surveillée de très près par les romains, et par conséquent les gens se sentent plus à l'abri du danger de mauvaises rencontres avec les larrons. C'est ce que je pense, mais peut-être cette préférence vient d'autres causes, de souvenirs historiques ou sacrés. Je ne sais pas. Les caravanes, étant donnée l'heure favorable - je jugerais d'après le soleil qu'il est aux environs de huit heures du matin - sont en train de se mettre en mouvement dans un grand vacarme de voix, de cris, de braiments, de sonnailles, de roues. Femmes qui appellent leurs enfants, hommes qui excitent les animaux, vendeurs

281

qui offrent leurs marchandises, négociations entre les vendeurs samaritains et ceux... moins hébreux, c'est-à-dire ceux de la, Décapole et des autres régions, peu intransigeants parce qu'elles sont mêlées davantage à l'élément païen, refus dédaigneux et presque injurieux quand un malheureux vendeur de Samarie s'approche pour offrir ses produits à quelque champion du judaïsme. Il semble qu'ils ont approché le diable en personne tant ils crient à l'anathème... en suscitant des réactions très vives de la part des samaritains offensés. Et il s'ensuivrait quelque bagarre s'il n'y avait pas les soldats romains pour faire bonne garde.

Jésus avance au milieu de cette confusion. Autour de Lui, les apôtres, en arrière les femmes disciples et derrière celles-ci le groupe de ceux d'Ephraïm augmenté d'un grand nombre de ceux de Silo.

Un murmure précède le Maître. Il se propage depuis ceux qui le voient à ceux qui sont plus loin et ne le voient pas encore. Un murmure plus fort le suit, et plusieurs suspendent leur départ pour voir ce qui arrive.

Ils se demandent: "Comment? Il s'éloigne de la Judée de plus en plus" Quoi? Il prêche maintenant en Samarie?"

Une voix chantante de Galilée: "Les saints l'ont repoussé et Lui s'adresse à ceux qui ne sont pas saints pour les sanctifier, à la honte des juifs."

Une réponse plus âcre que du venin acide: "Il a retrouvé son nid et ceux qui écoutent sa parole de démon."

Une autre voix: "Taisez-vous, assassins du Juste! Cette persécution vous marquera pour les siècles du nom le plus odieux. Vous êtes corrompus trois fois plus que nous de la Décapole."

Une autre voix de vieux, tranchante: "Tellement juste qu'il fuit le Temple pour la Fête des Fêtes. Hé! Hé! Hé!"

Quelqu'un d'Ephraïm, rouge de colère: "Ce n'est pas vrai. Tu mens, vieux serpent! Il va maintenant à sa Pâque."

Un scribe barbu, méprisant: "Par la route du Garizim."

"Non, du Moriah. Il vient nous bénir car Lui sait aimer, puis il monte vers votre haine, maudits!"

"Tais-toi, samaritain"

"C'est à toi de te taire, démon!"

"Qui se soulève aura les galères: c'est l'ordre de Ponce Pilate. Souvenez-vous et dispersez-vous" impose un officier romain en faisant manœuvrer ceux qui dépendent de lui pour séparer ceux qui sont déjà en train d'en venir aux mains dans une de ces si nombreuses

282

disputes régionales et religieuses, toujours près de s'élever dans la Palestine du temps du Christ.

Les gens se dispersent, mais personne ne s'en va plus. On ramène les ânes aux écuries, ou bien on les détourne vers l'endroit où est allé Jésus. Femmes et enfants descendent de selle et suivent leurs maris ou leurs pères, ou bien restent en groupes qui bavardent, si l'humeur maritale ou paternelle en donne l'ordre "pour qu'elles n'entendent pas parler le démon." Mais les hommes, amis, ennemis ou

simplement curieux, courent vers l'endroit où est allé Jésus. Et, en courant, ils ont des mauvais regards, ou se réconfortent de cette joie inespérée, ou posent des questions suivant que ce sont des amis avec des ennemis, ou des amis entre eux, ou des curieux. Jésus s'est arrêté sur une place, près de l'inévitable fontaine ombragée par un arbre et il se place contre le mur humide de la fontaine. Ici elle est recouverte d'un petit portique ouvert seulement d'un côté; c'est plutôt un puits qu'une fontaine. Il ressemble au puits de En Rogel.

Il est en train de parler avec une femme qui Lui présente son petit garçon qu'elle a dans ses bras. Je vois que Jésus consent et qu'il met sa main sur la tête de l'enfant. Et tout de suite après, je vois que la mère lève son enfant et crie: “**Malachie**, Malachie, où es-tu? Notre garçon n'est plus difforme” et la femme crie son hosanna auquel s'unit celui de la foule pendant qu'un homme se fraie un passage et va se courber devant le Seigneur.

Les gens commentent. Les femmes, mères pour la plupart, se félicitent avec la femme qui a eu cette faveur. Ceux qui sont les plus éloignés allongent le cou et demandent: “Mais qu'est-il arrivé?” après avoir crié hosanna pour s'unir à ceux qui savent ce qui est arrivé.

“Un enfant bossu, bossu au point de tenir difficilement sur ses jambes. Il était long ainsi, exactement ainsi, tellement il était courbé. Il paraissait trois ans et en avait sept. Maintenant, regardez-le! Il est grand comme tous, droit comme un palmier, agile. Voyez-le comme il grimpe au muret de la fontaine pour qu'on le voie et pour voir lui-même. Et comme il rit joyeusement!”

Un galiléen se tourne vers quelqu'un qui a de larges nœuds à sa ceinture - je ne crois pas me tromper en l'appelant rabbi - et il lui demande: “Hé! Qu'en dis-tu? C'est une œuvre du démon, cela aussi? En vérité si le démon agit ainsi, en enlevant tant de malheurs pour rendre les hommes heureux et faire louer Dieu, il faudra dire que c'est le meilleur serviteur de Dieu!”

283

“Blasphémateur, tais-toi!”

“Je ne blasphème pas, rabbi. Je commente ce que je vois. Pourquoi votre sainteté ne nous apporte-t-elle que fardeaux et malheurs et nous met-elle sur les lèvres des reproches et des pensées de défiance envers le Très-Haut, alors que les œuvres du Rabbi de Nazareth nous donnent la paix et la certitude que Dieu est bon?”

Le rabbi ne répond pas, il s'éloigne et s'en va bavarder avec d'autres de ses amis. L'un d'eux se détache et se fraie un passage pour aller en face de Jésus, qu'il interpelle ainsi, sans le saluer d'abord: “Que comptes-tu faire?”

“Parler à ceux qui demandent ma parole” répond Jésus en le regardant dans les yeux, sans mépris, mais aussi sans peur.

“Cela ne t'est pas permis. Le Sanhédrin ne le veut pas.”

“C'est la volonté du Très-Haut, dont le Sanhédrin devrait être le serviteur.”

“Tu es condamné, tu le sais. Tais-toi, ou...”

“Mon nom est Parole. Et la Parole parle.”

“Aux samaritains... Si tu étais vraiment ce que tu dis que tu es, tu ne donnerais pas ta parole aux samaritains.”

“Je l'ai donnée et je la donnerai aux galiléens, comme aux juifs et comme aux samaritains, car il n'y a pas de différence aux yeux de Jésus.”

“Essaie donc de la donner en Judée, si tu l'oses!...”

“En vérité, je la donnerai. Attendez-moi. N'es-tu pas **Eléazar ben Parta**? Oui? Alors il est certain que tu verras Gamaliel avant Moi. Dis-lui en mon nom qu'à lui aussi je donnerai, après vingt et un ans, la réponse qu'il attend. As-tu compris? Rappelle-toi bien: à lui aussi, je donnerai après vingt et un ans, la réponse qu'il attend. Adieu.”

“Où? Où veux-tu parler? Où veux-tu répondre au grand Gamaliel? Il a certainement quitté Gamala de Judée pour entrer à Jérusalem. Mais s'il était encore à Gamala, tu ne pourrais pas lui parler.”

“Où? Et où se rassemblent les scribes et les rabbis d'Israël?”

“Dans le Temple? Toi, dans le Temple? Et tu oserais? Mais tu ne sais pas...”

“Que vous me haïssez? Je le sais. Il me suffit de n'être pas haï par mon Père. D'ici peu le Temple frémira à cause de ma parole.” Et sans plus s'occuper de son interlocuteur il ouvre les bras pour imposer le silence aux gens qui s'agitent en deux courants opposés et manifestent contre les perturbateurs.

284

Il se fait un silence subit, et Jésus parle dans ce silence: “A Silo j'ai parlé des mauvais conseillers et de ce qui peut réellement faire, d'un conseil, un bien ou un mal. À vous qui n'êtes plus seulement de Lébona, mais de tous les endroits de la Palestine, je propose maintenant cette parabole. Nous l'appellerons: “La parabole des mal conseillés”.

Écoutez. Il y avait une fois une famille très nombreuse, au point d'être une tribu. Les nombreux enfants s'étaient mariés en formant autour de la première famille beaucoup d'autres familles avec de nombreux enfants. Ces derniers à leur tour, en se mariant, avaient formé d'autres familles. De sorte que le vieux père s'était, pour ainsi dire, trouvé à la tête d'un petit royaume dont il était le roi.

Comme il arrive toujours dans les familles, parmi les nombreux enfants et les enfants des enfants, il y en avait de différents caractères: des bons et justes, des orgueilleux et injustes. Ceux qui étaient contents de leur sort et ceux qui étaient envieux, leur part leur semblant plus petite que celle d'un frère ou d'un parent. Et il y avait, près du plus mauvais, le meilleur de tous. Et il était naturel que ce dernier fût le plus tendrement aimé du père de toute la grande famille. Et, comme il arrive toujours, le mauvais et ceux qui lui ressemblaient davantage, haïssaient le bon parce qu'il était le plus aimé, ne réfléchissant pas qu'eux aussi auraient pu être aimés s'ils

avaient été bons comme lui. Et celui qui était bon et auquel le père confiait ses pensées pour qu'il les dît à tous, était suivi par d'autres qui étaient bons. De cette façon la grande famille s'était divisée en trois parties: celle des bons et celle des mauvais, et entre l'une et l'autre la troisième partie faite des indécis, qui se sentaient attirés vers le bon fils, mais craignaient le fils mauvais et ceux de son parti. Cette troisième partie louvoyait entre l'une et l'autre des deux premières et ne savait pas se décider avec fermeté pour l'une ou l'autre. Alors le vieux père, en voyant cette indécision, dit à son fils bien-aimé: "Jusqu'à présent tu as dépensé ta parole spécialement pour ceux qui l'aiment et pour ceux qui ne l'aiment pas, parce que les premiers te la demandent pour m'aimer toujours plus avec justice, et parce que les autres sont des sots qu'il faut rappeler à la justice. Mais tu vois que ces sots non seulement ne l'accueillent pas en restant ce qu'ils étaient, mais qu'à leur première injustice envers toi, qui leur portes mon désir, ils joignent celle de corrompre par de mauvais conseils ceux qui ne savent pas vouloir fortement prendre le meilleur chemin. Va donc les trouver, et parle-leur de ce que je suis, et de ce que tu

285

es, et de ce qu'ils doivent faire pour être avec moi et avec toi".

Le fils, toujours obéissant, alla comme le voulait le père, et chaque jour il conquérait quelque cœur. Et le père vit ainsi clairement quels étaient ses vrais fils rebelles, et il les regardait avec sévérité, sans cependant leur faire des reproches parce qu'il était père, et qu'il voulait les attirer à lui par la patience, l'amour et l'exemple des bons.

Mais les mauvais dirent quand ils se virent seuls: "Ainsi il apparaît trop clairement que nous sommes les rebelles. Auparavant ils nous confondaient parmi ceux qui n'étaient ni bons ni mauvais. Maintenant, vous les voyez, ils vont tous derrière le fils aimé. Il faut agir, détruire son œuvre. Allons, en feignant de nous être ravisés, parmi ceux qui sont à peine convertis, et aussi près des plus simples des meilleurs; et répandons le bruit que le fils aimé feint de servir le père, mais qu'en réalité il se fait des partisans pour ensuite se révolter contre lui; ou bien disons que le père a l'intention d'éliminer son fils et ses partisans, parce qu'ils triomphent trop et offusquent sa gloire de père-roi et que par conséquent, pour défendre le fils aimé et trahi, il faut le retenir parmi nous, loin de la maison paternelle où l'attend la trahison".

Et ils allèrent, si finement rusés en suggérant et répandant leurs avis et leurs conseils, que beaucoup tombèrent dans le piège, spécialement ceux qui étaient convertis depuis peu, auxquels les mauvais conseillers donnaient ce mauvais conseil: "Voyez combien il vous a aimés? Il a préféré venir parmi vous plutôt que de rester près de son père ou du moins près de ses bons frères. Il a tant fait qu'en présence du monde il vous a relevé de votre abjection d'être qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient et dont tout le monde, à cause de cela, se moquait. À cause de cette prédilection à votre égard, vous avez le devoir de le défendre, et même de le retenir, de force si vos paroles de persuasion ne suffisent pas pour le maintenir dans votre camp. Ou bien soulevez-vous pour le proclamer votre chef et roi et marchez contre le père inique et ses fils iniques comme lui". Certains hésitaient en faisant remarquer: "Mais lui veut, a voulu que nous allions avec lui pour honorer le père, et il nous a obtenu bénédiction et pardon". À ces derniers ils disaient: "Ne croyez pas! Il ne vous a pas dit toute la vérité, et le père ne vous a pas montré toute la vérité. Il a agi ainsi parce qu'il sent que le père va le trahir et qu'il a voulu éprouver vos cœurs pour savoir où trouver protection et refuge. Mais peut-être... il est si bon! Peut-être ensuite il se repentira d'avoir douté de son père et il voudra

286

revenir à lui. Ne le lui permettez pas". Et beaucoup promirent: "Nous ne le permettrons pas" et ils s'enflammèrent en faisant des projets susceptibles de retenir le fils aimé. Ils ne s'aperçurent pas que pendant que les mauvais conseillers disaient: "Nous vous aiderons pour sauver le béni", leurs yeux étaient pleins de lueurs mensongères et cruelles, et qu'ils se faisaient des clins d'œil en se frottant les mains et en murmurant: "Ils tombent dans le piège! Nous allons triompher!" chaque fois que quelqu'un adhérait à leurs paroles sournoises. Puis les mauvais conseillers s'en allèrent. Ils s'en allèrent en répandant dans d'autres endroits le bruit que bientôt on aurait vu la trahison du fils aimé, sorti des terres de son père pour créer un royaume, opposé au père, avec ceux qui haïssaient le père ou du moins ne lui donnaient pas un amour assuré. Et ceux qui avaient été suggestionnés par de mauvais conseils complotaient pendant ce temps comment faire pour amener le fils aimé au péché de rébellion qui aurait scandalisé le monde.

Les plus sages seulement d'entre eux, ceux chez lesquels étaient pénétrée plus profondément la parole du juste et y avait mis des racines parce qu'elle était tombée dans un terrain avide de l'accueillir, dirent, après avoir réfléchi: "Non. Il n'est pas bien de le faire. C'est un acte de malveillance envers le père, envers le fils et même envers nous. Nous connaissons la Justice et la sagesse de l'un et de l'autre. Nous la connaissons même si malheureusement nous ne l'avons pas toujours suivie. Et nous ne devons pas penser que les conseils de ceux qui ont toujours été ouvertement contre le père et la justice, et aussi, contre le fils aimé par le père, puissent être plus justes que ceux que nous a donnés le fils béni". Et ils ne les suivirent pas. Au contraire, avec amour et avec douleur, ils laissèrent aller le fils là où il devait, en se bornant à l'accompagner avec des signes d'amour jusqu'aux limites de leurs champs et à lui promettre dans leur adieu: "Tu vas, nous, nous restons. Mais tes paroles sont en nous et dorénavant nous ferons ce que veut le père. Pars tranquille. Tu nous a enlevés pour toujours de l'état où tu nous a trouvés. Maintenant, mis sur la bonne voie, nous saurons y progresser jusqu'à rejoindre la maison paternelle de manière à être bénis par le père".

Au contraire certains donnèrent leur adhésion aux mauvais conseillers et ils pêchèrent en tentant le fils aimé et en le ridiculisant comme sot parce qu'il était obstiné dans l'accomplissement de son devoir.

Maintenant je vous demande: "Pourquoi le même conseil a-t-il

287

opéré de manières diverses?" Vous ne répondez pas? Je vais vous le dire comme je l'ai dit à Silo.

Parce que les conseils acquièrent de la valeur ou deviennent nuls, selon qu'ils sont ou ne sont pas accueillis. C'est inutilement que quelqu'un est tenté par de mauvais conseils. S'il ne veut pas pécher, il ne péchera pas. Et il ne sera pas puni pour avoir dû entendre les insinuations des mauvais. Il ne sera pas puni car Dieu est juste et Il ne punit pas des fautes qui n'ont pas été faites. Il ne sera puni que si, après avoir dû écouter le Mal qui le tente, il le met en pratique sans user de son intelligence pour méditer la nature du conseil et son origine. Il n'aura pas d'excuse pour dire: "Je le croyais bon". Est bon ce qui est agréable à Dieu. Est-ce que peut-être Dieu peut approuver ou avoir pour agréable une désobéissance ou une chose qui conduit à la désobéissance? Est-ce que Dieu peut bénir une chose qui s'oppose à sa Loi, c'est-à-dire à sa Parole? En vérité je vous dis que non. Et encore en vérité je vous dis qu'il faut savoir mourir plutôt que de transgresser la Loi divine. À Sichem je parlerai encore pour vous rendre justes en ce qui est de savoir vouloir ou ne pas vouloir pratiquer un conseil qui vous est donné. Allez."

Les gens s'en vont en commentant.

"Tu as entendu? Lui sait ce qu'ils nous ont dit! Et il nous a rappelé à la justice de la volonté" dit un samaritain.

"Oui. Et tu as vu comment se sont troublés les juifs et les scribes qui étaient présents?"

"Oui. Ils n'ont pas même attendu la fin pour s'en aller."

"Mauvaises vipères! Pourtant... Lui dit ce qu'il veut faire. Il a tort. Il pourrait se procurer des ennuis. Ceux de l'Ebal et du Garizim se sont bien exaltés!..."

"Moi... je ne me suis jamais fait d'illusions. Le Rabbi, c'est le Rabbi. Et c'est tout dire. Le Rabbi peut-il pécher en ne montant pas au Temple de Jérusalem?"

"Il trouvera la mort. Tu verras!... Et ce sera fini!..."

"Pour qui? Pour Lui? Pour nous? Ou... pour les juifs?"

"Pour Lui. S'il meurt!"

"Homme, tu es sot. Moi je suis d'Ephraïm. Je le connais bien. J'ai vécu près de Lui deux lunes entières, davantage encore. Il parlait toujours avec nous. Ce sera une douleur... mais ce ne sera pas une fin, ni pour Lui, ni pour nous. Il ne peut mourir, finir, le Saint des saints. Cela ne peut finir ainsi pour nous. Moi... je suis un ignorant, mais je sens que le royaume viendra quand les juifs le croiront fini... Et c'est eux qui seront finis..."

288

"Tu penses que les disciples vengeront le Maître? Une révolte? Un massacre? Et les romains?..."

"Oh! il n'est pas besoin de disciples, de vengeance humaines, de massacres. Ce sera le Très-Haut qui les vaincra. Il nous a bien punis, nous, pendant des siècles pour bien moins! Veux-tu qu'Il ne les punisse pas eux, pour leur péché de tourmenter son Christ?"

"Les voir vaincus! Ah!"

"Ton cœur n'est pas comme le Maître le voudrait. Lui prie pour ses ennemis..."

"Moi... je le suis demain. Je veux entendre ce qu'il va dire à Sichem."

"Moi, également."

"Et moi aussi..."

Beaucoup de gens de Lébona ont la même pensée et, fraternisant avec ceux d'Ephraïm et de Silo, ils vont se préparer pour le départ du lendemain.

32. À SICHEM

1/3/1947

571.1 Voilà Sichem, toute belle et ornée. Elle est pleine de gens de la Samarie qui se rendent au temple samaritain, pleine de pèlerins de toutes les régions qui vont au Temple de Jérusalem. Le soleil l'inonde toute entière, étendue comme elle l'est sur les pentes est du Garizim qui la domine à l'ouest, tout vert autant qu'elle est blanche. À son nord-est l'Ebal, encore plus sauvage à le voir, semble la protéger contre les vents du nord. L'endroit est fertile, enrichi par les eaux qui descendent des monts. Elles se partagent entre deux petits fleuves riants, nourris par cent rivières et qui descendent vers le Jourdain. La magnificence de la fertilité déborde hors des murs des jardins et des haies des cultures maraîchères. Chaque maison est enguirlandée de verdure, de fleurs, de branches où se gonflent les petits fruits. L'œil, en se tournant vers les alentours bien visibles à cause de la configuration du sol, ne voit que le vert des oliviers, des vignobles, des vergers et la couleur blonde des champs qui quittent chaque jour davantage le ton glauque du grain en herbe pour se donner un jaune délicat de paille, d'épis mûrs, que le soleil et le vent, en les enveloppant et les courbant, rendent presque de la couleur de l'or blanc. Vraiment les grains

289

"blondissent" comme dit Jésus; ils sont maintenant vraiment blonds, après avoir été "blanchissants" à leur naissance, puis d'un vert de joyau précieux pendant qu'ils grandissaient et épiaient. Maintenant le soleil les prépare à la mort après les avoir préparés à la vie. Et on ne sait pas quand il faut le bénir davantage maintenant qu'il les conduit au sacrifice, ou quand, paternel, il échauffait les sillons pour faire germer le grain et peignait la pâleur de la tige, qui venait de percer, d'un beau vert plein de vigueur et de promesses.

Jésus, qui a parlé de cela en entrant dans la ville et en montrant l'endroit de la rencontre avec la Samaritaine et en faisant allusion à cette lointaine conversation, s'adresse à ses apôtres, à tous sauf Jean qui a déjà pris sa place de consolateur auprès de Marie, si affligée: "Est-ce que ne s'accomplit pas maintenant ce que j'ai dit alors? Nous sommes entrés ici, inconnus et isolés. Nous avons semé. Maintenant: regardez! Une moisson abondante est née de cette semence. Et elle grandira encore et vous la moissonnerez. Et d'autres moissonneront plus que vous..."

"Et Toi, Seigneur?" demande Philippe.

“Moi, j'ai moissonné où avait semé mon Précurseur et puis j'ai semé pour que vous moissonniez et semiez la semence que je vous ai donnée. Mais comme Jean n'a pas moissonné ce qu'il avait semé, ainsi je ne ferai pas cette moisson. Nous sommes...”

“Quoi, Seigneur?” demande Jude d'Alphée troublé.

“Les victimes, mon frère. Il faut de la sueur pour rendre les champs fertiles, mais il faut le sacrifice pour rendre fertiles les cœurs. On se lève, on travaille, on meurt. Quelqu'un après nous, nous succède, se lève, travaille, meurt... Et il y a quelqu'un qui moissonne ce que nous avons abreuvé de notre mort.”

“Oh! non! Ne le dis pas, mon Seigneur!” s'écrie Jacques de Zébédée.

“Et c'est toi, disciple de Jean avant d'être le mien, qui dis cela? Tu ne te rappelles pas les paroles de ton premier maître? "Il faut que Lui grandisse et que moi je diminue". Lui comprenait la beauté et la justice de mourir pour donner aux autres la justice. Je ne lui serai pas inférieur.”

“Mais Toi, Maître, c'est Toi: Dieu! Lui était un homme.”

“Je suis le Sauveur. En tant que Dieu, je dois être plus parfait que l'homme. Si Jean, qui était un homme, sut diminuer pour faire lever le vrai Soleil, Moi je ne dois pas offusquer la lumière de mon soleil par un nuage de lâcheté. Je dois vous laisser un limpide sou-

290

venir de Moi. Pour que vous, vous alliez de l'avant. Pour que le monde grandisse dans l'Idée chrétienne. Le Christ s'en ira, retournera là d'où il est venu, et c'est de là qu'il vous aimera en vous suivant dans votre travail, en vous préparant la place qui sera votre récompense. Mais le Christianisme reste. Le Christianisme grandira par mon départ... et par celui de tous ceux qui, sans s'attacher au monde et à la vie terrestre, sauront comme Jean et comme Jésus, s'en aller... mourir pour faire vivre.”

“Alors tu trouves juste que l'on te donne la mort?...” demande l'Isariote comme s'il était angoissé.

“Je ne trouve pas juste qu'on me donne la mort. Je trouve juste de mourir pour ce qu'amènera mon sacrifice. L'homicide sera toujours homicide pour celui qui l'accomplit, même s'il a une valeur et un aspect différent pour celui que l'on tue.”

“Que veux-tu dire?”

“Je veux dire que celui qui est homicide parce qu'on le lui commande ou qu'on l'y force, comme un soldat dans la bataille, ou un bourreau qui doit obéir au magistrat, ou quelqu'un qui se défend contre un larron, n'a pas du tout de crime sur la conscience ou n'a que le crime relatif de tuer un de ses semblables, mais celui qui sans en avoir l'ordre et sans y être contraint tue un innocent, ou coopère à son meurtre, va devant Dieu avec le visage horrible de Caïn.”

“Mais ne pourrions-nous pas parler d'autre chose? Le Maître en souffre, tu as les yeux de quelqu'un que l'on tourmente, il nous semble être à l'agonie, si la Mère entend, elle pleure. Déjà elle pleure tant derrière son voile! Il y a tant de choses dont on peut parler!... Oh! voilà! Les notables arrivent. Cela vous fera taire. Paix à vous! Paix à vous!” Pierre, qui était un peu en avant et s'était retourné pour parler, s'incline pour saluer devant un groupe serré de sichémites pompeux qui viennent vers Jésus.

“Paix à Toi, Maître. Les maisons qui t'ont reçu l'autre fois sont toutes disposées à te recevoir et beaucoup d'autres avec elles, pour les femmes disciples et ceux qui sont avec Toi. Vont venir ceux qui ont reçu tes bienfaits récemment ou la première fois. Une seule manquera, car elle s'est éloignée de l'endroit pour mener une vie d'expiation. C'est ce qu'elle a dit, et je le crois. En effet, quand une femme se dépouille de tout ce qu'elle aimait, et repousse le péché et donne ses biens aux pauvres, c'est signe que vraiment elle veut suivre une vie nouvelle. Mais je ne saurais te dire où elle est. Personne ne l'a plus vue depuis qu'elle a quitté Sichem. Quelqu'un de

291

nous a cru la voir en qualité de servante dans un village près du Fialé. Un autre jure l'avoir reconnue vêtue misérablement à Bersabée. Mais leurs affirmations manquent de certitude. Appelée par son nom, elle n'a pas répondu, et la femme répondait au nom de Jeanne dans un endroit, et au nom de Agar dans l'autre.”

“Il n'est pas nécessaire de savoir autre chose sinon qu'elle s'est rachetée. Toute autre connaissance est vaine et toute recherche est une curiosité indiscreète. Laissez votre compatriote dans sa paix secrète, satisfaits seulement qu'elle ne donne plus de scandale. Les anges du Seigneur savent où elle est pour lui donner l'unique secours dont elle a besoin, l'unique qui ne puisse pas lui faire du mal à l'âme... Aux femmes qui sont fatiguées, faites la charité de les conduire dans les maisons. Demain je vous parlerai. Aujourd'hui je vais tous vous écouter et j'accueillerai les malades.”

“Tu ne restes pas beaucoup avec nous? Ne feras-tu pas le sabbat ici?”

“Non. Le sabbat, je le ferai ailleurs, en prière.”

“Nous espérons t'avoir longuement avec nous...”

“J'ai à peine le temps de retourner en Judée pour les fêtes. Je vous laisserai les apôtres et les femmes, s'ils veulent rester jusqu'au soir du sabbat. Ne vous regardez pas ainsi. Vous le savez que je dois honorer le Seigneur notre Dieu plus que tout autre. En effet d'être ce que je suis ne m'exempt pas d'être fidèle à la Loi du Très-Haut.”

Ils se dirigent vers les maisons, et dans chacune entrent deux femmes disciples et un apôtre: Marie d'Alphée et Suzanne avec Jacques d'Alphée, Marthe et Marie avec le Zélote, Élise et Nique avec Barthélemy, Salomé et Jeanne avec Jacques de Zébédée. Puis, en groupe, vont ensemble Thomas, Philippe, Judas de Kériot et Mathieu dans une maison, Pierre et André dans une autre, et Jésus avec Jude d'Alphée et Jean entre avec Marie, sa Mère, dans celle de l'homme qui a toujours parlé au nom de ses concitoyens. Ceux qui suivent Jésus et ceux d'Ephraïm, Silo et Lébona, sans compter d'autres pèlerins qui étaient déjà en route pour Jérusalem, se sont mis à la suite de Jésus, en interrompant leur voyage, tous se dispersent dans la ville à la recherche d'un logement.

33. LA VALEUR QUE LE JUSTE DONNE AUX CONSEILS

2/3/1947

572.1 La place principale de Sichem connaît un invraisemblable fourmillement de gens. Je crois que la ville toute entière est là et que sont venus aussi les habitants des campagnes et des villages voisins. Ceux de Sichem, dans l'après-midi du premier jour, ont dû se répandre pour donner l'avis en tout lieu, et tous sont accourus: bien portants et malades, les pécheurs et les innocents. Une fois la place remplie, bondées les terrasses sur les toits, les gens se sont juchés jusque sur les arbres qui ombragent la place.

Au premier rang, vers l'endroit tenu libre pour Jésus, contre une maison qui est surélevée de quatre marches, se trouvent les trois enfants que Jésus a enlevés aux larrons, et leurs parents. Comme ils sont anxieux de voir leur Sauveur, les trois petits! Tout cri les fait retourner pour le chercher Lui. Et quand s'ouvre la porte de la maison et que Jésus apparaît dans l'entrebâillement, les trois enfants volent en avant en criant: "Jésus! Jésus! Jésus!" et ils montent les hautes marches sans même attendre que Lui descende pour les embrasser. Jésus se penche et les embrasse, les élevant ensuite: vivant bouquet de fleurs innocentes, et il baise les petits visages qui Lui rendent la pareille.

Les gens font entendre un murmure ému, et s'élève quelque voix qui dit: "Il n'y a que Lui pour savoir baiser nos innocents." Et d'autres voix: "Voyez-vous comme il les aime? Il les a sauvés des larrons, il leur a donné une maison après les avoir rassasiés et vêtus, et maintenant il les baise comme s'ils étaient les fils de ses entrailles."

Jésus, qui a déposé les enfants par terre, sur la plus haute marche, tout près de Lui, répond à tous en répondant à ces dernières paroles anonymes: "En vérité c'est plus que des fils de mes entrailles qu'ils sont pour Moi. C'est que je suis pour eux un père pour leur âme, et celle-ci m'appartient, non pendant le temps qui passe, mais pendant l'éternité qui demeure. Si je pouvais le dire de tout homme que de Moi, la Vie, il tire la vie pour sortir de la mort! Je vous ai invités à cela quand je suis venu pour la première fois parmi vous, et vous pensiez que vous aviez beaucoup de temps pour vous décider à le faire.

Une seule a montré de l'empressement pour suivre l'appel et pour aller sur le chemin de la Vie: la créature la plus pécheresse d'entre vous. Peut-être justement parce qu'elle s'est sentie morte, qu'elle s'est vue morte, pourrie dans son péché,

293

et qu'elle a eu hâte de sortir de la mort. Vous, vous ne vous sentez pas et vous ne vous voyez pas morts, et vous n'avez pas son empressement. Mais quel est le malade qui attend d'être mort pour prendre les remèdes de vie? Celui qui est mort n'a besoin que d'un linceul et d'aromates et d'un tombeau où reposer pour devenir poussière après avoir été pourriture. Car, si pour des fins qui sont sages, la pourriture de Lazare que vous regardez avec des yeux dilatés par la crainte et la stupeur, retrouva la santé par l'intervention de l'Éternel, cela ne doit tenter personne à arriver à la mort de l'esprit en disant: "Le Très-Haut me rendra la vie de l'âme". Ne tentez pas le Seigneur votre Dieu. C'est à vous de venir à la Vie. Il n'y a plus le temps d'attendre. La Vigne va être cueillie et pressée. Préparez votre esprit au Vin de la Grâce qui va vous être donné. Ne faites-vous pas ainsi quand vous devez prendre part à un grand banquet? Ne préparez-vous pas votre estomac à recevoir les nourritures et les vins choisis, en faisant précéder le banquet d'une abstinence prudente qui rend le goût net et l'estomac vigoureux pour goûter et désirer la nourriture et les boissons? Et n'agit-il pas de même le vigneron pour essayer le vin fait depuis peu? Il ne corrompt pas son palais le jour où il veut essayer le vin nouveau. Il s'en garde parce qu'il veut se rendre compte avec exactitude des qualités et des défauts pour corriger les uns et exalter les autres, et pour bien vendre sa marchandise. Mais s'il sait faire cela celui qui est invité à un banquet pour goûter avec plus de plaisir les mets et les vins, et s'il le fait le vigneron pour bien vendre son vin, ou pour rendre vendable le vin qui à cause de ses défauts serait repoussé par l'acheteur, l'homme ne devrait-il pas savoir le faire pour son esprit, pour goûter le Ciel, pour gagner le trésor pour pouvoir entrer au Ciel?

Écoutez mon conseil. Oui, ce conseil, écoutez-le. C'est un bon conseil. C'est un conseil juste du Juste qu'en vain on a mal conseillé et qui veut vous sauver des fruits des conseils mauvais que vous avez eus. Soyez justes comme je le suis. Et sachez donner une juste valeur aux conseils qui vous sont donnés. Si vous savez vous rendre justes, vous leur donnerez une juste valeur.

Écoutez une parabole: elle ferme le cycle de celles que j'ai dites à Silo et à Lébona et parle toujours des conseils donnés et reçus.

Un roi envoya son fils chéri visiter son royaume. Le royaume de ce roi était divisé en de nombreuses provinces, car il était très vaste. Ces provinces avaient des connaissances différentes de leur roi. Certaines le connaissaient si bien qu'elles se considéraient

294

comme les préférées et pour cela se laissaient aller à l'orgueil. Selon ces dernières, il n'y avait qu'elles de parfaites et qui connussent le roi et ce que le roi voulait. D'autres le connaissaient, mais sans se regarder comme sages pour autant, elles s'efforçaient de le connaître toujours plus. D'autres avaient la connaissance du roi mais elles l'aimaient à leur manière, car elles s'étaient donné un code spécial qui n'était pas le vrai code du royaume. Du code véritable, ils avaient pris ce qui leur plaisait et dans la mesure où cela leur plaisait et, même ce peu, ils l'avaient amoindri en le mélangeant avec d'autres lois empruntées à d'autres royaumes, ou qu'ils s'étaient données eux-mêmes, et qui n'étaient pas bonnes. Oui, qui n'étaient pas bonnes. D'autres encore ignoraient davantage leur roi, et certaines savaient seulement qu'il y avait un roi. Rien de plus. Mais ce peu qu'ils croyaient, ils croyaient même que c'était un conte.

Le fils du roi vint visiter le royaume de son père pour donner à toutes les différentes régions une connaissance exacte du roi, ici en corrigeant l'orgueil, là en relevant ceux que l'on avait avilis, ailleurs en redressant des idées erronées, plus loin en persuadant d'enlever les éléments impurs de la loi qui était pure, ici en enseignant pour combler les lacunes, là en essayant de donner un minimum de connaissances et de foi en ce roi réel dont tout homme était le sujet. Ce fils de roi pensait pourtant que, pour tous, une

première leçon était l'exemple d'une justice conforme au code aussi bien dans les parties sérieuses que dans les choses de moindre importance. Et il était parfait, si bien que les gens de bonne volonté devenaient meilleurs parce qu'ils suivaient tant les actions que les paroles du fils du roi car ses paroles et ses actions étaient une unique chose tant elles se correspondaient sans dissonances. Pourtant ceux des provinces qui se considéraient comme parfaites seulement parce qu'ils connaissaient à la lettre la lettre du code, mais n'en possédaient pas l'esprit, voyaient que de l'observance de ce que faisait le fils du roi et de ce qu'il exhortait à faire, il ressortait trop clairement qu'eux connaissaient la lettre du code mais ne possédaient pas l'esprit de la loi du roi, et qu'ainsi leur hypocrisie se trouvait démasquée.

Alors ils pensèrent à faire disparaître ce qui les faisait apparaître tels qu'ils étaient. Et pour y arriver, ils prirent deux chemins: un contre le fils du roi, l'autre contre ses partisans. Pour le premier, les mauvais conseils et les persécutions; pour les seconds, les mauvais conseils et les intimidations. Il y a tant de choses qui sont des, mauvais conseils. C'est

295

un mauvais conseil de dire: "Ne fais pas cette chose qui peut te nuire", en feignant un intérêt bienveillant, et c'est un mauvais conseil de persécuter pour persuader celui que l'on veut dévoyer de manquer à sa mission. C'est un mauvais conseil de dire aux partisans: "Défendez à tout prix et par tous les moyens le juste persécuté", et c'est un mauvais conseil de dire aux partisans: "Si vous le protégez, vous vous heurterez à notre indignation".

Mais je ne parle pas ici des conseils donnés aux partisans. Je parle des conseils que l'on a donnés ou fait donner au fils du roi. Avec une fausse bonhomie, avec une haine livide, ou par la bouche d'instruments ignorants que l'on portait à nuire en leur faisant croire qu'ils rendraient service.

Le fils du roi écouta ces conseils. Il avait des oreilles, des yeux, de l'intelligence et du cœur. Il ne pouvait donc pas ne pas les entendre, ne pas les voir, ne pas les comprendre et ne pas les juger. Mais le fils du roi avait surtout l'esprit droit du vrai juste et à tout conseil donné sciemment ou inconsciemment pour le faire pécher en donnant un mauvais exemple aux sujets de son père et une infinie douleur à son père, il répondit: "Non. Je fais ce que veut mon père. Je suis son code. D'être fils du roi ne m'exempt pas d'être le plus fidèle de ses sujets pour observer la Loi. Vous qui me haïssez et voulez m'effrayer, sachez que rien ne me fera violer la Loi. Vous qui m'aimez et voulez me sauver, sachez que je vous bénis pour votre intention, mais sachez aussi que votre amour et l'amour que je vous porte, car vous m'êtes plus fidèles que ceux qui se disent 'sages', ne doit pas me rendre injuste dans mon devoir envers le plus grand amour qui est celui qu'il faut donner à mon père".

Voilà la parabole, mes fils. Et elle est si claire que chacun de vous peut l'avoir comprise. Et chez les esprits justes il ne peut s'élever qu'une seule voix: "Il est vraiment le juste car aucun conseil humain ne peut l'entraîner sur la voie de l'erreur".

Oui, fils de Sichem, rien ne peut m'induire en erreur. Malheur si je tombais dans l'erreur! Malheur à Moi et malheur à vous. Au lieu d'être votre Sauveur, je serais pour vous un traître, et vous auriez raison de me haïr. Mais je ne le ferai pas. Je ne vous reproche pas d'avoir accepté des suggestions et pensé à des mesures contraires à la justice. Vous n'êtes pas coupables puisque vous l'avez fait par esprit d'amour, mais je vous dis ce que je vous ai dit au commencement et à la fin, je vous le dis à vous: vous m'êtes plus chers que si vous étiez les fils de mes entrailles, car vous êtes les fils de mon esprit. Votre esprit, je l'ai amené à la Vie, et je le ferai encore plus.

296

Sachez, et que ce soit votre souvenir de Moi, sachez que je vous bénis pour la pensée que vous avez eue dans le cœur. Mais grandissez dans la justice, en voulant seulement ce qui honore le vrai Dieu pour qui il faut avoir un amour absolu qu'on ne doit donner à aucune autre créature. Venez à cette parfaite justice dont je vous donne l'exemple, une justice qui foule aux pieds les égoïsmes du propre bien-être, la peur des ennemis et de la mort, qui piétine tout, pour faire la volonté de Dieu.

Préparez votre esprit. L'aube de la Grâce se lève, le banquet de la Grâce s'appête. Vos âmes, les âmes de ceux qui veulent venir à la Vérité, sont à la veille de leurs noces, de leur libération, de leur rédemption. Préparez-vous, dans la justice, à la fête de la Justice."

Jésus fait signe aux parents des enfants, qui sont près d'eux, d'entrer dans la maison avec Lui et il se retire après avoir pris dans ses bras les trois enfants, comme au début.

Sur la place se croisent les commentaires, très divers. Les meilleurs disent: "Il a raison. Nous avons été trahis par ces faux envoyés." Les moins bons disent: "Mais alors il ne devait pas nous flatter. Il nous fait haïr encore plus. Il nous a bernés. C'est un vrai juif."

"Vous ne pouvez pas le dire. Nos pauvres connaissent ses secours, nos malades sa puissance, nos orphelins sa bonté. Nous ne pouvons pas prétendre qu'il pêche pour nous faire plaisir."

"Il a déjà péché car il nous a haïs en nous faisant haïr..."

"Et par qui?"

"Par tout le monde. Il nous a bernés. Oui, il nous a bernés."

Les opinions diverses remplissent la place, mais elles ne troublent pas l'intérieur de la maison où Jésus se trouve avec les notables, les enfants et leurs parents.

Une fois de plus se vérifie la parole prophétique: "Il sera une pierre de contradiction."

34. JÉSUS VA À ÉNON

3/3/1947

573.1 Jésus est seul. Il médite, assis sous une yeuse gigantesque qui a poussée sur une pente du mont qui domine Sichem. La ville, d'un blanc rosé dans le premier soleil, est tout en bas, s'étendant sur les pentes les plus basses du mont. Vue d'en haut, elle semble une

poignée de grands cubes blancs renversés par un grand enfant sur un pré vert en pente. Les deux cours d'eau, près desquels elle s'élève, font un demi-cercle bleu argenté autour de la ville; puis l'un d'eux y pénètre chantant et scintillant entre les maisons blanches, pour en sortir ensuite et courir dans la verdure, apparaissant et disparaissant de dessous les oliviers et les vergers luxuriants dans la direction du Jourdain. L'autre, plus modeste, reste hors des murs, les lèche pour ainsi dire, irriguant les cultures maraîchères fertiles, et puis s'en va abreuver des troupeaux de brebis blanches qui paissent dans des prés que les fleurs des trèfles rougissent de leurs capitules. Un vaste horizon s'ouvre en face de Jésus. Après une ondulation de collines de plus en plus basses, on voit en raccourci la verte vallée du Jourdain et, au-delà, les monts de l'autre côté du Jourdain qui aboutissent au nord-est aux sommets caractéristiques de l'Auranitide.

Le soleil, qui s'est levé en arrière de ces monts, a frappé trois nuages bizarres qui ressemblent à trois rubans de gaze légère, disposés horizontalement sur le voile bleu turquoise du firmament, et la gaze légère des trois nuages longs et étroits a pris la couleur rose orange de certains coraux précieux. Le ciel semble barré par cette grille aérienne, très belle. Jésus la fixe ou plutôt regarde dans cette direction, absorbé. Qui sait si même il la voit. Le coude appuyé sur le genou, la main soutenant le menton appuyé dans le creux de la paume, il regarde, pense, médite. Au-dessus de Lui, les oiseaux se livrent à un joyeux et bruyant manège de vols.

Jésus abaisse les yeux sur Sichem qui se réveille toujours plus dans le soleil du matin. À présent, aux bergers et aux troupeaux qui étaient seuls d'abord à animer le panorama, se joignent les groupes de pèlerins, et au tintement des cloches des troupeaux, se mêle celui des grelots des ânes, et des voix, et le bruit des pas et des paroles. Le vent apporte par vagues à Jésus la rumeur de la ville qui se réveille, des gens qui quittent le repos de la nuit.

Jésus se lève. Il quitte en soupirant sa place tranquille et descend rapidement, par un raccourci, vers la ville. Il y entre au milieu des caravanes de maraîchers et de pèlerins qui se hâtent les premiers de décharger leurs denrées, les seconds de faire des achats avant de se mettre en route. Dans un coin de la place du marché, se trouvent déjà groupés et qui attendent, les apôtres et les femmes disciples, et autour d'eux ceux d'Ephraïm, de Silo, de Lébona et un grand nombre de Sichem.

Jésus va vers eux, les salue, puis il dit à ceux de Samarie: "Et

maintenant, nous nous quittons. Retournez chez vous. Rappelez-vous mes paroles. Croissez dans la justice." Il se tourne vers Judas de Kériot: "As-tu donné, comme je l'ai dit, pour les pauvres de tous les endroits?"

"J'ai donné, sauf à ceux d'Ephraïm car eux ont déjà reçu."

"Alors allez. Faites en sorte que chaque pauvre soit soulagé."

"Nous te bénissons pour eux."

"Bénissez les femmes disciples. Ce sont elles qui m'ont donné l'argent. Allez. La paix soit avec vous."

Ils s'en vont à regret, désolés. Mais ils obéissent.

Jésus reste avec les apôtres et les femmes disciples. Il leur dit: "Je vais à Enon. Je veux saluer l'endroit du Baptiste, puis je descendrai à la route de la vallée. Elle est plus commode pour les femmes."

"Ne vaudrait-il pas mieux, au contraire, prendre la route de Samarie?" demande l'Isariote.

"Nous n'avons pas à craindre les voleurs, même si nous sommes sur un chemin voisin de leurs cavernes. Qui veut venir avec Moi, qu'il vienne. Que celui qui ne désire pas venir à Enon, reste ici jusqu'au lendemain du sabbat. Ce jour-là, j'irai à Tersa, et que celui qui reste ici me rejoigne en ce lieu."

"Moi, vraiment... je préférerais rester. Je ne suis pas en bonne santé... je suis fatigué..." dit l'Isariote.

"Cela se voit. Tu sembles malade. Regards sombres, humeur sombre, et jusqu'à la peau. Je t'observe depuis quelque temps..." dit Pierre.

"Mais personne ne me demande si je souffre, pourtant..."

"Cela t'aurait-il fait plaisir? Je ne sais jamais ce qui te plaît. Mais si cela te fait plaisir, je te le demande maintenant et je suis disposé à rester avec toi pour te soigner..." lui répond Pierre patiemment.

"Non, non! C'est seulement de la fatigue. Va, va! Moi, je reste où je suis."

"Je reste, moi aussi. Je suis vieille. Je me reposerai en te servant de mère" dit à l'improviste Élise.

"Tu restes? Tu avais dit..." interrompt Salomé.

"Si tous y allaient, je venais moi aussi, pour ne pas rester seule ici. Mais étant donné que Judas reste..."

"Mais alors je viens. Je ne veux pas que tu te sacrifies, femme. Certainement tu iras volontiers voir le refuge du Baptiste..."

"Je suis de Béthsur et je n'ai jamais senti le besoin d'aller à Bethléem pour voir la grotte où le Maître est né. C'est ce que je

ferai quand je n'aurai plus le Maître. Pense si je brûle de voir l'endroit où Jean a été... Je préfère exercer la charité, sûre qu'elle a plus de valeur qu'un pèlerinage."

"Tu fais un reproche au Maître. Tu ne t'en aperçois pas?"

"Je parle pour moi. Lui y va, et il fait bien. Lui est le Maître. Moi, je suis une vieille à qui les douleurs ont enlevé toute curiosité et à qui l'amour pour le Christ a enlevé le désir de tout ce qui n'est pas le servir."

"Alors, pour toi, c'est un service de m'espionner."

“Fais-tu des choses dignes de reproches? On surveille celui qui fait des choses nuisibles, mais je n'ai jamais espionné personne, homme. Je n'appartiens pas à la famille des serpents. Et je ne trahis pas.”

“Moi non plus.”

“Dieu le veuille pour ton bien. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi il t'est si odieux que je reste me reposer ici...”

Jésus, muet jusqu'alors, qui écoute au milieu des autres étonnés de cette prise de becs, lève la tête qu'il tenait un peu inclinée et dit:

“Suffit. Le désir que tu as, peut l'avoir à plus forte raison une femme, et de plus une femme âgée. Vous resterez ici jusqu'à l'aurore du lendemain du sabbat, puis vous me rejoindrez. En attendant, va acheter ce qui peut être nécessaire pour ces jours. Va et dépêche-toi.”

Judas s'en va, à contrecœur, acheter la nourriture. André s'apprête à le suivre, mais Jésus le prend par le bras en lui disant: “Reste. Il peut le faire tout seul.” Jésus est très sévère.

Élise le regarde et puis va près de Lui pour Lui dire: “Pardon, Maître, si je t'ai déplu.”

“Je n'ai pas à te pardonner, femme. Et toi, plutôt, pardonne à cet homme, comme si c'était ton fils.”

“C'est avec ce sentiment que je reste près de lui... même s'il croit le contraire... Tu me comprends...”

“Oui, et je te bénis. Et je te dis que tu as bien parlé en disant que les pèlerinages aux endroits où j'ai été seront une nécessité qui viendra quand je ne serai plus parmi vous... une nécessité de réconfort pour votre esprit. Pour le moment, c'est seulement servir les désirs de votre Jésus. Et tu as compris un de mes désirs, puisque tu te sacrifies pour protéger un esprit imprudent...”

Les apôtres se regardent entre eux... Les femmes disciples aussi. Marie seulement reste toute voilée et elle ne lève pas la tête pour échanger un regard avec quelqu'un. Marie de Magdala, debout

300

comme une reine qui juge, n'a jamais perdu de vue Judas qui tourne parmi les vendeurs, et elle a un regard courroucé et un pli méprisant sur sa bouche serrée. Son expression en dit plus que si elle parlait...

Judas revient. Il donne à ses compagnons ce qu'il a acheté. Il réajuste son manteau dont il s'était servi pour porter les achats qu'il avait faits, et il fait le geste de donner la bourse à Jésus.

Jésus la repousse de la main: “Ce n'est pas nécessaire. Pour les aumônes, il y a encore Marie. À toi d'être bienfaisant ici. Il y a de nombreux mendiants qui descendent de tous les côtés pour aller vers Jérusalem ces jours-ci. Donne, sans préventions et avec charité, en te rappelant que nous sommes tous pour Dieu des mendiants de sa miséricorde et de son pain... Adieu. Adieu, Élise. La paix soit avec vous.” Et il se tourne rapidement pour se mettre à marcher d'un pas décidé sur la route qui était près de Lui, sans donner à Judas le temps de le saluer...

Tous le suivent en silence. Ils sortent de la ville pour se diriger vers le nord-est, à travers la très belle campagne...

35. À ÉNON. LE JEUNE BENJAMIN

4/3/1947

574.1 Enon, une poignée de maisons, est plus haut vers le nord. C'était l'endroit où était le Baptiste: une grotte entourée d'une végétation luxuriante. À peu de distance, des sources clapotent pour former ensuite un ruisseau bien nourri d'eaux qui vont vers le Jourdain.

Jésus est assis en dehors de la grotte, là où il se trouvait quand il salua son cousin. Il est seul. L'aurore teint à peine de rouge l'orient et les bois se réveillent avec le pépiement des oiseaux qui s'éveillent. Des bêlements arrivent des bercails d'Enon. Un braiment déchire l'air tranquille. Un trotinement de pas sur le sentier. Il passe un troupeau de chèvres conduites par un adolescent qui s'arrête un instant, indécis, pour regarder Jésus. Puis il s'en va. Mais peu après il revient, car une chevrette s'est arrêtée là pour observer l'homme qu'elle n'avait pas l'habitude de voir en cet endroit, et qui tend sa longue main pour lui offrir une tige de marjolaine et caresse sa tête intelligente. Le pastoureau reste interdit. Il ne sait pas s'il doit éloigner la bête ou laisser Jésus la caresser en souriant comme s'il était content qu'elle vienne sans crainte

301

s'accroupir à ses pieds en posant la tête sur ses genoux. Les autres chèvres aussi reviennent en arrière pour brouter l'herbe parsemée de fleurettes.

Le pastoureau demande: “Veux-tu du lait? Je n'ai pas encore trait deux chèvres rétives qui, si elles ne sont pas repues, donnent des coups de cornes à celui qui leur presse les mamelles. Elles sont comme leur maître qui, s'il n'est pas soulé de gain, nous donne des coups de bâton.”

“Tu es serviteur berger?”

“Je suis orphelin, je suis seul et je suis serviteur. Lui m'est parent car c'est le mari de la sœur de la mère de ma mère. Et tant qu'il y eut Rachel... Mais elle est morte depuis plusieurs mois... Et je suis très malheureux... Prends-moi avec Toi! Je suis habitué à vivre de rien... Je serai ton serviteur... un peu de pain me suffit comme paiement. Ici aussi je n'ai rien... S'il me payait, je m'en irais. Mais il dit: "Voilà ton argent? Mais je le garde pour te vêtir et te nourrir". Il me vêt!... Tu le vois? Il me nourrit!... Regarde-moi... Et cela, ce sont les coups... Voilà mon pain d'hier...” il montre des bleus sur ses bras et ses épaules très maigres.

“Qu'avais-tu fait?”

“Rien. Tes compagnons, les disciples je veux dire, parlaient du Royaume des Cieux, et moi, je les écoutais... C'était le sabbat. Même si je ne travaillais pas, je n'étais pas oisif parce que c'était le sabbat... Il m'a frappé brutalement, tellement que... que je ne veux plus rester avec lui. Prends-moi. Ou je vais m'enfuir... je suis venu exprès ici, ce matin. J'avais peur de parler. Mais tu es bon. Je parle.”

“Et le troupeau? Tu ne voudras pas certainement t'enfuir avec lui...”

“... Je le ramènerai au bercail... L'homme, d'ici peu, va aller au bosquet pour couper du bois... Je vais ramener le troupeau et m'enfuir. Oh! prends-moi!”

“Mais tu sais qui je suis?”

“Tu es le Christ! Le Roi du Royaume des Cieux. Qui te suit est bienheureux dans l'autre vie. Je n'ai jamais eu de joie ici... mais, ne me repousse pas... que je l'aie là haut...” il pleure prosterné aux pieds de Jésus, près de la chevette.

“Comment me connais-tu si bien? Tu m'as peut-être entendu parler?”

“Non. Je sais, depuis hier, que tu te trouves où était le Baptiste. Mais par Enon, quelquefois, il passe de tes disciples. Je les ai

302

entendu. Ils s'appellent Mathias, Jean, Siméon, et ils étaient souvent ici car le Baptiste a été leur maître avant Toi. Et puis Isaac... En Isaac j'ai retrouvé père et mère. Isaac voulait même m'enlever au maître et il avait donné l'argent. Mais lui! Oui, il a pris l'argent, mais ensuite, il ne m'a pas donné, raillant ton disciple.”

“Tu sais beaucoup de choses. Mais sais-tu où je vais?”

“A Jérusalem. Mais je ne porte pas écrit sur mon visage que je suis d'Enon.”

“Je vais plus loin. Je m'en vais bientôt. Je ne puis te prendre.”

“Prends-moi pour le peu de temps que tu peux.”

“Et puis?”

“Et puis... Je pleurerai, mais j'irai avec ceux de Jean qui, les premiers, ont dit au pauvre enfant que la joie que les hommes ne donnent pas sur la Terre, c'est Dieu qui la donne au Ciel à ceux qui ont eu bonne volonté. Moi, pour l'avoir, j'ai reçu tant de coups et j'ai eu si faim, pour demander à Dieu de me donner cette paix. Tu vois que j'ai eu bonne volonté... Mais, maintenant, si tu me repousses, je ne pourrai plus espérer...” Il pleure doucement, en suppliant Jésus de ses yeux pleins de larmes plus qu'avec ses lèvres.

“Je n'ai pas d'argent pour te racheter et je ne sais pas si ton maître y consentirait.”

“Mais j'ai déjà été payé. J'ai des témoins: **Éli, Lévi et Jonas** ont vu et fait des reproches à l'homme, et ce sont les plus grands d'Enon, tu sais, eux!”

“S'il en est ainsi... Allons. Lève-toi et viens.”

“Où?”

“Chez ton maître.”

“J'ai peur! Vas-y seul. Il est là-bas, sur ce mont, au milieu des arbres qu'il coupe. Moi, j'attends ici.”

“Ne crains pas. Regarde- mes disciples viennent ici. Nous serons si nombreux contre lui. Il ne te fera pas de mal. Lève-toi. Nous irons à Enon chercher les trois témoins et nous irons trouver ton maître. Donne-moi la main. Par la suite, je te confierai aux disciples que tu connais. Comment t'appelles-tu?”

“**Benjamin.**”

“J'ai deux autres petits amis de ce nom. Tu seras le troisième.”

“Ami? C'est trop! Je suis serviteur.”

“Du Seigneur très Haut. Pour Jésus de Nazareth, tu es l'ami. Viens. Rassemble le troupeau et partons.”

Jésus se lève et, pendant que le pastoureau rassemble les chèvres et pousse celles qui sont rétives sur le chemin du retour, Jésus fait

303

signe aux apôtres, qui avancent sur le sentier et regardent du côté de Jésus, de venir rapidement. Ils hâtent le pas. Mais le troupeau est désormais en route et Jésus, tenant le pastoureau par la main, va vers eux...

“Seigneur! Tu es devenu pasteur de chèvres? Vraiment la Samarie peut être appelée la chèvre... Mais Toi...”

“Mais je suis le bon Pasteur et je change aussi les chèvres en agneaux. Puis les enfants sont tous des agneaux et celui-ci n'est qu'un peu plus qu'enfant.”

“N'est-ce pas peut-être l'enfant que cet homme hier a emmené si brutalement?” dit Mathieu en l'observant.

“Je crois que c'est lui. Était-ce toi?”

“C'est moi.”

“Oh! Pauvre garçon! Ton père ne t'aime certainement pas!” dit Pierre.

“Mon maître. Je n'ai pas d'autre père que Dieu.”

“Oui. Les disciples de Jean ont instruit son ignorance et réconforté son cœur, et au bon moment le Père de tous nous a fait rencontrer. Nous allons à Enon pour prendre avec nous trois témoins, et puis allons trouver son maître...” dit Jésus.

“Pour se faire donner l'enfant? Et où est l'argent? Marie a donné les derniers deniers qu'elle avait...” observe Pierre.

“Pas besoin d'argent. Il n'est pas esclave, et on a déjà donné l'argent pour l'avoir du maître. C'est Isaac qui l'a donné, car l'enfant lui faisait peine.”

“Et pourquoi ne l'a-t-il pas eu?”

“C'est que nombreux sont ceux qui bafouent Dieu et le prochain. Voici ma Mère avec les femmes. Allez leur dire qu'elles n'aillent pas plus loin.”

Jacques de Zébédée et André s'en vont en courant, légers comme des gazelles. Jésus se hâte vers la Mère et les femmes disciples et les rejoint quand déjà elles savent et observent l'enfant avec pitié.

Ils retournent rapidement vers Enon; ils y entrent. Ils vont, conduits par le garçon, à la maison d'**Éli**. C'est un vieillard aux yeux embués par les ans, mais encore vigoureux. Dans sa jeunesse il devait être robuste comme un chêne de ces régions.

“Éli, le Rabbi de Nazareth me prend si...”

“Te prend? Il ne pouvait faire une plus grande bonté. Tu finirais par devenir mauvais en restant ici. Le cœur s'endurcit quand l'injustice dure trop. Et elle est trop dure. Tu l'as trouvé? Le Très-Haut écoute donc tes pleurs, même s'ils viennent d'un enfant sa:

304

maritain. Tu es heureux alors, toi qui, grâce à ton âge, es délivré de toute chaîne et qui peux suivre la Vérité sans que rien te retienne de la suivre, pas même la volonté d'un père ou d'une mère. Cela paraît providentiel maintenant ce qui pendant tant d'années a semblé un châtement. Dieu est bon. Mais que veux-tu de moi, pour être venu ici? Ma bénédiction? Je te la donne comme l'Ancien de l'endroit.”

“Ta bénédiction, je la veux, car tu es bon. Et puis je suis venu pour que toi, avec Lévi et Jonas, vous alliez avec le Rabbi trouver mon maître pour qu'il ne réclame pas d'autre argent.”

“Mais, où est le Rabbi? Je suis vieux et j'y vois bien peu et je ne reconnais que ceux que je connais beaucoup. Moi, je ne connais pas le Rabbi.”

“Il est ici. Il est devant toi.”

“Ici? Puissance éternelle!” Le vieillard se lève et il s'incline vers Jésus en disant: “Pardonne au vieux dont les yeux sont enténébrés. Je te salue car il n'y a qu'un juste dans tout Israël, et tu es celui-là. Allons. Lévi est dans son jardin autour de sa cuve, et Jonas est à ses fromages.” Le vieillard se relève. Il est grand comme Jésus, bien que voûté par l'âge. Il se met en route en tâtant le mur, évitant à l'aide de son bâton les obstacles du chemin.

Jésus, qui l'a salué par sa paix, le secourt dans un endroit où trois marches rudimentaires rendent la route dangereuse pour un demi-aveugle. Avant de se mettre en route, Jésus avait dit aux femmes disciples de l'attendre à cet endroit. Pendant ce temps, Benjamin va à son bercail.

Le vieillard dit: “Tu es bon, mais Alexandre est un fauve. C'est un loup. Je ne sais pas si... Mais je suis assez riche pour te donner ce qu'il faut d'argent pour Benjamin, si encore Alexandre en veut. Mes enfants n'ont pas besoin de mon argent. Je suis près du siècle et l'argent ne sert pas pour l'autre vie. Un acte d'humanité, oui, il a de la valeur...”

“Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt?”

“Ne me fais pas de reproches, Rabbi. Je donnais à manger à l'enfant et je le réconfortais, pour qu'il ne devienne pas un malfaiteur. Alexandre est capable de rendre féroce une tourterelle, mais je ne pouvais pas, personne ne pouvait lui enlever l'enfant. Toi... tu t'en vas loin. Mais nous... nous restons ici et nous craignons ses vengeances. Un jour, quelqu'un d'Enon s'interposa parce que, ivre, il battait à mort l'enfant et lui, je ne sais pas comment il fit, réussit à empoisonner le troupeau.”

305

“N'est-ce pas mal penser?”

“Non. Il attendit plusieurs mois: L'hiver, quand les brebis restent enfermées. Et il empoisonna l'eau du bassin. Elles burent elles gonflèrent, elles moururent toutes. Nous sommes tous bergers ici, et nous avons compris... Pour en être sûr, on a fait manger de leur viande à un chien et le chien est mort. Et il y eut quelqu'un qui vit Alexandre entrer furtivement dans l'enclos... Oh! C'est un malfaiteur! Nous le craignons... Cruel, toujours ivre le soir. Impitoyable avec tous les siens. Maintenant qu'ils sont tous morts, il torture le garçon.”

“Et alors, ne viens pas si...”

“Oh! non. Je viens. Il faut dire la vérité. Voilà. J'entends le marteau, c'est Lévi.” Et il l'appelle à haute voix près d'une haie: “Lévi! Lévi!”

Un vieillard, qui est moins vieux que le premier, sort dehors en vêtements courts, un marteau dans la main. Il salue Éli et lui demande: “Que veux-tu, ami?”

“J'ai à côté de moi le Rabbi de Galilée. Il est venu pour prendre Benjamin. Viens, car Alexandre est dans le bois, pour témoigner que lui a déjà eu l'argent de ce disciple.”

“Je viens. On m'a toujours dit que le Rabbi était bon. Maintenant je le crois. Paix à toi!” Il dépose le marteau, dit à je ne sais qui de l'attendre, et il s'en va avec Éli et Jésus.

Ils sont vite arrivés au bercail de Jonas. Ils l'appellent, expliquent...

“Je viens. Toi” commande-t-il à un garçon “avance le travail.” Il s'essuie les mains à un linge qu'il jette sur une pioche et suit Jésus, après l'avoir salué en même temps que Lévi et Éli.

Jésus parle pendant ce temps avec le vieillard. Il lui dit: “Tu es un juste. Dieu te donnera la paix.”

“Je l'espère. Le Seigneur est juste! Ce n'est pas ma faute si je suis né en Samarie...”

“Ce n'est pas ta faute. Dans l'autre vie, il n'y a pas de frontières pour les justes. Seule la faute dresse une frontière entre le Ciel et l'Abîme.”

“C'est vrai. Comme je te verrais volontiers! Ta voix est douce, et douce est ta main pour conduire le vieil aveugle. Douce et forte. Il me semble que c'est celle de mon fils bien-aimé: Éli, comme moi, fils de Joseph, mon fils. Si ton aspect est comme ta main, bienheureux qui te voit.”

“Il vaut mieux m'entendre que me voir. Cela rend plus saint

306

l'esprit.”

“C'est vrai. Moi, j'écoute ceux qui parlent de Toi. Mais ils passent rarement... Mais cela n'est-il pas un bruit de hache sur les troncs?”
“Si.”

“Alors... Alexandre est près d'ici... Appelle-le.”

“Oui. Vous, restez ici. Si je puis faire seul, je ne vous appellerai pas. Ne vous montrez pas si je ne vous appelle pas.” Il avance et appelle à haute voix.

“Qui me veut? Qui es-tu?” dit un homme âgé, très robuste, au profil dur, avec une poitrine et des membres de lutteur. Un coup de ces mains doit être comme un brutal coup de massue.

“C'est Moi, un inconnu qui te connaît. Je, viens prendre ce qui m'appartient.”

“A Toi? Ah! Ah! Qu'est-ce qui est à toi dans mon bois?”

“Rien dans le bois. Dans ta maison, il y a Benjamin.”

“Tu es fou! Benjamin est mon serviteur.”

“Et ton parent. Et toi, tu es son geôlier. Un de mes envoyés t'a donné, pour avoir l'enfant, l'argent que tu demandais. Toi, tu as pris l'argent et gardé l'enfant. Mon envoyé, homme de paix, n'a pas réagi. Je viens au nom de la justice.”

“Ton envoyé a dû boire l'argent. Moi, je n'ai rien eu, et je garde Benjamin. Je l'aime bien.”

“Non. Tu le hais. Ce que tu aimes, c'est le profit dont tu ne lui donnes rien. Ne mens pas. Dieu punit les menteurs.”

“Moi, je n'ai pas eu d'argent. Si tu as parlé avec mon serviteur, sache que c'est un rusé menteur. Et moi je le frapperai, puisqu'il me calomnie. Adieu!” il tourne le dos à Jésus et va s'éloigner.

“Attention, Alexandre, que Dieu est présent. Ne défie pas sa bonté.”

“Dieu! Est-Il par hasard chargé de protéger mes intérêts, Dieu? C'est à moi seul de sauvegarder mes intérêts, et je m'en charge.”

“Gare à toi!”

“Mais qui es-tu, misérable galiléen? Comment te permets-tu de me faire des reproches? Moi, je ne te connais pas.”

“Tu me connais: je suis le Rabbi de Galilée, et...”

“Ah! oui! Et tu crois me faire peur? Je ne crains ni Dieu ni Belzébuth, moi, et tu veux que je te craigne, Toi? Un fou? Va, va! Laisse-moi travailler. Va-t'en, te dis-je. Ne me regarde pas. Crois-tu que tes yeux puissent me faire peur? Que veux-tu voir?”

“Tes crimes non, car je les connais tous. Tous. Même ceux que personne ne connaît. Mais je veux voir si tu ne comprends même

307

pas que cette heure est la dernière que te donne la miséricorde de Dieu pour te repentir. Je veux voir si le remords ne se lève pas pour fendre ton cœur de pierre, si...”

L'homme, qui a sa hache dans les mains, la lance vers Jésus qui se penche rapidement. La hache fait un arc au-dessus de sa tête et va frapper un jeune chêne vert qui se trouve coupé net et tombe avec un grand bruit de feuillage et un frémissement d'ailes d'oiseaux épouvantés.

Les trois, cachés à peu de distance, sortent en criant, craignant que Jésus aussi ait été frappé, et celui qui ne voit pas crie: “Oh! y voir! Voir si Lui est réellement sans blessure! Pour cela seulement y voir, ô Dieu éternel!” Et sourd à toutes les assurances des autres, il avance à l'aveuglette car il a perdu son bâton et il veut toucher Jésus, pour se rendre compte s'il ne saigne pas en quelque partie du corps, et il gémit: “Un clair rayon de lumière, et puis les ténèbres. Mais voir, voir, sans ce voile qui me permet à peine de deviner les obstacles...”

“Je n'ai rien, père, touche-moi” dit Jésus en le touchant et en se faisant toucher.

Pendant ce temps les autres adressent au brutal de dures paroles et lui reprochent ses coups et ses mensonges. N'ayant plus sa hache, il sort un couteau et il s'avance pour frapper, en blasphémant Dieu, en se moquant de l'aveugle, en menaçant les autres, vraiment semblable à, un fauve furieux. Mais il chancelle, s'arrête, laisse tomber le poignard, se frotte les yeux, les ouvre, les ferme, puis il semble un cri terrifiant: “Je n'y vois plus! À l'aide! Mes yeux... Les ténèbres... Qui me sauve?”

Les autres crient aussi, de stupeur. Et même ils se moquent de lui en disant: “Dieu t'a entendu.”

En effet, parmi ses blasphèmes, il y avait ceci: “Que Dieu m'aveugle si je mens et si j'ai péché. Et que je m'aveugle plutôt que d'adorer un fou nazaréen! En ce qui vous concerne, je me vengerai, et je briserai Benjamin comme cet arbuste...”

Et ils se moquent de lui en disant: “Maintenant venge-toi...”

“Ne soyez pas comme lui, ne haïssez pas” conseille Jésus, et il caresse le vieillard qui ne se préoccupe de rien autre que de la sauvegarde de Jésus et Jésus, pour le rassurer, lui dit: “Lève le visage! Regarde!”

Le miracle s'accomplit. Comme là-bas, pour le brutal, les ténèbres; de même, ici, pour le juste, la lumière. Et c'est un cri différent, bienheureux, qui s'élève sous les arbres robustes: “J'y vois!”

308

Mes yeux! La lumière! Béni sois-tu!” et le vieillard fixe Jésus avec des yeux qui rayonnent d'une nouvelle vie et puis il se prosterne pour baiser ses pieds.

“Allons, nous deux. Vous, vous reconduirez à Enon ce malheureux. Et ayez pitié car Dieu l'a déjà puni. Et Dieu suffit. Que l'homme soit bon pour tout malheur.”

“Prends pour toi l'enfant, les brebis, le bois, la maison, l'argent. Mais rends-moi la vue. Je ne peux rester ainsi.”

“Je ne puis. Je te laisse tout ce par quoi tu es devenu pécheur. Je prends avec Moi l'innocent car il a déjà souffert le martyre. Que dans les ténèbres ton âme puisse s'ouvrir à la Lumière.”

Jésus salue Lévi et Jonas, et descend rapidement avec le vieillard qui paraît rajeuni et qui, arrivé aux premières maisons, crie sa joie... Enon toute entière est en émoi...

Jésus se fraie un passage, va trouver le pastoureau qui est près des apôtres, et lui dit: “Viens! Partons, car on nous attend à **Tersa**.” “Libre? Libre? Avec Toi? Oh! Je n'y croyais pas! Je salue Éli. Et les autres?” Le garçon est agité...

Éli l'embrasse, le bénit et lui dit: “Et pardonne au malheureux.”

“Pourquoi? Pardonner, oui. Mais pourquoi malheureux?”

“Parce qu'il a blasphémé le Seigneur et la lumière s'est éteinte dans ses yeux. Personne de nous ne le pourra plus craindre. Il est dans les ténèbres et l'infirmité. Redoutable puissance de Dieu!...” Le vieillard paraît un prophète inspiré, ainsi, les bras levés, tourné vers le ciel, pensant à ce qu'il a vu.

Jésus le salue et fend la petite foule agitée. Il s'en va et à sa suite s'en vont les apôtres et les femmes disciples, et Benjamin s'en va, salué par les femmes qui veulent donner au préféré du Seigneur un gage de leur affection: un fruit, une bourse, un pain, un vêtement, ce qu'elles trouvent sur place. Et lui, heureux, les salue, les remercie et leur dit: “Toujours bonnes avec moi! Je m'en souviendrai. Je prierai pour vous. Envoyez vos fils au Seigneur. Il est beau d'être avec Lui. Il est la Vie. Adieu! Adieu!...”

Ils ont dépassé Enon. Ils descendent vers le Jourdain: vers la plaine de la vallée jordanique, vers de nouveaux événements, encore inconnus...

Mais l'enfant ne se tourne pas pour regarder. Il ne commente pas. Il ne pense pas. Il ne soupire pas. Il sourit. Il regarde Jésus, là-bas, tout en avant, vrai Berger suivi de son troupeau, du troupeau dans lequel il est maintenant lui aussi, le pauvre enfant... et à l'improviste, il chante, à gorge déployée...

309

Les apôtres sourient en disant: “Le garçon est heureux.”

Les femmes sourient en disant: “L'oiseau prisonnier a retrouvé la liberté et son nid.”

Jésus sourit, en se tournant pour le regarder, et son sourire, comme toujours, paraît rendre tout plus lumineux et il l'appelle en disant: “Viens ici, agnelet de Dieu. Je veux t'enseigner un beau chant.” Et, suivi par les autres, il entonne le psaume: “Le Seigneur est mon Berger. Il ne me manquera rien. Il m'a mis dans un lieu d'abondants pâturages” etc. La voix très belle de Jésus se répand à travers la campagne fertile, l'emporte sur les autres, même sur les meilleures, tant elle exprime puissamment sa joie.

“Il est heureux, ton Fils, Marie” dit Marie d'Alphée.

“Oui. Il est heureux. Il a encore quelque joie...”

“Aucun voyage n'est sans fruit. Il passe en répandant les grâces, et toujours il y a quelqu'un qui rencontre vraiment le Sauveur. Te souviens-tu de ce soir-là à Bethléem de Galilée?” demande Marie de Magdala.

“Oui. Mais je ne voudrais pas me rappeler ces lépreux et cet aveugle...”

“Tu pardonnerais toujours. Tu es tellement bonne! Mais la justice aussi est nécessaire” observe Marie Salomé.

“Elle est nécessaire, mais heureusement pour nous que la miséricorde est plus grande” dit encore Marie de Magdala.

“Toi, tu peux le dire. Mais Marie...” répond Jeanne.

“Marie ne veut que le pardon, bien qu'elle-même n'ait pas besoin de pardon. N'est-ce pas, Marie?” dit Suzanne.

“Je ne voudrais que le pardon, oui. Cela seulement. Être mauvais doit être déjà une terrible souffrance...” Elle soupire en le disant.

“Tu pardonnerais à tous, à tous vraiment? Mais serait-ce juste de le faire? Il y a des obstinés dans le mal qui empêchent tout pardon en s'en moquant comme d'une faiblesse” dit Marthe.

“Je pardonnerais. Pour moi, je pardonnerais. Non par sottise, mais parce que je vois en toute âme un petit enfant plus ou moins bon. Comme un fils... Une mère pardonne toujours... même si elle dit: “La justice veut un juste châtement”. Oh! si une mère pouvait mourir pour engendrer un cœur nouveau, bon, pour le fils mauvais, croyez-vous qu'elle ne le ferait pas? Mais cela ne se peut. Il y a des cœurs qui repoussent toute aide... Et je pense qu'à eux aussi la pitié doit donner le pardon. Car il est déjà si grand le poids qu'ils ont sur le cœur: de leurs fautes, de la rigueur de Dieu... Oh! pardonnons, pardonnons aux coupables... Et plût à Dieu accueillir”

310

notre pardon absolu pour diminuer leur dette...”

“Mais pourquoi pleures-tu toujours, Marie? Même maintenant que ton Fils a une heure de joie!” se plaint Marie d'Alphée.

“Cela n'a pas été toute joie car le coupable ne s'est pas repenti. Jésus est dans une joie complète quand il peut racheter...”

Qui sait pourquoi Nique, qui n'a jamais parlé, dit à l'improviste: “D'ici peu, nous serons de nouveau avec Judas de Kériot.”

Les femmes se regardent comme si cette simple phrase était une chose extraordinaire, comme si derrière elle se cachait je ne sais quelle grande chose. Mais aucune ne dit mot.

Jésus s'est arrêté dans une très belle oliveraie. Tous s'arrêtent. Jésus bénit la nourriture et la partage et puis il la répartit.

Benjamin regarde et range ce qu'on lui a donné: vêtements trop longs ou trop larges, sandales qui ne lui vont pas, amandes encore dans leur enveloppe, les dernières noix, un petit fromage, quelques pommes ridées, un coutelas. Il est heureux de son trésor. Il veut offrir les aliments, et il plie les vêtements en disant: “Je mettrai le plus beau pour Pâque.”

Marie d'Alphée promet: “A Béthanie, je te remettrai tout en ordre. En attendant, laisse-le dehors. À Tersa, il y aura de l'eau pour le rafraîchir et plus loin il y aura du fil pour le mettre aux mesures. Pour les sandales, ensuite... je ne sais comment faire.”

“On va les donner au premier pauvre que l'on rencontre si elles vont à son pied et, à Tersa, on va en acheter une paire de neuves” dit tranquillement Marie de Magdala.

“Avec quel argent, ma sœur?” lui demande Marthe.

“Ah! c'est vrai! Nous n'avons plus une piécette... Mais Judas a de l'argent... Ainsi chaussé, Benjamin ne peut faire une longue route. Et puis, le pauvre enfant! Son âme a eu une grande joie, mais son humanité aussi doit avoir un sourire... Certaines choses font plaisir.”

Suzanne, jeune et de bonne humeur, lui dit en riant: “Tu parles comme si tu savais par expérience qu'une paire de sandales neuves fait la joie de qui n'en a jamais possédées de pareilles!”

“C'est vrai. Mais c'est parce que, en effet, je sais comment peut faire plaisir un vêtement sec quand on est trempé, et un vêtement frais quand on n'en a qu'un. Moi, je me souviens...” Et elle penche la tête sur l'épaule de Marie très Sainte en disant: “Tu te rappelles, ô Mère?” et elle l'embrasse avec tendresse.

Jésus donne l'ordre de partir pour être à Tersa avant le soir: “Ils vont s'inquiéter les deux qui ne sont pas au courant...”

311

“Veux-tu que l'on aille en avant pour leur dire que tu arrives?” propose Jacques d'Alphée.

“Oui. Allez tous, sauf Jean et Jacques et mon frère Jude. Tersa n'est pas loin désormais... Allez donc. Cherchez Judas et Élise et préparez en même temps les places pour nous, car ayant tant tardé et ayant les femmes avec nous, il est bien d'y passer la nuit... Nous vous suivrons pendant ce temps. Faites en sorte qu'on vous trouve aux premières maisons...”

Les huit apôtres s'en vont rapidement et Jésus les suit plus lentement.

36. JÉSUS REPOUSSÉ PAR LES SAMARITAINS

5/3/1947

575.1 Tersa est tellement environnée d'oliveraies luxuriantes qu'il faut en être bien proche pour remarquer que la ville est là. Une enceinte de jardins potagers d'une fertilité merveilleuse fait pour les maisons un dernier abri contre le vent. Dans les jardins, la chicorée, les salades, les légumes, les jeunes plantes de cucurbitacées, les arbres fruitiers, les tonnelles, fondent et entrelacent leurs verts de nuances variées. Les fleurs apportent la promesse des fruits et les petits fruits promettent leurs délices. Les petites fleurs de la vigne et celles des oliviers plus précoces pleuvent, au passage d'un petit vent plutôt énergique, et saupoudrent le sol d'une neige blanche verte.

De derrière un rideau de roseaux et de saules qui ont poussé près d'un canal desséché mais au fond encore humide, en entendant le bruit des pas de ceux qui arrivent, émergent les huit apôtres envoyés en avant précédemment. Ils sont visiblement inquiets et affligés et font signe de s'arrêter. Ils courent en avant. Quand ils sont assez proches pour qu'on puisse les entendre sans qu'ils aient besoin de crier, ils disent: “En allez-vous! En allez-vous! En arrière, dans la campagne. On ne peut entrer dans la ville. Pour un peu ils nous lapideraient. Écartez-vous, là, dans ce bosquet et nous allons parler...” Ils poussent en arrière dans le fond du canal desséché Jésus, les trois apôtres, le garçon, les femmes, impatientes de s'éloigner sans être vus, et ils disent: “Qu'on ne nous voie pas ici. Partons! Partons!”

Inutilement Jésus, Jude et les deux fils de Zébédée cherchent à

312

savoir ce qui est arrivé. Inutilement ils disent: “Mais Judas de Simon? Mais Élise?”

Les huit ne veulent rien entendre. Marchant dans le fouillis des tiges et des plantes aquatiques, les pieds lacérés par les joncs, frappés au visage par les saules et les roseaux, glissant sur la vase du fond, s'accrochant aux herbes, s'appuyant aux bords, se couvrant de boue, ils s'éloignent ainsi, poussés par derrière par les huit qui marchent avec la tête presque tournée pour voir si de Tersa il sort quelqu'un à leur poursuite. Mais sur la route il n'y a que le soleil qui commence le crépuscule, et un chien maigre qui erre.

Finalement ils sont près d'un fourré de ronces qui sert de limite à une propriété. Derrière le fourré, un champ de lin dont le vent fait onduler les hautes tiges qui commencent à sortir leurs fleurs de couleur bleu ciel.

“Là, là-dedans. En restant assis, personne ne nous verra, et à la tombée de la nuit nous partirons...” dit Pierre en essuyant sa sueur...”

“Où?” demande Jude d'Alphée. “Nous avons les femmes.”

“Nous irons n'importe où. Du reste les prés sont pleins de foin coupé, cela fera un lit. Pour les femmes, nous ferons des tentes avec nos manteaux et nous veillerons.”

“Oui. Il suffit de ne pas être vus et de descendre à l'aube vers le Jourdain. Tu avais raison, Maître, de ne pas vouloir la route de Samarie. Pour nous qui sommes pauvres, il vaut mieux les voleurs que les samaritains!...” dit Barthélemy encore hors d'haleine.

“Mais qu'est-il arrivé en somme? C'est Judas qui a fait quelque...” dit le Thaddée.

Thomas l'interrompt: “Judas a reçu certainement des coups. J'en suis fâché pour Élise...”

“Tu as vu Judas?”

“Moi, non. Mais il est facile d'être prophètes. S'il s'est dit ton apôtre, certainement il a été frappé. Maître, ils ne veulent pas de Toi.”

“Oui, ils se sont tous révoltés contre Toi.”

“Ce sont de vrais samaritains.”

Ils parlent tous ensemble. Jésus impose le silence à tous et il dit: “Qu'un seul parle. Toi, Simon le Zélote, qui es le plus calme.”

“Seigneur, c'est vite dit. Nous sommes entrés dans la ville, et personne ne nous a dérangés tant qu'ils n'ont pas su qui nous sommes, tant qu'ils ont cru que nous étions des pèlerins de passage.”

313

Mais nous avons demandé - il fallait bien le faire - si un homme jeune, grand, brun, vêtu de rouge et avec un talet à bandes rouges et blanches, accompagné d'une femme âgée, maigre, avec des cheveux plutôt blancs que noirs et un vêtement gris très foncé, étaient entrés dans la ville et s'ils avaient cherché le Maître galiléen et ses compagnons. Alors ils se sont fâchés tout de suite... Peut-être

nous n'aurions pas dû parler de Toi. Nous nous sommes certainement trompés... Mais dans les autres endroits nous avons été accueillis si bien que... Je ne comprends pas ce qui est arrivé!... Ils semblaient des vipères ceux qui, il y a seulement trois jours, étaient respectueux avec Toi!..."

Le Thaddée l'interrompt: "Travail de juifs..."

"Je ne crois pas. Je ne le crois pas à cause des reproches qu'ils nous ont fait et de leurs menaces. Moi, je crois... Ou plutôt je suis sûr, nous sommes sûrs que la cause de la colère des samaritains c'est que Jésus a repoussé leur offre de protection. Ils criaient: "Partez! Partez! Vous et votre Maître! Il veut aller adorer sur le Moriah. Qu'il y aille, et qu'il meure, Lui et tous les siens. Il n'y a pas de place parmi nous pour ceux qui ne nous considèrent pas comme amis, mais seulement comme des serviteurs. Nous ne voulons pas d'autres ennemis si ce n'est pas compensé par le profit. Des pierres au lieu de pain pour le Galiléen, les chiens pour l'attaquer au lieu de maisons pour l'accueillir". Ainsi parlaient-ils et ils en disaient davantage. Et comme nous insistions pour savoir au moins ce qu'il en était de Judas, ils ont pris des pierres pour nous frapper et ils ont réellement lancés les chiens. Et ils criaient entre eux: "Mettons-nous près de toutes les entrées. Si Lui vient, nous nous vengerons". Nous avons fui. Une femme - il y a toujours quelqu'un de bon, même parmi les mauvais - nous a poussés dans son jardin et de là nous a conduits par un sentier entre les jardins jusqu'au canal qui était sans eau, car on avait irrigué avant le sabbat et elle nous a cachés là. Et puis elle nous a promis de nous donner des nouvelles de Judas. Mais elle n'est plus venue. Mais attendons-la ici, car elle a dit que si elle ne nous trouve pas dans le canal, elle viendra ici." Il y a de nombreux commentaires. Certains continuent d'accuser les juifs. Certains font à Jésus un léger reproche, un reproche voilé sous les mots: "Tu as parlé trop clairement à Sichem et puis tu t'es éloigné. Pendant ces trois jours, ils ont décidé qu'il est inutile qu'ils s'illusionnent et qu'ils se fassent tort pour quelqu'un qui ne les satisfait pas... et ils te chassent..."

314

Jésus répond: "Je ne me repens pas d'avoir dit la vérité et de faire mon devoir. Maintenant ils ne comprennent pas. D'ici peu, ils comprendront ma justice et me vénéreront plus que si je ne l'avais pas respectée, et qui est plus grande que l'amour que j'ai pour eux."

"Voilà! Voilà la femme sur la route. Elle ose se faire voir..." dit André.

"Ne va-t-elle pas nous trahir, hein?" dit Barthélemy soupçonneux.

"Elle est seule!"

"Elle pourrait être suivie par des gens cachés dans le canal..."

Mais la femme, qui avance avec un panier sur la tête, continue sa route et dépasse les champs de lin où attendent Jésus et les apôtres et puis elle prend un sentier et disparaît... pour réapparaître à l'improviste derrière ceux qui l'attendent et qui se retournent presque effrayés en entendant le froissement des herbes.

La femme parle aux huit qu'elle connaît: "Voilà! Pardonnez-moi si je vous ai fait beaucoup attendre... Je ne voulais pas qu'on me suive. J'ai dit que j'allais chez ma mère... Je sais... Et j'ai apporté ici de quoi vous restaurer. Le Maître... Qui est-ce? Je veux le vénérer."

"Voici le Maître."

La femme, qui a déposé son panier, se prosterne en disant: "Pardonne la faute de mes concitoyens. S'il n'y avait pas eu des gens pour les exciter... Mais ils en ont influencé un grand nombre à propos de ton refus..."

"Je n'ai pas de rancœur, femme. Lève-toi et parle. As-tu des nouvelles de mon apôtre et de la femme qui était avec lui?"

"Oui. Chassés comme des chiens, ils sont en dehors de la ville, de l'autre côté, attendant qu'il fasse nuit. Ils voulaient revenir vers Enon pour te chercher. Ils voulaient venir ici, sachant que leurs compagnons y étaient. J'ai dit que non, qu'ils ne le fassent pas. Qu'ils restent tranquilles et que je vous conduirai vers eux et je le ferai dès le crépuscule.

Par un heureux hasard, mon époux est absent et je suis libre de quitter la maison. Je vous conduirai chez une de mes sœurs, mariée sur les terres de la plaine. Vous dormirez là sans dire qui vous êtes, pas à cause de **Mérod**, mais à cause des hommes qui sont avec elle. Ce ne sont pas des samaritains: ils sont de la Décapole, établis ici. Mais il vaut mieux..."

"Que Dieu te récompense. Les deux disciples ont-ils été blessés?"

"L'homme un peu. La femme pas du tout. Et certainement le Très-Haut l'a protégée car elle, fièrement, a protégé son fils de sa

315

personne quand les habitants ont pris des pierres. Oh! quelle femme courageuse! Elle criait: "C'est ainsi que vous frappez quelqu'un qui ne vous a pas offensés? Et vous ne me respectez pas, moi qui le défends et qui suis mère? N'avez-vous pas de mères, vous tous qui ne respectez pas quelqu'une qui a engendré? Êtes-vous nés d'une louve, ou bien vous êtes vous faits de boue et de fumier?" et elle regardait les agresseurs en tenant son manteau ouvert pour défendre l'homme et, pendant ce temps, elle reculait en le poussant hors de la ville... Et maintenant encore elle le reconforte en disant: "Que le très-Haut veuille, ô mon Judas, faire de ce sang répandu pour le Maître un baume pour ton cœur". Mais il est peu blessé. L'homme a peut-être plus de peur que de mal. Mais maintenant prenez et mangez. Pour les femmes il y a du lait qu'on vient de traire et du pain avec du fromage et des fruits. Je n'ai pas pu cuire de la viande, j'aurais trop tardé. Ici il y a du vin pour les hommes. Mangez, pendant que le soir descend puis, par des chemins sûrs, nous irons trouver les deux, et ensuite chez Mérod."

"Que Dieu te récompense encore" dit Jésus et il offre et distribue la nourriture, en mettant de côté deux parts pour ceux qui sont éloignés.

"Non. Non. J'ai pensé à eux et leur ai porté sous mes vêtements des œufs et du pain, avec un peu de vin et d'huile pour les blessures. Mangez, pendant que je surveille la route..."

Ils mangent, mais l'indignation dévore les hommes, et les femmes accablées sont nonchalantes. Toutes, sauf Marie de Magdala. Ce qui effraie et humilie les autres a toujours pour elle l'effet d'une liqueur qui excite les nerfs et son courage. Les yeux lancent des éclairs vers la ville hostile. Seule la présence de Jésus qui a déjà dit de ne pas avoir de rancœur, retient des paroles méprisantes. Ne pouvant parler ni agir, elle déverse sa colère sur le pain innocent qu'elle mord d'une manière tellement significative que le Zélate ne peut se retenir de lui dire en souriant: "Heureusement pour les gens de Tersa qu'ils ne peuvent tomber entre tes mains! Tu ressembles à un fauve enchaîné, Marie!"

"J'en suis un. Tu as vu juste. Et aux yeux de Dieu j'ai plus de mérite de me retenir d'entrer là-bas, comme ils le méritent, que pour tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour expier."

"Brave, Marie! Dieu t'a pardonné des fautes plus grandes que la leur."

"C'est vrai. Eux t'ont offensé, toi, mon Dieu, une fois, et suggestionnés par autrui. Et moi... de nombreuses fois... et par ma propre

316

volonté... et je ne puis être intransigeante ni orgueilleuse..." Elle rebaisse les yeux sur son pain sur lequel tombent deux larmes. Marthe lui met la main sur les genoux en lui disant à voix basse: "Dieu t'a pardonnée. Ne te mortifie plus... Rappelle-toi ce que tu as eu: notre Lazare..."

"Je ne me mortifie pas. C'est de la reconnaissance, c'est de l'émotion... Et la constatation que je n'ai pas encore cette miséricorde que j'ai si largement reçue... Pardonne-moi, Rabboni!" dit-elle en levant ses yeux splendides auxquels l'humilité a rendu leur douceur.

"On ne refuse jamais le pardon à qui est humble de cœur, Marie."

Le soir descend, en teintant l'air d'une nuance délicate de violet. Les choses un peu éloignées se confondent. Les tiges de lin dont la grâce était si visible, se fondent à présent en une masse sombre. Les oiseaux se taisent dans les feuillages. La première étoile s'allume. La première cigale fait retentir son crissement dans l'air. C'est le soir.

"Nous pouvons aller. Ici, dans les champs, on ne nous verra pas. Venez avec assurance. Je ne vous trahis pas. Je ne le fais pas pour en tirer profit. Je demande seulement au ciel la pitié, car de pitié, nous en avons tous besoin" dit la femme en soupirant.

Ils se lèvent, ils la suivent. Ils passent au large de Tersa, au milieu des champs et des jardins déjà obscurs, mais pas assez loin pour ne pas voir les hommes autour des feux au point de départ des routes...

"Ils nous guettent..." dit Mathieu.

"Maudits!" siffle Philippe entre ses dents.

Pierre ne parle pas, mais il agite ses bras vers le ciel dans un appel ou une protestation muette.

Mais Jacques et Jean de Zébédée qui se sont parlé sans arrêt là-bas, un peu en avant des autres, reviennent sur leurs pas pour dire:

"Maître, si Toi, à cause de la perfection de ton amour, tu ne veux pas recourir au châtement, veux-tu que nous le fassions? Veux-tu que nous disions au feu du ciel de descendre et de consumer ces pécheurs? Tu nous as dit que nous pouvions tout ce que nous demandions avec foi et..."

Jésus qui marchait un peu penché, comme s'il était fatigué, se redresse brusquement et les foudroie de deux regards qui étincellent à la lumière de la lune. Les deux reculent en silence, effrayés devant ce regard. Jésus, en les fixant toujours ainsi, leur dit: "Vous

317

ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes mais pour les sauver. Vous ne vous rappelez pas ce que je vous ai dit? J'ai dit dans la parabole du bon grain et de l'ivraie: "Pour l'instant laissez le bon grain et l'ivraie croître ensemble, car à vouloir les séparer maintenant, vous risqueriez d'arracher le bon grain avec l'ivraie. Laissez-les donc jusqu'à la moisson. Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs: ramassez maintenant l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler et rentrez le bon grain dans mon grenier." Jésus a déjà modéré son indignation envers les deux qui, à cause d'une colère qu'avait suscitée leur amour pour lui, demandaient de punir ceux de Tersa et qui maintenant se tiennent tête basse devant Lui. Il les prend par le coude, l'un à droite, l'autre à gauche, et se remet en route en les conduisant ainsi et en parlant à tous qui s'étaient serrés autour de Lui quand il s'était arrêté. "En vérité, je vous dis que le temps de la moisson est proche, ma première moisson, et pour beaucoup, il n'y en aura pas une seconde. Mais - louons-en le Très-Haut -certains qui dans mon temps n'ont pas su devenir épi de bon grain, après la purification du sacrifice pascal renaîtront avec une âme nouvelle. Jusqu'à ce jour, je ne m'acharnerai contre personne... Après ce sera la justice..."

"Après la Pâque?" demande Pierre.

"Non. Après le temps. Je ne parle pas de ces hommes, de maintenant. Je regarde les siècles futurs. L'homme ne cesse de se renouveler comme les moissons dans les champs, et les récoltes se suivent. Et Moi, je laisserai ce qu'il faut pour que ceux qui viendront à l'avenir puissent se faire bon grain. S'ils ne le veulent pas, à la fin du monde, mes anges sépareront l'ivraie du bon grain. Alors ce sera le Jour éternel de Dieu seul. Pour l'instant, dans le monde, c'est le jour de Dieu et de Satan. Le Premier semant le Bien, le second jetant parmi les semences de Dieu son ivraie de damnation, ses scandales, ses iniquités, ses semences qui font naître l'iniquité et les scandales. Car toujours il y aura des gens pour exciter contre Dieu, comme ici, avec ceux-ci qui, en vérité, sont moins coupables que ceux qui les poussent au mal."

"Maître, chaque année on se purifie à la Pâque des Azymes, mais toujours on reste ce qu'on était. Est-ce que peut-être ce sera différent cette année?" demande Mathieu.

"Très différent."

"Pourquoi? Explique-nous."

"Demain... Demain, ou quand nous serons en route, et que Judas

de Simon sera avec nous, je vous le dirai.”

“Oh! oui. Tu nous le diras et nous nous rendrons meilleurs... En attendant, pardonne-nous, Jésus” dit Jean.

“Je vous ai bien appelé par votre vrai nom. Mais le tonnerre ne fait pas de mal. La foudre, oui, peut tuer. Pourtant souvent le tonnerre annonce la foudre. Ainsi en arrive-t-il à celui qui n'enlève pas de son esprit tout désordre contre l'amour. Aujourd'hui il demande de pouvoir punir. Demain il punit sans demander. Après -demain il punit même sans raison. Il est facile de descendre... Aussi je vous dis de vous dépouiller de toute dureté de cœur envers votre prochain. Faites comme je fais, et vous serez sûrs de ne pas vous tromper. M'avez-vous peut-être jamais vu me venger de quelqu'un qui m'afflige?”

“Non, Maître. Tu...”

“Maître! Maître! Nous sommes ici, Élise et moi. Oh! Maître, quel souci pour Toi! Et quelle peur de mourir...” dit Judas de Kériot en débouchant de derrière des rangs de vigne et en courant vers Jésus. Une bande lui entoure le front. Élise, plus calme, le suit.

“Tu as souffert? Tu as craint de mourir? La vie t'est-elle tellement chère?” demande Jésus en se dégageant de Judas qui l'embrasse et pleure.

“Pas la vie. Je craignais Dieu. Mourir sans ton pardon... Je ne cesse pas de t'offenser. J'offense tout le monde. Même elle... Et elle m'a répondu en me servant de mère. Je me suis senti coupable et j'ai craint la mort...”

“Oh! crainte salutaire, si elle peut te rendre saint! Mais moi, je te pardonne, toujours, tu le sais. Il suffit que tu aies la volonté de te repentir. Et toi, Élise, as-tu pardonné?”

“C'est un grand enfant déchaîné. Je sais être indulgente.”

“Tu as été courageuse, Élise. Je le sais.”

“Si elle n'avait pas été là! Je ne sais pas si je t'aurais revu, Maître!”

“Tu vois donc que ce n'est pas par haine, mais par amour qu'elle était restée près de toi... N'as-tu pas été blessée, Élise?”

“Non, Maître. Les pierres tombaient tout autour de moi sans me blesser, mais mon cœur a été très angoissé en pensant à Toi...”

“Tout est fini désormais. Suivons la femme qui veut nous conduire dans une maison sûre.”

Ils se remettent en route en prenant un petit chemin éclairé par la lune... qui s'en va vers l'orient.

Jésus a pris l'Isariote par le bras et il est en avant avec lui. Il lui

parle doucement. Il essaie de travailler son cœur secoué par la peur passée du jugement de Dieu: “Tu vois, Judas, comme il est facile de mourir. La mort est toujours aux aguets autour de nous. Tu vois comme ce qui nous paraît une chose négligeable quand nous sommes pleins de vie devient une chose grande, effroyablement grande, quand la mort nous effleure. Mais pourquoi vouloir avoir ces peurs, se les créer pour les trouver en face de soi au moment de mourir, alors qu'avec une vie sainte, on peut ignorer l'épouvante du proche jugement de Dieu? Ne te semble-t-il pas qu'il vaut la peine de vivre en juste pour avoir une mort tranquille? Judas, mon ami, la divine, paternelle miséricorde a permis cet événement pour qu'il fût un appel à ton cœur. Il est encore temps pour toi, Judas... Pourquoi ne veux-tu pas donner à ton Maître qui va mourir la grande, la très grande joie de te savoir revenu au Bien?”

“Mais peux-tu encore me pardonner, Jésus?”

“Et te parlerais-je ainsi, si je ne le pouvais pas? Comme tu me connais peu encore! Moi, je te connais. Je sais que tu es comme quelqu'un qui est saisi par une pieuvre géante. Mais si tu voulais, tu pourrais encore te libérer. Oh! tu souffrirais, certainement.

T'arracher à ces chaînes qui te mordent et t'empoisonnent serait douloureux. Mais après quelle joie, Judas! Tu crains de ne pas avoir la force de réagir contre ceux qui te suggestionnent? Moi, je puis t'absoudre à l'avance du péché de transgression du rite pascal... Tu es un malade. Pour les malades, la Pâque n'est pas obligatoire. Personne n'est plus malade que toi. Tu es comme un lépreux. Les lépreux ne montent pas à Jérusalem, tant qu'ils sont tels. Crois, Judas, que de comparaître devant le Seigneur avec un esprit immonde tel que le tien, ce n'est pas l'honorer, mais l'offenser. Il faut d'abord...”

“Pourquoi, alors, ne me purifies-tu pas et ne me guéris-tu pas?” demande Judas, déjà dur, récalcitrant.

“Je ne te guéris pas! Quand quelqu'un est malade, il cherche à se guérir par lui-même, à moins que ce ne soit un tout petit ou un sot qui ne sait pas vouloir...”

“Traite-moi comme de telles personnes. Traite-moi en sot, et pourvois Toi-même, à mon propre insu.”

“Ce ne serait pas juste, parce que tu peux vouloir. Tu sais ce qui est bien et ce qui est mal pour toi. Et il ne servirait à rien que je te guérisse sans ta volonté de rester guéri.”

“Donne-la-moi aussi.”

“Te la donner? T'imposer alors une volonté bonne? Et ton libre arbitre? Que deviendrait-il alors? Que serait ton moi d'homme, de créature libre? Succube?”

“Comme je suis succube de Satan, je pourrais l'être de Dieu!”

“Comme tu me blesses, Judas! Comme tu transperces mon cœur! Mais pour ce que tu me fais, je te pardonne... Succube de Satan, as-tu dit. Moi, je ne disais pas cette chose redoutable...”

“Mais tu la pensais parce qu'elle est vraie et que tu la connais, s'il est vrai que tu lis dans les cœurs des hommes. S'il en est ainsi, tu sais que je ne suis plus libre de moi... Il m'a pris et...”

“Non. Il s'est approché de toi, en te tentant, en t'essayant, et tu l'as accueilli. Il n'y a pas de possession s'il n'y a pas au début une adhésion à quelque tentation satanique. Le serpent insinue sa tête entre les barreaux serrés mis pour défendre les cœurs, mais il

n'entrerait pas si l'homme ne lui élargissait pas un passage pour admirer son aspect séducteur, pour l'écouter, pour le suivre... Alors seulement l'homme devient succube, possédé, mais parce qu'il le veut. Dieu aussi flèche des cieux les lumières très douces de son paternel amour, et ses lumières pénètrent en nous. Ou plutôt: Dieu, à qui tout est possible, descend dans le cœur des hommes. C'est son droit. Pourquoi alors l'homme qui sait qu'il devient esclave, succube de l'Horrible, ne sait-il pas se rendre serviteur de Dieu, ou plutôt fils de Dieu, et pourquoi chasse-t-il son Père très Saint? Tu ne me réponds pas? Tu ne me dis pas pourquoi tu as préféré Satan à Dieu, pourquoi tu as voulu Satan? Mais il serait encore temps pour te sauver! Tu sais que je vais à la mort. Personne ne le sait comme toi... Je ne refuse pas de mourir... Je vais. Je vais à la mort, parce que ma mort sera la Vie pour tant d'hommes. Pourquoi ne veux-tu pas être de ceux-ci? Est-ce que ce sera pour toi seulement, mon ami, mon pauvre ami malade, que ma mort sera inutile?"

"Elle sera inutile pour tant de gens, ne te fais pas d'illusions. Tu ferais mieux de fuir et de vivre loin d'ici, de jouir de la vie, d'enseigner ta doctrine, car elle est bonne, mais ne pas te sacrifier."

"Enseigner ma doctrine! Mais qu'est-ce que j'enseignerais désormais de vrai, si je faisais le contraire de ce que j'enseigne? Quel Maître serais-je si je prêchais l'obéissance à la volonté de Dieu et ne la faisais pas? L'amour des hommes, et qu'ensuite je ne les aimais pas? Le renoncement à la chair et au monde et qu'ensuite j'aimais ma chair et les honneurs du monde, le refus de donner le scandale et qu'ensuite je scandalisais non seulement les hommes,

321

mais les anges? C'est Satan qui parle par toi en ce moment, comme il a parlé à Ephraïm, comme tant de fois il a parlé et agi, par ton intermédiaire, pour me troubler. Je les reconnais toutes ces actions de Satan, accomplies grâce à toi, et je ne t'ai pas haï, je n'ai pas éprouvé de lassitude de toi, mais seulement de la peine, une peine infinie. Comme une mère qui suit les progrès d'un mal qui amène son fils à la mort, j'ai observé la progression du mal en toi. Comme un père qui ne regrette rien pourvu qu'il trouve des remèdes pour son fils malade, Moi je n'ai rien épargné pour te sauver, j'ai surmonté les répugnances, les indignations, les amertumes, les découragements... Comme un père et une mère désolés, désillusionnés de toute puissance terrestre, se tournent vers le Ciel pour obtenir la vie d'un fils, ainsi j'ai gémi et je gémiss pour implorer un miracle qui te sauve, te sauve, te sauve sur le bord de l'abîme qui déjà s'ouvre sous tes pieds.

Judas, regarde-moi! Sous peu mon Sang sera répandu pour les péchés des hommes. Il ne m'en restera pas une goutte. Le boiront la terre, les pierres, les herbes, les vêtements de mes persécuteurs et les miens... le bois, le fer, les cordes, les épines du **nabacà**... et le boiront les esprits qui attendent le salut... Est-ce que toi seul tu ne veux pas le boire?

Moi, pour toi seul, je donnerais tout le Sang que j'ai. Tu es mon ami. Comme on meurt volontiers pour l'ami! Pour le sauver! On dit: "Je meurs, mais je continuerai de vivre dans l'ami auquel j'ai donné la vie".

Comme une mère, comme un père qui continuent de vivre dans leur descendance même après qu'ils se sont éteints. Judas, Moi, je t'en supplie! Je ne demande rien d'autre en cette veille de ma mort. Au condamné, les juges eux-mêmes, même les ennemis accordent une ultime grâce, exaucent le dernier désir. Moi, je te demande de ne pas te damner. Je ne le demande pas tant au Ciel qu'à toi, à ta volonté...

Pense à ta mère, Judas. Que sera ta mère, ensuite? Que sera le nom de ta famille? Je fais appel à ton orgueil, il est plus fier que jamais, pour te défendre contre ton déshonneur. Ne te déshonore pas, Judas. Réfléchis. Les années passeront et les siècles, les royaumes et les empires tomberont, les étoiles perdront leur éclat, la configuration de la Terre changera, et tu seras toujours Judas, comme Caïn est toujours Caïn, si tu persistes dans ton péché.

Les siècles auront une fin et il restera seulement le Paradis et l'Enfer. Dans le Paradis et dans l'Enfer, pour les hommes ressuscités et accueillis âmes et corps, pour l'éternité, là où il est juste qu'ils soient, tu seras toujours Judas, le maudit, le plus grand coupable, si tu ne te repens pas.

Je descendrai pour libérer les esprits des Limbes, je les tirerai

322

en foules du Purgatoire, et toi... je ne pourrai t'attirer où je suis... Judas, je vais mourir, j'y vais heureux, car elle est venue l'heure que j'attendais depuis des millénaires: l'heure de réunir les hommes à leur Père.

Il y en a beaucoup que je ne réunirai pas. Mais le nombre des sauvés que je contemplerai en mourant me consolera du déchirement de mourir inutilement pour un si grand nombre. Mais, c'est Moi qui te le dis, il sera terrible de te voir parmi ces derniers, toi, mon apôtre, mon ami. Ne me donne pas cette inhumaine douleur!... Je veux te sauver, Judas. Te sauver. Regarde. Nous descendons au fleuve. Demain, à l'aube, quand tous dorment encore, nous le passerons, nous deux, et tu iras à Bozra, à Arbela, à Aëra, où tu veux. Tu connais les maisons des disciples. À Bozra, cherche Joachim et Marie, la lépreuse que j'ai guérie. Je te donnerai un écrit pour eux. Je dirai que pour ta santé, il te faut un repos tranquille dans un air différent. Et c'est la vérité, malheureusement, puisque tu as l'esprit malade et l'air de Jérusalem te serait mortel. Mais eux croiront qu'il s'agit de ton corps. Tu resteras là jusqu'à ce que je vienne t'en tirer. À tes compagnons, Moi, j'y penserai... Mais ne viens pas à Jérusalem. Tu vois? Je n'ai pas voulu des femmes, sauf des plus courageuses parmi elles, et celles qui par leur droit de mère doivent être près de leurs enfants."

"La mienne aussi?"

"Non. Marie ne sera pas à Jérusalem..."

"C'est la mère d'un apôtre, elle aussi, et elle t'a toujours honoré."

"Oui, elle aurait le droit comme les autres d'être près de Moi, elle qui m'aime avec une parfaite justice. Mais c'est justement pour cela qu'elle n'y sera pas. Parce que je lui ai dit de ne pas y être, et elle sait obéir."

"Pourquoi ne doit-elle pas y être? Qu'a-t-elle de différent de la mère de tes frères et de celle des fils de Zébédée?"

“Toi. Et tu sais pourquoi je te le dis. Mais si tu m’écoutes, si tu vas à Bozra, j’enverrai prévenir ta mère et je la ferai accompagner pour qu’elle, qui est si bonne, t’aide à guérir. Crois-le: nous seuls t’aimons ainsi, sans mesure. Ils sont trois qui t’aiment dans le Ciel: le Père, le Fils, l’Esprit Saint, qui t’ont contemplé et qui attendent ta décision pour faire de toi la gemme de la Rédemption, la proie la plus grande arrachée à l’Abîme; et ils sont trois sur la Terre: ta mère, ma Mère et Moi. Rends-nous heureux, Judas! Nous du Ciel, nous de la Terre, ceux qui t’aiment d’un amour véritable.”

“Tu le dis: il n’y en a que trois qui m’aiment; les autres... non.”

“Pas comme nous, mais ils t’aiment tant. Élise t’a défendu. Les

323

autres étaient inquiets pour toi. Quand tu es éloigné, tous te portent dans leur cœur et ont ton nom sur leurs lèvres. Tu ne connais pas tout l’amour qui t’entoure. Celui qui t’opprime te le cache. Mais crois à ma parole.”

“Je te crois et je chercherai à te satisfaire. Mais je veux agir de moi-même. C’est de moi-même que j’ai erré, c’est de moi-même que je dois guérir du mal.”

“Il n’y a que Dieu qui puisse agir de Lui-même. Cette pensée est de l’orgueil. Dans l’orgueil se trouve encore Satan. Sois humble, Judas. Prends cette main qui t’offre son amitié. Réfugie-toi sur ce cœur qui s’ouvre pour te protéger. Ici, avec Moi, Satan ne pourrait te faire du mal.”

“J’ai essayé d’être avec Toi... Je suis descendu toujours plus... C’est inutile!”

“Ne dis pas cela! Ne dis pas cela! Repousse le découragement. Dieu peut tout. Serre-toi à Dieu. Judas! Judas!”

“Tais-toi! Que les autres n’entendent pas...”

“Tu te préoccupes des autres et non de ton esprit? Malheureux Judas!...”

Jésus ne parle plus, mais il continue de rester à côté de l’apôtre jusqu’à ce que la femme, qui était en avant de quelques mètres, entre dans une maison qui émerge d’un bois d’oliviers. Alors Jésus dit à son disciple: “Je ne dormirai pas cette nuit. Je prierai pour toi, et je t’attendrai... Que -Dieu parle à ton cœur. Et toi, écoute-le... Je resterai ici où je suis maintenant pour prier, jusqu’à l’aube...”

Rappelle-le-toi.”

Judas ne Lui répond pas. Les autres sont arrivés et aussi les femmes, et tous restent ensemble en attendant le retour de la samaritaine. Elle ne tarde guère à revenir. Elle a avec elle une autre femme qui lui ressemble et qui les salue en disant: “Je n’ai pas beaucoup de pièces car j’ai déjà les moissonneurs qui pour le moment travaillent aux oliviers. Mais j’ai un grand grenier avec beaucoup de paille. Pour les femmes, j’ai de la place. Venez.”

“Allez! Moi je reste ici à prier. La paix à vous tous” dit Jésus. Et pendant que les autres s’en vont, il retient sa Mère pour lui dire: “Je reste à prier pour Judas, ma Mère. Aide-moi, toi aussi...”

“Je t’aiderai, mon Fils. Peut-être renaît-il en lui la volonté?”

“Non, Maman. Mais nous devons faire comme si... Le Ciel peut tout, Maman!”

“Oui. Et moi, je puis encore avoir des illusions. Pas Toi, mon Fils. Tu sais, mon Saint Fils! Mais moi, je t’imiterai toujours. Va et

324

sois tranquille, mon amour! Même quand tu ne pourras plus lui parler parce qu’il te fuira, j’essaierai de te l’amener. Que seulement le Père très Saint écoute ma souffrance... Me laisses-tu prier avec Toi, Jésus? Nous prions ensemble et ce sera autant d’heures pour te posséder pour moi seule...”

“Reste, Maman. Je t’attends ici.”

Marie s’en va rapidement et revient de même. Ils s’assoient sur leurs sacs, aux pieds des oliviers. Dans le grand silence, on entend le bruissement du fleuve peu éloigné, et le chant des cigales semble puissant dans le grand silence de la nuit. Puis, c’est le chant des rossignols. Une chouette rit et un petit duc pleure. Les étoiles se déplacent lentement dans le firmament où elles sont reines, maintenant que la lune qui est couchée ne les offusque plus. Puis un coq rompt l’air tranquille de son cri vibrant. Beaucoup plus loin, à peine perceptible, un autre coq lui répond. Puis de nouveau le silence rompu par un arpegge de gouttes qui tombent des tuiles d’une maison toute proche sur le pavé qui l’entoure. Et puis un nouveau bruissement dans les feuillages comme s’ils secouaient l’humidité de la nuit et un cri isolé d’un oiseau qui se réveille, et en même temps un changement, dans le ciel, un retour de la lumière. C’est l’aube. Et Judas n’est pas venu...

Jésus regarde sa Mère, blanche comme un lys contre l’olivier sombre, et il lui dit: “Nous avons prié, Mère. Notre prière, Dieu s’en servira...”

“Oui, mon Fils. Tu es pâle comme la mort. Vraiment toute ta vitalité s’est exhalée pendant cette nuit, pour presser sur les portes des Cieux et sur les décrets de Dieu!”

“Toi aussi, tu es pâle, Mère. Grande est ta fatigue.”

“Grande est ma douleur, à cause de ta douleur.”

La porte de la maison s’ouvre avec précaution... Jésus tressaille. Mais ce n’est que la femme qui les a conduits, qui sort sans faire de bruit. Jésus soupire: “J’ai espéré que j’avais pu me tromper!”

La femme s’avance avec son panier vide. Elle voit Jésus. Elle le salue et allait continuer, mais Lui l’appelle et lui dit: “Que le Seigneur te récompense pour tout. Je voudrais pourtant, mais je n’ai rien avec Moi.”

“Je ne voudrais rien, Rabbi. Aucune compensation. Mais si je ne veux pas d’argent, il y a une chose que je voudrais pourtant. Et celle-là, tu peux me la donner!”

“Quoi, femme?”

“Que change le cœur de mon époux. Et cela tu peux le faire parce

que tu es vraiment le Saint de Dieu.”

“Va en paix. Il te sera fait comme tu le demandes. Adieu.”

La femme s'en va rapidement vers sa maison qui doit être bien triste. Marie commente: “Une autre malheureuse. C'est pour cela qu'elle est bonne!...”

Se montre depuis le grenier la tête ébouriffée de Pierre, et derrière elle le visage lumineux de Jean, et puis le profil sévère du Thaddée et le visage brunâtre du Zélote et le visage maigre du jeune Benjamin... Ils sont tous réveillés. Voici que de la maison sort, la première de toutes, Marie de Magdala et derrière Nique, et puis les autres. Toutes sont réunies et la femme qui leur a donné l'hospitalité apporte **une seille de lait** encore écumeux. Alors apparaît l'Isariote. Il n'a plus sa bande mais le bleu du coup qu'il a reçu lui colore la moitié du front et l'œil est encore plus sombre dans le cercle violâtre. Jésus le regarde. Judas regarde Jésus, et puis tourne la tête ailleurs.

Jésus lui dit: “Achète à la femme ce qu'elle peut nous fournir. Nous allons en avant. Rejoins-nous.”

Et réellement Jésus s'éloigne après avoir salué la femme. Tous le suivent.

37. LA RENCONTRE AVEC LE JEUNE HOMME RICHE

7/3/1947

576.1 C'est une autre très belle matinée d'avril. La terre et le firmament déploient toutes leurs beautés printanières. On respire la lumière, les chants, les parfums, tant l'air est saturé de clarté, de voix joyeuses et affectueuses, de parfums. Il a dû tomber pendant la nuit une courte averse qui a fait tomber la poussière des routes et les a assombries, sans les rendre boueuses, et a lavé les tiges et les feuilles qui tremblent maintenant, claires et propres, sous une douce brise qui descend des monts vers la plaine fertile qui annonce Jéricho. Des rives du Jourdain montent continuellement des gens qui ont fait la traversée depuis l'autre rive, ou bien qui ont suivi le chemin qui côtoie le fleuve en venant sur celle-ci qui va directement sur Jéricho et sur Doco, **comme l'indiquent les inscriptions de la route**. Et aux hébreux nombreux, qui de tous côtés se dirigent vers Jérusalem pour les cérémonies rituelles, se mêlent des marchands d'autres endroits, et des bergers avec les agneaux

326

des sacrifices qui bêlent, ignorants de leur sort.

Plusieurs reconnaissent Jésus et le saluent. Ce sont des hébreux de la Pérée et de la Décapole et de lieux plus éloignés. Il y a un groupe de Césarée Panéade. Et il y a des bergers qui, étant plutôt nomades et suivant leurs troupeaux, ont une certaine connaissance du Maître, qu'ils ont rencontré ou que ses disciples leur ont annoncé.

L'un d'eux se prosterne et Lui dit: “Puis- je t'offrir l'agneau?”

“Ne t'en défaits pas, homme. C'est ton gain.”

“Oh! C'est ma reconnaissance. Tu ne te souviens pas de moi. Moi, oui. Je suis un de ceux que tu as guéris, en en guérissant un si grand nombre. Tu m'as consolidé l'os de la cuisse que personne ne guérissait et me rendait infirme. Je te donne volontiers l'agneau, le plus beau: celui-ci. Pour le banquet de réjouissance. Je sais que pour l'holocauste, tu es tenu à la dépense. Mais pour la réjouissance! Tu m'en as tant donné. Prends-le, Maître.”

“Mais oui, prends-le. Ce sera de l'argent que nous économiserons, ou plutôt ce sera la possibilité de manger car avec toutes les prodigalités que l'on fait, moi, je n'ai plus d'argent” dit l'Isariote.

“Prodigalité? Mais depuis Sicheu, on n'a pas dépensé la moindre piécette!” dit Mathieu.

“Enfin, je n'ai plus d'argent. Ce qui me restait, je l'ai donné à Mérode.”

“Homme, écoute” dit Jésus au berger, pour mettre fin aux explications de Judas. “Pour l'instant, je ne vais pas à Jérusalem et je ne puis emmener l'agneau avec Moi. Autrement je l'accepterais pour te montrer que ton cadeau m'est agréable.”

“Mais ensuite, tu iras dans la ville. Tu t'y arrêteras pour les fêtes. Tu auras un lieu de repos. Dis-moi où et je le confierai à tes amis...”

“Je n'ai rien de cela... Mais à Nobé j'ai un ami âgé et pauvre. Écoute-moi bien: le lendemain du sabbat pascal, à l'aube, tu iras à Nobé et tu diras à Jean, l'Ancien de Nobé - tout le monde te l'indiquera -: "Cet agneau t'est envoyé par Jésus de Nazareth, ton ami, pour que tu en fasses en ce jour un joyeux banquet car il n'y a pas de plus grande joie que celle de ce jour pour les vrais amis du Christ". Le feras-tu?”

“Si tu le veux, je le ferai.”

“Et tu me feras plaisir. Pas avant le lendemain du sabbat. Rappelle-toi bien, et rappelle-toi les paroles que je t'ai dites. Maintenant va, et que la paix soit avec toi. Et garde ton cœur bien ferme dans cette paix dans les jours à venir. Rappelle-toi cela aussi

327

et continue à croire en ma Vérité. Adieu.”

Des gens se sont approchés pour écouter le dialogue et ne se sont dispersés que quand le berger les a obligés à le faire en remettant son troupeau en route. Jésus suit le troupeau pour profiter du sillage qu'il Lui offre.

Les gens parlent: “Mais alors il va vraiment à Jérusalem? Mais il ne sait pas qu'il y a l'affiche contre Lui?”

“Hé! mais personne ne peut empêcher un fils de la Loi de se présenter au Seigneur pour la Pâque. Est-il coupable de quelque délit public? Non. Car s'il l'était, le Proconsul l'aurait fait emprisonner comme **Barabbas**.”

Et d'autres: "Tu as entendu? Il n'a pas d'asile ni d'amis à Jérusalem. Est-ce que tous l'ont abandonné? Même le ressuscité? Belle reconnaissance!"

"Tais-toi donc! Ces deux sont les sœurs de Lazare. Je suis des campagnes de Magdala, et je les connais bien. Si ses sœurs son avec Lui, c'est que la famille de Lazare Lui est fidèle."

"Il n'ose peut-être entrer dans la ville."

"Il a raison."

"Dieu Lui pardonnera s'il reste au dehors."

"Ce n'est pas sa faute s'il ne peut monter au Temple."

"Sa prudence est sagesse. S'il venait à être pris, tout serait fini avant son heure."

"Certainement il n'est pas prêt pour se proclamer notre roi, et il ne veut pas être pris."

"On dit que pendant qu'on le croyait à Ephraïm, il est allé un peu partout, jusqu'auprès des tribus nomades, pour recruter des partisans et des soldats et chercher des protections."

"Qui te l'a dit?"

"Ce sont les mensonges habituels. Lui est le Roi saint et non le roi des troupes."

"Peut-être qu'il fera la Pâque supplémentaire. Il est plus facile alors de passer inaperçu. Le Sanhédrin est dissous après les fêtes, et tous les synhédristes vont à leurs maisons pour la moisson. Jusqu'à la Pentecôte, il ne se réunit pas de nouveau."

"Et une fois les sanhédristes partis, qui voulez-vous qui Lui fasse du mal? Ce sont eux les chacals."

"Hum! Que Lui use de tant de prudence? C'est une chose trop humaine. Lui est plus qu'un homme et n'utilisera pas d'une prudence lâche."

"Lâche? Pourquoi? On ne peut traiter de lâche celui qui s'épargne

328

pour sa mission."

"C'est toujours de la lâcheté, car toute mission est toujours inférieure à Dieu. En effet le culte de Dieu doit avoir toujours la préséance sur toute autre chose."

Ces paroles passent de bouche en bouche. Jésus fait semblant de ne pas les entendre.

Jude d'Alphée s'arrête pour attendre les femmes et, lorsqu'elles sont arrivées - elles étaient avec le garçon en arrière à une trentaine de pas - il dit à Nique: "Avez-vous donné beaucoup à Sichem après que nous sommes partis?"

"Pourquoi?"

"Parce que Judas n'a plus la moindre piécette. Tes sandales, Benjamin, ne vont pas venir. C'est écrit. À Tersa, on n'a pas pu entrer et même si nous l'avions pu, le manque d'argent aurait empêché tout achat... Tu devras entrer ainsi à Jérusalem..."

"Avant, il y a Béthanie" dit Marthe en souriant.

"Et avant, il y a Jéricho et ma maison" dit Nique, en souriant aussi.

"Et avant tout cela, il y a moi. J'ai promis et je tiendrai la promesse. Voyage d'expérience que celui-là! J'ai connu ce que c'est de ne pas avoir une didrachme, et maintenant je vais connaître ce que c'est de devoir vendre un objet par besoin" dit Marie de Magdala.

"Et que veux-tu vendre, Marie, si tu ne portes plus de bijoux?" demande Marthe à sa sœur.

"Mes grosses épingles à cheveux en argent. Elles sont nombreuses. Mais pour tenir en place ce poids inutile, des épingles de fer peuvent suffire. Je les vendrai. Jéricho est remplie de gens qui achètent ces choses et aujourd'hui c'est jour de marché et aussi demain et toujours à cause de ces fêtes."

"Mais, ma sœur!"

"Quoi? Tu te scandalises en pensant qu'on puisse me croire assez pauvre pour devoir vendre mes épingles d'argent? Oh! je voudrais t'avoir toujours donné de ces scandales! C'était pire quand sans besoin, je me vendais moi-même pour satisfaire les vices d'autrui et les miens."

"Mais, tais-toi! Il y a le garçon qui ne sait pas!"

"Il ne sait pas encore. Peut-être ne sait-il pas encore que j'étais la pécheresse. Demain il le saura par des gens qui me haïssent parce que je ne le suis plus, et certainement avec des détails que mon péché n'a pas eus, tout en étant si grand. Il vaut donc mieux qu'il l'apprenne de moi et qu'il voie combien peut le Seigneur qui l'a

329

accueilli: faire d'une pécheresse une repentie, d'un mort un ressuscité: de moi, morte dans mon esprit, de Lazare, mort dans son corps, deux vivants. Car, Benjamin, c'est cela qu'il nous a fait à nous le Rabbi. Souviens-t'en toujours et aime-le de tout ton cœur, car il est vraiment le Fils de Dieu."

Un obstacle, le long de la route, a arrêté Jésus, et les apôtres et les femmes le rejoignent. Jésus dit: "Allez en avant, vous, vers Jéricho, et entrez-y si vous voulez. Moi, je vais à Doco avec lui. Au coucher du soleil, je serai avec vous."

"Oh! pourquoi nous éloignes-tu? Nous ne sommes pas lasses" protestent toutes.

"Parce que je voudrais que vous, pendant ce temps, du moins quelques-unes, préveniez les disciples que je serai chez Nique demain."

"S'il en est ainsi, Seigneur, nous partons. Viens, Élise, et toi Jeanne, et toi Suzanne et Marthe. Nous préparerons tout ce qu'il faut" dit Nique.

"Et le garçon et moi. Nous ferons nos achats. Bénis-nous, Maître, et viens vite. Toi, Mère, tu restes?"

"Oui, avec mon Fils."

On se sépare. Avec Jésus restent seulement les trois Marie: sa Mère, sa belle-sœur Marie de Cléophas, et Marie Salomé. Jésus quitte la route de Jéricho pour un chemin secondaire qui va à Doco. Il s'y trouve depuis peu quand, d'une caravane qui vient je ne sais d'où - une riche caravane qui certainement vient de loin. Les femmes sont montées sur des chameaux, renfermées dans des palanquins qui oscillent, attachés sur les échines gibbeuses. Les hommes sont montés sur des chevaux fougueux ou d'autres chameaux - se détache un jeune homme qui fait agenouiller son chameau et glisse en bas de la selle pour aller vers Jésus. Un serviteur qui est accouru lui tient la bête par la bride.

Le jeune homme se prosterne devant Jésus et Lui dit après une profonde salutation: "Je suis **Philippe de Canata**, fils de vrais israélites et resté tel. Disciple de Gamaliel jusqu'à la mort de mon père qui m'a mis à la tête de son commerce. Je t'ai entendu plus d'une fois. Je connais tes actions, j'aspire à une vie meilleure pour avoir cette vie éternelle dont tu assures la possession à celui qui crée ton Royaume en lui-même. Dis-moi, bon Maître: que dois-je faire pour avoir la vie éternelle?"

"Pourquoi m'appelles-tu bon? Dieu seul est bon."

"Tu es le Fils de Dieu, bon comme ton Père. Oh! dis-moi que dois-

330

je faire?"

"Pour entrer dans la vie éternelle, observe les commandements."

"Lesquels, mon Seigneur? Les anciens ou les tiens?"

"Dans les anciens, les miens se trouvent déjà. Les miens ne changent pas les anciens. Ils sont toujours: adorer d'un amour vrai l'Unique vrai Dieu et respecter les lois du culte, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre l'adultère, ne pas attester le faux, honorer père et mère, ne pas faire du tort au prochain, mais au contraire l'aimer comme tu t'aimes toi-même. En agissant ainsi, tu auras la vie éternelle."

"Maître, toutes ces choses, je les ai observées depuis mon enfance."

Jésus le regarde d'un œil affectueux et doucement il lui demande: "Et cela ne te paraît pas encore suffisant?"

"Non, Maître. C'est une si grande chose le Royaume de Dieu en nous et dans l'autre vie. C'est un don infini Dieu, qui se donne à nous. Je sens que tout est peu de chose de ce qui est devoir, par rapport au Tout, à l'Infini Parfait qui se donne. Je pense qu'on doit l'obtenir avec des choses plus grandes que celles qui sont commandées pour ne pas se damner et Lui être agréable."

"Tu parles bien. Pour être parfait il te manque encore une chose. Si tu veux être parfait comme le veut notre Père des Cieux, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras dans le Ciel un trésor qui te fera aimer du Père qui a donné son Trésor pour les pauvres de la terre. Puis viens et suis-moi."

Le jeune homme s'attriste et devient pensif, puis il se relève en disant: "Je me rappellerai ton conseil..." et il s'éloigne tout triste.

Judas a un petit sourire ironique et il murmure: "Je ne suis pas le seul à aimer l'argent!"

Jésus se retourne et le regarde... et puis il regarde les onze autres visages qui sont autour de Lui, puis il soupire: "Comme difficilement un riche entrera dans le Royaume des Cieux dont la porte est étroite, dont le chemin est escarpé, et que ne peuvent parcourir pour y entrer ceux qui sont chargés du poids volumineux des richesses! Pour entrer là-haut, il ne faut que des trésors de vertus, immatériels, et il faut savoir se séparer de tout ce qui est attachement aux choses du monde et aux vanités." Jésus est très triste.

Les apôtres, entre eux, se regardent du coin de l'œil...

Jésus reprend, en regardant la caravane du jeune homme riche qui s'éloigne: "En vérité je vous dis qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer

331

dans le Royaume de Dieu."

"Mais alors qui pourra jamais se sauver? La misère rend souvent pécheur à cause de l'envie et du peu de respect pour ce qui appartient à autrui et de la défiance envers la Providence... La richesse est un obstacle à la perfection... Et alors? Qui pourra se sauver?"

Jésus les regarde et leur dit: "Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, car à Dieu, tout est possible. Il suffit que l'homme aide son Seigneur par sa bonne volonté. Et c'est de la bonne volonté d'accepter le conseil reçu et de s'efforcer d'arriver à se libérer des richesses. À se libérer de tout pour suivre Dieu. Car voici ce que c'est que la vraie liberté de l'homme: suivre les paroles que Dieu murmure au cœur et ses commandements, ne pas être esclave ni de soi-même, ni du monde, ni du respect humain, et donc pas esclave de Satan. User de la splendide liberté d'arbitre que Dieu a donné à l'homme pour vouloir librement et uniquement le Bien et obtenir ainsi la vie éternelle, toute lumineuse, libre, bienheureuse. Il ne faut pas être esclave même de sa propre vie si pour la seconder on doit résister à Dieu. Je vous l'ai dit: "Celui qui perdra sa vie par amour pour Moi et pour servir Dieu la sauvera pour l'éternité"."

"Voilà! Pour te suivre nous avons quitté toutes choses, même les plus licites. Que nous en arrivera-t-il donc? Entrerons-nous alors dans ton Royaume?" demande Pierre.

"En vérité, en vérité, je vous dis que ceux qui m'auront suivi de cette façon, et qui me suivront - car il est toujours temps de réparer la paresse et les fautes faites jusqu'ici, toujours temps tant que l'on est sur la Terre et que l'on a devant soi des jours où on peut réparer le mal commis - ceux qui me suivront seront avec Moi dans mon Royaume. En vérité je vous dis que vous qui m'avez suivi dans la régénération vous siégerez sur des trônes pour juger les tribus de la Terre avec le Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire. En vérité je vous dis encore qu'il n'y aura personne qui, ayant par amour de mon Nom quitté maison, champs, père, mère, frères, épouse,

enfants et sœurs, pour répandre la Bonne Nouvelle et me continuer, qui ne reçoive le centuple en ce temps et la vie éternelle dans le siècle futur.”

“Mais si nous perdons tout, comment pourrions-nous centupler notre avoir?” demande Judas de Kériot.

“Je répète: ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Et Dieu donnera le centuple de joie spirituelle à ceux qui d'hommes du monde auront su se rendre fils de Dieu, c'est-à-dire hommes

332

spirituels. Ils jouiront de la vraie joie ici et au-delà de la Terre. Et je vous dis encore que ce ne sont pas tous ceux qui semblent les premiers, et devraient l'être ayant reçu plus que tous, qui seront tels. Et ce ne sont pas tous ceux qui semblent les derniers, et moins que les derniers, n'étant pas en apparence mes disciples et n'appartenant même pas au Peuple élu, qui seront les derniers. En vérité beaucoup des premiers deviendront derniers et beaucoup de derniers, de tout à fait derniers, deviendront premiers... Mais voilà Doco. Allez tous en avant, sauf Judas de Kériot et Simon le Zélote. Allez m'annoncer à ceux qui peuvent avoir besoin de Moi.” Et Jésus attend avec les deux qu'il a retenus de se joindre aux trois Marie qui le suivent à quelques mètres de distance.

38. TROISIÈME PROPHÉTIE DE LA PASSION. LA MÈRE ET LES FILS DE ZÉBÉDÉE

8/3/1947

577.1 L'aube éclaire à peine le ciel et rend la marche encore difficile quand Jésus quitte Doco encore endormie. On n'entend certainement pas le bruit des pas car ils avancent avec précaution et les gens dorment encore dans les maisons fermées. Personne ne parle avant qu'ils ne soient sortis de la ville dans la campagne qui se réveille lentement dans la lumière faible et toute fraîche après la rosée.

Alors l'Isariote dit: “Route inutile, sans repos. Il aurait mieux valu ne pas venir jusqu'ici.”

“Ils ne nous ont pas mal reçus, le peu d'entre eux que nous avons trouvés! Ils ont perdu leur nuit pour nous écouter et pour aller prendre les malades des campagnes, et cela a été vraiment bien d'être venus. En effet ceux qui, à cause de la maladie ou d'autre chose, ne pouvaient espérer voir le Seigneur à Jérusalem, l'ont vu ici et ont été consolés par la santé ou d'autres grâces. Les autres, on le sait, sont déjà allés à la ville... C'est l'usage pour nous d'y aller, pourvu qu'on le puisse, quelques jours avant la fête”

dit doucement Jacques d'Alphée, car il est toujours doux, à l'opposé de Judas de Kériot qui, même dans ses meilleures heures, est toujours violent et autoritaire.

“Justement parce que nous allons nous aussi à Jérusalem, il était inutile de venir ici... Ils nous auraient entendus et vus là-bas...”

333

“Mais pas les femmes ni les malades” réplique en l'interrompant Barthélemy qui vient à l'aide de Jacques d'Alphée.

Judas feint de ne pas entendre et il dit, comme s'il continuait la conversation: “Du moins je crois que nous allons à Jérusalem, bien que maintenant je n'en sois plus sûr après le discours au berger...”

“Et où veux-tu qu'on aille sinon là?” demande Pierre.

“Bah! Je ne sais pas. Tout est tellement irréal de ce que nous faisons depuis quelques mois, tout tellement contraire à ce que l'on peut prévoir, au bon sens, à la justice même, que...”

“Ohé! Mais je t'ai vu boire du lait à Doco et pourtant tu parles comme si tu étais ivre! Où les vois-tu les choses contraires à la justice?” demande Jacques de Zébédée avec des yeux peu rassurants. Et il renchérit: “Assez de reproches au Juste! As-tu compris que cela suffit? Tu n'as pas le droit, toi, de Lui faire des reproches. Personne n'a ce droit car Lui est parfait, et nous... Aucun de nous ne l'est, et toi moins que tous.”

“Mais oui! Si tu es malade, soigne-toi, mais ne nous ennuie pas avec tes discussions. Si tu es lunatique, le Maître est là. Fais-toi guérir et n'en parlons plus!” dit Thomas qui perd patience.

En effet Jésus est en arrière avec Jude d'Alphée et Jean, et ils aident les femmes qui, moins habituées à marcher dans la pénombre, ont de la peine à avancer par le sentier difficile et encore plus sombre que les champs, parce qu'il est taillé dans une épaisse oliveraie. Et Jésus ne cesse de parler avec les femmes restant étranger à ce qui arrive plus en avant et que pourtant entendent ceux qui sont avec Lui. En effet, si les paroles arrivent difficilement, leur ton indique que ce ne sont pas des paroles douces mais qu'elles sentent déjà la dispute. Les deux apôtres, le Thaddée et Jean, se regardent... mais ne parlent pas. Ils regardent Jésus et Marie. Mais Marie est tellement voilée par son manteau qu'on ne lui voit pour ainsi dire pas le visage et Jésus semble ne pas avoir entendu. Ils parlaient de Benjamin et de son avenir, et ils parlent de la veuve Sara d'Efec qui s'est établie à Capharnaüm et est la mère affectueuse non seulement de l'enfant de Giscala mais aussi des petits enfants de la femme de Capharnaüm qui, après un second mariage, n'aimait plus les enfants du premier lit et qui ensuite est morte “si malheureusement que vraiment on a vu la main de Dieu dans sa mort” dit Salomé. Pourtant, à la fin de la conversation, Jésus va en avant avec Jude Thaddée et il se joint aux apôtres après avoir dit en partant: “Reste pourtant, Jean, si tu le veux. Je vais répondre à l'inquiet et mettre la paix.”

334

Mais Jean, après avoir fait encore quelques pas avec les femmes, comme désormais le sentier devient plus ouvert et plus clair, rejoint Jésus en courant justement quand il dit: “Rassure-toi donc, Judas. Comme nous ne l'avons jamais fait, nous ne ferons rien d'irréel. Même maintenant nous ne faisons rien d'opposé à ce que l'on pouvait prévoir. C'est le temps où il est prévisible que tout véritable israélite, non empêché par des maladies ou des choses très graves, monte au Temple. Et nous, nous montons au Temple.”

. “Pas tous pourtant. J'ai entendu dire que Margziam n'y sera pas. Est-il malade peut-être? Pour quel motif ne vient-il pas? Te paraît-il possible de le remplacer par le samaritain?” Le ton de Judas est insupportable...

Pierre murmure: “O Prudence, enchaîne ma langue à moi qui suis un homme!” et il serre fortement ses lèvres pour ne pas en dire davantage. Ses yeux, un peu bovins, ont un regard émouvant, tant y sont visibles l'effort que fait l'homme pour freiner son indignation et sa peine d'entendre Judas parler de cette façon.

La présence de Jésus tient tranquilles toutes les langues et c'est seulement Lui qui parle pour dire, avec un calme vraiment divin: “Venez un peu en avant, que les femmes n'entendent pas. J'ai une chose à vous dire depuis quelques jours. Je vous l'ai promis dans les campagnes de Tersa, mais je voulais que vous y fussiez tous pour l'entendre, vous tous, pas les femmes. Laissons-les dans leur humble paix...”

Dans ce que je vous dirai, il y aura aussi la raison pour laquelle Margziam ne sera pas avec nous, ni ta mère, Judas de Kériot, ni tes filles, Philippe, ni les femmes disciples de Bethléem de Galilée avec la jeune fille. Il y a des choses que tous ne peuvent pas supporter. Moi, le Maître, je sais ce qui est bien pour mes disciples et ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas supporter. Même vous, vous n'avez pas la force de supporter l'épreuve et ce serait une grâce pour vous d'en être exclus. Mais vous devez me continuer, et vous devez savoir combien vous êtes faibles pour être ensuite miséricordieux avec les faibles. Vous ne pouvez donc pas être exclus de cette épreuve redoutable qui vous donnera la mesure de ce que vous êtes, de ce que vous êtes restés après trois ans passés avec Moi, et de ce que vous êtes devenus après trois ans passés avec Moi. Vous êtes douze. Vous êtes venus à Moi presque en même temps. Ce n'est pas le petit nombre de jours qui vont de ma rencontre avec Jacques, Jean et André, jusqu'au jour où tu as été accueilli parmi nous, Judas de Kériot, ni à celui où toi, Jacques mon frère, et

335

toi, Mathieu, vous êtes venus avec Moi, qui puisse justifier une si grande différence de formation entre vous. Vous étiez tous, même toi docte Barthélemy, même vous mes frères, très informes, absolument informes par rapport à ce qu'est la formation dans ma doctrine. Et même votre formation, meilleure que celle des autres parmi vous dans la doctrine du vieil Israël, était pour vous un obstacle pour vous former en Moi. Et pourtant aucun d'entre vous n'a parcouru autant de chemin qu'il aurait fallu pour vous amener tous à un point unique. L'un de vous l'a atteint, d'autres en sont proches, d'autres plus éloignés, d'autres très en arrière, d'autres... oui, je dois aussi le dire, au lieu d'aller de l'avant ont reculé. Ne vous regardez pas! Ne cherchez pas parmi vous qui est le premier et qui le dernier. Celui qui, peut-être, se croit le premier ou que l'on croit le premier doit encore s'éprouver lui-même. Celui qui se croit le dernier ne va pas tarder de resplendir dans sa formation comme une étoile du ciel. Aussi, une fois de plus, je vous dis: ne jugez pas. Les faits jugeront par leur évidence. Pour le moment vous ne pouvez pas comprendre. Mais bientôt, vous vous rappellerez mes paroles et vous les comprendrez.”

“Quand? Tu nous as promis de nous dire, de nous expliquer même pourquoi la purification pascale sera différente cette année, et tu ne nous le dis jamais” se lamente André.

“C'est de cela que j'ai voulu vous parler. Parce qu'aussi bien ces paroles que je vais vous dire que les autres sont une chose unique qui a sa racine dans une unique chose.

Nous, voilà, nous allons monter à Jérusalem pour la Pâque et là s'accompliront toutes les choses dites par les prophètes qui concernent le Fils de l'homme. En vérité, comme l'ont vu les prophètes, comme déjà il est dit dans l'ordre donné aux hébreux d'Égypte, comme il fut ordonné à Moïse dans le désert, l'Agneau de Dieu va être immolé et son sang va laver les huisseries des cœurs, et l'ange de Dieu passera sans frapper ceux qui auront sur eux, et avec amour, le Sang de l'Agneau immolé, qui va être élevé comme le serpent de métal précieux sur la barre transversale, pour être un signe à ceux qui sont blessés par le serpent infernal, pour être le salut à ceux qui le regarderont avec amour. Le Fils de l'homme, votre Maître Jésus, va être livré aux mains des princes des prêtres, des scribes et des anciens qui le condamneront à mort et le livreront aux gentils pour qu'il soit livré au mépris. Et on le giflera, on le frappera, on le couvrira de crachats, on le traînera sur les routes comme un chiffon immonde et puis les gentils, après l'avoir flagellé et couronné d'épines, le condamneront

336

à la mort de la croix réservée aux malfaiteurs, suivant là volonté du peuple hébreu rassemblé à Jérusalem, exigeant sa mort à la place de celle d'un larron, et Lui sera ainsi mis à mort.

Mais, comme il est dit dans les signes des prophéties, après trois jours, il ressuscitera. Voilà l'épreuve qui vous attend, celle qui montrera votre formation. En vérité je vous le dis, à vous tous qui vous croyez assez parfaits pour mépriser ceux qui n'appartiennent pas à Israël, et même pour mépriser beaucoup de notre propre peuple, en vérité je vous dis que vous, la partie élue de mon troupeau, une fois le Pasteur pris, serez saisis par la peur et vous vous débanderez en fuyant comme si les loups qui me saisiraient de toutes parts se tournaient contre vous. Mais, je vous le dis: ne craignez pas. On ne touchera pas un cheveu de vos têtes. Moi, je suffirai pour rassasier les loups féroces...”

Les apôtres, à mesure que Jésus parle, semblent des gens sous une grêle de pierres. Ils se courbent même de plus en plus à mesure que Jésus parle. Et quand il termine: “Et ce que je vous dis est désormais imminent. Ce n'est pas comme les autres fois où il y avait du temps avant l'heure. Présentement, l'heure est venue. Je vais être donné à mes ennemis et immolé pour le salut de tous, et ce bouton de fleur n'aura pas encore perdu ses pétales, après avoir fleuri, que je serai déjà mort”, les uns se cachent le visage de leurs mains, d'autres gémissent comme si on les avait blessés.

L'Isariote est livide, littéralement livide...

Le premier à se ressaisir, c'est Thomas qui proclame: “Cela ne t'arrivera pas, car nous te défendrons ou nous mourrons avec Toi, et ainsi nous montrerons que nous t'avions rejoint dans ta perfection et que nous étions parfaits dans ton amour.”

Jésus le regarde sans parler.

Barthélemy dit, après un long moment de réflexion: "Tu as dit que tu seras livré... Mais qui, qui peut te livrer aux mains de tes ennemis? Ce n'est pas dit dans les prophéties. Non, ce n'est pas dit. Ce serait trop horrible qu'un de tes amis, un de tes disciples, un de ceux qui te suivent, même le dernier de tous, te livre à ceux qui te haïssent. Non! Quelqu'un qui t'a entendu avec amour, même une seule fois, ne peut commettre ce crime. Ce sont des hommes, pas des fauves, pas des satans... Non, mon Seigneur. Et même ceux qui te haïssent ne le pourront pas... Ils ont peur du peuple, et le peuple sera tout entier autour de Toi!"

Jésus regarde aussi Nathanaël et ne parle pas.

Pierre et le Zélote n'arrêtaient pas de parler entre eux. Jacques de

337

Zébédée adresse des paroles de reproche à son frère qu'il voit calme, et Jean lui répond: "C'est parce que je sais cela depuis trois mois" et deux larmes coulent sur son visage.

Les fils d'Alphée parlent avec Mathieu qui secoue la tête, découragé.

André s'adresse à l'Ischariote: "Toi qui as tant d'amis au Temple..."

"Jean connaît Anna en personne" réplique Judas et il termine: "Mais que peut-on y faire? Que veux-tu que puisse une parole d'homme si c'est ainsi marqué?"

"Tu le crois vraiment?" demandent ensemble Thomas et André.

"Non. Moi, je ne crois rien. Ce sont des alarmes inutiles. Barthélemy le dit bien. tout le peuple sera autour de Jésus. On le voit déjà par ceux que l'on rencontre et ce sera un triomphe. Vous verrez qu'il en sera ainsi" dit Judas de Kériot.

"Mais alors pourquoi Lui..." dit André en montrant Jésus qui s'est arrêté pour attendre les femmes.

"Pourquoi le dit-il? Parce qu'il est impressionné... et parce qu'il veut nous éprouver. Mais il n'arrivera rien. Du reste, moi j'irai..."

"Oh! oui. Va te rendre compte!" supplie André.

Il se taisent, car Jésus les suit de nouveau, se trouvant entre sa Mère et Marie d'Alphée.

Marie a un pâle sourire parce que sa belle-sœur lui montre des graines, prises je ne sais où, et lui dit qu'elle veut les semer à Nazareth, après la Pâque, justement près de la petite grotte si chère à Marie: "Quand tu étais petite, je te vois toujours avec ces fleurs dans tes menottes. Je les appelais les fleurs de ta venue. En effet, quand tu es née, ton jardin en était plein et ce soir-là, quand Nazareth toute entière est accourue pour voir la fille de Joachim, les touffes de ces petites étoiles n'étaient qu'un diamant à cause de l'eau qui était descendue du ciel et du dernier rayon du soleil qui depuis le couchant les frappait. Et comme tu t'appelais "Étoile", tout le monde disait en regardant la multitude de ces petites étoiles brillantes: "Les fleurs se sont parées pour faire fête à la fleur de Joachim, et les étoiles ont quitté le ciel pour venir près de l'Étoile", et tous souriaient, heureux du présage et de la joie de ton père.

Et Joseph, le frère de mon époux, dit: "Étoiles et gouttelettes. C'est vraiment Marie!" Qui lui aurait dit alors que tu étais destinée à devenir son étoile?

Quand il revint de Jérusalem, choisi pour être ton époux? Toute Nazareth voulait lui faire fête parce que grand était l'honneur qui lui était venu du Ciel et venu de ses

338

fiançailles avec toi, fille de Joachim et d'Anne, et tous voulaient l'inviter à un banquet. Mais lui, d'une volonté douce mais ferme, refusa toute fête étonnant tout le monde.

En effet quel est l'homme destiné à une union honorable et par un tel décret du Très-Haut qui ne fête pas le bonheur de son âme, de sa chair et de son sang? Mais lui disait: "A grande élection, grande préparation". Et il gardait aussi la continence de paroles et de nourriture, en plus de la continence proprement dite qu'il avait toujours gardée, il passa ainsi ce temps dans le travail et la prière, car je crois que chaque coup de marteau, chaque marque de son **ciseau** était devenu oraison, s'il est possible de prier par le travail. Son visage était comme extatique.

Moi, j'allais ranger la maison, blanchir les draps et toute chose laissés par ta mère, et que le temps avait jaunis, et je le regardais pendant qu'il travaillait dans le jardin et la maison, pour les refaire beaux comme si jamais ils n'avaient été à l'abandon et je lui parlais aussi... mais il était comme absorbé. Il souriait. Mais ce n'était pas à moi ni à d'autres, à sa pensée qui n'était pas, non, la pensée de tout homme près de ses noces. Cette dernière est un sourire de joie maligne et charnelle... Lui... paraissait sourire aux anges invisibles de Dieu, parler avec eux et leur demander conseil... Oh! je suis bien certaine qu'ils lui indiquaient comment te traiter! Parce que, autre étonnement de Nazareth toute entière, et presque de l'indignation de la part de mon Alphée, il recula les noces le plus possible, et on ne comprit jamais comment à l'improviste il se décida avant le temps fixé.

Et aussi, quand on sut que tu étais mère, comme Nazareth s'étonna de sa joie contenue!... Mais même mon Jacques est un peu ainsi.

Et il le devient de plus en plus. Maintenant que je l'observe bien - je ne sais pourquoi, mais depuis que nous sommes venues à Ephraïm, il me paraît tout changé - je le vois ainsi... absolument comme Joseph. Regarde-le maintenant aussi, Marie, alors qu'il se retourne encore pour nous regarder, n'a-t-il pas l'air absorbé si habituel en Joseph, ton époux? Il a ce sourire dont on ne sait dire s'il est triste ou lointain. Il regarde et il a ce regard prolongé, au-delà de nous, qu'avait si souvent Joseph.

Te souviens-tu comment Alphée le taquinait? Il disait: "Frère: tu vois encore **les pyramides**?"

Et lui secouait la tête sans parler, patient et secret en ses pensées. Toujours peu bavard.

Mais après que tu es revenue d'Hébron! Il ne venait même plus seul à la fontaine comme il le faisait auparavant et comme tous le font. Ou avec toi, ou à son travail. Et sauf pour le sabbat à la synagogue, ou quand il se rendait ailleurs pour affaires, personne

339

ne peut dire qu'il ait vu Joseph aller çà et là pendant ces mois. Puis vous êtes partis... Quelle angoisse de ne plus rien savoir de vous après le massacre! Alphée se rendit jusqu'à Bethléem... "Partis" dirent-ils. Mais comment croire quand on vous hait à mort dans une ville encore rouge du sang innocent et où fumaient les ruines et où on vous accusait que c'était à cause de vous que ce sang avait été répandu? Il alla à Hébron, et puis au Temple, car Zacharie était de service.

Elisabeth ne lui donna que des larmes, Zacharie des paroles de réconfort. L'un et l'autre, angoissés pour Jean, craignant de nouvelles atrocités, **l'avaient caché** et tremblaient pour lui. De vous, ils ne savaient rien et Zacharie dit à Alphée: "S'ils sont morts, leur sang est sur moi, car c'est moi qui les ai persuadés de rester à Bethléem". Ma Marie! Mon Jésus, qu'on avait vu si beau à la Pâque qui suivit sa naissance! Et ne savoir rien. Pendant si longtemps! Mais pourquoi jamais une nouvelle?..."

"Parce qu'il valait mieux se taire. Là où nous étions, il y avait beaucoup de Marie et de Joseph, et il valait mieux passer pour un couple quelconque répond tranquillement Marie, et elle dit en soupirant: "Et c'étaient encore des jours heureux dans leur tristesse. Le mal était encore si loin! S'il manquait tant de choses à nos besoins humains, notre esprit se rassasiait de la joie de t'avoir, mon Fils!"

"Maintenant aussi, Marie, tu l'as ton Fils. Il manque Joseph, c'est vrai! Mais Jésus est ici et avec son amour complet d'adulte" observe Marie d'Alphée.

Marie lève la tête pour regarder son Jésus. Son regard trahit son déchirement malgré le léger sourire sur les lèvres, mais elle n'ajoute pas un mot.

Les apôtres se sont arrêtés pour les attendre et se sont tous réunis, même Jacques et Jean qui étaient en arrière de tous avec leur mère. Pendant qu'ils se reposent de la marche et que certains mangent un peu de pain, la mère de Jacques et Jean s'approche de Jésus et se prosterne devant Jésus qui ne s'est même pas assis dans sa hâte de reprendre la marche.

Jésus l'interroge, car il est visible qu'elle désire Lui demander quelque chose: "Que veux-tu, femme? Parle."

"Accorde-moi une grâce, avant que tu t'en ailles, comme tu le dis."

"Et laquelle?"

"Celle d'ordonner que mes deux fils, qui pour Toi ont tout quitté, siègent l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, quand tu siègeras

340

dans ta gloire dans ton Royaume."

Jésus regarde la femme et puis il regarde les deux apôtres et leur dit: "C'est vous qui avez suggéré cette pensée à votre mère en interprétant très mal mes promesses d'hier. Le centuple pour ce que vous avez quitté, vous ne l'aurez pas dans un royaume de la Terre. Vous aussi donc vous devenez avides et sots? Mais ce n'est pas vous. C'est déjà le crépuscule empoisonné des ténèbres qui s'avance et l'air souillé de Jérusalem qui approche et vous corrompt et vous aveugle... Moi, je vous dis que vous ne savez pas ce que vous demandez! Pouvez-vous peut-être boire le calice que Moi je boirai?"

"Nous le pouvons, Seigneur."

"Comment pouvez-vous le dire si vous n'avez pas compris quelle sera l'amertume de mon calice? Ce ne sera pas seulement l'amertume que je vous ai décrite hier, mon amertume d'Homme de toutes les douleurs. Il y aura des tortures que même si je vous les décrivais vous ne seriez pas en condition de comprendre... Et pourtant, oui, puisque, bien qu'étant comme deux enfants qui ne connaissent pas la portée de ce qu'ils demandent, puisque vous êtes deux esprits justes et que vous m'aimez, certainement vous boirez à mon calice. Cependant siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne dépend pas de Moi de vous l'accorder. C'est une chose accordée à ceux auxquels mon Père l'a préparée."

Les autres apôtres, pendant que Jésus parle encore, critiquent âprement la demande des fils de Zébédée et de leur mère. Pierre dit à Jean: "Toi aussi! Je ne te reconnais plus pour ce que tu étais!"

Et l'Isariote, avec son sourire de démon: "Vraiment les premiers sont les derniers! Temps de découvertes surprenantes..." et il rit jaune.

"Est-ce par hasard pour les honneurs, que nous avons suivi notre Maître?" dit Philippe d'un ton de reproche.

Thomas, au contraire, pour excuser les deux, s'en prend à **Salomé** en lui disant: "Pourquoi faire mortifier tes enfants? Tu devais réfléchir, si eux ne l'ont pas fait, et empêcher cela."

"C'est vrai. Notre mère ne l'aurait pas fait" dit le Thaddée.

Barthélemy ne parle pas, mais son visage marque clairement sa désapprobation.

Simon le Zélote dit, pour calmer l'indignation: "Nous pouvons tous nous tromper..."

Mathieu, André et Jacques d'Alphée ne parlent pas, mais visiblement. ils souffrent de l'incident qui entache la belle perfection de

341

Jean.

Jésus fait un geste pour imposer le silence et il dit: "Et quoi? D'une erreur va-t-il en venir un grand nombre? Vous qui exprimez des reproches indignés, ne vous apercevez-vous pas que vous péchez vous aussi? Laissez tranquilles vos deux frères. Mon reproche suffit. Leur humiliation est visible, leur repentir humble et sincère. Vous devez vous aimer entre vous, vous soutenir mutuellement. Car, en vérité, aucun d'entre vous n'est encore parfait. Vous ne devez pas imiter le monde et les hommes qui en font partie. Dans le

monde, vous le savez, les chefs des nations les dominent et les grands exercent sur elles leur autorité au nom du chef. Mais parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Vous ne devez pas avoir la prétention de dominer les hommes, ni vos compagnons. Au contraire que celui qui parmi vous veut devenir plus grand, se fasse votre ministre, et que celui qui veut être le premier se fasse le serviteur de tous, comme l'a fait votre Maître. Suis-je venu par hasard pour opprimer et dominer? Pour être servi? Non, en vérité, non. Je suis venu pour servir. Et de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour racheter un grand nombre, ainsi vous devrez savoir faire, si vous voulez être comme je suis et où je suis. Maintenant, allez, et soyez en paix entre vous comme je le suis avec vous."

Jésus me dit:

"Marque fortement le point: "... vous boirez certainement **à mon calice**". Dans les traductions on lit: "mon calice". J'ai dit: "**à mon calice**" et non pas "mon calice". Aucun homme n'aurait pu boire mon calice. Moi seul, le Rédempteur, j'ai dû boire mon calice tout entier. À mes disciples, à mes imitateurs et à ceux qui m'aiment, il est certainement permis de boire à ce calice où j'ai bu, une goutte, une gorgée, ou les gorgées que la prédilection de Dieu leur permet de boire. Mais jamais personne ne boira le calice tout entier comme je l'ai bu. Il est donc juste de dire: "à mon calice" et non pas "mon calice"."

39. À JÉRICHŌ AVANT DE SE RENDRE À BÉTHANIE

11/3/1947

578.1 Déjà les murs blancs des maisons de Jéricho et ses palmiers se profilent contre un ciel d'un bleu intense de céramique ou d'émail, quand, près d'un bosquet de tamaris ébouriffés, de mimosas sensibles, d'aubépines aux longues épines, d'autres arbres la plupart épineux, qui semblent être renversés là de la montagne ardue qui

342

est en arrière de Jéricho, Jésus se rencontre avec un groupe important de disciples conduits par Manaën. Ils semblent attendre et ils attendent en effet, et ils le disent après avoir salué le Maître ajoutant que d'autres s'étaient répandus sur d'autres routes pour savoir, car le retard d'une nuit toute entière pour l'arrivée à Jéricho les avait impressionnés.

"Je suis venu ici avec eux, et je ne te quitterai plus jusqu'à ce que je te sache en sécurité chez Lazare" dit Manaën.

"Pourquoi? Y a-t-il quelque danger?..." demande Jude Thaddée.

"Vous êtes en Judée... Le décret vous le connaissez, et la haine aussi. Par conséquent tout est à craindre" répond Manaën et, s'étant tourné vers Jésus, il explique: "J'ai pris avec moi les plus courageux car on pouvait présumer que, s'ils ne t'avaient pas pris, tu serais passé par là. Et nous avons compté sur notre valeur de disciples et d'hommes pour pouvoir impressionner les mauvais et te faire respecter."

En effet il a avec lui des anciens disciples de Gamaliel, le prêtre Jean, Nicolaï d'Antioche, Jean d'Éphèse et d'autres hommes vigoureux dans la fleur de l'âge, d'un air plus distingué que le commun, que je ne connais pas. De quelques-uns d'entre eux Manaën fait rapidement la présentation, alors que d'autres ne sont pas présentés. Ce sont des hommes de toutes les régions de la Palestine parmi lesquels ceux de la cour d'Hérode Philippe. Des noms des plus anciennes familles d'Israël résonnent ainsi sur la route près du bosquet ébouriffé où le vent fait trembler les feuilles des mimosas et incline les rejets des aubépines.

"Allons. N'y a-t-il personne avec les femmes chez Nique?" demande Jésus.

"Les bergers. Tous, sauf Jonathas qui attend Jeanne dans son palais de Jérusalem. Mais le nombre de tes disciples a augmenté sans mesure. Hier ils étaient environ cinq cents qui attendaient à Jéricho, tellement que les serviteurs d'Hérode en étaient impressionnés et l'avaient rapporté à leur maître. Et lui ne savait pas s'il fallait trembler ou sévir. Mais il est obsédé par le souvenir de Jean et il n'ose plus lever la main sur aucun prophète..."

"Bien! Cela ne te fera pas de mal!" s'écrie Pierre en se frottant joyeusement les mains.

"C'est celui qui a le moins d'importance, cependant. C'est une idole que chacun peut manœuvrer à son gré et qui l'a en mains sait le manœuvrer."

"Et qui le tient? Pilate, peut-être?" demande Barthélemy.

343

"Pilate, pour agir, n'a pas besoin d'Hérode. C'est un serviteur, Hérode. Ce n'est pas aux serviteurs que s'adressent les puissants" répond Manaën.

"Et qui alors?" demande Barthélemy.

"Le Temple" dit avec assurance quelqu'un qui est avec Manaën.

"Mais pour le Temple, Hérode est anathème. Son péché..."

"Tu es bien naïf, Barthélemy, malgré ta science et ton âge! Tu ne sais donc pas que le Temple sait passer sur beaucoup de choses, sur trop de choses, pour atteindre son but? C'est pour cela qu'il n'est plus digne d'exister" dit Manaën avec un geste de souverain mépris.

"Tu es israélite. Tu ne dois pas parler ainsi. Le Temple est toujours le Temple pour nous" dit Barthélemy pour l'avertir.

"Non. C'est le cadavre de ce qu'il était. Et un cadavre devient charogne immonde quand il est mort depuis un certain temps. C'est pour cela que Dieu a envoyé le Temple vivant: pour que nous puissions nous prosterner devant le Seigneur sans que ce soit une pantomime immonde."

"Tais-toi!" susurre à Manaën un autre qui est avec lui, parce qu'il parle trop clairement. C'est un de ceux qui n'ont pas été présentés et qui reste entièrement couvert.

“Et pourquoi devrais-je me taire, si c'est ainsi que parle mon cœur? Penses-tu que ce que je dis puisse nuire au Maître? S'il en est ainsi, je me tairai, pas pour une autre raison. Même s'ils me condamnaient, je saurai dire: "C'est ce que je pense et ne châtiez pas d'autres que moi".”

“Manaën a raison. Cela suffit de se taire par peur. C'est le moment pour chacun de se prononcer pour ou contre et pour dire ce qu'il a sur le cœur. Je pense comme toi, frère en Jésus. Et si cela peut causer notre mort, nous mourrons ensemble en confessant encore la vérité” dit impétueusement **Etienne**.

“Soyez prudents! Soyez prudents!” exhorte Barthélemy. “Le Temple est toujours le Temple. Il faillira, certainement il n'est pas parfait, mais il est... il est... Après Dieu, il n'y a personne de plus grand, et forces de plus grandes que le Grand Prêtre et le Sanhédrin... Ils représentent Dieu, et nous devons voir ce qu'ils représentent, non ce qu'ils sont. Je me trompe peut-être, Maître?” “Tu ne te trompes pas. En toute constitution, il faut savoir considérer l'origine: dans ce cas le Père Éternel, qui a constitué le Temple et les hiérarchies, les rites et l'autorité des hommes préposés pour le représenter. Il faut savoir remettre au Père lé

344

jugement. Lui sait quand et comment intervenir. Comment pourvoir à ce que la corruption en se propageant ne corrompe pas tous les hommes et ne les fasse pas douter de Dieu... Et en cela Manaën a su voir juste, en voyant la raison de ma venue en cette heure. Il faut enfin tempérer ton immobilisme, Barthélemy, par l'esprit novateur de Manaën, afin que la mesure soit juste et par conséquent parfaite la façon de juger. Tout excès est toujours dommageable. Pour celui qui l'accomplit, pour celui qui le subit, ou qui s'en scandalise et, si ce n'est pas une âme honnête, en s'en servant contre les frères pour les dénoncer. Mais cela est une action de Caïn, et elle ne sera pas faite par des fils de la Lumière, car c'est une œuvre de Ténèbres.”

Celui qui, tout enveloppé par son manteau de façon qu'on ne voit qu'à peine ses yeux noirs très vifs, a averti Manaën de ne pas trop parler, s'agenouille près de Jésus et prend sa main en disant: “Tu es bon, Maître. Trop tard je t'ai connue, ô Parole de Dieu! Mais encore à temps pour t'aimer comme tu le mérites, si ce n'est pour te servir longuement comme je l'aurais voulu, comme je voudrais maintenant.”

“Il n'est jamais trop tard pour l'heure de Dieu. Elle vient au bon moment. Et lui accorde le temps qu'il faut pour servir, selon sa volonté, la Vérité.”

“Mais qui est-ce?” murmurent entre eux les apôtres et ils le demandent aux disciples. Inutilement. Personne ne sait qui c'est ou, s'il le sait, ne veut le dire.

“Qui est-ce, Maître?” demande Pierre quand il peut s'approcher de Jésus qui marche au milieu du groupe et qui a les femmes en arrière, les disciples en avant, à ses côtés ses cousins et tout autour les apôtres.

“Une âme, Simon, rien de plus que cela.”

“Mais... tu t'y fies, ne sachant pas qui c'est?”

“Je sais qui c'est, et je connais son cœur.”

“Ah! j'ai compris! C'est comme pour la femme voilée de la Belle Eau... Je ne demanderai plus autre chose...” et Pierre est heureux car Jésus, s'éloignant de Jacques, le prend près de Lui.

Ils ont désormais rejoint Jéricho. De la porte des murs sort la foule qui crie des hosannas et c'est difficilement que Jésus peut avancer en traversant la ville, pour aller chez Nique qui est en dehors de Jéricho, du côté opposé. On le supplie de parler. On élève à bout de bras les bébés pour en faire une haie vivante et infranchissable, en tablant sur l'amour de Jésus pour les petits. On crie:

345

“Tu peux parler. Il s'est déjà enfui à Jérusalem” et, en disant ces paroles, on montre du doigt le magnifique palais d'Hérode, maintenant fermé.

Manaën confirme: “C'est vrai. Il est parti pendant la nuit, sans faire de bruit. Il a peur.”

Mais rien n'arrête Jésus qui avance en disant: “Paix! Paix! Que celui qui a des peines ou des douleurs vienne chez Nique. Que celui qui veut m'entendre vienne à Jérusalem. Ici, je suis le Pèlerin, comme vous tous. C'est dans la maison du Père que je parlerai. Paix! Paix et bénédiction! Paix!”

C'est déjà un petit triomphe, un prélude à l'entrée à Jérusalem, désormais si proche.

Je suis étonnée de l'absence de Zachée, jusqu'au moment où je le vois debout à la limite du domaine de Nique, au milieu de ses amis et avec les bergers et les femmes disciples. Tous accourent à la rencontre de Jésus et se prosternent, et l'escortent alors que Lui, les bénissant, entre sous le verger, se dirigeant vers la maison hospitalière.

40. JÉSUS PARLE À DES DISCIPLES INCONNUS

15/3/1947

579.1 Un grand nombre de gens sont groupés dans les prés de Nique où les foins sèchent au soleil. Deux chars lourds et couverts attendent près de ces prés. Je comprends la raison de cette attente, en voyant qu'on y conduit toutes les femmes disciples et qu'elles y montent après que le Maître les a congédiées et bénies. Marie très Sainte s'en va avec les autres disciples et aussi le jeune garçon d'Enon, et des disciples nombreux se placent de chaque côté des chars et, quand ceux-ci s'ébranlent au pas lent des bœufs, les disciples aussi se mettent en route. Dans les prés, il reste les apôtres, Zachée et ses amis, et un petit groupe de personnages tout couverts de leurs manteaux, comme s'ils ne voulaient pas être bien reconnus.

Jésus revient lentement sur ses pas, au milieu du pré, et il s'assoit sur un tas de foin déjà à demi sec qu'on portera bientôt au fenil. Il est absorbé, et tous respectent cette concentration en Lui-même, se tenant en trois groupes distincts un peu distants de Lui, et l'un de l'autre.

Sa méditation se prolonge et se prolonge l'attente. Le soleil devient de plus en plus fort et frappe le pré qui dégage la forte

346

odeur des foin qui sèchent. Ceux qui attendent se réfugient aux bords du pré, là où les derniers arbres du verger projettent une ombre rafraîchissante.

Jésus reste seul, seul sous le soleil déjà fort, tout blanc dans son vêtement de lin et avec son couvre-chef de soie légère qui remue légèrement au passage de la brise. C'est peut-être celui que Sintica a tissé. D'une étable voisine vient un meuglement lent et lamentable, et un piaillage d'oisillons arrive des branches du verger et des aires, oiseaux sans plumes et poulets impertinents. C'est la vie qui continue en se renouvelant à chaque printemps. Les colombes tournoient en l'air d'un vol assuré et tranquille avant de revenir à leurs nids sous l'avant-toit. Je ne sais si c'est dans une maison voisine de celle de Nique, ou venant de quelque champ, une voix de femme fait entendre une berceuse et la petite voix de l'enfant, d'abord aiguë et tremblante, comme le bêlement d'un agneau, baisse et puis se tait...

Jésus réfléchit, il réfléchit encore, toujours, insensible au soleil. J'ai remarqué plusieurs fois la résistance supérieure de Jésus béni aux rigueurs des saisons. Je n'ai jamais compris s'il sentait fortement le chaud et le froid et s'il les supportait sans se plaindre par esprit de mortification ou si, de même qu'il dominait les éléments déchaînés, il dominait aussi le froid ou la chaleur excessifs. Je ne sais pas. Je sais que tout en le voyant absolument trempé sous les averses, tout en sueur à la canicule, je n'ai jamais remarqué chez Lui de gestes d'ennui pour le froid ou la chaleur, et je ne Lui ai jamais vu prendre ces mesures préventives que d'ordinaire l'homme prend contre les excès du soleil ou du gel.

On m'a fait observer un jour qu'en Palestine on ne reste pas la tête découverte et que par conséquent je m'exprimais mal quand je dis que la tête blonde de Jésus brille découverte sous le soleil. Il est fort possible qu'en Palestine on ne puisse pas aller la tête découverte. Je n'y ai pas été, et je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que Jésus habituellement allait sans rien sur la tête. Et s'il a un couvre-chef au début de la marche, il l'enlève bientôt, comme s'il ne le supportait pas, et le porte à la main, s'en servant principalement pour essuyer de son visage la poussière et la sueur. S'il pleut, il lève un pan de son manteau sur sa tête. S'il y a du soleil, surtout s'il est en route, il cherche un peu d'ombre, même intermittente, pour s'abriter des rayons du soleil. Mais il est rare qu'il ait, comme aujourd'hui, un voile léger sur la tête.

C'est une observation que certains pourront trouver inutile, mais cela aussi fait partie de ce que je vois et j'en parle pendant que Jésus pense...

"Mais cela va Lui faire mal de rester là si longtemps!" s'écrie quelqu'un qui n'appartient pas au groupe apostolique ni à celui de

347

Zachée.

. "Allons le dire à ses disciples... Et puis... je voudrais... Je voudrais ne pas trop m'attarder" répond un autre.

"Hé! Oui. Les monts Adomin sont peu sûrs la nuit..." Ils vont près des apôtres et parlent avec eux.

"C'est bien. Je vais aller leur dire que vous voulez vous en aller" dit l'Isariote.

"Non, ce n'est pas cela. Nous voudrions être au moins à Ensemès avant le soir."

Judas s'en va en souriant ironiquement. Il se penche sur le Maître et Lui dit: "Ils disent que c'est parce que le soleil peut te faire du mal - mais ce qui est vrai, c'est que cela peut leur faire du mal qu'on les voie trop - mais les juifs veulent être congédiés."

"Je viens... Je pensais... Ils ont raison" et Jésus se lève.

"Tous, sauf moi..." bougonne l'Isariote.

Jésus le regarde et se tait. Ils vont ensemble vers ces hommes que Judas a appelés juifs.

"Je vous avais déjà congédiés tous. Je vous l'ai dit hier. Je ne parlerai qu'à Jérusalem..."

"C'est vrai. Mais c'est que nous voudrions te parler, nous que... Pourrions-nous te parler en particulier?"

"Contente-les. Ils ont peur de nous, ou de moi, plus particulièrement" dit encore Judas de Kériot avec son sourire de serpent.

"Nous n'avons peur de personne. Si nous voulions, nous saurions comment faire pour protéger notre tranquillité. Mais tout le monde n'est pas encore lâche en Palestine. Nous sommes des descendants des preux de David, et si tu n'es pas esclave et encore méprisé, tu dois rendre hommage à notre ascendance. Les premiers aux côtés du saint roi, les premiers aux côtés des Macchabées. Et les premiers maintenant encore, quand il s'agit de rendre honneur au Fils de David et de le conseiller. Parce que Lui est grand, mais toute créature, pour grande qu'elle soit, peut avoir besoin d'un ami aux heures décisives de la vie" répond avec véhémence quelqu'un, dont le vêtement est tout de lin y compris le manteau et le couvre-chef et qui laisse peu à découvert son visage sévère.

"Il a nous pour amis. Nous le sommes depuis trois ans, depuis que VOUS..."

"Nous ne le connaissons pas. Trop de fois nous avons été trompés par de faux Messies pour croire facilement à celui qui s'affirme tel. Mais les derniers événements nous ont éclairés. Ses œuvres sont de Dieu, et nous l'appelons Fils de Dieu."

348

"Et vous pensez qu'il a besoin de vous?"

"Comme Fils de Dieu, non. Mais comme Homme, oui. Il est venu pour être l'Homme, et l'Homme a toujours besoin des hommes ses frères. Du reste, pourquoi crains-tu? Pourquoi ne veux-tu pas qu'on Lui parle? Nous te le demandons."

"Moi? Parlez! Parlez! Les pécheurs sont plus écoutés que les justes."

“Judas! Je croyais que de telles paroles devraient paraître du feu pour tes lèvres! Comment oses-tu juger là où ton Maître ne juge pas? Il est dit: "Si vos péchés étaient comme de l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, et s'ils étaient vermeils comme la cochenille, ils deviendront blancs comme la laine".”

“Mais tu ne sais pas que parmi eux...”

“Silence! Parler, vous.”

“Seigneur, nous le savons. L'accusation est préparée pour Toi. On t'accuse de violer la Loi et le sabbat, d'aimer ceux de Samarie plus que nous, de défendre les publicains et les prostituées, de recourir à Belzébuth, et à d'autres forces ténébreuses, de magie noire, de haïr le Temple et de vouloir sa destruction, de...”

“Assez. Tout le monde peut accuser. Prouver l'accusation est plus difficile.”

“Mais ils ont parmi eux des gens qui la soutiennent. Crois-tu par hasard qu'ils sont justes là-dedans?”

“Je vais vous répondre par les paroles de Job, qui est une figure du Patient que Moi je suis: "Loin de moi la pensée de vous estimer tous justes. Mais jusqu'au bout je soutiendrai mon innocence, je ne renoncerai pas à ma justification que j'ai commencée, car mon cœur ne me reproche rien pendant toute ma vie". Voilà: tout Israël peut témoigner, car je ne me justifie pas par Moi-même, par les paroles que le menteur aussi peut dire, tout Israël peut témoigner que j'ai toujours enseigné le respect de la Loi, et même davantage: que j'ai perfectionné l'obéissance à la Loi, et que je n'ai pas violé les sabbats... Que veux-tu dire? Parle! Tu as fait un geste et puis tu t'es retenu. Parle!”

Quelqu'un du petit groupe mystérieux... dit: “Seigneur, à la dernière séance du Sanhédrin, on a lu une dénonciation contre Toi. Elle venait de la Samarie, d'Ephraïm où tu étais, et elle disait qu'il était prouvé que plusieurs et plusieurs fois tu avais violé le sabbat et...”

“Et encore, je te réponds avec Job: "Et quel est l'espoir de l'hypocrite s'il s'approprie par avarice, et que Dieu ne délivre pas son

349

âme?” Ce malheureux qui se donne un visage et sous cette apparence a un cœur différent et qui veut commettre la grande rapine parce qu'il ne désire pas mon bien, marche déjà sur la route de l'Enfer et il lui sera inutile d'avoir de l'argent et d'espérer des honneurs, et de rêver de s'élever là où Moi je n'ai pas voulu pour ne pas trahir le Décret saint. Mais allons-nous peut-être nous occuper de lui sinon pour prier pour lui?”

“Le Sanhédrin, pourtant, t'a ridiculisé en disant: "Voilà l'amour des samaritains pour Lui! Ils l'accusent pour gagner nos bonnes grâces".”

“Et êtes-vous sûrs que ce soit une main samaritaine qui ait écrit ces mots?”

“Non. Mais la Samarie en ces jours a été dure pour Toi...”

“Parce que les envoyés du Sanhédrin l'ont bouleversée et excitée par de faux conseils pour susciter des espérances folles que Moi j'ai dû briser. Du reste il est dit, d'Ephraïm et de Juda, et peut se dire de tout endroit, car changeant est le cœur de l'homme qui oublie les bienfaits et s'incline devant les menaces: "Votre bonté est comme la nuée du matin, comme la rosée qui s'évapore au matin". Mais ceci ne prouve pas que ce soit eux, les samaritains, qui sont les accusateurs de l'Innocent. Un amour faussé les a lancés férocelement contre Moi, mais c'est un amour qui délire. Quelle autre preuve prouve l'accusation de préférence pour les samaritains?”

“On t'accuse de toujours dire, tant tu les aimes: "Écoute, Israël!" au lieu de dire: "Écoute, Juda". Et que tu ne peux reprocher à Juda...”

“En vérité? La sagesse des rabbis s'égarer-t-elle ici? Et ne suis-je pas le Germe de justice sorti de David à cause duquel, comme dit Jérémie, Juda sera sauvé? Alors le Prophète prévoit que Juda, surtout Juda, aura besoin de salut. Et ce Germe, dit toujours le Prophète, sera appelé: le Seigneur, notre Juste "Parce que, dit le Seigneur, il ne manquera jamais à David un descendant assis sur le trône de la maison d'Israël". Et quoi? Le Prophète s'est-il trompé? Était-il ivre, peut-être? De quoi? De pénitence et pas d'autre chose, car pour m'accuser, personne ne pourra soutenir que Jérémie -ait été un noceur. Et lui dit pourtant que le Germe de David sauvera Juda et s'assoira sur le trône d'Israël. On dirait donc que, à cause de ses lumières, le Prophète voit que plutôt que Juda ce sera Israël qui sera élu, que le Roi ira vers Israël, et que ce sera déjà une grâce si Juda a uniquement le salut. Le Royaume sera donc appelé, Royaume d'Israël? Non, ce sera le Royaume du Christ, de Celui qui

350

réunit les parties séparées et reconstruit dans le Seigneur après avoir, selon l'autre Prophète, en un mois - que dis-je en un mois? - en moins d'un jour, jugé et condamné les trois faux pasteurs et leur avoir fermé mon âme parce que la leur était restée fermée à Moi et, en me désirant en figure, ils n'ont pas su m'aimer en Nature. Or donc Celui qui m'envoie et m'a donné les deux verges, brisera l'une et l'autre, pour que la Grâce soit perdue pour ceux qui sont cruels, pour que le Fléau vienne non plus du Ciel, mais du monde. Et rien n'est plus dur que les fléaux que les hommes donnent aux hommes. Il en sera ainsi. Oh! ainsi! Je serai frappé et les brebis seront dispersées pour les deux tiers.

Un tiers seul, toujours un seul tiers, se sauveront et persévéreront jusqu'à la fin. Et ce tiers passera par le feu par lequel je passe le premier, et sera purifié et éprouvé comme l'argent et l'or, et c'est à lui qu'il sera dit: "Tu es mon peuple" et lui me dira: "Tu es mon Seigneur". Et il y aura quelqu'un qui aura pesé les trente deniers, prix de l'œuvre horrible, salaire infâme. Et là d'où ils sortiront, ils ne pourront plus rentrer, parce que les pierres crieront d'horreur en voyant cet argent, souillé par le sang de l'Innocent et par la sueur de celui qui sera poursuivi par le désespoir le plus atroce, et ils serviront, comme il est dit, à acheter aux esclaves de Babylone le champ pour les étrangers. Oh! le champ pour les étrangers! Savez-vous qui ils sont? Ceux de Juda et d'Israël, ceux qui bientôt, et pour des siècles des siècles, n'auront plus de patrie. Et la terre même de ce qui fut leur sol ne voudra pas les accueillir. Elle les vomira d'elle-même, même une fois morts, parce qu'ils ont voulu rejeter la Vie. Horreur infinie!...”

Jésus se tait, comme accablé, la tête inclinée. Puis il la lève et son regard fait un tour, il voit ceux qui sont présents: les apôtres, les disciples occultes, Zachée avec les siens. Il soupire comme s'il se réveillait d'un cauchemar. Il dit: "Quoi d'autre disiez-vous? Ah! que l'on m'accuse d'aimer les publicains et les prostituées. C'est vrai. Ce sont des malades, des mourants. Moi: Vie, je me donne à eux comme vie. Venez, les rachetés de mon troupeau" ordonne-t-il à Zachée et aux siens. "Venez et écoutez mon commandement. J'ai dit à beaucoup, et ils étaient plus blancs que vous: "Ne venez pas à Jérusalem". À vous, je dis: "Venez". Cela pourra paraître une injustice..."

"Et ce l'est en effet" interrompt l'Isariote.

Jésus est comme s'il n'entendait pas. Il continue de parler à Zachée et à ses compagnons: "Mais je vous dis: venez, précisément

351

parce que vous êtes des arbres qui ont plus besoin que d'autres de la rosée, pour que votre bonne volonté soit aidée par le Puissant et que désormais vous grandissiez librement dans la Grâce. Sur les autres choses... le Ciel lui-même répondra par des signes qu'on ne saurait confondre. En vérité il pourra être détruit le Temple vivant et être reconstruit en trois jours et pour l'éternité.

Mais le Temple mort, qui sera seulement secoué et croira avoir vaincu, périra pour ne plus se relever. Allez! Et ne craignez pas. Attendez mon Jour dans la pénitence et son aurore vous conduira définitivement à la Lumière" dit-il en s'adressant à ceux qui sont couverts de leurs manteaux. Et puis à Zachée: "Et vous aussi allez, mais pas maintenant. Soyez à Jérusalem pour l'aurore du lendemain du sabbat. À côté des justes je veux ceux qui ont été relevés, car dans le Royaume du Christ en nombre infini sont les places, autant qu'il y a d'hommes de bonne volonté." Et il se dirige vers la maison de Nique à travers le verger touffu et ombreux. Un petit sentier jette un ruban jaunâtre au milieu de la verdure du sol et une poule qui caquette le traverse, suivie de ses poussins couleur d'or, et la mère tremblante devant tant d'inconnus se blottit et étend ses ailes pour les défendre, en caquetant plus fort, craignant des embûches pour ses petits et eux, avec un pépiement qui s'éteint quand ils sont en sécurité, accourent et se cachent dans la plume maternelle, et semblent ne plus exister...

Jésus s'arrête pour la contempler... et des larmes tombent de ses yeux.

"Il pleure! Pourquoi pleure-t-il? Il pleure!" murmure tout le monde: apôtres, disciples, pécheurs rachetés. Et Pierre dit à Jean:

"Demande-lui pourquoi il pleure..."

Et Jean, dans son attitude habituelle, un peu penché par respect, en regardant Jésus par en dessous, Lui demande: "Pourquoi pleures-tu, mon Seigneur? Peut-être à cause de ce que l'on t'a dit et de ce que tu disais auparavant?"

Jésus se secoue. Il a un sourire triste et montrant la poule qui continue de protéger affectueusement ses petits dit: "Moi aussi, qui suis Un avec mon Père, j'ai vu Jérusalem, comme il est dit par Ézéchiël, nue et honteuse. Et j'ai vu et je suis passé près d'elle, et une fois venu le temps, le temps de mon amour, j'ai étendu mon manteau sur elle et j'ai couvert sa nudité. Je voulais la faire reine après avoir été pour elle un père, et la protéger, comme fait la poule pour ses petits... Mais alors que les petits de la poule sont reconnaissants à leur mère des soins qu'elle leur donne et se réfugient

352

sous ses ailes, Jérusalem repousse mon manteau... Mais je maintiendrai mon dessein d'amour... Moi... Mon Père ensuite agira selon sa volonté." Et Jésus descend dans l'herbe pour ne pas troubler la poule, et passe, et des larmes descendent encore sur son visage affligé et pâle.

Tout le monde l'imité en le suivant et en bavardant jusqu'au seuil de la maison de Nique. Là Jésus entre seul avec les apôtres et les autres vont à leurs occupations...

41. LES DEUX AVEUGLES DE JÉRICHÔ

17/3/1947

580.1 C'est une aube qui nuance à peine sa candeur d'un premier rose d'aurore. Le frais silence de la campagne disparaît de plus en plus en s'embellissant des trilles des oiseaux réveillés.

Jésus sort le premier de la maison de Nique, pousse silencieusement la porte et se dirige vers le verger tout vert où s'égrènent les notes limpides des mésanges et où les merles flûtent leur chant.

Mais il n'y est pas encore arrivé, quand il en sort **quatre** personnes qui s'avancent vers Lui. Quatre de ceux qui étaient **hier** dans le groupe inconnu et qui n'avaient pas du tout découvert leurs visages. Ils se prosternent jusqu'à terre, et au commandement et à la question que Jésus leur fait, après les avoir salués de son salut de paix: "Levez-vous! Que voulez-vous de Moi?", ils se lèvent et rejettent leurs manteaux et leurs couvre-chefs de lin dans lesquels ils avaient gardé caché leurs visages comme autant de bédouins. Je reconnais le visage pâle et maigre du scribe **Joël d'Abia**, vu dans la vision de Sabéa. Les autres me sont inconnus jusqu'à ce qu'ils se nomment: "Moi, **Judas de Béteron**, le dernier des vrais **assidéens**, amis de **Mathatias l'Asmonéen**."

Moi, **Éliel**, et mon frère **Elcana de Bethléem de Juda**, frères de **Jeanne**, ta disciple, et il n'y a pas pour nous de titre plus grand.

Absents quand tu étais fort, présents maintenant que tu es persécuté." "

Moi, **Joël d'Abia**, aux yeux si longtemps aveugles, mais maintenant ouverts à la Lumière."

"Je vous avais déjà congédiés. Que voulez-vous de Moi?"

"Te dire que... si nous sommes restés couverts, ce n'est pas à cause de Toi, mais..." dit **Éliel**.

"Allons, parlez!"

353

“Mais... Parle toi, Joël, car tu es le plus au courant...”

“Seigneur... Ce que je sais est tellement... horrible... Je voudrais que même les mottes ne le sachent pas, n'entendent pas ce que je vais dire...”

“Les mottes en vérité tressailliront. Pas Moi, car je sais ce que tu veux dire. Mais parle quand même...”

“Si tu le sais... permets que mes lèvres ne frémissent pas en disant cette horrible chose. Ce n'est pas que je pense que tu mens en disant que tu sais et que tu veux que je le dise pour savoir, mais vraiment parce que...”

“Oui, parce que c'est une chose qui crie vers le Seigneur. Mais je vais la dire pour persuader tout le monde que je connais le cœur des hommes. Toi, **membre du Sanhédrin** et conquis à la Vérité, tu as découvert une chose que tu n'as pas su porter par toi-même, car elle est trop grande. Et tu es allé les trouver eux, vrais juifs en lesquels se trouve un esprit uniquement bon, pour leur demander conseil. Tu as bien fait, même si ce que tu as fait ne sert à rien.

Le dernier des assidéens serait prêt à répéter le geste de ses pères pour servir le vrai Libérateur, et il n'est pas le seul. Son parent **Barzelai** le ferait aussi, et beaucoup avec lui.

Et les frères de Jeanne, par amour pour Moi et pour leur sœur, en plus que pour la Patrie, seraient avec lui. Mais ce n'est pas avec les lances et les épées que je triompherai. Entrez complètement dans la Vérité. Mon triomphe sera céleste.

Toi, voilà que tu deviens encore plus pâle et plus hâve qu'à l'ordinaire, tu sais qui a présenté les charges contre Moi. Ces charges, si elles sont fausses dans leur esprit, sont vraies dans la matérialité des mots; en vérité j'ai violé le sabbat quand j'ai dû m'enfuir, mon heure n'étant pas encore venue, et quand j'ai arraché des innocents aux voleurs. Je pourrais dire que la nécessité justifie l'acte comme la nécessité justifia David de s'être nourri des pains de proposition. En vérité je me suis réfugié en Samarie, même si, mon heure étant venue et ayant reçu la proposition des samaritains de rester près d'eux comme Pontife, j'ai refusé les honneurs et la sécurité pour rester fidèle à la Loi, même quand cela voulait dire me livrer aux ennemis.

Il est vrai que j'aime les pécheurs et les pécheresses au point de les arracher au péché. Il est vrai que j'annonce la ruine du Temple, même si mes paroles ne sont que la confirmation du Messie aux paroles de ses prophètes.

Celui qui fournit ces accusations et d'autres, et fait, même des miracles, un motif d'accusation, et s'est servi de toutes les choses de la Terre pour essayer de m'entraîner dans le péché et pour pou-

354

voir ajouter d'autres accusations aux premières, celui-là est un de mes amis. Cela aussi a été dit par le roi prophète, dont je descends par ma Mère: "Celui qui mangeait mon pain a levé contre Moi son talon". Je le sais. Je ne puis empêcher que lui accomplisse le crime - désormais... sa volonté s'est donnée à la Mort, et Dieu ne violente pas la liberté de l'homme - mais qu'au moins... oh! qu'au moins le déchirement de l'horreur accomplie le jette repent à la Mort. Pour cela je mourrais deux fois.

C'est pour cela que toi, **Judas de Béteron**, tu as averti hier Manaën de se taire,

car le serpent était présent et pouvait faire du tort au disciple en même temps qu'au Maître. Non. Seul le Maître sera frappé. Ne craignez pas. Ce ne sera pas à cause de Moi que vous aurez peines et malheurs. Mais c'est à cause du crime de tout un peuple, que vous aurez tous ce qui a été dit par les prophètes. Ma malheureuse, malheureuse Patrie! Malheureuse terre qui connaîtra le châtime de Dieu! Malheureux habitants et enfants que maintenant je bénis et que je voudrais sauver et qui, bien qu'innocents, connaîtront, une fois adultes, la morsure du plus grand malheur.

Regardez-la votre terre florissante, belle, verte et fleurie comme un merveilleux tapis, fertile comme un Eden... Imprimez-vous-en la beauté dans le cœur, et puis... quand je serai retourné là d'où je suis venu... fuyez. Fuyez tant qu'il vous sera possible de le faire, avant que comme un rapace d'enfer la désolation de la ruine se répande ici et abatte et détruise et rende stérile et brûle, plus qu'à Gomorrhe, plus qu'à Sodome... Oui, plus que là où il n'y eut qu'une mort rapide.

Ici... Joël, te rappelles-tu Sabéa? Elle a prophétisé une dernière fois l'avenir du Peuple de Dieu qui n'a pas voulu du Fils de Dieu.”

Les quatre sont tout abasourdis. La peur de l'avenir les rend muets. Enfin Éliel parle: “Tu nous conseilles?...”

“Oui. Partez. Il n'y aura plus rien ici qui vaille la peine de retenir les fils du peuple d'Abraham. Et d'ailleurs, vous spécialement, les notables, on ne vous laissera pas... Les puissants, faits prisonniers, embellissent le triomphe du vainqueur. Le Temple nouveau et immortel emplira de lui-même la Terre et tout homme qui me cherche me possédera car je serai partout où un cœur m'aime. Allez. Éloignez vos femmes, vos enfants, les vieux... Vous m'offrez salut et aide. Je vous conseille de vous sauver, et je vous aide par ce conseil... Ne le méprisez pas.”

“Mais désormais... en quoi Rome peut-elle nous nuire davantage? Ils sont nos maîtres. Et si sa loi est dure, il est vrai aussi que Rome a reconstruit les maisons et les villes et...”

355

“En vérité, sachez-le, en vérité pas une seule pierre de Jérusalem ne demeurera intacte. Le feu, les béliers, les frondes et les javalots mettront par terre, saccageront, bouleverseront toutes les maisons, et la Cité sacrée deviendra une caverne, et pas elle seule... Une caverne, cette Patrie qui est la nôtre. Pâturages d'onagres et de lamies, comme disent les prophètes, et non pas pour une ou plusieurs années, ou pour des siècles, mais pour toujours. Désert, terres brûlées, stérilité... Voilà le sort de ces terres! Champ de querelles, lieu de torture, rêve de reconstruction toujours détruit par une condamnation inexorable, tentatives de résurrection éteintes à leur naissance. Le sort de la Terre qui a repoussé le Sauveur et a voulu une rosée qui est feu sur les coupables.”

“Il n'y aura donc plus... jamais plus un royaume d'Israël? Nous ne serons jamais plus ce que nous rêvions?” demandent d'une voix angoissée les **trois** notables juifs. Le **scribe** Joël pleure...

“Avez-vous jamais observé un vieil arbre dont la moelle est détruite par la maladie? Pendant des années, il végète péniblement, si péniblement qu'il ne donne ni fleurs ni fruits. Seulement quelques rares feuilles sur les branches épuisées indiquent qu'il monte un peu de sève... Puis, un mois d'avril, le voilà qui fleurit miraculeusement et se couvre de feuilles nombreuses. Le maître s'en réjouit, lui qui pendant tant d'années l'a soigné sans avoir de fruits. Il se réjouit en pensant que l'arbre est guéri et redevient luxuriant après tant d'épuisement... Oh! tromperie! Après une explosion si exubérante de vie, voilà la mort subite. Les fleurs tombent et les feuilles et les petits fruits qui semblaient déjà se nouer sur les branches et promettre une récolte copieuse, et avec un bruit inattendu, l'arbre, pourri à la base, s'effondre sur le sol. Ainsi fera Israël. Après avoir pendant des siècles végété sans donner de fruits, dispersé, il se rassemblera sur le vieux tronc et aura une apparence de reconstruction. Finalement réuni le Peuple dispersé. Réuni et pardonné. Oui. Dieu attendra cette heure pour arrêter le cours des siècles. Il n'y aura plus de siècles alors, mais l'éternité. Bienheureux ceux qui, pardonnés, formeront la floraison fugace du dernier Israël, devenu, après tant de siècles, le domaine du Christ, et qui mourront rachetés, en même temps que tous les peuples de la Terre, bienheureux avec eux ceux qui, parmi eux, auront non seulement connu mon existence, mais embrassé ma Loi, comme une loi de salut et de vie. J'entends les voix de mes apôtres. Partez avant qu'ils n'arrivent...”

“Ce n'est pas par lâcheté, Seigneur, que nous cherchons à rester

356

inconnus, mais pour te servir, afin de pouvoir te servir. Si on savait que nous, **moi surtout**, nous sommes venus te trouver, nous serions exclus des délibérations...” dit Joël.

“Je comprends. Mais faites attention que le serpent est rusé. Toi, spécialement, Joël, sois prudent...”

“Oh! Ils me tueraient! Je préférerais ma mort à la tienne! Et ne pas voir les jours dont tu parles! Bénis-moi, Seigneur, pour me fortifier...”

“Je vous bénis tous au nom du Dieu Un et Trin et au nom du Verbe qui s'est Incarné afin d'être le salut pour les hommes de bonne volonté.” Il les bénit collectivement d'un large geste et puis, pour chacun d'eux, il pose sa main sur la tête inclinée de ceux qui sont à ses pieds.

Ensuite eux se lèvent, se couvrent de nouveau le visage, et se cachent parmi les arbres du verger et les haies de mûres qui séparent les poiriers des pommiers et ceux-ci des autres arbres. Juste à temps, car les douze apôtres sortent en groupe de la maison afin de chercher le Maître pour se mettre en route.

Et Pierre dit: “Par devant la maison, du côté de la ville, il y a une foule de gens que nous avons eu du mal à retenir pour te laisser prier. Ils veulent te suivre. Personne n'est parti de ceux que tu avais congédiés. Au contraire, beaucoup sont revenus sur leurs pas, et beaucoup d'autres sont survenus. Nous les avons grondés...”

“Pourquoi? Laissez-les me suivre! Qu'il en fût ainsi de tous! Partons!” Et Jésus, après s'être ajusté le manteau que Jean Lui présente, se met à la tête des siens, rejoint la maison, la côtoie, met le pied sur la route qui va à Béthanie et entonne à haute voix un psaume. Les gens, une vraie foule, avec en tête les hommes, puis les femmes et les enfants, le suivent, chantant avec Lui...

La ville s'éloigne avec son enceinte de verdure. La route est parcourue par de nombreux pèlerins. Sur le bord de la route des mendiants nombreux élèvent leurs plaintes pour émouvoir la foule et faire ainsi une quête fructueuse. Estropiés, manchots, aveugles... La misère habituelle qui, en tout temps et en tout pays, a coutume de se réunir là où une festivité appelle les foules.

Et si les aveugles ne voient pas Celui qui passe, les autres voient, et connaissant la bonté du Maître pour les pauvres, jettent leur cri plus fort qu'à l'ordinaire pour attirer l'attention de Jésus. Pourtant, ils ne demandent pas de miracle, seulement une obole, et c'est

357

Judas qui la donne.

Une femme, de condition aisée, arrête l'âne, sur lequel elle était en selle, près d'un arbre robuste qui ombrage une bifurcation et elle attend Jésus. Quand il est proche, elle glisse de sa monture et elle se prosterne, non sans mal, car elle a dans ses bras un petit enfant absolument inerte. Elle le soulève sans dire un mot. Ses yeux prient dans son visage affligé. Mais Jésus est entouré de gens qui forment une haie et il ne voit pas la pauvre mère agenouillée au bord de la route. Un homme et une femme, qui semblent accompagner la mère affligée, lui parlent: “Il n'y a rien pour nous” dit l'homme en secouant la tête. Et la femme: “Maîtresse, il ne t'a pas vu. Appelle-le avec foi et il t'exaucera.”

La mère l'écoute et elle crie à haute voix pour vaincre le bruit des chants et des pas: “Seigneur, pitié pour moi!”

Jésus, qui est déjà en avant de quelques mètres, s'arrête et se tourne pour chercher qui a crié, et la servante dit: “Maîtresse, il te cherche. Lève-toi donc et va le trouver **et Fabia** va être guérie” et elle l'aide à se lever pour la conduire vers le Seigneur qui dit: “Que celui qui m'a appelé vienne à Moi. C'est un temps de miséricorde pour qui sait espérer en elle.”

Les deux femmes se fraient un passage, avec la servante devant pour ouvrir le chemin à la mère, puis la mère elle-même, et elles vont rejoindre Jésus quand une voix crie: “Mon bras perdu! Regardez! Béni le Fils de David, notre vrai Messie, toujours puissant et saint!”

Il se produit un remue-ménage car plusieurs se tournent et la foule subit un brassage, un mouvement de flots contraires autour de Jésus. Tout le monde veut savoir et voir... On interroge un vieillard qui agite son bras droit comme si c'était un drapeau et qui répond: “Il s'était arrêté. J'ai réussi à saisir un pan de son manteau et à m'en couvrir, et il m'est couru comme un feu et une vie à travers le bras mort, et voilà: le droit est comme le gauche rien que pour avoir touché son vêtement.”

Jésus, pendant ce temps, demande à la femme: “Que veux-tu?”

La femme tend son enfant et elle dit: "Elle aussi a droit à la vie. Elle est innocente. Elle n'a pas demandé d'être d'un lieu ou d'un autre, d'un sang ou d'un autre. C'est moi la coupable. Pour moi la punition, pas pour elle."

"Espères-tu que la miséricorde de Dieu soit plus grande que celle des hommes?"

"Je l'espère, Seigneur. Je crois. Pour mon enfant et pour moi, à

358

laquelle j'espère que tu rendes la pensée et le mouvement. On dit que tu es la Vie..." et elle pleure.

"Je suis la Vie, et celui qui croit en Moi aura la vie de l'esprit et des membres. Je veux!" Jésus a crié ces mots d'une voix forte et maintenant il abaisse sa main sur l'enfant inerte qui a un frémissement, un sourire, un mot: "Maman!"

"Elle bouge! Elle sourit! Elle a parlé! **Fabius!** Maîtresse!" Les deux femmes ont suivi les phases du miracle et les ont annoncées à haute voix, et elles ont appelé le père qui s'est fait un passage à travers les gens et arrive aux femmes quand déjà elles sont aux pieds de Jésus en larmes, et pendant que la servante dit: "Je te l'avais dit que Lui a pitié de tous!", la mère dit: "Et maintenant, pardonne moi aussi mon péché."

"Le Ciel ne te montre-t-il pas, par la grâce qu'Il t'a accordée, que ton erreur est pardonnée? Lève-toi et marche dans la vie nouvelle avec ta fille et avec l'homme que tu as choisi. Va! Paix à toi, et à toi, fillette, et à toi, fidèle israélite. Une grande paix pour toi, à cause de ta fidélité à Dieu et à la fille de la famille que tu as servi et qu'avec ton cœur tu as tenue proche de la Loi. Et paix aussi à toi, homme, qui as été plus respectueux pour le Fils de l'homme que beaucoup d'autres d'Israël."

Il prend congé pendant que la foule, après avoir quitté le vieillard, s'intéresse au nouveau miracle sur la fillette paralysée et idiote, peut-être par suite d'une méningite, et qui maintenant saute joyeusement en disant les seuls mots qu'elle sait, ceux que peut-être elle savait quand elle est tombée malade et qu'elle retrouve intacts dans son esprit qui s'est réveillé: "Père, mère, **Élise**. Le beau soleil! Les fleurs!..."

Jésus fait le geste de partir, mais du carrefour désormais dépassé, près des ânes laissés là par les miraculés, deux autres cris s'élèvent lamentables avec la cadence caractéristique des hébreux: "Jésus, Seigneur! Fils de David, aie pitié de moi!" Et de nouveau, plus fort, pour dépasser les cris de la foule qui dit: "Taisez-vous, laissez aller le Maître La route est longue et le soleil tape de plus en plus fort. Qu'il puisse être sur les collines avant la chaleur", mais ils crient de nouveau: "Jésus, Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi."

Jésus s'arrête de nouveau pour dire: "Allez prendre ceux qui crient et amenez-les ici."

Des volontaires s'en vont. Ils rejoignent les deux aveugles et leur disent: "Venez. Il a pitié de vous. Levez-vous car il veut vous exaucer."

359

Il nous a envoyés pour vous appeler en son nom" et ils cherchent à conduire les deux aveugles à travers la foule.

Mais si l'un se laisse conduire, l'autre, plus jeune et peut-être plus croyant, prévient le désir des volontaires et il s'avance seul, avec son bâton qu'il pointe en avant, le sourire et l'attitude caractéristiques des aveugles sur leur visage levé pour chercher la lumière... et il semble que son ange le conduise tant sa marche est rapide et sûre. S'il n'avait pas les yeux blancs, il ne semblerait pas aveugle. Il arrive le premier devant Jésus qui l'arrête en disant: "Que veux-tu que je te fasse?"

"Que je voie, Maître. Fais, ô Seigneur, que s'ouvrent mes yeux et ceux de mon compagnon." Et l'autre aveugle étant arrivé, on le fait agenouiller près de son compagnon.

Jésus met les mains sur leurs visages levés et il dit: "Qu'il soit fait comme vous le demandez. Allez! Votre foi vous a sauvés!"

Mat 20,29-34; Marc 10,46-52; Luc 28,35

Il enlève ses mains et deux cris sortent des lèvres des aveugles: "Je vois, **Uriel!**"; "Je vois, **Bartimée!**" et puis, ensemble: "Béni Celui qui vient au nom du Seigneur! Béni Celui qui l'a envoyé! Gloire à Dieu! Hosanna au Fils de David" et ils se jettent tous deux, le visage au sol, pour baiser les pieds de Jésus. Ensuite les deux aveugles se lèvent et celui qui s'appelle Uriel dit: "Je vais me montrer à mes parents et puis je reviens te suivre, ô Seigneur." Mais Bartimée dit de son côté: "Je ne te quitte pas. Je vais envoyer quelqu'un pour les prévenir. Ce sera toujours de la joie. Mais me séparer de Toi, non. Tu m'as donné la vue, je te consacre ma vie. Aie pitié du désir du dernier de tes serviteurs."

"Viens et suis-moi. La bonne volonté rend égales toutes les conditions et seul est grand celui qui sait le mieux servir le Seigneur."

Jésus reprend sa marche au milieu des hosannas de la foule et Bartimée s'y mêle, criant hosanna avec les autres, et disant: "J'étais venu pour avoir un pain, et j'ai trouvé le Seigneur. J'étais pauvre, maintenant je suis ministre du Roi saint. Gloire au Seigneur et à son Messie."

42. JÉSUS ARRIVE À BÉTHANIE

18/3/1947

581.1 Ils doivent s'être arrêtés à mi-chemin entre Jéricho et Béthanie car, quand, ils arrivent aux premières maisons de Béthanie, la

360

rosée finit de s'évaporer sur les feuilles et les herbes des prés et le soleil gravit encore la voûte du ciel.

Les agriculteurs de l'endroit jettent leurs outils et accourent autour de Jésus qui passe en bénissant hommes et plantes, comme les agriculteurs le demandent avec insistance. Des femmes et des enfants accourent avec les premières amandes encore enveloppées dans la peluche vert argent de leur brou, et avec les dernières fleurs des arbres fruitiers dont la floraison est plus tardive. J'observe

pourtant que dans la région de Jérusalem, peut-être à cause de l'altitude, peut-être à cause des vents qui arrivent des sommets les plus hauts de la Judée, ou je ne sais pour quelle autre raison, peut être aussi à cause des variétés différentes, nombreux sont encore les arbres fruitiers qui forment des touffes de couleur blanc rose suspendues comme des nuées légères au-dessus de la verdure des prés. Sous les troncs élevés palpitent les feuilles tendres des vignes comme de grands papillons d'une émeraude précieuse, tenues attachées par un fil aux sarments raboteux.

Jésus s'arrête à la fontaine qui marque l'endroit où la campagne se transforme déjà en petite ville, et reçoit là les hommages de Béthanie presque toute entière. À ce moment accourt Lazare avec ses sœurs et ils se prosternent devant leur Seigneur. Bien qu'il n'y ait **qu'un peu plus de deux jours** que Marie a quitté son Maître, il semble qu'il y ait des siècles qu'elle ne l'ait vu, tellement qu'elle ne se lasse pas de baiser ses pieds poussiéreux dans ses sandales.

“Viens, mon Seigneur, la maison t'attend pour avoir la joie de ta présence” dit Lazare en se mettant à côté de Jésus pendant qu'ils avancent lentement autant que les gens le leur permettent. En effet ils se pressent autour de Lui, les enfants s'attachent aux vêtements de Jésus et marchent en avant, tournés vers Lui, la tête levée, de manière qu'ils butent et font buter les autres. Aussi Jésus pour commencer, et puis Lazare et les apôtres prennent dans leurs bras les plus petits pour pouvoir avancer plus vite.

A l'endroit où une allée mène à la maison de Simon le Zélote, se trouvent Marie avec sa belle-sœur, Salomé et Suzanne. Jésus s'arrête pour saluer sa Mère, et puis il continue jusqu'au large portail grand ouvert où se trouvent Maximin, Sara, Marcelle, et derrière eux tous les nombreux serviteurs de la maison, en commençant par ceux de la maison pour finir par les paysans. Tous bien rangés, tous joyeux, agités dans leur joie qui éclate en hosanna et en une agitation de couvre-chefs et de voiles. On jette des fleurs et des feuilles de myrtes et de laurier et de roses et de jasmins qui

361

resplendissent au soleil avec leurs pompeuses corolles ou se répandent comme de blanches étoiles sur le terrain de couleur brune. Une odeur de fleurs effeuillées et de feuilles aromatiques écrasées sous les pieds s'élève du sol que le soleil chauffe. Jésus passe sur ce tapis odorant.

Marie de Magdala qui le suit en regardant le sol, se penche, pas à pas, et on dirait une glaneuse qui suit celui qui attache les gerbes, pour ramasser les feuilles et les corolles et même les pétales effeuillés que Jésus a foulés de son pied.

Maximin, afin de pouvoir fermer le portail et donner la paix aux hôtes, fait donner aux enfants des friandises déjà préparées. C'est une manière pratique d'écartier les enfants du Seigneur et de pouvoir les éloigner sans susciter des chœurs de réclamations. Les serviteurs exécutent l'ordre en portant à l'extérieur, sur le chemin, des paniers remplis de petites fouaces garnies d'une amande de couleur blanche-brune.

Pendant que les petits se rassemblent là, d'autres serviteurs repoussent les adultes, parmi lesquels se trouvent encore Zachée et les quatre: Joël, Judas, Éliel et Elcana. Avec eux il y en a d'autres dont je ne sais pas qui ils sont car ils restent tous voilés à cause de la poussière que soulève, du chemin, un vent qui souffle par rafales et à cause du soleil déjà fort.

Mais Jésus, qui est déjà très en avant, se retourne et dit: “Attendez! Je dois dire quelque chose à quelqu'un.” Il se dirige vers les frères de Jeanne et les prend à part pour leur dire: “Je vous prie d'aller chez Jeanne et de lui dire qu'elle vienne me trouver avec les femmes qui sont avec elle et avec Annalia, la disciple d'Ophel.

Qu'elle vienne **demain, car au coucher du soleil de demain commence le sabbat** et je veux le faire avec les amis de Béthanie. En paix.”

“Nous le dirons, Seigneur. Et Jeanne viendra.”

Jésus les congédie et passe à **Joël**: “Tu diras à Joseph et Nicodème que je suis venu et que le lendemain du sabbat j'entrerai dans la ville.”

“Oh! Attention, Seigneur!” dit angoissé le scribe qui est bon.

“Va et sois courageux. Il ne doit pas trembler celui qui suit la justice et croit en ma vérité. Mais il doit se réjouir, car il est venu l'accomplissement de la Promesse antique.”

“Ah! moi, je m'enfuirai de Jérusalem, Seigneur. Je suis un homme de faible constitution, tu le vois, et tu le sais, et qu'à cause de cela je suis méprisé. Je ne pourrais voir des... des...”

362

“Ton ange te conduira. Va en paix.”

“Te... te verrai-je encore, Seigneur?”

“Certainement que tu me verras encore. Mais en attendant de me revoir, pense que ton amour m'a donné tant de joie dans les heures de douleur.”

Joël prend la main que Jésus avait posée sur son épaule et la presse contre ses lèvres; à travers la voile fin de son couvre-chef baisers et larmes descendent sur la main de Jésus, puis il s'éloigne. Jésus va trouver Zachée: “Où sont les tiens?”

“Ils sont restés à la fontaine, Seigneur. Je leur ai dit de rester là.”

“Va les rejoindre et rends-toi avec eux à Bethphagé où sont mes disciples les plus anciens et les plus fidèles. Dis à Isaac, leur chef, qu'ils se répandent à travers la ville pour aviser tous les groupes de disciples que le lendemain matin du sabbat, Moi, en passant par Bethphagé, vers **l'heure de tierce**, j'entrerai dans Jérusalem pour monter solennellement au Temple.

Tu diras à Isaac que cet avis est pour les seuls disciples. Il comprendra ce que je veux dire.”

“Je le comprends aussi, Maître. Tu veux surprendre les juifs pour qu'ils ne puissent pas faire obstacle à ton entrée.”

“Oui. Exécute. Rappelle-toi que c'est une charge de confiance que je te donne. Je me sers de toi et non de Lazare.”

“Et cela me dit à quel point ta bonté pour moi est sans mesure. Je te remercie, Seigneur.” Il baise la main du Maître et s'en va.

Jésus se dispose à revenir près de ses hôtes, mais du portail où les derniers sont en train de sortir, poussés dehors par les serviteurs, un jeune homme se détache et court se jeter aux pieds de Jésus, en criant: "Une bénédiction, Maître! Me reconnais-tu?" dit-il en levant son visage libre de tout voile.

"Oui, tu es **Joseph, dit Barnabé**, le disciple de Gamaliel qui est venu à ma rencontre près de Giscala."

"Et je te suis depuis plusieurs jours. J'étais à Silo, venant de Giscala où j'étais allé avec le rabbi en cette période où tu étais absent, et où j'étais resté pour étudier les rouleaux jusqu'à la lune de nisan. **J'étais à Silo quand tu as parlé**, et je t'ai suivi à **Lébona** et à Sichem, et je t'ai attendu à Jéricho car j'avais su que tu..." Il s'arrête à l'improviste comme s'il s'apercevait qu'il dit quelque chose qu'il devait taire.

Jésus sourit doucement et dit: "La vérité jaillit impétueusement des lèvres véridiques et souvent dépasse les digues que la prudence met devant la bouche, mais je vais achever ta pensée... "parce que tu avais su par Judas de Kériot resté à Sichem que j'allais à Jéricho

363

pour retrouver mes disciples et leur donner mes ordres". Et tu y es allé pour m'attendre, sans te préoccuper d'être vu, de perdre du temps, et de manquer auprès de ton maître Gamaliel."

"Il ne me le reprochera pas quand il saura que j'ai tardé pour te suivre. Je lui porterai en cadeau tes paroles..."

"Oh! le Rabbi Gamaliel n'a pas besoin de paroles. C'est le rabbi sage d'Israël!"

"Oui. Nul autre rabbi ne peut lui enseigner rien de ce qui est ancien, rien, parce qu'il sait tout de l'ancien. Mais Toi, oui. Car tu as des paroles nouvelles pleines de la fraîche vie de ce qui est nouveau. C'est comme la sève du printemps ta parole. C'est le rabbi Gamaliel qui le dit, en ajoutant que les sagesses désormais couvertes par la poussière des siècles, et par conséquent desséchées et opaques, redeviennent vivantes et lumineuses quand ta parole les explique. Oh! Je lui porterai tes paroles."

"Et mon salut. Dis-lui qu'il ouvre son cœur, son intelligence, sa vue, son ouïe; et que la question qu'il a posée il y a plus de deux fois dix ans aura une réponse. Va! Que Dieu soit avec toi."

Le jeune homme se penche de nouveau pour baiser les pieds du Maître et il s'en va.

Les serviteurs peuvent fermer définitivement le portail et Jésus peut rejoindre ses amis.

"Je me suis permis d'inviter ici, pour demain, les femmes disciples" dit Jésus en se mettant à côté de Lazare et en posant son bras sur ses épaules.

"Tu as bien fait, Seigneur. Ma maison est à Toi, tu le sais. Ta Mère a préféré habiter dans la maison de Simon et j'ai respecté son désir. Mais j'espère que tu resteras sous mon toit."

"Oui, bien que... c'est ton toit aussi l'autre maison. Une de tes premières générosités pour Moi et pour mes amis. De combien j'ai profité, mon ami!"

"Et j'espère que tu pourras en profiter encore pendant longtemps, bien que ce mot soit erroné, Maître sage. Ce n'est pas moi qui suis généreux pour Toi car moi, je reçois de Toi. Je suis ton débiteur. Et si devant les trésors que tu m'as donnés, je dépose une piécette pour Toi, qu'est donc mon misérable cadeau, en comparaison de tes trésors? "Donnez et il vous sera donné" as-tu dit. "Une mesure foulée et tassée sera versée dans votre sein, et vous aurez le centuple de ce que vous avez donné". Tu l'as dit. Moi j'ai eu le centuple du centuple au moment où je ne t'avais encore rien donné. Oh! je me rappelle notre première rencontre! Toi, Seigneur et Dieu

364

que sont indignes d'approcher les séraphins, tu es venu vers moi qui étais seul et affligé... renfermé ici dans ma tristesse, vers l'homme qui était Lazare que tous fuyaient si j'excepte Joseph et Nicodème et mon fidèle ami Simon, qui dans sa tombe de vivant ne cessait pas de m'aimer... Tu n'as pas voulu que ma joie de te voir fût troublée par les éclaboussures corrosives du mépris du monde... Notre première rencontre! Je pourrais te dire toutes tes paroles d'alors... Que t'avais-je donné alors, quand je ne t'avais jamais vu, pour avoir de Toi, tout de suite, le centuple du centuple?"

"Tes prières au Très-Haut, notre Père. Le nôtre, Lazare. Le mien, le tien. Le mien comme Verbe et comme Homme. Le tien comme homme. Quand tu priais avec tant de foi, ne me donnais-tu pas déjà tout toi-même? Tu vois donc que je t'ai donné, comme il est juste, le centuple de ce que tu m'as donné."

"Ta bonté est infinie, Maître et Seigneur. Tu récompenses à l'avance et avec une divine générosité ceux que ta pensée connaît pour tes serviteurs, avant encore qu'ils sachent qu'ils le sont."

"Mes amis, pas mes serviteurs. Car en vérité, ceux qui font la volonté de mon Père et suivent la Vérité qu'il a envoyée, sont mes amis et non plus mes serviteurs. Davantage encore: ce sont mes frères, accomplissant la volonté du Père comme Moi je l'ai accomplie le premier. Celui donc qui fait ce que je fais est mon ami parce que seul l'ami fait spontanément ce que fait son ami."

"Qu'il en soit toujours ainsi entre Toi et moi, Seigneur. Quand vas-tu dans la ville?"

"Le lendemain matin du sabbat."

"Je viendrai moi aussi."

"Non. Tu ne viendras pas avec Moi. Je te dirai. J'ai d'autres choses à te demander..."

"A tes ordres, Maître. Moi aussi j'ai à te parler..."

"Nous allons parler."

"Préfères-tu que nous fassions le sabbat entre nous, ou bien puis-je inviter les amis communs?"

“Je te prierais de ne pas faire d'invitations. J'ai un vif désir de passer ces heures dans l'amitié prudente et paisible de vous seuls, sans contraintes de pensées ou de formes. Dans la douce liberté de celui qui est au milieu d'amis si chers qu'il se sent, parmi eux, comme s'il était dans sa maison.”

“Comme tu veux, Seigneur. Et même... c'est ce que je désirais, mais il me semblait que c'était de l'égoïsme envers mes amis. Tous inférieurs à Toi pour l'amitié, à Toi, seul Ami, mais toujours chers.

365

Mais si c'est ce que tu veux... Tu es peut-être fatigué, Seigneur, ou préoccupé...” Lazare interroge davantage par son regard que par ses paroles son Ami et Maître qui ne lui répond pas autrement que par la lumière de ses yeux un peu tristes, un peu absorbés, par le faible sourire sur ses lèvres.

Ils sont restés seuls près du bassin où chante le jet d'eau... Les autres sont tous rentrés dans la maison où on entend des voix et un bruit de vaisselle...

Marie de Magdala deux ou trois fois sort sa tête blonde hors de la porte cachée par un lourd rideau qui ondule légèrement au vent. Le vent augmente alors que le ciel se couvre de nuages déchiquetés, de plus en plus sombres.

Lazare lève la tête pour scruter le ciel. “Nous allons peut-être avoir un orage” dit-il. Et il ajoute: “Il servira à ouvrir les bourgeons rebelles qui ont beaucoup de retard cette année... Peut-être ce sont les froids tardifs qui ont retardé les bourgeons. Mes amandiers aussi ont souffert et beaucoup de fruits sont perdus.

Joseph me disait que son jardin en dehors de la **Porte Judiciaire** semble tout à fait stérile cette année. Les arbres retiennent les bourgeons comme si on leur avait jeté un sort. C'est au point qu'il se demande s'il doit les laisser ou les vendre pour le bois. Rien. Pas une fleur. Comme ils étaient au mois de tébeth, ils sont maintenant. Les têtes des bourgeons, durs, serrés, n'en finissent plus de gonfler. Il est vrai que le vent du nord frappe dur en cet endroit et il a donné beaucoup cet hiver. Même mon jardin au-delà du Cédron a eu ses fruits abîmés. Mais il est si étrange le phénomène du jardin de Joseph, que beaucoup de gens vont voir cet endroit qui ne veut pas se réveiller au printemps.”

Jésus sourit...

“Tu souris? Pourquoi?”

“A cause de la puérilité de ces éternels enfants que sont les hommes. Tout ce qui paraît étrange les fascine... Mais le verger fleurira. Au bon moment.”

“Ce moment est déjà passé, Seigneur. Depuis quand, à la lune de nisan, des tas d'arbres rassemblés en un lieu ne montrent-ils pas qu'ils ont fleuri? Jusqu'à quand cet endroit doit-il attendre pour le faire, pour que ce soit le bon moment?”

“Quand il y aura lieu de donner gloire à Dieu par leur floraison.”

“Ah! j'ai compris! Tu iras là-bas bénir cet endroit par amour pour Joseph, et il fleurira pour donner une nouvelle gloire à Dieu et à son Messie par un nouveau miracle! C'est sûr! Tu y vas. Si je vois

366

Joseph, puis-je le lui dire?”

“Si tu crois devoir le dire... Oui, j'y irai...”

“Quel jour, Seigneur? Je voudrais y être moi aussi.”

“Es-tu toi aussi un éternel enfant?” Jésus sourit plus vivement en hochant la tête avec bonhomie devant la curiosité de l'ami qui s'écrie: “Oh! Je suis heureux de t'avoir réjoui, Seigneur. Je revois ton visage illuminé par un sourire que depuis longtemps je ne voyais plus! Alors... je viens?”

“Non, Lazare. Pour la Parascève tu me seras nécessaire ici.”

“Oh! mais à la Parascève on ne s'occupe que de la Pâque! Toi... Maître, pourquoi veux-tu faire une chose que l'on te reprochera? Va là-dedans un autre jour...”

“Je serai contraint d'aller là-dedans précisément à la Parascève. Mais je ne serai pas le seul à faire des choses qui ne sont pas une préparation à la Pâque ancienne. Même les plus rigoureux d'Israël: un Elchias, un Doras, Simon, Sadoc, Ismaël et jusqu'à Caïphe et Anna feront des choses tout à fait nouvelles...”

“Israël devient donc fou?!”

“Tu l'as dit.”

“Mais Toi... Oh! voilà qu'il pleut. Entrons dans la maison, Maître... Moi... je suis préoccupé... Tu ne vas pas m'expliquer...”

“Si. Avant de te quitter, je te dirai... Voici ta sœur qui a peur de l'eau pour nous et accourt avec une toile épaisse... Oh! Marthe! Toujours prudente et active. Mais il ne pleut pas beaucoup.”

“Ma sœur chérie! Ou plutôt: mes sœurs... Maintenant elles sont toutes les deux comme deux tendres fillettes, ignorantes de toute malice, Marie, comme elle. Et quand Marie est venue de Jéricho, **avant hier**, elle paraissait vraiment une fillette, avec ses tresses qui lui retombaient sur les épaules, car elle avait vendu ses épingles à cheveux pour procurer des sandales à un jeune garçon, et les épingles de fer, trop flexibles, n'arrivaient pas à tenir en place sa coiffure. Elle riait en descendant du char et me disait: “Mon frère, j'ai appris ce que c'est que de devoir vendre pour acheter, et comme elles sont difficiles au pauvre même les choses les plus simples, comme de tenir les cheveux en place avec des épingles à vingt pour une didrachme. Mais je m'en souviendrai pour être encore plus miséricordieuse à l'avenir pour les pauvres”. Comme tu l'as changée, Seigneur!”

Celle dont ils parlent, en mettant le pied dans la maison, est déjà toute prête, avec des amphores et des bassins pour servir le Seigneur. Elle ne cède à personne l'honneur de le servir et elle n'est

pas satisfaite avant d'avoir restauré les membres et l'appétit de son Maître et de le voir aller avec des sandales fraîches vers la pièce qui Lui est destinée et où sa Mère l'attend avec un frais vêtement de lin tout parfumé par le soleil...

43. LE VENDREDI AVANT L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. I. JÉSUS ET JUDAS DE KÉRIOT

19/3/1947

582.1 "Vous pouvez aller, comme bon vous semble, où vous désirez. Aujourd'hui je reste ici avec Judas et Jacques. Les femmes disciples doivent venir" dit Jésus à ses apôtres rassemblés autour de Lui sous le portique de la maison. Et il ajoute: "Faites en sorte, pourtant, d'être tous ici avant le coucher du soleil. Et soyez prudents. Cherchez à passer inaperçus pour éviter des repréailles sur vous."

"Oh! Moi je reste, vraiment. Que ferais-je à Jérusalem?" dit Pierre.

"Moi, j'irai, au contraire. Mon père m'attend certainement. Il veut offrir le vin. C'est une vieille promesse, mais tenue comme toujours, car mon père est un homme honnête. Vous verrez quel vin au banquet pascal! Les vignes de mon père à Rama! Célèbres dans la zone" dit Thomas.

"Les vins de Lazare sont excellents aussi. Je n'ai pas oublié le banquet des Encénies..." dit Mathieu involontairement gourmand.

"Et alors demain, plus que jamais, tu te rafraichiras la mémoire, car je crois que demain Lazare commande un grand banquet. J'ai vu certains préparatifs..." dit Jacques de Zébédée.

"Oui? Est-ce que d'autres viendront?" demande André.

"Non. Je l'ai demandé à Maximin. Il m'a dit que non."

"Ah! Autrement j'aurais mis le vêtement neuf que mon épouse m'a envoyé" dit Philippe.

"Moi, je le ferai. Je voulais le mettre pour la Pâque. Mais je le mettrai demain. Nous serons sûrement plus tranquilles ici, demain, que dans quelques jours..." dit Barthélemy et il s'interrompt, pensif.

"Moi, je m'habille à neuf pour l'entrée dans la ville. Et Toi, Maître?" demande Jean.

"Moi aussi. Je mettrai le vêtement teint de pourpre."

"Tu ressembleras à un roi!" dit avec admiration le préféré qui le

368

voit déjà, par la pensée, dans son vêtement splendide...

"Mais si je n'avais pas été là pour y penser! Cette pourpre, c'est moi qui l'ai procurée, il y a des années..." se vante l'Isariote.

"Vraiment? Oh! on n'y avait pas pensé... Le Maître est toujours si humble..."

"Trop. Maintenant c'est le moment qu'il soit Roi. Assez attendu! S'il n'est pas un roi sur un trône, qu'au moins, à cause de sa dignité, il ait des vêtements conformes à son rang. Moi, je pense à tout."

"Tu as raison, Judas. Toi, tu es du monde. Nous... nous sommes de pauvres pêcheurs..." disent humblement ceux du lac... Et comme il arrive toujours dans la lumière du monde, dans la lumière fausse, crépusculaire du monde, le bas alliage de métal de Judas semble un métal plus noble que l'or grossier, mais pur, sincère, honnête des cœurs galiléens...

Jésus qui parlait avec le Zélote et avec les fils d'Alphée, se retourne et regarde l'Isariote et il regarde ces hommes honnêtes, si humbles et si mortifiés d'être si... déficients en comparaison de Judas... et il hoche la tête sans parler. Mais voyant que l'Isariote serre les lacets de ses sandales et ajuste son manteau, comme s'il allait se mettre en route, il lui demande: "Où vas-tu?"

"A la ville."

"J'ai dit que je te retiens avec Jacques..."

"Ah! je croyais que tu parlais de Jude, ton frère... Alors... moi... je suis comme un prisonnier... Ah! Ah!" Il a un mauvais rire.

"Béthanie n'a pas de chaînes ni de barreaux, je crois. Elle a seulement le désir de ton Maître, et je serais heureux d'être son prisonnier" observe le Zélote.

"Oh! bien sûr! Je plaisantais... C'est que... je voudrais avoir des nouvelles de ma mère. Certainement les pèlerins de Kériot sont arrivés et..."

"Non. Dans deux jours, nous serons tous à Jérusalem. Maintenant tu restes ici" dit Jésus d'un ton autoritaire.

Judas n'insiste pas. Il enlève son manteau en disant: "Et alors qui va à la ville? Il serait bien de connaître l'humeur des gens... Ce que font les disciples... Je voulais aussi aller pour me rendre compte auprès des amis... Je l'avais promis à Pierre..."

"Peu importe, reste ici. Rien n'est nécessaire de ce que tu dis. Rien n'est strictement nécessaire..."

"Mais si Thomas y va..."

"Maître, moi aussi je voudrais aller, car je l'ai promis, moi aussi.

369

J'ai des amis chez Anna et..." dit Jean.

"Et tu irais là; mon fils? Et s'ils te prennent?" demande Salomé qui s'est approchée.

"S'ils me prennent? Qu'ai-je fait de mal? Rien. Je ne dois donc pas craindre le Seigneur. Par conséquent, même s'ils me prennent, je ne craindrai pas."

“Oh! le lionceau fanfaron! Tu ne trembleras pas? Mais tu ne sais pas comme ils nous haïssent? C'est la mort, sais-tu, s'ils nous prennent?” dit l'Isariote pour l'effrayer.

“Et toi, alors, pourquoi veux-tu y aller? As-tu l'impunité, par hasard? Qu'as-tu fait pour l'avoir? Dis-le moi, et je le ferai.”

Judas fait un geste de peur et de colère, mais il est si limpide le visage de Jean que le traître se rassure. Il comprend qu'il n'y a pas de piège, ni de soupçon dans ces paroles, et il dit: “Je n'ai rien fait. Mais j'ai quelques bons amis auprès du Proconsul, et donc...”

“Bien! Qui veut venir, qu'il vienne, puisqu'il ne pleut plus. On perd du temps ici, et à sexte peut-être il pleuvra de nouveau. Que celui qui veut venir se dépêche” exhorte Thomas.

“J'y vais, Maître?” demande Jean.

“Va.”

“Voilà! Toujours la même chose. Lui, oui; les autres, oui; moi, non. Toujours non!”

“Je chercherai à avoir des nouvelles de ta mère” dit Jean pour le calmer.

“Et moi aussi. Je viens avec toi et Thomas” dit le Zélote. Et il ajoute: “Mon âge sera un frein pour les jeunes, Maître. Et je connais bien ceux de Kériot. Si j'en vois quelqu'un, je vais le trouver. Je t'apporterai des nouvelles de ta mère, Judas. Sois bon! Sois tranquille! C'est Pâque, Judas. Tous nous sentons la paix de cette fête, la joie de cette solennité. Pourquoi veux-tu être, toi seul, toujours si inquiet, si sombre, mécontent, sans paix? Pâque, c'est le passage de Dieu... Pâque, c'est pour nous hébreux la fête de la libération d'un joug dur. Nous en a libérés Dieu Très-Haut. Maintenant, comme on ne peut pas répéter l'événement ancien, il reste son symbole, individuel... Pâque: libération des cœurs, purification, baptême, si tu veux, avec le sang de l'agneau pour que les forces ennemies ne fassent plus de mal à celui qui en a la marque. C'est si beau de commencer l'année nouvelle par cette fête de purification, de libération, d'adoration à Dieu notre Sauveur... Oh! excuse-moi, Maître! J'ai parlé quand j'aurais dû me taire car tu es ici pour corriger nos cœurs...”

370

“C'est ce que je pensais, moi aussi, Simon. Exactement la même chose: que maintenant j'ai deux maîtres au lieu d'un, et cela me paraissait trop” dit l'Isariote irascible.

Pierre... Oh! Pierre cette fois ne peut se contenir, et il décoche: “Et si tu n'en finis pas, bientôt tu vas en avoir un troisième, et ce sera moi. Et je te jure que j'aurai des arguments plus persuasifs que des paroles.”

“Tu lèverais la main sur un compagnon? Après tant d'efforts pour tenir au fond le vieux galiléen, ta vraie nature revient donc à la surface?”

“Elle ne vient pas à la surface. Elle a toujours été claire en surface. Je n'use pas de feinte, moi. Mais c'est que pour les ânes sauvages comme toi, il n'y a qu'un argument pour les dompter: les coups. Tu devrais avoir honte d'abuser de sa bonté et de notre patience! Viens, Simon! Viens, Jean! Viens, Thomas! Adieu, Maître. Je m'éloigne moi aussi, car si je reste... non, vive Dieu, c'est que je ne me retiens plus” et Pierre saisit son manteau qui était sur un siège et se le met en toute hâte, si agité qu'il ne voit pas qu'il met le haut en bas, et Jean doit l'avertir de l'erreur et l'aider à s'habiller comme il faut, et il s'éloigne brusquement en frappant le sol de son pied pour décharger un peu sa colère. Il semble un petit taureau emballé.

Les autres... oh! les autres sont comme des livres ouverts sur lesquels on peut lire ce qui est écrit.

Barthélemy lève son visage effilé de vieillard vers le ciel encore orange et il semble étudier les vents pour ne pas avoir à étudier les visages: trop affligé celui du Christ, trop perfide celui de l'Isariote.

Mathieu et Philippe regardent le Thaddée dont les yeux, semblables à ceux de Jésus, brillent de colère, et une même pensée s'empare d'eux: ils le prennent entre eux deux et le poussent dehors vers l'allée intérieure qui mène à la maison de Simon en lui disant: “Ta mère avait besoin de nous pour ce travail. Viens toi aussi, Jacques de Zébédée” et ils entraînent aussi le fils de Salomé.

André regarde Jacques d'Alphée et Jacques le regarde: deux visages qui reflètent la même souffrance contenue et qui, ne sachant que dire, se prennent par la main comme deux enfants et s'éloignent tristement.

Des femmes disciples, il n'y a que Salomé qui n'ose pas bouger ni parler, mais qui aussi ne sait pas se décider à s'éloigner comme si elle voulait par sa présence freiner d'autres paroles de l'apôtre indigne. Heureusement personne n'est présent de la famille de Lazare. Marie très Sainte aussi est absente.

371

Judas se voit seul avec Jésus et Salomé. Il ne veut pas être avec eux, et il leur tourne le dos pour s'éloigner vers le pavillon des jasmins.

Jésus le regarde partir, le surveille. Il voit qu'après avoir feint de s'asseoir dans le pavillon, Judas se glisse en douce au dehors par l'arrière et s'enfonce dans les haies de roses, de lauriers et de buis qui séparent le vrai jardin du terrain des aromates, là où sont les ruches. De là, on peut sortir par une des portes secondaires, ouvertes dans les murs du vaste jardin, un vrai parc qui de deux côtés se termine en haies très hautes, doubles comme une avenue, ouvertes çà et là sur des grilles qui donnent accès aux prés, aux champs, aux vergers et aux oliveraies, et aussi à la maison de Simon, qui continuent le jardin dans les domaines, en les tenant à la fois unis et séparés. Sur les deux autres côtés, il a des murailles puissantes, ouvertes sur deux routes: une secondaire et une maîtresse où débouche la première qui, coupant Béthanie, continue vers Bethléem.

Jésus se dresse autant qu'il peut et se déplace quand il le faut et ses yeux flamboient quand ils regardent ce que fait l'Isariote. Marie Salomé les voit et se rend compte. Bien que sa petite taille l'empêche de voir, elle se rend compte de ce qui arrive vers la limite du parc, et elle murmure: “Aie pitié de nous, Seigneur!”

Jésus entend ce soupir et se tourne un instant pour la regarder, cette bonne et simple disciple. Elle avait bien pu avoir une pensée d'orgueil maternel, quand elle demandait un poste d'honneur pour ses fils, mais au moins elle pouvait le faire car ce sont de bons apôtres; elle avait reçu humblement la réprimande du Maître et ne s'en était pas offensée, elle ne s'était pas éloignée de Lui, mais au contraire elle s'était rendue plus humble, plus empressée, près du Maître qu'elle suit comme son ombre quand c'est possible, dont elle étudie les moindres expressions afin de pouvoir, quand c'est possible, prévenir ses désirs et Lui faire plaisir. Et maintenant encore, la bonne et humble Salomé cherche à consoler le Maître, à apaiser le soupçon qui le fait souffrir, en disant: "Tu vois? Il ne va pas loin. Il a jeté là son manteau et ne l'a pas repris. Il va aller à travers les prés exhaler son humeur... Jamais Judas n'irait en ville, sans être tout à fait en tenue..."

"Il y irait même nu s'il voulait y aller. Et en effet... Regarde! Viens ici!"

"Oh! Il cherche à ouvrir la grille! Mais elle est fermée! Il appelle un serviteur du rucher!"

372

Jésus crie à haute voix: "Judas! Attends-moi! Je dois te parler" et il va s'éloigner.

"Par charité, Seigneur!! Je vais appeler Lazare... ta Mère... Ne va pas seul!"

Jésus, tout en marchant rapidement, se retourne un peu et dit: "Je t'ordonne de ne pas le faire. Tais-toi, au contraire. Avec tout le monde. Si on me demande, je suis sorti avec Judas pour une course brève. Si les femmes disciples viennent, qu'elles attendent, je ne tarderai pas."

Salomé ne réagit pas, comme ne réagit pas l'Iscaïote. L'une près de la maison, l'autre près de l'enceinte, ils restent là où la volonté de Jésus les a arrêtés et le regardent: l'une s'éloigner, l'autre venir.

"Ouvre la porte, **Jonas**. Je sors un moment avec mon disciple, et si tu restes à cet endroit ce n'est pas nécessaire que tu la refermes derrière nous. Je serai bientôt de retour" dit-il avec bonté au serviteur paysan qui était resté interdit avec la grosse clé dans les mains. La petite porte, une lourde porte de fer, grince quand on l'ouvre comme grince la clé pour faire jouer la serrure.

"Porte qui s'ouvre rarement" dit le serviteur en souriant. "Hé! tu t'es rouillée! Quand on reste oisif, on se gâte... La rouille, la poussière... les gamins... C'est comme pour nous quand nous ne travaillons pas autour de notre âme!"

"Bravo, Jonas! Tu as eu une sage pensée. Beaucoup de rabbis te l'envieraient."

"Oh! ce sont mes abeilles qui me les suggèrent... et tes paroles. Vraiment ce sont tes paroles. Mais ensuite même les abeilles me le font comprendre. Car rien n'est sans voix, quand on sait comprendre. Et je me dis: si elles, les abeilles, obéissent à l'ordre de Celui qui les a créées, et ce sont des bestioles dont je ne puis savoir où elles ont le cerveau et le cœur, moi, qui ai cœur, cerveau et esprit, et qui entends le Maître, ne dois-je pas savoir faire ce qu'elles font, et travailler toujours, toujours pour faire ce que le Maître dit de faire, et rendre ainsi mon esprit beau, clair, sans rouille, sans boue, sans paille, mises dans le mécanisme par les esprits infernaux, et aussi les pierres et autres pièges?"

"Tu parles vraiment bien. Imite tes abeilles, et ton âme deviendra un riche rucher, rempli de vertus précieuses, et Dieu viendra s'y complaire. Adieu, Jonas. La paix soit avec toi."

Il met la main sur la tête grisonnante du serviteur qui se tient penché devant Lui, et il sort sur la route pour aller vers des prés de trèfle rouge, beaux comme des tapis épais, verts et cramoisis. Sur

373

eux, les abeilles volent de fleur en fleur, étincelles bourdonnantes. Quand ils sont assez loin de l'enceinte pour que personne qui se trouverait dans le jardin de Lazare ne puisse entendre un mot, Jésus dit: "Tu as entendu ce serviteur? C'est un paysan. C'est déjà beaucoup s'il peut lire quelques mots... Et pourtant... Ses paroles auraient pu être sur mes lèvres sans que ma parole de Maître parût sotté. Il sent qu'il faut veiller pour que les ennemis de l'esprit ne gâtent pas l'esprit..."

Moi... c'est pour cela que je te garde près de Moi, et tu me hais à cause de cela! Je veux te défendre d'eux et de toi-même, et tu me hais. Je te fournis le moyen de te sauver, tu peux le faire encore, et tu me hais. Je te le dis encore une fois: éloigne-toi, Judas, va au loin. N'entre pas à Jérusalem. Tu es malade. Ce n'est pas un mensonge de dire que tu es si malade que tu ne peux pas participer à la Pâque. Tu feras la supplémentaire. Il est permis par la Loi de faire la Pâque supplémentaire quand la maladie ou autre grave raison empêchent de faire la Pâque solennelle. Je prierai Lazare - c'est un ami prudent et il ne te demandera rien - de te conduire aujourd'hui même au-delà du Jourdain."

"Non. Je t'ai dit de nombreuses fois de me chasser. Tu n'as pas voulu. Maintenant, c'est moi qui ne veux pas."

"Tu ne veux pas? Tu ne veux pas te sauver? Tu n'as pas pitié de toi-même? Pas pitié de ta mère?"

"Tu devrais me dire: "Tu n'as pas pitié de Moi?" Tu serais plus sincère."

"Judas, mon malheureux ami, ce n'est pas pour Moi que je t'en prie. C'est pour toi, pour toi que je t'en prie. Regarde! Nous sommes seuls, toi et Moi seuls. Tu sais qui je suis; je sais qui tu es. C'est le dernier moment de grâce qui nous est encore accordé pour empêcher ta ruine... Oh! ne ricane pas ainsi sataniquement, mon ami. Ne te moque pas de Moi comme si j'étais fou parce que je dis: "ta ruine" et non la mienne. La mienne n'est pas une ruine. La tienne, si... Nous sommes seuls: toi et Moi, et au-dessus de nous, il y a Dieu... Dieu qui ne te hait pas encore, Dieu qui assiste à cette lutte suprême entre le Bien et le Mal qui se disputent ton âme. Au-dessus de nous, il y a l'**Empyrée** qui nous observe, cet Empyrée qui bientôt se remplira de saints.

Déjà ils tressaillent d'avance, dans le lieu où ils attendent, parce qu'ils sentent venir la joie... Judas, parmi eux, il y a ton père..."

"C'était un pécheur. Il n'y est pas."

"C'était un pécheur, mais pas un damné. La joie s'approche donc

aussi pour lui. Pourquoi veux-tu lui donner une douleur dans sa joie?"

"Il est hors de la douleur. Il est mort."

"Non. Il n'est pas hors de la douleur de te voir toi coupable, toi... oh! ne m'arrache pas ce mot!..."

"Mais oui! Mais oui! Dis-le! Moi je me le dis depuis des mois! Je suis damné, je le sais. Rien ne peut plus changer."

"Tout! Judas, je pleure. Les dernières larmes de l'Homme, tu veux donc les faire gémir, toi?... Judas, je t'en prie. Réfléchis ami: à ma prière acquiesce le Ciel, et toi, et toi... Me laisseras-tu prier en vain? Réfléchis qui est devant toi, en prière: le Messie d'Israël, le Fils du Père... Judas, écoute-moi!... Arrête-toi, tant que tu le peux!..."

"Non!"

Jésus se couvre le visage de ses mains et se laisse tomber au bord du pré. Il pleure sans bruit, mais il pleure beaucoup. Ses épaules sursautent dans ses sanglots profonds...

Judas le regarde là, à ses pieds, brisé, en larmes, et à cause de son désir de le sauver... et il a un moment de pitié. Il dit, en déposant le ton dur, de vrai démon, qu'il avait avant: "Je ne puis aller... J'ai donné ma parole..."

Jésus lève son visage déchiré pour l'interrompre: "A qui? À qui? À de pauvres hommes! Et tu t'occupes d'eux, de leur paraître déshonoré? Et ne t'étais-tu pas donné toi-même à Moi depuis trois ans? Et tu penses aux commentaires d'une poignée de malfaiteurs et non au jugement de Dieu? Oh! Mais que dois-je faire, ô Père, pour ressusciter en lui la volonté de ne pas pécher?" Il baisse de nouveau la tête, découragé, déchiré... Il semble déjà le Jésus souffrant de l'agonie du Gethsémani.

Judas en a pitié, et il dit: "Je reste. Ne souffre pas ainsi! Je reste... Aide-moi à rester! Défends-moi!"

"Toujours! Toujours, pourvu que tu le veuilles. Viens. Il n'est pas de faute à laquelle je ne compatisse et que je ne pardonne. Dis: "Je le veux". Et je t'aurai racheté..."

Se relevant, il l'a pris dans ses bras. Mais si les pleurs de Jésus-Dieu tombent dans les cheveux de Judas, la bouche de Judas reste fermée. Il ne dit pas la parole demandée. Il ne dit même pas "pardon" quand Jésus murmure dans ses cheveux: "Tu vois si je t'aime! J'aurais dû te faire des reproches! Je t'embrasse. J'aurais le droit de te dire: "Demande pardon à ton Dieu" et je te demande seulement d'avoir le désir du pardon. Tu es si malade! On ne peut

demander beaucoup à quelqu'un qui est très malade. À tous les pécheurs qui sont venus me trouver, j'ai demandé le repentir absolu pour pouvoir leur pardonner. À toi, mon ami, je demande seulement le désir de te repentir et puis... Moi, j'agirai."

Judas se tait...

Jésus le laisse aller. Il dit: "Reste au moins ici jusqu'au lendemain du sabbat."

"Je resterai... Revenons à la maison. On va remarquer notre absence. Peut-être les femmes t'attendent. Elles sont meilleures que moi, et tu ne dois pas les négliger à cause de moi."

"Tu ne te rappelles pas la parabole de la brebis égarée? C'est toi, celle-là... Elles, les disciples, ce sont les bonnes brebis enfermées au bercail. Elles ne sont pas en danger, même si je cherche ton âme toute la journée pour la ramener au bercail..."

"Mais oui! Mais oui! Voilà! Je reviens au bercail! Et je vais me renfermer dans la bibliothèque de Lazare, pour lire. Je ne veux pas qu'on me dérange. Je ne veux rien voir, ni rien savoir. Ainsi... tu ne me soupçonneras pas toujours.

Et si quelque chose de ce qui arrive est rapporté au Sanhédrin, tu devras chercher les serpents parmi tes préférés. Adieu! J'entre par la grille principale. Ne crains pas. Je ne m'enfuis pas. Tu peux venir vérifier quand tu veux" et tournant le dos, il s'en va à grands pas. Jésus, attese blanche dans son vêtement de lin au bord du pré vert rouge, lève les bras vers le ciel serein, lève son visage tout affligé et lève son âme vers son Père, en gémissant: "Oh! mon Père! Et pourras-tu peut-être m'accuser d'avoir laissé quelque chose capable de le sauver? Tu sais que c'est pour son âme, non pour ma vie, que je lutte pour empêcher son crime... Père! Mon Père! Je t'en supplie! Hâte l'heure des ténèbres, l'heure du Sacrifice, car il est pour Moi trop atroce de vivre près de l'ami qui ne veut pas être racheté... La plus grande douleur!" et Jésus s'assoit dans le trèfle touffu, élevé, très beau. Il incline la tête sur ses genoux relevés et enserrés de ses bras et il pleure...

Oh! je ne puis voir ces pleurs! Ils rappellent déjà trop ceux du Gethsémani, en désolation, en solitude, en persuasion que le Ciel ne fera rien pour le consoler, et qu'il devra souffrir cette douleur.. Et cela me fait trop mal...

Jésus pleure longuement dans l'endroit solitaire, silencieux. Témoins de ses pleurs les abeilles d'or, le trèfle odorant qui remue lentement sous le souffle du vent d'orage, et les nuages qui, au début du matin étaient comme un léger filet sur le ciel bleu et qui

maintenant se sont épaissis, obscurcis, amoncelés annonçant qu'il va pleuvoir de nouveau.

Jésus cesse de pleurer. Il lève la tête pour écouter... Un bruit de roues et de grelots arrive de la route principale et puis le bruit des roues cesse, mais pas celui des grelots. Jésus dit: "Allons! Les disciples... Elles sont fidèles... Mon Père, qu'il soit fait comme Tu veux! Je t'offre le sacrifice de ce désir de Sauveur et d'Ami. C'est écrit! **Lui l'a voulu**. C'est vrai. Laisse-moi pourtant, ô mon Père, continuer mon travail pour lui jusqu'à ce que tout soit fini. Et dès maintenant je te dis: Père, quand je prierai pour les pécheurs, victime désormais impuissante pour toute action directe, Père, Toi prends ma souffrance et force par elle sur l'âme de Judas. Je sais que je te demande une chose que la Justice ne peut accorder. Mais c'est de Toi que la Miséricorde et l'Amour sont venus, et Tu les aimes eux qui viennent de Toi et qui sont Une seule Chose avec Toi, Dieu Un et Trin, saint et béni. Je me donnerai Moi-même à mes bien-aimés en nourriture et en boisson. Père, mon Sang et ma Chair devront donc être condamnation pour l'un d'eux? Père, aide-moi!

Un germe de repentir en ce cœur!... Père, pourquoi t'éloignes-tu? Tu t'éloignes déjà de ton Verbe qui prie? Père, c'est l'heure, je le sais. Que soit faite ta volonté bénie! Mais laisse à ton Fils, à ton Christ, en qui par un impénétrable décret diminue à cette heure la vision assurée de l'avenir - et je ne te dis pas que de ta part c'est cruauté, mais pitié pour Moi - laisse en Moi l'espoir de le sauver encore. Oh! mon Père. Je le sais. Je l'ai su depuis que je suis. Je l'ai su depuis que non seulement Verbe, mais Homme, je suis venu ici sur la Terre. Je l'ai su depuis que j'ai rencontré l'homme dans le Temple... Je l'ai toujours su... Mais maintenant... Oh! grande pitié de ta part, ô Père très Saint! il me semble que ce soit un horrible rêve suscité par son comportement mais que ce n'est pas inéluctable... et que je puisse espérer encore, encore, toujours, car infinie est ma souffrance, et infini sera le Sacrifice, et que je puisse, même pour lui, quelque chose... Ah! je délire! C'est l'Homme qui veut avoir cet espoir! Le Dieu qui est dans l'Homme, le Dieu fait Homme, ne peut se faire d'illusions! Se dissipent les nuées légères qui me cachaient pour un moment l'abîme, l'abîme déjà ouvert pour prendre celui qui a préféré les Ténèbres à la Lumière... Pitié quand tu me le caches! Pitié quand tu me le montres, maintenant que tu m'as réconforté. Oui, Père, même cela! Tout! Et je serai Miséricorde jusqu'à la fin car telle est mon Essence." Il prie encore, d'une prière muette, les bras en croix, et son

377

visage tourmenté s'apaise de plus en plus en prenant un aspect de paix auguste. Il devient presque lumineux, d'une lumière de joie intérieure, bien qu'il n'y ait pas de sourire sur ses lèvres serrées. C'est la joie de son esprit, en communion avec le Père, qui passe hors des voiles de la chair et efface les marques que la douleur a creusées et peintes sur le visage amaigri et spiritualisé qui est venu de plus en plus au Maître à mesure qu'il est entré dans la douleur et qu'il s'est approché du sacrifice. Ce n'est déjà plus un visage de la Terre, le visage du Christ dans les derniers temps de sa vie mortelle, et aucun artiste ne serait capable de nous donner, même si le Rédempteur se montrait à l'artiste, ce visage d'Homme-Dieu dégagé avec une beauté surnaturelle par le ciseau de l'amour et de la douleur parfaits et complets.

Jésus est de nouveau à la porte de l'enceinte, il entre, la ferme avec le verrou et il s'avance vers la maison. Le serviteur de tout à l'heure le voit et court Lui prendre la grosse clé que Jésus a dans les mains.

Il avance et rencontre Lazare: "Maître, les femmes sont venues. Je les ai faites entrer dans la salle blanche car dans la bibliothèque il y a Judas qui lit et qui est souffrant."

"Je le sais. Merci pour les femmes. Sont-elles nombreuses?"

"Jeanne, Nique, Élise et Valéria avec Plautina et une autre amie ou affranchie, je ne sais, qui a nom **Marcella**, et une vieille femme qui dit qu'elle te connaît: **Anne de Méron**, et puis Annalia, et avec elle une autre jeune fille qui s'appelle Sara. Ta Mère et les sœurs sont avec les femmes disciples."

"Et ces voix enfantines?"

"Anne a amené ses petits-enfants, Jeanne ses enfants, Valéria la sienne. Je les ai conduits dans la cour intérieure..."

44. LE VENDREDI AVANT L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. II. JÉSUS ET LES FEMMES DISCIPLES

22/03/1947

583.1 La belle salle - une de celles qui servent aux banquets, avec ses murs blancs et aussi son plafond, ses lourds rideaux blancs, et de même les tapisseries qui recouvrent les sièges, les plaques de mica ou d'albâtre qui remplacent les vitres aux fenêtres et laissent passer la lumière - elle est remplie par le babillage des femmes. Une

378

quinzaine de femmes qui parlent entre elles, ce n'est pas une petite affaire. Mais dès que Jésus paraît sur le seuil en déplaçant le lourd rideau, il se fait un silence absolu, alors que toutes se lèvent et s'inclinent avec le plus grand respect.

"La paix à vous toutes" dit Jésus avec un doux sourire... De la tempête de douleur qui vient juste de cesser, il n'y a aucune trace sur son visage, qui est serein, lumineux, paisible comme si rien de pénible n'était arrivé ou sur le point d'arriver, avec une pleine conscience de sa part.

"Paix à Toi, Maître. Nous sommes venues. Tu as envoyé dire: "avec autant de femmes qu'il y en a chez Jeanne" et je t'ai obéi. Élise était chez moi. Je la garde avec moi ces jours-ci. Et chez moi se trouvait celle qui dit te suivre. Elle était venue s'informer de Toi car on n'ignore pas que je suis ta fidèle disciple. Et Valéria aussi est avec moi, dans ma maison, depuis que je suis dans mon palais. Avec Valéria, il y avait Plautina, venue lui rendre visite. Avec elles était celle-ci. Valéria t'en parlera. Plus tard est venue Annalia, avertie de ton désir, et cette jeune fille, sa parente, je crois. Nous nous sommes arrangées pour venir, et nous n'avons pas oublié Nique. C'est si beau de se sentir sœurs dans une seule foi en Toi... d'espérer que celles qui en sont encore à un amour naturel pour le Maître, montent plus haut, comme a fait Valéria" dit Jeanne en regardant par en dessous Plautina qui... en est restée à l'amour naturel...

"Les diamants se forment lentement, Jeanne. Il faut des siècles de feu caché... Il ne faut pas être pressé, jamais... Et ne jamais se décourager, Jeanne..."

"Et quand un diamant redevient... cendre?"

"C'est signe que ce n'était pas encore un diamant parfait. Il faut encore de la patience et du feu. Recommencer derechef, en espérant dans le Seigneur. Ce qui semble un échec la première fois, se change souvent en triomphe la seconde."

"Ou la troisième ou la quatrième, ou encore davantage. Moi, j'ai été un échec de nombreuses fois, mais finalement, tu as triomphé, Rabboni!" dit Marie de Magdala avec sa voix d'orgue du fond de la salle.

"Marie est contente chaque fois qu'elle peut s'humilier en rappelant le passé..." soupire Marthe qui le voudrait effacé du souvenir de tous les cœurs.

"C'est vrai, ma sœur, qu'il en est ainsi! Je suis contente de rappeler le passé, mais non pas pour m'humilier, comme tu dis. Pour

monter encore, poussée par le souvenir du mal que j'ai commis et par la reconnaissance pour Celui qui m'a sauvée. Et aussi afin que celui qui hésite pour lui-même, ou pour un être qui lui est cher, puisse reprendre courage et arriver à cette foi dont mon Maître dit qu'elle serait capable de déplacer les montagnes.”

“Et tu la possèdes, heureuse que tu es! Tu ne connais pas la crainte...” dit en soupirant Jeanne, si douce et si timide, et paraît encore l'être davantage si on la compare avec la Magdeleine.

“Je ne la connais pas. Elle n'a jamais été dans ma nature humaine. Maintenant, depuis que j'appartiens à mon Sauveur, je ne la connais même plus dans ma nature spirituelle. Tout a servi pour augmenter ma foi. Serait-il possible que quelqu'une qui est ressuscitée comme moi, et qui voit ressusciter son frère, puisse douter de rien? Non. **Rien ne me fera plus douter.**”

“Tant que Dieu est avec toi, c'est-à-dire que le Rabbi est avec toi... Mais Lui dit qu'il va nous quitter bientôt. Que sera alors notre foi? Ou plutôt votre foi, car moi, je n'ai pas encore pénétré au-delà des frontières humaines...” dit Plautina.

“Sa présence matérielle ou son absence matérielle ne blessera pas ma foi. Je ne craindrai pas. Ce n'est pas de l'orgueil de ma part. C'est la connaissance de moi-même. Si les menaces du Sanhédrin devaient se réaliser... voilà: je ne craindrai pas...”

“Mais qu'est-ce que tu ne craindras pas? Que le Juste soit juste? Cette crainte, moi aussi je ne l'aurai pas. Nous le croyons de nombreux sages dont nous goûtons la sagesse, je dirais dont nous nous nourrissons avec la vie de leur pensée, après que depuis des siècles ils sont disparus. Mais si toi...” insiste Plautina.

“Je ne craindrai même pas à cause de sa mort. La Vie ne peut mourir. Lazare est ressuscité, lui qui était un pauvre homme...”

“Mais ce n'est pas de lui-même qu'il est ressuscité, mais parce que le Maître a rappelé son esprit d'au-delà de la tombe. Œuvre que seul le Maître peut faire. Mais qui appellera l'esprit du Maître si le Maître est tué?”

“Qui? Lui. C'est-à-dire Dieu. Dieu s'est fait de Lui-même. Dieu peut se ressusciter par Lui-même.”

“Dieu... oui... dans votre foi, Dieu s'est fait de Lui-même. C'est déjà difficile pour nous de l'admettre, pour nous qui savons que les dieux viennent l'un de l'autre, par suite d'amours entre dieux.”

“Par suite d'amours obscènes, irréels, devrais-tu dire” l'interrompt impétueusement Marie de Magdala.

“Comme tu veux...” dit Plautina conciliante et elle va finir sa

phrase, mais Marie de Magdala lui coupe la parole et dit: “Mais l'Homme ne peut se ressusciter par lui-même, veux-tu dire. Mais Lui comme il s'est fait Homme par Lui-même, car rien n'est impossible au Saint des Saints, ainsi Lui, de Lui-même se donnera le commandement de ressusciter. Tu ne peux comprendre. Tu ne connais pas les figures de notre histoire d'Israël. Lui et ses prodiges s'y trouvent. Et tout s'accomplira comme il est dit. Moi, je crois à l'avance, Seigneur. Je crois tout. Que tu es le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge, que tu es l'Agneau du salut, que tu es le Messie très Saint, que tu es le Libérateur et le Roi universel, que ton Royaume n'aura pas de fin ni de limites, et enfin que la mort ne prévaudra pas sur Toi, car la vie et la mort, c'est Dieu qui les a créées et elles Lui sont soumises comme toutes choses. Je crois. Et si grande sera la douleur de te voir méconnu et méprisé, plus grande sera ma foi dans ton Être éternel. Je crois. Je crois à tout ce qui est dit de Toi. Je crois à tout ce que tu dis. J'ai su croire aussi pour Lazare. J'ai été la seule qui ait su obéir et croire, la seule qui ait su réagir contre les hommes et les choses qui voulaient me persuader de ne pas croire. Ce n'est qu'à la limite, près de la fin de l'épreuve, que j'ai eu une défaillance... Mais l'épreuve durait depuis si longtemps... et je ne pensais plus que même Toi, Maître béni, tu pourrais t'approcher du **golal** après tant de jours de la mort...”

Maintenant... je ne douterai plus même si, au lieu de jours, un tombeau devrait être ouvert pour rendre la proie que depuis des mois il a en son ventre. Oh! mon Seigneur! Je sais qui tu es! La fange a reconnu l'Étoile!” Marie s'est accroupie aux pieds de Jésus sur le dallage. Elle n'est plus véhémence, mais douce, et son visage tourné vers Jésus exprime l'adoration.

“Qui suis-je?”

“Celui qui est. C'est cela que tu es. L'autre chose, la personne humaine, c'est le vêtement, le vêtement nécessaire mis sur ta splendeur et sur ta sainteté pour venir parmi nous et nous sauver. Mais tu es Dieu, mon Dieu.” Et elle se jette par terre pour baiser les pieds du Christ, et il semble qu'elle ne puisse détacher ses lèvres des doigts qui dépassent du long vêtement de lin.

“Lève-toi, Marie. Attache-toi toujours fortement à cette foi que tu possèdes. Et élève-la comme une étoile pendant les heures de la tempête pour que les cœurs s'y fixent, et sachent espérer, cela au moins...”

Puis il s'adresse à toutes et leur dit: “Je vous ai appelées car, dans les jours qui vont venir, nous ne pourrons nous voir que peu

dans la paix. Le monde nous entourera, et les secrets des cœurs ont une pudeur plus grande que celle des corps. Je ne suis pas le Maître, aujourd'hui. Je suis l'Ami. Vous n'avez pas toutes d'espoirs ou de craintes à me dire. Mais il plaisait à toutes de me voir dans la paix encore une fois. Et je vous ai appelées vous, fleur d'Israël et du nouveau Royaume, et vous, fleur de la gentilité qui quittez le lieu des ombres pour entrer dans la Vie. Gardez cela dans votre cœur pour les jours à venir: que l'honneur que vous rendez au Roi persécuté d'Israël, à l'Innocent accusé, au Maître qu'on n'écoute pas, adoucisse ma douleur.

Je vous demande de rester très unies, vous d'Israël, vous qui êtes venues en Israël, vous qui venez vers Israël. Les unes secourront les autres. Celles dont l'esprit est plus fort secourent les plus faibles. Les plus sages secourront celles qui savent peu de choses ou même rien, et ont seulement le désir de sagesse nouvelles, de sorte que leur désir humain, grâce aux soins des sœurs plus avancées, se développe en un désir surnaturel de la Vérité. Soyez pleines de pitié les unes pour les autres. Que celles que des siècles de la loi divine ont formées dans la justice compatissent à celles que le gentilisme rend... différentes. Les habitudes morales ne se changent

pas du jour au lendemain, sauf dans des cas exceptionnels dans lesquels intervient une puissance divine pour opérer le changement, afin de seconder une volonté très bonne. Ne vous étonnez pas si en celles qui viennent d'autres religions, vous voyez des arrêts dans leurs progrès et parfois même des retours sur les vieux chemins. Pensez au comportement d'Israël envers Moi et n'attendez pas des gentils la souplesse et la vertu qu'Israël n'a pas su, n'a pas voulu avoir envers le Maître.

Regardez-vous comme des sœurs, les unes pour les autres, des sœurs que le destin a réunies autour de Moi, dans ce dernier temps de ma vie mortelle... Ne pleurez pas! Et qui vous a réunies en vous amenant de lieux différents, par conséquent avec des coutumes et des idiomes différents, qui rendent un peu difficile de se comprendre humainement. Mais, en vérité, l'amour a un langage unique, et le voici: faire ce que l'aimé enseigne et le faire pour lui donner honneur et joie. Voici que sur ce point vous pouvez vous comprendre toutes, et que celles qui comprennent davantage aident les autres à comprendre. Puis... dans l'avenir, dans un avenir plus ou moins lointain, dans des circonstances diverses, vous vous séparerez de nouveau à travers les régions de la Terre, une partie en revenant dans vos pays natals, une partie en s'en allant dans un exil qui ne

382

leur pèsera pas car celles qui le subiront seront déjà arrivées à la perfection de vérité qui leur fera comprendre que ce n'est pas d'être conduites ici ou là qui constitue un exil de la vraie Patrie. En effet, la vraie Patrie, c'est le Ciel. Car celui qui est dans la vérité est en Dieu et il a Dieu en lui. Il est donc déjà dans le Royaume de Dieu et le Royaume de Dieu ne connaît pas de frontières, et il ne sort pas de ce Royaume celui qui de Jérusalem se trouvera par exemple amené en **Ibérie**, ou en **Pannonie**, ou en **Gaule** ou en **Illyrie**.

Vous serez toujours dans le Royaume si vous restez toujours en Jésus, ou si vous venez en Jésus. Je suis venu rassembler toutes les brebis: celles du troupeau paternel, celles des autres, et aussi celles qui n'ont pas de pasteur, sauvages, perdues plus encore que sauvages, plongées dans des ténèbres si obscures qu'elles ne leur permettent de voir même un iota, non de la loi divine, mais même de la loi morale. Peuplades inconnues qui attendent d'être connues, à l'heure fixée par Dieu pour cela, et qui ensuite viendront faire partie du troupeau du Christ.

Quand? Oh! années ou siècles c'est la même chose pour l'Éternel! Mais vous serez les précurseurs de celles qui iront, avec les futurs pasteurs, rassembler dans l'amour chrétien les brebis et les agneaux sauvages pour les amener dans les pâturages divins.

Et que votre premier champ d'expérience ce soit ces lieux. La petite hirondelle qui soulève son aile pour voler ne se jette pas tout de suite dans la grande aventure. Elle essaie son premier vol depuis l'avant-toit jusqu'à la vigne qui ombrage la terrasse, puis elle revient à son nid et de nouveau se lance à une terrasse au-delà de la sienne, et elle revient. Et puis de nouveau plus loin... jusqu'à ce qu'elle sente que devient fort le nerf de l'aile et sûre son orientation, et alors elle joue avec les vents et les espaces et elle va et vient en gazouillant, à la poursuite des insectes, en effleurant l'eau, en remontant vers le soleil, jusqu'à ce qu'au bon moment elle ouvre avec assurance ses ailes pour voler longuement vers les pays plus chauds et riches d'une nourriture nouvelle. Elle ne craint pas de franchir les mers, petite comme elle l'est, point d'acier bruni perdu entre les deux immensités bleues de la mer et du ciel, un point qui s'en va sans peur, alors que tout d'abord elle craignait le petit vol du bord du toit au sarment feuillu, un corps nerveux, parfait qui fend l'air comme une flèche et on ne sait pas si c'est l'air qui le transporte avec amour, ce petit roi de l'air, ou si c'est lui, le petit roi de l'air, qui avec amour sillonne ses domaines. En voyant son vol assuré qui utilise les vents et la densité de l'atmosphère pour

383

aller plus vite, qui pense à son premier battement d'ailes gauche et apeuré?

Il en sera ainsi de vous. Qu'il en soit ainsi de vous. De vous et de toutes les âmes qui vous imiteront. On ne devient pas capable à l'improviste. Pas de découragement pour les premières défaites, pas d'orgueil pour les premières victoires. Les premières défaites servent à faire mieux une autre fois, les premières victoires servent à être encouragées à faire encore mieux à l'avenir et à se persuader que Dieu aide les bonnes volontés.

Soyez toujours soumises aux Bergers en ce qui est obéissance à leurs conseils et à leurs ordres. Soyez toujours pour eux des sœurs pour ce qui est aide dans leur mission et soutien pour leur fatigue. Dites cela aussi à celles qui ne sont pas présentes aujourd'hui. Dites-le à celles qui viendront à l'avenir.

Et maintenant et toujours, soyez comme des filles pour ma Mère. Elle vous guidera en tout. Elle peut guider les jeunes filles comme les veuves, les épouses comme les mères, car Elle a connu les obligations de tous les états par son expérience personnelle en plus que par sagesse surnaturelle. Aimez-vous et aimez-moi en Marie. Vous ne défaillerez jamais, car elle est l'Arbre de la Vie, la vivante Arche de Dieu, la forme de Dieu en laquelle la Sagesse s'est faite un Siège et en laquelle la Grâce s'est faite Chair.

Et maintenant que j'ai parlé en général, maintenant que je vous ai vues, je désire écouter mes disciples et celles qui sont l'espérance des disciples futures. Allez. Moi, je reste ici. Celles d'entre vous qui ont à me parler, qu'elles viennent, car nous n'aurons jamais plus un moment de paix intime semblable à celui-ci."

Les femmes se consultent entre elles. Élise sort avec Marie et Marie de Cléophas. Marie de Lazare écoute **Plautina** qui veut la persuader de quelque chose, mais il semble que Marie ne veuille pas, car elle a fait des signes de dénégation avec la tête et puis elle s'en va, laissant en plan son interlocutrice et, en passant, elle prend avec elle sa sœur et Suzanne en disant: "Nous aurons le temps de Lui parler. Laissons ici avec Lui celles qui doivent s'en aller."

"Viens **Sara**. Nous viendrons les dernières" dit Annalia.

Toutes sortent lentement, sauf Marie Salomé qui reste indéfiniment à la porte.

"Viens ici, Marie. Ferme et viens ici. Que crains-tu?" lui dit Jésus.

"C'est que moi... je suis toujours avec Toi. Tu as entendu Marie

de Lazare?"

"J'ai entendu, mais viens ici. Tu es mère de mes premiers apôtres. Que veux-tu me dire?"

La femme s'approche avec la lenteur de quelqu'un qui doit demander une chose importante et qui ne sait pas s'il peut le faire.

Jésus l'encourage d'un sourire et lui dit: "Quoi? Veux-tu peut-être me demander une troisième place pour Zébédée? Mais lui est sage. Certainement il ne t'a pas envoyé me dire cela! Parle donc..."

"Ah! Seigneur! C'est justement de cette place que je voulais te parler. Toi... tu parles d'une façon... Comme si tu devais nous quitter, et je voudrais qu'avant que tu t'en ailles tu m'aies vraiment pardonnée. Je n'ai pas de paix à la pensée que je t'ai déplu."

"Tu y penses encore? Ne te semble-t-il pas que je t'aime comme avant, plus qu'avant?"

"Oh! cela oui, Seigneur. Mais dis-moi-la vraiment la parole de pardon, pour que je puisse dire à mon époux combien tu as été bon avec moi."

"Mais il n'est pas besoin, femme, que tu racontes une faute pardonnée!"

"Si que je la raconterai! Parce que, tu vois? Zébédée, voyant comme tu aimes ses fils, pourrait tomber dans le même péché que moi et... si tu nous quittes, qui pourrait nous absoudre? Je voudrais que nous tous entrions dans ton Royaume. Mon homme aussi. Je ne crois pas être hors de la justice en voulant cela. Je suis une pauvre femme, et je ne connais pas les livres. Mais quand ta Mère nous lit ou nous dit des passages de l'Écriture, à nous les femmes, elle parle souvent des femmes élues d'Israël et des endroits qui parlent de nous. Et dans les Proverbes qui me plaisent tellement, il est dit que le cœur de l'époux se fie à sa femme courageuse. Moi, je pense qu'il est juste que cette confiance, la femme la donne à son propre époux, même pour ce qui est commerce céleste. Si je lui procure une place sûre dans le Ciel, en l'empêchant de pécher, je pense que je fais une chose bonne."

"Oui, Salomé. Tu as vraiment maintenant ouvert ta bouche à la sagesse et tu as sur ta langue des principes de bonté. Va en paix. Tu as plus que mon pardon. Tes fils, selon le livre qui te plaît tant, te proclameront bienheureuse, et ton mari te louera dans la Patrie des justes. Va tranquille. Va en paix. Sois heureuse." Il la bénit et la congédie.

Salomé s'en va toute joyeuse.

Entre la vieille **Anne** de la maison près du lac de Méron, tenant

par la main deux petits garçons et suivie par une fillette timide et pâlotte qui marche en baissant la tête, déjà un peu maman quand elle conduit un petit qui sait à peine marcher.

"Oh! Anne! Toi aussi tu veux donc me parler? Et ton mari?"

"Malade, Seigneur, malade, très malade. Peut-être je ne vais pas le retrouver vivant..." Des larmes coulent à travers les rides du visage sénile.

"Et tu es ici?"

"Je suis ici. Lui m'a dit: "Moi, je ne peux pas. Toi, va pour la Pâque et fais attention que nos fils..." " Elle pleure plus fort et ne peut parler.

"Pourquoi pleures-tu ainsi, femme? Ton mari a bien dit: "Fais attention que nos fils ne soient pas contre le Christ pour leur éternelle paix". **Jude** est un juste. Plus que de sa vie et du réconfort qu'elle aurait de tes soins, il se préoccupe du bien de ses fils. Les voiles se lèvent dans les heures qui précèdent la mort des justes et les yeux de l'esprit voient la Vérité. Mais tes fils ne t'écoutent pas, femme. Et Moi, que puis-je faire s'ils me repoussent?"

"Ne les hais pas, Seigneur!"

"Et pourquoi devrais-je le faire? Je prierai pour eux. Et à eux, qui sont innocents, je vais imposer les mains pour tenir loin d'eux la haine qui tue. Venez à Moi. Toi, qui es-tu?"

"**Jude**, comme le père de mon père" dit le plus grand des garçons, et le plus petit que sa sœur tient par la main saute et crie: "Moi, moi, **Jude!**"

"Oui. Ils ont honoré le père en donnant son nom à leurs fils, mais pas en autre chose..." dit la petite vieille.

"Ses vertus ressusciteront en eux. Viens toi aussi, fillette. Sois bonne et sage comme celle qui t'a conduite ici."

"Oh! **Marie** l'est! Pour ne pas être seule, je l'amènerai avec moi en Galilée."

Jésus bénit les enfants en laissant sa main sur la tête de la fillette qui est bonne. Puis il demande: "Et pour toi, tu ne demandes rien, Anne?"

"De retrouver mon Jude vivant et d'avoir la force de mentir, en disant que ses fils..."

"Non, pas de mensonge, jamais. Même pas pour qu'un mourant meure en paix. Tu diras à Jude: "Le Maître a dit qu'il te bénit et qu'avec toi, il bénit ton sang". C'est son sang aussi cette enfance innocente et je l'ai bénie."

"Mais s'il demande si nos fils..."

"Tu diras: "Le Maître a prié pour eux". Jude reposera dans la certitude que ma prière est puissante et la vérité sera dite sans décourager le mourant. Parce que je prierai aussi pour tes fils. Va en paix, toi aussi, Anne. Quand quittes-tu la ville?"

"Le lendemain du sabbat, pour ne pas être arrêtée en route par le sabbat."

"C'est bien. Je suis heureux que tu sois ici après le sabbat. Reste très unie à Élise et à Nique. Va, et sois forte et fidèle."

La femme est déjà presque à la porte quand Jésus la rappelle: "Écoute. Tes petits-fils restent beaucoup avec toi, n'est-ce pas?"

"Toujours, pendant que je suis dans la ville."

“Pendant ces jours... laisse-les à la maison, si tu en sors pour me suivre.”

“Pourquoi, Seigneur? Tu crains la persécution?”

“Oui. Et il est bien que l'innocence ne voie pas et n'entende pas...”

“Mais... que penses-tu qu'il arrive?”

“Va, Anne. Va.”

“Seigneur, si... s'ils devaient te faire ce que l'on dit, certainement mes fils... et alors la maison sera pire que la rue...”

“Ne pleure pas. Dieu pourvoira. Paix à toi.”

La vieille femme s'en va en larmes.

Pendant un moment personne n'entre; puis, ensemble, entrent **Jeanne** et **Valéria**. Elles sont angoissées, Jeanne surtout. L'autre est pâle et soupire, mais elle a plus de courage.

“Maître, Anne nous a effrayées. Tu lui as dit... Oh! mais ce n'est pas vrai! Chouza peut être indécis... calculateur. Mais ce n'est pas un menteur! Il m'assure que Hérode n'a aucun désir de te nuire... Je ne sais rien de Ponce...” et elle regarde Valéria qui se tait. Elle reprend: “J'espérais comprendre quelque chose par Plautina, mais je n'ai pas compris grand-chose...”

“Rien, devrais-tu dire, sauf qu'elle n'a pas avancé d'un pas du point où elle était. À moi aussi, elle n'a pas parlé. Mais, si j'ai bien compris, l'indifférence romaine, toujours si forte quand un fait ne peut avoir de répercussion sur la Patrie ou sur le propre moi, a fermé fortement celles qui paraissaient disposées à se remuer autrefois. Plus encore que de m'être approchée de la synagogue, nous sépare, comme un fossé sépare deux terrains auparavant unis, cette indifférence, cette tranquillité de leur esprit, désormais... si différent du mien. Mais elles sont heureuses. À leur manière, elles sont heureuses... Et la félicité humaine n'aide pas à

387

tenir éveillée la pensée.”

“Et à éveiller l'esprit, Valéria” dit Jésus.

“C'est ainsi, Maître. Pour moi... c'est autre chose... Tu as vu cette femme qui était avec nous? Elle est de la famille. Veuve et seule, elle m'a été envoyée par mes parents pour me persuader de retourner en Italie. Oh! beaucoup de promesses de joies pour l'avenir! Ce sont des joies que je n'apprécie plus, et qui pour ce motif ne me paraissent plus telles, et je les piétine. Je n'irai pas en Italie. Ici je t'ai Toi, et ma fillette que tu m'as sauvée, et que tu m'as appris à aimer pour son âme. Je ne quitterai pas ces lieux... **Marcella**... Je l'ai amenée avec moi pour qu'elle te voie et comprenne que je ne reste pas ici à cause d'un amour déshonorant pour un juif - pour nous, c'est déshonorant - mais parce que j'ai trouvé en Toi le réconfort dans cette souffrance d'épouse répudiée. Marcella n'est pas mauvaise: elle a souffert, elle comprend. Mais elle est pourtant encore incapable de comprendre ma nouvelle religion et elle me réprimande un peu, pensant qu'elle est chimérique... Peu importe. Si elle veut, elle viendra où je suis désormais. Sinon, je resterai ici avec **Tusnilde**. Je suis libre, je suis riche, je puis faire ce que je veux. Et ne faisant pas de mal, je fais ce que je veux.”

“Et quand le Maître n'y sera plus?”

“Il restera ses disciples.

Plautina, Lidia, Claudia elle-même qui, après moi, est celle qui suit de plus près ta doctrine et t'honore davantage, toutes n'ont pas encore compris que je ne suis plus la même femme qu'elles connaissaient et croient connaître encore. Mais je suis sûre de me connaître désormais. Tellement que je dis, que si je perds beaucoup en perdant le Maître, je ne perdrai pas tout, car la foi restera et moi je veux rester où elle est née. Je ne veux pas amener **Fausta** là où rien ne parle de Toi. Ici... tout parle de Toi et certainement, tu ne nous laisseras pas sans guide, nous qui avons voulu te suivre. Pourquoi ce doit être moi, la gentille, qui doit avoir ces pensées alors que plusieurs de vous, toi-même, vous êtes comme perdues en pensant au jour où le Maître ne sera plus parmi nous?”

“C'est qu'elles se sont habituées à des siècles d'immobilisme, Valéria. C'est leur idée que le Très-Haut est là, dans sa maison, au-dessus de l'autel invisible, que seul le Grand Prêtre voit dans des occasions solennelles. Cela les a aidées à venir vers Moi. Elles pouvaient finalement s'approcher du Seigneur. Mais elles tremblent de ne plus avoir ni le Très-Haut dans sa gloire, ni le Verbe du Père parmi elles. Mais il faut excuser... Et élever l'esprit, Jeanne. Je

388

serai en vous. Rappelle-le-toi. Je m'en irai, mais je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous laisserai ma maison: mon Église. Ma parole: la Bonne Nouvelle. Mon amour habitera dans vos cœurs. Et enfin je vous laisserai un don plus grand qui vous nourrira de Moi, et fera en sorte, non seulement spirituellement, que je sois parmi vous et en vous. Je le ferai pour vous donner le réconfort et la force. Mais maintenant... Anne est très affligée, à cause des enfants...”

“Elle nous en a parlé, angoissée...”

“Oui. Je lui ai dit de les garder loin des gens. Je te dis la même chose à toi, Jeanne, et à toi, Valéria.”

“J'enverrai **Fausta** avec Tusnilde à Béther, avant le temps fixé. Elles devaient y aller après la Fête.”

“Moi, non. Je ne me sépare pas des enfants. Je les garderai à la maison, mais je dirai à Anne d'y laisser les siens. Les fils de cette femme sont de tristes sires, mais ils seront honorés de mon invitation et ils ne contrediront pas leur mère. Et moi...”

“Moi, je voudrais...”

“Quoi, Maître?”

“Que vous soyez toutes très unies en ces jours. Je garderai avec Moi la sœur de ma Mère, Salomé et Suzanne et les sœurs de Lazare. Mais je voudrais vous voir unies, très unies.”

“Mais ne pourrons-nous pas venir où tu es?”

“En ces jours, je serai comme un éclair qui brille rapidement et disparaît. Je monterai au Temple le matin et puis je quitterai la ville. En dehors de ce passage au Temple, chaque matin, vous ne pourrez me rencontrer.”

“L'an dernier, tu as été chez moi...”

“Cette année, je ne serai dans aucune maison. Je serai l'éclair qui passe rapidement...”

“Mais la Pâque...”

“Je désire la consommer avec mes apôtres, Jeanne. Si c'est la volonté de ton Maître, certainement il a une juste raison.”

“C'est vrai... Je serai donc seule... car mes frères m'ont dit qu'ils voulaient être libres pendant ces jours, et Chouza...”

“Maître, je me retire. Il pleut à verse. Je vais trouver les enfants qui se sont rassemblés sous le portique” dit Valéria, qui se retire prudemment.

“Dans ton cœur aussi, il pleut bien fort, Jeanne.”

“C'est vrai, Maître. Chouza est tellement... étrange. Je ne le comprends plus. C'est une contradiction continuelle. Peut-être a-t-il

389

des amis qui influencent sa pensée... ou bien on lui a fait quelque menace... ou bien, il craint pour son lendemain.”

“Il n'est pas le seul. Je puis même dire qu'ils sont peu nombreux et solitaires dispersés çà et là ceux qui, comme Moi, ne craignent pas le lendemain, et ils seront de moins en moins nombreux. Sois très douce et très patiente avec lui. Ce n'est qu'un homme...”

“Mais il a tant reçu de Dieu, de Toi, qu'il devrait...”

“Qu'il devrait! Oui. Mais qui n'a pas reçu de Moi en Israël? J'ai fait du bien aux amis et aux ennemis, j'ai pardonné, guéri, consolé, instruit... Tu vois, et tu verras toujours plus, comme Dieu seul est immuable, comme sont diverses les réactions des hommes, et comme souvent celui qui a le plus reçu est celui qui est le plus prompt à frapper son bienfaiteur. Vraiment on pourra dire que celui qui a mangé avec Moi mon pain a levé contre Moi son pied.”

“Moi, je ne le ferai pas, Maître.”

“Toi, non. Mais beaucoup, oui.”

“Mon époux est peut-être de ceux-ci? S'il en était ainsi, je ne retournerai pas chez moi ce soir.”

“Non, il n'est pas de ceux-ci, ce soir. Mais même s'il en était, ta place est là. Car si lui pêche, toi, tu ne dois pas pécher. Si lui chancelle, tu dois le soutenir. S'il te piétine, tu dois pardonner.”

“Oh! me piétiner, non! Il m'aime, mais je le voudrais plus sûr de lui. Il peut tant sur Hérode. Je voudrais qu'il arrache au Tétrarque une promesse pour Toi, comme Claudia essaie de l'arracher à Pilate.

Mais Chouza a su seulement me rapporter de vagues phrases d'Hérode... et m'assurer qu'Hérode n'a que le désir de te voir accomplir quelque prodige et qu'il ne te persécutera pas... Il espère de cette façon faire taire ses remords pour Jean.

Chouza dit: "Mon roi ne cesse de dire: 'Même si le Ciel le commandait, je ne lèverais pas la main sur Lui. J'ai trop peur!'"

“Il dit la vérité. Il ne lèvera pas la main sur Moi. Beaucoup en Israël ne le feront pas, car beaucoup ont peur de me condamner matériellement, mais ils demanderont que d'autres le fassent. Comme s'il y avait une différence aux yeux de Dieu entre celui qui frappe, pressé par la volonté du peuple, et celui qui commande de frapper.”

“Oh! mais le peuple t'aime! De grandes fêtes se préparent pour Toi. Et Pilate ne veut pas de désordre. Il a renforcé les troupes ces jours-ci. J'espère tant que... Je ne sais pas ce que j'espère, Seigneur. J'espère et désespère. Ma pensée est changeante comme ces jours où le soleil alterne avec la pluie...”

390

“Prie, Jeanne, et reste en paix. Ne cesse pas de penser que tu n'as jamais donné de douleur au Maître et que Lui s'en souvient. Va.” Jeanne, qui est devenue pâle et s'est amaigrie pendant ces quelques jours, sort toute pensive.

Et c'est le doux visage d'Annalia qui se présente.

“Avance. Ta compagne, où est-elle?”

“A côté, Seigneur. Elle veut s'en aller, elles vont partir. Marthe a compris mon désir et me garde jusqu'au coucher de soleil de demain.

Sara retourne à la maison pour dire que je reste. Elle voudrait ta bénédiction car... Mais je te parlerai ensuite.”

“Qu'elle vienne, je la bénirai.”

La jeune fille sort pour revenir avec sa compagne qui se prosterne devant le Seigneur.

“La paix soit avec toi, et que la grâce du Seigneur te conduise sur les sentiers où t'a conduite celle qui t'a précédée. Sois affectueuse pour sa mère, et bénis le Ciel qui t'a épargné les liens et les souffrances afin de t'avoir toute entière pour Lui. Un jour, plus que maintenant, tu le béniras d'être restée stérile par ta volonté. Va!”

La jeune fille s'en va toute émue.

“Tu lui as dit tout ce qu'elle espérait. Ces paroles étaient son rêve. Sara disait toujours: "Ta destinée me plaît, bien qu'elle soit nouvelle en Israël, et je la veux moi aussi. N'ayant plus de père, et ma mère étant douce comme une colombe, je ne crains pas de ne pouvoir la suivre. Mais pour être certaine de pouvoir l'accomplir, et qu'elle soit sainte pour moi comme elle l'est pour toi, je voudrais l'entendre de sa bouche". Maintenant tu le lui as dit, et moi aussi, je suis en paix, car je craignais parfois d'avoir exalté un cœur...”

“Depuis quand est-elle avec toi?”

“Depuis... Quand l'ordre du Sanhédrin est venu, je me suis dit: "L'heure du Seigneur est venue et je dois me préparer à mourir". Car je te l'ai demandé, Seigneur... Et maintenant je te le rappelle... Si tu vas au sacrifice, moi, hostie avec Toi.”

“Veux-tu encore fermement la même chose?”

“Oui, Maître. Je ne pourrais pas vivre dans un monde où tu ne serais pas... et je ne pourrais survivre à ta torture. J'ai tellement peur pour Toi! Beaucoup d'entre nous se font des illusions... Pas moi! Je sens que l'heure est venue. Il y a trop de haine... Et j'espère que tu accueilleras mon offrande. Je n'ai que ma vie à te donner, car je suis pauvre, tu le sais. Ma vie et ma pureté. C'est pour cela que j'ai persuadé à maman d'appeler sa sœur chez elle, pour qu'elle ne reste pas seule... Sara sera sa fille à ma place, et la mère

391

de Sara sera pour elle un réconfort. Ne déçois pas mon cœur Seigneur! Le monde n'a aucun attrait pour moi. C'est pour moi une prison où beaucoup de choses me répugnent grandement. C'est peut-être parce que j'ai été au seuil de la mort, que j'ai compris comment ce qui pour beaucoup représente la joie, n'est qu'un vide qui ne rassasie pas. Il est certain que je ne désire que le sacrifice... et te précéder... pour ne pas voir la haine du monde jetée comme une arme de torture sur mon Seigneur, et pour te ressembler dans la souffrance...”

“Nous déposerons alors le lys coupé sur l'Autel où s'immole l'Agneau, et il deviendra rouge du Sang rédempteur. Et il n'y aura que les anges qui sauront que l'Amour a été le sacrificateur d'une agnelle toute blanche, et ils marqueront le nom de la première victime de l'Amour, de la première continuatrice du Christ.”

“Quand, Seigneur?”

“Tiens ta lampe prête et reste en vêtements de noces. L'Époux est à la porte. Tu verras son triomphe et non sa mort, mais tu triompheras avec Lui en entrant dans son Royaume.”

“Ah! je suis la femme la plus heureuse d'Israël! Je suis la reine couronnée de ton diadème! Puis-je, comme telle, te demander une grâce?”

“Laquelle?”

“J'ai aimé un homme, tu le sais. Je ne l'ai plus aimé comme époux car un amour plus grand est entré en moi et lui ne m'a plus aimée, parce que... Mais je ne veux pas rappeler son passé. Je te demande de racheter ce cœur. Le puis-je? Ce n'est pas pécher que de vouloir me souvenir, alors que je suis au seuil de la Vie, de celui que j'aimais, pour lui donner la Vie éternelle, n'est-ce pas?”

“Ce n'est pas pécher. C'est porter l'amour jusqu'au terme saint du sacrifice, pour le bien de l'aimé.”

“Bénis-moi, alors, Maître. Absous-moi de tout mon péché. Prépare-moi pour les noces et pour ta venue. Car c'est Toi qui viens, mon Dieu, pour prendre ta pauvre servante et en faire ton épouse.”

La jeune fille, radieuse de joie et de santé, se penche pour baiser les pieds du Maître, pendant qu'il la bénit en priant sur elle. Et vraiment la salle, blanche, comme si elle était toute de lys, est un digne environnement pour ce rite, et s'harmonise bien avec ses deux protagonistes, jeunes, beaux, tout de blanc vêtus, dans la splendeur d'un amour angélique et divin.

Jésus quitte la jeune fille absorbée dans sa joie et il sort doucement pour aller bénir les enfants qui, avec des cris de joie, se précipitent

392

vers le char où ils montent joyeux avec les femmes qui s'en vont. Restent Élise et Nique pour reconduire le jour suivant Annalia dans la ville. Il a cessé de pleuvoir et, une fois les nuages dispersés, le ciel montre son azur, et le soleil fait descendre ses rayons pour rendre étincelantes de lumière les gouttes de pluie. Un magnifique arc-en-ciel joint par son arc Béthanie à Jérusalem. Le char s'en va en grinçant et sort par le portail. Il disparaît.

Lazare, qui est près de Jésus, au bout du portique, demande: “T'ont-elles donné de la joie, les disciples?” et il observe le Maître.

“Non, Lazare. Sauf une, elles m'ont toutes donné leurs douleurs, et aussi des déceptions, si je pouvais me faire des illusions.”

“Les romaines, tu veux dire, t'ont déçu? T'ont-elles parlé de Pilate?”

“Non.”

“Alors, moi, je dois le faire. J'espérais qu'elles t'en parleraient. C'est pour cela que j'avais attendu.

Entrons dans cette pièce solitaire. Les femmes sont allées à leurs travaux avec Marthe. Marie, de son côté, est avec ta Mère dans l'autre maison. Ta Mère a été longtemps avec Judas et maintenant l'a conduit avec elle...

Assois-toi, Maître... J'ai été chez le Proconsul... Je l'avais promis et je l'ai fait. Mais Simon de Jonas ne serait pas très satisfait de ma mission!... Heureusement Simon n'y pense plus.

Le Proconsul m'a écouté et m'a répondu ces mots: “Moi? Moi m'en occuper? Mais je n'ai pas l'ombre même de la plus lointaine pensée de le faire! Je dis seulement ceci, que ce n'est pas à cause de l'Homme - de Toi, Maître - mais à cause de tous les ennuis qui me viennent par son intermédiaire, je suis bien décidé à ne plus m'en occuper, ni en bien ni en mal. Je m'en lave les mains. Je renforcerai la garde car je ne veux pas de désordres. De cette façon, je contenterai César, mon épouse et moi-même, c'est-à-dire les seuls dont je me préoccupe d'une manière sacrée.

Et pour le reste, je ne remue pas un doigt. Querelles de ces éternels mécontents. Ce sont eux qui les créent, eux qui y prennent plaisir. Moi, l'Homme, comme malfaiteur je l'ignore, comme vertueux je l'ignore, comme sage je l'ignore. Et je veux l'ignorer, continuer à l'ignorer. Pourtant, malgré mon désir, je n'y arrive que difficilement, car les chefs d'Israël m'en parlent en se lamentant, Claudia en faisant son éloge, les partisans du Galiléen en récriminant contre le Sanhédrin. Si ce n'était pas à cause de Claudia, je le ferais prendre et je le leur donnerais pour qu'ils en finissent de cette affaire et que je n'en entende plus parler. L'Homme est le sujet le plus tranquille de tout l'Empire, mais

393

malgré cela, il m'a donné tant d'ennuis que je voudrais une solution..." Voilà son humeur, Maître..."

"Tu veux dire qu'il n'y a pas lieu de se rassurer. Avec les hommes, on n'est jamais sûr..."

"Mais pourtant il me résulte que le Sanhédrin est plus calme. On n'a pas rappelé l'ordre d'arrestation, les disciples n'ont pas été importunés. D'ici peu vont revenir ceux qui sont allés à la ville et nous serons renseignés... Te contredire: toujours. Mais t'attaquer?... Les foules t'aiment trop pour pouvoir les défier imprudemment."

"Allons-nous à la route, au devant de ceux qui reviennent?" propose Jésus.

"Allons."

Ils sortent dans le jardin et sont à moitié route quand Lazare demande: "Mais Toi, quand as-tu mangé? Et où?"

"A prime."

"Mais le soleil va bientôt se coucher. Rentrons."

"Non, je n'en sens pas le besoin. Je préfère aller. Là-bas, à la grille, je vois agrippé un pauvre enfant. Il a peut-être faim. Il est déchiré et pâle. Je l'observe depuis un moment. Il était déjà là quand le char est sorti et il s'est enfui pour n'être pas vu et peut-être chassé. Puis il est revenu et il regarde avec insistance vers la maison et vers nous."

"S'il a faim, il sera bien que j'aie prendre de la nourriture. Va devant, Maître. Je te rejoins tout de suite" et Lazare retourne sur ses pas en courant pendant que Jésus se hâte vers la grille.

L'enfant, un visage souffreteux et irrégulier, où seuls brillent de beaux yeux vifs, le regarde.

Jésus lui sourit doucement et lui dit, tout en poussant le verrou: "Qui cherches-tu, enfant?"

"Es-tu le Seigneur Jésus?"

"Je le suis."

"Je te cherche."

"Qui t'envoie?"

"Personne. Mais je veux te parler. Il y en a tant qui viennent te parler. Moi aussi. Tu en exauces tant. Moi aussi."

Jésus a fait jouer la fermeture et il prie l'enfant de lâcher les barres qu'il tient de ses mains décharnées afin de pouvoir ouvrir. L'enfant s'écarte et, en le faisant, il remue son petit vêtement déteint sur son corps déformé, et on voit que c'est un pauvre enfant rachitique, avec la tête enfoncée dans les épaules à cause d'un commencement

394

de gibbosité, aux jambes écartées par une démarche mal assurée. Vraiment un petit malheureux. Il est peut-être plus âgé que ne le fait penser sa taille, qui est celle d'un enfant de six ans environ, alors que son petit visage est déjà celui d'un homme, un peu fané, avec le menton proéminent, presque un visage de petit vieux.

Jésus se penche pour le caresser et lui dit: "Dis-moi donc ce que tu veux. Je suis ton ami. Je suis l'ami de tous les enfants." Avec quelle affectueuse douceur Jésus prend dans ses mains le petit visage et le baise au front!

"Je le sais, c'est pour cela que je suis venu. Tu vois comme je suis? Je voudrais mourir pour ne plus souffrir et pour n'appartenir plus à personne... Toi, qui en as tant guéri et as ressuscité des morts, fais-moi mourir, moi que personne n'aime et qui ne pourrai jamais travailler."

"N'as-tu pas des parents? Es-tu orphelin?"

"Un père, oui, j'en ai. Mais il ne m'aime pas, parce que je suis ainsi. Il a chassé ma mère et lui a donné un libelle de divorce, et il m'a chassé avec elle, et ma mère est morte à cause de moi qui suis ainsi déformé."

"Mais avec qui vis-tu?"

"Quand ma mère est morte, les serviteurs m'ont reconduit au père, mais lui, qui s'est marié de nouveau et a de beaux enfants, m'a chassé. Il m'a donné à ses paysans, qui agissent comme leur maître pour lui plaire, et ils me font souffrir."

"Ils te frappent?"

"Non. Mais ils ont plus soin des bêtes que de moi, et ils me méprisent, et comme je suis souvent malade je les ennuie. Je deviens de plus en plus difforme et leurs enfants me raillent et me font tomber. Personne ne m'aime. Cet hiver, quand j'ai tant toussé et qu'il me fallait des remèdes, mon père ne voulut rien dépenser et disait que ce que je pouvais faire de mieux, c'était de mourir. Depuis ce moment je t'ai attendu pour te dire: "Fais-moi mourir"."

Jésus le prend à son cou, sourd aux paroles de l'enfant qui Lui dit: "Mes pieds sont boueux et aussi mon vêtement, car je me suis assis en route. Je vais salir ton vêtement."

"Viens-tu de loin?"

"Des environs de la ville, car c'est là qu'habite celui qui me garde. J'ai vu passer tes apôtres. Je sais que ce sont eux, car les paysans ont dit: "Voilà les disciples du Rabbi galiléen. Mais Lui n'y est pas". Et je suis venu."

395

"Tu est trempé, enfant. Pauvre enfant! Tu vas tomber malade de nouveau."

"Si tu ne m'écoutes pas, qu'au moins la maladie me fasse mourir. Où m'emmènes-tu?"

"A la maison. Tu ne peux rester ainsi."

Jésus rentre dans le jardin avec dans ses bras l'enfant difforme. Il crie à Lazare qui arrive: "Toi, ferme le portail. J'ai ce petit tout trempé dans les bras."

"Mais qui est-ce, Maître?"

"Je ne sais pas. Je ne sais même pas son nom."

“Et je ne le dis pas non plus. Je ne veux pas être connu. Je veux ce que je t'ai dit. Maman me disait: "Mon fils, mon pauvre fils, moi je meurs, mais je voudrais que tu meures avec moi, car là-bas tu ne serais plus difforme au point de souffrir dans tes os et dans ton cœur. Là, on ne raille pas ceux qui naissent malheureux, car Dieu est bon pour les innocents et les malheureux". M'envoies-tu à Dieu?”

“L'enfant veut mourir. C'est une triste histoire...”

Lazare, qui regarde fixement le petit garçon, dit tout à coup: “Mais n'es-tu pas le fils du fils de **Nahum**? N'est-ce pas toi qui restes assis au soleil près du sycomore qui se trouve à la limite des oliviers de Nahum, et que ton père a confié à **Josias** qui tient son domaine?”

“C'est moi. Mais pourquoi l'as-tu dit?”

“Pauvre enfant! Ce n'est pas pour te railler. Crois, Maître, qu'il est moins triste le sort d'un chien en Israël que celui de cet enfant. S'il ne retournait plus à la maison d'où il est venu, personne ne le chercherait. Les serviteurs comme les maîtres: des hyènes au cœur féroce. **Joseph** connaît bien l'histoire... Elle a fait beaucoup de bruit, mais moi, alors, j'étais tellement affligé à cause de Marie... Ensuite, après la mort de l'épouse malheureuse lui est venu chez Josias. Je le voyais en passant... Oublié sur l'aire, au soleil ou au vent, car il sut marcher très tard... et toujours bien peu. Je ne sais pas comment aujourd'hui il a pu venir jusqu'ici. Qui sait depuis combien de temps il est en route!”

“Depuis que Pierre est passé par ce lieu.”

“Et maintenant, qu'en faisons-nous?”

“Moi je ne retourne pas à la maison. Je veux mourir, m'en aller. Grâce et pitié pour moi, Seigneur!”

Ils sont entrés dans la maison et Lazare appelle un serviteur pour qu'il apporte une couverture et envoie Noémi pour soigner l'enfant

396

qui est livide de froid dans ses vêtements trempés.

. “Le fils de l'un des plus acharnés parmi tes ennemis! L'un des plus mauvais en Israël. Quel âge as-tu, enfant?”

“Dix ans.”

“Dix ans! Dix ans de souffrance!”

“Et c'est assez!” dit Jésus à haute voix en posant l'enfant par terre.

Il est bien difforme! L'épaule droite est plus haute que la gauche, la poitrine ressort excessivement, le cou étroit s'enfonce dans les clavicules, les jambes sont écartées!...

Jésus le regarde avec pitié, pendant que Noémi le dévêt et l'essuie avant de l'envelopper dans une chaude couverture. Lazare aussi le regarde avec pitié.

“Je vais le coucher dans mon lit, Seigneur, après lui avoir donné du lait chaud” dit Noémi.

“Mais tu ne me fais pas mourir? Aie pitié! Pourquoi me faire vivre pour être ainsi et tant souffrir?” et il termine: “J'ai espéré en Toi, Seigneur” et il y a dans sa voix un reproche, une déception.

“Sois bon, obéis, et le Ciel te consolera” dit Jésus et il se penche pour le caresser encore en passant sa main sur les pauvres membres déformés.

“Porte-le au lit et veille-le. Ensuite... on pourvoira.”

On emmène l'enfant tout en larmes.

“Et ce sont ces gens qui se croient saints!” s'écrie Lazare en pensant à Nahum...

On entend Pierre qui appelle son Maître...

“Oh! Maître! Tu es ici? Tout va bien. Pas d'ennuis. Oh! beaucoup de calme, au contraire. Au Temple, personne ne nous a dérangés. Jean a eu de bonnes nouvelles. On laisse les disciples en paix. Les gens t'attendent joyeusement. Je suis content. Et Toi, Maître, qu'as-tu fait?”

Ils s'éloignent en parlant ensemble, pendant que Lazare va où l'appelle Maximin.

45. LE SABBAT AVANT L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. I. LE MIRACLE DE MATHUSALEM OU SCIALEM

26/03/1947

584.1 Le temps s'est rétabli après les pluies des jours précédents, dans le ciel très pur un soleil resplendissant. La terre, nettoyée par les

397

pluies, est pure comme l'atmosphère. Elle semble créée depuis quelques heures tant elle est fraîche et pure. Tout resplendit et tout chante dans la sérénité du matin.

Jésus se promène lentement le long des sentiers les plus écartés du jardin. Seul quelque serviteur jardinier observe cette promenade solitaire dans les premières heures du matin, mais personne ne trouble le Maître. Au contraire, ils se retirent silencieusement pour le laisser en paix.

Du reste c'est le sabbat, jour de repos et les jardiniers ne sont pas au travail. Mais par suite d'une accoutumance aussi longue que leur vie ils sont dehors pour observer les plantes, les ruches, les fleurs pour lesquels il n'y a pas de sabbat, et qui parfument, bruissent et bourdonnent au soleil et au petit vent d'avril. Puis le jardin s'anime lentement, d'abord les serviteurs de la maison et les servantes, puis les apôtres et les femmes disciples, en dernier lieu Lazare. Jésus les rejoint en leur adressant son salut.

“Depuis quand es-tu ici, Maître?” demande Lazare en secouant des gouttes de rosée des boucles des cheveux de Jésus.

“Depuis l'aurore. Tes oiseaux m'ont appelé pour louer Dieu et je suis sorti ici. Contempler Dieu dans les beautés de la Création, c'est l'honorer et prier avec l'émotion de l'esprit. Elle est belle la Terre. Et dans ces premières heures du jour, d'un jour comme celui-là, elle nous apparaît fraîche comme elle l'était dans les premières heures de sa vie.”

“C'est vraiment un temps de Pâque. Il s'est arrangé et le beau temps durera car il s'est arrangé au début de la lune avec un vent favorable” déclare Pierre.

“Cela me réjouit. La Pâque avec l'eau, c'est triste.”

“Davantage encore: elle est nuisible aux moissons. Le grain demande du soleil maintenant qu'il va vers la moisson” dit Barthélemy.

“Je suis heureux d'être ici en paix. Aujourd'hui c'est le sabbat et il ne viendra personne, pas d'étranger parmi nous” dit André.

“Tu te trompes: il y a un hôte, un petit hôte. Il dort encore, Maître. Le lit moelleux et l'estomac repu lui donnent un long sommeil. Je suis passé pour le voir. Noémi le veille” dit Lazare.

“Mais qui est-ce? Quand est-il venu? Qui l'a amené? Pourquoi en parles-tu comme si c'était un enfant?” demandent hommes et femmes.

“C'est un enfant, un pauvre enfant. C'est sa souffrance qui l'a amené ici. Il était là, contre les barres de la grille, regardant vers la

398

maison. Et le Maître l'a accueilli.”

“On ne savait rien... Pourquoi?”

“Parce que l'enfant avait besoin de paix” répond Jésus, et son visage s'absorbe en une pensée profonde alors qu'il termine: “Et dans la maison de Lazare, on sait se taire.”

Un serviteur vient dire quelque chose à Marthe et puis se retire pour revenir avec les autres qui portent des plateaux garnis d'amphores de lait et des bols, et du pain avec du beurre et du miel. Tous se servent en s'asseyant çà et là sur les sièges disséminés. Mais ensuite, ils décident de se grouper de nouveau autour du Maître et Lui demandent une parabole, “une belle parabole” disent-ils “sereine comme ce jour de nisan.”

“Ce n'est pas une, mais deux que je vais vous donner. Écoutez.

Un homme voulut un jour allumer deux lampes pour honorer le Seigneur dans l'une de ses fêtes. Il prit donc deux vases d'égale largeur, y mit la même quantité et la même qualité d'huile, une même mèche. Il les alluma à la même heure afin qu'elles prient à sa place pendant que lui travaillerait comme il lui était permis. Il revint après un moment et il vit que l'une des lampes avait une vive flamme alors que l'autre avait une petite flamme tout à fait tranquille qui mettait tout juste un point lumineux dans le coin où brûlaient les lampes. L'homme pensa que sa mèche était mal faite. Il l'observa. Non, elle allait bien. Mais elle ne voulait pas brûler aussi joyeusement que l'autre lampe. Celle-ci faisait vibrer sa flamme comme une langue de feu et paraissait vraiment murmurer des paroles, tant elle était joyeuse et tant, en s'agitant pour éclairer, elle avait jusqu'à un léger murmure.

"Cette lampe chante vraiment les louanges du Seigneur Très-Haut!" se dit-il. "Alors que celle-ci! Regarde-la, mon âme! Il semble qu'il lui pèse d'honorer le Seigneur, tant elle le fait avec peu d'ardeur!" et il retourna à son travail.

Il revint après un moment. Une flamme avait encore plus monté et l'autre avait encore plus baissé et brûlait de plus en plus tranquille alors que l'autre vibrait avec plus de splendeur. Il revint une seconde fois: c'était la même chose. Une troisième fois: la même chose. Mais en venant la quatrième fois, il trouva la pièce pleine d'une fumée nauséabonde et épaisse, au travers de laquelle une seule petite flamme brillait. Il alla à l'étagère où étaient les lampes et il vit que celle qui flamboyait d'abord avec tant d'ardeur s'était totalement consumée et noircie et elle avait même souillé de sa langue la blancheur du mur. L'autre, au contraire, continuait

399

avec sa lumière toujours égale d'honorer le Seigneur.

Il allait parer à l'incident quand une voix se fit entendre près de lui: "Ne change pas l'état des choses, mais médite sur elles qui sont un symbole. Je suis le Seigneur".

L'homme se jeta le visage par terre en adorant, et avec une grande crainte, il osa dire: "Je suis sot. Explique-moi, ô Sagesse, le symbole des lampes dont celle qui paraissait t'honorer le plus activement a fait des dégâts alors que l'autre continue de donner sa lumière".

"Oui, Je vais le faire. Il en est des cœurs des hommes comme de ces deux lampes. Il y en a qui au début brûlent et resplendent et sont admirées par les hommes tant leur flamme semble parfaite et constante. Et il y en a qui ont un doux éclat qui n'attire pas l'attention et peut paraître tiédeur pour honorer le Seigneur. Mais passée la première flambée, ou la seconde ou la troisième, entre la troisième et la quatrième elles font des dégâts, et puis s'éteignent non sans dommages; c'est qu'elles n'avaient pas une lumière sûre. Elles ont voulu briller plutôt pour les hommes que pour le Seigneur, et l'orgueil les a consumées en peu de temps dans une fumée noire et lourde qui a même obscurci l'air. Les autres ont eu une volonté unique et constante: honorer Dieu seul et, sans se soucier des louanges de l'homme, elles se sont consumées elles-mêmes avec une flamme durable et pure, sans fumée et sans mauvaise odeur. Sache imiter la lumière constante, car elle seule est agréable au Seigneur".

L'homme releva la tête... L'air s'était purifié de la fumée et la fidèle étoile de lumière brillait maintenant seule, pure, ferme, en l'honneur de Dieu, en faisant briller le métal de la lampe comme si c'était de l'or pur. Et il la regarda briller, toujours pareille, pendant des heures et des heures, jusqu'au moment où doucement, sans fumée ni puanteur, sans salir son vêtement, la flamme s'exhala en un dernier éclat: elle paraissait s'élever au ciel pour se fixer parmi les étoiles, après avoir dignement honoré le Seigneur jusqu'à la dernière goutte et le dernier instant de sa vie.

En vérité, en vérité je vous dis que nombreux sont ceux qui au début produisent une grande flamme et s'attirent l'admiration du monde, qui ne voit que l'extérieur des actions humaines, mais qui périssent ensuite en se carbonisant et en répandant leurs âcres

fumées. Et en vérité je vous dis que Dieu n'apporte pas d'attention à leur flamme, car Il voit qu'elle brûle orgueilleusement pour une fin humaine.

400

Bienheureux ceux qui savent imiter la seconde lampe et ne pas se carboniser, mais monter au Ciel par la dernière palpitation de leur constant amour.”

“Quelle parabole étrange! Mais vraie! Belle! Elle me plaît! Je voudrais savoir si nous sommes les lumières qui montent vers le Ciel.” Les apôtres échangent leurs impressions.

Judas trouve moyen de mordre. Il s'attaque à Marie de Magdala et à Jean de Zébédée: “Attention, Marie, et toi, Jean. Vous êtes parmi nous les lumières flamboyantes... Qu'il ne vous arrive pas malheur!”

Marie de Magdala est sur le point de répondre, mais elle se mord les lèvres pour ne pas dire les paroles qui lui étaient montées du cœur. Elle regarde Judas. Elle se borne à le regarder, mais ce regard est si ardent que Judas cesse de rire et de la fixer.

Jean, au cœur doux, bien que brûlant de charité, répond doucement: “Et à cause de mon manque de capacité, cela pourrait arriver. Mais je me fie à l'aide du Seigneur et j'espère pouvoir me consumer jusqu'à la dernière goutte et jusqu'au dernier instant pour honorer le Seigneur notre Dieu.”

“Et l'autre parabole? Tu en as promis deux” dit Jacques d'Alphée.

“Voilà ma seconde parabole. Elle ne va pas tarder...” et il monte la porte de la maison fermée par le rideau que le vent remue lentement et qui ensuite s'écarte, déplacée par la main d'un serviteur, pour donner passage à la vieille Noémi qui se précipite aux pieds de Jésus en disant: “Mais l'enfant est sain! Il n'est plus difforme! Tu l'as guéri pendant la nuit. Il s'était éveillé, et je préparais le bain pour le laver avant de lui mettre la tunique et le vêtement que j'avais cousu pendant la nuit en utilisant un vêtement que Lazare a mis de côté. Mais quand je lui ai dit: “Viens, enfant” et que j'ai écarté les couvertures, j'ai vu que son petit corps, si déformé hier, n'était plus pareil. Et j'ai crié. Sont accourues Sara et Marcella qui ne savaient même pas qu'un enfant dormait dans mon lit et je les ai quittées pour accourir te le dire...”

La curiosité s'empare de tout le monde. Questions, angoisse de voir. Jésus apaise le bruit d'un geste. Il ordonne à Noémi: “Retourne près de l'enfant. Lave-le, passe-lui son vêtement et amène-le-moi ici.”

Puis il se tourne vers ses disciples: “Voici la seconde parabole et elle peut être dite: “La vraie justice ne fait pas de vengeance ni de différence”.

401

Un homme, ou plutôt l'Homme, le Fils de l'homme, a des ennemis et des amis. Peu d'amis, beaucoup d'ennemis et des ennemis dont il n'ignore pas la haine ni les pensées, et dont il connaît la volonté et qui ne fléchira devant aucune action, pour horrible qu'elle soit. En cela ils sont plus forts que ses amis dont la peur ou la déception, ou une confiance excessive, font des béliers qui dissipent inutilement leurs forces. Ce Fils de l'homme, aux ennemis nombreux, et auquel on reproche tant de choses qui ne sont pas vraies, a rencontré hier un pauvre enfant, le plus désolé des enfants, fils de quelqu'un qui est son ennemi. L'enfant était difforme et estropié, et il demandait une grâce étrange: celle de mourir. Tous demandent des honneurs et des joies au Fils de l'homme, demandent la santé, demandent la vie. Ce pauvre enfant demandait de mourir pour ne plus souffrir. Il a déjà connu toutes les souffrances de la chair et du cœur, car celui qui l'a engendré et qui me hait sans raison, hait aussi l'innocent malheureux qu'il a engendré. Je l'ai guéri pour qu'il ne souffre plus, pour qu'au-delà de la santé physique, il puisse arriver à la santé spirituelle. Sa petite âme aussi est malade. La haine du père et le mépris des hommes l'ont blessée et privée d'amour. Il lui est resté seulement la foi dans le Ciel et dans le Fils de l'homme auquel, ou plutôt auxquels, il demande de mourir. Le voilà: vous allez l'entendre parler.”

L'enfant, peigné et lavé dans son petit vêtement de laine blanche que Noémi lui a cousu rapidement pendant la nuit, s'avance tenu par la main par la vieille nourrice. Il est petit, bien que n'étant plus courbé ni bancal, il semble déjà plus grand qu'hier. Il a un petit visage irrégulier et un peu fané d'un enfant que la souffrance a rendu précocement adulte. Mais il n'est plus difforme. Ses petits pieds nus foulent le sol avec assurance d'un pas qui n'a plus la claudication de ceux qui sont bancals; ses épaules amaigries sont bien droites dans leur maigreur; le cou effilé les dépasse et semble long quand on le compare à hier quand il s'enfonçait dans les clavicules asymétriques.

“Mais... mais c'est le fils d'Anna de Nahum! Quel miracle mal venu! Tu crois qu'avec cela tu te rendras amis son père et Nahum?

Tu les rendras plus haineux! Ils souhaitaient seulement la mort de cet enfant, fruit d'un mariage. malheureux” s'écrit Judas de Kériot.

“Je n'opère pas des miracles pour me faire des amis, mais par pitié pour les créatures et pour donner honneur à mon Père. Je ne fais pas de distinction ni de calcul, jamais, quand je me penche

402

avec pitié sur une misère humaine. Je ne me venge pas de celui qui me persécute...”

“Nahum prendra ton acte pour une vengeance.”

“Je ne savais rien de cet enfant. J'ignore encore son nom.”

“On l'appelle par mépris Mathusala ou Mathusalem.”

“Maman m'appelait **Scialem**. Elle m'aimait, maman. Elle n'était pas méchante comme toi et comme ceux qui me haïssent” dit l'enfant avec un éclair dans les yeux, l'éclair de colère impuissante des hommes et des animaux trop longtemps torturés.

“Viens ici, Scialem, ici avec Moi. Es-tu content d'être sain?”

“Oui... mais je préférerais mourir. De toutes façons, je ne serai pas aimé. S'il y avait encore maman, cela aurait été beau. Mais ainsi... Je serai toujours malheureux.”

“Il a raison. Hier, nous avons rencontré cet enfant. Il nous a demandé si tu étais à Béthanie, chez Lazare. Nous voulions lui donner une obole car nous croyions que c'était un mendiant, mais il n'en a pas voulu. Il était au bord d'un champ” dit le Zélate.

“Toi non plus, tu ne le connaissais pas? C'est étrange” dit Judas de Kériot.

“Il est plus étrange que tu saches si bien ces choses. Oublies-tu que j'ai été parmi les persécutés et ensuite parmi les lépreux, jusqu'au moment où je suis venu avec le Maître?”

“Et toi, oublies-tu que je suis ami de Nahum qui est l'homme de confiance d'Anna? Je ne vous l'ai jamais caché.”

“Bien! Bien! Cela n'a pas d'importance. L'important est de savoir ce que nous en faisons maintenant de cet enfant. Son père ne l'aime pas, c'est vrai. Mais il a toujours des droits sur lui. Nous ne pouvons pas lui enlever ainsi son fils sans le lui dire. Il faut être prudents et ne pas les heurter, puisqu'ils semblent mieux disposés envers nous” dit Nathanaël.

Judas rit fortement, sarcastique, et il n'explique pas pourquoi il rit.

Jésus, qui a mis l'enfant entre ses genoux, dit lentement: “J'affronterai Nahum... Je n'en serai pas haï davantage. Sa haine ne peut grandir. C'est impossible: elle est déjà à son comble.”

Annalia qui n'a jamais parlé, toute absorbée dans une de ses pensées qui la rend heureuse, dit: “Si j'étais restée, il m'aurait plu de le prendre avec moi. Je suis jeune, mais j'ai un cœur de mère...”

“Tu t'en vas? Quand?” demandent les femmes.

“Bientôt.”

“Pour toujours? Et où vas-tu? Hors de la Judée?”

403

“Oui, loin, très loin, pour toujours. Et j'en suis si heureuse.”

“Ce que tu ne peux faire, d'autres le pourront, si le père le cède.”

“J'en parlerai à Nahum, si vous y tenez. C'est lui qui compte, plus que le vrai père. J'en parlerai demain” promet Judas de Kériot.

“Si ce n'était pas le sabbat... je serais allé trouver ce **Josias** qui l'avait en garde” dit André.

“Pour voir s'ils sont affligés de l'avoir perdu?” demande Mathieu.

“Je crois que si une de leurs abeilles s'égarait, ils en seraient plus angoissés” bougonne entre ses dents Maximin qui s'est approché depuis un moment.

L'enfant ne parle pas. Il reste serré près de Jésus, étudiant les visages qui l'entourent, avec cette acuité de regard qu'ont souvent les enfants malades et qui ont vécu dans la souffrance. Il semble scruter les âmes plutôt que les visages et, quand Pierre lui demande:

“Que penses-tu de nous?” l'enfant répond en mettant sa main dans la main de Pierre: “Tu es bon” puis il corrige: “Tous bons. Mais... je voudrais ne pas avoir été reconnu. J'ai peur...” et il regarde Judas de Kériot.

“De moi, n'est-ce pas? Que je parle à ton père? Mais certainement je devrai le faire, si je dois lui demander s'il te laisse à nous. Mais il ne t'enlèvera pas!”

“Je le sais. Mais il y a une autre chose... Je voudrais être loin, loin où va cette femme... Dans le pays de ma mère, il y a une mer bleue, au milieu de montagnes toutes vertes. On la voit tout en bas, avec tant de voiles blanches qui volent sur elle, et de belles villes autour. Et sur les monts il y a tant de grottes où les abeilles sauvages font leur miel, doux, si doux. Je n'ai plus mangé de miel depuis que maman est morte et que j'ai été donné à Josias. **Philippe, Joseph, Élise** et les autres enfants, eux s'en régalaient, mais moi, non. S'ils avaient gardé le vase de miel en bas, je l'aurais pris, tant j'en avais envie. Mais ils le mettaient sur de hautes étagères et je ne pouvais monter sur les tables comme le faisait Philippe. Moi, j'ai tant envie de miel!”

“Oh! pauvre fils! Je vais t'en chercher autant que tu veux!” dit Marthe émue, et elle s'éloigne rapidement.

“Mais d'où était sa mère?” demande Pierre.

“Elle avait des maisons et des propriétés près de Séphet. Fille unique, orpheline et héritière, déjà vieille, laide et légèrement bancal. Mais très riche. Par l'intermédiaire **du vieux Sadoc**, le fils

404

du bien-aimé d'Anna l'obtint en mariage... Un contrat qui fut un véritable marché indigne, tout calcul, sans amour. Il vendit l'avoir de la femme qu'il disait trop éloigné d'ici, sauf une maisonnette qui appartenait d'abord à l'intendant et que ce dernier avait eue en cadeau de l'ancien maître pour toute sa vie et celle de ses héritiers jusqu'à la quatrième génération. Il perdit tout en spéculations malheureuses. Pourtant... moi, je n'y crois pas. Je sais en effet qu'il a, du côté de la rive, de belles terres... qu'il n'avait pas avant... Puis, après quelques années de mariage, alors que la femme était déjà au bord de son déclin, ce fils naquit... et ce fut un prétexte pour renvoyer la femme et en prendre une autre de la plaine de Saron, jeune, belle et riche... La divorcée se réfugia chez le vieil intendant et y Mourut. Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas gardé cet enfant. Le père le considérait mort” explique l'Isariote.

“Parce que **Jean** était mort et aussi **Marie**, et les enfants s'en allèrent comme serviteurs autre part. Et qui devait me garder, n'étant pas fils et ne pouvant pas travailler? Ils étaient bons pourtant **Michel et Isaac, et aussi Esther et Judith**. Et ils sont bons. Quand ils viennent pour les fêtes ils m'apportent des cadeaux, mais Josias me les prend pour ses fils.”

“Pourtant ils ne veulent pas de toi” lui réplique Judas.

“Maintenant que je suis droit et fort, ils voudront bien. Ce sont des serviteurs, eux! Ils ne pouvaient pas, je l'ai dit, dire au maître: "prends cet estropié malade". Mais maintenant ils le peuvent.”

“Mais comme tu t'es enfui de chez Josias, comment peuvent-ils te trouver?” lui dit Barthélemy pour le faire réfléchir.

L'enfant est frappé par la justesse de l'observation et il réfléchit, car l'infirmité l'a rendu précocement réfléchi, comme elle a rendu précocement adulte son visage, et il dit désespéré: “C'est vrai! Je n'y avais pas pensé.”

“Retourne là-bas. Ils vont venir ces jours-ci...”

“Là-bas? Non. Je n'y retourne pas. Je ne veux pas y retourner. Plutôt me tuer!” Il entre dans une furie sauvage qui le bouleverse, mais ensuite il se renverse en larmes sur les genoux de Jésus, en disant: “Pourquoi ne m'as-tu pas fait mourir?”

Marthe, qui revient avec un vase de miel, est étonné de cette désolation, et Barthélemy est affligé de l'avoir provoquée et il s'en excuse: “Je croyais donner un bon conseil, bon pour tous: pour l'enfant, pour Toi, Maître, pour Lazare... Personne de vous ni de nous n'a besoin d'une nouvelle haine...”

“C'est vrai! Un véritable ennui!” s'écrie Pierre et, méditant sur la

405

situation, il en tire, à part lui, des conclusions qui aboutissent au léger sifflement qui exprime son état d'âme en face de problèmes ardu, difficiles à résoudre.

L'un propose une chose, un autre une autre chose.

Aller trouver Nahum, aller chez Josias et lui dire d'envoyer Michel et Isaac chez Lazare, ou dans un autre endroit où sera l'enfant, car il est prudent de ne pas faire haïr Lazare, plus qu'il ne l'est déjà à cause de son amitié avec Jésus.

Ne rien dire à personne, et faire disparaître l'enfant en le donnant à quelque disciple sûr.

Judas de Kériot ne parle pas. Il semble même étranger au débat. Il joue avec les houppes de son vêtement qu'il peigne et dépeigne avec les doigts.

Jésus aussi ne, parle pas. Il caresse et calme l'enfant et il lui relève le visage, en lui mettant dans les mains le petit vase de miel.

Scialem est un enfant, un pauvre enfant de dix ans qui a toujours souffert, mais c'est toujours un enfant, même si la douleur l'a mûri, et devant un pareil trésor de miel, les dernières larmes font place à une stupeur extatique. Levant ses yeux, son unique beauté, ses yeux châtain, grands, intelligents, et fixant alternativement Jésus et Marthe, il demande: “Combien puis-je en prendre? Une de ces cuillers ou deux?” et il montre la cuiller ronde en argent qu'il enfonce lentement dans le miel blond.

“Autant que tu veux, enfant. Autant qu'il te plaît. Le reste, tu le prendras demain, ou plus tard. Il est tout pour toi!” dit Marthe en le caressant.

“Tout pour moi!!! Oh! moi, je n'ai jamais eu tant de miel!! Tout pour moi! Oh!” et il serre respectueusement le vase contre sa poitrine comme si c'était un trésor.

Mais ensuite il sent que plus que le vase, est précieux l'amour qui le lui donne et il met le petit vase sur les genoux de Jésus, il lève ensuite les bras voulant enlacer le cou de Marthe penchée sur lui et la baiser. C'est tout ce que peut sa reconnaissance, tout ce qu'il peut donner, lui, l'enfant abandonné qui n'a rien à donner.

Les autres arrêtent de faire des plans pour observer la scène, et Pierre dit: “Il est encore plus malheureux que Margziam qui avait au moins l'amour du grand-père et des autres paysans! C'est bien vrai qu'il y a toujours des douleurs plus grandes que celles que nous avons jugées immenses!”

“Oui, l'abîme de la douleur humaine n'a pas encore découvert son fond. Qui sait combien de secrets il cache encore... et qu'il cachera pour les siècles futurs!” dit Barthélemy pensif.

406

“Tu n'as pas foi dans la Bonne Nouvelle, alors? Tu ne crois pas qu'elle changera le monde? C'est dit par les prophètes, et le Maître le répète. Tu es un incrédule, Barthélemy” dit l'Isariote avec une légère ironie.

Le Zélote lui répond: “Je ne vois pas ce qui fait l'incrédulité de Barthélemy. La doctrine du Maître procurera du réconfort à tous les malheurs, modifiera aussi la férocité des usages et des coutumes, mais elle n'éliminera pas la douleur. Elle la rendra supportable par ses divines promesses des joies futures. Pour que la douleur soit abolie, ou du moins une grande partie de la douleur, car resteront toujours les maladies et les morts et les cataclysmes naturels il faudrait que tous aient le cœur que possède le Christ, mais...”

L'Isariote l'interrompt: “En effet c'est ce qui devrait arriver. Autrement à quoi aurait servi la venue du Messie sur la Terre?”

“C'est ce qui devrait arriver, disons-nous. Mais, dis-moi, Judas: est-ce que cela peut-être est arrivé parmi nous? Nous sommes douze et depuis trois ans nous vivons avec Lui, nous absorbons sa doctrine comme l'air que nous respirons. Eh bien? Sommes-nous tous saints, nous les douze? Que faisons-nous de différent de ce que fait Lazare, de ce que font Etienne, Nicolaï, Isaac, Manaën, et Joseph et Nicodème, et les femmes, et les enfants? Je parle des justes de cette Patrie qui est la nôtre. Tous ceux-ci, sages et riches, ou pauvres et ignorants, font ce que nous faisons: un peu bien, un peu mal, mais sans se renouveler complètement. Je te dis même que

beaucoup, beaucoup nous sont supérieurs. Oui, beaucoup de ceux qui le suivent nous sont supérieurs, à nous, les apôtres... Et tu prétendrais que le monde entier prenne le cœur que possède le Christ, alors que nous, nous les apôtres, ne l'avons pas pris? Nous sommes devenus plus ou moins, meilleurs... Espérons du moins qu'il en est ainsi, car l'homme a du mal à se connaître et à connaître le frère qui vit à ses côtés. Il est trop opaque et épais le voile de la chair, et la pensée de l'homme est trop attentive à ne pas se laisser pénétrer, pour que l'homme comprenne l'homme. Toujours, en s'observant ou bien en observant les autres, on reste à la surface. Quand il s'agit de nous examiner car nous ne voulons pas nous connaître pour ne pas souffrir dans notre orgueil ou de la nécessité de changer. Quand il s'agit d'autrui, car notre orgueil d'examineur fait de nous des juges injustes et l'orgueil de celui que l'on examine se serre, comme une huître le fait avec ses valves, sur ce qu'elle a en son intérieur" dit le Zélote.

"Bien parlé! Simon, tu as vraiment dit des paroles de sagesse!"

407

approuve Jude Thaddée et les autres font chorus.

"Et alors, pourquoi est-il venu s'il ne doit rien changer?" réplique l'Isariote.

Jésus prend la parole: "Beaucoup de choses changeront. Pas tout. Parce que contre ma doctrine, il y aura dans l'avenir ce qui déjà agit: la haine de ceux qui n'aiment pas la Lumière, car contre la force de ceux qui me suivent, il y aura celle de ceux qui suivent Satan. Combien! Sous combien d'aspects! À ma doctrine immuable, parce que parfaite, combien de doctrines hérétiques, toujours nouvelles seront opposées! Que de douleurs elles feront germer! Vous ne connaissez pas l'avenir. À vous il semble qu'elle est grande la douleur qui se trouve maintenant dans le monde... Mais Celui qui sait, voit des horreurs qui ne seraient même pas comprises si je vous les expliquais... Malheur si je n'étais pas venu! Venu pour donner aux hommes à venir un code qui freine les instincts chez les meilleurs, et une promesse de paix future! Malheur si l'homme n'avait pas, à cause de ma venue, des éléments spirituels capables de le garder "vivant" dans la vie de l'esprit, de le garder sûr d'une récompense!... Si je n'étais pas venu, avec la succession des siècles, la Terre serait devenue un vaste enfer terrestre et la race humaine se serait déchirée, et aurait péri en maudissant le Créateur..."

"Le Très-Haut a promis de ne plus envoyer de châtiments universels comme le Déluge. La promesse de Dieu ne se trompe pas" dit Judas.

"Oui, Judas de Simon, c'est vrai. Et le Très-Haut n'enverra plus de fléaux universels comme le Déluge, mais les hommes se créeront par eux-mêmes des fléaux de plus en plus atroces, par rapport auxquels le déluge et la pluie de feu qui détruisit Sodome et Gomorrhe paraîtraient des châtiments de pitié. Oh!..."

Jésus se lève en faisant un geste de pitié angoissée pour les gens de l'avenir.

"C'est bien! Tu sais... mais, en attendant, qu'allons-nous faire pour lui?" demande l'Isariote en montrant l'enfant qui déguste son miel à petites doses et est tout à fait heureux.

"A chaque jour sa peine. Demain le dira. Se préoccuper du lendemain est vain, alors que l'on ne sait même pas si demain on sera encore en vie."

"Moi, je ne pense pas comme Toi. Je dis qu'il faudrait savoir où nous irons habiter, où nous consommerons la Cène. Tant de choses. Si nous attendons, attendons, la ville se remplit. Et où irons-nous?"

408

Au Gethsémani, non. Chez Joseph de Sephoris, non. Chez Jeanne, non. Chez Nique, non. Chez Lazare, non. Et où, alors?"

"Où le Père préparera un refuge pour son Verbe."

"Tu crois que je veux le savoir pour le rapporter?"

"C'est toi qui le dis. Moi, je n'ai rien dit. Viens, Scialem. Ma Mère sait que tu es là, mais elle ne t'a pas encore vu. Viens que je te conduise à elle."

"Mais elle est malade, ta Mère?" demande Thomas.

"Non. Elle prie. Elle a beaucoup besoin de prier."

"Oui, elle souffre beaucoup, elle pleure beaucoup, et Marie n'a que la prière pour la consoler. Je l'ai toujours vue beaucoup prier. Dans les moments de plus grande douleur, elle vit de prière pourrais-je dire..." explique Marie d'Alphée pendant que Jésus s'éloigne en tenant l'enfant par la main et ayant de l'autre côté Annalia qu'il a invitée à aller avec Lui voir Marie.

46. LE SABBAT AVANT L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. II. LES PÈLERINS ET LES JUIFS À BÉTHANIE

27/03/1947

585.1 Amour et haine poussent un grand nombre de pèlerins réunis à Jérusalem, et même des habitants de Jérusalem, à venir à Béthanie sans même attendre que le soleil soit tout à fait couché. Et même le soleil a à peine commencé son coucher quand les premiers d'entre eux arrivent à la maison de Lazare. Et à Lazare, qui appelé par ses serviteurs, s'étonne de cette violation du sabbat, car les premiers arrivés sont justement les plus connus parmi les juifs les plus intransigeants, ces derniers donnent cette réponse vraiment pharisaïque: "De la Porte du Troupeau, on ne voit déjà plus le disque du soleil, et alors nous avons commencé la route en pensant que certainement nous n'aurions pas dépassé la mesure prescrite avant que le soleil tombe derrière les coupoles du Temple."

Lazare a un petit sourire ironique sur son visage plutôt sec, car il est sain, il a bonne mine, mais il n'est sûrement pas gros. Et il leur répond poliment, mais d'un ton légèrement sarcastique: "Et que voulez-vous voir? Le Maître respecte son sabbat, et il repose. Il ne se

borne pas à ne pas voir le disque du soleil pour estimer que le repos est fini, mais il attend que le dernier rayon soit éteint pour dire: "Le sabbat est fini".

"Nous savons qu'il est parfait! Nous le savons! Mais si nous nous

409

sommes trompés, raison de plus pour le voir. Un peu seulement, le temps qu'il nous absolve."

"Je regrette, mais je ne puis. Le Maître est las, et il repose. Je ne vais pas le déranger."

Mais d'autres gens arrivent, des pèlerins de partout qui prient, insistent pour voir Jésus. Aux hébreux sont mêlés des gentils et, avec eux, des prosélytes. Ils observent et lorgnent Lazare, comme si c'était un être irréel. Lazare supporte l'ennui de cette célébrité qu'il n'a pas recherchée, en répondant patiemment à ceux qui l'interrogent. Mais il ne donne pas l'ordre aux serviteurs d'ouvrir le portail.

"Es-tu l'homme qui est revenu de la mort?" demande quelqu'un qui d'après son aspect est certainement un sang mêlé car, du juif, il n'a que le nez caractéristique plutôt gros et aquilin alors que son accent et la forme de ses vêtements l'indiquent comme étranger.

"Je le suis pour donner gloire à Dieu, qui m'a tiré de la mort pour faire de moi un serviteur de son Messie."

"Mais était-ce une vraie mort?" demandent d'autres.

"Demandez-le à ces notables juifs. Ils sont venus à mes funérailles et plusieurs furent présents à ma résurrection."

"Mais qu'as-tu éprouvé? Où étais-tu? Que te rappelles-tu? Quand tu es redevenu vivant, que t'est-il arrivé? Comment t'a-t-il ressuscité?... Ne peut-on voir le tombeau où tu étais? De quoi es-tu mort? Es-tu vraiment bien maintenant? N'as-tu plus les marques de tes plaies?"

Lazare, patiemment, essaie de répondre à tout le monde. Mais s'il lui est facile de dire qu'il se porte très bien et que les marques des plaies sont désormais effacées, pendant les mois qui ont passé depuis sa résurrection, il ne peut dire ce qu'il a éprouvé et comment il est ressuscité. Il répond: "Je ne sais pas. Je me suis trouvé vivant dans mon jardin, parmi mes serviteurs et mes sœurs. Dépouillé du suaire j'ai vu le soleil, la lumière, j'ai eu faim, j'ai mangé, j'ai joui de la vie et du grand amour du Rabbi pour moi. Le reste, mieux que moi, le savent ceux qui étaient présents. En voici trois qui parlent et là-bas deux qui arrivent." (Ces deux derniers sont **Jean** et **Eléazar**, membres du Sanhédrin, alors que les trois qui parlent entre eux sont deux scribes et un pharisien que j'ai vus en fait à la résurrection de Lazare, mais dont je ne me rappelle pas les noms).

"Eux ne parlent pas à nous qui sommes gentils! Allez les interroger vous qui êtes juifs... Mais toi, fais-nous voir le tombeau où tu

410

étais."

Ils insistent comme on ne pourrait le faire davantage. Lazare se décide. Il dit quelque chose aux serviteurs et puis se tourne vers les gens: "Allez sur la route qui est entre cette maison et mon autre maison. Je viendrai à votre rencontre pour vous conduire au tombeau bien qu'il n'y ait à voir qu'une cavité ouverte dans une strate de roche."

"Peu importe! Allons! Allons!"

"Lazare! Arrête-toi! Pouvons-nous venir nous aussi? À moins qu'on ne nous défende ce qui est permis aux étrangers?" dit un scribe.

"Non, **Archélaus**. Viens aussi, si tu ne te trouves pas contaminé d'approcher d'un tombeau."

"Ce n'est plus un tombeau, puisqu'il ne contient pas la mort."

"Mais il l'a contenue pendant quatre jours. On est, pour beaucoup moins, réputé immonde en Israël! Celui qui effleure avec son vêtement quelqu'un qui a touché un cadavre, vous dites qu'il est immonde, et mon tombeau dégage encore des relents de mort bien qu'étant ouvert depuis si longtemps."

"Peu importe. Nous nous purifierons."

Lazare regarde les deux pharisiens Jean et Eléazar, et leur dit: "Vous aussi vous venez?"

"Oui, nous venons."

Lazare va rapidement vers le côté limité par des haies hautes et épaisses comme des murs, et il ouvre un portail inséré dans l'une d'entre elles et il se présente sur la route qui mène à la maison de Simon et il fait signe d'avancer à ceux qui attendent. Il les conduit vers le tombeau. Un rosier en fleurs en contourne l'entrée, mais il ne suffit pas pour supprimer l'horreur qui émane d'une tombe ouverte. Sur la roche inclinée sous l'arc fleuri on lit les mots: "Lazare, viens dehors!"

Les malveillants les voient tout de suite, et disent tout de suite: "Pourquoi as-tu fait graver là ces mots? Tu ne devais pas!"

"Pourquoi? Dans ma maison je puis faire ce que je veux, et personne ne peut m'accuser de péché si j'ai voulu fixer sur la roche, afin qu'ils fussent ineffaçables, les mots du cri divin qui m'a rendu la vie. Quand je serai à l'intérieur, et que je ne pourrai plus célébrer la puissance du Rabbi, je veux que le soleil les lise encore sur la pierre, et que les vents les apprennent aux arbres, que les caressent les oiseaux et les fleurs, en continuant à ma place de bénir le cri du Christ qui m'a tiré de la mort."

411

"Tu es un païen! Tu es un sacrilège! Tu blasphèmes notre Dieu. Tu célèbres le sortilège du fils de Belzébuth. Attention à toi, Lazare!"

"Je vous rappelle que je suis dans ma maison et que vous êtes dans ma maison, venus sans être appelés et dans des intentions indignes. Vous êtes pires qu'eux qui sont païens, mais reconnaissent un Dieu en Celui qui a ressuscité."

"Anathème! Tel Maître, tel disciple. Horreur! Éloignons-nous! Loin de ce cloaque impur. Corrupteur d'Israël, le Sanhédrin se souviendra de tes paroles."

“Et Rome de vos complots. Sortez!”

Lazare, toujours doux, se rappelle qu'il est le fils de Théophile, et les chasse comme une bande de chiens. Il reste les pèlerins de toutes les régions et ils demandent, ils regardent, ils implorent de voir le Christ.

“Vous le verrez dans la ville. Maintenant, non. Je ne puis.”

“Ah! mais il vient dans la ville? Vraiment? Tu ne mens pas? Il vient même s'ils le haïssent à ce point?”

“Il vient. Partez maintenant, tranquilles. Voyez-vous comment repose la maison? On ne voit personne et on n'entend pas un mot. Vous avez vu ce que vous vouliez: le ressuscité et le lieu de sa sépulture. Maintenant partez, mais ne rendez pas votre curiosité stérile. Que de m'avoir vu, moi, vivante preuve de la puissance de Jésus Christ, l'Agneau de Dieu et le Messie très Saint, puisse vous amener tous sur son chemin. C'est à cause de cette espérance que je suis content d'être ressuscité: car j'espère que le miracle pourra émouvoir ceux qui doutent et convertir les païens, en les persuadant tous qu'un seul est le vrai Dieu et un seul le vrai Messie: Jésus de Nazareth, Maître saint.”

Les gens se séparent de mauvais gré. Pour un qui part, il en arrive dix, car de nouvelles gens continuent de venir. Mais Lazare, avec l'aide de quelques serviteurs, réussit à repousser tout le monde dehors et à fermer les grilles.

Il va se retirer en ordonnant: “Surveillez pour qu'on ne force pas la clôture ou qu'on ne la saute pas. Le soir va bientôt descendre et ils vont s'en aller à leurs abris”, quand il voit sortir d'un massif de myrtes Eléazar et Jean. “Quoi? Je ne vous avais pas vus et je croyais...”

“Ne nous chasse pas. Nous sommes entrés dans un massif pour ne pas être vus. Nous devons parler au Maître. Nous sommes venus nous, étant moins suspects que Joseph et Nicodème. Mais nous voudrions n'être vus de personne, sauf de toi et du Maître... Tes

412

serviteurs sont-ils sûrs?”

“Dans la maison de Lazare, c'est la coutume de ne voir et n'entendre que ce qui plaît au maître, et de ne rien savoir pour les étrangers. Mais venez par ce sentier, entre ces deux murs de verdure plus épais qu'un mur.” Il les conduit dans une ruelle qui se trouve entre la double barrière impénétrable des buis et des lauriers. “Restez ici, je vous amènerai Jésus.”

“Que personne ne s'en aperçoive!...”

“Ne craignez pas.”

L'attente dure peu. Bientôt, sur le sentier à demi-obscur à cause de l'entrelacement des branches, Jésus apparaît, tout blanc dans son vêtement de lin, et Lazare reste au bord du sentier comme s'il était de garde, ou par prudence. Mais Eléazar lui dit, ou plutôt lui fait signe: “Viens ici.”,

Lazare s'approche alors que Jésus salue les deux qui Lui rendent de profonds hommages.

“Maître, et toi, Lazare, écoutez. Dès que s'est répandue la nouvelle que tu es venu et que tu es ici, le Sanhédrin s'est réuni dans la maison de Caïphe.

Tout est abusif de ce qui se fait... Et il a décidé... Ne te flatte pas, Maître! Sois circonspect, Lazare! Que ne vous séduise pas une paix qui n'est qu'une feinte, l'apparente somnolence du Sanhédrin, c'est une feinte, Maître. Une feinte pour t'attirer et te prendre sans que la foule s'agite et se prépare à te défendre. Ton sort est fixé, et le décret ne change pas. Que ce soit demain ou dans un an, il s'accomplira. Le Sanhédrin n'oublie jamais ses vengeances. Il attend, il sait attendre l'occasion favorable, mais ensuite!... Et toi aussi, Lazare. Ils veulent te faire disparaître, te prendre, te supprimer parce qu'à cause de toi, il y en a trop qui les abandonnent pour suivre le Maître. Toi, tu l'as dit par un mot juste, tu es le témoignage de son pouvoir. Et ils veulent le détruire. Les foules oublieront vite, ils le savent! Après ta disparition et celle du Rabbi, beaucoup d'ardeurs s'éteindront.”

“Non, Eléazar! Elles flamberont!” dit Jésus.

“Oh! Maître! Mais qu'y aura-t-il si tu es mort? Qu'est-ce qui fera que flambe la foi en Toi, en supposant qu'elle existe, si tu es éteint? J'espérais pouvoir te dire seulement une chose agréable et te faire une invitation: mon épouse va bientôt mettre au jour le fils que ta justice a fait fleurir, en remettant la paix entre deux cœurs en tempête. Il naîtra pour la Pentecôte. Je voudrais te dire de venir pour le bénir. Si tu entres sous mon toit, tout malheur en sera pour toujours éloigné” dit le pharisien Jean.

413

“Je te donne dès maintenant ma bénédiction...”

“Ah! tu ne veux pas venir chez moi! Tu ne me crois pas loyal! Je le suis, Maître! Dieu me voit!”

“Je le sais. C'est que... je ne serai plus parmi vous pour la Pentecôte.”

“Mais l'enfant naîtra dans la maison de campagne...”

“Je le sais, mais je n'y serai pas. Et pourtant toi, ton épouse, celui qui va naître et les fils que tu as déjà, ont ma bénédiction. Merci d'être venus. Maintenant partez. Conduis-les par le sentier au-delà de la maison de Simon. Qu'ils ne soient pas vus... Je retourne à la maison. Paix à vous...”

47. LE SABBAT AVANT L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. III. LA CÈNE DE BÉTHANIE

28/03/1947

586.1 La cène a été préparée dans la salle toute blanche où Jésus a parlé aux femmes disciples. C'est toute une splendeur de blanc et d'argent, où mettent une nuance moins neigeuse et moins froide des bouquets de branches de pommiers ou de poiriers, ou d'autres arbres fruitiers,

candides comme la neige, mais avec un léger souvenir de rose qui fait penser à de la neige effleurée par un baiser d'une lointaine aurore.

Les branches jaillissent de vases pansus ou de grêles amphores d'argent, sur des tables et sur des coffrets et des crédences qui sont le long des murs de la salle. Les fleurs répandent à travers la salle l'odeur caractéristique des fleurs des arbres à fruit, fraîche, un peu amère, du pur printemps...

Lazare entre dans la salle à côté de Jésus. Derrière, deux par deux, ou en groupes plus nombreux, les apôtres. En dernier lieu, les deux sœurs de Lazare avec Maximin.

Je ne vois pas les femmes disciples. Je ne vois pas même Marie. Peut-être elles ont préféré rester dans la maison autour de la Mère affligée.

On approche du crépuscule. Mais il reste quelques rayons de soleil pour frapper la frondaison bruisante de quelques palmiers qui forment un groupe à quelques mètres de la salle, et la cime d'un laurier gigantesque où des passereaux se disputent avant de prendre leur sommeil. Au-delà du palmier et du laurier, au-delà des haies de roses et de jasmins, des parterres de mugets et

414

d'autres fleurs, et des plantes odoriférantes, la tache blanche saupoudrée de vert tendre des premières feuilles d'un groupe de pommiers ou de poiriers tardifs. Elle semble une nuée restée accrochée dans les branches.

Jésus, en passant près d'une amphore garnie de branches, observe: "Elles avaient déjà les premiers petits fruits. Regarde! À la cime des fleurs alors que plus bas la fleur est déjà tombée et que l'ovaire se gonfle."

"C'est Marie qui a voulu les cueillir. Elle en a apporté des bouquets aussi à ta Mère. Elle s'est levé à l'aube, craignant qu'un jour de soleil de plus n'abîmât ces fragiles corolles. J'ai appris depuis peu ce massacre, mais je n'en ai pas été indigné comme les serviteurs agricoles. J'ai pensé, au contraire, qu'il était juste de t'offrir toutes les beautés de la création, à Toi, Roi de toutes les choses."

Jésus s'assoit en souriant à sa place et il regarde Marie qui, avec sa sœur, se dispose à servir comme si elle était une servante, apportant les coupes pour la purification et les serviettes, puis versant le vin dans les calices et mettant les plateaux des mets sur la table à mesure que les serviteurs les apportent de la cuisine ou les présentent, après les avoir découpés sur les crédences.

Naturellement, si les sœurs servent avec courtoisie tous les convives, leur empressement va spécialement aux deux convives qui leur sont les plus chers: Jésus et Lazare.

A un certain moment Pierre, qui mange avec appétit, observe: "Regarde! Je m'en aperçois maintenant! Tous les plats comme on les sert en Galilée. Il me semble... mais oui! Il me semble être à un repas de noces. Cependant ici le vin ne manque pas comme il manqua à Cana."

Marie sourit en versant à l'apôtre un nouveau calice de vin ambré, très limpide, mais elle ne parle pas.

C'est encore Lazare qui explique: "En effet, c'était l'intention des sœurs et spécialement de Marie: servir un repas dans lequel le Maître aurait l'impression d'être dans sa Galilée, certainement meilleure, bien meilleure, bien que pourtant imparfaite que ce qui se fait en cet endroit..."

"Mais pour le Lui faire penser, il aurait fallu Marie à cette table. À Cana, elle y était. C'est par elle qu'arriva le miracle" observe Jacques d'Alphée.

"Ce devait être un grand vin celui-là!"

"Le vin est symbole de gaieté, et devrait l'être aussi de fécondité, puisque c'est le jus de la vigne féconde. Mais il ne me semble pas

415

qu'il ait beaucoup fécondé: Suzanne n'a pas d'enfant" dit l'Isariote.

"Oh! c'était un vin! Il a fécondé notre esprit..." dit Jean, rêvant un peu comme il l'est toujours quand il contemple en son intérieur les miracles opérés par Dieu. Et il termine: "C'est par une vierge que cela a été fait... et une influence de pureté descendit en celui qui le goûta."

"Mais crois-tu Suzanne vierge?" demande l'Isariote en riant.

"Je n'ai pas dit cela. Vierge est la Mère du Seigneur. La virginité découle de tout ce qui est accompli par elle. Je ne cesse de penser comme sont virginisantes toutes les choses qui se font par Marie..." et il rêve de nouveau, souriant à je ne sais quelle vision.

"Bienheureux ce garçon! Je crois qu'il ne se rappelle même plus le monde en ce moment. Observez-le" dit Pierre en montrant Jean qui, allongé sur son lit, déplace sans y penser des petits morceaux de pain, oubliant de manger.

Jésus aussi se penche un peu pour regarder Jean qui est à un angle du côté de la table disposée en U, et par conséquent un peu en arrière du Seigneur qui est au milieu du côté central, avec son cousin Jacques à gauche et Lazare à droite, et après Lazare, il y a le Zélote et Maximin, comme après Jacques et l'autre Jacques se trouve Pierre. Jean, au contraire, est entre André et Barthélemy, puis il y a Thomas qui a Judas en face, avec Philippe et Mathieu, et le Thaddée qui est exactement à l'angle où commence la table longue, centrale.

Marie de Lazare sort de la salle alors que Marthe met sur la table des plateaux remplis de fleurs de figues nouvelles, de tiges vertes de fenouil et d'amandes fraîches cueillies, des fraises ou des framboises, je ne sais, qui semblent encore plus rouges au milieu des fenouils vert pâle et des fleurs et à côté des amandes, des petits melons et autres fruits du même genre... qui me rappellent les melons verts de la basse Italie, et des oranges dorées.

"Ces fruits déjà? Je n'en ai vu nulle part de mûrs" dit Pierre en écarquillant les yeux, en montrant les fraises et les melons.

“Ils sont venus en partie de la côte au-delà de Gaza où j'ai un jardin de ces produits, et en partie des serres que j'ai au-dessus de la maison, les pépinières des petites plantes plus délicates qu'il faut protéger de la gelée. Un ami romain m'en a enseigné la culture... C'est tout ce qu'il m'a appris de bon...” Lazare s'assombrit, Marthe soupire... Mais Lazare redevient de suite l'hôte parfait qui n'attriste pas ses invités. “On est très habitué dans les villas de

416

Baïes (Baia), et de Syracuse, et le long du golfe de Sybaris, à cultiver ces délices par cette méthode pour les avoir de bonne heure. Mangez: les derniers fruits des oranges de Libye, les primeurs des melons d'Égypte, qui ont poussé dans les solariums

et en eux les fruits latins, et les amandes blanches de notre patrie, les fèves tendres, les tiges digestives qui ont goût d'anis... Marthe, as-tu pensé à l'enfant?”

“J'ai pensé à tout. Marie a été émue en se rappelant l'Égypte...”

“Nous en avons quelques plantes dans notre pauvre jardin. Dans les grandes chaleurs, c'était une fête de plonger les melons dans le puits du voisin, qui était profond et frais, et en manger le soir... Je me souviens...”

Et j'avais une chèvre gourmande qu'il fallait garder car elle était avide de jeunes pousses et de fruits tendres...”

Jésus, qui parlait la tête un peu inclinée, lève la tête et il regarde les palmiers qui bruissent dans le vent du soir qui tombe. “Quand je vois ces palmiers... Toujours quand je les vois, je revois l'Égypte, sa terre jaune et sableuse que le vent soulevait si facilement, et au loin tremblaient dans l'air raréfié les pyramides... et les hauts fûts des palmiers... et la maison où... mais il est inutile d'en parler. À chaque époque ses soucis... et avec ses soucis sa joie...”

Lazare, me donnerais-tu quelques-uns de ces fruits? Je voudrais les apporter à Marie et à Mathias, je ne crois pas que Jeanne en ait.” “Elle n'en a pas. Elle en parlait hier se proposant d'en mettre à Béther en faisant construire des solariums. Mais je ne te les donne pas maintenant. J'ai cueilli tout ce que j'en avais et pendant quelques jours on va manquer de fruits mûrs. Je te les enverrai, ou plutôt, **envoie les prendre d'ici jeudi.** Nous en préparerons une gracieuse corbeille pour ces enfants, n'est-ce pas, Marthe?”

“Oui, mon frère. Et nous y mettrons les petits lys des vallées qui plaisent tant à Jeanne.”

Marie-Magdeleine rentre. Elle a dans les mains une amphore au col très fin, qui se termine par un bec gracieux comme celui d'un oiseau. L'albâtre est d'une couleur précieuse jaune rose, comme certaines carnations de blondes. Les apôtres la regardent, croyant peut-être qu'elle apporte quelque friandise rare. Mais Marie ne va pas au centre, à l'intérieur de l'U de la table où se trouve sa sœur. Elle passe derrière les lits-sièges, et va se placer entre celui de Jésus et Lazare et celui où sont les deux Jacques. Elle ouvre le vase d'albâtre et met sa main sous le bec, pour recueillir quelques gouttes d'un liquide filant qui coule lentement

417

de l'amphore ouverte. Une odeur pénétrante de tubéreuse et d'autres essences, un parfum intense et très agréable se répand à travers la salle. Mais Marie n'est pas contente du peu qui arrive. Elle se penche et casse d'un coup sûr le col de l'amphore contre le coin du lit de Jésus. Le col fin tombe par terre, répandant sur le marbre du pavé des gouttes parfumées. Maintenant l'amphore a une large ouverture et l'abondance de l'onguent en déborde en un jet épais.

Marie se place derrière Jésus et répand l'huile épaisse sur la tête de son Jésus, elle en enduit toutes les boucles, les allonge et puis les met en ordre, sur la tête adorée, avec le peigne qu'elle enlève de ses cheveux. La tête blonde-rouge de Jésus resplendit comme de l'or foncé, très brillant après cette onction. La lumière du lampadaire, que les serviteurs ont allumé, se reflète sur la tête blonde du Christ, comme sur un très beau casque de bronze cuivré. Le parfum est enivrant; il pénètre dans les narines, monte à la tête, à force d'être piquant comme de la poudre à éternuer tant il est pénétrant, répandu ainsi sans mesure.

Lazare tourne la tête en arrière. Il sourit en voyant avec quel soin Marie oint et peigne les boucles de Jésus pour que sa tête paraisse en ordre après l'odorante friction. Elle ne se soucie pas que ses tresses ne sont plus maintenues par le large peigne qui aide les épingles à les tenir en place, et elles tombent de plus en plus sur le cou, prêtes à tomber complètement sur les épaules. Marthe aussi regarde et sourit. Les autres parlent entre eux à voix basse et avec des expressions diverses sur le visage.

Mais Marie n'est pas encore satisfaite. Il y a encore beaucoup d'onguent dans le vase brisé, et les cheveux de Jésus, si touffus qu'ils soient, en sont déjà saturés. Alors Marie répète le geste d'amour d'un soir lointain. Elle s'agenouille au pied du lit, dénoue les lacets des sandales de Jésus, déchausse ses pieds et, plongeant dans le vase les longs doigts de sa très belle main, elle en tire tout de qu'elle peut d'onguent, et l'étend sur les pieds nus, doigt par doigt, puis sur la plante et le talon et au-dessus à la cheville, qu'elle découvre en rejetant en arrière le vêtement de lin, et enfin sur le dos du pied, elle s'attarde sur les métatarses où entreront les clous redoutables, insiste jusqu'à ce qu'elle ne trouve plus de baume dans le creux du vase. Alors elle le brise contre le sol et puis ayant les mains libres, enlève ses grosses épingles, défait rapidement ses lourdes tresses et emporte avec cet écheveau d'or, vivant, doux, coulant, ce qui reste de l'onction des pieds de Jésus, qui lais-

418

sent dégoutter le baume.

Judas jusque là s'était tu, observant d'un regard impur de luxure et d'envie la femme très belle et le Maître dont elle oignait la tête et les pieds. Il élève la voix, seule voix d'un reproche déclaré. Les autres, pas tous, mais certains, avaient quelque peu murmuré ou fait un geste de désaccord étonné mais paisible. Mais Judas, qui s'est même mis debout pour mieux voir l'onction des pieds du Christ, dit avec mauvaise grâce: "Quel gaspillage inutile et païen! Pourquoi le faire? Et après cela, on ne veut pas que les Chefs du Sanhédrin parlent de péché! Ce sont des actes de courtisane lascive et ils ne s'harmonisent pas avec la nouvelle vie que tu mènes, ô femme. Ils rappellent trop ton passé!"

L'insulte est telle que tous restent abasourdis. Elle est telle que tous s'agitent, les uns s'assooyant sur leurs lits, les autres se levant. Tous regardent Judas comme s'il était devenu subitement fou.

Marthe rougit. Lazare se lève brusquement en donnant un coup de poing sur la table et il dit: "Dans ma maison..." mais ensuite il regarde Jésus et s'arrête.

"Oui. Vous me regardez? Tous, vous avez murmuré dans votre cœur. Mais maintenant que je me suis fait votre écho et que j'ai dit ouvertement ce que vous pensiez, vous voilà prêts à me donner tort. Je répète ce que j'ai dit. Bien sûr je ne veux pas dire que Marie soit l'amante du Maître, mais je dis que certains actes ne conviennent ni à Lui, ni à elle. C'est une action imprudente, et même injuste. Oui. Pourquoi ce gaspillage? Si elle voulait détruire les souvenirs de son passé, elle pouvait me donner ce vase et cet onguent. Il y avait **au moins une livre de nard pur**, et de grand prix! Je l'aurais vendu pour **trois cent deniers** au moins car un nard de cette valeur va jusqu'à ce prix. Et je pouvais vendre le vase qui était beau et précieux. J'aurais donné cet argent aux pauvres qui nous assiègent. Il n'y en a jamais assez, et demain, à Jérusalem, innombrables seront ceux qui demanderont une obole."

"Cela c'est vrai!" admettent les autres. "Tu pouvais en employer un peu pour le Maître, et le reste..."

Marie de Magdala est comme sourde. Elle continue à essuyer les pieds du Christ avec ses cheveux dénoués qui maintenant, surtout en bas, sont eux aussi alourdis par l'onguent et plus foncés que sur le sommet de la tête. Les pieds de Jésus sont lisses et doux avec leur couleur de vieil ivoire, comme s'ils étaient couverts d'un nouvel épiderme. Et Marie chausse de nouveau les sandales au Christ, et elle baise chaque pied avant et après de le chausser, sourde à

419

tout ce qui n'est pas son amour pour Jésus.

Jésus la défend en posant une main sur la tête de Marie inclinée dans le dernier baiser et en disant: "Laissez-la faire. Pourquoi lui donnez-vous peine et ennui? Vous ne savez pas ce qu'elle a fait. Marie a accompli envers Moi une action juste et bonne. Les pauvres il y en aura toujours parmi vous. Moi, je vais m'en aller. Eux, vous les aurez toujours, mais Moi, bientôt, vous ne m'aurez plus. Aux pauvres, vous pourrez toujours donner une obole. À Moi, d'ici peu, au Fils de l'homme parmi les hommes, il ne sera plus possible de donner aucun honneur, par la volonté des hommes et parce que l'heure est venue. Pour elle, l'amour est lumière. Elle sent que je vais mourir et elle a voulu donner à l'avance à mon corps les onctions pour sa sépulture. En vérité je vous dis que là où sera prêchée la Bonne Nouvelle, on fera mémoire de son acte d'amour prophétique. Dans le monde entier, dans tous les siècles. Plaise à Dieu de faire de toute créature une autre Marie, qui ne calcule pas la valeur, qui ne nourrit pas d'attachement, qui ne conserve pas de souvenir, même le plus petit du passé, mais détruit et piétine tout ce qui est de la chair et du monde, et se brise et se répand, comme elle a fait du nard et de l'albâtre, sur son Seigneur et par amour pour Lui.

Ne pleure pas, Marie. Je te répète, à cette heure, les paroles que j'ai dites au **pharisien Simon** et à Marthe ta sœur: "Tout t'est pardonné parce que tu as su aimer totalement". Tu as choisi la meilleure part, et elle ne te sera pas enlevée. Va en paix, ma douce brebis retrouvée. Va en paix. Les pâturages de l'amour seront ta nourriture éternellement. Lève-toi. Baise aussi mes mains qui t'ont absoute et bénie... Combien elles en ont absous, bénis, comblés de bienfaits, mes mains! Et pourtant je vous dis que le peuple que j'ai comblé est en train de préparer pour ces mains la torture..."

Il se fait un lourd silence dans la lourde atmosphère du parfum pénétrant. Marie, les cheveux dénoués sur les épaules pour lui servir de manteau et sur le visage pour lui servir de voile, baise la main droite que Jésus lui présente, et ne sait pas en détacher les lèvres... Marthe, émue, s'approche d'elle et rassemble ses cheveux, les tresse en la caressant ensuite et en laissant couler les larmes sur les joues en essayant de les essuyer...

Personne n'a plus envie de manger... Les paroles du Christ les rendent pensifs.

Le premier qui se lève, c'est Jude d'Alphée. Il demande la permission

420

de se retirer. Son frère Jacques l'imite, et de même André et Jean. Il reste les autres, mais déjà debout, occupés à se purifier les mains dans les bassins d'argent que les serviteurs leur présentent. Marie et Marthe le font avec le Maître et Lazare.

Un serviteur entre et se penche pour parler à Maximin. "Maître" dit ce dernier après l'avoir écouté "il y a des personnes qui voudraient te voir. Elles viennent de loin, disent-elles. Que faisons-nous?"

Jésus appelle Philippe, Jacques de Zébédée et Thomas et ordonne: "Allez, évangélisez, guérissez, agissez en mon nom. Annoncez que demain je monterai au Temple."

"Sera-t-il bien de le dire, Seigneur?" demande Simon le Zélote.

"Il est inutile de le taire, car c'est déjà dit par les ennemis, plus que par les amis, dans la Cité Sainte. Allez!"

"Hum! Tant que le savent les amis... on le sait. Mais eux ne trahissent pas. Je ne sais pas comment peuvent le savoir les autres."

“Parmi les nombreux amis, il y a toujours quelqu'ennemi, Simon de Jonas. Trop nombreux sont désormais... les amis, et avec trop de facilité on les accueille comme tels. Quand on pense combien moi, j'ai dû prier et attendre!... Mais c'était les premiers temps et on était circonspect. Puis les triomphes ont ébloui et on ne fut plus circonspect. Et ce fut un mal. Mais cela arrive à tous ceux qui sont victorieux. Les victoires offusquent la limpidité du regard et affaiblissent la prudence dans l'action. Je parle de nous disciples, naturellement, pas du Maître. Lui est parfait. Si nous étions restés à douze, on ne devrait pas trembler par crainte de trahison!” dit Judas de Kériot en mentant effrontément.

Il est impossible de décrire le regard que le Christ pose sur l'apôtre traître. Un regard de rappel et de douleur infinis. Mais Judas n'y prête pas attention. Passant devant la table, il se dirige pour sortir... Jésus le suit du regard et quand il voit que réellement il sort, il lui demande: “Où vas-tu?”

“Dehors...” répond évasivement Judas.

“Hors de cette pièce, ou hors de la maison?”

“Dehors... Ainsi... Pour marcher un peu.”

“Ne pars pas, Judas. Reste avec Moi, avec nous...”

“Tes frères sont sortis et de même Jean avec André. Pourquoi ne dois-je pas sortir, moi?”

“Tu ne sors pas pour te reposer comme eux...”

Judas ne répond pas, mais entêté, il sort. Dans la salle, on ne parle plus. Les hôtes et les quatre apôtres qui sont restés se regardent

421

entre eux.

Jésus regarde dehors. Il s'est levé pour aller à une fenêtre afin de suivre les mouvements de Judas. Quand il le voit sortir de la maison avec le manteau qu'il a déjà endossé, et se diriger vers le portail que de là on ne voit pas, il l'appelle à haute voix: “Judas! Attends-moi. J'ai quelque chose à te dire” et il repousse doucement Lazare qui, devinant une douleur en son Maître, l'avait entouré d'un bras à la taille, et il sort de la salle pour rejoindre Judas qui a continué de marcher, bien que plus lentement. Il le rejoint à un bon tiers de la distance de la maison à l'enceinte du jardin, près d'un bosquet d'arbustes aux feuilles épaisses. Ces feuilles semblent de céramique vert sombre, toutes parsemées de petites fleurs à trochet, et chaque fleur est une petite croix avec de lourds pétales comme s'ils étaient faits de cire à peine jaunie, au parfum intense. Je n'en connais pas le nom.

Il l'attire derrière ce massif et, en lui tenant la main toujours serrée sur l'avant bras, il lui demande de nouveau: “Où vas-tu, Judas? Je t'en prie, reste ici!”

“Toi qui sais tout, pourquoi me le demandes-tu? Quel besoin as-tu de demander? Toi qui lis dans le cœur des hommes? Tu sais que je vais chez mes amis. Tu ne me permets pas d'y aller. Eux m'appellent. J'y vais.”

“Tes amis! Ta ruine dois-tu dire! C'est vers elle que tu vas. Tu vas vers tes vrais assassins. N'y va pas, Judas! N'y va pas! Tu vas commettre un crime... Tu...”

“Ah! tu as peur?! Tu as peur finalement?! Tu te sens homme, finalement! Tu es un homme! Rien de plus qu'un homme! Car l'homme seul a peur de la mort. Dieu sait qu'Il ne peut mourir. Si tu te sentais Dieu, tu saurais que tu ne peux mourir et tu n'aurais pas peur. En effet, Toi, maintenant, maintenant que tu sens la mort prochaine, tu l'as cette peur commune à tous les hommes et tu cherches par tous les moyens à l'éloigner, et tu vois partout et en toute chose un danger. Où sont tes belles audaces? Où sont tes affirmations pleines d'assurance que tu es content, que tu as soif d'accomplir le Sacrifice? Tu n'en as plus même un écho dans le cœur! Tu croyais qu'elle ne viendrait jamais cette heure, et alors tu faisais le brave, le généreux, tu disais des phrases solennelles. Va! Tu ne vaux pas mieux que ceux auxquels tu reproches d'être hypocrites! Tu nous as flattés et trahis. Et nous qui avons pour Toi quitté toutes choses! Nous, qui à cause de Toi, sommes haïs! Tu es la cause de notre ruine...”

422

“Suffit. Va! Va! Il ne s'est pas passé beaucoup d'heures depuis que tu m'as dit: "Aide-moi à rester. Défends-moi!" Je l'ai fait. À quoi cela a-t-il servi? Dis-moi encore une chose et réfléchis avant de la dire.

Est-ce ta pure volonté? Celle d'aller chez tes amis, de les préférer à Moi?”

“Oui. C'est cela. Je n'ai pas besoin de réfléchir, car depuis longtemps je n'ai que cette volonté.”

“Et alors, va! Dieu ne violente pas la liberté de l'homme” et Jésus lui tourne le dos pour revenir lentement vers la maison. Quand il en est proche, il lève la tête, attiré par le regard que Lazare, toujours debout à la même place, tient fixé sur Lui. C'est un visage bien pâle qui s'efforce de sourire à l'ami fidèle.

Il rentre dans la salle où les quatre apôtres parlent avec Maximin, pendant que Marthe et Marie dirigent le travail des serviteurs qui remettent la salle en ordre en enlevant les nappes et les serviettes qui ont servi pendant le repas.

Lazare est allé sur le seuil et a pris de nouveau Jésus par la taille. En passant devant un serviteur, il lui dit: “Apporte-moi le rouleau qui est sur la table de mon cabinet de travail.”

Il mène Jésus sur l'un de ces larges sièges qui sont dans l'encadrement des fenêtres pour qu'il s'y assoie. Mais Jésus reste debout, s'efforçant de prêter attention à ce que Lui dit Lazare... Mais il est visible que sa pensée est ailleurs et qu'il a le cœur très affligé, bien que quand il s'aperçoit qu'il est observé par les apôtres, il sourit pour dissiper le soupçon qui existe dans le cœur de qui l'a approché en l'entourant et qui bavarde avec son voisin et fait un clin d'œil qui désigne le Maître.

Le serviteur revient avec le rouleau. Pierre qui a vu que ces parchemins contiennent des choses plus élevées que ce que sa tête peut comprendre, se retire en disant: “Les poissons ne mordent pas à certains appâts. Mieux vaut parler avec Maximin d'arbres et de cultures.”

Marthe continue son travail. Marie, tout en se taisant, prend part à la conversation de Lazare qui signale au Maître certains passages écrits sur le parchemin, en disant: “N'a-t-il pas une voyance singulière, ce païen, plus que beaucoup d'entre nous? Peut-être... s'il avait été ici pendant que tu es notre Maître, il aurait été parmi tes disciples et un des meilleurs. Et il t'aurait compris comme beaucoup d'entre nous n'en sont pas capables. Et ce poème aurait attiré à son génie l'admiration pour Toi! Tes paroles recueillies et conservées par un esprit qui est lumineux tout en étant celui d'un

423

païen! Ta vie écrite par cette intelligence ouverte et limpide! Nous n'avons plus d'écrivains ni de poètes. Tu es né trop tard, quand l'égoïsme et la corruption socio-religieuse ont éteint en nous la poésie et le génie. Ce que, sans te connaître, ont écrit de Toi nos sages et nos prophètes ne s'est pas rencontré dans la parole vivante de l'un de ceux qui te suivent. Tes préférés, tes fidèles sont, pour la plupart, des gens sans instruction. Et les autres... Non. Nous n'avons plus des Qoléhét pour transmettre aux foules les paroles de ta sagesse et ta figure. Nous ne les avons plus, car il manque l'esprit et la volonté, plus que la capacité de le faire. La partie la plus choisie humainement d'Israël, est sourde comme une trompette détériorée, et ne sait plus chanter les gloires et les merveilles de Dieu.

Je crains que tout se perde ou soit altéré en partie par incapacité, en partie par mauvaise volonté...”

“Cela n'arrivera pas. L'Esprit du Seigneur, quand il sera établi à l'intérieur des cœurs, répétera mes paroles et en expliquera le sens.

C'est l'Esprit de Dieu qui parle sur les lèvres du Christ. Puis... Puis, Il parlera directement aux esprits et Il rappellera mes paroles.”

“Oh! que ce soit bientôt! Bientôt, parce que tes paroles sont si peu écoutées et encore moins comprises. Je pense qu'il sera violent comme le feu qui flambe, le rugissement de l'Esprit Saint pour graver dans les esprits par la violence ce qu'ils n'ont pas voulu accueillir parce que c'était plein de douceur. Je pense que l'Esprit flamboyant brûlera de ses flammes les consciences tièdes et engourdies pour écrire sur elles tes paroles

. Le monde devra t'aimer. Le Très-Haut le veut! Mais quand sera-ce?”

“Quand je me serai consumé dans le Sacrifice d'amour. Alors l'Amour viendra. Il sera comme la belle flamme qui s'élève de la Victime immolée, et cette flamme ne s'éteindra pas car le Sacrifice ne cessera pas. Une fois établi, il durera pendant tout le temps de la Terre.”

“Mais alors... Tu devrais être réellement immolé pour que cela arrive?”

“C'est cela.” Jésus fait son geste habituel d'adhésion à son propre sort. Il étend les bras avec les mains tournées à l'extérieur et incline la tête. Puis il la relève pour sourire à Lazare affligé, et il dit: “Pourtant elle ne sera pas violente comme un rugissement la voix immatérielle de l'Esprit d'Amour, mais elle sera douce comme l'amour, qui est suave comme le vent de nisan et pourtant fort comme la mort. L'ineffable ministère de l'Amour! Le complément,

424

l'accomplissement de mon ministère. La perfection de mon ministère de Maître... Je ne crains pas, comme tu le crains, que rien se perde de ce que j'ai donné. Au contraire, je te dis en vérité, que des rayons de lumières seront jetés sur mes paroles et que vous en verrez l'esprit. Moi, je m'en vais sereinement parce que je confie ma doctrine à l'Esprit Saint et mon esprit à mon Père.”

Il baisse la tête en réfléchissant, et puis il pose le rouleau qui a été à l'origine de la conversation sur une espèce de haute crédence ou un coffre d'ébène, ou d'un autre bois de couleur foncée, tout marqueté d'ivoire jaune, que quatre serviteurs ont apporté de la pièce voisine et où Marthe range les nappes les plus précieuses.

Il dit ensuite: “Lazare, viens dehors. J'ai besoin de te parler!”

“Tout de suite, Seigneur” et Lazare se lève du siège sur lequel il était assis et il suit Jésus dans le jardin où la lumière baisse, car la dernière clarté du jour est en train de mourir dans le ciel et faiblement encore le clair de lune commence de se manifester.

425